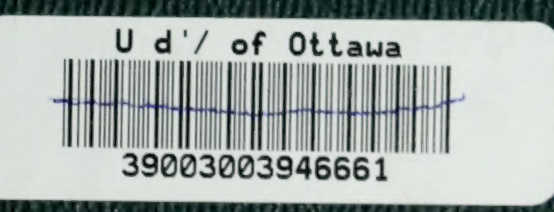

U d'/ of Ottawa
39003003946661



HISTOIRE ANCIENNE

DE

L'AFRIQUE DU NORD

LIBRAIRIE HACHETTE

HISTOIRE ANCIENNE DE L'AFRIQUE DU NORD

Par M. STÉPHANE GSELL

I. — *Les Conditions du développement historique. Les Temps primitifs. La Colonisation phénicienne et l'Empire de Carthage.*

II. — *L'État carthaginois.*

III. — *Histoire militaire de Carthage.*

Ces volumes ont obtenu le Grand Prix Broquette-Gonin, à l'Académie française (1919).

IV. — *La Civilisation carthaginoise.*

V. — *Les Royaumes indigènes. Organisation sociale, politique et économique.*

VI. — *Les Royaumes indigènes. Vie matérielle, intellectuelle et morale.*

VII. — *La république romaine et les rois indigènes.* (*En préparation*).

VIII. — *Jules César et l'Afrique. Fin des royaumes indigènes.* (*En préparation*).

10810. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 6-28

STÉPHANE GSELL
MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

HISTOIRE ANCIENNE
DE
L'AFRIQUE DU NORD

TOME III
HISTOIRE MILITAIRE DE CARTHAGE

TROISIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS
1928

Les caractères hébreux employés dans cet ouvrage ont été prêtés par l'Imprimerie Nationale.

HISTOIRE ANCIENNE
DE
L'AFRIQUE DU NORD

— III —

CHAPITRE PREMIER

CARTHAGE ET LES GRECS DE SICILE. EXPÉDITION D'AGATHOCLE.

I

La possession de la Sicile eût rendu les Phéniciens maîtres de la Méditerranée occidentale[1]. Tandis que Xerxès envahissait la Grèce, Carthage avait tenté la conquête de l'île; comme le roi des Perses, elle avait été vaincue. Se jugeant incapable de renouveler l'effort qui avait si misérablement échoué, elle s'était empressée de conclure la paix. Soixante-dix années s'écoulèrent avant qu'elle ne reprît la lutte contre les Grecs. Vers le début de cette période, elle se constitua un territoire en Afrique[2], tâche qui la détourna peut-être d'une tentative de revanche. Puis les Magonides, qui, pendant trois générations, l'avaient conduite de guerre en guerre, cessèrent de disposer à leur gré de la République[3]. Elle parut renoncer aux vastes ambitions qui avaient fait la grandeur de cette famille et la sienne. Les colonies fondées par les Phéniciens d'Orient dans l'Ouest de

1. T. I, p. 434-5.
2. *Ibid.*, p. 464.
3. T. II, p. 188.

l'île étaient ses alliées, ou plutôt ses vassales : elle tenait ainsi les côtes en face du golfe de Tunis et de la Sardaigne, les rives du détroit qui relie les deux bassins de la Méditerranée. Après comme avant le désastre d'Himère, elle pouvait s'accommoder d'un état de choses que ses vainqueurs ne semblaient ni désireux, ni capables de modifier : ils n'étaient plus gouvernés par des tyrans puissants et belliqueux, comme au temps de Gélon et de Théron; Syracuse et Agrigente, qui se jalousaient, n'avaient pas maintenu leur union; enfin, avant de se tourner contre des rivaux relégués à l'extrémité occidentale de la Sicile, les Grecs avaient à tenir tête à leurs voisins indigènes.

D'autres songèrent à étendre leur domination sur la grande île et à abattre les Carthaginois. C'étaient là des projets que l'on agitait déjà dans Athènes du vivant de Périclès[1]. Alcibiade prétendit les exécuter. La prise de Syracuse devait être le prélude d'une guerre contre Carthage[2]. Celle-ci resta neutre, malgré les avances qu'on lui fit de part et d'autre[3]. Mais la défaite des Athéniens, qu'elle avait souhaitée et peut-être prévue, exalta les Syracusains et leurs alliés : il était aisé de comprendre qu'ils revendiqueraient bientôt toute la Sicile.

Depuis longtemps, les Élymes de Ségeste et les Grecs de Sélinonte se disputaient un territoire. Ce fut même le prétexte de l'intervention d'Athènes : implorée par les Ségestains, elle attaqua Syracuse, alliée de Sélinonte. Après l'échec de l'expédition athénienne, les Sélinontiens s'agrandirent encore aux dépens des Ségestains, qui, pour être défendus par Carthage, se donnèrent à elle. Quelques années auparavant, ils avaient demandé en vain sa protection[4]. Cette fois, ils furent entendus. Le Magonide Hannibal était alors roi[5]; il fit adopter des

1. Plutarque, *Périclès*, 20.
2. Thucydide, VI, 15, 34, 90. Plutarque, *Alcibiade*, 17; *Nicias*, 12. Voir aussi Aristophane, *Chevaliers*, 174, 1303.
3. Thucydide, VI, 34, 88.
4. Diodore, XII, 82, 7.
5. Conf. t. II, p. 191.

mesures énergiques. Des troupes furent envoyées à Ségeste et repoussèrent les Sélinontiens. Puis, au printemps de l'année 409, Hannibal débarqua près de Motyé une grande armée, à laquelle se joignirent les Élymes[1].

Nous ne raconterons pas en détail cette expédition, ni celles que les Carthaginois entreprirent ensuite en Sicile et dans des contrées européennes. Le sujet de notre ouvrage est l'histoire de l'Afrique du Nord. Assurément, pour apprécier la place que Carthage tint en Afrique, il faut connaître les événements extérieurs qui, d'une manière générale, accrurent ou diminuèrent sa puissance, qui eurent leur contre-coup sur sa politique intérieure, auxquels enfin participèrent un grand nombre de ses citoyens et surtout de ses sujets; après avoir indiqué l'organisation de ses armées, il ne convient pas de passer sous silence les guerres où elle les mit à l'épreuve. Mais nous croyons qu'un exposé sommaire peut suffire. D'excellentes études ont, du reste, été consacrées à la longue lutte des Carthaginois et des Grecs de Sicile[2] : nous n'aurions presque rien de nouveau à ajouter aux récits de nos devanciers.

Hannibal vint assiéger Sélinonte. Il dressa six tours très hautes et ses béliers à tête de fer battirent les remparts[3]. Le neuvième jour, la ville fut prise d'assaut, mise à sac, incendiée; les vainqueurs parcoururent les rues, ornés de colliers de mains coupées et portant des têtes au bout de leurs piques. Cet exploit accompli, les troupes puniques, accompagnées d'une foule

1. Diodore, XIII, 43-44, 54.

2. Pour la période qui s'étend entre 409 et 367, voir A. Holm, *Geschichte Siciliens im Alterthum*, II (1874), p. 77-100, 110-121, 124, 127-8, 142-3; Meltzer, *Geschichte der Karthager*, I (1879), p. 258-314; E. A. Freeman, *History of Sicily*, III (1892), p. 444-588, et IV (1894), p. 61-148, 168-174, 197-201, 205-9; J. Beloch, *Griechische Geschichte*, II (1897), p. 85-91, 155-163, 171-3, 175; E. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, V (1902), p. 59-121, 165-9, 497-8. — La source presque unique est Diodore de Sicile, qui reproduit sans doute Timée, avec quelques additions empruntées à Éphore.

3. Nous avons indiqué l'importance de cette campagne et de la suivante au point de vue de l'histoire des sièges : voir t. II, p. 412.

d'indigènes, traversèrent l'île et arrivèrent devant Himère qui, après une courte résistance, fut emportée et rasée; elle ne se releva plus. Au lieu où son grand-père Amilcar avait trouvé la mort en 480, Hannibal fit égorger 3 000 prisonniers, victimes expiatoires. Mais il prit soin de sauver de précieuses œuvres d'art, qu'il envoya en Afrique. Ensuite, il licencia son armée : la campagne n'avait duré que trois mois. Par la destruction des deux cités qui étaient les postes avancés de l'hellénisme, Carthage avait voulu convaincre les Grecs qu'elle ne leur permettrait pas de dominer dans la Sicile occidentale. Elle n'était pas encore disposée au grand effort qu'eussent exigé la lutte à outrance et la conquête de l'île entière. Avant de commencer les hostilités, elle avait témoigné des égards à Syracuse et lui avait même offert de juger le différend de Ségeste et de Sélinonte. Syracuse s'y était refusée; elle avait envoyé au secours des Sélinontiens et des Himéréens quelques troupes qui apprirent en route la prise de Sélinonte et qui, après avoir tenté vainement de défendre Himère, ne purent qu'emmener dans leur retraite une partie de la population[1].

L'année suivante, Hermocrate, un Syracusain qui avait glorieusement combattu les Athéniens, alla, avec une petite armée, occuper Sélinonte, dont il releva les remparts; il ravagea l'Ouest de l'île, battit les Phéniciens de Palerme et de Motyé, puis, se rendant à Himère, il y recueillit les ossements de ses concitoyens qui avaient été tués quelques mois auparavant et les fit porter à Syracuse[2]. Le gouvernement de cette ville n'avait pris aucune part aux provocations d'Hermocrate. Celui-ci était alors un banni; il périt bientôt en essayant de rentrer dans sa patrie. Mais il s'était posé en champion et en vengeur des Grecs. Carthage craignit que cet exemple ne fût suivi et elle voulut en finir.

1. Diodore, XIII, 54-62.
2. *Id.*, XIII, 63 et 75.

Une expédition, plus importante encore que celle de 409, fut confiée à deux Magonides : à Hannibal, déjà âgé, on adjoignit Himilcon, fils d'Hannon. Ils se présentèrent devant Agrigente, au printemps de l'année 406 [1]. Mais l'ennemi brûla leurs tours d'attaque; les devins, sur un présage défavorable, les invitèrent à cesser de démolir des tombeaux pour élever des terrasses au pied des remparts; la peste s'abattit sur leurs troupes; elle emporta Hannibal. Afin d'apaiser les dieux, Himilcon sacrifia un enfant et jeta à la mer une multitude de victimes. Une armée, composée de Syracusains, d'autres Grecs de Sicile et d'Italie, et aussi de Sicules, vint au secours des Agrigentins et engagea une bataille qu'elle gagna. Si elle ne put s'emparer du camp des Carthaginois, elle leur coupa les vivres. Les mercenaires, affamés, menaçaient de déserter. Himilcon se tira d'une situation très critique en capturant un grand convoi qui arrivait par mer de Syracuse pour ravitailler les assiégés. Ces derniers furent réduits à la famine et abandonnés de leurs défenseurs : des soldats campaniens se rendirent au Magonide; les chefs des alliés italiotes alléguèrent que leur temps de commandement était expiré. Après une résistance de sept ou huit mois, Agrigente succomba (décembre 406); la plupart de ses habitants s'étaient enfuis. Les massacres, les pillages, les incendies qui avaient accompagné la prise de Sélinonte et d'Himère se renouvelèrent alors. Himilcon resta en ce lieu jusqu'au début de l'été. Avant de quitter la ville, il la détruisit. Il alla assiéger Géla. Denys, devenu maître de Syracuse, amena des forces nombreuses. Une triple attaque, combinée contre l'armée punique, n'eut pourtant aucun succès et l'évacuation fut décidée. De nuit, la population et les troupes prirent le chemin de Syracuse, sans éveiller l'attention des ennemis. Le lendemain, Géla subit le sort d'Agrigente. Les gens de Cama-

1. En 407, selon M. Kahrstedt, *Forschungen zur Geschichte des ausgehenden fünften und des vierten Jahrhunderts* (Berlin, 1910), p. 174.

rine s'enfuirent de même. Toutes les cités grecques du Sud de la Sicile n'étaient plus que des ruines. Il est possible que les Carthaginois se soient avancés jusqu'auprès de Syracuse, dont la chute leur eût livré l'île entière. Un siège eût été une rude entreprise. Mais l'autorité de Denys était très ébranlée : peut-être ses adversaires politiques auraient-ils accepté des conditions désastreuses pour leur patrie. La peste dissipa les espérances d'Himilcon; elle lui enleva plus de la moitié de ses soldats. Il se résigna à négocier la paix avec Denys. Le traité reconnut à Carthage la possession de la Sicile occidentale, qui comprenait les vieilles colonies phéniciennes et les pays occupés par les Élymes et les Sicanes; il lui laissa, sur la côte méridionale, les territoires des villes grecques qu'elle avait prises; les anciens habitants furent autorisés à revenir, à condition de payer un tribut et de ne pas élever de fortifications. Sur la côte opposée, Himère avait été remplacée par Thermai[1], qui reçut des colons appelés d'Afrique, mais s'ouvrit bientôt aux Himéréens échappés au désastre de l'année 409; plus à l'Est, les Carthaginois fondèrent, dit-on, la ville d'Alaisa[2].

Carthage était désormais très fortement établie en Sicile[3]. Elle n'avait plus à compter qu'avec Syracuse. Tôt ou tard, des circonstances favorables pouvaient lui permettre soit d'anéantir sa vieille ennemie, soit d'en faire une sujette ou une vassale. Ce ne fut cependant pas elle qui reprit la lutte.

Dans les années qui suivirent la paix de 405, Denys s'empara des villes grecques de la côte orientale, s'allia à Messine et soumit une partie des Sicules. Il protégea Syracuse par une nouvelle enceinte, d'une grande étendue; il enrôla des merce-

1. Située à quelque distance à l'Ouest d'Himère.
2. Diodore, XIV, 16, 4. Si l'indication est exacte, il faut en conclure que Céphaloidion, située entre Himère et Alaisa, appartint aux Carthaginois; à supposer que les monnaies portant la légende *Roushmelqart* doivent lui être attribuées (voir t. II, p. 293), elles datent de cette époque.
3. Pour l'expédition de 406-5 et le traité qui la termina, voir Diodore, XIII, 79-96, 108-111, 114.

naires, fabriqua des armes, des machines, et tripla sa flotte; la catapulte fut alors inventée et, pour la première fois, l'on construisit des vaisseaux à cinq rangs de rameurs, En 398 [1], Denys se jugea prêt: la peste, qui sévissait en Afrique, était pour ceux qu'il allait combattre une cause de faiblesse. Il fit approuver ses projets par le peuple. Aussitôt, les comptoirs et les vaisseaux des Carthaginois qui trafiquaient à Syracuse furent pillés. Les autres Grecs de Sicile imitèrent cet exemple. Pour se mettre sans doute en règle avec le droit des gens, le tyran envoya à Carthage un héraut, porteur d'une lettre invitant le gouvernement punique à renoncer aux villes grecques qu'il détenait dans l'île et l'avisant qu'un refus entraînerait la guerre. Cette lettre fut lue devant le Sénat, puis devant l'assemblée des citoyens. Elle ne reçut pas de réponse, mais des commissaires allèrent en Europe recruter des soldats.

Denys sortit de Syracuse et s'avança rapidement vers l'Ouest. Les Grecs que Carthage avait asservis se joignirent à lui. Il était à la tête de plus de 80 000 hommes quand il arriva devant Motyé ; en même temps, 200 navires de guerre et 500 transports, chargés d'un grand matériel de siège, avaient longé la côte méridionale. Motyé, cité phénicienne renforcée peut-être par des colons carthaginois [2], s'élevait au milieu d'une baie, sur une petite île très voisine du littoral; c'était le port le plus rapproché du continent africain, le plus propre au débarquement des armées puniques. Himilcon, venu avec 100 trirèmes, tenta de dégager cette ville. Il apparut soudain à l'entrée de la baie, sur les bords de laquelle les ennemis avaient tiré une bonne partie de leurs galères. Mais Denys fit transporter par terre ces vaisseaux jusqu'à la haute mer. Menacés d'être pris entre des forces supérieures, le Magonide et sa flotte retournèrent en Afrique.

1. Kahrstedt, *Forschungen*, p. 184.
2. Voir t. I, p. 438, n. 9.

Les gens de Motyé avaient détruit la chaussée qui les reliait à la Sicile. Denys construisit une jetée pour la remplacer. Des tours en bois à six étages, montées sur des roues, furent approchées des murs, que les béliers ébranlèrent; les catapultes couvrirent de traits les défenseurs. Lorsque les troupes du tyran furent entrées par une brèche, elles se heurtèrent à la résistance acharnée d'une population qui n'avait aucun espoir de fuite. Pendant plusieurs jours, on se battit sur les terrasses des hautes maisons entassées dans l'île étroite, sur les ponts de planches que les assaillants jetaient pour franchir les vides. Denys permit le pillage, mais il modéra le massacre, car il voulait faire argent des prisonniers, qui furent vendus comme esclaves. Cette année-là et en 397, il parcourut et dévasta la province carthaginoise, coupant partout les arbres[1].

Quelques villes tenaient encore quand Himilcon débarqua à Palerme une armée au moins aussi nombreuse que les précédentes. La flotte syracusaine, postée au Sud-Ouest de la Sicile, n'avait pu détruire que 50 transports. Denys craignit de livrer bataille dans un pays à peine conquis, où il avait peine à trouver des vivres; il retourna à Syracuse. Himilcon reprit Motyé, qui fut bientôt remplacée par la colonie de Lilybée, fondée à peu de distance au Sud, dans une position plus avantageuse. Il rétablit la domination carthaginoise dans l'Ouest de l'île. En 396, longeant les côtes septentrionale et orientale, il occupa Messine, dont il fit un amas de décombres, et parvint devant Syracuse. Près de Catane, sa flotte, qui l'accompagnait, avait coulé près de 100 vaisseaux grecs. Les indigènes étaient accourus en foule pour combattre sous ses ordres, tandis que Denys était abandonné par ses alliés. Himilcon s'établit sur les rives du grand port, au Sud de la ville. Croyait-il qu'une révolution lui en ouvrirait les portes? Attendait-il des renforts pour

1. Diodore, XIV, 45-54.

compléter le blocus ou tenter l'assaut? Il se borna à dévaster la campagne ; un temple de Déméter et de Perséphone, situé en avant des murs, fut pillé et, plus tard, Carthage vit dans ce sacrilège la cause de ses malheurs. Cependant Denys demandait des secours aux Italiotes, à Lacédémone, à Corinthe, appelait des mercenaires, allait chercher des vivres. Au milieu des chaleurs de l'été, la peste fit de terribles ravages dans l'armée d'Himilcon, qui occupait un lieu malsain. Le tyran résolut alors de prendre l'offensive. Une marche de nuit l'amena devant le camp ennemi, qu'il attaqua à l'aube. Le même jour, la flotte grecque coula ou mit hors de combat les vaisseaux de guerre mouillés dans le grand port; une partie de ceux que l'on avait tirés sur le rivage furent brûlés et le feu s'étendit aux bâtiments de charge restés à l'ancre. Ce désastre affola Himilcon, dont la situation n'était pourtant pas désespérée, car l'assaut du camp avait été repoussé. Il pouvait tout au moins tenter de battre en retraite. Il ne pensa qu'à s'enfuir. Une convention secrète, conclue avec Denys, lui permit, moyennant 300 talents, de partir avec les citoyens carthaginois. Il les embarqua de nuit sur 40 trirèmes. Denys se jeta sur son camp ; les Sicules purent s'échapper, les Ibères acceptèrent de servir comme mercenaires dans les troupes syracusaines, les autres furent faits prisonniers. Rentré dans sa patrie, Himilcon se suicida[1].

Les Libyens se soulevèrent quand ils surent comment beaucoup des leurs avaient été abandonnés devant Syracuse[2]. Mais Denys ne profita pas de sa victoire et de cette révolte pour essayer d'arracher définitivement la Sicile occidentale aux Phéniciens[3]. Il s'occupa de relever Messine et de ramener à lui les indigènes, soit de gré, soit de force.

Le général carthaginois Magon recommença les hostilités

1. Diodore, XIV, 54-76.
2. Voir t. I, p. 465-6.
3. Il prit Thermai et Solonte.

en 393. Il sut obtenir l'alliance d'une partie des Sicules et alla ravager le territoire de Messine. Comme il retournait vers l'Ouest, Denys vint l'attaquer et le battit, sans poursuivre son succès[1]. L'année suivante, Magon disposa d'une grande armée. S'étant avancé jusqu'au Sud-Ouest de l'Etna, en pays sicule, il se heurta à Denys et au puissant tyran de la ville indigène d'Agyrion, qui lui coupèrent les vivres. Denys aurait voulu vaincre par la famine, mais les Syracusains qu'il avait emmenés, en même temps que des mercenaires, exigèrent une bataille, et, comme ils n'obtenaient pas satisfaction, le quittèrent. Il accepta alors les propositions que lui fit l'ennemi (hiver de 392-391). Les conditions du traité furent, selon Diodore, à peu près les mêmes qu'en 405[2]. Cependant Carthage ne recouvra certainement pas les villes grecques du Sud[3].

La paix fut rompue en 383. Après avoir recruté un grand nombre de mercenaires, Denys occupa dans la province punique des villes qui s'étaient révoltées, sans doute à son instigation ; sommé de les rendre, il s'y refusa. Carthage, ainsi provoquée, fit passer en Sicile des troupes nombreuses, sous les ordres de Magon; elle en envoya même dans l'Italie méridionale, où elle s'allia à des Grecs, en querelle avec le Syracusain. Dans l'île, une grande bataille fut livrée à Cabala. Magon et beaucoup des siens y périrent; plusieurs milliers d'autres furent faits prisonniers. Ceux qui s'échappèrent trouvèrent un refuge sur une hauteur, facile à défendre, mais dépourvue d'eau. Ils durent engager des pourparlers. Denys exigea la renonciation des Carthaginois à la Sicile. Mais un accord définitif ne pouvait être conclu que par le gouvernement de la République. L'armée vaincue gagna ainsi du temps; redevenue libre de ses mouve-

1. Diodore, XIV, 90.
2. *Id.*, XIV, 95-96.
3. Voir Beloch, II, p. 163, n. 1 ; E. Meyer, V, p. 121. Ce traité ne lui rendit pas non plus Thermai : Beloch, p. 161, n. 2.

ments et commandée par le fils de Magon[1], jeune homme intelligent et actif, elle se réorganisa. A l'expiration de la trêve, elle se remit en campagne et prit sa revanche au Cronion, où le tyran perdit son frère Leptine et 14 000 hommes. Il faut croire qu'elle fut, elle aussi, très éprouvée, car elle revint vers Palerme et des offres de paix furent faites à Denys, qui les accueillit. Carthage garda l'Ouest de la Sicile, y compris Thermai sur la côte septentrionale, Sélinonte et une partie du territoire d'Agrigente jusqu'au fleuve Halycos, sur la côte méridionale. Denys lui paya une indemnité de 1 000 talents[2]. Il maintint sous sa dépendance toutes les populations de l'Est de l'île : les Sicules, qui s'hellénisaient de plus en plus, aussi bien que les Grecs. Diodore, dont les indications chronologiques sont peu sûres[3], place tous ces événements en 383-382 ; mais il est très probable qu'ils se répartirent sur une période plus longue, depuis 383 jusque vers 376[4].

Une nouvelle guerre éclata peu d'années après. On ne sait qui fut l'agresseur : le gouvernement carthaginois, dit Justin[5] ; Denys, affirme Diodore[6] ; selon cet auteur, le tyran aurait pris pour prétexte des incursions de certains Phéniciens dans la partie de l'île soumise à son autorité. En 368, il envahit le territoire punique et le dévasta. Bientôt, il arriva devant Lilybée, qui, depuis l'abandon de Motyé, était la porte de la Sicile pour

1. Nous avons indiqué (t. II, p. 245, n. 3) les hypothèses faites sur le nom de ce Carthaginois.

2. Pour cette guerre, voir Diodore, XV, 15-17 ; Polyen, VI, 16, 1, et peut-être V, 10, 5.

3. Sur les incertitudes de la chronologie de Diodore dans son livre XV, voir E. Meyer, V, p. 163.

4. En 379-378, selon Diodore (XV, 24, 1), une expédition carthaginoise aurait été faite en Italie, pour ramener dans leur ville les habitants d'Hipponion, chassés par Denys. M. E. Meyer (V, p. 169) est disposé à dater la paix de l'année 376. Il croit (p. 168 et 497) que les ravages d'une peste (voir Justin, XX, 5, 10) et des révoltes en Afrique et en Sardaigne (voir ici, t. I, p. 428-9 et 466) décidèrent Carthage à s'entendre avec Denys.

5. XX, 5, 10. M. Meyer (V, p. 497) pense que Justin a raison.

6. XV, 73, 1.

les maîtres de l'Afrique. La ville sut se défendre et il se résigna à lever le siège. Ayant appris que l'arsenal de Carthage avait brûlé, il crut que l'ennemi n'avait plus de galères à mettre en ligne et il renvoya imprudemment à Syracuse plus de la moitié des 300 navires de guerre qui l'avaient accompagné dans l'Ouest de l'île. Tout à coup, 200 vaisseaux se jetèrent sur la flotte grecque, ancrée près d'Éryx, et la capturèrent. Hannon le Grand débarqua dans l'île avec une armée. Mais une trêve intervint au commencement de l'hiver et Denys rentra à Syracuse, où il mourut peu de mois après (printemps de 367). Son fils n'était pas homme à continuer son œuvre; il conclut un traité confirmant celui qui avait suivi la bataille du Cronion[1].

L'admirable combat que, pendant près de quarante ans, Denys soutint pour la défense et la victoire de l'hellénisme fait presque oublier tous ses crimes. Il ne réussit pas cependant à chasser les Carthaginois de la Sicile. Quoiqu'il ait fait preuve dans quelques circonstances de réels talents militaires, il n'était point un grand homme de guerre. Il ne pouvait pas trop compter sur ses troupes, formées soit de citoyens, souvent indociles, soit d'alliés peu zélés, soit de mercenaires qui ne servaient bien qu'à la condition d'être régulièrement payés. Malgré son ingéniosité financière, ses ressources n'étaient pas inépuisables, et, lorsque la lutte traînait en longueur, lorsque la fortune des armes le trahissait, Denys, qui se savait haï et sentait son autorité chanceler, devait ajourner ses projets.

1. Pour la guerre, voir Diodore, XV, 73; Justin, XX, 5, 10-13; Polyen, V, 9. Il est difficile de concilier ces textes. Pour le traité, Diodore, XVI, 5, 2; Plutarque, *Dion*, 6 et 14. Ce traité donna peut-être à Carthage Héracléa Minoa, à l'Est de l'Halycos : voir t. II, p. 309, n. 3.

II

Sous la tyrannie de Denys le Jeune, puis pendant la période troublée qui suivit sa chute, Syracuse ne prit pas l'offensive contre Carthage. Celle-ci, de son côté, ne tenta rien contre les Grecs[1].

Vers 345, Entelle, ville du territoire punique habitée par des aventuriers campaniens, se révolta, nous ignorons pour quelle raison. Une grande flotte et une armée qui comptait, dit-on, 50 000 soldats vinrent alors d'Afrique. Ces forces importantes n'étaient pas seulement destinées à pacifier l'Ouest de l'île. Des circonstances propices allaient permettre aux Carthaginois d'intervenir à Syracuse. Ils ne songeaient peut-être pas à conquérir cette ville. Mais ils désiraient que le gouvernement y appartînt à des gens qui le leur devraient et auraient besoin de leur appui pour le garder[2].

Denys avait repris possession du pouvoir vers 346 et se maintenait par la terreur. Ses ennemis firent appel à Hicétas, tyran de Léontinoi ; ils s'adressèrent aussi à la métropole de Syracuse, Corinthe, qui confia à l'un de ses premiers citoyens, Timoléon, la difficile mission de rétablir l'ordre et la légalité. Hicétas voulait à la fois renverser Denys, probablement pour le remplacer, et écarter Timoléon. Il obtint l'assistance de Carthage. Des galères puniques s'efforcèrent, d'ailleurs vainement, d'empêcher le Corinthien de débarquer en Sicile. Puis une armée,

1. M. Beloch (II, p. 380, n. 1) est pourtant disposé à croire que Carthage profita de ces troubles pour s'annexer de nouveau Agrigente, Géla et Camarine, vers 353.

2, Pour ce qui suit jusqu'à la paix de Timoléon, voir Holm, II, p. 190-218 ; Meltzer, I, p. 315-338 ; Freeman, IV, p. 293-348 ; Beloch, II, p. 579-586. Cette période est connue grâce à Diodore (XVI, 67-69, 73, 77-82) et à Plutarque (*Vie de Timoléon*), qui eurent sans doute des sources différentes; cependant l'on trouve dans ces deux auteurs des informations communes, qui paraissent provenir de Timée.

que commandait un Magon[1], — c'était sans doute celle qui avait été envoyée contre Entelle, — se rendit à Syracuse ; 150 vaisseaux stationnèrent dans le grand port. La citadelle de l'île d'Ortygie avait été livrée à des troupes de Timoléon par Denys, qui avait abdiqué : Hicétas et les Carthaginois l'assiégèrent, sans réussir à la prendre. Timoléon vint lui-même camper sous la ville, et, bientôt, Magon se retira. On nous dit qu'il avait conçu des doutes sur la fidélité de ses soldats grecs. Mais il n'est pas même sûr qu'il en ait eu sous ses ordres[2]. D'autres motifs paraissent l'avoir entraîné à une véritable fuite : il dut craindre de rester au milieu d'une population qui était en majeure partie favorable au Corinthien, peut-être aussi d'être trahi par Hicétas. Il n'en avait pas moins trompé les espérances de la République. Pour échapper à une condamnation, il se donna la mort.

Maître de Syracuse, Timoléon envoya dans la province punique un corps de mercenaires, qui lui procura de l'argent par ses pillages. Entelle fut occupée et plusieurs autres villes se déclarèrent pour les Grecs. Carthage se décida à un grand effort. Des troupes transportées en Sicile se joignirent à celles qui y étaient déjà et l'armée ainsi constituée s'avança de Lilybée vers le Nord-Est. Timoléon accourut, avec des forces beaucoup moins nombreuses. Il prit position, non loin de Ségeste[3], sur une hauteur au pied de laquelle coule une rivière, le Crimisos des anciens. Les ennemis traversaient ce cours d'eau, sans s'attendre à une attaque, quand le Corinthien se jeta audacieusement sur eux. Un orage très violent, qui grossit la rivière, vint à son aide, car l'armée carthaginoise fut ainsi coupée en deux. Ceux qui restaient aux prises avec les Grecs recevaient en plein visage la pluie et la grêle : leur résistance ne dura pas long-

1. Conf. t. II, p. 246, n. 2.
2. Voir *ibid.*, p. 387-8.
3. Voir Beloch, II, p. 584, n. 1.

temps. Beaucoup se noyèrent en voulant repasser le Crimisos ; la plupart furent massacrés ou faits prisonniers[1]. La panique gagna même les gens qui n'avaient point participé à la lutte, et les vainqueurs purent s'emparer d'un immense butin Timoléon, n'ayant pas assez d'hommes, s'abstint de poursuivre les fuyards, qui regagnèrent Lilybée. Il rentra à Syracuse, d'où il envoya dans sa patrie des armes recueillies sur le champ de bataille; il les fit placer dans des temples, avec cette inscription : « Les Corinthiens et Timoléon, leur général, ayant délivré des Carthaginois les Grecs qui habitent la Sicile, ont offert aux dieux ces témoignages de reconnaissance ».

A Carthage, on rappela d'exil le fils d'Hannon, Giscon, dont la renommée militaire était grande et on le chargea de la conduite de la guerre[2]. Les citoyens avaient été fort éprouvés dans la dernière campagne : on ne fit pas de levées parmi eux, mais, entre autres mercenaires, on enrôla des Grecs, que l'on paya largement[3] : on désirait des soldats qui valussent ceux du chef corinthien.

La province, où celui-ci avait laissé quelques troupes, fut reconquise, et plusieurs tyrans qu'il avait à combattre dans la Sicile orientale reçurent des secours. Cependant les Carthaginois offrirent la paix, en 338[4], soit par lassitude, soit peut-être pour

1. Pour le « bataillon sacré », voir t. II, p. 346.
2. Conf. t. II, p. 247.
3. Voir *ibid.*, p. 346 et 388.
4. La chronologie des événements que nous venons de raconter n'est pas fixée avec certitude. Selon Diodore, l'armée punique s'enfuit de Syracuse dans l'année où elle y vint, en 344-3, c'est-à-dire entre l'été de 344 et l'été de 343 (XVI, 69, 3 et 5). Or, selon Plutarque (*Timoléon*, 22), les Carthaginois, après cet échec, se préparèrent à une grande expédition en Sicile, pour la belle saison : par conséquent, pour le printemps de 343, ou plus probablement de 342. Diodore indique les préparatifs de l'expédition en 342-1 (XVI, 73, 3); le débarquement de la nouvelle armée, ainsi que la bataille dans laquelle elle fut vaincue par Timoléon, en 340-339 (XVI, 77, 4—81, 2). Si cette dernière date est exacte, il faut choisir l'année 339, car la bataille du Crimisos, d'après Plutarque (*ibid.*, 27), eut lieu en juin. Que se serait-il passé entre 342 et 339? Nous l'ignorons. Si l'on place avec Diodore la bataille en 340-339 (par conséquent en juin 339) et, avec le même auteur, le traité en 339-8 (XVI, 82, 3), l'on doit admettre que les préparatifs de Giscon se firent dans l'hiver de 339-8, que sa campagne fut courte et que la

se passer des services de Giscon. Timoléon traita volontiers : il ne disposait que d'une petite armée, qu'il avait peine à entretenir; il ne pouvait guère espérer renouveler le coup de fortune du Crimisos; surtout, il souhaitait achever la tâche qu'il s'était donnée de ranimer les cités grecques en installant de nouveaux colons et d'y restaurer le régime républicain. Carthage conserva les limites établies au temps de Denys l'Ancien, le fleuve Himéras au Nord[1], l'Halycos au Sud; mais les Grecs qui voulurent se soustraire à sa domination furent autorisés à émigrer à Syracuse. Elle promit de ne pas secourir les tyrans qui seraient en guerre avec les Syracusains. Toutes les villes grecques situées en dehors de son territoire furent déclarées libres. A l'État que Denys l'Ancien avait dirigé de sa main puissante, Timoléon substituait une fédération de cités autonomes. Politique qui dut réjouir les Carthaginois et les engager à mettre fin aux hostilités! Ils pouvaient prévoir que ces villes s'épuiseraient dans des agitations misérables et rompraient une union à laquelle elles n'étaient pas contraintes.

Rassurés du côté de la Sicile, ils eurent bientôt à s'inquiéter des événements dont l'Asie était le théâtre. En 332, après sept mois de siège, Tyr, leur métropole, fut prise par Alexandre, qui y trouva des députés chargés, selon une coutume séculaire[2], d'apporter l'hommage de la colonie africaine au divin maître de la cité, Melqart[3]. Carthage n'avait pas osé secourir les Tyriens; elle s'était contentée d'accueillir les non-

paix fut conclue vers la fin du printemps. Meltzer (I, p. 518) place la bataille en 343, E. Cavaignac (*Histoire de l'Antiquité*, II, p. 461), en 342.

1. Au delà de Thermai.

2. T. I, p. 395-6.

3. Arrien, *Anab.*, II, 24, 5; il ajoute qu'Alexandre leur fit grâce. — Quinte-Curce parle de deux ambassades : l'une, religieuse, qui arriva, dit-il, immédiatement avant le siège pour célébrer le sacrifice d'usage (IV, 2, 10); l'autre, composée de trente membres, qui, pendant le siège, serait venue annoncer aux Tyriens que Carthage ne pouvait pas les assister (IV, 3, 19; avec des détails inexacts). Après la prise de la ville, Alexandre aurait épargné les députés carthaginois, tout en leur annonçant qu'il ferait bientôt la guerre à leur patrie (IV, 4, 18).

combattants qui avaient quitté la ville[1]. Succédant aux rois de Perse, Alexandre allait-il se souvenir que ceux-ci s'étaient regardés comme les souverains légitimes des colons originaires de la Phénicie, province de leurs États[2]? Vengeur et protecteur des Grecs, voudrait-il désarmer tous leurs ennemis, en Occident comme en Orient? Songeait-il à soumettre cette Libye dont il avait traversé les déserts, peu de temps après la chute de Tyr, pour entendre Ammon, le grand dieu des Libyens, l'appeler son fils? Et si Carthage résistait, aurait-elle le sort de sa métropole, dont la population avait été impitoyablement massacrée ou réduite en esclavage? Un habile homme, Amilcar[3], fut chargé, dit-on, de s'enquérir des desseins d'Alexandre. Il obtint une audience, prétendit qu'il avait été chassé de sa patrie et offrit ses services. Admis dans l'entourage du roi, il put envoyer à Carthage des informations, écrites sur des tablettes où elles étaient cachées par une couche de cire. On ajoute que, rentré en Afrique après la mort d'Alexandre, il fut accusé de trahison et exécuté[4]. Une autre indication mérite plus de confiance. Lorsque le conquérant, après sa campagne dans l'Inde, revint vers Babylone, il reçut les ambassadeurs d'un grand nombre de peuples. Il y avait parmi eux des Carthaginois, des Phéniciens d'autres villes de la Libye, et aussi, semble-t-il, d'Espagne et de Sardaigne[5]. Tous, probablement, se demandaient avec angoisse ce qu'allait faire l'homme auquel aucune entreprise ne paraissait interdite. Un écrit trouvé au lendemain de sa mort aurait révélé qu'il projetait de construire, en Phénicie, en Syrie, en Cilicie, dans l'île de Chypre, 1 000 vaisseaux plus grands que des trirèmes, destinés à une expédition contre Carthage et à la conquête des pays

1. T. I, p. 396-7.
2. Conf. t. I, p. 418 et 434.
3. Amilcar Rhodanus, dans Justin; Amilcar Rhodinus, dans Frontin.
4. Justin, XXI, 6; conf. Orose, IV, 6, 21-22. Frontin, *Strat.*, I, 2, 3.
5. Diodore, XVII, 113, 2. Justin, XII, 13, 1. Arrien, *Anab.*, VII, 15, 4.

riverains de la Méditerranée occidentale; une route devait être établie en Libye le long du littoral jusqu'aux Colonnes d'Hercule[1]. La fièvre qui emporta Alexandre au mois de juin 323 retarda peut-être de deux siècles la ruine de Carthage.

III

Après le traité conclu avec Timoléon[2], le gouvernement punique n'eut, pendant de longues années, ni l'occasion, ni sans doute le désir de recommencer la grande lutte pour la possession de la Sicile. Puisque Carthage ajournait ses ambitions, il lui était facile, en attendant, de discerner et de suivre la politique la plus conforme à ses intérêts : il fallait empêcher les Grecs de reprendre l'offensive, en entretenant leurs querelles par des interventions diplomatiques et même militaires[3], surtout en faisant obstacle à la constitution, dans l'Est de l'île, d'une tyrannie puissante, héritière de celles de Gélon et de Denys l'Ancien. Agathocle devint pourtant maître de Syracuse, avec l'aide, dit-on, d'un général carthaginois, Amilcar.

Né vers 360, à Thermai, dans la province punique, d'un potier de Rhégion, Agathocle vint, jeune encore, à Syracuse, où il exerça l'industrie de son père. Il s'éleva peu à peu par sa bravoure, son intelligence active et pleine de ressources, son éloquence populaire, et aussi son manque de scrupules, et il devint l'un des chefs du parti démocratique. Contraint de

1. Diodore, XVIII, 4, 4. Pour ces prétendus projets d'Alexandre, conf. Quinte-Curce, X, 1, 17; Arrien, VII, 1, 2.

2. Sur les événements de Sicile entre la paix de Timoléon et l'expédition d'Agathocle en Afrique, voir Holm, II, p. 219-234; Meltzer, I, p. 352-366; Niese, *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten*, I (1893), p. 430-444; Freeman, IV, p. 356-400; Beloch, III, 1 (1904), p. 185-196. Les sources sont Diodore, XIX, 1-9, 65, 70-72, 102-4, 106-110, et Justin, XXII, 2-3.

3. Les Carthaginois soutinrent les chefs du parti oligarchique, bannis de Syracuse (Diodore, XIX, 4, 3) et, vers 320, ils vinrent assiéger cette ville (Trogue-Pompée, *Prol. l.* XXI). Un peu plus tard, le général Amilcar aurait envoyé des troupes pour défendre Syracuse, menacée par Agathocle (Justin, XXII, 2, 3).

quitter la ville parce qu'on le soupçonnait de viser à la tyrannie, il forma une armée et se mit en campagne, s'attaquant même au territoire carthaginois[1]. En 318, il était devant Syracuse. Un accord, négocié par Amilcar, lui permit d'y rentrer[2]; il s'engagea à respecter la constitution. Mais quelque temps après (en 316), il massacra une partie de ses adversaires, en se servant, si l'on en croit Justin, de 5 000 Africains qu'Amilcar lui avait envoyés[3], et il se fit investir par le peuple d'une autorité sans limites. Puis il guerroya contre les Sicules et contre des cités grecques, Messine, Géla, Agrigente, qui avaient accueilli les débris du parti oligarchique syracusain.

Il importait à Carthage de l'empêcher d'accroître sa puissance : en 314, elle s'entremit pour rétablir la paix entre Messine et le tyran[4]. Mais un traité conclu en 313, par les soins d'Amilcar, tout en lui garantissant la possession des villes grecques de Thermai[5], de Sélinonte et d'Héracléa, qui lui appartenaient depuis longtemps, stipula que les autres Grecs, sans perdre leur autonomie, reconnaîtraient la suprématie de Syracuse[6]. C'était en réalité, les livrer à Agathocle. Amilcar était-il un homme à courte vue qui, redoutant les risques des guerres siciliennes et leur contre-coup sur la politique intérieure de la République, souhaitait avant tout la paix, et crut-il sincèrement assurer la tranquillité de la province carthaginoise en s'efforçant de mettre fin à l'anarchie chez les Grecs? Ou, comme on l'en accusa, s'était-il entendu, depuis plusieurs

1. Diodore, XIX, 5 et 6.
2. Justin, XXII, 2, 5 et suiv.
3. XXII, 2, 9 (écho de Timée?). Diodore (XIX, 6-8) ne parle pas de ces Africains; il dit qu'Agathocle se servit de troupes sicules et de la populace de la ville. L'indication donnée par Justin est peut-être inexacte : Meltzer, I, p. 357; Beloch, III, 1, p. 193, n. 1.
4. Diodore, XIX, 65, 5.
5. Thermai, colonie carthaginoise, était habitée par un grand nombre de Grecs et elle s'était presque complètement hellénisée au temps où elle avait été détachée de la province punique : voir t. II, p. 293 (n. 7); ici, p. 6, 9 (n. 3), 10 (n. 3), 11.
6. Diodore, XIX, 71, 6-7.

années déjà, avec Agathocle? Désireux de dominer dans sa patrie, il aurait favorisé la fortune de cet aventurier, afin de trouver en lui un auxiliaire. A Carthage, on cria à la trahison. Selon Diodore, Amilcar fut frappé d'une amende; selon Justin, il fut condamné secrètement par le Sénat, mais mourut avant l'exécution de cette sentence[1].

Cependant Agathocle enrôlait des mercenaires, recommençait ses expéditions dans l'intérieur de l'île, mettait la main sur Messine, menaçait Agrigente; il se jetait sur le territoire punique, ravageant les campagnes, entrant de gré ou de force dans les villes[2]. Il était donc en guerre ouverte avec Carthage. Celle-ci, pour protéger Agrigente, y envoya une flotte et fit occuper la colline d'Ecnome, à l'embouchure du fleuve Himéras[3], entre Agrigente et Géla[4]; 50 galères parurent devant Syracuse[5]. Les partisans d'une action énergique, qui étaient au pouvoir, préparèrent une grande expédition. Amilcar, fils de Giscon, fut désigné pour la diriger. Il partit avec 130 navires de guerre et de nombreux vaisseaux de charge. Malgré les pertes qu'il éprouva dans une tempête, il disposait encore d'une forte armée en débarquant; il l'accrut par des enrôlements de Siciliens et de mercenaires, si bien qu'il se trouva, dit-on, à la tête de 45 000 hommes[6]. Il s'avança jusqu'à la colline d'Ecnome. Agathocle vint s'établir en face de lui, de l'autre côté de l'Himéras. Une escarmouche dégénéra en bataille; après des péripéties diverses, l'arrivée de troupes carthaginoises qui, venant d'Afrique, descendirent à terre derrière les Grecs, causa la déroute de ces derniers[7] (été de 311[8]). Amilcar

1. Voir t. II, p. 249.
2. Diodore, XIX, 102.
3. L'Himéras du Sud; une rivière du même nom débouchait sur la côte septentrionale.
4. Diodore, XIX, 104, 3.
5. *Id.*, XIX, 103, 4. Conf. t. II, p. 439, n. 4.
6. *Id.*, XIX, 106.
7. Sur cette bataille, voir Diodore, XIX, 108-9.
8. La bataille d'Ecnome fut livrée à l'époque de la canicule (Diodore, XIX, 109,

parcourut une partie de l'île, traitant avec douceur les gens des lieux qu'il traversait : aussi les indigènes et même les Grecs s'empressèrent-ils de lui faire leur soumission. Après un séjour à Géla, Agathocle était retourné à Syracuse. Il la mit en état de soutenir le siège qui paraissait imminent. Une flotte ennemie tenait déjà la mer en avant de la ville.

Un événement inattendu se produisit alors : le tyran transporta la guerre en Afrique.

Ce ne fut point un coup de tête. Agathocle avait atteint la cinquantaine, âge où, d'ordinaire, on n'agit pas sans quelque réflexion. Très audacieuse, sa décision ne fut nullement déraisonnable et il est probable qu'elle lui évita une catastrophe. Les Carthaginois étaient maîtres de la Sicile presque entière; Agathocle n'y avait plus aucun allié. Il aurait pu prolonger la défense de Syracuse, mais, incapable de se ravitailler, il devait fatalement succomber. Du reste, les troupes et la population accepteraient-elles les souffrances d'un siège dont l'issue n'était que trop certaine et lui resteraient-elles fidèles jusqu'au bout? Ses adversaires politiques étaient encore nombreux; ils guettaient une occasion de le renverser et de rappeler les bannis, qui, loin de désespérer, se tenaient en armes dans l'Est de l'île. Carthage n'avait rien fait pour protéger son territoire africain. Elle n'y avait pas d'armée et la plupart de ses citoyens ne savaient point se battre. Il était à prévoir que ses sujets, durement traités par elle, n'opposeraient pas de résistance, que des indigènes encore indépendants se joindraient aux envahisseurs, pour participer au butin. Avec des soldats dont la guerre était le métier, Agathocle obtiendrait de rapides succès; il s'attacherait ces hommes en leur livrant une contrée fertile, enrichie

5). Des érudits ont adopté la date de 310 (voir, entre autres, Meltzer, I, p. 524; Beloch, III, 2, p. 203; G. de Sanctis, *Per la scienza dell' antichità*, p. 165). Mais Agathocle ayant quitté Syracuse le 14 août 310 pour se rendre en Afrique, il faudrait trop resserrer les événements qui se passèrent dans l'intervalle : voir Schubert, *Geschichte des Agathokles*, p. 85-87.

par une longue paix, pleine de ressources. Les victoires qu'il remporterait en Afrique rendraient courage aux assiégés de Syracuse, modifieraient peut-être les sentiments d'une partie des autres Siciliens, en tout cas contraindraient les Carthaginois à détourner leur effort de l'île, au moment où ils croyaient l'avoir enfin conquise. Il n'avait sans doute pas l'ambition de prendre Carthage : la ville était bien fortifiée et il ne disposait pas des moyens d'anéantir ses flottes et de la bloquer du côté de la mer. Mais il pouvait espérer que la République, pour se débarrasser de lui, consentirait à un traité qui lui abandonnerait la Sicile. Il délivrerait ainsi les Grecs d'une menace séculaire. Le plus gros risque de cette expédition était, en somme, la traversée[1].

Le tyran ne s'ouvrit à personne de son dessein[2]. Comme il avait besoin d'argent[3], il s'en procura de diverses manières, s'emparant des biens des orphelins, sous prétexte qu'il les garderait plus fidèlement que leurs tuteurs, empruntant aux marchands, exigeant des femmes leurs bijoux, pillant les temples[4]. Dans une assemblée du peuple, il s'apitoya par avance sur les maux qu'allaient souffrir les assiégés et il engagea ceux qui ne se croiraient pas capables de les supporter à aller se mettre en sûreté ailleurs. Plusieurs centaines de gens riches, hostiles à Agathocle, jugèrent prudent de suivre ce conseil; dès qu'ils eurent franchi les portes, il les fit massacrer et dépouiller par des mercenaires[5]. Il décida d'emmener des citoyens dont il

1. Pour les motifs qui déterminèrent Agathocle, voir Diodore, XX, 3, et, dans Justin (XXII, 5, 3 et suiv.), le discours, naturellement forgé de toutes pièces, que le tyran aurait adressé à ses troupes après son débarquement en Afrique. Voir aussi Valère-Maxime, VII, 4, ext., 1.

2. Diodore, XX, 4, 1. Justin, XXII, 4, 3; 5, 1.

3. Peut-être surtout pour en laisser à ceux auxquels il devait confier Syracuse en son absence. Justin (XXII, 4, 4) dit qu'il n'emporta que 50 talents.

4. Diodore, XX, 4, 5.

5. *Id.*, XX, 4, 6-8. Selon Justin (XXII, 4, 4), 1 600 Syracusains profitèrent de la permission qu'Agathocle leur donna de quitter la ville. Mais cet auteur ne dit rien du massacre.

laisserait les plus proches parents dans la ville : ce devaient être, de part et d'autre, de véritables otages[1]. Il accrut le nombre des défenseurs de Syracuse en donnant la liberté à tous les esclaves en état de tenir des armes[2]. Puis, ayant confié le gouvernement à son frère Antandros[3], il embarqua sur 60 vaisseaux[4] près de 14 000 hommes : 3 500 Syracusains et plus de 10 000 mercenaires grecs, samnites, étrusques et gaulois[5]. Faute de place, il renonça à prendre des chevaux; mais il emporta des harnachements, afin que les cavaliers pussent se servir des montures qui leur tomberaient sous la main[6]. Ses fils Archagathos[7] et Héraclide participaient à l'expédition[8].

On se demandait avec anxiété où il voulait conduire cette armée : il s'était borné à dire au peuple qu'il avait trouvé le chemin de la victoire[9]. Les uns pensaient qu'il allait se diriger vers l'Italie, pour la piller; les autres, qu'il méditait de se jeter sur les possessions carthaginoises de l'Ouest de la Sicile, ou sur la Sardaigne; tous blâmaient sa folle témérité[10].

La flotte punique étant supérieure à la sienne, il ne pouvait essayer de forcer le blocus par une bataille rangée. Pendant plusieurs jours, il guetta une occasion favorable. L'attention des ennemis fut heureusement détournée par la vue d'un convoi de bâtiments grecs, chargés de vivres, qui s'approchait de

1. Diodore, XX, 4, 3.
2. *Id.*, XX, 4, 8. Justin (XXII, 4, 5) indique qu'il affranchit les esclaves et qu'il les emmena avec lui.
3. Diodore, XX, 4, 1.
4. Pour ce nombre de vaisseaux, voir Diodore, XX, 5, 1; Polyen, V, 3, 5.
5. Voir les chiffres donnés par Diodore, XX, 11, 1, à propos de la première grande bataille livrée en Afrique.
6. Diodore, XX, 4, 1-2.
7. Il est appelé Ἀγάθαρχος par Polybe (VII, 2, 4) et dans quelques manuscrits de Diodore : voir Niese, *Geschichte*, I, p. 445, n. 3. M. Beloch (III, 2 p. 207) admet qu'Agathocle eut deux fils, appelés l'un Archagathos, l'autre Agatharchos.
8. Justin, XXII, 5, 1.
9. Justin, XXII, 4, 3.
10. Diodore, XX, 5, 1. Justin, XXII, 5, 2.

Syracuse[1]. Ils s'avancèrent à sa rencontre, pour l'empêcher d'entrer, laissant ainsi libre la sortie du port. Les galères d'Agathocle la franchirent à toute vitesse et gagnèrent le large. Les Carthaginois étaient déjà près du convoi. Persuadés que les vaisseaux syracusains venaient le secourir, ils se rangèrent en ordre de combat. Cependant Agathocle continuait droit sa course et il avait beaucoup d'avance quand les autres comprirent leur erreur et commencèrent à le poursuivre : ce dont le convoi profita pour pénétrer dans le port. La chasse fut ardente, mais les Grecs ne furent pas rejoints avant la tombée de la nuit et ils se dérobèrent dans l'obscurité[2].

Le lendemain, il y eut une éclipse totale du soleil[3], dont la date a été fixée par les astronomes : le 15 août 310[4]. Ce phénomène parut un présage de malheur aux compagnons d'Agathocle, déjà fort inquiets[5]. On était dans une saison où la Méditerranée est généralement calme. La traversée n'en dura pas moins six jours et six nuits[6] : peut-être les pilotes se détournèrent-ils de la route la plus directe, pour échapper à la poursuite; peut-être s'égarèrent-ils.

A l'aurore du septième jour, les Grecs virent, à peu de distance, les galères ennemies[7], qui les avaient retrouvés et qui venaient sur eux. Ils commencèrent aussi à distinguer les côtes d'Afrique. Le tyran ne se souciait pas de risquer sa fortune dans une bataille navale; il se dirigea le plus vite qu'il put vers la terre. Mais les Carthaginois avaient des rameurs plus exercés

1. On peut, si l'on veut, supposer que cette diversion fut imaginée par Agathocle. Diodore ne le dit pas.
2. Diodore, XX, 5, 1-4.
3. *Id.*, XX, 5, 5. Conf. Justin, XXII, 6, 1. Frontin (*Strat.*, I, 12, 9) parle d'une éclipse de lune qui aurait eu lieu avant une bataille entre Agathocle et les Carthaginois; il commet sans doute une confusion.
4. F. K. Ginzel, *Spezieller Kanon der Sonnen-und Mondfinsternisse* (Berlin, 1899), p. 185-7 et carte VI.
5. Diodore, XX, 5, 5.
6. *Id.*, XX, 6, 1.
7. Il s'agit, comme le prouve le contexte (Diodore, XX, 6, 1), de la flotte qui bloquait Syracuse; elle avait continué la poursuite.

et la tête de leur flotte arriva à portée de trait des derniers vaisseaux siciliens, au moment où ceux-ci touchaient le rivage. Un combat d'archers et de frondeurs s'engagea. Comme peu de bâtiments puniques y prenaient part, les soldats d'Agathocle avaient l'avantage du nombre. Les ennemis renoncèrent donc à la lutte et se mirent hors d'atteinte en faisant reculer leurs navires. Le débarquement s'acheva sans trouble[1].

IV

Nous connaissons la guerre d'Agathocle en Afrique par divers chapitres du vingtième livre de Diodore de Sicile[2], auxquels il faut joindre quelques pages de Justin[3], abréviateur de Trogue-Pompée[4].

Le récit de Diodore est assez développé. Il contient des renseignements, non seulement sur ce que les Grecs firent au cours de cette expédition, mais encore sur des événements qui se passèrent à Carthage. On ne peut douter qu'il ne reproduise en bonne partie des témoignages directs. Cependant il laisse beaucoup à désirer, du moins au gré des historiens modernes. Nous n'y trouvons pas un exposé méthodique et complet des opérations militaires ; les indications géographiques y sont rares et vagues. Il fallait avant tout intéresser et même amuser des lecteurs qu'eussent rebutés des précisions arides. Ophelas longe les Syrtes pour venir rejoindre Agathocle : c'est une occasion de narrer la légende de l'ogresse Lamia, dont l'antre, affirmait-on, était sur le chemin. Eumachos s'enfonce dans l'intérieur de la Libye : il y rencontre des singes, dont les rapports amicaux avec les indigènes sont copieusement décrits. Des scènes

1. Diodore, XX, 6.
2. XX, 6-18, 30, 33-34, 38-44, 54-55, 57-61, 64-70.
3. XXII, 5-8. Paul Orose (*Adversum gentes*, IV, 6, 24-32) a copié Justin.
4. Voir aussi Polyen, V, 3, 4 et 5.

où Agathocle se montre merveilleux comédien tiennent une large place. Décors pittoresques, costumes, coups de théâtre, cris et mouvements d'ensemble des figurants, voire même applaudissements de l'assistance : rien n'y manque. Que ces scènes aient été adroitement arrangées pour paraître plus dramatiques, on le devine sans peine ; l'on se heurte à plus d'un détail suspect. Nous avouons cependant n'avoir pas la belle confiance de ces érudits qui, malgré l'absence de tout moyen de contrôle, nient catégoriquement qu'une chose soit vraie, parce qu'ils ne la jugent pas vraisemblable. Nous reproduirons Diodore[1], en présentant les réserves nécessaires et en n'oubliant pas que bien des faits qui échappent à la critique ont dû être plus ou moins déformés.

Plusieurs contemporains d'Agathocle racontèrent sa vie[2]. Callias de Syracuse, un de ses protégés, l'avait loué sans mesure[3]. Parmi les rares fragments qui nous sont restés de cet auteur, il en est un, tiré du dixième livre de son histoire d'Agathocle, qui peut avoir appartenu au récit de la marche d'Ophelas[4]. Mais rien n'atteste que Diodore ait fait des emprunts directs à Callias.

Timée exposa les actions d'Agathocle dans les cinq derniers livres de la grande histoire qu'il écrivit pendant son long séjour à Athènes. Ils étaient pleins d'attaques violentes et injustes. Exilé par le tyran, Timée voulut se venger[5]. Diodore était d'avis qu'il convenait de rejeter cette partie de son œuvre, où sa haine l'avait empêché de dire la vérité[6]. Il la cite pourtant à plusieurs reprises, mais non pas au sujet de l'expédition

1. Dans ce qui suit, nous avons fait quelques emprunts aux traductions françaises de Miot et de Hoefer.

2. A ceux que nous allons indiquer, on peut ajouter Antandros, frère aîné du tyran (Diodore, XXI, 16, 5). S'il raconta l'expédition d'Afrique, ce ne fut que par ouï-dire, car il n'y prit point part (v. *supra*, p. 23).

3. Diodore, XXI, 17, 4.

4. *Fragm. hist. graec.*, II, p. 382, n° 3.

5. Polybe, XII, 15. Diodore, XXI, 17, 1-3.

6. XXI, 17, 3.

d'Afrique. Il est, d'ailleurs, inadmissible qu'il ait simplement copié Timée : le récit que nous lisons dans Diodore, sans être un panégyrique, n'est nullement un pamphlet; on y sent même quelque admiration pour un coquin fort habile.

Douris, qui fut tyran de Samos vers le commencement du IIIe siècle, composa, lui aussi, une histoire d'Agathocle, dont le second livre traitait de la guerre de Libye [1]. Diodore mentionne Douris à propos d'un événement qui se passa en Italie du vivant d'Agathocle [2], et deux citations que nous avons conservées de l'ouvrage du Samien concordent avec des passages de notre auteur [3]. L'une d'elles [4], tirée du second livre, concerne la légende de Lamia, que Diodore rappelle à propos de la marche d'Ophelas. Il est donc à peu près certain que le compilateur sicilien s'est servi de Douris dans les parties de son vingtième livre où il raconte l'expédition africaine. On peut même croire qu'il s'en est beaucoup servi, — car il n'était pas homme à combiner laborieusement des sources diverses, — et que Douris a été l'écrivain dont nous avons essayé de caractériser les procédés littéraires [5].

Notons cependant une remarque de Diodore, relative à une bataille livrée en Afrique : « Les Carthaginois, dit-il, y perdirent au plus 1 000 hommes, ou, comme quelques-uns l'ont écrit, plus de 6 000 [6] » Peut-être a-t-il consulté ici plusieurs historiens [7], à moins qu'il n'ait emprunté cette indication, comme tout le reste, à celui dont il avait fait choix pour le copier.

1. *Fragm. hist. graec.*, II, p. 478, nos 34 et 35.
2. XXI, 6, 1.
3. *Fragm.*, no 35 = Diodore, XX, 41, 3-6. No 37 = Diodore, XX, 104, 3.
4. No 35.
5. Conf. Schwartz, dans *Real-Encyclopädie*, s. v. *Duris*, t. V, p. 1853 et suiv. ; *ibid.*, s. v. *Diodoros*, t. V, p. 687. Selon M. Beloch (III, 2, p. 9), Diodore n'aurait consulté directement ni Douris, ni Timée ; il aurait suivi un auteur qui aurait fait usage de ces deux sources.
6. XX, 13, 1 : ὡς δ' ἔνιοι γεγράφασι.
7. Non pas Timée, si Trogue-Pompée se rattache à ce dernier. Justin dit, en effet, que les Carthaginois perdirent 3 000 hommes (XXII, 6, 6).

Où Douris lui-même avait-il puisé ses informations sur la guerre de Libye? Nous l'ignorons. On a supposé, sans le prouver, qu'il avait mis largement à contribution Callias.

Quant à Trogue-Pompée, il dépendait sans doute de Timée, comme dans d'autres parties de son histoire [1].

V

Agathocle avait débarqué au lieu appelé « les Carrières », à quelques kilomètres au Sud-Ouest du cap Bon[2]. Il établit un retranchement dont les deux extrémités rejoignaient la mer, et, dans cette enceinte, il mit les navires à sec[3].

Il accomplit alors un nouvel acte d'audace. Ayant sacrifié à Déméter et à Coré, protectrices de la Sicile, il ordonna aux troupes de s'assembler. Il parut devant elles avec une couronne sur la tête et un vêtement de fête. Pendant la poursuite des Carthaginois, dit-il, il avait fait vœu d'offrir aux déesses tous ses vaisseaux, comme autant de flambeaux qui brûleraient en leur honneur. Il était juste que cette promesse fût tenue, puisqu'elles avaient sauvé les Grecs; d'ailleurs, par les signes du sacrifice, elles annonçaient la victoire. Aussitôt, Agathocle prit une des torches qu'on avait apportées. Après avoir invoqué Déméter et sa fille, il monta sur la poupe du vaisseau amiral. Il invita les commandants des autres galères à l'imiter, et tous, en même temps, allumèrent l'immense incendie. Les flammes s'élevèrent dans le ciel, les trompettes sonnèrent et l'armée poussa de grands cris, mêlés de prières pour un heureux retour.

1. Bibliographie moderne : Holm, II, p. 235-258; Meltzer, I, p. 369-407; Tissot, *Géographie*, I, p. 443-4, 536-541; R. Schubert, *Geschichte des Agathokles* (Breslau, 1887), p. 88-183; Niese, I, p. 446-469; Freeman, IV, p. 400-454; H. Tillyard, *Agathocles* (Cambridge, 1908), p. 103-187; G. de Sanctis, *Per la scienza dell'antichità* (Turin, 1909), p. 166-184. — Pour les indications géographiques relatives à l'expédition d'Agathocle, voir la petite carte à la p. 97 du t. II.

2. Voir t. II, p. 142-3.

3. Diodore, XX, 6, 3.

Les motifs de la conduite d'Agathocle dans cette circonstance ont été sans doute indiqués exactement par Diodore. Il enlevait tout espoir de fuite à ses compagnons, auxquels il ne restait plus qu'à vaincre ou à périr. Comme ils étaient peu nombreux, il ne voulait pas en laisser derrière lui, pour garder la flotte. D'autre part, abandonner ses vaisseaux sans défense, c'eût été les livrer aux ennemis[1].

Quand le feu eut tout consumé, l'exaltation des soldats tomba et fit place à l'effroi et au découragement. Pour changer les dispositions de leurs esprits, le tyran s'empressa de les conduire vers Mégalépolis[2], ville qui appartenait aux Carthaginois. L'armée traversa une région pleine de jardins, de vergers, qu'arrosaient des ruisseaux. Les maisons de campagne se succédaient, construites avec un luxe qui attestait la fortune des propriétaires et pleines de tout ce qu'une longue paix avait accumulé pour les jouissances de la vie. Ici, des vignes, des oliviers, d'autres arbres fruitiers; là, des plaines où paissaient des troupeaux de bœufs et de moutons, des prairies humides où l'on élevait des chevaux. Partout l'image de la richesse dans ces domaines de l'aristocratie punique. Les Siciliens s'émerveillaient et reprenaient confiance à la vue d'une si belle proie. Sans tarder, Agathocle les lança contre les murs de Mégalépolis. Déconcertés par cette attaque subite et n'ayant aucune expérience de la guerre, les habitants résistèrent à peine et la ville fut enlevée d'assaut. Agathocle permit de la piller. Il s'empara ensuite de Tynès la Blanche[3], « distante de Carthage de 2 000 stades ». Les troupes désiraient conserver ces villes pour y déposer leur butin. Mais il resta fidèle à sa résolution de ne leur laisser aucune espérance de retraite[4]. Il

1. Diodore, XX, 7. Voir aussi Justin, XXII, 6, 4; Polyen, V, 3, 5.
2. Diodore, XX, 8, 2 : ἐπὶ τὴν ὀνομαζομένην Μεγάλην πόλιν.
3. *Ibid.*, XX, 8, 7 : πρὸς τὸν Λευκὸν Τύνητα καλούμενον.
4. Et aussi de ne pas s'affaiblir en disséminant des garnisons.

détruisit donc Mégalépolis et Tynès la Blanche et dressa son camp dans un lieu découvert[1].

Où étaient situées les deux premières villes que les Grecs prirent en Afrique? Le chiffre de 2 000 stades (plus de 350 kilomètres), donné par Diodore, est erroné, puisque, entre les Carrières et Carthage, il n'y a guère que 25 lieues. Le surnom que portait Tynès la Blanche la distinguait apparemment d'une autre Tynès, aujourd'hui Tunis[2]. Il est difficile, en effet, de supposer qu'il s'agisse de la même ville[3] : peu après, Agathocle occupa Tunis, place forte que les Carthaginois vinrent assiéger[4]; les Siciliens ne l'avaient donc pas détruite. Le nom grec de Mégalépolis désignait encore, aux ve-viie siècles de notre ère, une ville épiscopale[5], qui était peut-être voisine de Maxula (Radès, au Sud-Est de Tunis)[6]. Mais la Mégalépolis que Diodore mentionne paraît s'être élevée dans une autre région, à peu de distance de l'endroit où Agathocle débarqua : par conséquent vers l'extrémité de la péninsule du cap Bon. On a voulu l'identifier soit avec la ville qui s'appelait à l'époque romaine Missua (Sidi Daoud), sur la côte, à trois lieues au Sud-Ouest des grandes carrières d'El Haouria[7], soit avec Mennzel bel Gassem, à peu près à la même distance au Sud, à

1. Diodore, XX, 8. Cet auteur ne dit pas ce que fit Agathocle entre la prise des deux villes et la bataille dont il sera question plus loin. Justin (XXII, 6, 5) prétend que les Grecs détruisirent tout ce qu'ils rencontrèrent et brûlèrent les fermes et les bourgs.

2. Tissot, I, p. 538. Niese, I, p. 446, n. 4.

3. Quoi qu'en pensent Guérin (*Voyage archéologique*, II, p. 199), Meltzer (I, p. 371 et 525), Freeman (IV, p. 407), Beloch (III, 1, p. 197, n. 2), Tillyard (p. 109), etc. Schubert (p. 102-3) repousse l'identification, mais croit que le lieu indiqué par Diodore était voisin de Tunis.

4. Diodore, XX, 17, 2.

5. Mesnage, *L'Afrique chrétienne* (Paris, 1912), p. 120. Il mentionne plusieurs documents qui donnent l'ethnique *Meglapolitanus*.

6. Le P. Mesnage (*l. c.*) propose de l'identifier avec Mohammédia, au Sud de Tunis.

7. Meltzer, I, p. 370, 464 (après Barth, *Wanderungen*, p. 131). *Contra* : Tissot, I, p. 537, qui fait observer qu'Agathocle ne dut pas longer la côte occidentale de la péninsule, bordée de montagnes escarpées, mais qu'il s'avança sans doute soit par le centre, soit par l'Est de cette presqu'île.

l'intérieur des terres[1]. Il faut pourtant reconnaître que la description du pays très riche traversé par les Grecs conviendrait mieux à une région plus rapprochée de Carthage, par exemple à celle de Soliman et de Mennzel Bou Zalfa, vers la base de la péninsule[2].

A la vue de l'incendie des vaisseaux, les équipages de la flotte punique avaient éprouvé une grande joie. Mais lorsqu'ils surent que l'armée d'Agathocle s'était mise en route, s'avançant rapidement, ils comprirent que cet incendie était un malheur pour leur patrie, et non pour les Siciliens : en signe d'affliction, ils tendirent des peaux sur les proues de leurs galères. Ils recueillirent les éperons des navires brûlés et envoyèrent des gens à Carthage pour y raconter ce qui s'était passé. Mais déjà des campagnards, qui avaient appris le débarquement, étaient venus l'annoncer en toute hâte. Frappés de stupeur, les Carthaginois s'imaginèrent d'abord qu'un désastre avait anéanti leurs forces de terre et de mer en Sicile, car, pensaient-ils, jamais le tyran, s'il n'eût été victorieux, n'aurait quitté Syracuse, jamais il n'aurait osé transporter tant de soldats en Libye, si ses ennemis eussent été maîtres de la mer. C'était par toute la ville une agitation tumultueuse; le peuple courait vers la place publique, les sénateurs s'assemblaient. La foule se lamentait et croyait qu'Agathocle allait apparaitre devant les murs. Quelques-uns disaient qu'il fallait lui envoyer des députés pour négocier, et aussi pour se rendre compte de ce qu'il pouvait faire; d'autres conseillaient d'attendre des informations précises. Les messagers envoyés par l'amiral débarquèrent au milieu de cette confusion[3]. Leur récit ranima les cœurs. Le

1. *Atlas archéologique de la Tunisie*, f° de Kelibia, n° 2. Mesnage, *l. c.*, p. 116.

2. L'identification de Soliman et de Mégalepolis, proposée par Shaw et adoptée par Guérin (II, p. 199), ne s'appuie du reste sur aucun argument solide. Conf. Wilmanns, au *C. I. L.*, VIII, p. 119; Tissot, *l. c.* La région de Soliman est à plus de 60 kilomètres des Carrières. Il aurait donc fallu deux jours aux Grecs pour l'atteindre.

3. Diodore, XX, 9.

Sénat blâma les commandants des vaisseaux, dont la négligence avait laissé les Grecs envahir l'Afrique. Hannon et Bomilcar, qui appartenaient à des familles rivales, furent élus généraux [1].

Le danger était si pressant que, sans prendre le temps de recruter des hommes sur le territoire punique et dans les villes alliées, ils firent aussitôt des levées parmi les habitants de Carthage [2]. Ils réunirent 40 000 fantassins, 1 000 cavaliers, 2 000 chars, et les emmenèrent [3]. Ils allèrent occuper une hauteur à peu de distance des Siciliens, puis rangèrent leurs troupes en bataille [4]. Confiants dans la supériorité de leur nombre, les Africains étaient si sûrs de triompher qu'on trouva dans leur camp des chariots qui contenaient plus de 20 000 paires de menottes [5]. Diodore ne dit pas où eut lieu la rencontre : ce fut, autant qu'il semble, assez près de Carthage [6].

Hannon commandait l'aile droite, où se tenait le bataillon sacré, corps d'élite [7]. A gauche, Bomilcar disposa son infanterie en phalange profonde, car le terrain ne permettait pas de la déployer sur un large espace. Les chars et les cavaliers furent placés en avant de la phalange [8].

Agathocle, s'étant rendu compte de l'ordre adopté par les généraux ennemis, remit le commandement de son aile droite à son fils Archagathos, auquel il donna 2 500 fantassins. A la suite, il rangea les Syracusains, au nombre de 3 500, 3 000 mer-

1. Pour les motifs de ce choix, voir t. II, p. 244, n. 1.

2. Comme l'a fait remarquer Meltzer (II, p. 508), le terme Λίβυες, employé par Diodore (XX, 12, 7), ne désigne pas nécessairement des sujets de Carthage : il peut s'appliquer à des Carthaginois (conf. t. II, p. 354, n. 7), et c'est le cas ici. Justin (XXII, 6, 5) parle de 30 000 *pagani* (indigènes des campagnes, si ce mot *pagani* n'est pas une traduction inexacte d'un terme grec : Meltzer, I, p. 526) qu'Hannon aurait conduits contre Agathocle. Il ne mentionne pas Bomilcar.

3. Pour le nombre des chars, voir les doutes exprimés, t. II, p. 399. Le chiffre de 40 000 fantassins pourrait aussi être exagéré.

4. Diodore, XX, 10, 1-2, 5-6.

5. *Id.*, XX, 13, 2. Détail dont il est permis de douter : conf. Schubert, p. 115.

6. Les vaincus s'enfuirent vers cette ville : Diodore, XX, 12, 8.

7. Voir t. II, p. 347-8.

8. Diodore, XX, 10, 6.

cenaires, enfin 3 000 Samnites, Étrusques et Gaulois. Il se plaça à l'autre aile avec ceux qui formaient sa garde et opposa 1 000 hoplites au bataillon sacré. Il couvrit les extrémités des ailes par 500 archers et frondeurs. Ses hommes avaient à peine les armes nécessaires. Certains d'entre eux en manquaient même tout à fait[1], mais Agathocle sut leur donner un faux air de combattants, en leur faisant tenir des étuis de boucliers fixés sur des baguettes. Il faut croire que, malgré l'abondance des chevaux rencontrés dans la campagne[2] et les harnachements emportés de Syracuse, il n'avait pas pu constituer un corps de cavaliers : Diodore n'en mentionne point; il dit, au contraire, que l'armée grecque s'effrayait, non seulement du nombre des Carthaginois, mais aussi de l'importance de leur cavalerie[3]. Pour la rassurer, le tyran fit lâcher des chouettes dont il s'était pourvu. Ces oiseaux de bon augure, consacrés à Athéna, vinrent se poser sur les casques et les boucliers, et on les accueillit comme des messagers de victoire[4].

Les chars commencèrent l'attaque. Mais une partie des attelages, accablés de traits, furent aussitôt mis hors de service; d'autres passèrent inoffensifs entre les rangs des Grecs, qui s'écartèrent pour les éviter; le reste revint précipitamment en arrière. Les troupes d'Agathocle soutinrent aussi le choc des cavaliers et les forcèrent à tourner bride. Après ces premiers combats, toute l'infanterie punique engagea la lutte. Hannon, désirant se réserver l'honneur de la journée, se jeta avec impétuosité sur ceux qui lui faisaient face et leur infligea de grosses pertes. Mais, couvert de blessures, il tomba[5]. Sa mort fut fatale aux Carthaginois. Diodore prétend que l'autre général

1. Meltzer (I, p. 374) suppose que c'étaient les équipages de la flotte.
2. Diodore, XX, 8, 4. Conf. *supra*, p. 29.
3. Il s'agit à la fois de la cavalerie proprement dite et des chars.
4. Diodore, XX, 11, 3-5. Anecdote évidemment très suspecte : conf. Schubert, p. 110-2.
5. Mention de la mort d'Hannon dans Justin, XXII, 6, 6.

se tint ce raisonnement : s'il était vainqueur, ses concitoyens n'auraient plus besoin de lui et il ne pourrait pas réaliser son projet de s'emparer de la tyrannie; une défaite le servirait mieux; quant à Agathocle, une occasion de le battre se trouverait facilement plus tard. Il est assez téméraire d'attribuer à Bomilcar des pensées qu'il ne révéla sans doute à personne. Quoi qu'il en soit, il commanda aux premiers rangs de se replier vers la hauteur que l'armée avait occupée avant l'action. Mais, comme les ennemis devenaient très pressants, cette retraite ressembla bientôt à une fuite; les Africains crurent que leur front était enfoncé et se débandèrent. Le bataillon sacré, qui, malgré la mort d'Hannon, avait résisté vaillamment, céda à son tour : les autres ayant lâché pied, il risquait d'être pris à revers. Ce fut une déroute dans la direction de Carthage. Après avoir poursuivi pendant quelque temps les fuyards, Agathocle revint sur ses pas et pilla le camp punique[1]. Les Grecs auraient perdu dans cette bataille environ 200 hommes, leurs adversaires 1 000, ou, selon certains auteurs, plus de 6 000. Tels sont les chiffres indiqués par Diodore[2]. Justin[3] dit que 2 000 Siciliens et 3 000 Africains périrent.

Ce désastre consterna les Carthaginois. L'imputant à leur négligence envers les dieux, ils s'efforcèrent de les apaiser par des supplications et des offrandes extraordinaires. Ils envoyèrent les plus riches présents à Héraclès, protecteur de leur métropole; ils sacrifièrent à Cronos 500 enfants, appartenant aux premières familles[4]. Des députés se rendirent auprès d'Amilcar, qui commandait en Sicile, et lui réclamèrent des renforts. Ils apportèrent les éperons des navires grecs[5]. Le

1. Diodore, XX, 12.
2. XX, 13, 1.
3. *L. c.*
4. Diodore, XX, 14. Conf. t. II, p. 219.
5. Schubert (p. 119 et suiv.) ne me paraît pas avoir prouvé que cette indication soit inexacte, ainsi que le récit qui suit.

général les fit montrer aux Syracusains, voulant les persuader que toute l'armée d'Agathocle avait été détruite, comme sa flotte; il espérait que, dans leur abattement, ils lui livreraient leur ville. Mais une barque, construite par ordre du tyran après sa victoire, parvint, non sans peine à entrer dans le port; ceux qui la montaient répandirent la bonne nouvelle. Amilcar échoua dans une tentative d'assaut et se retira vers l'intérieur de l'île. Il envoya 5 000 hommes en Afrique[1].

Agathocle s'empara de divers lieux fortifiés voisins de la capitale. Des bourgs, des villes se donnaient à lui, par haine de Carthage, ou par crainte[2]. Il établit un camp retranché près de Tunis[3], voulant sans doute achever de décourager les ennemis par sa présence à proximité de leurs murs; peut-être aussi rendre plus difficile leur ravitaillement par terre et les isoler, autant que possible, de leurs sujets et alliés.

Laissant dans ce camp une garnison, il entreprit une expédition contre les villes de la côte orientale de la Tunisie. Il emporta d'assaut Néapolis (Nabeul[4]), dont il traita les habitants avec humanité. Puis il marcha sur Hadrumète (Sousse), dont il commença le siège. En même temps, il conclut une alliance avec un puissant chef indigène, Ailymas, « roi des Libyens »[5].

Cependant les Carthaginois, informés de son absence, dirigèrent toutes leurs forces vers Tunis. Ils se rendirent maîtres du camp grec et firent avancer des machines contre les remparts de la ville[6], qu'ils attaquèrent vigoureusement.

1. Diodore, XX, 15 et 16.
2. *Id.*, XX, 17, 1. Voir aussi Justin, XXII, 6, 8.
3. Diodore, *l. c.* Justin, XXII, 6, 9 : « Castra deinde in quinto lapide a Karthagine statuit », c'est-à-dire à environ sept kilomètres et demi de Carthage. Tunis se trouve à quatre lieues de la colline de Saint-Louis. Un camp situé à la distance indiquée par Justin aurait été en plaine, dans une position assez défavorable. Peut-être Agathocle s'établit-il plus près de Tunis, à deux kilomètres et demi de cette ville, sur les hauteurs du Belvédère.
4. Voir t. II, p. 141.
5. Diodore, XX, 17, 1. Voir t. II, p. 301, n. 4.
6. Où les Grecs s'étaient sans doute réfugiés après la prise du camp. — Schubert (p. 128) croit que Diodore a raconté par erreur deux attaques successives

Dès qu'il connut la défaite des siens, Agathocle emmena sa garde et un petit nombre d'autres soldats et alla occuper en secret une montagne que l'on voyait à la fois de Tunis et d'Hadrumète. Là, il ordonna à ses compagnons d'allumer de nuit des feux sur beaucoup de points; il fit ainsi croire aux Carthaginois qu'il marchait contre eux avec de grandes forces, aux Hadrumétins que des renforts importants arrivaient aux Grecs. Ce stratagème eut le double effet qu'il en attendait. Ceux qui étaient devant Tunis s'enfuirent vers Carthage, abandonnant leurs machines; les Hadrumétins, effrayés, capitulèrent[1].

Tissot[2], acceptant le récit de Diodore, remarque que le djebel Zaghouane est la seule montagne qui soit également visible de Tunis et de Sousse[3]. Les Hadrumétins et les Carthaginois ne pouvaient pas supposer qu'une armée, se portant en hâte soit d'un côté, soit de l'autre, se fût détournée pour faire l'ascension d'un sommet escarpé. Mais ils pouvaient voir dans ces feux des signaux, destinés à guider, pendant la nuit, une marche forcée : entre Tunis et Hadrumète, la route la plus courte passait à proximité du djebel Zaghouane, au Nord et à l'Est de cette montagne. Si l'anecdote est vraie[4], les feux furent peut-être allumés, non au point culminant, à 1 295 mètres d'altitude, mais un peu plus au Nord-Est, plus près du chemin à suivre, au « Poste optique », dont l'altitude est de 975 mètres.

de Tunis par les Carthaginois (pour la seconde, voir plus loin). Mais il ne le prouve pas.

1. Diodore, XX, 17, 2-6.

2. *Géographie*, I, p. 30. Voir déjà Shaw, *Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie*, trad. française de 1743, I, p. 235; Guérin, II, p. 301-2.

3. Le djebel Zaghouane est à 52 kilomètres à vol d'oiseau de Tunis, à 75 de Sousse.

4. Elle n'est guère vraisemblable (voir Schubert, p. 127-8). Pourquoi Agathocle se serait-il donné la peine d'aller allumer lui-même ces feux? En admettant qu'ils aient été vus d'Hadrumète et de Tunis et pris pour des signaux guidant la marche d'une armée ennemie, pourquoi les Hadrumétins et les Carthaginois se seraient-ils découragés si vite, alors qu'ils devaient croire que cette armée était encore loin, au delà du djebel Zaghouane? Du reste, à Hadrumète, on aurait pu aussi bien penser qu'il s'agissait d'une armée punique, venant au secours de la ville.

En possession d'Hadrumète, Agathocle prit d'assaut Thapsus (Ed Dimasse[1]) et entra, de gré ou de force, dans les autres villes de cette région. Depuis son débarquement, plus de 200 villes étaient tombées en son pouvoir[2] (ce chiffre comprend évidemment des lieux dont l'importance devait être fort médiocre[3]).

Infatigable, le vainqueur se tourna vers « les lieux supérieurs de la Libye[4] ». Mais, au bout de quelques jours, il apprit que les Carthaginois, réunissant les renforts envoyés récemment de Sicile et le reste de leurs troupes, avaient reconquis certains lieux fortifiés et qu'ils assiégeaient de nouveau Tunis. Il revint aussitôt sur ses pas. Arrivé à 200 stades (35 kilomètres) des ennemis, il campa, en défendant à ses hommes d'allumer des feux. Il se remit en marche dans la nuit et, au point du jour, il tomba soudain sur une foule de gens qui, sortis de leurs retranchements, fourrageaient à travers champs. Il en tua plus de 2 000, fit de nombreux prisonniers et, par surcroît, se procura des ressources pour ses besoins futurs. Il vainquit encore Ailymas, qui avait rompu avec lui : ce prince fut tué, ainsi que beaucoup de ceux qu'il commandait[5].

Ces événements, racontés d'une manière trop vague, eurent lieu, selon Diodore, dans l'année même de la descente des Siciliens en Afrique, entre l'été de 310 et l'été de 309.

Les Carthaginois s'étaient maintenus en Sicile; ils n'avaient même pas renoncé à prendre Syracuse. En 309, au début de

1. Voir t. II, p. 133.
2. Diodore, XX, 17, 6. Voir aussi Justin, XXII, 6, 12.
3. Conf. t. II, p. 104-5.
4. Diodore, *l. c.* : εἰς τοὺς ἄνω τόπους τῆς Λιβύης. L'expression εἰς τοὺς ἄνω τόπους (avec ou sans τῆς Λιβύης) se retrouve dans d'autres passages du récit de Diodore : XX, 57, 4; 58, 1; 59, 1; 60, 4. Tissot écrit à ce sujet (I, p. 539) : « Dans la langue géographique des Grecs, comme dans celle des Romains, les mots « Libye supérieure » désignent le Sud de la Libye, située au-dessus du littoral pour l'observateur placé en Sicile ou en Italie ». Selon Meltzer (I, p. 401 et 446), la « Libye supérieure » doit probablement être cherchée dans la direction du Sud-Ouest (en partant de Tunis). Il me semble bien que, dans Diodore, cette expression s'applique à des pays élevés : le Nord et une partie du centre de la Tunisie, peut-être aussi le Nord-Est de l'Algérie.
5. Diodore, XX, 18.

l'été, Amilcar s'approcha de cette ville avec une grande armée. Surpris au cours d'une marche nocturne, il tomba aux mains des Grecs et il fut mis à mort. On envoya sa tête à Agathocle[1], qui monta à cheval, s'avança jusqu'à portée de voix du camp punique et, exhibant ce trophée, révéla aux ennemis le sort de leur « roi »[2]. Vivement affligés, ils se prosternèrent, selon la coutume des barbares[3]. Mais Carthage, malgré tous ses malheurs, ne se montra pas disposée à traiter. Elle avait, comme on vient de le voir, des troupes en dehors de ses murs, tout près de celles du tyran[4], dont la situation paraît avoir été précaire[5]. Soit qu'il ne voulût pas s'aliéner les Africains en les pillant, soit qu'il n'osât pas quitter son camp, de peur de l'exposer à une nouvelle attaque[6], il était à court d'argent et ne payait point ses soldats. Ceux-ci ne cachaient pas leur mécontentement; la discipline se relâchait; certains chefs s'étaient rendus coupables d'actes qui leur faisaient craindre une punition.

Un incident de médiocre importance déchaîna la révolte. Dans un festin, un officier, Lyciscos, pris de vin, insulta Agathocle, qui, ayant intérêt à le ménager à cause de ses talents militaires, tourna la chose en plaisanterie. Archagathos, moins patient que son père, s'emporta contre l'insolent. Le repas terminé, comme les convives retournaient vers leurs tentes, Lyciscos injuria le jeune homme et lui reprocha d'être l'amant

1. Diodore, XX, 30, 3. Sans doute à son camp de Tunis. Agathocle était alors dans le voisinage d'un camp carthaginois, comme à l'époque où éclata la révolte de ses troupes, qui eut lieu près de cette ville.

2. Pour ce titre, voir t. II, p. 198, n. 4.

3. Diodore, XX, 33, 1-2. Cette chevauchée d'Agathocle est bien romanesque (conf. Schubert, p. 133). Je crois qu'il n'eût pas été incapable d'un tel exploit, mais je doute fort qu'une tête coupée, apportée de Syracuse en Afrique pendant les chaleurs de l'été, ait pu être reconnaissable.

4. Voir aussi Diodore, XX, 34, 7.

5. Diodore ne raconte aucune action militaire d'Agathocle pour la quatrième année de la 117e Olympiade (309-308), sauf l'attaque qui suivit la révolte de son armée. Il est vrai que, dans les annales de Diodore, la répartition chronologique des événements est souvent très arbitraire. C'est peut-être le cas pour l'expédition d'Agathocle : v. *infra*, p. 44, n. 3.

6. Meltzer, I, p. 386.

d'Alcia, avec laquelle Agathocle s'était remarié : c'était là un bruit qui courait. Hors de lui, Archagathos prit une pique des mains d'un garde et transperça Lyciscos. Le lendemain matin, les amis du mort se réunirent; un grand nombre de gens se joignirent à eux et firent entendre des protestations indignées. Bientôt, l'armée entière exigea le supplice du meurtrier, menaçant de s'en prendre au tyran lui-même, s'il refusait de le livrer; elle réclama aussi sa solde arriérée. Les mutins se nommèrent des chefs pour commander dans le camp ; quelques-uns allèrent occuper les remparts de Tunis. Agathocle et ses fils furent étroitement surveillés[1].

Instruits de ce qui se passait chez les Grecs, les Carthaginois leur envoyèrent des émissaires, chargés de leur faire des offres avantageuses. Plusieurs officiers accueillirent ces propositions et s'engagèrent à amener leurs hommes. Agathocle se demandait s'il n'allait pas être livré et périr ignominieusement. Il préféra courir le risque d'être massacré par les siens. Il déposa son manteau de pourpre et, vêtu pauvrement, s'avança au milieu du camp. La foule, étonnée, se tut et l'écouta. Il rappela ses actions antérieures et déclara qu'il était prêt à mourir, si sa mort pouvait être utile à ses compagnons d'armes, mais qu'il ne commettrait jamais une lâcheté pour sauver sa vie. Prenant alors à témoins ceux qui l'entouraient, il tira son épée, comme s'il voulait se tuer. Émus, les soldats s'écrièrent qu'ils le lui défendaient, qu'il était absous des accusations portées contre lui. On l'invita à reprendre les insignes du commandement[2]. Il le fit en pleurant : c'était, disait-il, pour donner satisfaction au désir qu'on lui exprimait. La scène se termina par des applaudissements[3]. Agathocle, qui savait que les ennemis

1. Diodore, XX, 33.
2. Τὴν βασιλικὴν ἐσθῆτα, écrit Diodore (XX, 34, 5). Agathocle n'était pas encore roi.
3. Véritable scène de théâtre : l'auteur copié par Diodore a certainement pris ses aises avec la vérité.

attendaient un grand nombre de déserteurs, conduisit vers eux son armée. Ils la laissèrent venir, persuadés que cette multitude avait de bonnes intentions. Tout à coup, les trompettes sonnèrent la charge et les Grecs s'élancèrent. Ceux qui purent leur échapper rentrèrent précipitamment dans le camp punique, où se réfugièrent les principaux auteurs de la révolte et des mécontents : un peu plus de 200 hommes[1].

Plus tard[2], les Carthaginois organisèrent une expédition, à laquelle la noblesse prit une large part[3]. Ils voulaient contraindre des Numides qui s'étaient détachés d'eux à rentrer dans leur alliance. Avec l'aide d'autres tribus, ils obtinrent, pour commencer, des résultats favorables. Ils se trouvaient dans le pays des Zouphones[4], quand ils apprirent qu'Agathocle arrivait. Il avait laissé Archagathos à Tunis et emmené 8 000 de ses meilleurs fantassins, 800 cavaliers, 50 chars montés par des Libyens. Afin de se garantir contre une surprise, ses adversaires établirent leur camp sur une hauteur, entourée de ravins profonds. Ils ordonnèrent à ceux des Numides qui leur inspiraient quelque confiance d'aller harceler les Siciliens, de manière à arrêter leur marche. Le tyran opposa à ces indigènes les frondeurs et les archers et, avec ses autres troupes, il se dirigea vers le camp ennemi. Les Carthaginois en sortirent et se rangèrent en bataille. Dès que l'armée grecque franchit la rivière qui coulait en avant de leur position, ils l'attaquèrent et lui tuèrent beaucoup de monde. Ils avaient la supériorité du

1. Diodore, XX, 34. L'épisode du combat est très suspect. On a peine à croire que les Carthaginois, qui ne passaient pas pour des sots, aient été dupes de cette ruse grossière.

2. Selon Diodore, dans la première année de la 118[e] Olympiade (308-307). Il faut adopter la date de 309, si Ophelas rejoignit Agathocle cette année-là, à la fin de l'automne : voir p. 44, n. 3.

3. Diodore, XX, 43, 2.

4. *Id.*, XX, 38, 2 ; εἰς τοὺς Νομάδας τοὺς καλουμένους Ζούφωνας. On ignore où habitait cette peuplade, qui n'est pas mentionnée ailleurs. Un peu plus loin (§ 4), Diodore parle d'une rivière (ποταμός) qu'Agathocle dut franchir pour atteindre le camp carthaginois. Rien ne prouve qu'il s'agisse de la Medjerda, comme le suppose Meltzer (I, p. 388).

nombre et le passage était difficile; mais les soldats d'Agathocle faisaient preuve d'un grand courage. Cependant les Numides qui servaient dans les deux armées se mirent à l'écart et attendirent l'issue de cette lutte acharnée : ils projetaient de faire main basse sur les bagages des vaincus.

Agathocle parvint enfin à enfoncer ceux qui étaient devant lui; à cette vue, presque tous les autres ennemis s'enfuirent. Pourtant des cavaliers grecs, auxiliaires ou mercenaires de Carthage, commandés par un certain Clinon, continuèrent à résister; la plupart périrent d'une mort glorieuse[1]. Agathocle monta vers le camp, où les troupes puniques se réfugièrent. Il s'avançait avec ardeur, malgré les obstacles du terrain. Les Numides jugèrent alors que le moment propice était venu. Mais ils ne pouvaient se jeter sur les bagages des Carthaginois, puisque la bataille avait lieu de ce côté. Ils se portèrent donc vers le camp des Siciliens, dont Agathocle s'était fort éloigné et qu'il avait laissé presque sans défense. Ils y pénétrèrent facilement et s'emparèrent de beaucoup de prisonniers et d'objets de valeur. Le tyran ramena en toute hâte son armée contre ces pillards. S'il leur reprit un peu de leur butin, les Numides en gardèrent la meilleure partie et profitèrent de la nuit pour se retirer à une grande distance. Agathocle éleva un trophée[2] et partagea les dépouilles des Carthaginois entre ses soldats, en dédommagement de ce qu'ils venaient de perdre. Parmi ses prisonniers, il y avait un millier de Grecs, dont plus de 500 Syracusains. Il les fit conduire dans un lieu fortifié. Ces hommes, voulant échapper au châtiment qu'ils redoutaient, attaquèrent de nuit la garnison; battus, ils gagnèrent une

1. Diodore, XX, 38.

2. Ce qui paraît prouver qu'il avait pris le camp carthaginois, quoique Diodore ne le dise pas (conf. Schubert, p. 141-2). On ne sait ce que devinrent les débris de l'armée ennemie. Les personnages de l'aristocratie qui participaient à l'expédition n'étaient pas, semble-t-il, rentrés à Carthage lors du coup d'État de Bomilcar (Diodore, XX, 43, 2).

hauteur. Agathocle accourut, conclut avec eux une capitulation, puis, quand, sur la foi de sa promesse, ils furent descendus de leur refuge, il les fit tous égorger[1].

VI

Cette heureuse campagne n'améliora guère la situation du tyran. Il n'avait pas encore remporté une victoire décisive. Son armée était trop peu nombreuse pour lui fournir à la fois les troupes de combat et les garnisons nécessaires. L'accroître semblait chose difficile : il savait que les indigènes africains étaient des auxiliaires très peu sûrs, et la mer lui était fermée. Il s'avisa d'un moyen pour se procurer de bons soldats.

Le Macédonien Ophelas[2], ancien compagnon d'Alexandre, puis lieutenant de Ptolémée en Cyrénaïque, était, depuis quelques années, le véritable maître des colonies grecques de cette contrée et disposait de forces importantes. Agathocle chargea un Syracusain, Orthon, de l'inviter à participer à la guerre contre les Carthaginois[3]. En retour de ce service, il promit de lui abandonner la Libye. Lui-même ne visait qu'à la possession de la Sicile, qu'il n'aurait pas de peine à occuper tout entière, lorsqu'il n'aurait plus rien à craindre des Carthaginois; s'il lui prenait envie d'étendre sa domination, il aurait devant lui l'Italie à conquérir; quant à la Libye, séparée de la Sicile par une mer difficile à traverser, elle ne lui convenait nullement; il n'y était venu que par nécessité.

Ophelas accueillit avec joie ces ouvertures, qui répondaient

1. Diodore, XX, 39.

2. L'orthographe de ce nom varie dans les textes anciens. Diodore écrit 'Οφέλλας; le marbre de Paros (*Inscr. graecae*, XII, 5, n° 444, § cxx, à la p. 110), 'Οφέλας (conf. Strabon, XVII, 3, 3; Polyen, V, 3, 4).

3. Meltzer (I, p. 377, 390-1) fait remarquer avec raison que les préparatifs d'Ophelas durent être assez longs : les propositions d'Agathocle lui furent donc apportées plusieurs mois avant son départ : soit dans l'hiver de 310-309, soit dans celui de 309-8, selon la date que l'on adopte pour l'expédition.

à ses désirs[1]. Il envoya des députés aux Athéniens, bien disposés pour lui, parce qu'il avait épousé la fille d'un Miltiade, descendant du vainqueur de Marathon, et parce qu'il leur avait rendu quelques services. Un grand nombre d'entre eux s'enrôlèrent et beaucoup d'autres Grecs firent de même : ils acceptèrent volontiers de quitter leur pays, ruiné par les guerres, dans l'espérance de recevoir des terres en Libye et d'avoir leur part d'un riche butin[2].

Ayant achevé ses préparatifs, Ophelas partit de Cyrène[3], en plein été, avec une belle armée, composée de plus de 10 000 fantassins, de 600 cavaliers, de 100 chars, que montaient plus de 300 conducteurs et combattants. Hors des rangs, s'avançait une foule d'environ 10 000 hommes, femmes et enfants, chargés de bagages : on eût dit une colonie en marche. Il fallut dix-huit jours pour franchir 3 000 stades (plus de 500 kilomètres) et atteindre Automala[4], au fond de la grande Syrte, près de la limite de l'empire carthaginois. Puis les Grecs s'engagèrent dans un long désert, infesté de serpents dont les morsures étaient mortelles. Ils eurent beaucoup à souffrir du

1. Un Périple décrivant la côte océanique de la Libye fut publié par les soins d'un Ophelas de Cyrène (voir t. I, p. 474, n. 1). S'il s'agit, comme c'est probable, du même personnage, on peut en conclure que ses ambitions allaient fort loin.

2. Diodore, XX, 40. — Un décret athénien (*Inscr. graecae*, II, 235), rendu en l'honneur de deux ambassadeurs carthaginois, peut être daté approximativement de 330-300. L'un des députés s'appelait Synalos, l'autre, autant qu'il semble, Bodmilcas ([.]οδμίλκαν : telle paraît être la vraie lecture), c'est-à-dire בדמלקרת, Bodmelqart. Faut-il supposer, avec Hicks, suivi par M. Homolle (dans *Revue archéologique*, 1887, II, p. 49; le même, *Les Archives de l'Intendance sacrée à Délos*, p. 39), que cette ambassade fut envoyée à Athènes pour y combattre les menées d'Ophelas? Je n'oserais pas l'affirmer, ni surtout identifier [.]οδμίλκας avec un Carthaginois, Ἰωμίλκου (*sic*, au génitif), qui est mentionné fréquemment sur les inventaires de Délos, où il offrit deux couronnes d'or à Apollon et à Artémis, et qui vécut, lui aussi, vers la fin du IVe siècle : la forme phénicienne de son nom devait être יחומלך, Yhoumilk. Sur ce personnage, voir Homolle, *Rev. archéol.*, *l. c.*, p. 47-50; *Les Archives*, p. 36.

3. Pour l'expédition d'Ophelas, voir, outre Diodore, Justin, XXII, 7, 4-5; Polyen, V, 3, 4; Suidas, s. v. Δημήτριος.

4. Diodore, XX, 41, 2 : περὶ Αὐτομόλας (*sic* dans les manuscrits). Pour les textes relatifs à ce lieu, voir Müller, *Geogr. gr. min.*, I, p. 456.

manque d'eau et de vivres [1], et furent réduits, dit-on, à se nourrir, durant plusieurs jours, de baies de lotus [2]. Enfin, dans l'automne de 309 ou de 308 [3], après plus de deux mois d'une marche fort pénible, Ophelas établit son camp à peu de de distance du camp sicilien [4].

Agathocle se rendit auprès de lui, lui fournit tout ce qui lui était nécessaire et l'engagea à faire reposer son armée. On raconte même que, sachant Ophelas enclin à la débauche, il lui envoya le jeune Héraclide [5]. Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels il observa ce qui se passait chez son voisin. Voyant que la plupart des soldats en étaient sortis pour se procurer des fourrages et des vivres et qu'Ophelas n'avait aucun soupçon, il convoqua ses troupes, leur exposa que ce prétendu

1. Diodore, XX, 42, 1-2.

2. Théophraste, *Hist. plant.*, IV, 3, 2. Ces baies sont mûres en août-septembre.

3. Diodore (XX, 70, 3) dit que l'assassinat des deux fils d'Agathocle eut lieu le jour anniversaire du meurtre d'Ophelas. Or Archagathos et Héraclide furent tués en 307, à l'époque du coucher des Pléiades (Diodore, XX, 69, 3), vers le 12 octobre (voir Meltzer, I, p. 527 et 528). Notre auteur rapporte l'expédition d'Ophelas à la première année de la 118e Olympiade (308-7). La date indiquée par le marbre de Paros (où, du reste, le nom seul d'Ophelas subsiste) répond à 309-8 (*Inscr. graecae*, XII, 5, n° 444, § cxx), et c'est celle qu'adopte M. Beloch : ce savant place le meurtre d'Ophelas en octobre 309 (*Griech. Gesch.*, III, 2, p. 204; voir déjà Niese, I, p. 468, n. 2; *contra* : Tillyard, p. 186-7; de Sanctis, p. 174, n. 1). Amilcar périt à Syracuse vers le début de l'été de 309 (Diodore, XX, 29, 3). Si l'on met la venue d'Ophelas auprès d'Agathocle dans l'automne de la même année, il faut en conclure que les expéditions des Carthaginois et d'Agathocle chez les Numides se firent en plein été, saison peu favorable à des opérations militaires dans l'Afrique du Nord, à cause de la difficulté de rencontrer partout l'eau nécessaire à des troupes altérées par la chaleur (conf. Veith, dans Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, III, 2, p. 517). Cela n'est pourtant pas inadmissible : en 255, l'armée punique qui vainquit Régulus fit campagne pendant l'été (voir p. 85); nous venons de dire que la longue marche d'Ophelas fut accomplie dans cette saison, à travers une région bien plus dépourvue d'eau que le pays des Numides. Il est vrai que le marbre de Paros ne mérite pas une entière confiance : ce document (§ cxvii) place en 312-1 l'éclipse du 15 août 310. Cependant, en adoptant l'année 309, et non l'année 308, on peut proposer une répartition chronologique plus satisfaisante des événements qui se passèrent entre la mort d'Ophelas et la fin de la guerre d'Afrique : v. *infra*, p. 60, n. 3.

4. Diodore, XX, 42, 2. Ophelas s'avança-t-il jusqu'auprès de Tunis? ou Agathocle alla-t-il à sa rencontre? En tout cas, les indications données par Diodore au chapitre 43, § 5-8, prouvent, si elles sont exactes, que les deux camps n'étaient pas très éloignés de Carthage.

5. Polyen, V, 3, 4. Selon Justin (XXII, 7, 5), le fils d'Agathocle aurait été adopté par Ophelas. Diodore ne dit rien là-dessus.

allié n'était qu'un traître et les échauffa si bien qu'elles s'armèrent aussitôt et marchèrent sous sa conduite contre les nouveaux venus. Le Macédonien essaya de se défendre, mais, surpris par cette attaque imprévue et accablé par le nombre, il succomba[1].

Il est possible qu'Ophelas n'ait pas mieux valu qu'Agathocle et qu'il ait eu la pensée de se débarrasser plus tard de son allié : pourtant, nous n'en avons aucune preuve. Quant au Syracusain, il avait besoin d'hommes, et non d'un général qui, naturellement, n'eût pas accepté d'être traité en subordonné et dont la présence n'eût été qu'une gêne pour lui pendant la durée de la guerre; cette guerre terminée, il eût agi avec beaucoup d'imprudence s'il se fût prêté à la constitution d'un puissant État grec en face de la Sicile. On peut donc croire qu'il méditait depuis longtemps son crime.

Il força les gens d'Ophelas à mettre bas les armes et, les séduisant par de belles promesses, il les réunit aux siens[2]. C'étaient des mercenaires, prêts à accepter n'importe quel chef, pourvu qu'on les payât et qu'on leur fît espérer du butin; d'ailleurs, à moins d'aller rejoindre les Carthaginois, ce qu'Agathocle sut sans doute empêcher, ils n'avaient pas d'autre parti à prendre que de passer à son service. Les non-combattants, qui ne pouvaient être d'aucune utilité, furent embarqués sur des transports, à destination de Syracuse; mais une violente tempête engloutit une partie de ces vaisseaux et en entraîna d'autres jusque dans le golfe de Naples; quelques-uns seulement parvinrent en Sicile[3].

Justin prétend qu'après le meurtre d'Ophelas, Agathocle, se mettant à la tête de toutes les troupes dont il disposait désormais, prit l'offensive et remporta une grande victoire sur les

1. Diodore, XX, 42, 3-4.
2. *Id.*, XX, 42, 5.
3. *Id.*, XX, 44, 7.

Carthaginois. Le découragement de ces derniers aurait été tel que, si une révolte n'avait pas éclaté dans l'armée du tyran, Bomilcar serait venu le rejoindre avec ceux qu'il commandait. Pour le punir d'avoir conçu ce projet, ses concitoyens l'auraient crucifié [1]. Diodore, dont le récit est beaucoup plus circonstancié, ignore cette prétendue victoire et cette prétendue révolte. Peut-être Justin (ou Trogue-Pompée) a-t-il mentionné ici par erreur la révolte qui fut antérieure à la venue d'Ophelas. D'autre part, nous avons dit [2] comment Bomilcar essaya de s'emparer du pouvoir suprême et comment, ayant échoué, il fut mis en croix. Les détails précis que donne Diodore [3] n'ont sans doute pas été inventés; or ils sont inconciliables avec les assertions de Justin. Bomilcar, quand il voulut exécuter son coup d'État, n'eut pas recours à Agathocle, campé près de Carthage; Agathocle ne fut informé ni de ses intentions, ni même de ses actes [4]; le supplice de Bomilcar fut le châtiment de ce coup d'État, et non d'une entente avec l'ennemi; une rébellion des troupes grecques n'aurait pu modifier en rien les événements qui se déroulèrent alors à Carthage. Diodore ajoute que la tentative de Bomilcar eut lieu tandis qu'Agathocle faisait périr Ophelas, ce qui est en contradiction absolue avec le récit de Justin. Peut-être l'auteur copié par Diodore a-t-il commis une inexactitude pour donner aux choses une tournure plus dramatique; il est à croire, cependant, qu'il ne se serait pas permis cette affirmation si les deux faits s'étaient passés à des dates très différentes.

Agathocle avait doublé son armée. Il put donc conduire la

1. XXII, 7, 6-8. M. Schubert (p. 151-3) accepte ce récit. Il croit qu'une indication de Diodore le confirme. D'après cet auteur (XX, 44, 7), Agathocle fit embarquer, non seulement les compagnons d'Ophelas qu'il ne voulait pas garder près de lui, mais aussi du butin. Ce butin aurait été fait sur les Carthaginois lors de la victoire mentionnée par Justin. Il est superflu d'insister sur la fragilité d'une telle hypothèse.

2. T. II, p. 251-2.

3. XX, 44.

4. Diodore, XX, 43, 3-6.

guerre avec plus de vigueur [1]. Utique était restée fidèle à Carthage [2], ou, selon Diodore [3], elle s'était détachée du Syracusain, après avoir conclu un accord avec lui [4]. Survenant à l'improviste, il fit prisonniers environ 300 citoyens, dispersés dans la campagne, dont plusieurs étaient des gens d'un rang assez élevé. Puis il somma la ville de se rendre, promettant de la traiter avec clémence. Comme elle s'y refusait, il ordonna de construire une tour, sur le devant de laquelle les prisonniers furent suspendus. Cette tour ayant été poussée contre les remparts et garnie de catapultes, d'archers, de frondeurs, les assiégés durent, pour se défendre, la couvrir de traits, dont beaucoup allèrent frapper leurs malheureux parents [5]. Bientôt Agathocle trouva un point faible dans l'enceinte et força le passage. Furieux de la résistance qu'on lui avait opposée, il fit massacrer ou crucifier les vaincus, n'épargnant même pas ceux qui avaient cherché asile dans les temples [6]. Après avoir laissé en ce lieu une garnison [7], il se dirigea vers Hippou Acra (Bizerte [8]), cité protégée par le lac qui la baignait. Il poussa

1. Diodore (XX, 54, 1) dit qu'avant son expédition contre Utique, Agathocle se déclara roi, à l'exemple d'Antigone, de Démétrius, Ptolémée, Séleucus, Lysimaque et Cassandre. Mais il est probable qu'il ne prit ce titre que quelques années plus tard : Schubert, p. 155-7; Beloch, III, 2, p. 203-4; de Sanctis, p. 176, n. 2.

2. Polybe, I, 82, 8.

3. XX, 54, 2.

4. Voir à ce sujet Meltzer, I, p. 528.

5. Diodore, XX, 54.

6. *Id.*, XX, 55, 1-2. Diodore place la prise d'Utique dans la seconde année de la 118e Olympiade (été 307-été 306), comme tous les événements qui se passèrent ensuite en Afrique, jusqu'à la fin de l'expédition d'Agathocle : v. *infra*, p. 60, n. 3.

7. On trouve dans Appien (*Lib.*, 14) la mention d'une tour située à 30 stades (un peu plus de 5 kilomètres) d'Utique. Construite par Agathocle, elle existait encore à la fin du IIIe siècle avant J.-C. Tissot (I, p. 554) veut placer cette tour dans une gorge qui coupe le djebel Menzel Ghoul, au Sud-Ouest d'Utique, gorge traversée par la route moderne de Tunis à Bizerte. Mais, de ce point à Utique, il n'y a que deux kilomètres et demi. Selon M. Veith (dans Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, III, 2, p. 581), l'emplacement de la tour d'Agathocle devrait être cherché près d'un col entre le djebel Menzel Ghoul et le djebel Douimis, également au Sud-Ouest d'Utique (dont ce col est distant de 6 kilomètres).

8. Voir t. II, p. 146. Synonymie qui n'aurait pas dû être contestée, malgré une

activement les opérations de siège et, après une victoire dans un combat naval, il prit la place d'assaut. S'étant emparé d'autres villes, il devint maître de la plus grande partie du littoral et des populations de l'intérieur, à l'exception de la plupart des Numides. Parmi ces indigènes, certains firent alliance avec lui, mais les autres attendirent les événements [1].

D'après Appien [2], qui reproduit probablement Polybe, Agathocle fit exécuter des travaux fort importants à Bizerte : fortifications, citadelle, ports, arsenal maritime. Soit alors, soit plus tôt [3], il établit des Siciliens à l'extrémité orientale de la péninsule du cap Bon, au lieu qui fut appelé Aspis [4] (le Bouclier) [5]. On peut supposer qu'il y installa aussi des chantiers et un arsenal [6]. La guerre se prolongeant, ces deux ports, situés sur le détroit qui sépare la Sicile de l'Afrique et fort bien choisis [7], devaient lui permettre d'assurer ses communications avec l'île.

erreur d'Appien, lequel place Ἱππάγρετα [*sic*] entre Carthage et Utique : *ibid.*, p. 147, n. 7). Elle est prouvée par ce que Diodore dit de la position de cette ville au bord d'un lac et par la marche des opérations d'Agathocle, qui, venant de Tunis, prit d'abord Utique, puis Hippou Acra.

1. Diodore, XX, 55, 3.
2. *Lib.*, 110.
3. Meltzer, I, p. 383.
4. Strabon, XVII, 3, 16 : λόφος Ἀσπὶς καλούμενος..., ὅνπερ συνῴκισεν... Ἀγαθοκλῆς, καθ' ὃν καιρὸν ἐπέπλευσε τοῖς Καρχηδονίοις (ces derniers mots n'indiquent pas nécessairement que la fondation d'Aspis ait eu lieu aussitôt après le débarquement d'Agathocle). Voir aussi Solin, XXVII, 8; Silius Italicus, III, 243-4.
5. Voir t. II, p. 141-2.
6. Lors de la prise de Bizerte, Agathocle possédait probablement des vaisseaux de guerre, puisqu'il livra un combat naval sous les murs de cette ville. Quelque temps auparavant, il avait pu réunir assez de navires de charge pour y embarquer les non-combattants de l'armée d'Ophelas.
7. Voir t. II, p. 147 et 141. Meltzer (*l. c.*) fait remarquer que la position d'Aspis, sur la côte orientale de la péninsule, la préservait, dans une certaine mesure, des attaques auxquelles aurait été exposé un port situé sur la côte occidentale en face de Carthage.

VII

Les victoires remportées par Agathocle n'avaient pas eu en Sicile la répercussion qu'il prévoyait. Les Grecs ne s'étaient point unis pour chasser l'ennemi séculaire. Les bannis de Syracuse tenaient toujours la campagne, avec une assez forte armée. Les Agrigentins s'efforçaient de prendre l'hégémonie, et leurs premiers succès leur donnaient bon espoir d'y réussir. Si les Carthaginois, abandonnés de leurs alliés après le désastre d'Amilcar, avaient été chassés d'un certain nombre de villes où ils avaient mis des garnisons [1], ils restaient en possession de leur province; leur flotte n'avait même pas cessé de bloquer Syracuse [2].

Agathocle, jugeant qu'il n'avait rien à craindre en Libye, résolut de retourner dans l'île, où sa venue pourrait modifier heureusement les choses. Il fit construire des navires de transport, ainsi que des vaisseaux de guerre à cinquante rames, et s'embarqua avec 2000 hommes, laissant le commandement de l'armée à Archagathos [3].

Celui-ci chargea un de ses lieutenants, Eumachos, de conduire une partie des troupes dans le haut pays. L'expédition fut heureuse. Eumachos prit d'abord Tocai, ville « d'une belle grandeur » [4], et obtint l'alliance de nombreux Numides qui vivaient dans le voisinage. Il s'empara ensuite de la ville appelée Phelliné et força à l'obéissance les habitants d'un pays limitrophe, les Asphodélodes, qui, par la couleur de

1. Diodore, XX, 31, 5; 32, 2.

2. Diodore, XX, 32, 3-5; 61, 5. Justin (XXII, 8, 2) dit même qu'après la mort d'Amilcar, les Carthaginois envoyèrent une nouvelle armée assiéger Syracuse. Mais on voit par Diodore (XX, 56, 2) qu'entre 309 et 307, cette ville n'était pas bloquée du côté de la terre.

3. Diodore, XX, 55, 5. Voir aussi Justin, XXII, 8, 1.

4. Diodore, XX, 57, 4 : Τώκας, πόλιν εὐμεγέθη.

leur peau, rappelaient les Éthiopiens. Il prit encore une troisième ville, très grande, Meschela, fondée, disait-on, par des Grecs à leur retour de Troie [1]; puis une autre, Acra Hippou, homonyme de celle qu'Agathocle avait conquise; enfin Acris, cité indépendante, dont il réduisit la population en esclavage [2]. Il revint vers Archagathos avec un abondant butin [3].

Qu'était cette ville d'une belle grandeur, située dans la haute Libye, que Diodore appelle Τῶκαι? L'hypothèse la plus vraisemblable est celle qui l'identifie avec Thugga [4] (Dougga, près de Téboursouk), vieille cité indigène dans la région montagneuse de la Tunisie centrale. D'autres lieux, mentionnés par des documents de l'époque romaine, portèrent le même nom : Tucca Terebinthina, entre Maktar et Thala [5]; Tucca, à l'embouchure de l'Amsaga (Oued el Kébir, au Nord-Ouest de Constantine), et une autre Tucca, située non loin de Milève (Mila) [6]. Mais il ne peut être question de ces deux dernières, beaucoup trop éloignées de Tunis. D'autre part, on n'a aucune raison de préférer Tucca Terebinthina, petite cité obscure, à Thugga [7], ville importante au milieu de second siècle avant J.-C. et probablement plus tôt encore [8]. Phelliné, la ville des chênes-lièges, devait se trouver dans le Nord de la Tunisie [9]. Les Asphodélodes, qui ressemblaient aux Éthiopiens, ont pu

1. Conf. t. I, p. 344.
2. Diodore, XX, 57, 5-6.
3. *Id.*, XX, 58, 1.
4. Pour les autres formes de ce nom dans les textes anciens, voir t. II, p. 110, n. 5.
5. *C. I. L.*, VIII, p. 77 et 1217.
6. Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, f° 8, Philippeville, n°s 5 et 71-72. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, p. 241, 331.
7. Grote (*Histoire de la Grèce*, trad. de Sadous, XIX, p. 194, n. 1) et Tissot (I, p. 539) sont disposés à identifier Tocai avec Tucca Terebinthina (conf. Schubert, p. 164). Meltzer (I, p. 401) hésite entre les deux villes.
8. Voir t. II, p. 110.
9. *Ibid.*, p. 95. Tissot (I, p. 444) identifierait volontiers Phelliné avec Pallene, lieu indiqué par la Table de Peutinger sur le littoral, au Sud-Est de l'île de Djerba. Cependant il voudrait placer Tocai à Tucca Terebinthina. Ces deux opinions ne sont pas conciliables.

vivre en Khoumirie, où existent un grand nombre d'individus dont la peau est naturellement foncée [1]. Après avoir pris Tocai, Eumachos se serait dirigé vers le Nord-Ouest et aurait franchi la Medjerda. La légende qui attribuait la fondation de Meschela à des Grecs nous autorise à supposer que c'était un lieu du littoral [2]. La ville maritime d'Acra Hippou [3], distincte de l'Hippou Acra prise par Agathocle, paraît être celle que des textes plus récents appellent Hippo Regius et qui s'élevait à proximité d'un cap signalé par Ptolémée sous le nom d'Hippou Acra [4]. Si vraiment Eumachos passa par Dougga, puis par la Khoumirie, nous pouvons fort bien admettre qu'il se soit ensuite dirigé vers Hippone (près de Bône). Il est au contraire assez difficile de croire que le nom Hippou Acra ait désigné, outre Bizerte et Hippone, une troisième ville, complètement inconnue [5]. Hippone était peut-être une vieille colonie phénicienne; à la fin du IVe siècle, elle dépendait certainement de Carthage. Quant à Acris, elle aurait été située dans la province de Constantine [6]. On ignore pourquoi Eumachos attaqua cette ville, non soumise aux Carthaginois, et la traita avec une grande rigueur.

La campagne, rapidement menée, avait eu pour résultats de procurer aux Grecs des ressources par le pillage de plusieurs cités phéniciennes ou indigènes, de leur assurer l'alliance de quelques tribus, et sans doute d'effrayer celles qui se montraient hostiles.

Elle fut suivie d'une nouvelle expédition, commandée aussi

1. Voir t. I, p. 303-4.
2. Conf. Tissot, *l. c.*
3. Comme le remarque M. Zielinski (*Die letzten Jahre des zweiten punischen Krieges*, p. 12), ἄκρα signifie *cap* : Ἄκρα Ἵππου était donc sur la mer.
4. Voir t. II, p. 149, n. 6.
5. On ne peut pas penser à Ἵππου ἄκρα, cap indiqué sur le littoral de la grande Syrte (t. II, p. 118, n. 5). M. Zielinski (*l. c.*, p. 12, 15-16; conf. Faltin, dans C. Neumann, *Das Zeitalter der punischen Kriege*, p. 512, n. 2) veut placer l'Acra Hippou prise par Eumachos sur la côte du Sahel tunisien, au Nord de Sfax. Mais les arguments qu'il donne ne me paraissent nullement convaincants.
6. Tissot (II, p. 286) a fait observer avec raison qu'il n'y a pas lieu d'identifier Acris, ville autonome, avec Ucres, voisine de Carthage.

par Eumachos et dirigée encore vers la haute Libye. Dépassant les villes dont il s'était précédemment emparé, Eumachos se jeta tout à coup sur celle qu'on appelait Miltine[1]. Vaincu dans un combat de rues, il perdit un grand nombre des siens et dut s'enfuir. De là, il s'avança à travers une chaîne de montagnes, longue de 200 stades (35 kilomètres), pleine de chats sauvages dont la présence écartait tout oiseau. Il parvint dans un pays où les singes abondaient et vivaient familièrement avec les hommes[2]. Il y avait là trois villes, dont le nom indigène fut traduit par les Grecs Πιθηκοῦσσαι, « les villes des Singes ». Eumachos en emporta une d'assaut et la pilla; il reçut la soumission des deux autres. Mais, ayant été informé que les indigènes rassemblaient de grandes forces contre lui, il prit le chemin le plus court pour retourner vers le littoral[3].

Cette dernière indication prouve qu'il était allé loin dans l'intérieur des terres. Où? nous ne saurions le dire : peut-être dans l'Est de l'Algérie[4]. L'emplacement de Miltine et de ces villes des Singes est inconnu : il n'y a plus de singes aujourd'hui dans la Berbérie orientale[5]. L'auteur dont Diodore est l'écho a reproduit avec empressement ce qu'un compagnon d'Eumachos avait conté sur ces animaux et sur les chats sauvages; un peu plus de précision géographique aurait mieux fait notre affaire.

Cependant les Carthaginois, estimant sans doute que les Grecs, privés d'un chef tel qu'Agathocle, seraient plus faciles à vaincre, firent de grands préparatifs. Le Sénat décréta la formation de trois armées. L'une se dirigerait vers les villes mari-

1. Diodore, XX, 58, 1 : εἰς τὴν καλουμένην Μιλτίνην πόλιν.
2. Voir t. I, p. 245, 246.
3. Diodore, XX, 58.
4. Meltzer (I, p. 529) se demande si le pays des singes n'était pas dans la région de Capsa (Gafsa), dont le nom a quelque ressemblance avec le nom hébreu de cet animal. Il suppose (p. 403) qu'Eumachos revint vers le littoral septentrional de la Syrte.
5. Conf. t. I, p. 109.

times[1], c'est-à-dire, probablement, vers le littoral oriental de Tunisie[2]; une autre, vers l'intérieur[3] (Tunisie centrale?); la troisième, vers le haut pays[4] (Tunisie septentrionale et Est de l'Algérie?). On diminuerait ainsi le nombre des bouches à nourrir dans la capitale, où les vivres commençaient à devenir insuffisants, car une foule de gens étaient venus de tous côtés pour y chercher un refuge. Il n'y avait guère lieu de redouter un siège, Carthage étant bien défendue par ses murailles et par la mer. Les alliés seraient encouragés dans leur fidélité quand ils verraient plusieurs armées en campagne, prêtes à les secourir; ceux qui, par crainte, s'étaient unis aux Grecs renoueraient les liens antérieurs. Enfin, les ennemis devraient se diviser et s'éloigner beaucoup de Carthage[5]. Les événements prouvèrent la justesse de ces calculs.

Trente mille hommes sortirent de la ville. L'armée qui gagna le haut pays était conduite par un Himilcon; celle de l'intérieur, par un Hannon[6]; on ne dit pas qui était à la tête de celle du littoral[7]. De son côté, Archagathos envoya une partie de ses forces vers la région côtière, en confia d'autres à Aischrion et prit le commandement du reste, déduction faite d'une garnison qu'il laissa à Tunis. Le pays était traversé en tous sens par des troupes en marche[8].

Hannon avait à combattre Aischrion. Il le fit tomber dans une embuscade et le tua, avec plus de 4 000 fantassins et environ 200 cavaliers. Parmi les survivants, ceux qui ne

1. Diodore, XX, 59, 1 : ἐπὶ τὰς παραθαλαττίους πόλεις.
2. Deux ou trois ans auparavant, Agathocle, marchant πρὸς τὰς ἐπὶ θαλάττῃ κειμένας πόλεις (*id.*, XX, 17, 1), prit successivement Néapolis, Hadrumète et Thapsus. Conf. Meltzer, I, p. 529.
3. εἰς τὴν μεσόγειον.
4. εἰς τοὺς ἄνω τόπους.
5. Diodore, XX, 59, 2-4.
6. *Id.*, XX, 60, 3 et 4.
7. C'était peut-être un Adherbal, que Diodore mentionne un peu plus tard (XX, 61, 3 : Ἀτάρβας).
8. Diodore, XX, 59, 4; 60, 1-2.

furent pas pris s'enfuirent auprès d'Archagathos, campé à 500 stades de là[1]. Nous ignorons où Hannon remporta cette victoire.

Himilcon alla occuper une ville[2], d'où il surveilla la marche d'Eumachos. Celui-ci revenait vers la côte, embarrassé par tout le butin qu'il avait recueilli. Quand il arriva à proximité des Carthaginois, il s'apprêta à leur livrer bataille. Himilcon laissa dans la ville la moitié de ses soldats, leur prescrivant d'en sortir lorsqu'ils le verraient se replier, et d'attaquer ceux qui le poursuivraient. Lui-même prit l'autre moitié et engagea le combat. Mais, bientôt, il s'enfuit avec les siens. Les gens d'Eumachos, cessant de garder leurs rangs, coururent après lui. Tout à coup, les troupes qui étaient restées dans la ville se présentèrent en bon ordre. Ce fut alors une panique chez les Grecs, auxquels Himilcon coupa la retraite vers leur camp. Ils gagnèrent une hauteur voisine, dépourvue d'eau. Cernés, accablés de traits, torturés par la soif, ils périrent presque tous. Sur 8 000 hommes d'infanterie, trente seulement purent s'échapper, et, sur 800 cavaliers, quarante[3].

A la nouvelle de ce désastre, Archagathos retourna à Tunis, où il réunit ce qui subsistait de son armée. Il envoya en Sicile des messagers pour prévenir son père et lui demander une aide aussi prompte que possible. D'autres malheurs s'abattirent sur les Grecs. La plupart de leurs alliés se détachèrent d'eux. Les ennemis se rapprochèrent et menacèrent leur camp. Himilcon[4] occupait les défilés et interceptait les communications avec l'intérieur de la Libye ; il n'était qu'à 100 stades de distance. Un autre général, Adherbal, campait à 40 stades de Tunis.

1. Diodore, XX, 60, 3.
2. Dont le nom, peut-être indiqué par Diodore, ne se lit pas dans nos manuscrits.
3. *Id.*, XX, 60, 4-8.
4. Qui était revenu de sa campagne contre Eumachos.

Comme les Carthaginois étaient maîtres sur terre et sur mer, les soldats d'Archagathos souffraient du manque de vivres ; ils s'abandonnaient à un profond découragement[1].

VIII

Agathocle avait débarqué à Sélinonte, dans la province punique. Renforcé sans doute par des troupes syracusaines qui venaient de vaincre les Agrigentins, il avait soumis plusieurs villes : Héracléa, Thermai, Ségeste[2]. Puis il avait pris le chemin de Syracuse. L'armée des bannis, supérieure en nombre à la sienne, lui offrit la bataille, qu'il n'osa pas accepter[3]. Les mauvaises nouvelles qu'il reçut d'Archagathos le décidèrent à revenir en Afrique. Une flotte carthaginoise, forte de 30 vaisseaux, bloquait Syracuse. Elle fut battue et en partie capturée par 18 navires de guerre que des Étrusques, alliés du tyran, lui envoyèrent et par 17 galères qu'il avait lui-même[4]. Après avoir fait massacrer 500 citoyens, suspects de sympathie pour les exilés, il s'embarqua et arriva sans encombre à Tunis[5].

Il y trouva environ 22 000 hommes d'infanterie : 6 000 Grecs, autant de Gaulois, de Samnites et d'Étrusques, et à peu près 10 000 Libyens, gens toujours prêts à changer de parti. En outre, il pouvait disposer de 1 500 cavaliers et d'un certain nombre de chars, montés par des indigènes[6]. Il avait besoin d'une victoire pour ranimer ces troupes démoralisées et affa-

1. Diodore, XX, 61, 1-4.
2. *Id.*, XX, 56, 3; 71, 1. Justin (XXII, 8, 3) dit à tort que les Carthaginois furent chassés de la Sicile et qu'Agathocle devint maître de l'île entière. On voit par une indication de Diodore (XX, 69, 3) qu'entre autres villes de leur province, les Carthaginois avaient gardé Solonte.
3. Diodore, XX, 57, 1-3.
4. *Id.*, XX, 61, 5-8.
5. *Id.*, XX, 63, 6-7; 64, 1.
6. Plus de 6 000 chars, selon Diodore (XX, 64, 3). Ce chiffre est beaucoup trop élevé : conf. Meltzer, I, p. 404; Schubert, p. 175.

mées[1]. Il marcha donc à l'ennemi. Il est probable qu'il se dirigea vers l'armée punique la plus proche, celle d'Adherbal[2]. Les Carthaginois, qui s'étaient établis dans un lieu élevé et d'accès difficile, ne voulurent pas courir le risque d'une bataille; ils demeurèrent dans leur camp, où ils ne manquaient de rien : la famine et le temps, pensaient-ils, auraient raison de leurs adversaires. Comme Agathocle ne pouvait pas les attirer en plaine et que les circonstances ne lui permettaient pas d'attendre, il résolut d'attaquer le camp. Lorsque les Carthaginois le virent s'approcher, ils sortirent et, ayant l'avantage du terrain et du nombre[3], ils repoussèrent cet assaut. Ceux qui entouraient le tyran essayèrent de tenir, mais ils furent entraînés dans la déroute. L'armée punique serra de près les fuyards. Elle épargna les Libyens, afin de se les concilier, mais elle courut sus aux Grecs et aux mercenaires, que leurs armes faisaient reconnaître, et les poursuivit jusqu'à leur camp. Agathocle perdit 3 000 hommes[4].

La nuit suivante, des calamités qu'on ne pouvait prévoir frappèrent vainqueurs et vaincus. Pour remercier les dieux, les

1. Justin raconte (XXII, 8, 4-7) qu'elles réclamèrent tumultueusement leur solde, dont Archagathos avait différé le paiement jusqu'au retour de son père. Celui-ci aurait apaisé cette sédition, non par de l'argent, mais par des promesses de butin, et, peu de jours après, il aurait conduit l'armée à l'attaque du camp ennemi.

2. La suite du récit de Diodore montre que le camp de cette armée était très voisin de Carthage : lors d'une panique, survenue pendant la nuit, les soldats s'enfuirent vers la ville et y parvinrent avant le jour (XX, 66, 4). Comme Diodore indique, d'autre part, que le camp d'Adherbal était à 40 stades (7 kilomètres) de Tunis, la position élevée et difficile d'accès, occupée par les Carthaginois dans le voisinage d'une plaine (Diodore, XX, 64, 3-4), doit probablement être cherchée sur les hauteurs qui dominent El Ariana, au Nord de Tunis et à l'Ouest de Carthage. Ce camp aurait assuré les communications entre Carthage et l'intérieur du pays par les collines du djebel Nahéli et du djebel Ahmar.

3. Il est à croire cependant que, si Agathocle emmena toute son armée, elle était plus nombreuse que celle qu'il attaqua : les trois armées puniques formées peu de temps auparavant comptaient en tout 30 000 hommes. Mais la disposition des lieux permettait sans doute aux Carthaginois de prendre part à ce combat en plus grand nombre que les Grecs.

4. Diodore, XX, 64. Mention de cette défaite dans Justin, XXII, 8, 7 (Agathocle y aurait perdu la majeure partie de son armée).

Carthaginois leur offraient les plus beaux des prisonniers. Un grand feu consumait les victimes, quand un coup de vent porta les flammes sur le tabernacle sacré, voisin de l'autel. L'incendie gagna la tente du général, puis celles des officiers et se propagea très vite. Comme les abris des soldats étaient en roseaux et en paille et que la violence du vent croissait, le camp fut bientôt un vaste brasier. Beaucoup de gens furent brûlés vifs pendant qu'ils tentaient de sauver leurs armes et leurs effets les plus précieux, ou qu'ils s'enfuyaient à travers les ruelles étroites. Quant à ceux qui purent s'échapper, ils tombèrent dans d'autres dangers. Parmi les soldats africains d'Agathocle, 5 000 avaient déserté au cours de la même nuit et s'étaient dirigés vers le camp carthaginois. Des sentinelles avancées crurent que c'était l'armée grecque entière, marchant en ordre de combat, et elles donnèrent l'alarme. La fausse nouvelle, aussitôt répandue, causa une panique. Tous cherchaient à fuir. Trompés par l'obscurité, affolés par la terreur, ils se battaient entre eux, pensant avoir affaire à des ennemis, ou bien ils allaient se jeter dans des précipices. Il y eut plus de 5 000 morts. Le reste se sauva vers Carthage[1].

Dans le même temps, les troupes d'Agathocle furent victimes d'une erreur semblable. Voyant l'incendie et entendant le tumulte, les déserteurs libyens retournèrent sur leurs pas. Quelques Grecs, qui les aperçurent, les prirent pour des Carthaginois et se hâtèrent de prévenir le tyran. Les soldats saisirent leurs armes et sortirent du camp en désordre. Les flammes qui s'élevaient de l'autre camp, les clameurs qui en partaient les persuadèrent que toutes les forces puniques engageaient l'attaque[2]. Ils se mirent à courir çà et là pour éviter ce danger imaginaire. Les Libyens se mêlèrent à eux.

1. Diodore, XX, 65-66.

2. Diodore n'explique pas comment l'incendie du camp des Carthaginois put faire croire qu'ils prenaient l'offensive, ni comment les Grecs entendirent des cris poussés à une distance de plusieurs kilomètres.

Dans les ténèbres, ceux qui se rencontraient s'entre-tuaient; plus de 4 000 hommes périrent ainsi. Enfin la vérité fut connue et les survivants rentrèrent dans le camp[1].

Abandonné de tous les Libyens et n'ayant plus assez de troupes pour continuer la guerre, Agathocle prit le parti de quitter l'Afrique. Mais il ne pouvait emmener ses soldats : les Carthaginois, maîtres de la mer, ne l'auraient pas permis; du reste, il manquait des moyens de transport nécessaires. Il n'espérait pas conclure un accord avec des adversaires convaincus de leur supériorité et désireux, semblait-il, de tirer vengeance des hommes qui, les premiers, avaient osé envahir leur pays. Il se décida donc à partir presque seul, en secret[2].

Selon Diodore, il avait l'intention de se faire accompagner d'Héraclide, mais non pas d'Archagathos : il craignait, en effet, que son fils aîné et sa femme Alcia, s'ils étaient de nouveau réunis, ne s'entendissent pour se débarrasser de lui. Archagathos, qui soupçonnait le dessein d'Agathocle et s'indignait d'être sacrifié, guetta les préparatifs. Quand vint la nuit fixée pour le départ, il avertit quelques officiers. Ceux-ci accoururent et non seulement s'opposèrent à l'embarquement, mais dénoncèrent la lâcheté du tyran. On le saisit et on l'enchaîna. Le camp était livré à une anarchie tumultueuse. Soudain, au milieu de la nuit, le bruit se répandit que les ennemis approchaient. Ce fut une nouvelle panique. Tous se précipitaient hors du camp. Ceux qui gardaient Agathocle, aussi effrayés que les autres et croyant qu'on les appelait, apparurent avec leur prisonnier, chargé de chaînes. Alors, la foule, apitoyée, demanda à grands cris qu'on le relâchât. Dès qu'il fut libre, il s'embarqua furtivement, laissant ses deux fils[3].

1. Diodore, XX, 67. Ce récit des événements qui se passèrent dans les deux camps au cours de la même nuit, a été, sans aucun doute, arrangé par un metteur en scène.

2. *Id.*, XX, 68, 1-3.

3. *Id.*, XX, 68, 3-4; 69, 1-3. Récit qui n'inspire guère confiance (voir Schubert,

Justin[1] donne une version toute différente. Rentré dans son camp après avoir été vaincu par les Carthaginois et voyant l'exaspération des siens[2], Agathocle se serait enfui de nuit, accompagné seulement d'Archagathos[3]. Les soldats, lorsqu'ils s'aperçurent de son départ, se mirent à sa poursuite, mais ils furent arrêtés par des Numides qu'ils rencontrèrent. Ils s'emparèrent cependant d'Archagathos, qui s'était égaré dans l'obscurité. Quant à Agathocle, il retourna en Sicile[4] avec les vaisseaux qu'il avait, peu de temps auparavant, amenés en Afrique[5].

Après le départ du tyran, ses fils furent massacrés par les troupes[6], qui se choisirent des chefs. Des pourparlers furent engagés avec le gouvernement punique et l'on se mit d'accord aux conditions suivantes : les Grecs rendraient les villes qu'ils détenaient et recevraient 300 talents[7]; ceux qui voudraient

p. 181, et de Sanctis, p. 182-3, note). Si Archagathos s'était ainsi conduit envers son père, les soldats ne l'auraient pas tué pour se venger d'Agathocle, et celui-ci n'aurait pas puni le meurtre d'un fils indigne.

1. XXII, 8, 8-11.

2. Non seulement à cause de la défaite, dit Justin, mais aussi à cause du non-paiement de la solde.

3. « Solus a castris cum Archagatho filio profugit. » Il n'est pas question d'Héraclide. Archagathos serait-il mentionné ici par erreur, à la place de son jeune frère?

4. A Syracuse, selon Justin. Agathocle se rendit, non pas dans cette ville, mais dans l'Ouest de l'île : voir Diodore, XX, 71 et 72.

5. Le récit de Justin paraît être, du moins pour un détail, plus exact que celui de Diodore. Agathocle dut faire un assez long trajet par terre avant de monter sur un navire. S'il s'était embarqué à Tunis, il aurait été certainement arrêté à la sortie du lac, qui devait être surveillée par les Carthaginois.

6. Diodore, XX, 69, 3. Justin, XXII, 8, 13. Diodore (XX, 70, 4) prétend que ce furent des soldats d'Ophelas qui tuèrent les fils d'Agathocle. Mais le même auteur indique ailleurs (XX, 72) que, pour se venger, le tyran fit périr à Syracuse tous les parents de ceux qui l'avaient accompagné en Libye. C'étaient donc à des Syracusains qu'il imputait le crime. Selon Justin (XXII, 8, 14), Archagathos fut tué par Arcésilas, ancien ami de son père. Il aurait dit au meurtrier : « Que penses-tu qu'Agathocle fera à tes enfants, toi qui le prives des siens? » — « Il me suffit, aurait répondu Arcésilas, de savoir qu'ils survivront aux enfants d'Agathocle. » Dialogue évidemment sorti du cerveau d'un rhéteur. — Polybe (VII, 2, 4) fait mention d'un Syracusain qui avait été exilé de sa patrie, parce qu'il avait, disait-on, porté la main sur un des fils d'Agathocle, Agatharchos (*sic*; conf. *supra*, p. 23, n. 7). Ce Grec s'était établi à Carthage.

7. Environ 7 800 kilogrammes d'argent, s'il s'agit de talents euboïques.

prendre du service chez les Carthaginois seraient admis comme mercenaires, avec la solde qu'ils touchaient auparavant; quant aux autres, on les transporterait en Sicile, où ils résideraient à Solonte. La majorité de l'armée approuva ce traité. Cependant certaines garnisons comptaient encore sur Agathocle; elles résistèrent. Les places qu'elles occupaient furent prises d'assaut, les officiers mis en croix, les soldats réduits en esclavage et employés à des travaux agricoles[1].

Agathocle s'était rembarqué à l'époque du coucher des Pléiades, dans la quatrième année de la guerre d'Afrique[2], c'est-à-dire vers le 12 octobre 307[3].

Pour juger cette expédition, terminée d'une manière si malheureuse, on ne doit pas oublier que le Syracusain passa la mer, non comme un conquérant, un imitateur d'Alexandre, mais comme un joueur qui risque sa dernière chance. Il voulait échapper à un désastre et il y réussit. En Afrique, il chercha à

1. Diodore, XX, 69, 3-5. Pour le traité, voir aussi Justin, XXII, 8, 13.
2. Diodore, XX, 69, 3 et 5.
3. Conf. *supra*, p. 44, n. 3. Entre le meurtre d'Ophelas et la fuite d'Agathocle, beaucoup d'événements se passèrent : la prise d'Utique, puis celle de Bizerte, où le tyran dut séjourner pendant un certain temps pour établir le plan des travaux qu'il ordonna d'exécuter dans ce port, et sans doute aussi pour constituer la flotte qui le ramena en Sicile; le départ d'Agathocle; les deux campagnes d'Eumachos; la triple campagne carthaginoise; la nouvelle des défaites grecques envoyée à Agathocle, qui ne quitta pas tout de suite Syracuse; son retour, qui eut lieu vers septembre 307, le séjour qu'il fit alors en Afrique ayant été court. En plaçant le meurtre d'Ophelas en octobre 309 et en ne tenant pas compte de la répartition chronologique de Diodore, on pourrait aisément distribuer ces faits dans une période de deux ans : on assignerait la prise d'Utique et de Bizerte au printemps de 308; le départ d'Agathocle à l'été ou à l'automne de la même année (partant avec 2 000 hommes, il ne se hasarda sans doute pas à une traversée en plein hiver); les deux expéditions d'Eumachos à l'hiver de 308-7 et au printemps de 307; la triple expédition carthaginoise au printemps et à l'été de 307. — Si, au contraire, le meurtre d'Ophelas eut lieu en octobre 308, il faut mettre la prise d'Utique et de Bizerte dans l'hiver de 308-7, la traversée d'Agathocle au commencement du printemps de 307, le début de la triple campagne des Carthaginois à la fin du printemps ou en été. Le second départ d'Eumachos put précéder de peu celui d'Himilcon, qui alla le combattre. Mais, à moins que la première expédition de cet Eumachos n'ait été très rapide, il serait difficile d'en placer le début après le départ d'Agathocle (conf. Schubert, p. 166-7) : on devrait donc supposer qu'elle fut ordonnée par le tyran lui-même, et non par Archagathos, comme Diodore l'indique.

imposer à ses ennemis une paix qui le débarrassât d'eux en Sicile. Mais ni plusieurs défaites, ni les ruines que l'invasion fit autour de Carthage et sur le reste du territoire punique, ni la perte d'un grand nombre de villes, ni la défection de beaucoup d'alliés, ni les frais d'une longue guerre ne décidèrent les Carthaginois à traiter tant qu'Agathocle fut chez eux[1]. Malgré leurs divisions, ils paraissent avoir été d'accord pour ne pas commettre cet acte de faiblesse[2], qui eût détruit leur prestige aux yeux de leurs sujets et de leurs vassaux et encouragé leurs futurs adversaires à suivre l'exemple d'Agathocle. Grâce à leur marine et à leurs remparts, ils pouvaient supporter un blocus par terre et ils n'avaient rien à craindre d'un assaut, que le tyran n'osa pas tenter pendant son séjour de plusieurs années aux portes de la ville. Ils ne se bornèrent pas à une résistance passive. Sans même abandonner la Sicile, ils mirent sur pied en Libye plusieurs armées, formées de citoyens, d'Africains, de mercenaires, dans lesquelles des Grecs et même des Syracusains[3] combattirent le prétendu champion de l'hellénisme. Ils prirent l'offensive et allèrent montrer aux indigènes qu'il n'était pas prudent de faire cause commune avec les envahisseurs.

Pendant trois ans, Agathocle sut se maintenir par ses talents militaires et les ressources de son intelligence. Mais il manquait de tout appui solide. Ses auxiliaires libyens et numides se hâtaient de le quitter dès qu'ils commençaient à douter de ses chances de succès; les villes phéniciennes ne s'étaient pas, pour la plupart, détachées volontairement de Carthage et les cruautés du tyran n'étaient pas propres à le faire aimer. Ce n'était qu'au détriment des Africains qu'il nourrissait et payait ses soldats, troupes indisciplinées et peu sûres.

1. Valère-Maxime (VII, 4, ext., 1) affirme le contraire, mais il se trompe.
2. Ce fut seulement dans le premier moment de panique que certains parlèrent, dit-on, de négocier : voir p. 31.
3. Voir *supra*, p. 41.

Puisque Carthage ne voulait pas céder, il ne devait espérer l'y contraindre qu'en l'isolant du côté de la mer. Dans la troisième année de son séjour en Libye, il choisit l'admirable port de Bizerte pour y créer une puissante flotte. Il n'en eut pas le temps. Ses ennemis, profitant de son retour en Sicile, firent un grand effort militaire, qui mit très vite les Grecs à leur merci. L'expédition d'Agathocle prouva donc qu'en portant la guerre sur le continent africain, on pouvait causer à Carthage de graves embarras, mais non menacer sérieusement son existence, si l'on n'avait pas une marine très supérieure à la sienne.

De retour dans l'île, Agathocle chercha à traiter avec le chef des bannis, Dinocrate. Il se déclara prêt à renoncer à Syracuse, où le gouvernement démocratique eût été rétabli; il demanda à garder seulement Thermai[1] et Céphaloidion, avec le territoire de ces villes[2]. Ses offres ne parurent pas sincères. Il conclut alors la paix avec les Carthaginois[3], désireux, après une lutte si longue, de recouvrer sans combat les villes qu'il leur avait enlevées dans leur province sicilienne[4]. En échange de ses restitutions, ils lui versèrent une somme d'argent[5] et 200 000 médimnes de blé[6]. Espéraient-ils qu'Agathocle et Dinocrate s'use-

1. Cette ville faisait partie de la province punique, ce qui prouve qu'Agathocle n'avait pas l'intention de s'entendre avec les Carthaginois (de Sanctis, p. 187).

2. Diodore, XX, 77, 3.

3. *Id.*, XX, 79, 5 : dans la troisième année de la 118e Olympiade (306-5 avant J.-C.). Voir aussi Justin, XXII, 18, 5.

4. Parmi ces villes, on connaît Thermai, Héracléa, Sélinonte, Ségeste (voir p. 55). Agathocle avait dépouillé et massacré la population de Ségeste et il l'avait remplacée par des déserteurs, en donnant à la ville un nom nouveau, Δικαιόπολις.

5. Une somme en or qui équivalait à 300 talents d'argent, ou, selon Timée, à 150 : Diodore, XX, 79, 5. On a supposé qu'il n'y a pas là contradiction, et que les 300 talents étaient des talents carthaginois qui valaient deux fois moins que les talents indiqués par Timée : Hultsch, *Griechische und römische Metrologie*, 2e édit., p. 429 (conf. Meltzer, I, p. 529). M. de Sanctis (p. 190, n. 1) croit que l'indemnité fut fixée à 300 talents euboïques, mais que les Carthaginois n'en payèrent que la moitié en or; le reste aurait été payé en blé (les 200 000 médimnes dont parle Diodore).

6. C'est-à-dire 105 000 hectolitres, si ces médimnes équivalaient à un peu plus d'un demi-hectolitre.

raient l'un l'autre et qu'eux-mêmes pourraient ensuite devenir les arbitres des Grecs affaiblis? S'ils eurent cette pensée, ils se trompèrent. Peu de temps après, Agathocle, devenu roi, était le maître incontesté de toute la Sicile orientale. Dans les années qui suivirent, il se tourna vers l'Italie du Sud et ne fit rien contre ses anciens ennemis. Cependant il n'avait pas renoncé à reprendre un jour la guerre en Afrique. Disposant d'une belle armée, il s'était constitué la marine nécessaire : il avait 200 grands vaisseaux, avec lesquels il comptait bloquer Carthage et l'empêcher de recevoir de Sicile et de Sardaigne des approvisionnements de blé. La mort le surprit en 289[1].

IX

Agathocle disparu, les querelles des Grecs de Sicile recommencèrent[2]. Les Carthaginois les entretinrent et en tirèrent profit. Ils intervinrent à Syracuse et purent même se faire remettre 400 otages. Un peu plus tard, vers 280, ils remportèrent un succès sur Hicétas, tyran de cette ville, qui, ayant vaincu Phintias, tyran d'Agrigente, les avait attaqués. Contre Phintias, ils protégèrent Henna (au centre de l'île) et y mirent une garnison[3]. Dans les îles Éoliennes, ils prirent possession de Lipara, utile à leurs flottes pour surveiller le détroit de Messine[4]. Enfin, en 278, ils envoyèrent 100 vaisseaux et une

1. Diodore, XXI, 16, 1.

2. Pour l'histoire des Carthaginois en Sicile entre la mort d'Agathocle et la première guerre punique, voir R. Schubert, *Geschichte des Pyrrhus* (Konigsberg, 1894), p. 200-216; Meltzer, II, p. 223-251; Niese, II, p. 37-47, 175-180; Beloch, III, 1, p. 558-561, 569-575, 666-9. Sources : Diodore, fragments du l. XXII; Denys d'Halicarnasse, XX, 8; Justin, XXIII, 3-4; Plutarque, *Pyrrhus*, 22-24; Pausanias, I, 12, 5—13, 1; Appien, *Samn.*, 12; Polybe, I, 7-10.

3. Diodore, XXII, 10, 1 (avec la correction de Beloch, *Hermes*, XXVIII, 1893, p. 630).

4. Ils étaient maîtres de Lipara en 265 ou 264 : Diodore, XXII, 13, 7; conf., pour les années 260 et suiv., Polybe, I, 21, 5; 25, 4; 39, 13, etc. Lipara avait été prise par Himilcon en 396 (Diodore, XIV, 56, 2), mais les Carthaginois ne l'avaient

forte armée devant Syracuse, que deux tyranneaux se disputaient. Allaient-ils réaliser les projets que, malgré tant d'efforts infructueux, tant de renoncements passagers, ils n'avaient jamais oubliés?

Pyrrhus était en Italie, où les Tarentins l'avaient appelé, et, deux fois, il avait triomphé des Romains. Cet émule d'Alexandre rêvait de dominer sur l'Occident, après avoir abattu Rome et Carthage[1]. Celle-ci, en détenant Syracuse, eût enlevé au roi d'Épire le point d'appui dont il avait besoin pour conquérir la Sicile et, en l'écartant de l'île, elle l'eût empêché de passer en Afrique. Elle s'allia aux Mamertins : ces Campaniens, jadis à la solde d'Agathocle, s'étaient emparés de Messine, c'est-à-dire de la porte de la Sicile pour qui venait d'Italie.

Pourtant Pyrrhus, se rendant aux prières des Grecs, débarqua sur la côte orientale, vers la fin de l'été de 278, et entra dans Syracuse. Les Carthaginois, dont les forces étaient supérieures aux siennes, n'avaient risqué la bataille ni sur mer, ni sur terre. Leurs chefs connaissaient la renommée militaire de Pyrrhus; ils savaient aussi que leur patrie ne leur aurait pas volontiers pardonné une défaite.

L'année suivante, le roi, auquel toutes les cités grecques s'unirent, occupa la province punique et les possessions des Mamertins. Les villes capitulaient ou étaient emportées d'assaut. Carthage chercha à traiter. Elle offrit de renoncer à la Sicile, à l'exception de Lilybée, qu'elle conservait encore, de prêter à Pyrrhus des vaisseaux, de lui fournir de l'argent. Elle voulait ainsi le déterminer à repasser en Italie. Gardant une porte sur l'île, elle aurait pu reprendre bientôt ce qu'elle consentait à abandonner. Le vainqueur semblait disposé à accepter et à aller dépenser son activité ailleurs : son esprit impétueux n'était

pas gardée. Elle avait appartenu plus tard à Agathocle, qui s'en était emparé en 304 (Diodore, XX, 101).

1. Ses visées sur Carthage : Plutarque, *l. c.*, 14; Zonaras, VIII, 2, p. 368, *b*.

guère capable de mettre de l'ordre dans les vastes projets qu'il avait conçus. Mais ses conseillers le persuadèrent de réclamer aussi Lilybée et les négociations furent rompues. Pyrrhus vint assiéger cette place forte. Il ne put la prendre et il revint à Syracuse. Il songeait maintenant à transporter la guerre sur le sol africain. Il arma une grande flotte et demanda partout des hommes destinés à former les équipages. Ses exigences et surtout les procédés violents dont il usa pour se faire obéir lui aliénèrent ses alliés. Beaucoup d'entre eux souhaitèrent d'être débarrassés de ce despote et se tournèrent vers Carthage et les Mamertins. Cependant il recevait d'Italie de pressants appels; il les entendit et résolut de recommencer la lutte contre les Romains. Avant de se rembarquer (en 276), il battit une armée venue d'Afrique. Il fut moins heureux dans une bataille livrée en pleine mer; il y perdit les deux tiers de ses vaisseaux [1]. La Sicile ne le revit plus.

Les Carthaginois recouvrèrent leur province; ils étendirent même au delà leur protectorat, sinon leur domination. Au début de la guerre contre Rome, en 264 ou 263, Agrigente, officiellement leur alliée [2], paraît avoir été en fait leur vassale [3]. A la même époque, Échetla, lieu situé dans le Sud-Est de l'île, entre Léontinoi et Camarine, se trouvait, selon Polybe, à la limite des possessions syracusaines et puniques [4].

Messine était devenue dans l'Est la rivale de Syracuse. Carthage les laissa s'affaiblir par leurs disputes. Mais son intérêt exigeait que les coups fussent à peu près égaux. Or, en 265 ou 264, Hiéron, général des Syracusains, infligea aux Mamertins un tel désastre qu'ils décidèrent de mettre leur ville à sa discré-

1. Voir t. II, p. 455.
2. Diodore, XXIII, 1, 2.
3. Polybe, I, 17, 5.
4. *Id.*, I, 15, 10. Dès le début des hostilités, les Romains occupèrent des territoires et des villes qui dépendaient de Carthage et qui devaient être situes dans l'Est de l'île : Polybe, I, 15, 5; 16, 3. Sur cette question, voir Maurice, *Revue des Questions historiques*, 1899, II, p. 197 (conf. Beloch, III, 1, p. 575, n. 1).

tion. Hannibal, commandant d'une flotte mouillée dans le voisinage, vint alors le féliciter et, en même temps, lui proposer ses bons offices. Puis il se rendit à Messine, engagea les habitants à ne pas désespérer et laissa dans la citadelle une garnison. Vainqueur et frustré de sa victoire, Hiéron retourna à Syracuse, où il reçut le titre de roi. Autour de lui, le ressentiment fut vif contre les Carthaginois; on eut peut-être même des velléités de leur faire la guerre[1]. Ils allaient bientôt être chassés de la Sicile, mais l'honneur et le profit de leur défaite n'étaient pas réservés aux Grecs.

1. Nous ignorons la date exacte de la XVI[e] Idylle de Théocrite, adressée à Hiéron (qui n'y est pas qualifié de roi). Le poète nous montre (v. 76 et suiv.) les Phéniciens de la Libye déjà saisis de terreur, tandis que les Syracusains se préparent à les combattre.

CHAPITRE II

LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE

I

Polybe a connu et nous a fait connaître [1] trois traités conclus entre Rome et Carthage avant la guerre qui les mit aux prises en Sicile : ils étaient gravés sur des tables de bronze conservées au Capitole [2]. Le plus ancien, affirme-t-il, remontait « au temps de Lucius Junius Brutus et de Marcus Horatius, qui furent les premiers consuls après l'abolition de la royauté et par lesquels le temple de Jupiter Capitolin fut consacré, 28 ans avant le passage de Xerxès en Grèce [3] » (par conséquent en 507 avant J.-C.). Polybe dit que le troisième fut contemporain de l'expédition de Pyrrhus [4]. Quant au second, il n'en donne pas la date. Il accuse d'inexactitude Philinos d'Agrigente, qui avait parlé d'une convention par laquelle les deux Républiques se seraient engagées à s'abstenir réciproquement de la Sicile et de l'Italie [5].

1. III, 22-25.
2. III, 26, 1. Ces traités, ajoute Polybe (*ibid.*, 2), étaient restés ignorés des Romains jusqu'à son temps. On a supposé que Caton les avait exhumés des archives peu avant la troisième guerre contre les Carthaginois et insérés dans son ouvrage historique (Mommsen, *Röm. Chronol.*, 2e édit., p. 322-3; Soltau, *Philologus*, XLVIII, p. 279 et suiv.) : c'est là une hypothèse très fragile. Polybe (III, 22, 3) semble indiquer qu'il a consulté des Romains pour l'interprétation du premier traité, par endroits difficile à comprendre. Il ne dit pas s'il a fait son travail de traduction devant les originaux ou sur des copies.
3. III, 22, 1.
4. III, 25, 1 ; conf. *infra*, p. 72, n. 4.
5. III, 26, 3-7.

D'autres auteurs mentionnent des traités antérieurs aux guerres puniques et les datent de 348[1], de 306[2], enfin de 279-8[3]. Ce dernier se place à l'époque de l'expédition de Pyrrhus : c'est le troisième traité de Polybe. Selon Diodore de Sicile[4], celui de 348 fut le premier des traités que Rome et Carthage conclurent entre elles; selon Tite-Live[5], ceux de 306 et de 279-8 furent le troisième et le quatrième[6]. L'historien latin indique qu'une ambassade carthaginoise vint, en 343, féliciter les Romains de leur victoire sur les Samnites et apporter une couronne d'or, qui fut déposée dans le temple de Jupiter Capitolin[7]. Mais il ne dit pas qu'un traité ait été négocié alors.

Les érudits modernes ont beaucoup écrit sur cette question[8]. La plupart d'entre eux, à la suite de Mommsen, rejettent la

1. Tite-Live, VII, 27, 2 : un traité est conclu par des députés carthaginois qui viennent à Rome pour demander amitié et alliance. Paul Orose (*Adversum paganos*, III, 7, 1-3), qui mentionne ce traité d'après Tite-Live, prétend que ce fut le premier. — Diodore de Sicile, XVI, 69, 1 : Ῥωμαίοις πρὸς Καρχηδονίους πρῶτον συνθῆκαι ἐγένοντο, sous le consulat de M. Valerius et de M. Popilius. Il s'agit des consuls de 348 (Diodore les rapporte à une autre année).

2. Tite-Live, IX, 43, 26 : venue à Rome de députés carthaginois qui renouvellent le traité pour la troisième fois (« foedus tertio renovatum »). Diodore ne mentionne pas ce traité.

3. Tite-Live, *Epit. l.* XIII : « cum Carthaginiensibus quarto foedus renovatum est ». Diodore, XXII, 7, 5 : Καρχηδόνιοι συμμαχίαν ποιήσαντες μετὰ Ῥωμαίων... »

4. Voir n. 1.

5. Voir n. 2 et 3.

6. Caton, cité par Nonius Marcellus (p. 100, s. v. *Duovicesimo*; conf. Aulu-Gelle, X, 1, 10), accusait les Carthaginois d'avoir violé six fois leurs conventions avec Rome avant le début de la guerre d'Hannibal. Comme l'a fait remarquer Mommsen (*l. c.*, p. 322, n. 8; conf. Täubler, *Imperium romanum*, I, p. 270, n. 2), cela ne nous apprend rien sur le nombre des traités qui auraient été conclus, selon Caton, entre les deux Républiques. Il n'y a donc pas lieu d'invoquer ici ce texte.

7. Tite-Live, VII, 38, 2. Quelques savants (Pais, *Storia di Roma*, I, 2, p. 188; von Scala, *Staatsverträge*, I, p. 204) sont disposés à réduire à une seule les deux ambassades mentionnées par Tite-Live en 348 et en 343. Je ne vois pas de bonnes raisons pour adopter cette opinion.

8. Voir, entre autres, Mommsen, *Die römische Chronologie bis auf Caesar*, 2e édit. (Berlin, 1859), p. 320-5; Nissen, dans *Neue Jahrbücher für Philologie*, XCV, 1867, p. 321-332; Meltzer, *Geschichte*, I (1879), p. 172-182 et 487-9, 340-5 et 519-520, 416-7 et 530; II (1896), p. 229-230 et 545-7; Unger, *Rheinisches Museum*, XXXVII, 1882, p. 153-205; Soltau, *Philologus*, XLVIII, 1889, p. 131-141, 276-284; R. von Scala, *Die Staatsverträge des Altertums*, I (Leipzig, 1898), p. 29-31, 202-4; E. Täubler, *Imperium romanum*, I (Leipzig, 1913), p. 254-267.

date que Polybe assigne au traité le plus ancien[1]. Divers textes contredisent en effet ses assertions, en ce qui concerne l'année de la fondation de la République, l'association de Brutus et d'Horatius au consulat, la consécration du temple Capitolin, et nous invitent à croire qu'à la fin du VIe siècle, Rome était loin d'occuper dans le Latium une situation prépondérante. Or nous lisons dans le traité[2] : « Les Carthaginois ne causeront aucun dommage aux habitants d'Ardée, d'Antium, de Laurente, de Circéi, de Tarracine, ni à aucun autre des Latins qui sont sujets des Romains. S'il y en a d'autres qui ne soient pas sujets de ces derniers, les Carthaginois s'abstiendront d'entreprises sur leurs villes, mais, s'ils en prennent une, ils la remettront intacte aux Romains. Ils ne construiront aucune forteresse dans le pays des Latins ». C'est là un témoignage très net de la domination de Rome sur une bonne partie du Latium et de sa volonté de s'en réserver le reste.

Cependant l'histoire des premiers temps de la République romaine demeure trop obscure pour que ces arguments soient péremptoires. D'ailleurs, la phrase relative à la date du traité n'est point une citation du texte original, que Polybe n'a pas reproduit en entier[3]. Admettons qu'elle contienne des erreurs, admettons qu'une interprétation fautive, empruntée par notre auteur à des Romains, leur ait fait adopter une date inexacte[4] : il ne s'ensuit pas que ces Romains aient eu tort de tirer de certaines indications, de certains noms figurant dans le traité[5], la

1. « Que ce traité date du milieu du IVe siècle, cela ne devrait plus être contesté aujourd'hui », dit M. Beloch (III, 1, p. 180, n. 1). — Pais, *Storia di Roma*, I, 2, n. à la p. 188 : « La défense de la date de Polybe, présentée par divers critiques, atteste seulement ou manque de méthode, ou dilettantisme, et montre une fois de plus qu'il ne s'agit pas de faire la lumière pour que l'aveugle veuille voir la vérité ».

2. Polybe, III, 22, 11-13.

3. Il dit lui-même (III, 25, 6) qu'il a omis les formules de serment qu'on lisait dans le traité.

4. La mention de l'expédition de Xerxès a été naturellement ajoutée par Polybe, à l'intention de ses lecteurs grecs.

5. Peut-être les noms de Junius et d'Horatius.

conclusion qu'il avait été écrit au début de l'époque républicaine [1]. Il est possible aussi que les clauses relatives au Latium n'aient pas été comprises, puis traduites avec une parfaite justesse [2]. Les gens les plus instruits de Rome, au dire de Polybe [3], avaient peine à expliquer quelques passages de ce texte, rédigé en une langue bien différente de celle qu'on parlait de son temps. Remarque qui prouve que le traité remontait à une antiquité reculée, même si la date qu'on lui assignait n'était pas rigoureusement conforme à la vérité. C'est là, croyons-nous, le meilleur argument à opposer à ceux qui veulent le reporter au milieu du IVe siècle, en 348.

Si l'on adoptait cette opinion, l'on devrait placer en 343, et non en 306 [4], le traité que Polybe dit avoir été le second. En 306, Rome étendait sa domination sur le Latium tout entier et bien au delà. Comment croire qu'à la fin du IVe siècle, elle ait encore toléré des descentes de pirates dans le Latium, qu'elle les ait autorisés à y faire du butin et des prisonniers dans des villes non sujettes [5], qu'elle n'ait pas exigé l'insertion de clauses mentionnant d'une manière expresse les autres régions de l'Italie qui lui étaient alors soumises [6] ? — Mais, si le

1. Il semble bien que ni le second traité, ni le troisième n'aient été datés d'une manière précise. Il devait en être de même du premier. Mommsen, *Chron.*, p. 324; Täubler, *l. c.*, p. 271.

2. La traduction grecque (III, 22, 11 et 12) indique des Latins qui sont sujets (ὑπήκοοι) des Romains, et d'autres qui ne le sont pas. Elle paraît bien comprendre dans la première catégorie les cinq villes maritimes qui sont expressément nommées. Ce terme ὑπήκοοι s'applique peut-être en réalité à des alliés. Quelques lignes plus haut (III, 22, 4 et 5), sont mentionnés des σύμμαχοι des Romains. Or, si ces σύμμαχοι, dont les vaisseaux naviguaient sur les côtes d'Afrique, n'étaient pas les cinq villes en question, qui pouvaient-ils être vers la fin du VIe siècle? Les deux mots grecs, il est vrai, ne s'opposent pas toujours aussi nettement que les termes français *sujets* et *alliés* : des ὑπήκοοι peuvent être qualifiés de σύμμαχοι (conf. t. II, p. 287, n. 3). — L'original mentionnait probablement, non Tarracina, mais Anxur, premier nom de cette ville.

3. III, 22, 3.

4. Date proposée par Mommsen et d'autres.

5. Polybe, III, 24, 5.

6. E. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, II, p. 813-4. M. Täubler (p. 275-6) croit qu'une des clauses du second traité (III, 24, 6) concerne des régions de la péninsule situées hors du Latium. Mais, alors, pourquoi le traité ne les mentionne-t-il

second traité n'était postérieur que de cinq ans au premier, on s'explique difficilement pourquoi les Romains auraient accepté en 343 des conditions bien plus défavorables qu'en 348[1], des clauses qui leur interdisaient désormais tout commerce en Sardaigne et en Afrique[2], qui leur défendaient de s'avancer le long des côtes ibériques au delà du cap de Palos[3], tandis que le premier traité ne stipulait rien relativement à l'Espagne, où Carthage avait pourtant pris pied avant le milieu du IVe siècle[4]. Ces deux traités se rapportent, à notre avis, à des temps fort différents : il nous paraît légitime de les séparer par un intervalle d'environ un siècle et demi, de placer le premier vers la date qu'indique Polybe, le second en 348.

Ce furent des pactes destinés à réglementer le commerce et à rendre la piraterie moins malfaisante, non des accords politiques créant une véritable alliance. Nous en reparlerons. On ignore ce que stipulèrent les conventions, inconnues de Polybe et par conséquent non conservées dans les archives du Capitole, dont l'une pourrait avoir été conclue en 343[5] et dont

pas expressément, comme il mentionne le Latium? D'ailleurs, l'interprétation de ce savant ne nous paraît pas fondée : le § 6 se rapporte, croyons-nous, à des villes du Latium, comme le § 5. — Outre l'argument que nous invoquons, on en a présenté un autre : la mention des Tyriens dans le second traité (voir t. I, p. 396, n. 5) prouve, a-t-on dit, qu'il fut antérieur à la destruction de Tyr par Alexandre, en 332 : voir, entre autres, Soltau, *Philologus*, XLVIII, p. 136, n. 11 ; Cavaignac, *Histoire de l'Antiquité*, II, p. 456, n. 2. Mais, ainsi que l'ont fait observer Aschbach (*Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der Akademie der Wissenschaften*, Vienne, XXXI, 1859, p. 435-7) et Schäfer (*Rheinisches Museum*, XV, 1860, p. 396 et 488), Tyr se releva très vite, et nous savons que, peu de temps avant 306, en 310, les Carthaginois envoyèrent de riches offrandes à Melqart, dieu protecteur de leur métropole (Diodore, XX, 14, 1). En 306, non moins qu'en 348 ou en 343, ils pouvaient associer les Tyriens à un traité qu'ils concluaient avec Rome.

1. Conf. H. Matzat, *Römische Chronologie*, I (Berlin, 1883), p. 309.

2. Voir t. I, p. 429, n. 4 ; p. 455-6.

3. *Ibid.*, p. 440.

4. On a supposé (Soltau, *l. c.*, p. 138 et suiv.) que le second traité fut conclu à une époque où Rome, ayant à lutter contre une grande révolte des Latins, se serait vue obligée de faire des concessions à Carthage. Mais c'est là une hypothèse qui ne s'appuie sur aucun argument solide. Notons qu'en 343, Carthage soutenait une guerre en Sicile et n'était sans doute pas en état d'imposer ses volontés à Rome.

5. Il est possible, quoique Tite-Live n'en dise rien, qu'on ait alors rédigé une

l'autre le fut en 306. Si Philinos a dit vrai, ce qui est probable[1], le traité dont il a fait mention était apparemment celui de l'année 306[2]. Peut-être interdisait-il aux Romains tout acte de souveraineté, toute immixtion politique, non seulement en Sicile, mais aussi en Corse, île que les Carthaginois auraient eux-mêmes promis de ne pas occuper[3].

Le traité conclu au temps de Pyrrhus[4] confirma les accords antérieurs[5]. En outre, certaines clauses[6] concernaient le roi d'Épire, ennemi commun des deux Républiques. Celles-ci

nouvelle convention, sorte d'acte additionnel tenant compte de l'extension toute récente de la puissance romaine en Campanie. Tite-Live comptait quatre traités antérieurs à la première guerre punique, le troisième en 306. Peut-être (quoi qu'en pense Mommsen, *Chronol.*, p. 323, n. 9) en mettait-il un en 343. Au temps où il écrivait l'histoire des débuts de la République, il ne connaissait pas, ou n'admettait pas la conclusion d'un traité à la fin du VIe siècle : il n'y fait aucune allusion dans son livre II. S'il ne dit pas expressément au livre VII que le traité de 348 ait été le premier, il semble bien le croire; en tout cas, il ne parle pas de renouvellement, comme pour les traités de 306 et de 279-8 (Holzapfel, *Römische Chronologie*, Leipzig, 1885, p. 346, n. 3). D'autre part, il est vrai, Tite-Live affirme au livre IX (19, 13) qu'à l'époque d'Alexandre, Rome et Carthage étaient unies par de vieux traités : « foederibus vetustis ». Or le terme *vetustis* serait fort impropre s'il s'agissait seulement du traité de 348 et de celui qu'on peut supposer avoir conclu en 343.

1. Le commentateur de Virgile qu'on a appelé Deutéro-Servius (*In Aeneid.*, IV, 628) mentionne aussi un traité par lequel les Romains et les Carthaginois s'engagèrent à s'abstenir réciproquement des rivages qui leur appartenaient. Nous allons voir qu'une clause du traité de 279-8 prévoit, autant qu'il semble, une dérogation au traité dont parle Philinos. Quand les Carthaginois envoyèrent une flotte devant Tarente (*infra*, p. 74), ils violèrent, selon Tite-Live, le traité par lequel ils devaient s'abstenir de l'Italie (XXI, 10, 8; conf. *Epit. l.* XIV).

2. Comme l'a pensé Nissen, *l. c.*, p. 325-7.

3. Servius, *In Aeneid.*, IV, 628. Voir t. I, p. 426, n. 1.

4. Polybe, III, 25. Il fut conclu après la bataille d'Ausculum (279 avant J.-C.) : Tite-Live, *Epit. l.* XIII. Polybe en indique la date d'une manière vague : « Au temps du passage de Pyrrhus [en Italie], avant la guerre faite par les Carthaginois pour la possession de la Sicile [la première guerre punique] : voir Meltzer, II, p. 547.

5. Polybe, III, 25, 2 : ἐν αἷς (συνθήκαις) τὰ μὲν ἄλλα τηροῦσι πάντα κατὰ τὰς ὑπαρχούσας ὁμολογίας. Il ne faut cependant pas prendre cette indication au pied de la lettre. Rome avait beaucoup accru sa domination en Italie depuis les deux premiers traités et elle ne pouvait alors se contenter de stipulations relatives au Latium. Ou doit-on supposer que le traité mentionnait simplement le maintien des clauses antérieures, sans les énumérer, et que ces clauses étaient contenues dans le traité de 306, ignoré de Polybe?

6. Polybe, III, 25, 3-5. Ce texte n'est pas d'une clarté parfaite. Aussi a-t-il reçu diverses interprétations. La plus vraisemblable est, croyons-nous, celle qu'a proposée M. Beloch (III, 2, p. 401-4; conf. Täubler, p. 265-8).

s'engageaient à ne traiter qu'ensemble avec Pyrrhus. Si l'une d'elles réclamait l'assistance de l'autre, elles se porteraient secours dans les pays où la guerre leur serait faite. Ce devait donc être une dérogation au pacte qui écartait Carthage de l'Italie et Rome de la Sicile. « Quels que soient ceux qui auront besoin d'aide, les Carthaginois fourniront les vaisseaux pour l'aller et pour le retour; quant aux vivres, chaque peuple les fournira aux siens. Sur mer aussi, les Carthaginois prêteront assistance aux Romains, en cas de nécessité. Mais personne ne pourra forcer les équipages à débarquer contre leur gré. »

On sait, d'autre part[1], qu'à cette époque[2], l'amiral Magon vint à Ostie avec 120 ou 130 galères et qu'il fut reçu à Rome par le Sénat : il est assez vraisemblable que ce fut lui qui négocia le traité[3]. On sait encore[4] qu'après la conclusion de l'alliance, des navires carthaginois transportèrent vers Rhégion des soldats romains[5], puis restèrent dans le détroit, afin d'empêcher Pyrrhus de passer en Sicile.

Cependant cette alliance n'eut pas d'autres effets. Durant la lutte qu'elle soutint contre le roi, Carthage ne reçut et sans doute ne sollicita de Rome aucune aide[6]. Elle avait voulu, en offrant son concours, prolonger la guerre en Italie pour l'éviter en Sicile[7]; son espoir ayant été déçu, elle ne se soucia pas d'attirer les Romains dans l'île. Quand elle proposa la paix à Pyrrhus, elle se déclara prête à lui fournir des vaisseaux pour

1. Justin, XVIII, 2, 1-3. Valère-Maxime, III, 7, 10.
2. Entre la bataille d'Ausculum et le passage de Pyrrhus en Sicile (Justin).
3. Justin et Valère-Maxime prétendent pourtant que, Magon ayant proposé, au nom de l'État carthaginois, l'aide de sa flotte aux Romains, ceux-ci déclinèrent son offre. Justin ajoute que, peu de jours après, Magon se rendit secrètement auprès de Pyrrhus, pour essayer de connaître ses projets sur la Sicile.
4. Diodore, XXII, 7, 5.
5. Cinq cents seulement, si le texte n'est pas altéré (comme le suppose M. Beloch, *l. c.*, p. 465).
6. Les Italiens qu'elle eut alors à son service (Zonaras, VIII, 5, p. 377, *a*) étaient des mercenaires qu'elle avait enrôlés, et non des soldats mis à sa disposition par Rome.
7. Conf. Justin, XVIII, 2, 5.

retourner en Italie, ce qui, évidemment, eût été un acte peu amical à l'égard de Rome. De son côté, Rome ne lui demanda rien lors de sa seconde guerre contre Pyrrhus. Plus tard, en 272, une flotte punique se présenta, dit-on, devant Tarente, que les Romains assiégeaient par terre, mais ce n'étaient pas eux qui l'avaient appelée : la venue des Carthaginois était donc injustifiée et leurs intentions parurent suspectes[1].

Rome et Carthage s'étaient vainement engagées à s'abstenir l'une de la Sicile, l'autre de l'Italie. La Sicile est le prolongement, le « Péloponnèse » de l'Italie[2] : Rome, désormais maîtresse de la péninsule, devait, en prenant possession de l'île, compléter et assurer sa conquête. Les grands tyrans de Syracuse, Denys et Agathocle, avaient fait des expéditions et occupé des villes sur les côtes italiennes; Carthage, le jour où la Sicile orientale serait tombée en son pouvoir, les aurait sans doute imités. Nous avons vu qu'en 265 ou 264, elle avait mis une garnison dans Messine[3]. En fermant le détroit, elle pouvait interdire aux Romains de passer dans les mers qui baignent l'Italie au Sud et à l'Est. A l'Ouest, sur la mer Tyrrhénienne, où elle possédait depuis longtemps la Sardaigne, elle n'avait pas renoncé, malgré sa promesse, à s'établir en Corse[4]. Les deux Républiques se trouvaient face à face, sans que d'autres pussent les détourner d'une rencontre. Syracuse avait peut-être encore le désir, mais elle n'avait plus la force de chasser les Carthaginois de la Sicile; en Italie, les Étrusques étaient devenus les sujets de Rome et, même avant

1. Zonaras, VIII, 6, p. 379, c. Dion Cassius, fragm. 43, 1, édit. Melber = Zonaras, VIII, 8, p. 381-2. Tite-Live, *Epit. l.* XIV, et XXI, 10, 8. Ampelius, XLVI, 2. Orose, IV, 3, 1-2 (il parle à tort d'un combat entre les Romains et les Carthaginois); IV, 5, 2. Il faut ajouter que ces indications ne sont pas sûres : voir Beloch, III, 2, p. 225-6.

2. Polybe, I, 42, 1.

3. Une quinzaine d'années plus tôt, on avait pu craindre qu'elle ne s'emparât de Rhégion, en face de Messine (Polybe, I, 7, 6). Elle avait occupé Lipara, à proximité du détroit (voir p. 63).

4. T. I, p. 426, n. 1.

leur ruine définitive, dès la fin du IVe siècle, Carthage s'était probablement détachée de ces vieux alliés, dont elle n'avait plus à attendre de services[1]. La guerre était inévitable[2] et ceux qui la prédirent ne furent pas grands prophètes[3].

II[4]

Une partie des habitants de Messine, désireux de se débarrasser des Carthaginois, s'adressèrent à Rome, qui décida de leur venir en aide. Hannon, commandant de la garnison punique, fait prisonnier par trahison, ne fut relâché qu'à condition d'évacuer la citadelle. Carthage mit en croix cet officier et résolut de reprendre Messine, même au risque d'une guerre avec les Romains (264, ou plutôt 263 avant J.-C.)[5].

1. Diodore (XX, 61, 6) nous apprend qu'en 307, pendant la guerre de Carthage contre Agathocle, 18 galères étrusques vinrent au secours des Grecs, à Syracuse (*supra*, p. 55). Agathocle recruta des mercenaires en Étrurie; il en avait dans son armée d'Afrique (Diodore, XX, 11, 1; 64, 2; voir aussi, pour une époque plus récente, XXI, 3, 2).

2. Conf. les réflexions de Polybe, I, 10, 5-9.

3. Prédiction qui fut, on le sait, attribuée à Pyrrhus : « Quel champ de lutte nous laissons aux Carthaginois et aux Romains! » aurait-il dit en quittant la Sicile : Plutarque, *Pyrrhus*, 23; le même, *Reg. et imper. apophth.*, Pyrrhus, 4 (*Moralia*, Didot, I, p. 220). Mais, pour que cette guerre fût possible, il fallait que l'Italie méridionale appartînt aux Romains : or Pyrrhus comptait bien les empêcher d'en devenir les maîtres (remarque de M. Schubert, *Geschichte des Pyrrhus*, p. 215-6).

4. Sur la première guerre punique, voir, entre autres, W. Ihne, *Römische Geschichte*, II, 2e édit. (1896), p. 27-112; Meltzer, II (1896), p. 252-356 (c'est le meilleur exposé de cette guerre); Holm, *Geschichte Siciliens*, III (1898), p. 8-32; Beloch, III, 1 (1904), p. 669-684. — La principale source est Polybe, I, 10-64, qui, parmi les auteurs dont il s'est servi, cite (I, 14) l'historien romain Fabius Pictor et Philinos d'Agrigente, favorable aux Carthaginois. Diodore, dont il ne reste que des extraits (livres XXIII et XXIV), se rattache, au moins en partie, à Philinos, qu'il cite (XXIII, 8 et 17; XXIV, 11, 1) : ce qui ne prouve pas qu'il l'ait consulté directement (conf. Beloch, III, 2, p. 13). Tite-Live racontait la première guerre punique dans ses livres XVI-XIX, aujourd'hui perdus. Florus (I, 18), l'auteur du *De viris illustribus* (37-41), Eutrope (II, 18-27), Paul Orose (*Adv. pagan.*, IV, 7-11) dépendent de Tite-Live; sans doute aussi quelques passages de Valère-Maxime et de Frontin. De l'histoire de Dion Cassius, nous n'avons que des fragments (fr. 43, édit. Melber) et l'abrégé de Zonaras (VIII, 8-17).

5. La date de 263 a été proposée par MM. Beloch (III, 2, p. 231-3) et Varese (dans *Klio*, X, 1910, p. 38). *Contra* : Leuschau, dans *Real-Encyclopädie*, VII, p. 2308.

Les Grecs de l'île se déclarèrent pour elle ; Hiéron lui-même offrit son alliance, malgré de justes griefs. Ils ne voulaient pas plus de la domination des Carthaginois que de celle des Romains; mais, s'ils craignaient de voir ces derniers prendre pied en Sicile, d'où ils auraient été par eux-mêmes incapables de les faire sortir, une expérience de plusieurs siècles les invitait à ne pas trop redouter les ambitions intermittentes des autres. D'ailleurs, ceux-ci semblaient devoir l'emporter. Possesseurs d'une grande partie de l'île, ils y avaient des troupes suffisantes pour entrer aussitôt en campagne et enlever aux Romains le coin de terre usurpé par surprise. Disposant d'une puissante marine, qui manquait à Rome, ils pouvaient jeter en Sicile armée sur armée et interdire au contraire le passage à leurs ennemis.

Carthage déçut ces prévisions. Renouvelant la faute commise lors de la guerre contre Pyrrhus, elle laissa les légions traverser le détroit. Le général Hannon et Hiéron étaient allés assiéger Messine et avaient pris position, l'un au Nord, l'autre au Sud de la ville, qui les séparait. Ils eurent l'avantage dans les premières rencontres[1]. Mais une bataille fut perdue par Hiéron, que ses alliés ne purent secourir et qui retourna dans la nuit à Syracuse. Le lendemain, Hannon fut attaqué et vaincu à son tour; il se retira, lui aussi. Après avoir enlevé à Hiéron quelques places fortes, les Romains parurent devant sa capitale, et, comme il demandait la paix, ils la lui accordèrent, ayant intérêt à l'épargner. Il leur resta fidèle et, dans la suite de la guerre, leur rendit de grands services en leur fournissant des vivres, du matériel de siège, des vaisseaux et des équipages. Le traité était déjà conclu quand une flotte carthaginoise s'approcha de Syracuse, avec des troupes destinées à soutenir

1. Philinos (*apud* Polybe, I, 15) mentionnait, probablement avec raison, deux échecs des Romains, échecs niés par Polybe. Sur cette question, voir Beloch, III, 1, p. 447-450 (conf. Lenschau, dans *Real-Encyclopädie*, VIII, p. 1506-7).

le roi. Dans la province punique, Ségeste et Halicyes se soumirent aux vainqueurs.

Ce fut seulement au bout de deux ans que Carthage réunit des forces importantes en Sicile. Une première armée, commandée par Hannibal, fils de Giscon, se rendit à Agrigente. Une autre, plus nombreuse, fut rassemblée à Lilybée sous les ordres d'Hannon. Les consuls n'attendirent pas d'être attaqués et vinrent assiéger Hannibal. Hannon s'empara du lieu où ils avaient accumulé des approvisionnements et, après un combat de cavalerie qui lui fut favorable, il s'établit tout près d'eux. Mais il ne leur fit pas lever le blocus. Il finit par offrir une bataille rangée; il la perdit et s'enfuit vers l'Ouest. Hannibal, qui manquait de vivres pour tenir dans Agrigente, parvint à traverser de nuit les lignes ennemies. La vieille cité grecque, n'ayant pas eu, comme Syracuse, la bonne fortune de pouvoir abandonner à temps l'alliance punique, fut prise et mise à sac. A Carthage, on jugea que l'incapacité d'Hannon méritait une amende de 6 000 pièces d'or. Quant aux Romains, qui s'étaient engagés dans cette lutte avec des hésitations légitimes, leur succès les décida à ne la terminer que par la conquête de l'île.

Mais la marine carthaginoise était assez puissante pour les en empêcher. Elle ravageait les côtes de l'Italie et débarquait des troupes dans des villes du littoral sicilien. Rome, alors, se constitua une flotte de 100 quinquérèmes et de 20 trirèmes. Le premier essai qu'elle en fit ne fut pas heureux. L'un des consuls de l'année 260, Cn. Cornelius Scipio, qui s'était rendu à Lipara avec 17 galères, s'y laissa surprendre par une petite escadre, venue de Palerme: il dut capituler. L'autre consul, Duilius, le remplaça à la tête des forces navales, et, bientôt après, une grande bataille fut livrée au large de Myles, sur la côte septentrionale de la Sicile. Hannibal, plein de confiance dans l'issue de la rencontre, avait pris l'offensive. Mais Duilius fut vainqueur, malgré l'inexpérience de ses équipages et la médiocre con-

struction de ses vaisseaux, grâce à l'emploi des corbeaux, qui modifiaient les conditions du combat maritime[1].

Rome, libre désormais d'atteindre partout sa rivale, porta la guerre en Corse et en Sardaigne, sans l'interrompre en Sicile. Il fallait qu'en face d'elle, la mer Tyrrhénienne devînt « sa mer », avant qu'elle n'appelât ainsi la Méditerranée entière. L. Cornelius Scipio s'empara, en 259, d'Aléria dans l'île de Corse. En Sardaigne, ses succès furent éphémères : s'il les célébra dans un triomphe[2], son épitaphe, qui nous est parvenue, ne les mentionne même pas[3]. A l'approche d'une flotte punique, il retourna en Italie. En 258, C. Sulpicius pilla les côtes sardes; il voulut aussi, dit-on, aller faire du butin en Afrique, mais il fut arrêté par des vents contraires[4]. Il surprit et battit Hannibal, qui se réfugia dans Sulci et périt, crucifié par ses propres soldats. Cependant les Romains ne semblent pas avoir réussi à prendre pied en Sardaigne[5].

En Sicile, le général carthaginois Amilcar évitait les batailles rangées, peut-être parce qu'on ne lui donnait pas assez de troupes, et faisait, du reste habilement, la guerre d'escarmouches et de surprises où excellaient ses Africains et ses Espagnols. Les légions, renouvelées chaque année et conduites chaque année par des chefs nouveaux, au hasard des élections consulaires, se fatiguaient à des marches et contremarches, à des sièges de petites places que les machines prêtées par Hiéron ne leur permettaient pas toujours d'enlever. Les Carthaginois gardaient leur province, sauf Ségeste ; ils conservaient même ou reprenaient des lieux fortifiés situés au delà de leurs vieilles frontières. Ce fut en ce temps-là (en 259) qu'Amilcar établit à

1. Voir t. II, p. 457.
2. *C. I. L.*, I, 2e édit., p. 47. Conf. Zonaras, VIII, 11, p. 388, *a*.
3. Dessau, *Inscriptiones latinae selectae*, n° 3.
4. Zonaras, VIII, 12, p. 389, *b*.
5. Sur les événements qui se passèrent dans les îles de Corse et de Sardaigne en 259-8, voir Leuze, dans *Klio*, X, 1910, p. 406-442.

Drépane, au pied de la montagne d'Éryx, les habitants de cette dernière ville, qui lui paraissait trop difficile à défendre. Drépane devint une station navale importante.

III

La lutte traînait en longueur. A l'exemple d'Agathocle, Rome résolut de frapper Carthage en Afrique [1]. Elle confia cette tâche aux consuls de l'année 256, L. Manlius Vulso et M. Atilius Regulus [2]. Une armée de 40 000 soldats se rendit à la colline d'Ecnome [3], où elle s'embarqua, vers la fin de l'été, sur une flotte qui comptait, selon Polybe, 330 vaisseaux. Carthage, voulant s'opposer à cette expédition avant même qu'elle ne fût commencée, avait envoyé sur la côte méridionale de la Sicile une flotte aussi nombreuse [4]. La bataille s'engagea; longtemps indécise, elle se termina par la victoire éclatante des Romains [5]. La mer leur était ouverte. Cependant, pour réparer leurs navires, ils retournèrent à Messine [6]; selon une indication qui n'est pas sûre, les consuls repoussèrent alors des propositions de paix que l'amiral Hannon leur fit afin de gagner du temps [7].

1. Pour cette expédition, voir surtout Polybe, I, 29-36; en outre, Diodore, XXIII, 11-16; Dion Cassius, fragm. 43, 20-25, et Zonaras, VIII, 12-14; les auteurs qui dépendent de Tite-Live : Florus, I, 18, 17-23; *De viris illustribus*, 40; Eutrope, II, 21-22; Orose, IV, 8, 7-16; 9, 1-8. — Nous savons (p. 75, n. 4) que Polybe, dans son récit de la première guerre punique, s'est servi des ouvrages de Fabius Pictor et de Philinos. Ce dernier était bien informé des faits qui concernaient les Carthaginois. On peut supposer que, pour les événements d'Afrique, il a été la principale source de Polybe. Mais c'est, je crois, peine perdue de chercher à déterminer d'une manière précise ce qui, dans Polybe, dans Diodore, dans Dion Cassius, dérive de Philinos, et ce qui n'en dérive pas (tentative faite par C. Davin, *Beiträge zur Kritik der Quellen des ersten punischen Krieges*, Schwerin, 1889).

2. Regulus avait déjà été consul en 267. En 256, il remplaça Cædicius, qui mourut peu après son entrée en charge.

3. A l'Est d'Agrigente : voir p. 20.

4. Pour les chiffres indiqués par Polybe, voir t. II, p. 439-440.

5. Polybe, I, 25-28. Voir aussi Zonaras, VIII, 12, p. 390, *a*; Orose, IV, 8, 6.

6. Zonaras, VIII, 12, p. 390, *b*. Polybe ne le dit pas.

7. Dion Cassius, fragm. 43, 22; Zonaras, *l. c.* Valère-Maxime, VI, 6, 2.

On s'attendait à les voir se diriger sur Carthage : la flotte punique, revenue après sa défaite, et des troupes de terre surveillaient les abords de la capitale[1]. Manlius et Régulus durent penser qu'il serait imprudent de risquer une action décisive dès leur arrivée, sans aucun point d'appui. Ils cinglèrent vers le cap d'Hermès, sous lequel tous les bâtiments se rallièrent[2]; puis, longeant à l'Est l'extrémité de la péninsule du cap Bon, ils débarquèrent auprès de la ville de Clupea (Aspis), qu'ils jugèrent propre à devenir leur place d'armes et à assurer leurs communications avec la Sicile : ils se souvinrent sans doute qu'Agathocle avait occupé fortement ce lieu[3]. Ils tirèrent les navires à terre, les entourèrent d'un fossé et d'un retranchement, et, comme Clupea refusait de se rendre, ils l'assiégèrent. Ils la prirent bientôt et y mirent une garnison[4]. Avec le reste de leur armée, ils allèrent ravager le pays environnant. Les Carthaginois les laissèrent faire : ils ne songeaient qu'à protéger leur ville et ses abords, où ils avaient rassemblé leurs forces. L'ennemi put détruire une foule de belles maisons de campagne, s'emparer d'un grand nombre de bestiaux et ramener vers ses vaisseaux plus de 20 000 prisonniers[5].

Les consuls avaient annoncé à Rome leurs premiers succès et

1. Polybe, I, 29, 4. Conf. Zonaras, *l. c.*

2. Diodore (XXIII, 11) raconte qu'une escadre de 30 vaisseaux romains, s'approchant de la côte africaine, avait été en butte à un vent violent et dispersée; les Carthaginois l'auraient facilement capturée, s'ils l'avaient osé.

3. Voir p. 48.

4. Polybe, I, 29, 1-3, 5-6. Zonaras (VIII, 12, p. 390, *c*) dit que les habitants de Clupea abandonnèrent cette ville. Voir encore Florus, I, 18, 19; Eutrope, II, 21, 2; Orose, IV, 8, 7.

5. Polybe, I, 29, 6-7. Eutrope et Orose indiquent 27 000 prisonniers (voir t. II, p. 104, n. 4). Zonaras (*l. c.*) parle de villes qui furent prises ou se soumirent et de la délivrance de nombreux Romains, faits prisonniers dans des combats antérieurs. Si cela est vrai, les Carthaginois les avaient peut-être employés aux travaux des champs (voir t. II, p. 300). Eutrope (*l. c.*) et Orose (IV, 8, 8) disent, sans doute par erreur, que les consuls s'avancèrent jusque devant Carthage. Orose ajoute qu'ils dévastèrent en route plus de 300 *castella*. Ce chiffre se retrouve, d'après la même source, dans Florus (I, 18, 19), où il paraît s'appliquer à des lieux dévastés par les Romains pendant toute la durée, et non pas seulement au début de l'expédition.

demandé des instructions. On décida que l'un d'eux reconduirait la flotte en Italie et que l'autre garderait les troupes nécessaires. Manlius partit au commencement de l'hiver[1], avec les prisonniers et le butin, et fit une heureuse traversée. Il laissa à Régulus 40 galères, 15 000 fantassins et 500 cavaliers[2].

Voyant que les Romains se disposaient à continuer la guerre en Afrique, les Carthaginois élurent deux généraux, Asdrubal, fils d'Hannon, et Bostar. Ils rappelèrent Amilcar, commandant des forces de Sicile, qui était resté à Héracléa Minoa après la bataille d'Ecnome, à laquelle il avait participé. Il débarqua avec 5 000 fantassins et 500 cavaliers et reçut les mêmes pouvoirs que Bostar et Asdrubal[3].

Régulus s'était remis en campagne[4], pillant les lieux sans défense, assiégeant ceux qui étaient fortifiés. Il était arrivé devant Adyn, ville importante[5]. Pour sauver cette place, l'armée punique vint occuper une colline aux pentes raides, qui dominait le camp ennemi. Les difficultés du terrain rendaient cette position fort impropre à l'emploi de la cavalerie et des éléphants, sur lesquels Carthage comptait le plus. Les Romains le comprirent et ils n'attendirent pas qu'on leur offrît la bataille en plaine. Gravissant la hauteur dès le point du jour[6], ils commencèrent l'attaque de deux côtés à la fois. Les mercenaires leur opposèrent une vive résistance et contraignirent même une des deux colonnes à prendre la fuite. Mais, presque enve-

1. Zonaras, VIII, 13, p. 390, *c*.
2. Polybe, I, 29, 6, 8-9. Voir aussi Zonaras, *l. c.* Eutrope, II, 21, 2. Orose, IV, 8, 9.
3. Polybe, I, 30, 1-2. Amilcar est indiqué par Zonaras (VIII, 13, p. 391, *a*) comme le chef de l'armée carthaginoise qui fut vaincue par Régulus (voir aussi *ibid.*, p. 391, *b*). Eutrope (II, 21, 3) et Orose (IV, 8, 16) disent qu'elle était alors commandée par trois généraux, que nomme Orose : Amilcar et deux Asdrubals. A propos de la défaite de Régulus, Cicéron (*De officiis*, III, 26, 99) mentionne Amilcar (qu'il identifie avec Amilcar Barca, père d'Hannibal); Valère-Maxime (I, 1, 14), Asdrubal.
4. Seulement au printemps de l'année 255, selon M. Varese, *Klio*, X, 1910, p. 34.
5. Conf. t. II, p. 108, n. 1.
6. De nuit, selon Zonaras, VIII, 13, p. 391, *a*.

loppés par ceux qui arrivaient de l'autre côté, ils s'enfuirent à leur tour. Le camp carthaginois fut abandonné. Les éléphants et les cavaliers gagnèrent la plaine et échappèrent aux vainqueurs, qui poursuivirent l'infanterie pendant quelque temps[1].

Adyn n'est pas mentionnée ailleurs, du moins sous cette forme. Il ne semble pas que l'armée qui tenta de la secourir se soit beaucoup éloignée de Carthage; d'autre part, Régulus venait de la péninsule du cap Bon. Il est donc permis de croire qu'Adyn était à peu de distance au Sud ou au Sud-Est de Tunis. L'hypothèse qui l'identifie avec la ville appelée Uthina aux premiers siècles de notre ère est assurément fragile, mais elle n'est pas invraisemblable[2]. Uthina (aujourd'hui Oudna) s'élevait à environ 25 kilomètres au Sud de Tunis, sur un affluent de l'oued Miliane[3].

Les Romains purent, après leur victoire, s'avancer où il leur plut, ravageant villes et campagnes[4]. Comme Agathocle, ils s'emparèrent de Tunis et y établirent un camp[5].

Tout le monde connaît la rencontre que Régulus aurait faite,

1. Polybe, I, 30, 4-14. Voir aussi Diodore, XXIII, 11; Zonaras, *l. c.* Eutrope et Orose donnent des chiffres inexacts pour les pertes des Carthaginois dans cette bataille : voir t. II, p. 334, n. 10, et p. 404, n. 6.

2. Meltzer, II, p. 297 et 570 (après d'autres). *Contra* : Tissot, I, p. 542-3. Tissot (p. 541-2) a raison de rejeter l'identification avec Radès, au Sud-Est du lac de Tunis. Ce nom paraît venir du mot latin *rates* (les bacs) : Delattre, *C. r. Acad. Inscriptions*, 1906, p. 120. — Zonaras (VIII, 13, p. 390, *d*) et Orose (IV, 8, 10 et 16) mettent l'arrivée de Régulus sur le fleuve Bagrada avant sa grande victoire. Cela ne cadrerait pas avec l'identification d'Adyn avec Oudna. Mais (à supposer que les Romains aient atteint le Bagrada) la suite des événements a pu être intervertie dans ces auteurs.

3. *Atlas archéol. de la Tunisie*, f° d'Oudna, n° 48.

4. Polybe, I, 30, 14. Diodore, XXIII, 15, 7. Selon Tite-Live (*Epit. l.* XVIII), Régulus aurait gagné plusieurs batailles (conf. Valère-Maxime, IV, 4, 6); il aurait reçu la soumission de 74 ou 82 villes (Eutrope et Orose, cités t. II, p. 104, n. 6). L'auteur du *De viris illustribus* (40) mentionne la prise de 200 *oppida* et de 200 000 hommes. Appien (*Lib.*, 3) prétend que 200 villes se donnèrent à Régulus en haine de Carthage; ailleurs (*Sic.*, II, 3), il parle de Libyens qui passèrent alors aux Romains (pour ce texte, v. *infra*, p. 92, n. 3). Mais Polybe ne dit pas que les sujets de Carthage aient fait cause commune avec les Romains (conf. Meltzer, II, p. 571); il indique expressément (I, 82, 8) qu'Utique et Bizerte restèrent fidèles.

5. Polybe, I, 30, 15.

sur les bords du Bagrada, d'un serpent énorme, contre lequel il aurait engagé une véritable bataille, avec emploi de machines de guerre, et dont il aurait envoyé la peau à Rome, où elle aurait été exposée pendant plus d'un siècle[1]. Polybe a laissé de côté cette histoire merveilleuse. Un des auteurs qui la racontent[2] dit que l'affaire se passa près de la ville de Musti. Une ville qui s'appelait ainsi était située loin de la Medjerda, dans la Tunisie centrale, au Sud-Ouest de Dougga. Y avait-il une autre Musti, sur le Bagrada? nous l'ignorons. Il n'est du reste pas impossible que Régulus se soit avancé jusqu'aux bords de ce fleuve, car la Medjerda passe à cinq lieues de Tunis, où il séjourna.

Tandis que ses soldats dévastaient une partie du territoire punique, les Numides s'empressèrent de les imiter. Ils causèrent des maux terribles[3].

Les gens des campagnes s'étaient réfugiés en foule dans Carthage, où les vivres commençaient à manquer et où l'attente d'un siège causait de grandes angoisses[4]. Cependant Régulus n'avait ni les troupes, ni la flotte, ni le matériel nécessaires pour entreprendre ce siège. En occupant Tunis, il avait sans doute voulu, comme Agathocle, décider les ennemis à traiter. Il les y invita même[5], persuadé que, dans leur détresse, ils

1. Cette légende était racontée par Q. Aelius Tubero, contemporain de César, par Tite-Live, etc. : voir t. I, p. 133, n. 5.

2. Vibius Sequester : voir *ibid.*, n. 4.

3. Polybe, I, 31, 2. Allusion possible dans Zonaras, VIII, 13, p. 390, *d* (τῶν περιοίκων ἀλλοτριουμένων). Quoi qu'en dise Orose (IV, 9, 9), il ne semble pas que ces Numides aient fait alliance avec Régulus. Il n'en avait pas dans son armée quand il livra la bataille qu'il perdit : autrement, sa cavalerie n'aurait pas été si inférieure en nombre à celle des ennemis. — Un texte nous montre même des Numides, les Massyles, en guerre avec les Romains. Il est vrai qu'il ne mérite aucune confiance. C'est une citation du livre III des *Libyca* d'Hésianax, auteur inconnu; on la trouve dans un écrit attribué faussement à Plutarque (*Parallela minora*, 23 = *Fragm. hist. graec.*, III, p. 70, n° 11). Un légat de Régulus, Calpurnius Crassus, fut, d'après ce récit, envoyé chez les Massyles pour s'emparer d'un lieu fortifié, appelé Garaition. Les indigènes le firent prisonnier et s'apprêtèrent à le sacrifier à Cronos. Il se tira de ce mauvais pas grâce à la fille du roi, Bisaltia, qui s'était éprise de lui et qui se suicida après son départ.

4. Polybe, I, 31, 3.

5. *Ibid.*, 4. Les autres auteurs qui mentionnent cette tentative de négociations.

accepteraient toutes ses conditions[1]. D'après une opinion que rapporte Polybe, il aurait désiré ne pas laisser au général qui lui succéderait la gloire de terminer la guerre[2]. Quelques-uns des premiers citoyens vinrent le trouver[3]. Mais ses exigences furent si dures qu'elles provoquèrent l'indignation des députés et que le Sénat de Carthage ne voulut même pas les discuter[4]. Polybe ne donne point d'autres détails; selon un auteur copié par Dion Cassius[5], Régulus aurait prétendu imposer aux Carthaginois l'abandon de la Sicile et de la Sardaigne, la remise gratuite des prisonniers qu'ils avaient faits, le rachat de ceux des leurs qui étaient au pouvoir des vainqueurs, une indemnité dédommageant Rome de ses frais, un tribut annuel, l'engagement de ne faire aucune guerre et de ne conclure aucun traité sans y être autorisés par les Romains, de mettre à leur disposition 50 trirèmes, chaque fois qu'ils en seraient requis, et de ne pas se servir eux-mêmes de ces vaisseaux, à l'exception d'un seul.

Sur ces entrefaites, un commissaire, chargé de recruter en Grèce des mercenaires, en ramena un assez grand nombre[6] et, avec eux, un condottière, le Lacédémonien Xanthippe[7]. Polybe

ne disent pas que Régulus en ait pris l'initiative : Diodore, XXIII, 12, 1; Dion Cassius, fragm. 43, 24 (conf. Zonaras, VIII, 13, p. 391, *a*); Eutrope, II, 21, 4; Orose, IV, 9, 1.

1. Régulus aurait écrit à Rome qu'il avait scellé par la terreur les portes de Carthage : Zonaras, p. 391, *b*.

2. *L. c.* La légende prétendit, au contraire, que, le Sénat ayant prorogé son commandement, Régulus lui avait écrit pour réclamer un successeur, alléguant, entre autres motifs de cette requête, qu'en son absence, la culture de son champ était négligée : Tite-Live, *Epit. l.* XVIII; Valère-Maxime, IV, 4, 6; Sénèque, *Ad Helviam*, XII, 5; Frontin, *Strat.*, IV, 3, 3.

3. Polybe, I, 31, 5. Diodore, XXIII, 12, 1 (trois députés, dont le principal était Hannon, fils d'Amilcar).

4. Polybe, I, 31, 5-8.

5. Fragm. 43, 24-25.

6. Polybe, I, 32, 1 : πλείστους. Ces mercenaires étaient quelques milliers au plus, puisque l'armée dont ils firent partie ne dépassait pas 16 000 hommes.

7. *Ibid.* Appien (*Lib.*, 3) dit, certainement à tort, que les Carthaginois demandèrent un général aux Lacédémoniens et que ceux-ci leur envoyèrent Xanthippe; conf. Florus, I, 18, 23; Eutrope, II, 21, 4; Orose, IV, 9, 2 (qui qualifie même Xanthippe de roi des Lacédémoniens).

et d'autres[1] attribuent à Xanthippe tout l'honneur de la victoire que les Carthaginois remportèrent bientôt sur Régulus. Peut-être son rôle a-t-il été exagéré, soit par un écrivain grec contemporain qui aurait eu quelque raison personnelle de le louer, soit par les Romains, disposés à croire que leurs ennemis n'auraient pu triompher d'eux, s'ils n'avaient eu recours à un étranger[2]. Il ne faut pourtant pas rabaisser le mérite de ce Grec, dont les conseils furent certainement fort utiles[3].

Informé, dit Polybe, des détails de la dernière défaite, Xanthippe blâma vivement les dispositions qui avaient été adoptées. On reconnut la justesse de ses critiques et l'on apprécia les preuves qu'il donnait de son expérience militaire; les généraux eux-mêmes lui confièrent l'instruction des troupes qui s'exerçaient en avant des murs[4]. Les Carthaginois reprirent courage et désirèrent se battre[5]. Sans attendre la fin des chaleurs[6], une armée qui comptait 12 000 fantassins, 4 000 cavaliers et près de 100 éléphants s'éloigna de la ville[7]. Elle s'avança et campa en pays plat.

Régulus alla à sa rencontre[8] et, dès le premier jour, il dressa son camp à dix stades (près de 1 800 mètres) des Afri-

1. Diodore, XXIII, 14; 15, 5 et 7. Tite-Live, XXVIII, 43, 19. Valère-Maxime, IX, 6, ext., 1. Frontin, *Strat.*, II, 2, 11. Appien, *Lib.*, 3. Zonaras, VIII, 13, p. 391, *b-c*. Végèce, *Epit. rei mil.*, préface du l. III.

2. Voir Meltzer, II, p. 300.

3. Conf. t. II, p. 427.

4. Polybe, I, 32, 2-7. Voir aussi Zonaras, VIII, 13, p. 391, *b-c*, qui dit par erreur que Xanthippe fut élu général (voir t. II, p. 392, n. 4).

5. Polybe, *ibid.*, 7.

6. On était en été : Appien, *Lib.*, 3. La bataille eut lieu après la fin du consulat de Regulus, dont l'*imperium* avait été prorogé (voir p. 84, n. 2, et aussi Tite-Live, XXVIII, 43, 17), par conséquent un certain temps après le premier mai du calendrier romain d'alors, qui était en retard d'environ trois mois sur l'année astronomique (Varese, *Klio*, X, p. 35).

7. Polybe, I, 32, 7-9.

8. Appien (*Lib.*, 3) affirme que l'armée romaine comptait 30 000 hommes (Eutrope, II, 21, 4, et Orose, IV, 9, 3, qui donnent le même chiffre, l'appliquent aux Romains tués dans la bataille). Mais, au début de la campagne, Régulus n'avait que 15 500 soldats (voir p. 81). Il n'y a pas lieu, je crois, de supposer qu'il ait emmené les équipages des 40 galères laissées à Clupea (hypothèse de Luterbacher *Philologus*, LXVI, 1907, p. 410).

cains[1]. On a vu qu'il s'était établi à Tunis. Cependant, si certains détails des récits de Polybe et d'Appien sont exacts, la bataille ne fut pas livrée entre ce lieu et Carthage[2]. Dans quelle région se trouvait alors l'armée romaine? C'est ce que nous ne saurions dire[3].

Le lendemain, tandis que les généraux carthaginois délibéraient, leurs soldats, poussant de grands cris, demandèrent à marcher à l'ennemi sous la conduite de Xanthippe. Celui-ci sut convaincre les chefs que l'occasion était propice[4] et il fut chargé par eux de régler l'ordre du combat. Il disposa les éléphants sur une seule ligne, et, par derrière, à une certaine distance, la phalange punique. Il plaça à l'aile droite une partie des mercenaires et, en avant de chaque aile, ceux d'entre eux qui formaient des troupes légères, ainsi que les cavaliers[5].

1. Polybe, I, 33, 1-2.

2. Polybe (I, 33, 1) parle des marches et des campements des Carthaginois en plaine avant la bataille. Comme Tissot le remarque (I, p. 545), ces opérations eurent un théâtre plus étendu que l'espace de quatre lieues qui sépare Carthage de Tunis. — Appien (*l. c.*) dit que Régulus était campé auprès d'un lac et qu'il s'avança vers l'ennemi en contournant ce lac; la marche fut pénible pour ses soldats, chargés d'armes pesantes, souffrant de la soif et de la chaleur, atteints par des traits qu'on leur lançait de lieux escarpés. Vers le soir, ils furent à proximité des Carthaginois. Un fleuve les en séparait. Régulus le franchit, pensant effrayer Xanthippe. Mais le Grec fit sortir du camp l'armée en ordre de bataille. Il espérait vaincre sans peine des troupes épuisées et prévoyait que l'obscurité même de la nuit serait favorable aux vainqueurs : l'événement prouva qu'il ne s'était pas trompé. On a supposé que ce lac était le lac de Tunis; Régulus l'aurait contourné dans la direction de Carthage. Mais il n'y a pas de fleuve de ce côté, ni de lieux escarpés le long du lac (Tissot, I, p. 544). Il faut ajouter que les indications d'Appien sont suspectes. Son récit est inconciliable avec celui de Polybe. La tactique recommandée par Xanthippe consistait à combattre en plaine; or, selon Appien, des troupes puniques auraient occupé les hauteurs sur le passage des Romains. Les Carthaginois comptaient beaucoup, et avec raison, sur leurs éléphants et leur cavalerie, qui ne pouvaient être utiles que dans une bataille livrée en plein jour.

3. Tissot (I, p. 545) est disposé à croire que la bataille fut livrée sur les bords de la Sebkha Djeriba, qui s'allonge en arrière du golfe d'Hammamet, dans le voisinage d'Hergla. Mais il ne donne pas de bonnes raisons à l'appui de cette opinion.

4. Conf. Diodore, XXIII, 14, 1.

5. Polybe, I, 33, 3-7. — Frontin (*Strat.*, II, 3, 10) donne des indications différentes. Xanthippe plaça, dit-il, les troupes légères en première ligne, devant l'infanterie lourde, et leur recommanda de se replier après avoir lancé leurs traits, de courir aux ailes et d'envelopper les Romains, quand ceux-ci seraient aux prises avec cette infanterie.

Quand Régulus vit ces préparatifs, il accepta la bataille[1]. Il mit par devant l'infanterie légère, armée de javelots, par derrière, en masses profondes, la grosse infanterie des légions, et il distribua les cavaliers sur les ailes. En donnant à ses lignes moins d'étendue et plus d'épaisseur que de coutume, il voulut les rendre plus capables de supporter l'attaque des éléphants, qu'il redoutait surtout; mais il ne prit pas les mesures nécessaires pour résister à la cavalerie carthaginoise, beaucoup plus nombreuse que la sienne[2].

Xanthippe ordonna aux conducteurs des éléphants de s'avancer et de rompre le centre ennemi, aux cavaliers d'envelopper et de charger les deux ailes. Alors les Romains s'ébranlèrent. Leur cavalerie ne soutint pas le choc de celle des Africains et tourna bride. Au contraire, les fantassins qui étaient placés sur la gauche, désirant éviter les éléphants et ne craignant pas les mercenaires, se portèrent vers l'aile droite punique, la mirent en fuite et la poursuivirent jusqu'à son camp, en lui tuant 800 hommes[3]. Les éléphants refoulèrent et écrasèrent ceux qu'ils rencontrèrent tout d'abord, mais ils ne purent enfoncer le gros de l'armée, que son épaisseur protégeait. Cependant, lorsque les derniers rangs, enveloppés par la cavalerie, durent se retourner pour la combattre, lorsque les troupes qui s'étaient avancées entre les éléphants se trouvèrent en présence de l'infanterie carthaginoise, encore intacte, la défaite des Romains ne fut plus douteuse. La plupart périrent sur place, écrasés par les éléphants ou frappés par les traits que les cavaliers leur lançaient. Ceux qui se dégagèrent de la mêlée

1. Zonaras (VIII, 13, p. 391, *c*) dit à tort que Xanthippe surprit les Romains qui se gardaient mal.

2. Polybe, I, 33, 8-11.

3. C'est ici, probablement, qu'il faut placer, — si elle est vraie, — une anecdote racontée par Diodore (XXIII, 14, 2). Xanthippe courait à cheval pour contraindre les fuyards à revenir. Quelqu'un lui ayant dit qu'il était commode, du haut d'un cheval, d'inviter les autres à braver le danger, il s'élança aussitôt à terre et reprit ses objurgations.

eurent presque tous le même sort, car les éléphants et les chevaux les rejoignirent facilement à travers la plaine[1]. Cinq cents soldats, qui accompagnaient le proconsul dans sa fuite, furent faits prisonniers avec lui[2]. Seul, le corps qui avait poursuivi les mercenaires et qui s'était ainsi éloigné du champ de bataille parvint à s'échapper. Il comptait environ 2 000 hommes, qui, par une heureuse chance, regagnèrent Clupea[3].

Tel fut le désastre que valurent aux Romains leur confiance excessive dans leur supériorité militaire et l'orgueil de leurs premiers succès. Débarqués en Afrique, ils y étaient restés avec des forces insuffisantes, avec une cavalerie dérisoire. Ils avaient, semble-t-il, dédaigné de recourir aux Numides, ennemis comme eux de Carthage, Ils étaient venus pour imposer la paix, à laquelle leurs adversaires se seraient peut-être résignés; mais Régulus, les croyant à sa merci, s'était montré si exigeant que tout accord avait été impossible. Il avait engagé présomptueusement la bataille sur un terrain favorable aux éléphants et aux nombreux cavaliers de l'armée punique; la prudence lui commandait de se tenir sur la défensive, en attendant que Rome lui envoyât des renforts.

Les Carthaginois dépouillèrent les morts et ramenèrent en triomphe le proconsul et les autres prisonniers[4]. On prodigua aux dieux les actions de grâces; une joie délirante régna par toute la ville[5]. Xanthippe quitta peu après l'Afrique[6]. Polybe remarque qu'il agit sagement, car la gloire suscite des jalousies et des calomnies, contre lesquelles un étranger se trouve désarmé. L'historien ajoute que certains bruits se répandirent

1. Polybe, I, 34, 1-10.
2. Polybe, I, 34, 8. Voir aussi Eutrope, II, 21, 4; Orose, IV, 9, 3.
3. Polybe, I, 34, 9 et 11. Appien, *Lib.*, 3. Eutrope, II, 21, 4. Allusion dans Diodore, XXIII, 15, 5.
4. Polybe, I, 34, 12.
5. *Id.*, I, 36, 1.
6. *Id.*, I, 36, 2-4. Voir aussi Orose, IV, 9, 4. Xanthippe se mit plus tard au service du roi d'Égypte : Meltzer, II, p. 304 et 571.

à propos de son départ : il avait l'intention de dire ailleurs ce qu'il en pensait. Il ne parle plus de Régulus.

Des légendes, inspirées par la haine de Rome pour sa rivale africaine, coururent sur ces deux personnages. Les Carthaginois auraient récompensé richement Xanthippe, mais, ne voulant pas que le Lacédémonien pût se vanter de les avoir sauvés, ils auraient résolu de le faire périr. Selon les uns, ils auraient mis à sa disposition un vaisseau vermoulu, dont la coque était enduite d'une couche de poix toute fraîche; Xanthippe se serait aperçu à temps de la ruse et serait parti sur un autre navire. D'autres racontaient qu'on le fit suivre par des gens qui le jetèrent à la mer, ou que les commandants des trirèmes qui devaient le reconduire en Grèce reçurent l'ordre de le noyer [1]. Quant à Régulus, ses vainqueurs l'auraient traité d'une manière très inhumaine, lui donnant à peine de quoi manger, le laissant avec un éléphant qui lui causait des frayeurs continuelles, puis le jetant en prison [2]. Pourtant, en 251-250, ils l'auraient envoyé à Rome avec des députés chargés d'obtenir l'échange des captifs et même, s'il était possible, la fin des hostilités. Ils espéraient que l'ancien consul, dans son intérêt, plaiderait leur cause : il s'était engagé par serment à revenir à Carthage, si la négociation échouait. Mais il conseilla au Sénat de continuer la guerre. Il retourna en Afrique, fidèle à sa parole, et succomba à d'horribles supplices [3]. Tout cela paraît avoir été inventé pour justifier les tortures infligées par la

1. Zonaras, VIII, 13, p. 392, *a*. Appien, *Lib.*, 4. Valère-Maxime, IX, 6, ext., 1. Silius Italicus, VI, 680-3.

2. Zonaras, VIII, 13, p. 391, *d*.

3. Sempronius Tuditanus (écrivain de l'époque des Gracques), *apud* Aulu-Gelle, VII (VI), 4, 1 et 4. Cicéron, *De officiis*, III, 26, 99-100, et ailleurs. Q. Aelius Tubero, *apud* Aulu-Gelle, VII, 4, 2-3. Tite-Live, *Epit. l.* XVIII; Valère-Maxime, I, 1, 14, et IX, 2, ext., 1; Florus, I, 18, 24-26; *De viris illustribus*, 40; Eutrope, II, 24-25; Orose, IV, 10, 1. Appien, *Sic.*, II, 1; *Lib.*, 4. Dion Cassius, fragm. 43, 27-31; Zonaras, VIII, 15. Etc. Sur la légende de Régulus, voir, entre autres, Klebs, dans *Real-Encyclopädie*, II, p. 2088-2092; M. Schermann, *Der erste punische Krieg m Lichte der Livianischen Tradition* (Stuttgart, 1905), p. 90-99.

femme et les fils de Régulus à deux prisonniers confiés à leur garde; les tribuns avaient dû intervenir pour sauver celui qui avait survécu [1].

Afin de compléter leur victoire, les Carthaginois allèrent assiéger Clupea, où s'étaient enfermés les survivants de l'expédition romaine; mais, devant la résistance énergique qu'ils rencontrèrent, ils renoncèrent à cette entreprise [2]. Cependant Rome avait équipé une flotte. Composée, dit-on, de 350 vaisseaux [3] et commandée par les consuls M. Aemilius Paullus et Ser. Fulvius Paetinus, elle partit en 254, au début de la belle saison [4]. En passant, elle s'empara de Cossura (Pantelleria) [5]. Carthage, de son côté, avait réparé ses vaisseaux et en avait mis d'autres sur chantier. Elle forma ainsi une flotte de 200 bâtiments, qui fut promptement vaincue et en partie capturée près du cap d'Hermès [6]. Les consuls arrivèrent à Clupea. Polybe ne mentionne pas une bataille que, d'après des indications d'origine romaine, ils auraient livrée près de là à deux Hannons, et où 9 000 ennemis auraient été tués [7]. On prétend qu'ils

1. Diodore, XXIV, 12. La femme de Régulus aurait agi ainsi parce qu'elle imputait au manque de soins des Carthaginois la mort de son mari. La légende prétendit que le Sénat avait livré ces prisonniers à la famille de Régulus, pour qu'elle vengeât sur eux les supplices infligés à l'ancien consul : Sempronius Tuditanus, *apud* Aulu-Gelle, VII, 4, 4; Zonaras, *l. c.*, p. 395, *c*.

2. Polybe, I, 36, 6-7.

3. *Id.*, I, 36, 10. Trois cents, selon Eutrope, II, 22, 1, et Orose, IV, 9, 5.

4. Polybe, *l. c.* Ce fut certainement en 254, non en 255, comme l'ont soutenu quelques savants (entre autres, Matzat, *Römische Chronologie*, II, p. 268; Soltau, *Römische Chronologie*, p. 209). Le désastre de Régulus eut lieu dans l'été de 255; il n'est donc pas admissible que les consuls aient eu le temps, cette année-là, d'équiper une grande flotte, de faire leur expédition et d'être de retour dans les parages de la Sicile avant la fin de juillet. Voir Varese, *Klio*, X, p. 35-36 (conf. Beloch, III, 2, p. 234).

5. Zonaras, VIII, 14, p. 392, *b* (il dit que la flotte romaine y fut portée par la tempête). *C. I. L.*, I, 2e édit., p. 47 (ann. CDXCIX). Cossura fut reprise, peu de temps après, par les Carthaginois : Zonaras, p. 392, *d*.

6. Polybe, I, 36, 8-9, 11. Diodore, XXIII, 18, 1. Eutrope, II, 22, 1. Orose, IV, 9, 6. Conf. t. II, p. 440. — D'après Zonaras (VIII, 14, p. 392, c), l'issue de la bataille était encore incertaine quand les Romains de Clupea vinrent attaquer par derrière la flotte carthaginoise et décidèrent de la victoire.

7. Orose, IV, 9, 7 (pour le chiffre des tués, voir t. II, p. 335). Zonaras (*l. c.*) mentionne aussi cette victoire et ajoute que les Romains firent beaucoup de prisonniers.

ne poursuivirent pas leur succès, parce qu'ils manquaient de vivres [1]. Ils ramenèrent les débris de l'armée de Régulus [2]. Tandis qu'ils naviguaient le long de la Sicile, au Sud, une terrible tempête, qu'ils ne surent pas éviter, engloutit presque toute leur flotte [3].

Rome en construisit très rapidement une autre. Elle l'employa, pendant l'été de l'année 253, à une nouvelle expédition, qui ne semble pas avoir eu d'autre objet que le pillage [4]. Cette fois encore, les deux consuls commandaient. Cn. Servilius Caepio et C. Sempronius Blaesus longèrent les côtes orientales de la Tunisie, en faisant de nombreuses descentes [5], mais sans accomplir aucune action remarquable. Parvenus à l'île de Méninx (Djerba), ils s'échouèrent sur des bas-fonds : ils s'étaient laissé surprendre par le reflux [6]. Ils durent leur salut au flux qui survint, contre leur attente, et à la décision qu'ils prirent de jeter à l'eau tout le chargement de leurs navires, afin de les alléger [7]. Échappés avec peine à ce danger, ils firent une retraite qui ressemblait à une fuite. De Palerme, où ils relâchèrent, ils voulurent couper droit pour revenir en Italie : imprudence funeste, car ils furent assaillis en pleine mer par une tempête et perdirent plus de 150 vaisseaux [8]. Jusqu'à la

1. Eutrope, II, 22, 2.
2. Polybe, I, 36, 12. Diodore, XXIII, 18, 1.
3. Polybe, I, 37, 1-5. Diodore, *l. c.* Zonaras, VIII, 14, p. 392, *d*. Eutrope, II, 22, 3. Orose, IV, 9, 8. — Entre le lever d'Orion et celui du Chien, dit Polybe, par conséquent avant la fin de juillet. M. Luterbacher (*Philologus*, LXVI, 1907, p. 412) veut placer le naufrage en décembre, mais il est évident que la mention de la canicule s'oppose à cette hypothèse.
4. Selon Eutrope (II, 23) et Orose (IV, 9, 10), 260 vaisseaux y prirent part.
5. Diodore (XXIII, 19) dit, au contraire, que les Carthaginois ne permirent pas aux Romains de débarquer.
6. Conf. t. II, p. 456.
7. On ne se douterait guère de ce qui arriva aux Romains, si l'on n'avait conservé que cette phrase de Solin (XXVII, 40) : « Cn. denique Servilio, C. Sempronio consulibus, inter haec vadosa (de la petite Syrte) classem Romanam inpune accipimus perfretasse ».
8. Polybe, I, 39, 1-6. Voir aussi Diodore, *l. c.*; Zonaras, VIII, 14, p. 393, *a*; Eutrope, *l. c.*; Orose, IV, 9, 10-11.

fin de la guerre, qui dura encore douze ans, aucune armée romaine ne reparut en Afrique.

On a vu que les Numides avaient profité de l'invasion de Régulus pour se jeter sur le territoire punique[1]. Carthage, dès qu'elle le put, les châtia. Amilcar, auquel elle confia cette tâche en 254, se montra impitoyable : il exigea, dit-on, 1 000 talents d'argent et 20 000 bœufs[2], et mit en croix les chefs des tribus coupables[3]. D'autres opérations militaires furent conduites contre des indigènes. Vers 247[4], une armée était en campagne sous les ordres d'Hannon, qui, soucieux de ménager les finances de la République, la faisait vivre aux dépens du pays ennemi[5]. Il se rendit maître, après un siège, d'Hécatompylos, c'est-à-dire de Theveste (Tébessa, au Sud-Est de l'Algérie)[6]. Accueillant les prières des anciens de la ville, il épargna gens et biens et se contenta de réclamer 3 000 otages. La population reconnaissante lui décerna des couronnes et de grands honneurs; elle reçut avec empressement ses soldats et leur offrit d'abondants festins[7]. La conquête de Theveste valut à Hannon la réputation d'un habile général[8]. En 241, nous le retrouvons

1. P. 83.

2. Si cette indication est exacte, ces Numides étaient des habitants du Tell : l'élevage du bœuf n'est pas possible dans les régions de steppes. Pour les 1 000 talents, voir t. II, p. 320, n. 6.

3. Orose, IV, 9, 9 (sans doute d'après Tite-Live). Cet auteur affirme qu'Amilcar se rendit, non seulement en Numidie, mais aussi en Maurétanie, ce qui est invraisemblable. — Appien (*Sic.*, II, 3) dit qu'après la première guerre punique, les Libyens étaient irrités contre Carthage, parce qu'elle avait fait mettre en croix 3 000 des leurs, qui avaient passé aux Romains. Peut-être s'agit-il des exécutions mentionnées par Orose. Il est d'ailleurs douteux que des indigènes, établis soit sur le territoire de Carthage (Libyens, dans le sens étroit du mot), soit au delà (Numides), aient prêté leur concours à Régulus : voir p. 82, n. 4; p. 83, n. 3.

4. Cette date résulte de la place que les deux extraits de Diodore relatifs à Hannon occupent dans la collection byzantine qui nous les a conservés (Meltzer, II, p. 336).

5. Diodore, XXIV, 10, 1. Hannon eut sans doute l'occasion de faire d'autres campagnes en Afrique. Polybe (I, 74, 7) dit qu'il était habitué à combattre les Numides et les Libyens.

6. Voir t. II, p. 95-96.

7. Diodore, XXIV, 10, 2. Conf. le même, IV, 18, 1; Polybe, I, 73, 1.

8. Polybe, *l. c.*

gouverneur militaire de la partie de l'Afrique qui appartenait aux Carthaginois [1]; il exerçait, semble-t-il, ce commandement depuis plusieurs années, peut-être depuis les événements que nous venons de raconter, et traitait les indigènes avec une rigueur excessive [2].

IV

La guerre continuait en Sicile, où les Romains remportèrent un grand succès vers la fin de l'année 254 : ils s'emparèrent de Palerme, la principale ville phénicienne de l'île. Les habitants qui purent remettre deux mines (environ 200 francs de notre monnaie) eurent la liberté de se retirer, en abandonnant ce qu'ils possédaient : ils étaient 14 000; les autres, au nombre de 13 000, furent vendus comme esclaves. Des places moins importantes capitulèrent.

Carthage se décida à envoyer en Sicile une forte armée, que commandait Asdrubal et qui était accompagnée de beaucoup d'éléphants. Ces bêtes effrayaient tellement les Romains depuis l'expédition de Régulus, qu'ils évitèrent toute bataille rangée. La destruction par la tempête de la grande flotte qui avait pillé les côtes africaines en 253 les détourna aussi, pour un temps, de la guerre navale. Asdrubal partit de Lilybée en 250, pour essayer de leur enlever Palerme. Il arriva sous les murs de la ville, tandis qu'une flotte punique se présentait devant le port. Mais, rompus par les éléphants, qui se retournèrent contre eux, attaqués de flanc par le gros des forces ennemies, ses soldats lâchèrent pied. La plupart furent massacrés, ou se noyèrent en cherchant à atteindre les vaisseaux [3]. Asdrubal, qui put s'enfuir, trouva des juges à Carthage et fut crucifié.

1. Polybe, I, 67, 1. Conf. t. II, p. 302.
2. Polybe, I, 72, 3. Sa générosité envers les Thévestins aurait donc été calculée.
3. Pour les éléphants qui furent pris par les Romains, voir t. II, p. 405, n. 2.

Pour achever la conquête de l'île, il ne restait aux Romains qu'à prendre Lilybée et Drépane. Plus de 20 000 hommes [1] et 200 galères vinrent devant Lilybée. Au cas où les Carthaginois, après l'avoir perdue, n'auraient pas consenti à traiter, elle aurait été le lieu le plus favorable pour organiser une nouvelle expédition africaine [2]. L'entrée du port fut barrée par des navires qu'on y coula, puis par une sorte de digue, formée de pierres et de poutres. Du côté de la terre, les assiégeants creusèrent des mines, élevèrent des tours, mirent en batterie une foule de machines. Mais Himilcon, gouverneur de la place, la défendit avec énergie et habileté. Il disposait de 10 000 soldats au moins [3]; il les empêcha de se joindre à des officiers qui voulaient les entraîner à la désertion. Les vagues dispersèrent les obstacles qui fermaient le port, et de hardis marins purent, malgré les difficultés d'accès et la flotte ennemie, pénétrer dans la ville. Un nouveau rempart fut élevé derrière celui qui avait été en partie abattu. Une sortie de toutes les troupes fut tentée [4]; elle n'eut pas de résultats décisifs; mais, bientôt après, un vent favorable permit de brûler les tours et les machines des Romains. Ceux-ci, désespérant d'emporter Lilybée d'assaut, se bornèrent désormais à un blocus, qui devait durer jusqu'à la fin de la guerre. Himilcon fut remplacé, on ne sait quand, par Giscon, qui paraît avoir été, lui aussi, un excellent général.

Le port de Drépane abritait la flotte carthaginoise. En 249, le consul Claudius Pulcher voulut, avec plus de 120 vaisseaux [5], la surprendre. Il n'y réussit pas et, par d'adroites manœuvres,

1. Polybe, I, 45, 8. Diodore (XXIV, 1, 1) parle de 110 000 hommes, ce qui est inadmissible.
2. Polybe, I, 41, 4. Zonaras, VIII, 15, p. 395, c.
3. Voir t. II, p. 335.
4. A cette sortie prirent part, outre la garnison, 10 000 hommes qu'Hannibal, fils d'Amilcar, amena d'Afrique et put introduire dans Lilybée (voir t. II, p. 335, n. 5). Hannibal les conduisit ensuite à Drépane.
5. Les auteurs donnent différents chiffres.

Adherbal lui captura 93 galères [1]. C'était une revanche de Myles et d'Ecnome. Un des lieutenants d'Adherbal s'empara, près de Palerme, d'un convoi qui servit à ravitailler Lilybée et Drépane. Un autre amiral, Carthalon, attaqua avec succès les bâtiments mouillés devant Lilybée. Longeant ensuite le Sud de la Sicile, il se porta à la rencontre d'un autre convoi et d'une autre flotte de guerre, qui avaient quitté Syracuse. Les Romains n'osèrent pas l'affronter en pleine mer; ils suspendirent leur marche et se rangèrent contre le rivage. Cependant les Carthaginois, navigateurs expérimentés, virent venir une tempête. Ils s'empressèrent de gagner la côte orientale de l'île, où ils furent à couvert. Mais leurs ennemis ne se doutèrent pas du danger qui les menaçait et se laissèrent détruire par la bourrasque.

Rome, découragée, renonça à reconstituer ses flottes perdues. Elle se contenta de prêter à des corsaires les galères qui lui restaient. On raconte qu'en 247, certains d'entre eux arrivèrent soudain à Bizerte [2] et brûlèrent tous les navires qu'ils trouvèrent, ainsi que de nombreux édifices. Bien qu'on se fût empressé de fermer l'entrée du port avec des chaînes, ils parvinrent à s'échapper, grâce à un ingénieux expédient : lançant leurs vaisseaux contre ces chaînes, ils se jetèrent d'abord à l'arrière, pour que la proue se relevât et franchît l'obstacle, puis à l'avant, pour que la poupe passât à son tour [3]. En Sicile, les troupes romaines continuèrent le blocus de Lilybée, occupèrent la montagne d'Éryx et s'établirent devant Drépane.

Carthage était redevenue maîtresse de la mer. Elle n'en pro-

1. Chiffre donné par Polybe (I, 51, 12). Diodore (XXIV, 1, 5) dit que Claudius perdi 117 vaisseaux.

2. Voir t. II, p. 147, n. 8.

3. Zonaras, VIII, 16, p. 397, *a-b*. Frontin (*Strat.*, I, 5, 6) attribue le même stratagème au consul C. Duellius (Duilius) qui, ayant pénétré dans le port de Syracuse, y aurait été enfermé : indication évidemment inexacte. Peut être faut-il lire « in portu Hippacritano » (et non « Syracusano ») et supposer qu'un homonyn du consul dirigea cette expédition.

fita que pour ravager quelques côtes. Elle négligea d'accroître sa marine, peut-être même de l'entretenir[1]. Elle paraissait aussi lasse que Rome, aussi incapable d'efforts décisifs.

Elle eut du moins dans l'île, à la fin de la guerre (depuis 246), un jeune général, Amilcar Barca[2], qui tira de faibles ressources un parti merveilleux. Sur la côte septentrionale, près de Palerme, il occupa la montagne isolée et escarpée que l'on appelait Heircté[3]. Quelques retranchements, élevés dans les intervalles des précipices, suffirent pour faire de cette montagne une forteresse imprenable. Amilcar trouvait là des pâturages, des terres que l'on pouvait ensemencer, des sources, un air salubre, rafraîchi par les brises du large. Une baie servait de port à ses vaisseaux, qui allaient ramasser du butin en Italie. Il fatiguait par des combats continuels une armée ennemie campée près de lui, du côté de Palerme.

Au bout de trois ans, il quitta Heircté et débarqua de nuit au mont Éryx, dans le voisinage de Drépane, qu'il voulait probablement dégager. Il s'établit sur le plateau qui portait la ville d'Éryx, évacuée peu d'années auparavant[4]. Avec des troupes qu'il ne pouvait payer et qu'il ne nourrissait pas tou-

1. Conf. t. II, p. 457. — Florus (I, 18, 30-32) dit que M. Fabius Buteo, consul en 245-4, détruisit, près d'Aegimurus (Zembra, îlot à l'entrée du golfe de Tunis), une flotte punique qui se rendait en Italie. La flotte romaine, chargée de butin, aurait été à son tour détruite par une tempête. Cette indication, qu'on ne retrouve pas ailleurs, est fort suspecte : conf. Meltzer, II, p. 582.

2. Cicéron (voir p. 81, n. 3) et Zonaras (VIII, 10, p. 386, *b*) le confondent avec l'Amilcar qui commanda en Sicile de 261 à 256, prit part à la bataille navale d'Ecnome et fut appelé en Afrique, où il combattit Régulus, puis les Numides. Mais, au dire de Cornélius Népos (*Amilcar*, I, 1), Amilcar Barca commença à commander une armée dans les derniers temps de cette guerre, étant encore très jeune, « admodum adulescentulus ». Noter cependant que, si son fils aîné Hannibal naquit seulement en 247, Barca avait des filles qui étaient nubiles vers l'année 240 (Polybe, I, 78, 8; Appien, *Iber.*, 4). Il n'est même pas impossible qu'une de ses filles se soit mariée quelques années plus tôt : voir t. II, p. 257, n. 3.

3. Soit le monte Pellegrino, au Nord de Palerme, soit plutôt (comme le soutient M. Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, III, 1, p. 4-24 et carte 2), le monte Castellaccio, au Nord-Ouest de cette ville.

4. Voir p. 79.

jours à leur faim, mais qui aimaient à servir sous ses ordres et se fiaient à ses promesses[1], il recommença la petite guerre où il était passé maître. Il ne réussit cependant pas à écarter les Romains de Drépane, ni à s'emparer du célèbre sanctuaire d'Aphrodite, situé au sommet de la montagne[2].

Rome envoya enfin une grande flotte pour couper Drépane, Lilybée et l'armée d'Amilcar de toute communication avec la mer. Le Trésor étant vide, des particuliers s'étaient chargés de construire et d'équiper les navires, et avaient accepté de n'être payés qu'après la victoire. Les Carthaginois, eux aussi, formèrent une flotte, qui fut commandée par un Hannon. Elle devait embarquer comme combattants des soldats d'Amilcar. Au printemps de l'année 241, elle se rendit aux îles Ægates, où elle fit halte; de là, elle se dirigea vers le mont Éryx. Les Romains se portèrent hardiment à sa rencontre, malgré un vent défavorable. Leurs équipages avaient eu le temps de s'exercer; au contraire, ceux de Carthage, fraîchement recrutés, savaient mal leur métier. Les vaisseaux puniques étaient encombrés et alourdis par les approvisionnements qu'ils apportaient aux troupes de Sicile. Dans une rapide bataille, l'ennemi en coula ou en captura un grand nombre[3]. Hannon expia sa défaite sur la croix.

Amilcar comprit, comme ses concitoyens, qu'il fallait céder, puisque Carthage ne pouvait plus envoyer en Sicile ni renforts, ni vivres. Aussitôt après leur victoire navale, les Romains l'avaient attaqué et lui avaient infligé un grave échec; ils allaient prendre Drépane et Lilybée, et, s'ils le voulaient, passer en Afrique[4]. Barca reçut pleins pouvoirs pour traiter avec le consul Lutatius Catulus, qui arrivait au terme de sa

1. Pourtant des mercenaires gaulois désertèrent : t. II, p. 379.
2. Pour les questions topographiques qui se rattachent au séjour d'Amilcar à Éryx, voir Kromayer, *l. c.*, p. 25-39 et carte 2.
3. Pour les chiffres, voir t. II, p. 441.
4. On en parlait à Rome : Zonaras, VIII, 17, p. 399, *a*.

magistrature et désirait se réserver l'honneur de terminer cette longue guerre. Il accepta ses exigences, sauf une, qui était humiliante : Lutatius dut renoncer à enlever leurs armes aux glorieux soldats d'Heircté et d'Éryx et se contenter, en guise de rançon, de 18 deniers par tête. La conclusion de la paix fut un peu retardée, car on trouva à Rome que les conditions imposées par le consul n'étaient pas assez dures. Des commissaires vinrent faire une enquête. Par le traité définitif, Carthage abandonna toute prétention sur la Sicile, ainsi que sur les îles situées entre la Sicile et l'Italie (îles Éoliennes); elle consentit à payer sans délai 1 000 talents euboïques et 2 200 autres en dix ans[1]. Elle livra les transfuges et rendit gratuitement les prisonniers romains, tandis qu'une rançon fut exigée pour la restitution des prisonniers carthaginois. Chacune des deux Républiques s'engagea à s'abstenir de faire acte de souveraineté, d'élever des ouvrages fortifiés, d'enrôler des troupes dans les pays appartenant à l'autre, dont elle ne devait ni débaucher, ni attaquer les alliés.

Rome avait pris l'initiative de la lutte. Elle fit d'abord preuve de décision par la vigueur de son offensive, d'adresse par le traité qu'elle accorda à Hiéron. Elle créa la marine dont elle avait besoin. Après sa victoire de Myles, elle eût pu mettre fin rapidement à cette guerre. Mais elle la laissa traîner en Sicile, où ses généraux, pour la plupart dépourvus de hardiesse et d'expérience militaire, se remplaçaient sans être capables d'exécuter un plan suivi. Elle la porta en Sardaigne avec peu de succès. Elle la porta en Afrique avec des moyens d'action si faibles que l'expédition de Régulus s'acheva par un désastre. Elle ne sut pas préserver ses vaisseaux des tempêtes et ne se hâta pas de reconquérir la maîtrise de la mer, qui, seule, pouvait lui assurer un triomphe définitif.

1. Voir t. II, p. 316.

Carthage ne s'était point servie de sa flotte pour fermer la Sicile à ses ennemis. Quand ceux-ci se constituèrent une marine, elle ne renforça pas la sienne. Elle perdit ainsi sa suprématie navale. L'ayant recouvrée par une heureuse fortune, elle la perdit de nouveau par son incurie. Dans l'île, elle ne s'opposa pas aux débuts de la conquête romaine. Elle fit ensuite de grands efforts, mais des efforts intermittents. Elle avait de la peine à recueillir l'argent nécessaire et elle l'épuisait vite. Nous savons qu'elle sollicita de Ptolémée Philadelphe un prêt de 2 000 talents[1]; le roi d'Égypte refusa, déclarant qu'il voulait rester l'ami des deux peuples qui se battaient. Même quand ils réunirent des forces importantes, les Carthaginois n'en usèrent qu'avec timidité. Ils prirent rarement l'offensive. Ce fut seulement pour piller qu'ils envoyèrent des vaisseaux en Italie. En Sicile, ils ne livrèrent que deux grandes batailles rangées, devant Agrigente et devant Palerme, et ils y furent vaincus. Ils firent avec succès la guerre de partisans et défendirent avec ténacité des places que les Romains assiégèrent fort mal. Mais ce n'était pas ainsi qu'ils pouvaient imposer la paix. Ils se défiaient de leurs mercenaires, souvent indisciplinés, de leurs généraux, dont plusieurs furent punis comme des traîtres, parce qu'ils avaient été malheureux. Et pourtant Amilcar Barca leur montra ce qu'un véritable chef était capable de faire avec des soldats de métier. Mais il vint trop tard; les quelques milliers d'hommes, les quelques galères qu'on lui donna ne suffisaient pas pour reprendre la Sicile. Ses exploits d'Heircté et d'Éryx furent plus utiles à sa gloire qu'à sa patrie.

1. Voir t. II, p. 322.

CHAPITRE III

LA GUERRE DES MERCENAIRES
LES CONQUÊTES DES BARCIDES EN ESPAGNE

I

La guerre contre Rome fut suivie de celle que Carthage eut à soutenir en Afrique contre ses mercenaires et ses sujets : lutte à laquelle on a donné le nom de guerre inexpiable[1].

Le récit de Polybe[2], notre unique source[3], est justement célèbre[4]. L'auteur l'a sans doute emprunté à un historien grec qui fut en rapports étroits avec les Carthaginois et, autant qu'il

1. Polybe, I, 65, 6 : τὸν παρὰ τοῖς πολλοῖς λεγόμενον ἄσπονδον πόλεμον. Polybe l'appelle la guerre de Libye, Λιβυκὸς πόλεμος : I, 13, 3; 70, 7; 88, 5; II, 1, 3; III, 27, 7; conf. Diodore, XXVI, 23 (pour ce passage, voir *infra*, p. 124); Appien, *Iber.*, 4. *Africum bellum* dans Tite-Live, XXI, 1, 4; 2, 1; 41, 12.

2. I, 65-88. J'ai consulté la traduction française de F. Bouchot.

3. Des fragments du livre XXV de Diodore (2-6) reproduisent, souvent textuellement, le récit et même les réflexions de Polybe. Il n'y a pas lieu d'admettre que les deux auteurs aient eu une source commune, qu'ils auraient copiée servilement : opinion soutenue par Unger, *Rheinisches Museum*, XXXIV, 1879, p. 92 et suiv. (conf. E. Meyer, *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1913, p. 704); v. *contra* Mommsen, *Römische Forschungen*, II, p. 266, et Meltzer, *De belli Punici secundi primordiis* (Berlin, 1885), p. VI, n. 1. Ne pas oublier que Polybe, contrairement à l'opinion de beaucoup d'écrivains anciens, déclare le plagiat honteux (IX, 2, 2). — Un passage de Porphyre, *De abstinentia ab esu animalium*, II, 57, dérive également de Polybe. Quelques indications, avec des inexactitudes, dans Appien, *Sic.*, II, 3; *Iber.*, 4; *Lib.*, 5, Voir aussi Cornélius Népos, *Amilcar*, II, 2-4. — Parmi les études consacrées à cette guerre, nous mentionnerons celles de Meltzer, II, p. 368-391, et de G. Veith, dans Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, III, 2 (Berlin, 1912), p. 520-571.

4. Surtout grâce à *Salammbô*. Ce fut la lecture de l'*Histoire romaine* de Michelet (I, 1831, p. 204-211) qui suggéra à Flaubert la pensée d'écrire ce roman.

semble, avec le parti d'Amilcar Barca[1]. Il paraît avoir abrégé l'exposé de son devancier[2] : peut-être a-t-il supprimé des indications chronologiques et géographiques qui nous eussent aidés à mieux comprendre la marche des événements.

Lors de la conclusion du traité qui enleva à Carthage ses dernières possessions en Sicile, il restait dans cette île plus de 20 000 mercenaires[3], dont la solde n'avait pas été payée. Après avoir conduit à Lilybée ceux qui étaient avec lui au mont Éryx, Amilcar Barca se démit de son commandement. Ce fut à Giscon, gouverneur de la ville, qu'incomba la tâche de faire passer toutes les troupes en Afrique. Craignant, dit Polybe, ce qui devait en effet arriver, il échelonna les départs, afin que les Carthaginois eussent le temps de payer les premiers débarqués et de les renvoyer chez eux, avant de recevoir les autres. Mais les dépenses de la guerre avaient presque vidé le Trésor : faute d'argent, on ne licencia personne; on espérait, d'ailleurs, que, si l'on négociait avec tous les mercenaires réunis, ils se résigneraient plus facilement à quelque diminution. Cependant, comme ils commettaient de jour et de nuit toute sorte d'excès, on résolut de les faire partir pour Sicca (Le Kef), où ils demeureraient jusqu'à ce que leurs compagnons d'armes fussent revenus de Sicile et que l'État eût pris les dispositions nécessaires pour s'acquitter de ses dettes. Ils y consentirent, mais ils demandèrent à laisser à Carthage, comme ils l'avaient fait auparavant[4], leurs femmes, leurs enfants et leurs bagages : ils les reprendraient quand ils viendraient toucher leur argent. On craignit

1. On a mis en avant le nom de Philinos d'Agrigente, dont Polybe s'est servi pour la première guerre punique (voir p. 75, n. 4) : Unger, *l. c.*, p. 99 et suiv. (après Gilbert). Mais nous ne savons même pas si cet historien avait raconté la guerre des mercenaires.

2. Il annonce que son récit sera court : I, 65, 5; conf. I, 13, 6-8.

3. Ce chiffre est donné par Polybe, I, 67, 13. On le retrouve dans Cornélius Népos, *Amilcar*, II, 2. Ces 20 000 hommes n'étaient pas tous des mercenaires proprement dits : la plupart d'entre eux étaient des Libyens, sujets de Carthage (voir t. II, p. 304, n. 6).

4. Con. t. II, p. 43 10,f. n.

que, séparés de nouveau des leurs, ils n'eussent hâte d'aller les rejoindre, et on leur opposa un refus, qui les mécontenta vivement. Ils reçurent chacun une pièce d'or et se mirent en route.

A Sicca, ils vécurent désœuvrés. Ils supputaient ce qui leur était dû, se rappelaient les promesses de leurs généraux dans les jours d'épreuve[1] et attendaient impatiemment la réalisation de leurs espérances[2].

Quand les 20 000 vétérans furent en ce lieu, Hannon, gouverneur militaire du territoire carthaginois[3], vint les trouver. Loin de les satisfaire, il leur parla de la lourdeur des tributs imposés par Rome, de la détresse de la République, et les pria de renoncer à une partie des sommes qu'on s'était engagé à leur payer. Ce furent partout des rassemblements tumultueux, des cris de fureur. Il y avait dans le camp des Ibères, des Gaulois, des Ligures, des Baléares, des demi-Grecs[4], surtout des Libyens[5]. Il était impossible de haranguer ensemble ces hommes dont les langues différaient[6]. Hannon ne crut pas devoir répéter quatre ou cinq fois le même discours, en le faisant traduire par des interprètes. Les officiers de chaque peuple furent donc chargés de transmettre ses avis et ses exhortations. Mais eux-mêmes ne comprenaient pas toujours ce qu'on leur disait, ou bien, par perfidie, ils tenaient à leurs hommes un langage différent de celui dont ils étaient convenus avec Hannon. En outre, les mercenaires reprochaient aux Carthaginois de leur avoir envoyé un général

1. Appien (*Sic.*, II, 3; *Iber.*, 4) mentionne, comme Polybe, les promesses de récompenses qu'Amilcar avait faites à ses soldats.

2. Polybe, I, 66.

3. Voir t. II, p. 302; *supra*, p. 93.

4. Pour ces demi-Grecs, voir t. II, p. 389.

5. Polybe, I, 67, 7. Diodore (XXV, 2, 2) mentionne aussi des Libyphéniciens : indication sans valeur, puisque cet auteur n'a pas d'autre source que Polybe.

6. Polybe dit pourtant ailleurs que la plupart des mercenaires comprenaient assez bien les discours qu'on leur adressait en langue punique : voir p. 115.

qui n'avait pas combattu à leur tête, et non les chefs qui savaient les services rendus par eux en Sicile, ceux qui leur avaient promis des récompenses. Plein de mépris pour Hannon [1], se défiant de leurs officiers et exaspérés contre Carthage, ils marchèrent sur la capitale et vinrent camper près de Tunis [2].

Le gouvernement punique reconnut trop tard la faute qu'il avait commise en réunissant tous ces mécontents, et surtout en ne gardant pas les femmes, les enfants, les effets qui eussent été des gages de leur fidélité. Les voyant si près, il ne négligea rien pour les calmer. Il leur envoya des vivres en abondance et accepta les prix qu'ils fixèrent eux-mêmes. Plusieurs députations, composées de sénateurs, vinrent leur promettre de faire droit à leurs demandes, dans la mesure du possible. La crainte que les mutins inspiraient accrut leur audace; ils se persuadèrent qu'on n'oserait jamais résister à des hommes qui avaient tenu tête aux légions romaines. Ayant obtenu satisfaction pour la solde, ils voulurent qu'on leur payât les chevaux qu'ils avaient perdus. Ils exigèrent ensuite le prix du blé qui leur était dû depuis longtemps, au taux le plus élevé qu'il eût atteint pendant la guerre [3]. Puis vinrent d'autres réclamations, tout à fait déraisonnables. Cependant les Carthaginois consentirent à prendre pour arbitre un des généraux qui avaient participé à la guerre de Sicile. Les mercenaires blâmaient la conduite d'Amilcar, qui, disait-on, avait, de son plein gré, donné sa démission et qui n'était pas venu à leur camp comme député; ils pensaient que l'indifférence de leur ancien chef contribuait à les faire dédaigner. Au contraire, ils ressentaient de la sympathie pour Giscon, qui les avait traités avec bienveillance, sur-

1. Il faut ajouter qu'en Afrique, Hannon s'était montré très dur pour les indigènes (v. *infra*, p. 106). Les Libyens du camp de Sicca ne l'ignoraient évidemment pas. Conf. Meltzer, II, p. 371.

2. Polybe, I, 67.

3. Pour ces réclamations, voir t. II, p. 355.

tout à l'époque de leur retour. On le choisit donc comme arbitre[1].

Giscon prit de l'argent et, traversant le lac, se rendit à Tunis. Après s'être entretenu avec les officiers, il réunit les soldats par nations. Il leur adressa des reproches et des conseils, puis il s'occupa de les payer.

Parmi les mercenaires, se trouvait un Campanien, nommé Spendios. Esclave chez les Romains, il s'était enfui auprès de leurs ennemis. C'était un homme d'une grande force corporelle et d'une étonnante bravoure. Craignant de retomber entre les mains de son ancien maître et d'être livré au supplice, il n'épargna ni paroles, ni manœuvres pour empêcher une entente. Il s'associa à un Africain de condition libre, Mathos. Celui-ci avait été l'un des principaux instigateurs des troubles : il redoutait qu'on ne le frappât afin de faire un exemple. Mathos s'adressa aux Libyens, les avertissant que Carthage se vengerait sur eux quand les autres, pourvus de leur argent, seraient retournés dans leur patrie; par le châtiment qu'elle leur infligerait, elle répandrait la terreur à travers toute l'Afrique. Il provoqua ainsi de violentes colères. Comme Giscon n'acquittait que la solde, remettant à plus tard le paiement du blé et des chevaux, tous les mercenaires tinrent une assemblée. Ils écoutèrent volontiers les attaques et les accusations de Spendios et de Mathos contre Giscon et les Carthaginois; mais, quand quelque autre ouvrait la bouche, ils se précipitaient sur lui et le lapidaient, sans même savoir s'il était pour ou contre les meneurs. Beaucoup de soldats et d'officiers périrent ce jour-là et au cours des assemblées qui suivirent. Dans le camp, où se parlaient diverses langues, un seul mot était compris de tous : « Frappe! », tant le geste qui l'expliquait était fréquent, surtout lorsque le vin échauffait les esprits. Quelqu'un prononçait-il le mot fatal, aussitôt des

1. Polybe, I, 68.

meurtriers accouraient de toute part et accablaient la victime désignée à leurs coups. Personne n'osant plus prendre la parole, Mathos et Spendios furent élus généraux[1].

Cependant Giscon ne renonçait pas à accomplir sa mission. Sachant quels terribles dangers menaçaient Carthage, il faisait tous ses efforts pour les écarter. Tantôt il s'adressait aux chefs, tantôt il haranguait tour à tour les différentes nations. Mais un incident déchaîna l'orage qu'il voulait conjurer. Les Libyens, qui n'avaient pas encore reçu leur solde, la lui ayant réclamée sur un ton impérieux, il les invita à la demander à Mathos, leur général. Cette réponse les mit dans une telle fureur qu'ils se jetèrent aussitôt sur l'argent qui était à leur portée et s'emparèrent de Giscon et de ses compagnons. Mathos et Spendios, persuadés que des actes contraires au droit des gens rendraient la rupture inévitable, excitèrent encore la foule ameutée; les caisses et les bagages des Carthaginois furent pillés, Giscon et les siens maltraités, enchaînés et enfermés dans une prison[2].

II

Mathos s'empressa d'envoyer des députés aux villes africaines, pour les appeler à la liberté et solliciter leur concours[3]. Il en envoya sans doute aussi aux Numides, qui, nous le verrons, participèrent à la révolte[4]. Presque tous les Libyens du territoire punique firent cause commune avec les mercenaires[5]. Pendant la guerre contre Rome, les Carthaginois les

1. Polybe, I, 69.
2. *Id.*, I, 70, 1-5.
3. *Id*, I, 70, 8.
4. *Infra*, p. 112. Cf. Appien, *Sic.*, II, 3. Appien (*ibid.*) prétend qu'un grand nombre d'esclaves fugitifs se joignirent aux rebelles. Zonaras (VIII, 17, p. 399, *b*) dit que c'étaient des esclaves qui habitaient Carthage : cela est invraisemblable.
5. Polybe, I, 70, 9.

avaient durement traités; ils avaient exigé la moitié des récoltes et imposé aux villes des tributs doubles de ceux qu'elles payaient auparavant[1]; ils n'avaient accordé aucune remise, même aux plus pauvres. Les gouverneurs qu'ils appréciaient n'étaient pas ceux qui se conduisaient avec douceur et humanité, mais ceux qui, par une sévérité inflexible, leur procuraient le plus d'argent : Hannon était de ces derniers. Les Libyens, ainsi pressurés et persécutés, n'avaient pas besoin des prières de Mathos; ils se soulevèrent dès qu'ils connurent les événements de Tunis. Les femmes, qui se souvenaient des violences commises contre leurs pères et leurs maris, voulurent contribuer aux frais de la guerre; elles prirent partout l'engagement de ne rien cacher de ce qu'elles avaient de précieux et, sans hésiter, elles livrèrent leurs parures. Mathos et Spendios recueillirent des sommes assez importantes pour payer aux mercenaires l'arriéré de leur solde et faire face aux dépenses nécessaires[2].

De tous côtés, ils recevaient des vivres, des hommes[3]; 70 000 Libyens se joignirent à eux[4]. Ils divisèrent leurs forces. Deux armées allèrent assiéger Utique et Bizerte, restées fidèles aux Carthaginois[5]. D'autres troupes occupaient fortement le camp de Tunis et isolaient Carthage du continent[6]. Les rebelles s'approchaient même des murailles, soit de jour, soit

1. Voir t. II, p. 303-4.
2. Polybe, I, 72.
3. *Id.*, I, 70, 9.
4. *Id.*, I, 73, 3. Ce chiffre est évidemment approximatif, comme la plupart de ceux que donnent les auteurs anciens pour les effectifs des armées. Il ne me semble pas qu'on puisse prouver qu'il soit inexact. A la bataille du Bagrada, les révoltés ne disposèrent, d'après Polybe, que de 25 000 hommes. Mais ils avaient des troupes à Tunis et devant Bizerte, peut-être en d'autres lieux. D'ailleurs, à cette époque, beaucoup d'indigènes, voyant la guerre traîner en longueur, étaient peut-être retournés chez eux et s'occupaient de leurs travaux agricoles, en attendant qu'on les rappelât pour un effort décisif (conf. Polybe, I, 77, 3). — Cornélius Népos (*Amilcar*, II, 4) parle de plus de 100 000 hommes en armes sous les murs de Carthage.
5. Polybe, I, 70, 9; 73, 3.
6. *Id.*, I, 73, 3 et 6.

de nuit, et, par leur audace, épouvantaient les habitants[1].

Après une très longue guerre, qui s'était si mal terminée pour eux, les Carthaginois avaient espéré se refaire dans la paix. Et maintenant ce n'étaient plus de lointaines possessions qu'ils devaient défendre; c'était l'existence de leur patrie. Les produits agricoles qu'ils tiraient des campagnes voisines et qui les nourrissaient, les revenus que leur rapportait leur empire africain, les troupes étrangères qui constituaient leur armée, toutes ces ressources leur manquaient en même temps et se tournaient même contre eux. Leurs arsenaux étaient presque vides, leur flotte de combat presque détruite; ils n'avaient pas de provisions de bouche; au dehors, ils ne pouvaient compter sur aucun ami, sur aucun allié[2].

Il fallait pourtant soutenir la lutte. Hannon, le conquérant de Theveste, fut désigné comme général[3]. Dans la préparation de la guerre, il se montra à la hauteur de sa tâche[4]. On rassembla des mercenaires, on enrôla les citoyens en âge de porter les armes, on forma parmi eux un corps de cavalerie, on équipa les navires dont on disposait encore, des trirèmes, des vaisseaux à cinquante rames, des barques de grandes dimensions[5].

Ce fut peut-être par mer qu'Hannon se porta au secours d'Utique[6]. Il se fit remettre par les assiégés les catapultes et autres engins qu'ils possédaient, et, après s'être établi devant la ville, il attaqua le camp ennemi. Il avait une centaine d'éléphants qui, faisant irruption, tuèrent beaucoup de mercenaires et chassèrent les autres. Ceux-ci gagnèrent une colline

1. Polybe, I, 73, 7.
2. *Id.*, I, 71.
3. *Id.*, I, 73, 1.
4. *Id.*, I, 74, 1.
5. *Id.*, I, 73, 2.
6. Polybe a dit auparavant que les communications de Carthage avec le continent étaient coupées par terre. La flotte improvisée dut servir au transport de l'armée; on n'en avait que faire pour combattre les mercenaires, dépourvus de marine. Les éléphants purent être transportés sur des radeaux.

escarpée et boisée, qui leur parut une position sûre[1]. Hannon était habitué aux combats contre les Numides et les Libyens, qui, après une défaite, prenaient la fuite pour ne plus s'arrêter pendant deux ou trois jours. Il crut la victoire complète, ne s'inquiéta plus de ses troupes, ni du camp, et rentra dans Utique, où il se reposa de ses fatigues. Il avait des qualités d'organisateur, mais, en campagne, il était sans énergie et incapable de profiter des circonstances. Les mercenaires réfugiés sur la colline avaient appris, avec le chef audacieux qu'était Amilcar, à faire alterner, même plusieurs fois par jour, les retraites et les retours offensifs. Informés du départ d'Hannon et voyant que ses soldats se répandaient sans crainte dans la campagne, ils revinrent, massacrèrent un grand nombre de Carthaginois et forcèrent le reste à fuir honteusement jusqu'aux murs et aux portes d'Utique. Ils s'emparèrent de toutes les machines. Quelques jours plus tard, Hannon se retrouva en présence des rebelles, près de la ville de Gorza, et laissa échapper par sa négligence des occasions de les vaincre, soit en bataille rangée, soit par surprise[2].

Fort mécontents de lui, ses concitoyens élurent général Amilcar Barca. Ils lui confièrent, outre 70 éléphants, des fantassins et des cavaliers recrutés dans la capitale même, des mercenaires qu'ils avaient embauchés et d'autres qui s'étaient séparés des révoltés : en tout 10 000 soldats.

On sait que des collines d'accès difficile s'étendent au delà de l'isthme qui relie la péninsule de Carthage au continent. Des passages pratiqués de main d'homme les traversaient[3]. Or les gens de Mathos occupaient toutes les positions qui per-

1. Probablement le djebel Menzel Ghoul, qui est situé au Sud-Ouest d'Utique et dont le point culminant (à 4 kilomètres de la ville) s'élève à 165 mètres : Veith, p. 531 et carte 12, *b*.

2. Polybe, I, 74. Il ne dit pas ce que fit l'armée d'Hannon jusqu'au moment où elle se réunit à celle d'Amilcar (voir p. 116).

3. Voir t. II, p. 4.



Environs de Carthage.

mettaient de fermer ces voies. A l'Ouest et au Nord des collines, le Bagrada (la Medjerda) constituait un autre obstacle[1], car l'abondance de ses eaux empêchait d'ordinaire de le franchir à gué. Un seul pont était jeté sur le fleuve; Mathos le faisait garder par des forces si importantes que les cantonnements constituaient une sorte de ville. Il était donc impossible, non seulement à des troupes, mais même à des hommes isolés de sortir de Carthage à l'insu des ennemis.

Amilcar s'avisa d'un heureux expédient. Il avait observé que, quand certains vents soufflaient[2], l'embouchure du Bagrada s'emplissait de sable et qu'il se formait là, le long de la mer, une barre que l'on pouvait passer à gué. Il tint l'armée prête pour le départ et, ne révélant à personne son dessein, il attendit l'occasion favorable. Quand elle se présenta, il quitta Carthage pendant la nuit et, au point du jour, il se trouva, avec tous les siens, de l'autre côté du fleuve, sans avoir attiré l'attention[3]. Il s'avança à travers la plaine, dans la direction du pont[4].

A cette nouvelle, Spendios n'hésita pas à livrer bataille. Deux armées, l'une de 10 000 hommes, l'autre de plus de 15 000, accoururent du pont et du camp établi devant Utique et attaquèrent les Carthaginois, qu'elles espéraient écraser en les enfermant entre elles. Dans sa marche, Amilcar avait mis en tête ses éléphants, que suivaient les cavaliers et les fantassins armés à la légère; puis venaient les soldats pesamment armés. Lorsqu'il vit les ennemis s'élancer avec une ardeur téméraire, le général modifia la disposition de ses troupes. Il ordonna à celles qui étaient en avant de battre très rapide-

1. Pour le cours inférieur de la Medjerda à cette époque, voir t. II, p. 143-4.
2. Probablement les vents d'Est : conf. Bernard, *Bull. de géographie historique*, 1911, p. 213.
3. Polybe (I, 75, 9) le dit expressément. Il n'y a donc pas lieu de supposer (Veith, p. 534, n. 1) que les mercenaires furent informés du passage d'Amilcar avant que cette opération ne fût terminée.
4. Polybe, I, 75.

ment en retraite et fit faire à celles qui étaient en arrière les mouvements nécessaires pour les opposer aux assaillants[1]. Les Libyens et les mercenaires, croyant que leurs adversaires ont peur, les poursuivent sans garder leurs rangs. Mais les fuyards s'arrêtent et font volte-face quand ils sont parvenus auprès de l'infanterie lourde; celle-ci s'avance en bon ordre. Ces manœuvres inattendues déconcertent les rebelles. Ils prennent la fuite, heurtent et culbutent leurs compagnons, sont écrasés par les éléphants et les chevaux qui les chargent. Six mille furent tués, deux mille faits prisonniers; les autres revinrent précipitamment vers leurs camps. Amilcar alla occuper le pont du Bagrada, que les vaincus abandonnèrent pour se sauver à Tunis[2].

1. Polybe (I, 76, 5) parle d'une conversion. On pourrait supposer qu'Amilcar ordonna à ses hoplites d'obliquer les uns à droite, les autres à gauche, afin de les opposer, d'une part, à l'armée d'Utique, d'autre part, à l'armée du pont. Voir une autre explication dans Veith, p. 534. Les indications de Polybe ne me paraissent pas suffisantes pour reconstituer cette bataille avec certitude.

2. Polybe, I, 76, 1-10. — A l'époque romaine, une route, reliant Carthage à Utique, traversait le djebel Nahéli, passait au lieu appelé *Ad Gallum Gallinaceum*, aujourd'hui la Sebbala, puis se continuait en plaine (Tissot, II, p. 55-57). Il est à croire qu'une voie suivant le même parcours existait à l'époque punique : pour unir leur ville à Utique, les Carthaginois avaient dû établir un tracé aussi direct que possible, un de ces passages faits de main d'homme qui, dit Polybe, franchissaient les collines interposées entre l'isthme et le continent. On a objecté (La Blanchère, *Bull. archéol. du Comité*, 1887, p. 443) que la plaine qui s'étend au Nord de la Sebbala était alors coupée de marais pendant une bonne partie de l'année. Mais elle l'était sans doute aussi à l'époque romaine, au temps où la route existait certainement. La Medjerda, que l'on rencontrait à peu de distance de la Sebbala, pouvait être traversée soit à gué (quand les eaux étaient basses), soit en bac, soit sur un pont. Si l'on admet cette dernière hypothèse, le pont unique dont parle Polybe aurait été à 1 500 mètres au Nord-Ouest de la Sebbala et à neuf kilomètres à peu près de l'embouchure du fleuve (conf. Veith, carte 12, *c-g*). Il semble bien, cependant, qu'il se soit trouvé plus en amont. Ayant passé la barre, Amilcar se dirigea vers le pont. S'il n'avait eu que neuf kilomètres à faire, il aurait pu y être en deux heures. Or, lorsque la bataille s'engagea, il ne l'avait pas atteint; il devait même en être assez loin, puisqu'il eut à combattre l'armée qui, de ce pont, vint à sa rencontre. Pourtant cinq heures au moins s'écoulèrent entre le moment où le passage d'Amilcar fut connu des ennemis et le début de la bataille. Nous savons, en effet, que l'armée qui assiégeait Utique participa à l'action. Elle se trouvait à environ quatre lieues de la Medjerda, distance qu'eurent à franchir d'abord les courriers qui l'avertirent, puis l'armée elle-même. On peut admettre qu'après la traversée du fleuve, Amilcar accorda quelque repos à ses troupes, qui venaient de faire, en pleine nuit, près de quatre lieues. Mais il est inadmissible qu'il ait perdu plusieurs heures, surtout s'il pouvait, grâce à une marche rapide, attaquer et vaincre l'armée du pont avant

Ils renoncèrent aussi au siège d'Utique[1]. Barca ne resta pas inactif après ce beau succès. Il emmena son armée en campagne, recevant des soumissions ou prenant d'assaut des lieux fortifiés[2].

III

Mathos assiégeait Bizerte, dont il ne voulait pas s'éloigner. Il invita Spendios et Autarite, chef des Gaulois, à suivre les mouvements d'Amilcar, mais à ne pas s'aventurer dans les plaines, à cause du grand nombre d'éléphants et de cavaliers dont les Carthaginois disposaient, à longer au contraire les montagnes et à attaquer quand l'ennemi s'engagerait sur des terrains qui lui seraient défavorables. En même temps, il pria les Numides et les Libyens d'envoyer des renforts. Spendios prit à Tunis environ 6 000 soldats de diverses nations et les 2 000 Gaulois d'Autarite, et il fit ce que lui conseillait Mathos. Amilcar campait dans une plaine entourée partout de montagnes[3], quand arrivèrent les indigènes qui venaient prêter main-forte aux mercenaires. Il se trouva tout à coup dans une situation cri-

l'arrivée de celle d'Utique. Nous supposons donc que le pont n'était pas dans le voisinage de la Sebbala. Peut-être La Blanchère (qui donne d'autres raisons) n'a-t-il pas eu tort de le placer à l'Ouest du djebel Ahmar, près d'Henchir Bou Djaoua, à environ vingt kilomètres de l'embouchure (*l. c.*, p. 443-5). Ce pont aurait porté une route qui, venant de Carthage, aurait passé à proximité de Tunis et contourné les collines au Sud et au Sud-Ouest. La bataille aurait pu être livrée au Nord de Sidi Tabet. Voir la petite carte à la p. 109; je me suis servi pour la dresser de la carte 12, n° *a*, de M. Veith.

1. Polybe, I, 75, 3.

2. *Id.*, I, 76, 10.

3. *Id.*, I, 77, 6 : ἔν τινι πεδίῳ πανταχόθεν ὄρεσι περιεχομένῳ. Polybe ne donne pas d'indications plus précises. On peut supposer que cette plaine n'était pas très loin de Tunis et de Carthage. M. Veith (p. 540-1; carte 12, *d*) a cru la retrouver dans le cirque appelé Khangat el Hedjaj, situé à environ sept lieues au Sud-Est de Tunis. Là s'élevait la ville de Néphéris qui joua un grand rôle lors de la troisième guerre punique (voir t. II, p. 109; *infra*, p. 360). L'identification a paru si certaine à M. Veith qu'il a qualifié la bataille mentionnée par Polybe de bataille de Néphéris et qu'il a indiqué les positions et les mouvements des combattants.

tique, ayant devant lui les Libyens, derrière, les Numides et, sur son flanc, Spendios[1].

Il y avait parmi les Numides un personnage d'un rang élevé, appelé Naravas[2]. Son père avait eu des relations amicales avec les Carthaginois; lui-même admirait Amilcar. Jugeant que les circonstances étaient propices pour se concilier sa bienveillance, il se dirigea vers son camp, avec une escorte d'une centaine d'hommes. Quand il fut arrivé devant la palissade, il s'arrêta et, sans manifester aucune crainte, il fit un signe de la main. Barca, étonné, lui envoie un de ses cavaliers. Naravas demande à parler au général, qui hésite, redoutant une perfidie. Le Numide remet alors aux siens son cheval et ses armes et entre seul dans le camp. Conduit à Amilcar, il lui dit qu'il a de la sympathie pour tous les Carthaginois, mais qu'il désire surtout devenir son ami; il vient se mettre à sa disposition et, désormais, il sera son loyal compagnon dans toutes ses entreprises. L'autre accepta cette offre avec empressement et promit même au chef indigène de lui donner sa fille, s'il restait fidèle à Carthage. Naravas amena les cavaliers qu'il commandait, au nombre d'environ deux mille[3].

Spendios, s'étant joint aux Libyens, descendit dans la plaine et attaqua Amilcar, qui avait rangé ses troupes en bataille. La victoire, très disputée, resta aux Carthaginois, grâce à leurs éléphants et à l'aide très efficace de Naravas. Autarite et Spendios s'enfuirent, laissant sur le terrain 10 000 morts. Amilcar avait fait 4 000 prisonniers. Il autorisa ceux qui le voulurent à prendre du service dans son armée. Quant à ceux qui s'y refusèrent, il les réunit et leur dit qu'il leur pardonnait leur conduite passée et qu'ils étaient libres d'aller où bon leur semblait, à condition de ne plus combattre Car-

1. Polybe, I, 77.
2. Polybe écrit ce nom Ναραύας.
3. *Id.*, I, 78, 1-9.

thage : si quelqu'un d'entre eux, ajouta-t-il, était repris les armes à la main, il serait châtié de la manière la plus rigoureuse[1].

Les anciens soldats d'Amilcar se souvenaient des exploits accomplis sous ses ordres et cette générosité calculée était propre à renouer les liens qui les avaient attachés à un tel chef. Elle inquiéta fort Mathos, Spendios et Autarite, qui voulurent rendre toute réconciliation impossible. Ils convoquèrent les rebelles et firent paraître devant eux un homme qui prétendit avoir été envoyé par les mercenaires de Sardaigne : ces derniers s'étaient aussi révoltés et avaient massacré tous les Carthaginois de l'île. La lettre apportée par le faux messager recommandait de bien garder Giscon et les autres captifs, parce qu'il y avait dans l'armée des gens qui s'entendaient avec l'ennemi pour les délivrer. Spendios prit aussitôt la parole et conseilla à ceux qui l'écoutaient de ne pas se laisser séduire par la conduite d'Amilcar, car sa bonté n'était qu'une ruse pour les décider à se remettre entre ses mains; quand il les tiendrait tous, tous seraient victimes de sa vengeance. Ensuite, le Campanien leur montra que relâcher Giscon serait un acte de faiblesse et une grande faute : cet habile général, après le traitement qu'il avait subi, les combattrait avec une haine acharnée. Tandis qu'il discourait encore, un autre messager parut; il affirma qu'on l'avait envoyé de Tunis et apporta une lettre contenant le même avis que la première[2].

Autarite déclara alors qu'il n'y avait qu'un seul moyen de salut. C'était de renoncer à tout espoir d'un accord avec Carthage. Quiconque penserait autrement serait un traître. Il fallait faire périr dans les supplices Giscon, ceux que l'on avait pris avec lui et tous les Carthaginois que l'on prendrait à l'avenir. Autarite avait beaucoup d'influence dans les assemblées, parce qu'il

1. Polybe, I, 78, 10-15.
2. *Id.*, I, 79.

parlait le punique, l'ayant appris au cours de ses campagnes; il pouvait se faire entendre de la plupart des mercenaires, qui avaient acquis quelque connaissance de cette langue dans leurs longues années de service. On l'applaudit. Cependant des gens de plusieurs nations, se souvenant de la bienveillance de Giscon, s'avancèrent et demandèrent que les tortures au moins lui fussent épargnées. Leurs voix se confondant et chacun s'exprimant en sa propre langue, on ne saisit pas tout d'abord le sens de leurs discours. Mais, aussitôt qu'on sut ce qu'ils voulaient, quelqu'un s'écria : « Frappe! », et ces malheureux furent lapidés. Leurs parents emportèrent leurs corps, réduits en lambeaux comme s'ils avaient été déchirés par des fauves.

Spendios fit conduire hors du retranchement Giscon et les autres prisonniers, dont le nombre était d'environ sept cents. A peu de distance du camp, on leur coupa les mains, en commençant par ce Giscon, dont naguère les mercenaires proclamaient les bienfaits et qu'ils avaient choisi pour arbitre. Puis on leur fit subir d'autres mutilations, on leur rompit les jambes et on les jeta, respirant encore, dans une fosse[1].

Quand ils connurent ces atrocités, les Carthaginois envoyèrent des députés à leurs deux généraux, Amilcar et Hannon, pour les conjurer d'en tirer vengeance, et des hérauts au camp ennemi, pour demander l'autorisation d'emporter les corps des suppliciés. Les mercenaires refusèrent de les rendre et ils déclarèrent que, si on leur envoyait encore des parlementaires, ceux-ci seraient traités comme Giscon. Ils résolurent de mettre à mort tous les Carthaginois dont ils s'empareraient, de couper les mains à tous les autres hommes qui serviraient dans les

1. Polybe, I, 80. Giscon avait été arrêté à Tunis, mais son exécution n'eut pas lieu dans cette ville, puisque Polybe parle ici d'un messager qui prétendit en venir. Nous ignorons l'emplacement du camp où se trouvaient alors Mathos, qui, peu de temps auparavant, assiégeait Bizerte, Spendios et Autarite, qui venaient d'échapper à Amilcar, et où l'on avait emmené les prisonniers.

troupes puniques et de les renvoyer en cet état à Carthage : ce qu'ils firent désormais[1].

Amilcar, espérant que la réunion des deux armées hâterait la fin de la guerre, invita Hannon à le rejoindre. Il ordonna que, dans les combats, on ne fît grâce de la vie à personne. Lorsqu'on lui amenait des prisonniers, il les jetait à ses éléphants, qui les écrasaient. Il comprenait qu'il ne viendrait à bout des rebelles qu'en les exterminant[2].

Les Carthaginois commençaient à reprendre courage, quand de nouveaux malheurs les accablèrent. Les deux généraux ne purent s'accorder. Leur inimitié les empêcha de profiter d'occasions propices et permit même aux ennemis de remporter des succès. On décida à Carthage que l'un des deux chefs quitterait l'armée; le commandement resterait à celui qui serait désigné par les troupes. Le choix des soldats se porta sur Amilcar[3]. Des vaisseaux de transport, qui arrivaient des Emporia[4], chargés de vivres, et sur lesquels on comptait beaucoup, furent détruits par une tempête : véritable désastre pour les Carthaginois, car ils n'étaient plus maîtres de la Sardaigne, qui, jadis, avait subvenu à leurs besoins dans des circonstances semblables[5]. Enfin, Utique et Bizerte firent défection. Ces deux villes qui étaient toujours demeurées fidèles, même lors des invasions d'Agathocle[6] et de Régulus, qui, dans la guerre présente, avaient seules en Afrique résisté courageusement à la révolte, s'unirent sans motif[7] aux Libyens et, depuis lors, se montrèrent aussi dévouées à leurs nouveaux alliés qu'achar-

1. Polybe, I, 81.
2. *Id.*, I, 82, 1-2.
3. Conf. t. II, p. 254-5, 421 (n. 10).
4. Pour les Emporia, voir t. II, p. 127-8.
5. Polybe, I, 82, 3-7.
6. Voir p. 47.
7. S'il est vrai qu'Utique et Bizerte n'aient eu aucun grief contre Carthage, elles l'abandonnèrent parce qu'elles la crurent perdue. Par leur acharnement contre les Carthaginois, elles cherchèrent sans doute à faire oublier aux rebelles la résistance énergique qu'elles leur avaient opposée.

nées contre Carthage. Après avoir massacré et jeté du haut des remparts 500 hommes qu'elle avait envoyés à leur secours[1], les habitants ouvrirent leurs portes aux rebelles et ne voulurent même pas consentir à l'ensevelissement de leurs victimes[2].

Ces événements enhardirent Mathos et Spendios. Ils bloquèrent étroitement la capitale. Mais Amilcar tenait la campagne et interceptait les vivres qu'on leur envoyait. Il était secondé par Hannibal, que le peuple avait nommé général à la suite de l'exclusion d'Hannon et, semble-t-il, subordonné à Barca[3]. Naravas, de son côté, lui rendait les plus grands services[4].

Carthage, elle aussi, était menacée de la famine. Elle implora Hiéron, qui la secourut avec beaucoup de zèle : le roi de Syracuse comprenait bien que, si elle disparaissait, les Romains n'auraient plus aucun souci de le ménager[5]. Quant aux Romains, ils observèrent loyalement le récent traité; ils se montrèrent même bienveillants, quoique, au début de la guerre, ils eussent failli se brouiller avec le gouvernement carthaginois. Celui-ci avait arrêté et jeté en prison des gens qui venaient d'Italie apporter des vivres aux rebelles. C'était assurément son droit; cependant Rome, mécontente, avait envoyé des députés pour réclamer la mise en liberté des captifs, dont le nombre s'élevait à environ cinq cents. Carthage ayant cédé[6], les Romains

1. Il s'agit peut-être d'un fait qui se passa dans l'une des deux villes, et non pas dans les deux à la fois.
2. Polybe, I, 82, 8-10.
3. Conf. t. II, p. 229, n. 5; p. 422, n. 6.
4. Polybe, I, 82, 11-14.
5. *Id.*, I, 83, 2-4.
6. Nous trouvons à ce sujet des indications inexactes dans Appien (*Lib.*, 5; conf. *ibid.*, 86, et *Iber.*, 4). Les Carthaginois, raconte-t-il, dépouillaient tous les marchands étrangers qu'ils rencontraient le long des côtes d'Afrique; ils tuaient même ceux qui étaient citoyens romains et les jetaient à la mer, afin qu'on ignorât leurs crimes. Ces crimes, on les connut enfin, mais Carthage ne consentit à les réparer que sous la menace d'une guerre. Elle donna alors satisfaction à Rome en lui abandonnant la Sardaigne. Conf. Zonaras, VIII, 18, p. 400, *a*. Récit évidemment forgé pour justifier la mainmise de Rome sur l'île (v. *infra*, p. 127). Polybe le rejette (III, 28, 2-3).

lui en surent si bon gré qu'ils lui restituèrent tous les prisonniers de la guerre de Sicile qui étaient encore détenus chez eux [1]. Depuis lors, ils firent un accueil empressé à toutes ses requêtes [2]. Ils invitèrent les marchands à lui fournir les choses nécessaires et leur interdirent tout rapport avec les mercenaires et les Libyens [3]. Ils repoussèrent un appel des révoltés de Sardaigne; ils refusèrent aussi de violer le traité en acceptant l'offre d'Utique, qui s'était donnée à eux [4]. Grâce à ces concours, les Carthaginois purent soutenir le siège. Les assiégeants, au contraire, furent réduits par Amilcar à une telle famine qu'ils renoncèrent à leur entreprise [5].

IV

Peu après, Mathos et Spendios réunirent les guerriers les plus braves [6], entre autres ceux qui avaient à leur tête un indigène nommé Zarzas. Ces troupes se mirent en cam-

1. Polybe, I, 83, 5-8; conf. III, 28, 3. Voir aussi Zonaras, VIII, 17, p. 399, *b*; Eutrope, II, 27, 4. Ces prisonniers non délivrés étaient ceux qui n'avaient trouvé personne pour les racheter (Meltzer, II, p. 388). On lit dans Valère-Maxime (V, 1, 1 *a*) qu'il y en avait 2 743 : c'est peut-être une invention d'un chroniqueur, qui savait que la précision inspire confiance.

2. Selon Appien (*Sic.*, II, 3; *Lib.*, 5) et Zonaras (*l. c.*), ils l'autorisèrent, par dérogation au traité de 241, et pour cette guerre seulement, à lever en Italie des mercenaires.

3. Polybe, I, 83, 9-10. Voir aussi Appien, *Sic.*, II, 3; Zonaras, *l. c.*

4. Polybe, I, 83, 11. Si l'on en croit Appien (*Sic.*, *l. c.*; *Lib.*, 5) et Zonaras (*l. c.*) les Romains tentèrent de réconcilier Carthage avec ses ennemis, qui leur avaient fait appel. Mais les députés qu'ils envoyèrent en Afrique ne réussirent pas dans leur mission, les Libyens, dit Appien (*Lib.*, 5), ne les ayant pas écoutés et s'étant déclarés prêts à remettre leurs villes au pouvoir de Rome, si elle le voulait. On peut supposer qu'il s'agissait de rétablir la paix entre Carthage et Utique (Meltzer, II, p. 389). Mais ces indications sont très suspectes.

5. Polybe, I, 84, 1-2.

6. Au nombre de 50 000, dit Polybe (I, 84, 3). Ce chiffre et celui des 40 000 rebelles massacrés à la Scie sont bien élevés pour une armée qui comptait vaincre par la facilité de ses mouvements sur des terrains accidentés (conf. Veith, p. 570). Lors de la première campagne, les forces de Spendios étaient moins importantes : 8 000 mercenaires, que rejoignirent des Libyens et des Numides; 10 000 tués et 4 000 prisonniers dans la bataille finale. Il est vrai que ces troupes n'avaient pas alors à combattre des ennemis aussi nombreux, puisque les armées d'Amilcar et d'Hannon étaient encore séparées.

pagne [1], serrant de près Amilcar, tout en évitant les terrains plats, où elles auraient eu affaire aux cavaliers de Naravas et aux éléphants. Elles n'étaient nullement inférieures à leurs adversaires pour la vigueur des attaques. Elles n'en subissaient pas moins de fréquents échecs, par la faute de ceux qui les commandaient, tacticiens inexpérimentés et incapables de se mesurer avec un général d'une habileté consommée. Tantôt Barca massacrait des détachements qu'il avait su isoler et envelopper; tantôt il attirait le gros des forces ennemies dans des embuscades, ou bien il fondait sur elles, soit de jour, soit de nuit. Ceux qu'il prenait, il les jetait aux éléphants.

Enfin, par d'adroites manœuvres, il occupa des positions si avantageuses qu'il cerna toute l'armée des mercenaires. Comme les fossés et les retranchements dont il les entoura les empêchaient de fuir et qu'ils n'osaient pas risquer la bataille, ils épuisèrent leurs vivres et durent se nourrir de chair humaine. Après les crimes qu'ils avaient commis, ils ne pensaient pas à se rendre; d'ailleurs, leurs chefs leur annonçaient qu'on allait venir de Tunis pour les délivrer et cet espoir les soutenait [2].

Lorsqu'ils eurent mangé les prisonniers, puis les esclaves, sans voir arriver les secours attendus, ils menacèrent ces chefs qui les avaient trompés et qu'ils rendaient responsables de leurs souffrances. Autarite, Zarzas et Spendios se résignèrent à essayer de traiter avec Amilcar. Ils obtinrent une entrevue et allèrent au camp punique, accompagnés de sept autres capitaines. Amilcar leur imposa ces conditions : « Les Carthaginois prendront parmi les ennemis dix hommes à leur choix. Quant aux autres, ils pourront se retirer, en ne gardant qu'une tunique ». Le pacte conclu, Barca déclara qu'il choisissait les dix députés présents. Ce fut ainsi que les principaux rebelles

1. Mathos paraît être resté à Tunis, où nous le trouvons plus tard. En tout cas, il n'était pas à l'affaire de la Scie.

2. Polybe, I, 84, 3-12.

tombèrent en son pouvoir. A la nouvelle qu'ils étaient arrêtés, leurs soldats, qui ignoraient les termes de la capitulation, crurent à une trahison et coururent aux armes. Mais Amilcar les enveloppa et, avec l'aide de ses éléphants, les fit tous périr, au nombre de 40 000, dit Polybe [1].

Cela se passa, ajoute-t-il, « au lieu que l'on appelle la Scie, parce qu'il offre en effet l'aspect de cet instrument [2] ». Il s'agit de crêtes dentelées : le nom fait penser à celui de *Sierra* (scie), donné par les Espagnols à des chaînes de montagnes. La campagne des deux armées durait depuis quelque temps, puisque les mercenaires avaient été déjà plusieurs fois battus [3]; cependant on peut supposer que la Scie n'était pas trop éloignée de Tunis, d'où ils attendaient des secours [4]. Le lieu devait, comme le remarque Tissot [5], « offrir l'aspect d'une sorte de cirque, plus ou moins ouvert sur quelques points de sa circonférence, mais facile à entourer et à fermer ». L'espace dans lequel les révoltés se laissèrent cerner était peu accidenté, puisque, lors de la bataille, Amilcar se servit efficacement de ses éléphants [6]. Ces indications ne paraissent pas suffisantes pour identifier la Scie d'une manière certaine. Selon Tissot [7], le théâtre de l'exploit d'Amilcar aurait été un cirque, entouré de collines aux arêtes dentelées, qui se trouve au Sud-Ouest de Zaghouane et au Nord-Ouest de Kairouan, à droite de l'oued Nebaane, près d'Aïn es-Sif [8]. M. Veith rejette l'hypothèse de son devancier [9] et propose une solution qu'il juge

1. Polybe, I, 85. Cornélius Népos (*Amilcar*, II, 4) écrit inexactement : « hostes ... eo compulit ut locorum angustiis clausi, plures fame quam ferro interirent ».
2. I, 85, 7 : περὶ τὸν τόπον τὸν Πρίονα καλούμενον· ὃν συμβαίνει διὰ τὴν ὁμοιότητα τοῦ σχήματος πρὸς τὸ νῦν εἰρημένον ὄργανον ταύτης τετευχέναι τῆς προσηγορίας.
3. πολλάκις : Polybe, I, 84, 5.
4. Tissot, *Géographie*, I, p. 547.
5. *L. c.*
6. Veith, p. 547.
7. P. 547-8.
8. Carte au 50 000e, fe de Djebibina (à l'Ouest); conf. Veith, carte 12, *e*.
9. *L. c.*, p. 548-9. Il rejette aussi (p. 549-550) l'identification que l'on a proposée avec le Khangat el Hedjaj (pour ce cirque, v. *supra*, p. 112, n. 3).

définitive [1]. A environ 16 kilomètres à l'Ouest d'Hammamet, sur une piste reliant cette ville à Zaghouane, on rencontre une ligne de crêtes, présentant des arêtes en forme de dents de scie (djebel el Jedidi, djebel Menzel Moussa) [2]. Elle borde au Sud un petit bassin triangulaire, qu'enserrent d'autres hauteurs, abruptes à l'Ouest, plus accessibles à l'Est; quatre passages qui y débouchent sont faciles à garder [3]. Le site répond, comme le montre M. Veith, aux très maigres données du problème. Reste à savoir si, en cherchant ailleurs, on n'en trouverait pas d'autres qui y répondraient aussi. Les crêtes dentelées, calcaires ou schisteuses, ne sont pas rares dans les régions plissées de l'Afrique du Nord.

Après cette victoire, Amilcar, Hannibal et Naravas purent en toute sécurité parcourir le territoire punique; ils reçurent la soumission de beaucoup de Libyens et se rendirent maîtres d'une multitude de « villes ». Puis ils marchèrent sur Tunis, pour y assiéger l'armée de Mathos. Hannibal s'établit du côté de Carthage [4], Amilcar, du côté opposé [5]. Spendios et les autres prisonniers furent conduits en face des remparts et mis en croix, à la vue de leurs compagnons d'armes [6].

Sur ces entrefaites, Mathos, ayant remarqué qu'Hannibal, par excès de confiance, négligeait de se garder, attaqua soudain son camp, tua un grand nombre de ses soldats, chassa le reste, s'empara de tous les bagages. Il prit même le général et le fit amener aussitôt à la croix de Spendios, dont le corps fut détaché. On tortura cruellement Hannibal et on le suspendit,

1. P. 550-4.

2. Conf. Carton, *Bull. de la société archéol. de Sousse*, VII, 1909, p. 93.

3. Carte au 50 000e, fe de Bou Ficha (partie Nord-Est). Veith, carte 12, *f*.

4. Peut-être occupa-t-il les hauteurs du Belvédère, à deux kilomètres et demi au Nord de Tunis. Mathos s'était enfermé dans la ville même, comme Polybe l'indique (I, 86, 2, 4 et 8).

5. Par conséquent au Sud de la ville, dans l'isthme qui sépare le lac de Tunis, à l'Est, de la Sebkha es Sedjoumi, à l'Ouest. Voir carte au 50 000e, fe de Tunis; Veith, p. 555 et carte 12, *c-g*.

6. Du côté du camp d'Hannibal, comme le prouve la suite du récit.

encore vivant, à ce bois; trente des plus nobles Carthaginois furent immolés autour du cadavre de l'esclave campanien. Les deux camps puniques étant éloignés l'un de l'autre, Amilcar apprit tardivement la sortie de Mathos et, quand il en fut informé, il ne put aller au secours des troupes de son collègue, à cause de la configuration des lieux [1]. Il leva le siège de Tunis et se rendit à l'embouchure du Bagrada, où il campa [2].

A Carthage, on rassembla tous les hommes capables de combattre qui n'étaient pas encore sous les armes et on les envoya à Barca. En même temps, partit une députation de trente membres du Conseil ou du Sénat [3], accompagnée d'Hannon. Elle était chargée d'employer tous les moyens possibles pour réconcilier les deux généraux. Amilcar et Hannon, réunis dans une conférence, durent se rendre aux pressantes exhortations qu'on leur adressa. Ils agirent désormais en plein accord.

Vaincu dans diverses rencontres, dont plusieurs eurent lieu non loin de Leptis [4], Mathos résolut de livrer une bataille décisive. Les Carthaginois la désiraient autant que lui. Les adversaires convoquèrent tous leurs alliés et appelèrent les garnisons des villes dont ils étaient les maîtres. Quand ils furent prêts, ils prirent simultanément l'offensive. Les Libyens eurent le dessous. La plupart d'entre eux furent tués; les autres, qui s'étaient réfugiés dans une ville [5], se rendirent peu

1. Entre son camp et celui d'Hannibal s'interposaient la place forte de Tunis et l'armée de Mathos. Il était impossible de passer de ce côté. Pour rejoindre l'armée d'Hannibal, Amilcar aurait dû contourner la Sebkha es Sedjoumi à l'Est, au Sud et à l'Ouest, puis s'engager dans des terrains accidentés au Nord-Est du Bardo. C'eût été une marche de près de sept lieues.

2. Polybe, I, 86. Cette position permettait à Amilcar de communiquer avec Carthage, toute proche, sans avoir à craindre d'être enfermé par l'ennemi dans la péninsule; elle lui permettait aussi d'assurer les communications de la ville avec le continent.

3. Conf. t. II, p. 216.

4. Il s'agit certainement de la ville située près d'Hadrumète (voir t. II, p. 135), et non pas de Leptis entre les deux Syrtes.

5. Polybe ne nomme pas cette ville et ne dit pas non plus où fut livrée la bataille. On voit, par la mention de Leptis, que Mathos avait auparavant quitté Tunis et s'était rendu sur la côte orientale.

de temps après. Mathos fut pris vivant [1]. Tous les sujets de Carthage qui s'étaient détachés d'elle se soumirent. Mais Bizerte et Utique, n'espérant ni pitié, ni pardon, persistèrent dans leur révolte. Hannon et Amilcar vinrent l'un devant Bizerte, l'autre devant Utique [2], et les forcèrent vite à capituler [3]. Les conditions qu'on leur imposa ne semblent pas avoir été trop dures. A l'époque de la guerre d'Hannibal, Utique gardait encore un rang privilégié [4]. Bizerte témoigna plus tard sa fidélité à Carthage en repoussant énergiquement les Romains [5]. La jeunesse punique célébra sa victoire par un triomphe; Mathos, qui y parut, expira dans d'atroces supplices. « Jamais, à ma connaissance, écrit Polybe, aucune autre guerre n'avait été souillée d'autant de cruautés et de crimes [6] ».

V

Si la cavalerie de Naravas avait été fort utile à Carthage, d'autres Numides s'étaient joints aux rebelles. Ils ne déposèrent pas les armes après la défaite de Mathos [7]. Amilcar et Hannon, réélus généraux [8], eurent à les combattre [9]. Cette guerre semble avoir été courte. Les Carthaginois remportèrent des succès dont nous ignorons le détail et qui furent peut-être dus surtout à Amilcar [10]. On nous dit qu'il laissa faire à ses troupes beaucoup de butin [11], qu'il rétablit la paix dans toute l'Afrique et

1. Polybe, I, 87.
2. Cornelius Nepos (*Amilcar*, II, 4) attribue à tort à Amilcar la soumission des deux villes.
3. Polybe, I, 88, 1-4.
4. Voir t. II, p. 292.
5. *Ibid.*, p. 148.
6. I, 88, 6-7.
7. Appien, *Iber.*, 4.
8. Voir t. II, p. 255-6.
9. Appien, *l. c.*
10. Appien (*Hann.*, 2) dit vaguement qu'il se rendit utile dans cette guerre.
11. Appien, *ibid.*

étendit les limites de l'empire de Carthage[1]. Nous lisons aussi dans Diodore[2] que, lorsque les Carthaginois eurent terminé la « guerre libyque », c'est-à-dire, probablement, la guerre contre les mercenaires[3], ils punirent la peuplade numide des Micatanes[4], n'épargnant pas plus les femmes et les enfants que les hommes. Ils mirent en croix tous ceux dont ils s'emparèrent. Les descendants de ces indigènes, se souvenant de la cruauté des vainqueurs, restèrent animés contre eux d'une haine violente.

Le commandement d'Hannon prit fin avec cette campagne[5]. Amilcar, au contraire, conserva le sien[6] et fut chargé de conduire une armée en Espagne. Selon Polybe, il fit la traversée aux Colonnes d'Héraclès[7]; on en a conclu, avec quelque vraisemblance, qu'il se rendit par terre au détroit de Gibraltar[8].

1. Cornélius Népos, *Amilcar*, II, 5 : « fines imperii propagavit, tota Africa tantum otium reddidit ut nullum in ea bellum videretur multis annis fuisse ». Pour les mots « fines imperii propagavit », voir t. II, p. 102.

2. XXVI, 23.

3. καταλύσαντες τὸν Λιβυκὸν πόλεμον. On sait (p. 100, n. 1) que ce nom est donné à la guerre des mercenaires et nous croyons qu'il s'agit bien d'elle (contre l'opinion de M. Kahrstedt, p. 513-4). Cependant, d'après la place qu'occupe l'extrait de Diodore dans la collection qui nous l'a conservé, cet écrivain racontait l'affaire des Micatanes après la prise de Syracuse (en 212) et avant l'expédition d'Asdrubal en Italie (en 207). Il semble qu'il y ait eu alors une révolte des Micatanes et que Diodore, pour en expliquer la cause, ait raconté les châtiments infligés par Carthage à leurs pères.

4. τὸ τῶν Μικατανῶν Νομάδων ἔθνος. On ignore où vivait cette peuplade.

5. Appien, *Iber.*, 5. Conf. t. II, p. 256-7.

6. Voir t. II, p. 423, n. 3.

7. II, 1, 6 : διαβὰς κατὰ τὰς Ἡρακλείους στήλας. Ces mots signifient qu'Amilcar coupa la mer au détroit ou dans le voisinage du détroit; Polybe se serait sans doute exprimé autrement, s'il avait voulu dire qu'Amilcar fit la traversée d'Afrique en Espagne en franchissant le détroit de l'Est à l'Ouest. Appien (*Iber.*, 5; conf. *Hann.*, 2) écrit : τὸν πορθμὸν ἐς Ἰβηρίαν περάσας; il indique qu'Amilcar se rendit à Gadès : διῆλθεν ἐπὶ Γάδειρα. — D'autre part, nous lisons dans Diodore (XXV, 10, 1) : καὶ εἰς τὰς Ἡρακλείους στήλας, καὶ εἰς τὰ Γάδειρα, καὶ εἰς τὸν Ὠκεανὸν κατέπλευσεν. De ces mots, on pourrait tirer une conclusion contraire à celle que suggère le passage de Polybe : à savoir qu'Amilcar navigua sur la Méditerranée, se dirigeant vers le détroit, et qu'il franchit le détroit pour atteindre Gadès. Mais, dans cette phrase de Diodore, il y a au moins une inexactitude : l'Océan aurait dû être mentionné avant Gadès, où Amilcar débarqua.

8. Voir, en dernier lieu, Lenschau, dans *Real-Encyclopädie*, s. v. *Hamilkar*, t. VII, p. 2306. Opinion contraire dans Meltzer, II, p. 400, 592.

C'eût été une marche longue et pénible, mais propre à inspirer aux indigènes le respect de Carthage.

Polybe ne parle pas de la campagne contre les Numides[1]; il termine son récit de la guerre de Libye à la défaite de Mathos et à la prise d'Utique et de Bizerte par Amilcar et par Hannon[2]; il indique ailleurs qu'Amilcar se rendit en Espagne aussitôt après avoir vaincu les mercenaires[3]. La guerre dura, dit-il, trois ans et quatre mois[4]. Il faut sans doute comprendre dans cette période l'expédition de Numidie ; les mercenaires ne se révoltèrent pas avant l'hiver de 241-240[5] et, dès l'année 237, Amilcar était en Espagne[6]. Du reste, il est impossible de fixer avec précision la chronologie des événements que nous venons de raconter[7].

Des troubles éclatèrent encore en Afrique peu après l'année 237[8]. Asdrubal, qui avait accompagné son beau-père

1. Il dit, au début de son récit de la guerre africaine, que Carthage la soutint contre les mercenaires, les Numides et les Libyens révoltés avec eux (I, 65, 3). Cela se rapporte par conséquent aux indigènes qui combattirent Carthage à l'époque même de la révolte des mercenaires.

2. I, 87-88.

3. III, 10, 5 (conf. II, 1, 5).

4. I, 88, 7; le texte de Diodore (qui a copié Polybe), XXV, 6, porte ἔτη τέσσαρα καὶ μῆνας τέσσαρας. Tite-Live (XXI, 2, 1) dit que la guerre africaine dura cinq ans. Il s'agit, comme le montre le contexte, du temps qui s'écoula entre la paix conclue avec Rome et le départ d'Amilcar pour l'Espagne. Ces cinq ans sont trop largement comptés : ils comprennent, outre trois années pleines, la fin d'une année et le commencement d'une autre.

5. La défaite des îles Ægates décida les Carthaginois à faire la paix, qui ne fut pas conclue immédiatement. Or la bataille eut lieu le 6 des ides de mars du calendrier romain d'alors, c'est-à-dire vers le début de juin de l'année astronomique : Varese, *Klio*, X, 1910, p. 40 (conf. *supra*, p. 85, n. 6).

6. Meltzer, II, p. 396, 589. Reuss, dans *Philologus*, LX, 1901, p. 124. Lenschau, *Real-Encyclopädie*, VII, p. 2307.

7. M. Varese l'a essayé (*Studi di storia antica*, III, 1902, p. 47-48). Il croit que les opérations militaires d'Hannon eurent lieu dans la première année de la guerre, en 240, et qu'Amilcar reçut le commandement d'une armée au début de la seconde année, en 239. Il place dans la troisième année (238) la campagne qui aboutit à l'affaire de la Scie, ainsi que le siège de Tunis. Enfin Mathos aurait été vaincu au printemps de 237 : ce qui ne laisse pas assez de place pour les événements qui se passèrent entre la défaite du Libyen et le passage d'Amilcar en Espagne.

8. Entre 237, date de l'arrivée d'Amilcar en Espagne, et 229-8, date de sa mort.

Amilcar en Espagne, fut renvoyé par lui pour combattre des Numides. Il leur tua 8 000 hommes et en fit prisonniers 2 000; les autres se soumirent et durent payer tribut[1].

Carthage, qui s'était vue presque réduite à ses murailles et menacée de succomber à la famine, avait, en fin de compte, affermi et étendu sa puissance; elle avait agrandi son territoire africain, et, dans les années qui suivirent, les Barcides purent puiser largement chez les Libyens et les Numides les troupes dont ils eurent besoin pour les guerres d'Europe.

Ce fut peut-être vers cette époque que les Carthaginois, instruits par les dangers qu'ils avaient courus, élevèrent le triple rempart qui rendit leur ville imprenable du côté de la terre[2].

VI

Pendant la guerre des mercenaires, les Romains n'avaient pas profité de la détresse de Carthage pour l'abattre; au contraire, ils lui étaient venus en aide. Ils souhaitaient quelque repos après la longue lutte dont le prix avait été pour eux la Sicile; on peut supposer aussi que leur attention se portait d'un autre côté, qu'ils s'inquiétaient de l'attitude menaçante des Gaulois de la vallée du Pô. En ce temps-là, d'ailleurs, ils

1. Diodore, XXV, 10, 3. Un fragment de Cœlius Antipater (dans H. Peter, *Historicorum Romanorum fragmenta*, Leipzig, 1883, p. 100, n° 4) mentionne l'envoi d'Asdrubal en Afrique du vivant d'Amilcar. — Selon Frontin (*Strat.*, IV, 7, 18), un Asdrubal, étant entré sur le territoire de certains Numides et voyant qu'ils s'apprêtaient à lui résister, affirma qu'il venait pour capturer des éléphants et qu'il n'avait aucune intention hostile; les indigènes le crurent, mais Asdrubal abusa de leur confiance pour les attaquer et les soumettre. Ce fait, à supposer qu'il soit historique, se passa au IIIe siècle, époque à laquelle les Carthaginois eurent des éléphants de guerre (conf. t. I, p. 457, n. 2). Cet Asdrubal pourrait être le gendre d'Amilcar (conf. O. Gilbert, *Rom und Karthago*, Leipzig, 1876, p. 120; Meltzer, *De belli Punici secundi primordiis*, p. XVI, n. 7); lors de la mort de son beau-père, il disposait en Espagne de plus de cent éléphants (Diodore, XXV, 12). Cependant il est permis de penser à d'autres personnages du même nom, par exemple à Asdrubal, frère d'Hannibal, ou à Asdrubal, fils de Giscon, qui tous deux firent la guerre en Afrique.

2. Voir t. II, p. 20.

ne haïssaient ni ne craignaient les Carthaginois au point de vouloir les anéantir[1]. Pourtant, en 237[2], ils ne laissèrent pas échapper une occasion qui se présenta à eux de prendre sans peine la Sardaigne, arrachée, comme on l'a vu[3], à la domination punique par des mercenaires rebelles. Ceux-ci étaient entrés en conflit avec les indigènes, qui les avaient forcés à s'enfuir en Italie[4]. Ils s'adressèrent alors à Rome, à laquelle ils avaient vainement fait appel lors de leur révolte[5] et qui, cette fois, les entendit[6]. Si elle donna des raisons de sa décision d'occuper la Sardaigne, elle soutint peut-être qu'elle ne commettait pas un acte d'hostilité contre Carthage. qui n'était plus maîtresse de l'île. Mais les Carthaginois n'étaient point disposés à abandonner des droits très anciens. Délivrés de leurs plus graves soucis en Afrique, ils organisèrent une expédition pour reprendre leur bien[7]. Rome feignit de croire que leurs préparatifs étaient dirigés contre elle et elle leur déclara la guerre. Ce n'était sans doute qu'un moyen de les intimider. Il réussit. Carthage, trop épuisée pour être capable d'affronter un tel conflit, renonça à la Sardaigne et s'engagea à ajouter 1 200 talents à l'indemnité qui lui avait été imposée quatre ans auparavant[8]. Les Romains s'installèrent aussi en Corse. Ils

1. Meltzer (II, p. 389) fait remarquer qu'ils étaient les créanciers de Carthage, qui n'avait pas complètement acquitté l'indemnité de guerre. Ils avaient donc intérêt à ne pas la laisser détruire par d'autres.

2. Le traité par lequel Carthage renonça à la Sardaigne fut conclu dans l'année consulaire 238-7 (Zonaras, VIII, 18, p. 400, *a*), et l'un des consuls de cette année-là, Ti. Sempronius Gracchus, procéda à l'occupation de l'île, ainsi que de la Corse (Sinnius Capito, *apud* Festus, s. v. *Sardi venales*, édit. Lindsay, p. 430). Cela se passa en 237, car les Carthaginois étaient alors délivrés de la guerre d'Afrique (Polybe, I, 88, 1; III, 10, 1; III, 27, 7), qui avait commencé au plus tôt à la fin de 241 et dont la durée avait été de trois ans et quatre mois. Conf. Varese, *Studi di storia antica*, III, 1902, p. 48 et 65.

3. P. 114.

4. Polybe, I, 79, 5.

5. *Id.*, I, 83, 11.

6. *Id.*, I, 88, 8.

7. Probablement avec l'armée qu'Amilcar conduisit bientôt en Espagne : Varese, *l. c.*, p. 49.

8. Polybe, I, 88, 9-12; III, 10, 3; III, 27, 7-8. Pour l'indemnité, voir t. II,

essayèrent de justifier comme ils le purent une conduite que Polybe déclare injustifiable[1].

Après avoir pris la grande île jetée entre les deux bassins de la mer Intérieure, entre l'Italie et l'Afrique, ils s'avançaient vers l'Ouest à travers cette mer. L'empire de la Méditerranée occidentale, ambition séculaire de Carthage, semblait perdu pour elle, et, de Lilybée, ceux dont les flottes l'avaient vaincue à Myles, à Ecnome, au cap Bon, aux îles Ægates, pouvaient atteindre ses ports en une journée et une nuit de navigation[2].

Les Carthaginois qui aimaient leur patrie s'inquiétaient de cette déchéance et de cette menace; ils souhaitaient une revanche des défaites qui les avaient obligés à évacuer la Sicile et de l'iniquité qui leur avait arraché la Sardaigne. Amilcar Barca ne cessa d'y penser[3]. On sait que, quand il emmena en Espagne son fils aîné, âgé de neuf ans, il l'invita à jurer, sur l'autel où il sacrifiait au plus grand des dieux, de ne jamais être l'ami des Romains : cinquante ans plus tard, Hannibal put se rendre le témoignage qu'il avait tenu son serment[4].

La conquête de l'Espagne allait être pour Amilcar et les héritiers de ses projets la préparation d'une nouvelle lutte contre Rome[5]. Disposant des inépuisables mines d'argent de la pénin-

p. 316. — Peu après le traité de 237, les Romains auraient accusé les Carthaginois d'avoir excité secrètement des troubles en Sardaigne et ils auraient pensé à leur faire de nouveau la guerre : Eutrope, III, 2, 2; Paul Orose, IV, 12, 2-3; Dion Cassius, fragm. 45, 1, édit. Melber; Zonaras, VIII, 18, p. 400, *d* — 401, *c*; Aulu-Gelle, X, 27, 3-5 (il cite Varron). Ces textes, qui d'ailleurs ne concordent pas, ne méritent aucune confiance.

1. III, 28, 1-2. Conf. plus haut, p. 117, n. 6. — On lit dans des auteurs de très basse époque que, par le traité de 241, Carthage avait renoncé à la Sardaigne, en même temps qu'à la Sicile (voir les textes *apud* Meltzer, II, p. 590, au bas); mais rien ne prouve que Tite-Live ait affirmé cette contre-vérité : conf. Luterbacher, *Philologus*, LXVI, 1907, p. 426.

2. Entre Lilybée et Carthage, il y a un peu plus de 210 kilomètres.

3. Polybe, III, 9, 6-9; 10, 5. Tite-Live, XXI, 1, 5; 2, 1.

4. Polybe, III, 11. Conf. Népos, *Hannibal*, II, 3-6; Tite-Live, XXI, 1, 4; etc. Voir aussi dans Valère-Maxime (IX, 3, ext., 2) et dans Zonaras (VIII, 21, p. 405, *d*) le mot, authentique ou non, d'Amilcar sur ses fils, lionceaux qu'il élevait pour la perte de Rome.

5. Polybe, III, 10, 5. Népos, *Amilcar*, III, 1. Tite-Live, XXI, 2, 2. Orose, IV, 13, 1

VII

Les victoires remportées par Agathocle n'avaient pas eu en Sicile la répercussion qu'il prévoyait. Les Grecs ne s'étaient point unis pour chasser l'ennemi séculaire. Les bannis de Syracuse tenaient toujours la campagne, avec une assez forte armée. Les Agrigentins s'efforçaient de prendre l'hégémonie, et leurs premiers succès leur donnaient bon espoir d'y réussir. Si les Carthaginois, abandonnés de leurs alliés après le désastre d'Amilcar, avaient été chassés d'un certain nombre de villes où ils avaient mis des garnisons [1], ils restaient en possession de leur province; leur flotte n'avait même pas cessé de bloquer Syracuse [2].

Agathocle, jugeant qu'il n'avait rien à craindre en Libye, résolut de retourner dans l'île, où sa venue pourrait modifier heureusement les choses. Il fit construire des navires de transport, ainsi que des vaisseaux de guerre à cinquante rames, et s'embarqua avec 2000 hommes, laissant le commandement de l'armée à Archagathos [3].

Celui-ci chargea un de ses lieutenants, Eumachos, de conduire une partie des troupes dans le haut pays. L'expédition fut heureuse. Eumachos prit d'abord Tocai, ville « d'une belle grandeur » [4], et obtint l'alliance de nombreux Numides qui vivaient dans le voisinage. Il s'empara ensuite de la ville appelée Phelliné et força à l'obéissance les habitants d'un pays limitrophe, les Asphodélodes, qui, par la couleur de

1. Diodore, XX, 31, 5; 32, 2.
2. Diodore, XX. 32, 3-5; 61, 5. Justin (XXII, 8, 2) dit même qu'après la mort d'Amilcar, les Carthaginois envoyèrent une nouvelle armée assiéger Syracuse. Mais on voit par Diodore (XX, 56, 2) qu'entre 309 et 307, cette ville n'était pas bloquée du côté de la terre.
3. Diodore, XX, 55, 5. Voir aussi Justin, XXII, 8, 1.
4. Diodore, XX, 57, 4 : Τώκας, πόλιν εὐμεγέθη.

leur peau, rappelaient les Éthiopiens. Il prit encore une troisième ville, très grande, Meschela, fondée, disait-on, par des Grecs à leur retour de Troie [1]; puis une autre, Acra Hippou, homonyme de celle qu'Agathocle avait conquise; enfin Acris, cité indépendante, dont il réduisit la population en esclavage [2]. Il revint vers Archagathos avec un abondant butin [3].

Qu'était cette ville d'une belle grandeur, située dans la haute Libye, que Diodore appelle Τῶκαι? L'hypothèse la plus vraisemblable est celle qui l'identifie avec Thugga [4] (Dougga, près de Téboursouk), vieille cité indigène dans la région montagneuse de la Tunisie centrale. D'autres lieux, mentionnés par des documents de l'époque romaine, portèrent le même nom : Tucca Terebinthina, entre Maktar et Thala [5]; Tucca, à l'embouchure de l'Amsaga (Oued el Kébir, au Nord-Ouest de Constantine), et une autre Tucca, située non loin de Milève (Mila) [6]. Mais il ne peut être question de ces deux dernières, beaucoup trop éloignées de Tunis. D'autre part, on n'a aucune raison de préférer Tucca Terebinthina, petite cité obscure, à Thugga [7], ville importante au milieu de second siècle avant J.-C. et probablement plus tôt encore [8]. Phelliné, la ville des chênes-lièges, devait se trouver dans le Nord de la Tunisie [9]. Les Asphodélodes, qui ressemblaient aux Éthiopiens, ont pu

1. Conf. t. I, p. 344.
2. Diodore, XX, 57, 5-6.
3. *Id.*, XX, 58, 1.
4. Pour les autres formes de ce nom dans les textes anciens, voir t. II, p. 110, n. 5.
5. *C. I. L.*, VIII, p. 77 et 1217.
6. Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, f° 8, Philippeville, n°s 5 et 71-72. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, p. 241, 331.
7. Grote (*Histoire de la Grèce*, trad. de Sadous, XIX, p. 194, n. 1) et Tissot (I, p. 539) sont disposés à identifier Tocai avec Tucca Terebinthina (conf. Schubert, p. 164). Meltzer (I, p. 401) hésite entre les deux villes.
8. Voir t. II, p. 110.
9. *Ibid.*, p. 95. Tissot (I, p. 444) identifierait volontiers Phelliné avec Pallene, lieu indiqué par la Table de Peutinger sur le littoral, au Sud-Est de l'île de Djerba. Cependant il voudrait placer Tocai à Tucca Terebinthina. Ces deux opinions ne sont pas conciliables.

vivre en Khoumirie, où existent un grand nombre d'individus dont la peau est naturellement foncée [1]. Après avoir pris Tocai, Eumachos se serait dirigé vers le Nord-Ouest et aurait franchi la Medjerda. La légende qui attribuait la fondation de Meschela à des Grecs nous autorise à supposer que c'était un lieu du littoral [2]. La ville maritime d'Acra Hippou [3], distincte de l'Hippou Acra prise par Agathocle, paraît être celle que des textes plus récents appellent Hippo Regius et qui s'élevait à proximité d'un cap signalé par Ptolémée sous le nom d'Hippou Acra [4]. Si vraiment Eumachos passa par Dougga, puis par la Khoumirie, nous pouvons fort bien admettre qu'il se soit ensuite dirigé vers Hippone (près de Bône). Il est au contraire assez difficile de croire que le nom Hippou Acra ait désigné, outre Bizerte et Hippone, une troisième ville, complètement inconnue [5]. Hippone était peut-être une vieille colonie phénicienne; à la fin du IVe siècle, elle dépendait certainement de Carthage. Quant à Acris, elle aurait été située dans la province de Constantine [6]. On ignore pourquoi Eumachos attaqua cette ville, non soumise aux Carthaginois, et la traita avec une grande rigueur.

La campagne, rapidement menée, avait eu pour résultats de procurer aux Grecs des ressources par le pillage de plusieurs cités phéniciennes ou indigènes, de leur assurer l'alliance de quelques tribus, et sans doute d'effrayer celles qui se montraient hostiles.

Elle fut suivie d'une nouvelle expédition, commandée aussi

1. Voir t. I, p. 303-4.
2. Conf. Tissot, *l. c.*
3. Comme le remarque M. Zielinski (*Die letzten Jahre des zweiten punischen Krieges*, p. 12), ἄκρα signifie *cap* : Ἄκρα Ἵππου était donc sur la mer.
4. Voir t. II, p. 149, n. 6.
5. On ne peut pas penser à Ἵππου ἄκρα, cap indiqué sur le littoral de la grande Syrte (t. II, p. 118, n. 5). M. Zielinski (*l. c.*, p. 12, 15-16; conf. Faltin, dans C. Neumann, *Das Zeitalter der punischen Kriege*, p. 512, n. 2) veut placer l'Acra Hippou prise par Eumachos sur la côte du Sahel tunisien, au Nord de Sfax. Mais les arguments qu'il donne ne me paraissent nullement convaincants.
6. Tissot (II, p. 286) a fait observer avec raison qu'il n'y a pas lieu d'identifier Acris, ville autonome, avec Ueres, voisine de Carthage.

par Eumachos et dirigée encore vers la haute Libye. Dépassant les villes dont il s'était précédemment emparé, Eumachos se jeta tout à coup sur celle qu'on appelait Miltine[1]. Vaincu dans un combat de rues, il perdit un grand nombre des siens et dut s'enfuir. De là, il s'avança à travers une chaîne de montagnes, longue de 200 stades (35 kilomètres), pleine de chats sauvages dont la présence écartait tout oiseau. Il parvint dans un pays où les singes abondaient et vivaient familièrement avec les hommes[2]. Il y avait là trois villes, dont le nom indigène fut traduit par les Grecs Πιθηκοῦσσαι, « les villes des Singes ». Eumachos en emporta une d'assaut et la pilla; il reçut la soumission des deux autres. Mais, ayant été informé que les indigènes rassemblaient de grandes forces contre lui, il prit le chemin le plus court pour retourner vers le littoral[3].

Cette dernière indication prouve qu'il était allé loin dans l'intérieur des terres. Où? nous ne saurions le dire : peut-être dans l'Est de l'Algérie[4]. L'emplacement de Miltine et de ces villes des Singes est inconnu : il n'y a plus de singes aujourd'hui dans la Berbérie orientale[5]. L'auteur dont Diodore est l'écho a reproduit avec empressement ce qu'un compagnon d'Eumachos avait conté sur ces animaux et sur les chats sauvages; un peu plus de précision géographique aurait mieux fait notre affaire.

Cependant les Carthaginois, estimant sans doute que les Grecs, privés d'un chef tel qu'Agathocle, seraient plus faciles à vaincre, firent de grands préparatifs. Le Sénat décréta la formation de trois armées. L'une se dirigerait vers les villes mari-

1. Diodore, XX, 58, 1 : εἰς τὴν καλουμένην Μιλτίνην πόλιν.
2. Voir t. I, p. 245, 246.
3. Diodore, XX, 58.
4. Meltzer (I, p. 529) se demande si le pays des singes n'était pas dans la région de Capsa (Gafsa), dont le nom a quelque ressemblance avec le nom hébreu de cet animal. Il suppose (p. 403) qu'Eumachos revint vers le littoral septentrional de la Syrte.
5. Conf. t. I, p. 109.

times[1], c'est-à-dire, probablement, vers le littoral oriental de Tunisie[2]; une autre, vers l'intérieur[3] (Tunisie centrale?); la troisième, vers le haut pays[4] (Tunisie septentrionale et Est de l'Algérie?). On diminuerait ainsi le nombre des bouches à nourrir dans la capitale, où les vivres commençaient à devenir insuffisants, car une foule de gens étaient venus de tous côtés pour y chercher un refuge. Il n'y avait guère lieu de redouter un siège, Carthage étant bien défendue par ses murailles et par la mer. Les alliés seraient encouragés dans leur fidélité quand ils verraient plusieurs armées en campagne, prêtes à les secourir; ceux qui, par crainte, s'étaient unis aux Grecs renoueraient les liens antérieurs. Enfin, les ennemis devraient se diviser et s'éloigner beaucoup de Carthage[5]. Les événements prouvèrent la justesse de ces calculs.

Trente mille hommes sortirent de la ville. L'armée qui gagna le haut pays était conduite par un Himilcon; celle de l'intérieur, par un Hannon[6]; on ne dit pas qui était à la tête de celle du littoral[7]. De son côté, Archagathos envoya une partie de ses forces vers la région côtière, en confia d'autres à Aischrion et prit le commandement du reste, déduction faite d'une garnison qu'il laissa à Tunis. Le pays était traversé en tous sens par des troupes en marche[8].

Hannon avait à combattre Aischrion. Il le fit tomber dans une embuscade et le tua, avec plus de 4000 fantassins et environ 200 cavaliers. Parmi les survivants, ceux qui ne

1. Diodore, XX, 59, 1 : ἐπὶ τὰς παραθαλαττίους πόλεις.
2. Deux ou trois ans auparavant, Agathocle, marchant πρὸς τὰς ἐπὶ θαλάττῃ κειμένας πόλεις (*id.*, XX, 17, 1), prit successivement Neapolis, Hadrumète et Thapsus. Conf. Meltzer, I, p. 529.
3. εἰς τὴν μεσόγειον.
4. εἰς τοὺς ἄνω τόπους.
5. Diodore, XX, 59, 2-4.
6. *Id.*, XX, 60, 3 et 4.
7. C'était peut-être un Adherbal, que Diodore mentionne un peu plus tard (XX, 61, 3 : Ἀτάρβας).
8. Diodore, XX, 59, 4; 60, 1-2.

furent pas pris s'enfuirent auprès d'Archagathos, campé à 500 stades de là[1]. Nous ignorons où Hannon remporta cette victoire.

Himilcon alla occuper une ville[2], d'où il surveilla la marche d'Eumachos. Celui-ci revenait vers la côte, embarrassé par tout le butin qu'il avait recueilli. Quand il arriva à proximité des Carthaginois, il s'apprêta à leur livrer bataille. Himilcon laissa dans la ville la moitié de ses soldats, leur prescrivant d'en sortir lorsqu'ils le verraient se replier, et d'attaquer ceux qui le poursuivraient. Lui-même prit l'autre moitié et engagea le combat. Mais, bientôt, il s'enfuit avec les siens. Les gens d'Eumachos, cessant de garder leurs rangs, coururent après lui. Tout à coup, les troupes qui étaient restées dans la ville se présentèrent en bon ordre. Ce fut alors une panique chez les Grecs, auxquels Himilcon coupa la retraite vers leur camp. Ils gagnèrent une hauteur voisine, dépourvue d'eau. Cernés, accablés de traits, torturés par la soif, ils périrent presque tous. Sur 8 000 hommes d'infanterie, trente seulement purent s'échapper, et, sur 800 cavaliers, quarante[3].

A la nouvelle de ce désastre, Archagathos retourna à Tunis, où il réunit ce qui subsistait de son armée. Il envoya en Sicile des messagers pour prévenir son père et lui demander une aide aussi prompte que possible. D'autres malheurs s'abattirent sur les Grecs. La plupart de leurs alliés se détachèrent d'eux. Les ennemis se rapprochèrent et menacèrent leur camp. Himilcon[4] occupait les défilés et interceptait les communications avec l'intérieur de la Libye ; il n'était qu'à 100 stades de distance. Un autre général, Adherbal, campait à 40 stades de Tunis.

1. Diodore, XX, 60, 3.
2. Dont le nom, peut-être indiqué par Diodore, ne se lit pas dans nos manuscrits.
3. *Id.*, XX, 60, 4-8.
4. Qui était revenu de sa campagne contre Eumachos.

Comme les Carthaginois étaient maîtres sur terre et sur mer, les soldats d'Archagathos souffraient du manque de vivres ; ils s'abandonnaient à un profond découragement[1].

VIII

Agathocle avait débarqué à Sélinonte, dans la province punique. Renforcé sans doute par des troupes syracusaines qui venaient de vaincre les Agrigentins, il avait soumis plusieurs villes : Héracléa, Thermai, Ségeste[2]. Puis il avait pris le chemin de Syracuse. L'armée des bannis, supérieure en nombre à la sienne, lui offrit la bataille, qu'il n'osa pas accepter[3]. Les mauvaises nouvelles qu'il reçut d'Archagathos le décidèrent à revenir en Afrique. Une flotte carthaginoise, forte de 30 vaisseaux, bloquait Syracuse. Elle fut battue et en partie capturée par 18 navires de guerre que les Étrusques, alliés du tyran, lui envoyèrent et par 17 galères qu'il avait lui-même[4]. Après avoir fait massacrer 500 citoyens, suspects de sympathie pour les exilés, il s'embarqua et arriva sans encombre à Tunis[5].

Il y trouva environ 22 000 hommes d'infanterie : 6 000 Grecs, autant de Gaulois, de Samnites et d'Étrusques, et à peu près 10 000 Libyens, gens toujours prêts à changer de parti. En outre, il pouvait disposer de 1 500 cavaliers et d'un certain nombre de chars, montés par des indigènes[6]. Il avait besoin d'une victoire pour ranimer ces troupes démoralisées et affa-

1. Diodore, XX, 61, 1-4.
2. *Id.*, XX, 56, 3; 71, 1. Justin (XXII, 8, 3) dit à tort que les Carthaginois furent chassés de la Sicile et qu'Agathocle devint maître de l'île entière. On voit par une indication de Diodore (XX, 69, 3) qu'entre autres villes de leur province, les Carthaginois avaient gardé Solonte.
3. Diodore, XX, 57, 1-3.
4. *Id.*, XX, 61, 5-8.
5. *Id.*, XX, 63, 6-7; 64, 1.
6. Plus de 6 000 chars, selon Diodore (XX, 64, 3). Ce chiffre est beaucoup trop élevé : conf. Meltzer, I, p. 404; Schubert, p. 175.

mées[1]. Il marcha donc à l'ennemi. Il est probable qu'il se dirigea vers l'armée punique la plus proche, celle d'Adherbal[2]. Les Carthaginois, qui s'étaient établis dans un lieu élevé et d'accès difficile, ne voulurent pas courir le risque d'une bataille; ils demeurèrent dans leur camp, où ils ne manquaient de rien : la famine et le temps, pensaient-ils, auraient raison de leurs adversaires. Comme Agathocle ne pouvait pas les attirer en plaine et que les circonstances ne lui permettaient pas d'attendre, il résolut d'attaquer le camp. Lorsque les Carthaginois le virent s'approcher, ils sortirent et, ayant l'avantage du terrain et du nombre[3], ils repoussèrent cet assaut. Ceux qui entouraient le tyran essayèrent de tenir, mais ils furent entraînés dans la déroute. L'armée punique serra de près les fuyards. Elle épargna les Libyens, afin de se les concilier, mais elle courut sus aux Grecs et aux mercenaires, que leurs armes faisaient reconnaître, et les poursuivit jusqu'à leur camp. Agathocle perdit 3 000 hommes[4].

La nuit suivante, des calamités qu'on ne pouvait prévoir frappèrent vainqueurs et vaincus. Pour remercier les dieux, les

1. Justin raconte (XXII, 8, 4-7) qu'elles réclamèrent tumultueusement leur solde, dont Archagathos avait différé le paiement jusqu'au retour de son père. Celui-ci aurait apaisé cette sédition, non par de l'argent, mais par des promesses de butin, et, peu de jours après, il aurait conduit l'armée à l'attaque du camp ennemi.

2. La suite du récit de Diodore montre que le camp de cette armée était très voisin de Carthage : lors d'une panique, survenue pendant la nuit, les soldats s'enfuirent vers la ville et y parvinrent avant le jour (XX, 66, 4). Comme Diodore indique, d'autre part, que le camp d'Adherbal était à 40 stades (7 kilomètres) de Tunis, la position élevée et difficile d'accès, occupée par les Carthaginois dans le voisinage d'une plaine (Diodore, XX, 64, 3-4), doit probablement être cherchée sur les hauteurs qui dominent El Ariana, au Nord de Tunis et à l'Ouest de Carthage. Ce camp aurait assuré les communications entre Carthage et l'intérieur du pays par les collines du djebel Nahéli et du djebel Ahmar.

3. Il est à croire cependant que, si Agathocle emmena toute son armée, elle était plus nombreuse que celle qu'il attaqua : les trois armées puniques formées peu de temps auparavant comptaient en tout 30 000 hommes. Mais la disposition des lieux permettait sans doute aux Carthaginois de prendre part à ce combat en plus grand nombre que les Grecs.

4. Diodore, XX, 64. Mention de cette défaite dans Justin, XXII, 8, 7 (Agathocle y aurait perdu la majeure partie de son armée).

Carthaginois leur offraient les plus beaux des prisonniers. Un grand feu consumait les victimes, quand un coup de vent porta les flammes sur le tabernacle sacré, voisin de l'autel. L'incendie gagna la tente du général, puis celles des officiers et se propagea très vite. Comme les abris des soldats étaient en roseaux et en paille et que la violence du vent croissait, le camp fut bientôt un vaste brasier. Beaucoup de gens furent brûlés vifs pendant qu'ils tentaient de sauver leurs armes et leurs effets les plus précieux, ou qu'ils s'enfuyaient à travers les ruelles étroites. Quant à ceux qui purent s'échapper, ils tombèrent dans d'autres dangers. Parmi les soldats africains d'Agathocle, 5 000 avaient déserté au cours de la même nuit et s'étaient dirigés vers le camp carthaginois. Des sentinelles avancées crurent que c'était l'armée grecque entière, marchant en ordre de combat, et elles donnèrent l'alarme. La fausse nouvelle, aussitôt répandue, causa une panique. Tous cherchaient à fuir. Trompés par l'obscurité, affolés par la terreur, ils se battaient entre eux, pensant avoir affaire à des ennemis, ou bien ils allaient se jeter dans des précipices. Il y eut plus de 5 000 morts. Le reste se sauva vers Carthage[1].

Dans le même temps, les troupes d'Agathocle furent victimes d'une erreur semblable. Voyant l'incendie et entendant le tumulte, les déserteurs libyens retournèrent sur leurs pas. Quelques Grecs, qui les aperçurent, les prirent pour des Carthaginois et se hâtèrent de prévenir le tyran. Les soldats saisirent leurs armes et sortirent du camp en désordre. Les flammes qui s'élevaient de l'autre camp, les clameurs qui en partaient les persuadèrent que toutes les forces puniques engageaient l'attaque[2]. Ils se mirent à courir çà et là pour éviter ce danger imaginaire. Les Libyens se mêlèrent à eux.

1. Diodore, XX, 65-66.

2. Diodore n'explique pas comment l'incendie du camp des Carthaginois put faire croire qu'ils prenaient l'offensive, ni comment les Grecs entendirent des cris poussés à une distance de plusieurs kilomètres.

Dans les ténèbres, ceux qui se rencontraient s'entre-tuaient; plus de 4 000 hommes périrent ainsi. Enfin la vérité fut connue et les survivants rentrèrent dans le camp[1].

Abandonné de tous les Libyens et n'ayant plus assez de troupes pour continuer la guerre, Agathocle prit le parti de quitter l'Afrique. Mais il ne pouvait emmener ses soldats : les Carthaginois, maîtres de la mer, ne l'auraient pas permis; du reste, il manquait des moyens de transport nécessaires. Il n'espérait pas conclure un accord avec des adversaires convaincus de leur supériorité et désireux, semblait-il, de tirer vengeance des hommes qui, les premiers, avaient osé envahir leur pays. Il se décida donc à partir presque seul, en secret[2].

Selon Diodore, il avait l'intention de se faire accompagner d'Héraclide, mais non pas d'Archagathos : il craignait, en effet, que son fils aîné et sa femme Alcia, s'ils étaient de nouveau réunis, ne s'entendissent pour se débarrasser de lui. Archagathos, qui soupçonnait le dessein d'Agathocle et s'indignait d'être sacrifié, guetta les préparatifs. Quand vint la nuit fixée pour le départ, il avertit quelques officiers. Ceux-ci accoururent et non seulement s'opposèrent à l'embarquement, mais dénoncèrent la lâcheté du tyran. On le saisit et on l'enchaîna. Le camp était livré à une anarchie tumultueuse. Soudain, au milieu de la nuit, le bruit se répandit que les ennemis approchaient. Ce fut une nouvelle panique. Tous se précipitaient hors du camp. Ceux qui gardaient Agathocle, aussi effrayés que les autres et croyant qu'on les appelait, apparurent avec leur prisonnier, chargé de chaînes. Alors, la foule, apitoyée, demanda à grands cris qu'on le relâchât. Dès qu'il fut libre, il s'embarqua furtivement, laissant ses deux fils[3].

1. Diodore, XX, 67. Ce récit des événements qui se passèrent dans les deux camps au cours de la même nuit, a été, sans aucun doute, arrangé par un metteur en scène.

2. *Id.*, XX, 68, 1-3.

3. *Id.*, XX, 68, 3-4; 69, 1-3. Récit qui n'inspire guère confiance (voir Schubert,

Justin[1] donne une version toute différente. Rentré dans son camp après avoir été vaincu par les Carthaginois et voyant l'exaspération des siens[2], Agathocle se serait enfui de nuit, accompagné seulement d'Archagathos[3]. Les soldats, lorsqu'ils s'aperçurent de son départ, se mirent à sa poursuite, mais ils furent arrêtés par des Numides qu'ils rencontrèrent. Ils s'emparèrent cependant d'Archagathos, qui s'était égaré dans l'obscurité. Quant à Agathocle, il retourna en Sicile[4] avec les vaisseaux qu'il avait, peu de temps auparavant, amenés en Afrique[5].

Après le départ du tyran, ses fils furent massacrés par les troupes[6], qui se choisirent des chefs. Des pourparlers furent engagés avec le gouvernement punique et l'on se mit d'accord aux conditions suivantes : les Grecs rendraient les villes qu'ils détenaient et recevraient 300 talents[7]; ceux qui voudraient

p. 181, et de Sanctis, p. 182-3, note). Si Archagathos s'était ainsi conduit envers son père, les soldats ne l'auraient pas tué pour se venger d'Agathocle, et celui-ci n'aurait pas puni le meurtre d'un fils indigne.

1. XXII, 8, 8-11.

2. Non seulement à cause de la défaite, dit Justin, mais aussi à cause du non-paiement de la solde.

3. « Solus a castris cum Archagatho filio profugit. » Il n'est pas question d'Héraclide. Archagathos serait-il mentionné ici par erreur, à la place de son jeune frère?

4. A Syracuse, selon Justin. Agathocle se rendit, non pas dans cette ville, mais dans l'Ouest de l'île : voir Diodore, XX, 71 et 72.

5. Le récit de Justin paraît être, du moins pour un détail, plus exact que celui de Diodore. Agathocle dut faire un assez long trajet par terre avant de monter sur un navire. S'il s'était embarqué à Tunis, il aurait été certainement arrêté à la sortie du lac, qui devait être surveillée par les Carthaginois.

6. Diodore, XX, 69, 3. Justin, XXII, 8, 13. Diodore (XX, 70, 4) prétend que ce furent des soldats d'Ophélas qui tuèrent les fils d'Agathocle. Mais le même auteur indique ailleurs (XX, 72) que, pour se venger, le tyran fit périr à Syracuse tous les parents de ceux qui l'avaient accompagné en Libye. C'étaient donc à des Syracusains qu'il imputait le crime. Selon Justin (XXII, 8, 14), Archagathos fut tué par Arcésilas, ancien ami de son père. Il aurait dit au meurtrier : « Que penses-tu qu'Agathocle fera à tes enfants, toi qui le prives des siens? » — « Il me suffit, aurait répondu Arcésilas, de savoir qu'ils survivront aux enfants d'Agathocle. » Dialogue évidemment sorti du cerveau d'un rhéteur. — Polybe (VII, 2, 4) fait mention d'un Syracusain qui avait été exilé de sa patrie, parce qu'il avait, disait-on, porté la main sur un des fils d'Agathocle, Agatharchos (*sic*; conf. *supra*, p. 23, n. 7). Ce Grec s'était établi à Carthage.

7. Environ 7 800 kilogrammes d'argent, s'il s'agit de talents euboïques.

prendre du service chez les Carthaginois seraient admis comme mercenaires, avec la solde qu'ils touchaient auparavant; quant aux autres, on les transporterait en Sicile, où ils résideraient à Solonte. La majorité de l'armée approuva ce traité. Cependant certaines garnisons comptaient encore sur Agathocle; elles résistèrent. Les places qu'elles occupaient furent prises d'assaut, les officiers mis en croix, les soldats réduits en esclavage et employés à des travaux agricoles[1].

Agathocle s'était rembarqué à l'époque du coucher des Pléiades, dans la quatrième année de la guerre d'Afrique[2], c'est-à-dire vers le 12 octobre 307[3].

Pour juger cette expédition, terminée d'une manière si malheureuse, on ne doit pas oublier que le Syracusain passa la mer, non comme un conquérant, un imitateur d'Alexandre, mais comme un joueur qui risque sa dernière chance. Il voulait échapper à un désastre et il y réussit. En Afrique, il chercha à

1. Diodore, XX, 69, 3-5. Pour le traité, voir aussi Justin, XXII, 8, 13.

2. Diodore, XX, 69, 3 et 5.

3. Conf. *supra*, p. 44, n. 3. Entre le meurtre d'Ophelas et la fuite d'Agathocle, beaucoup d'événements se passèrent : la prise d'Utique, puis celle de Bizerte, où le tyran dut séjourner pendant un certain temps pour établir le plan des travaux qu'il ordonna d'exécuter dans ce port, et sans doute aussi pour constituer la flotte qui le ramena en Sicile; le départ d'Agathocle; les deux campagnes d'Eumachos; la triple campagne carthaginoise; la nouvelle des défaites grecques envoyée à Agathocle, qui ne quitta pas tout de suite Syracuse; son retour, qui eut lieu vers septembre 307, le séjour qu'il fit alors en Afrique ayant été court. En plaçant le meurtre d'Ophelas en octobre 309 et en ne tenant pas compte de la répartition chronologique de Diodore, on pourrait aisément distribuer ces faits dans une période de deux ans : on assignerait la prise d'Utique et de Bizerte au printemps de 308; le départ d'Agathocle à l'été ou à l'automne de la même année (partant avec 2 000 hommes, il ne se hasarda sans doute pas à une traversée en plein hiver); les deux expéditions d'Eumachos à l'hiver de 308-7 et au printemps de 307; la triple expédition carthaginoise au printemps et à l'été de 307. — Si, au contraire, le meurtre d'Ophelas eut lieu en octobre 308, il faut mettre la prise d'Utique et de Bizerte dans l'hiver de 308-7, la traversée d'Agathocle au commencement du printemps de 307, le début de la triple campagne des Carthaginois à la fin du printemps ou en été. Le second départ d'Eumachos put précéder de peu celui d'Himilcon, qui alla le combattre. Mais, à moins que la première expédition de cet Eumachos n'ait été très rapide, il serait difficile d'en placer le début après le départ d'Agathocle (conf. Schubert, p. 166-7) : on devrait donc supposer qu'elle fut ordonnée par le tyran lui-même, et non par Archagathos, comme Diodore l'indique.

imposer à ses ennemis une paix qui le débarrassât d'eux en Sicile. Mais ni plusieurs défaites, ni les ruines que l'invasion fit autour de Carthage et sur le reste du territoire punique, ni la perte d'un grand nombre de villes, ni la défection de beaucoup d'alliés, ni les frais d'une longue guerre ne décidèrent les Carthaginois à traiter tant qu'Agathocle fut chez eux[1]. Malgré leurs divisions, ils paraissent avoir été d'accord pour ne pas commettre cet acte de faiblesse[2], qui eût détruit leur prestige aux yeux de leurs sujets et de leurs vassaux et encouragé leurs futurs adversaires à suivre l'exemple d'Agathocle. Grâce à leur marine et à leurs remparts, ils pouvaient supporter un blocus par terre et ils n'avaient rien à craindre d'un assaut, que le tyran n'osa pas tenter pendant son séjour de plusieurs années aux portes de la ville. Ils ne se bornèrent pas à une résistance passive. Sans même abandonner la Sicile, ils mirent sur pied en Libye plusieurs armées, formées de citoyens, d'Africains, de mercenaires, dans lesquelles des Grecs et même des Syracusains[3] combattirent le prétendu champion de l'hellénisme. Ils prirent l'offensive et allèrent montrer aux indigènes qu'il n'était pas prudent de faire cause commune avec les envahisseurs.

Pendant trois ans, Agathocle sut se maintenir par ses talents militaires et les ressources de son intelligence. Mais il manquait de tout appui solide. Ses auxiliaires libyens et numides se hâtaient de le quitter dès qu'ils commençaient à douter de ses chances de succès; les villes phéniciennes ne s'étaient pas, pour la plupart, détachées volontairement de Carthage et les cruautés du tyran n'étaient pas propres à le faire aimer. Ce n'était qu'au détriment des Africains qu'il nourrissait et payait ses soldats, troupes indisciplinées et peu sûres.

1. Valère-Maxime (VII, 4, ext., 1) affirme le contraire, mais il se trompe.
2. Ce fut seulement dans le premier moment de panique que certains parlèrent, dit-on, de négocier : voir p. 31.
3. Voir *supra*, p. 41.

Puisque Carthage ne voulait pas céder, il ne devait espérer l'y contraindre qu'en l'isolant du côté de la mer. Dans la troisième année de son séjour en Libye, il choisit l'admirable port de Bizerte pour y créer une puissante flotte. Il n'en eut pas le temps. Ses ennemis, profitant de son retour en Sicile, firent un grand effort militaire, qui mit très vite les Grecs à leur merci. L'expédition d'Agathocle prouva donc qu'en portant la guerre sur le continent africain, on pouvait causer à Carthage de graves embarras, mais non menacer sérieusement son existence, si l'on n'avait pas une marine très supérieure à la sienne.

De retour dans l'île, Agathocle chercha à traiter avec le chef des bannis, Dinocrate. Il se déclara prêt à renoncer à Syracuse, où le gouvernement démocratique eût été rétabli; il demanda à garder seulement Thermai[1] et Céphaloidion, avec le territoire de ces villes[2]. Ses offres ne parurent pas sincères. Il conclut alors la paix avec les Carthaginois[3], désireux, après une lutte si longue, de recouvrer sans combat les villes qu'il leur avait enlevées dans leur province sicilienne[4]. En échange de ses restitutions, ils lui versèrent une somme d'argent[5] et 200 000 médimnes de blé[6]. Espéraient-ils qu'Agathocle et Dinocrate s'use-

1. Cette ville faisait partie de la province punique, ce qui prouve qu'Agathocle n'avait pas l'intention de s'entendre avec les Carthaginois (de Sanctis, p. 187).

2. Diodore, XX, 77, 3.

3. *Id.*, XX, 79, 5 : dans la troisième année de la 118e Olympiade (306-5 avant J.-C.). Voir aussi Justin, XXII, 18, 5.

4. Parmi ces villes, on connaît Thermai, Héracléa, Sélinonte, Ségeste (voir p. 55). Agathocle avait dépouillé et massacré la population de Ségeste et il l'avait remplacée par des déserteurs, en donnant à la ville un nom nouveau, Δικαιόπολις.

5. Une somme en or qui équivalait à 300 talents d'argent, ou, selon Timée, à 150 : Diodore, XX, 79, 5. On a supposé qu'il n'y a pas là contradiction, et que les 300 talents étaient des talents carthaginois qui valaient deux fois moins que les talents indiqués par Timée : Hultsch, *Griechische und römische Metrologie*, 2e édit., p. 429 (conf. Meltzer, I, p. 529). M. de Sanctis (p. 190, n. 1) croit que l'indemnité fut fixée à 300 talents euboïques, mais que les Carthaginois n'en payèrent que la moitié en or; le reste aurait été payé en blé (les 200 000 médimnes dont parle Diodore).

6. C'est-à-dire 105 000 hectolitres, si ces médimnes équivalaient à un peu plus d'un demi-hectolitre.

raient l'un l'autre et qu'eux-mêmes pourraient ensuite devenir les arbitres des Grecs affaiblis? S'ils eurent cette pensée, ils se trompèrent. Peu de temps après, Agathocle, devenu roi, était le maître incontesté de toute la Sicile orientale. Dans les années qui suivirent, il se tourna vers l'Italie du Sud et ne fit rien contre ses anciens ennemis. Cependant il n'avait pas renoncé à reprendre un jour la guerre en Afrique. Disposant d'une belle armée, il s'était constitué la marine nécessaire : il avait 200 grands vaisseaux, avec lesquels il comptait bloquer Carthage et l'empêcher de recevoir de Sicile et de Sardaigne des approvisionnements de blé. La mort le surprit en 289[1].

IX

Agathocle disparu, les querelles des Grecs de Sicile recommencèrent[2]. Les Carthaginois les entretinrent et en tirèrent profit. Ils intervinrent à Syracuse et purent même se faire remettre 400 otages. Un peu plus tard, vers 280, ils remportèrent un succès sur Hicétas, tyran de cette ville, qui, ayant vaincu Phintias, tyran d'Agrigente, les avait attaqués. Contre Phintias, ils protégèrent Henna (au centre de l'île) et y mirent une garnison[3]. Dans les îles Éoliennes, ils prirent possession de Lipara, utile à leurs flottes pour surveiller le détroit de Messine[4]. Enfin, en 278, ils envoyèrent 100 vaisseaux et une

1. Diodore, XXI, 16, 1.

2. Pour l'histoire des Carthaginois en Sicile entre la mort d'Agathocle et la première guerre punique, voir R. Schubert, *Geschichte des Pyrrhus* (Konigsberg, 1894), p. 200-216; Meltzer, II, p. 223-251; Niese, II, p. 37-47, 175-189; Beloch, III, 1, p. 558-561, 569-575, 666-9. Sources : Diodore, fragments du l. XXII; Denys d'Halicarnasse, XX, 8; Justin, XXIII, 3-4; Plutarque, *Pyrrhus*, 22-24; Pausanias, I, 12, 5—13, 1; Appien, *Samn.*, 12; Polybe, I, 7-10.

3. Diodore, XXII, 10, 1 (avec la correction de Beloch, *Hermes*, XXVIII, 1893, p. 630).

4. Ils étaient maîtres de Lipara en 265 ou 264 : Diodore, XXII, 13, 7; conf., pour les années 260 et suiv., Polybe, I, 21, 5; 25, 4; 39, 13, etc. Lipara avait été prise par Himilcon en 396 (Diodore, XIV, 56, 2), mais les Carthaginois ne l'avaient

forte armée devant Syracuse, que deux tyranneaux se disputaient. Allaient-ils réaliser les projets que, malgré tant d'efforts infructueux, tant de renoncements passagers, ils n'avaient jamais oubliés?

Pyrrhus était en Italie, où les Tarentins l'avaient appelé, et, deux fois, il avait triomphé des Romains. Cet émule d'Alexandre rêvait de dominer sur l'Occident, après avoir abattu Rome et Carthage[1]. Celle-ci, en détenant Syracuse, eût enlevé au roi d'Épire le point d'appui dont il avait besoin pour conquérir la Sicile et, en l'écartant de l'île, elle l'eût empêché de passer en Afrique. Elle s'allia aux Mamertins : ces Campaniens, jadis à la solde d'Agathocle, s'étaient emparés de Messine, c'est-à-dire de la porte de la Sicile pour qui venait d'Italie.

Pourtant Pyrrhus, se rendant aux prières des Grecs, débarqua sur la côte orientale, vers la fin de l'été de 278, et entra dans Syracuse. Les Carthaginois, dont les forces étaient supérieures aux siennes, n'avaient risqué la bataille ni sur mer, ni sur terre. Leurs chefs connaissaient la renommée militaire de Pyrrhus; ils savaient aussi que leur patrie ne leur aurait pas volontiers pardonné une défaite.

L'année suivante, le roi, auquel toutes les cités grecques s'unirent, occupa la province punique et les possessions des Mamertins. Les villes capitulaient ou étaient emportées d'assaut. Carthage chercha à traiter. Elle offrit de renoncer à la Sicile, à l'exception de Lilybée, qu'elle conservait encore, de prêter à Pyrrhus des vaisseaux, de lui fournir de l'argent. Elle voulait ainsi le déterminer à repasser en Italie. Gardant une porte sur l'île, elle aurait pu reprendre bientôt ce qu'elle consentait à abandonner. Le vainqueur semblait disposé à accepter et à aller dépenser son activité ailleurs : son esprit impétueux n'était

pas gardée. Elle avait appartenu plus tard à Agathocle, qui s'en était emparé en 304 (Diodore, XX, 101).

1. Ses visées sur Carthage : Plutarque, *l. c.*, 14; Zonaras, VIII, 2, p. 368, *b*.

Pyrénées et les Alpes. Elle conduisait aux plaines du Pô, qui offriraient les ressources de leurs terres fertiles et où les Gaulois paraissaient prêts à se lever en masse contre les Romains [1]. Là, Hannibal recruterait à son gré des soldats d'une bravoure légendaire; là, il trouverait une base stratégique pour ses opérations dans la péninsule. Son passage à travers la Gaule lui procurerait sans doute d'autres alliés, séduits par cette marche audacieuse et le butin qu'il leur promettrait. Communiquant librement avec l'Espagne, il y puiserait, selon ses besoins, de l'argent et des hommes.

Ce plan qu'Hannibal allait exécuter, était-ce son père qui l'avait conçu? Nous ne saurions l'affirmer à la suite de Tite-Live [2]. Il est cependant certain qu'Amilcar avait voulu recommencer la lutte contre Rome et probable qu'il aurait, lui aussi, cherché des succès décisifs en prenant l'offensive : comme il ne s'attacha pas à reconstituer la marine de Carthage [3], on peut supposer qu'il avait projeté une invasion de l'Italie par la Gaule.

Hannibal voulait-il détruire Rome? Il ne l'eût sans doute pas épargnée, s'il eût pu s'en rendre maître [4]. Mais il savait [5] qu'elle était à peu près imprenable. Il se résignait donc à la laisser debout, pourvu qu'elle fût désormais incapable de disputer à Carthage la Méditerranée occidentale [6]. Même après lui avoir infligé à Cannes un désastre qui semblait irréparable, il essaya, dit-on, de négocier la paix [7]. Dans le traité qu'il conclut peu

1. Dans l'hiver de 219-8, il y avait eu entre eux et le Barcide des échanges d'émissaires.

2. XXI, 2, 2.

3. Voir t. II, p. 458.

4. On a prétendu (Appien, *Hann.*, 40; conf. Dion Cassius, cité t. II, p. 273) qu'Hannibal fit exprès de ne pas prendre Rome, afin de prolonger la guerre et, par conséquent, son commandement. Il est inutile de réfuter cette niaiserie.

5. Quoi qu'en dise Polybe, III, 2, 2.

6. Voir à ce sujet Kromayer, dans *Historische Zeitschrift*, CIII, 1909, p. 244-7, 269.

7. Tite-Live, XXII, 58, 7 : envoi à Rome d'un noble Carthaginois, Carthalon, pour y apporter des propositions. Hannibal aurait dit à des prisonniers romains qu'il ne voulait pas anéantir leur patrie (*id.*, XXII, 58, 2-3).

après avec Philippe de Macédoine, certaines clauses attestent que les alliés n'avaient pas résolu l'anéantissement de l'État romain [1].

II

Nos sources pour l'histoire de la seconde guerre punique sont assez nombreuses : Polybe, dont le récit nous est parvenu complet jusqu'à la bataille de Cannes inclusivement (livre III) et dont, pour la suite, il ne nous reste que des extraits; quelques fragments des livres XXV-XXVII de Diodore de Sicile; les livres XXI-XXX de Tite-Live; les parties de l'ouvrage d'Appien relatives à l'expédition d'Hannibal, aux événements d'Espagne et d'Afrique; des fragments de Dion Cassius et surtout l'abrégé de Dion composé par le byzantin Zonaras. Valère-Maxime, Silius Italicus, Frontin, Plutarque (dans ses Vies de Fabius Maximus et de Marcellus), Florus, Eutrope, Paul Orose se rattachent à Tite-Live [2].

Quelles ont été les sources des autres, surtout de Polybe [3] et de Tite-Live? Cette question a été souvent examinée [4], mais non pas résolue. Nous nous bornerons ici à de brèves indications [5].

1. Polybe, VII, 9, 12-13 : « Si les Romains demandent la paix, nous (les Carthaginois) ne la leur accorderons qu'à ces conditions : vous (les Macédoniens) serez aussi compris dans leur amitié; il ne leur sera jamais permis de vous déclarer la guerre, ni de posséder Corcyre, etc. » *Ibid.*, 15 : « Si les Romains entreprennent une guerre soit contre vous, soit contre nous, nous nous prêterons, selon les nécessités, un mutuel appui dans cette guerre ». — Naturellement, on ne doit tenir compte que du texte authentique qui nous a été conservé par Polybe. Des historiens romains ont dit faussement que ce traité stipulait que Rome et l'Italie appartiendraient aux Carthaginois : Tite-Live, XXIII, 33, 11; Zonaras, IX, 4, p. 423, *d*.

2. Avec quelques indications d'origine différente dans Frontin, Plutarque et Eutrope.

3. Il fait plus d'une allusion aux historiens qu'il a consultés : III, 6, 1; 20, 1; 36, 2; 47, 6 et suiv.

4. En dernier lieu par Kahrstedt, p. 143-362. Pour la bibliographie antérieure, voir Schanz, *Geschichte der römischen Litteratur*, II, 1, 3ᵉ édit., p. 433-4.

5. Pour l'expédition de Scipion en Afrique, v. *infra*, p. 199 et suiv.

L'histoire d'Hannibal avait été racontée par plusieurs auteurs grecs : on mentionne Eumachos, Xénophon, Chairéas, Silénos et Sosylos [1]. Nous savons que les deux derniers furent les compagnons du Barcide [2], et qu'ils firent le récit, non seulement de ses exploits, mais encore d'événements auxquels il n'avait pas assisté [3]. Chairéas paraît bien avoir été, comme eux, un contemporain d'Hannibal [4]; d'Eumachos et de Xénophon, on ne peut rien dire. Des Romains, qui vécurent lors de la seconde guerre punique, la racontèrent aussi. Nous en connaissons deux, qui rédigèrent leurs ouvrages en grec : Fabius Pictor et Cincius Alimentus [5].

Polybe s'est sans doute peu servi de Chairéas et de Sosylos, dont il parle en termes très dédaigneux [6]; un fragment de Sosylos [7] prouve que ce n'est pas à lui qu'il doit son exposé de la bataille navale livrée à l'embouchure de l'Èbre en 217 [8]. Bien qu'il ne cite pas Silénos dans les parties conservées de son œuvre, il l'a certainement lu : il fait des allusions [9] à une

1. Sur ces auteurs, voir C. Müller, *Fragm. hist. graec.*, III, p. 99-102.

2. Cornélius Népos, *Hannibal*, XIII, 3. Silénos paraît avoir visité Gadès, probablement au temps où Hannibal se trouvait en Espagne : Strabon, III, 5, 7; Pline l'Ancien, IV, 120. Pour Sosylos, voir t. II, p. 427, n. 1, et p. 453.

3. Dans Silénos, prise de Carthagène par les Romains, en 209 : Tite-Live, XXVI, 49, 3. Dans Sosylos, bataille navale de l'Èbre : voir ci-dessous.

4. Polybe (III, 20, 5) le mentionne en même temps que Sosylos.

5. On ignore, il est vrai, si Fabius, qui raconta la bataille de Trasimène (Tite-Live, XXII, 7, 4) et qui vécut après la bataille de Cannes (Tite-Live, XXII, 57, 5; XXIII, 11, 1; Plutarque, *Fabius Maximus*, 18; Appien, *Hann.*, 27), put achever l'histoire de cette guerre. Notons cependant que certaines assertions de Fabius (*apud* Polybe, III, 8, 6-7) semblent reproduire des propos tenus par des Carthaginois, désireux de rejeter sur Hannibal la responsabilité du conflit (voir t. II, p. 263). Ces hommes ne durent pas éprouver le besoin de mentir pour disculper leur patrie avant que la fortune des armes n'eût tourné contre Carthage. — Pour Cincius, voir Tite-Live, XXI, 38, 3.

6. III, 20, 5.

7. Wilcken, dans *Hermes*, XLI, 1906, p. 106-8.

8. III, 95-96. — Sosylos ne racontait peut-être que les premières années de la guerre, car le récit de cette bataille était au livre IV d'un ouvrage qui en comptait sept (Diodore, XXVI, 4). On peut toutefois se demander si Sosylos, au lieu de suivre l'ordre chronologique, n'exposait pas successivement les événements qui s'étaient passés sur les divers théâtres des hostilités (Wilcken, *l. c.*, p. 118).

9. III, 47, 8; 48, 9.

anecdote qui, selon Cicéron[1], avait été recueillie par Silénos. Ses informations précises sur ce qui se passa du côté des Carthaginois ont dû être, pour une bonne part, empruntées à ce témoin des campagnes d'Hannibal, à cet historien de mérite, vanté par Cicéron[2]. Polybe consulta également des auteurs romains, entre autres Fabius Pictor (il le mentionne à propos de la première guerre punique[3] et des débuts de la seconde[4]). Il recueillit des renseignements oraux et peut-être écrits dans les maisons aristocratiques qu'il fréquenta à Rome.

Nous verrons que Tite Live a fait grand usage de Polybe dans son récit de l'expédition de Scipion en Afrique. Pour les temps antérieurs, les deux historiens offrent souvent des ressemblances étroites. Faut-il admettre des emprunts directs de Tite-Live à Polybe? l'emploi par Tite-Live d'un ou plusieurs auteurs qui auraient reproduit Polybe? une ou plusieurs sources communes à Polybe et à un ou plusieurs auteurs que Tite-Live aurait copiés? Il semble bien qu'aucune de ces hypothèses ne doive être écartée; ce qui est difficile, c'est d'indiquer les cas où l'une est préférable aux autres. Pour la fin de la guerre d'Espagne, pour les faits relatifs à la Sicile et aux cités grecques de l'Italie méridionale, l'hypothèse d'un emprunt immédiat est fort plausible. Ailleurs, au livre XXI de Tite-Live, nous trouvons un passage qui vient sans aucun doute de Polybe. C'est l'énumération des forces qu'Hannibal laissa en Espagne et de celles qu'il envoya en Afrique : l'historien grec nous apprend qu'il l'a copiée lui-même sur une inscription gravée par ordre du Carthaginois[5]. Mais, comme, pour le reste de ce livre, la théorie qui admet l'emploi direct de Polybe par Tite-Live soulève de sérieuses objections, on est en droit de se

1. *De divinatione*, I, 24, 49.
2. *L. c.* : « diligentissume res Hannibalis persecutus est ».
3. I, 14; I, 58, 5.
4. III, 8-9.
5. Voir t. II, p. 336.

demander si cette citation n'a pas été empruntée à un intermédiaire.

Nous avons dit que Silénos fut, selon toute probabilité, mis à contribution par Polybe. Or, — on le sait par Cicéron[1], — L. Cœlius Antipater qui, dans le dernier quart du IIe siècle avant J.-C., écrivit en sept livres une histoire de la seconde guerre punique, se servit de Silénos. Il fut à son tour une des principales sources de Tite-Live, qui le cite expressément à plusieurs reprises[2]. Il est donc possible que bien des indications communes à Polybe et à Tite-Live aient tiré leur origine de l'ouvrage du compagnon d'Hannibal. Mais d'autres furent peut-être prises par Cœlius dans Polybe, et non dans Silénos.

Cœlius s'était en outre servi de sources romaines, parmi lesquelles il faut vraisembablement compter Fabius Pictor. A ces sources puisèrent aussi d'autres écrivains latins, consultés par Tite-Live. Il mentionne deux contemporains de Sylla : Valerius Antias[3] et Claudius [Quadrigarius][4]; ce dernier traduisit les Annales qu'un C. Acilius rédigea en grec vers le milieu du IIe siècle[5]. Tite-Live ne cite qu'une fois les deux contemporains de la guerre d'Hannibal, Fabius Pictor[6] et Cincius Alimentus[7]. Les a-t-il lus? C'est fort douteux : il paraît ne les connaître que par des auteurs de seconde main.

Dans son œuvre sont mélangés des récits de valeur fort inégale : les uns empruntés à des Grecs qui savaient leur

1. *L. c.*

2. XXI, 38, 6; 46, 10; 47, 4; XXII, 31, 8; XXIII, 6, 8; XXVI, 11, 10; XXVII, 27, 13; XXVIII, 46, 14; XXIX, 25, 3; 27, 14; 35, 2.

3. XXV, 39, 14; XXVI, 49, 3; XXVIII, 46, 14; XXIX, 35, 2; XXX, 3, 6; 29, 7.

4. XXV, 39, 12.

5. On ne sait si cette traduction fut publiée à part, ou si elle fut insérée dans une histoire de Rome que Claudius mena jusqu'à son temps. — Tite-Live (XXV, 39, 15) mentionne aussi Piso, c'est-à-dire L. Calpurnius Piso Frugi, qui vécut à l'époque des Gracques. On ne voit pas qu'il ait fait usage des ouvrages de Caton et de Cassius Hemina, écrits vers le milieu du IIe siècle.

6. XXII, 7, 4.

7. XXI, 38, 3-5.

métier et leurs devoirs d'historiens, les autres à des Romains, pour la plupart dépourvus de critique et désireux d'exalter leur patrie et leurs grands hommes, même en dissimulant ou en faussant la vérité. Chez ces chroniqueurs abondaient les légendes, les erreurs, les mensonges; les mêmes événements y étaient racontés de manières très diverses. Tite-Live ne sut pas choisir. Il est un guide fort peu sûr là où le texte de Polybe nous manque pour distinguer le bon grain de l'ivraie. Des invraisemblances, des contradictions, des récits rapportés à des faits consécutifs, alors qu'ils ont tout l'air d'être des versions plus ou moins altérées d'un seul fait, rendraient une grande défiance légitime, même si elle n'était pas justifiée par la comparaison de Tite-Live avec les parties de l'ouvrage de Polybe qui nous sont parvenues.

Dion Cassius s'est beaucoup servi d'un écrivain dont des échos très nombreux se retrouvent dans Tite-Live[1] : quelques indices autorisent à mettre en avant le nom de Cœlius. A cette source Dion a fait des additions et des corrections; il les a empruntées à un ou plusieurs chroniqueurs romains.

C'est à la même classe de pseudo-historiens partiaux et mal informés que se rattachent Diodore de Sicile et Appien, deux auteurs dont la parenté est étroite. Il est impossible de proposer des noms. Dans Appien, nous rencontrons assez fréquemment des erreurs imputables à sa négligence.

III

La seconde guerre punique a été souvent étudiée[2] et est bien connue. Nous n'insisterons que sur les événements qui se passèrent dans l'Afrique du Nord (voir les deux chapitres suivants).

1. Il ne s'est pas servi de Tite-Live lui-même dans le récit de la seconde guerre punique.

2. Nous citerons : Mommsen, *Histoire romaine*, trad. Alexandre, III, p. 125-236;

L'armée d'Hannibal, formée d'Africains et d'Espagnols, ne devait pas être très nombreuse : les chiffres de 90 000 fantassins et de 12 000 cavaliers, indiqués par Polybe, sont certainement exagérés[1]. Après avoir traversé l'Èbre, limite imposée par Rome à la domination punique, elle soumit, non sans efforts, les peuples qui vivaient entre le cours inférieur de ce fleuve et les Pyrénées : il fallait qu'ils ne pussent pas arrêter plus tard les troupes qui iraient rejoindre Hannibal en Italie; il fallait aussi qu'une expédition ennemie ne trouvât nulle part en Espagne une base d'opérations; enfin, l'on peut se demander si Hannibal ne désirait pas donner le change aux Romains et leur faire croire que, loin de penser à quitter la péninsule, il voulait en achever la conquête. Il chargea un de ses lieutenants, Hannon, de garder cette région, renvoya ou laissa partir plusieurs milliers d'Espagnols dont les sentiments lui étaient suspects[2], et franchit les Pyrénées[3]. Au delà, la plupart des peuplades indigènes se laissèrent acheter : la marche fut rapide. On atteignit le Rhône[4] et d'habiles dispositions triomphèrent des difficultés du passage.

Cependant le consul Scipion arrivait par mer à la bouche orientale du fleuve, où il débarqua. Il savait qu'Hannibal avait pénétré en Gaule : c'était donc là, et non plus en Espagne, qu'il devait lui livrer bataille. Mais il le croyait à peine sorti des

W. Ihne, *Römische Geschichte*, II (2e édit., 1896), p. 136-437; V. Duruy, *Histoire des Romains* (édit. in-4°), I (1879), p. 547-662; E. Hennebert, *Histoire d'Hannibal*, trois volumes (1870, 1878, 1891); C. Neumann [et G. Faltin], *Das Zeitalter der punischen Kriege* (Breslau, 1883), p. 270-564; Th. Arnold, *The second Punic War* (Londres, 1886); A. Dodge, *Hannibal* (Boston, 1891); Kahrstedt, p. 365-575. Mentionnons encore un travail de K. Lehmann, *Die Angriffe der drei Barkiden auf Italien* (Leipzig, 1905); des études stratégiques de H. Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst*, I (2e édit., 1908), p. 317-406, et de J. Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, III, 1 (1912); enfin de belles pages de C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, I, p. 444-503.

1. Voir t. II, p. 336-8.

2. *Ibid.*, p. 336, n. 8.

3. Sur la marche d'Hannibal depuis l'Espagne jusqu'à l'Italie, voir Jullian, I, p. 458-489.

4. A Beaucaire, selon M. Jullian (I, p. 464-5, note). La question est très controversée.

Pyrénées. Quand ses éclaireurs lui eurent fait connaître d'une manière certaine le voisinage de l'ennemi, il s'avança jusqu'au lieu où les Carthaginois venaient de traverser le Rhône. Hannibal, informé du débarquement des Romains, ne les avait pas attendus. Il s'était enfoncé vers le Nord, en suivant la rive gauche du fleuve. Chercha-t-il, comme on l'a supposé[1], à attirer derrière lui cette armée, dont il aurait craint le retour en Italie, et à la vaincre assez loin de Marseille pour lui rendre impossible une retraite vers cette ville? Il semble plutôt qu'il ait voulu éviter une lutte, qui, même victorieuse[2], l'aurait affaibli, qui, surtout, l'aurait retardé. L'automne était venu, les neiges allaient bientôt rendre les chemins impraticables; si Hannibal ne s'était pas hâté de traverser les Alpes, il aurait dû rester inactif jusqu'au printemps, dans un pays pauvre et peu sûr, tandis que Rome aurait préparé, de l'autre côté des montagnes, la défense des plaines du Pô. Scipion jugea qu'il serait peu sage de le poursuivre et il revint à la côte. Il remit ses troupes à son frère Cnæus, auquel il ordonna de les conduire en Espagne; lui-même retourna à Pise, puis gagna rapidement la Cisalpine, pour prendre le commandement de deux légions qui y avaient été envoyées contre les Gaulois révoltés.

Hannibal longea le Rhône jusqu'au confluent de l'Isère, dont il remonta la vallée. Quelle fut ensuite sa route? On sait que cette question a soulevé des discussions interminables. Nous nous contenterons d'indiquer ici l'hypothèse qui nous paraît être la meilleure : la vallée de la Maurienne, le col du mont Cenis, la vallée de la Doire Ripuaire[3]. Plus d'une fois, les Gaulois avaient franchi les Alpes, probablement avec beaucoup moins de peine que les Carthaginois, qui firent cette marche dans des conditions défavorables[4] : les guides connaissaient

1. Lenschau, *Real-Encyclopädie*, VII, p. 2326.
2. Hannibal avait plus d'hommes que Scipion, mais peut-être ne le savait-il pas.
3. Jullian, I, p. 478 et suiv.
4. Le même, I, p. 44.

mal l'itinéraire substitué peut-être, pour éviter Scipion, à celui qui avait été prévu; les montagnards étaient hostiles; la neige avait commencé à tomber. Après bien des dangers, des souffrances, des pertes, on parvint à la terre promise. De ceux qui, cinq mois auparavant, avaient quitté Carthagène, il restait 20 000 fantassins et 6 000 cavaliers[1]. Lorsqu'ils arrivèrent au Pô, ils durent prendre de force, au lieu où s'élève Turin, la ville d'une peuplade ligure, qui refusait le passage.

Scipion alla à la rencontre d'Hannibal par la rive gauche du fleuve. A l'Ouest du Tessin, un combat s'engagea entre sa cavalerie, qu'accompagnait de l'infanterie légère, et la cavalerie ennemie, plus nombreuse. Cette dernière l'emporta[2]. Le consul, blessé, ramena son armée au Sud du Pô, vers la colonie de Plaisance, près de laquelle il s'établit. Hannibal vint camper à peu de distance.

Quand on avait appris à Rome le passage des Alpes par les Carthaginois, on avait renoncé à l'expédition projetée en Afrique. Les troupes réunies à Lilybée furent aussitôt rappelées; elles se reformèrent à Ariminum (Rimini), d'où leur chef, Sempronius, les conduisit auprès de Scipion.

Malgré l'avis de son collègue, il voulut engager la bataille, qui fut livrée sur les bords de la Trébie, par une journée froide et neigeuse. Les deux armées étaient à peu près égales en nombre (40 000 soldats environ)[3], mais Hannibal avait beaucoup plus de cavalerie. Il se servit de ses Numides pour attirer les ennemis, qui luttèrent dans des conditions fort mauvaises : ils s'étaient mouillés jusqu'aux aisselles en traversant la rivière et la plupart d'entre eux n'avaient pas mangé depuis la veille. Plus de 10 000 cavaliers, placés aux ailes de l'armée punique, mirent aisément en déroute les

1. Voir t. II, p. 337.
2. Grâce à la manœuvre enveloppante des Numides : t. II, p. 403, n. 1.
3. Pour les Carthaginois, voir t. II, p. 338, n. 3.

4 000 cavaliers qui leur étaient opposés et dégarnirent ainsi les flancs de l'infanterie romaine. Celle-ci, forte d'environ 36 000 hommes, avait devant elle 20 000 fantassins espagnols, africains et gaulois. Elle fut attaquée aux extrémités de son front par les éléphants, sur ses côtés par 8 000 hommes d'infanterie légère et la cavalerie numide, à revers par Magon, qui, sortant d'un ravin où son frère Hannibal l'avait posté pendant la nuit, s'élança avec 1 000 fantassins et 1 000 cavaliers. Dix mille soldats, qui formaient les premiers rangs du centre romain, réussirent à enfoncer les Gaulois et une partie des Africains et, s'étant ainsi ouvert un passage, purent gagner Plaisance en bon ordre. Mais le reste de l'infanterie de Sempronius lâcha pied et, dans sa fuite vers la rivière, fut massacré par les cavaliers et les éléphants.

Maître de la Cisalpine, Hannibal y demeura jusqu'à la fin de la mauvaise saison, préparant sa prochaine campagne. Des milliers de Gaulois vinrent rejoindre ceux qui, même avant la victoire de la Trébie, étaient accourus se mettre sous ses ordres[1].

Au printemps, il pénétra dans la péninsule. Deux armées l'attendaient, l'une au bord de l'Adriatique, à Ariminum, l'autre en Étrurie, à Arretium (Arezzo), la première commandée par le consul Servilius, la seconde par le consul Flaminius. Malgré les difficultés du chemin à suivre, Hannibal résolut d'entrer en Étrurie : il pensait sans doute que le prestige d'une nouvelle victoire serait d'autant plus grand qu'elle serait remportée plus près de Rome. Ses troupes souffrirent beaucoup dans de vastes marais qu'il fallut franchir[2]; le général lui-même, atteint d'une ophtalmie, perdit un œil. De Fiesole, il continua sa marche à travers la Toscane, pillant le riche pays

1. Voir *ibid.*, p. 380.
2. Très probablement des marais formés par des inondations de l'Arno et de ses affluents, entre Pistoie et Florence, quoique Strabon (V, 1, 11) les indique dans la plaine du Pô.

qu'il parcourait. Il espérait attirer ainsi Flaminius, qui quitta en effet Arretium pour revenir vers le Sud. Tandis que le consul s'avançait par un étroit passage, entre le lac de Trasimène et les hauteurs qui bordent ce lac au Nord-Est, Hannibal cerna, attaqua partout en même temps et anéantit son armée[1]. Comme il l'avait déjà fait après la bataille de la Trébie, comme il le fit plus tard après Cannes, il renvoya, sans exiger de rançon, les alliés de Rome qui étaient tombés en son pouvoir : ce n'était pas à eux, disait-il, qu'il faisait la guerre; il venait, au contraire, libérer les Italiens qui, s'ils étaient sages, devaient rechercher son amitié.

On croyait qu'il allait aussitôt se diriger sur Rome. Mais les remparts de cette ville la mettaient à l'abri d'un coup de main. Pour l'assiéger, Hannibal ne disposait pas encore de troupes assez nombreuses et sa cavalerie, qui était sa principale force, ne lui eût guère servi[2]; il n'aurait pas rassemblé sans peine les matériaux nécessaires à la construction de machines; il manquait d'une flotte qui eût pu surveiller l'embouchure du Tibre et isoler les Romains du côté de la mer. Il se serait exposé à être pris entre les défenseurs de la capitale et l'autre armée consulaire, qui était presque intacte[3]. Et, pendant les longs mois qu'aurait duré ce siège, les peuples qu'Hannibal voulait pour alliés auraient été témoins de son impuissance et auraient hésité à s'unir à lui.

Tournant vers l'Est, il se rendit dans le Picenum, où il fit reposer ses soldats et ses chevaux et munit son infanterie afri-

1. Selon Fabius Pictor (*apud* Tite-Live, XXII, 7, 2), 15 000 Romains périrent; Polybe (III, 84, 7) a adopté ce chiffre. Plus de 15 000 auraient été faits prisonniers, environ 9 000 sur le champ de bataille et 6 000 autres à quelque distance (ils avaient pu se dégager) : Polybe, III, 84, 11 et 14; 85, 1. Hannibal perdit 1 500 hommes, surtout des Gaulois : *id.*, III, 85, 5 (Tite-Live donne, d'après Fabius, un chiffre plus élevé : XXII, 7, 3).

2. Delbrück, *l. c.*, p. 346-7.

3. Sauf 4 000 cavaliers que Servilius avait envoyés en avant pour renforcer l'armée de Flaminius et qui, parvenus à peu de distance du lac de Trasimène après la bataille, avaient été tués ou pris par les Carthaginois.

caine d'armes enlevées aux ennemis tués ou prisonniers. Il se préparait ainsi à vaincre la seconde armée romaine. De plus, en occupant la côte de l'Adriatique, il se rapprochait de Philippe, roi de Macédoine, désireux de chasser les Romains des rivages opposés de cette mer : c'était une sorte d'invitation à une alliance.

Fabius Maximus, nommé dictateur, avait pris le commandement après le désastre de Trasimène. Sachant la supériorité de la cavalerie carthaginoise, comprenant aussi qu'il agirait fort imprudemment s'il se mesurait face à face avec le vainqueur de Scipion, de Sempronius, de Flaminius, il refusa la bataille, tout en se tenant à proximité d'Hannibal. Il lui coupait les vivres, tombait sur ses détachements et, sans courir de gros risques, lui causait une grande gêne et lui infligeait des pertes sensibles; un jour, il tenta même de l'enfermer et de l'écraser dans un défilé. Le Carthaginois chercha à déjouer la tactique de son adversaire. Il parcourut le Nord de l'Apulie, traversa le Samnium, pénétra dans l'Ouest de la Campanie. Par ses pillages, il voulait contraindre Fabius à accepter une rencontre décisive, ou, s'il n'y réussissait pas, détacher de Rome des alliés qu'elle se montrait incapable de défendre. Le dictateur resta inébranlable dans sa résolution et insensible aux plaintes des paysans ruinés, aux critiques de ceux qui taxaient sa prudence de lâcheté; l'échec d'une offensive engagée malgré lui prouva qu'il avait raison.

Hannibal passa l'hiver de 217-216 et le printemps suivant en Apulie, pays de blés et de fourrages. Il se trouvait dans une situation assez précaire. Ni ses victoires de Cisalpine et d'Étrurie, ni ses essais de séduction, ni ses dévastations n'avaient encore déterminé aucun peuple, aucune ville de la péninsule à se déclarer contre Rome. Les Gaulois, intrépides, mais peu capables de supporter les fatigues [1], ne rendaient pas

1. Voir t. II, p. 383.

tous les services que le Barcide avait espérés d'eux. Leur enthousiasme s'était beaucoup refroidi; de nouvelles recrues ne venaient pas combler les vides, car l'armée punique n'avait pu maintenir ses communications avec la vallée du Pô. Elle ne recevait pas les renforts attendus d'Espagne. Cn. Scipion avait débarqué à Empories les troupes que lui avait confiées Publius. Vainqueur d'Hannon, il s'était rendu maître du pays situé au Nord de l'embouchure de l'Èbre, accomplissant ainsi ce qu'Hannibal avait voulu empêcher. Les Romains possédaient désormais une base solide pour leurs opérations militaires dans la péninsule. Asdrubal ne parvint pas à les en déloger. En 217, Publius, envoyé par le Sénat en Espagne, et son frère s'avancèrent au delà du fleuve. Loin de pouvoir conduire une armée en Italie, le général carthaginois devait songer à défendre les conquêtes des Barcides. Les Scipions avaient été bien inspirés en ne renonçant pas, malgré la marche d'Hannibal, à l'expédition décidée au début de la guerre : ils avaient enlevé à l'envahisseur de l'Italie la libre disposition des réserves sur lesquelles il comptait le plus.

Les Romains se chargèrent de le tirer d'embarras en venant lui offrir la bataille qu'il souhaitait depuis longtemps. Elle eut lieu près de Cannes, sur l'Aufidus, dans une vaste plaine. C'était un terrain propice à la cavalerie d'Hannibal. Il la plaça, comme de coutume, aux ailes : les Ibères et les Celtes à l'aile gauche, les Numides à l'aile droite. Au centre, il disposa les fantassins gaulois et espagnols, non pas en ligne droite, mais de manière à former une sorte de croissant dont la convexité était tournée vers l'armée qu'il allait combattre. Entre les extrémités de ce croissant et les ailes, il mit les fantassins africains, répartis en deux corps égaux. Les cavaliers de l'aile gauche vainquirent et massacrèrent la cavalerie romaine, bien moins nombreuse, qui leur faisait face. Puis, passant derrière l'ennemi, ils s'élancèrent sur son aile gauche, constituée par

la cavalerie des alliés. Celle-ci avait tenu bon contre les Numides, mais, menacée de deux côtés, elle s'enfuit. Elle fut en majeure partie détruite par les Numides, qui lui donnèrent la chasse. Cependant l'infanterie des Romains s'était avancée contre les Gaulois et les Espagnols, attirée par la forme bombée du centre carthaginois. Convergeant vers ce centre et, par conséquent, diminuant l'étendue de son front, elle refoula la ligne courbe de ceux qu'elle attaquait et poursuivit ces troupes qui cédaient à la supériorité du nombre. Elle parvint ainsi à la hauteur des Africains qu'Hannibal avait placés à droite et à gauche de son centre, et auxquels il fit faire alors une conversion, pour les jeter sur les deux flancs des assaillants. En même temps, les cavaliers qui, au début de l'action formaient l'aile gauche punique et qui avaient anéanti ou mis en fuite les deux ailes ennemies, prirent à revers l'infanterie romaine. Elle était complètement cernée. Entassée, resserrée de plus en plus, elle se laissa égorger. Les forces que commandaient les consuls s'élevaient à environ 80 000 fantassins et 6 000 cavaliers. Dix mille hommes, chargés de la garde du camp, ne participèrent pas à la bataille. Presque tous les autres périrent, au nombre de 70 000, selon Polybe[1]. Sur une cinquantaine de mille hommes [2], Hannibal n'en perdit que 5 700.

Pas plus après Cannes qu'après Trasimène, il ne se crut capable de prendre Rome. Mais, puisque les vaincus n'étaient pas disposés à accepter leur défaite, il fallait donner plus d'ampleur à la guerre et profiter de ce triomphe pour demander à Carthage de nouveaux efforts, pour obtenir, en Italie et ailleurs, les alliances, les concours qui s'étaient fait attendre trop long-

1. Deux mille hommes tués dans le camp sont peut-être compris dans ces 70 000. Les Carthaginois firent 12 000 prisonniers : 10 000 fantassins (dont 8 000 dans le camp) et 2 000 cavaliers (qui avaient pu s'échapper et que les Numides ramenèrent). Pour ces chiffres, voir Polybe, III, 113, 5; 117, 2-4, 8, 11-12. Les indications de Tite-Live ne concordent pas avec celles de l'historien grec. Voir Kromayer, *l. c.*, p. 344.

2. Voir t. II, p. 339.

temps. Le gouvernement punique consentit sans peine à envoyer à Hannibal les troupes que Magon alla lui réclamer. Il résolut d'en envoyer d'autres en Espagne, afin d'occuper et de défendre ce pays après le départ d'Asdrubal, qui devait se rendre en Italie et accroître son armée par des levées chez les Gaulois. Ces derniers détruisirent une légion romaine en Cisalpine, vers la fin de l'année 216 : succès propre à les stimuler. Carthage décida encore une expédition en Sardaigne, où des indigènes s'étaient soulevés et imploraient son assistance.

Dans la péninsule italique, la journée de Cannes détacha des Romains une partie des Apuliens, la majorité des Samnites, les Lucaniens, les Bruttiens, la grande ville de Capoue, dont l'exemple fut imité par la plupart des cités de la Campanie, Capoue que le Barcide rêvait d'opposer à Rome comme une rivale dans le centre de l'Italie. En 215, des ambassadeurs de Philippe de Macédoine vinrent conclure avec Hannibal un traité d'alliance, stipulant que les Macédoniens soutiendraient les Carthaginois, que la république africaine et le roi ne feraient pas de paix séparée avec leurs ennemis communs, et que, si, dans l'avenir, ceux-ci attaquaient l'un des deux alliés, l'autre viendrait à son secours. Philippe avait d'excellentes troupes, dont l'aide pouvait être fort précieuse à Hannibal. En Sicile, on s'agitait autour du vieux roi Hiéron, qui mourut bientôt, en laissant sa succession à un adolescent, Hiéronyme. Les tuteurs de ce prince étaient favorables à Carthage : des députés allèrent trouver Hannibal, qui envoya lui-même à Syracuse deux officiers, Hippocrate et Épicyde, descendants d'un citoyen de cette ville[1]. Un traité, conclu, semble-t-il, à la fin de l'année 215, promit la moitié orientale de la Sicile à Hiéronyme, qui réclama bientôt la Sicile entière. Ce n'était pas le moment de discuter ses exigences : le gouvernement de Car-

1. Voir t. II, p. 228.

thage les accepta ; il jugea sans doute qu'on ferait aisément entendre raison au jeune roi quand les Romains auraient été chassés de l'île. Les Syracusains entrèrent en campagne sans tarder.

IV

Abandonnée d'une partie de ses sujets et de ses alliés, assaillie de toutes parts, Rome rejeta la pensée d'une paix honteuse. Tous les citoyens, sacrifiant leurs discordes au salut de la patrie, s'unirent autour du Sénat, qui resta fidèle à sa maxime de ne traiter ni au lendemain d'une défaite, ni avec un ennemi campé sur le sol italique. La volonté froide et opiniâtre de cette assemblée maintint l'État, reconstitua ses forces et lui permit de faire face à toutes les attaques.

Cet État était d'ailleurs plus solide qu'Hannibal ne l'avait cru. Au delà du territoire propre de la cité souveraine, des colonies, disséminées jusqu'aux rives du Pô, jusqu'au canal d'Otrante, étaient des foyers de vie latine, des places fortes prêtes à une résistance acharnée, des points d'appui pour les armées. Dans le Sud, les villes grecques se souvenaient qu'elles n'avaient pas eu à se louer de la protection de Pyrrhus, cet autre vainqueur de Rome; elles s'inquiétaient de l'alliance d'Hannibal avec les peuples d'origine samnite, leurs vieux ennemis, qui ne demandaient qu'à les rançonner ou à les détruire. La crainte des Gaulois, le besoin d'une défense efficace contre leurs pillages avaient beaucoup contribué à faire accepter dans la péninsule la domination romaine : or ces Gaulois étaient, eux aussi, les alliés du Carthaginois. Dans presque toutes les cités, un parti aristocratique et un parti démocratique se querellaient sans répit : le premier, qui, d'ordinaire, détenait le pouvoir, se montrait enclin à rester fidèle à Rome, où le gouvernement appartenait à l'aristocratie.

Le territoire de la République et les pays qui reconnaissaient encore son autorité étaient assez vastes et assez peuplés pour fournir, pendant de longues années, de nombreux combattants. Si ces hommes avaient moins de pratique militaire que les vétérans des Barcides, ils ne manquaient pas des qualités physiques et morales qui font les bons soldats[1]. Il est vrai que leurs chefs étaient fort inférieurs à Hannibal. Dans une guerre de cette importance et de cette étendue, c'était une règle absurde de remettre la conduite des armées à des magistrats annuels. On la corrigea, soit par des réélections, soit par des prorogations de commandement. On renonça le plus souvent à confier à deux chefs égaux en pouvoirs la direction d'une campagne. Avec le temps, quelques généraux, profitant des leçons de l'expérience et des exemples de l'adversaire, apprirent à exécuter d'autres manœuvres que celle qui consistait à pousser droit leur infanterie et à s'efforcer d'enfoncer l'ennemi en l'abordant de face. Scipion l'Africain ne dut pas seulement à d'heureuses chances ses grandes victoires d'Espagne et de Zama. Mais, au lendemain du désastre de Cannes, les Romains n'avaient aucune envie d'affronter Hannibal dans des batailles rangées. Revenant à la tactique de Fabius le Temporisateur, ils prirent la résolution d'user l'armée punique, tout en l'empêchant de recevoir des renforts.

Hannibal aurait eu besoin de troupes très nombreuses pour assiéger les places fortes qu'il rencontrait partout, pour emporter les camps retranchés derrière lesquels les Romains s'abritaient en lui refusant le combat, pour défendre les villes et les peuples alliés auxquels ils s'attaquaient, tandis que lui-même était occupé ailleurs, pour assurer ses communications et son ravitaillement. On sait combien un siège était une opération difficile dans l'antiquité : les Carthaginois en firent

1. Conf. t. II, p. 434.

l'épreuve devant de petites places comme Casilinum en Campanie et Pétélie dans le Bruttium. Hannibal ne remportait que des succès médiocres et coûteux, dans lesquels sa cavalerie jouait un rôle très secondaire. Il était à charge à ses partisans, qui devaient faire vivre son armée et qu'il protégeait mal, car il se serait trop affaibli en laissant partout des garnisons.

Aussi beaucoup de ceux qui s'étaient joints à lui après Cannes commencèrent-ils à le regretter; quelques-uns même revinrent aux Romains. Ce fut après de longues hésitations et par nécessité que d'autres se déclarèrent pour Carthage. Parmi les cités grecques des côtes, Locres ouvrit ses portes à un lieutenant du Barcide en 215; mais Tarente, la plus importante de ces villes, Métaponte, Thurioi ne se décidèrent que deux ou trois ans plus tard; Naples et Rhégion restèrent obstinément fidèles à Rome. Les alliés d'Hannibal voulaient qu'il assurât leur salut, mais ils entendaient fixer à leur gré les sacrifices d'hommes et d'argent qu'ils feraient à la cause commune. La plupart d'entre eux trompèrent ses espérances.

Il s'efforçait cependant de mener de front l'attaque et la défense. Il se déplaçait avec une rapidité prodigieuse et, là où il apparaissait, ses décisions promptes, ses manœuvres habiles déjouaient le plus souvent les projets de l'ennemi et sauvaient les situations compromises. Mais son armée fondait peu à peu, diminuée par les fatigues, les escarmouches, les capitulations, les maladies.

Il ne recevait pas de renforts par terre : les Gaulois de la Cisalpine étaient impuissants à s'ouvrir les routes interceptées. Il n'avait pas pu s'emparer des villes côtières de la Campanie; si, dans le Sud de l'Italie, il disposait de plusieurs ports, le seul qui fût bon, celui de Tarente, était commandé par une citadelle où se maintenait une garnison romaine. L'infériorité de la marine punique rendait périlleux de grands transports de troupes. Pourtant, nous l'avons dit, le gouvernement carthagi-

nois avait décidé d'envoyer des secours en Italie; par malheur, il fallut leur donner une autre destination et l'on ne débarqua sur la côte du Bruttium que quelques milliers de Numides et des éléphants[1]. Philippe guerroya en Illyrie, puis en Grèce, où Rome s'assura l'alliance de la ligue étolienne. Mais l'armée macédonienne promise à Hannibal ne traversa pas l'Adriatique. En Espagne, Asdrubal, se dirigeant vers l'Italie, rencontra les Scipions près de l'Èbre; il fut vaincu et battit en retraite. Ce grave échec eut pour conséquence l'envoi dans la péninsule ibérique des forces que Magon devait amener à l'aîné de ses frères. Les événements qui se passèrent dans cette contrée de 215 à 212 sont mal connus. Ce qui est certain, c'est qu'Asdrubal ne renouvela pas sa tentative; peut-être même fut-il rappelé en Libye[2]. Ainsi, aucune des armées qu'Hannibal attendait ne le rejoignit.

Celle qui partit d'Afrique au printemps de l'année 215 pour aller en Sardaigne fut d'abord poussée par la tempête aux îles Baléares. Quand elle débarqua sur la côte sarde, les indigènes qu'elle voulait secourir avaient déjà été vaincus. Elle subit le même sort et son chef fut fait prisonnier.

En Sicile, la guerre commençait à peine quand Hiéronyme fut assassiné. Les Romains purent croire que l'alliance conclue entre ce roi et Carthage n'aurait pas d'effets. Cependant, après une période de troubles, Hippocrate et Épicyde, soutenus par les soldats, se rendirent maîtres de Syracuse, que Marcellus, un des meilleurs généraux de Rome, vint assiéger. Une forte armée punique, commandée par un Himilcon, descendit en 213 sur la côte méridionale de l'île et s'empara d'Agrigente. Elle s'avança jusqu'auprès de Syracuse. En même temps, l'amiral Bomilcar amena une flotte devant cette ville. Mais ni lui, ni Himilcon n'osèrent combattre : l'un retourna à Car-

1. Voir t. II, p. 339 et 406.
2. V. *infra*, p. 181.

thage, l'autre à Agrigente, où il passa l'hiver. Syracuse continua à résister, défendue surtout par les merveilleuses machines que le génie d'Archimède inventait; toutefois, à la suite d'un assaut, Marcellus put occuper les quartiers extérieurs. Dans l'été de l'année 212, Himilcon et Bomilcar reparurent. L'armée carthaginoise, campée sur des terrains marécageux, au fort des chaleurs, fut détruite par une épidémie. Quant à Bomilcar, il retourna de nouveau à Carthage. Il en repartit bientôt, conduisant cette fois 130 galères. Arrivé à la pointe Sud-Est de l'île, il fut arrêté par des vents contraires, puis il refusa la bataille à une flotte moins nombreuse et s'éloigna. Peu après, un traître introduisit les Romains dans Syracuse.

Il n'y avait plus aucun espoir pour les Carthaginois de triompher en Sicile. Cependant, restés en possession d'Agrigente, ils continuèrent la lutte durant deux années encore. Pour remplacer Hippocrate, mort devant Syracuse, Hannibal envoya un autre de ses lieutenants, Muttine. Une nouvelle armée vint d'Afrique et fut grossie par des bandes de Sicules. A la tête de la cavalerie numide, Muttine fit avec habileté une guerre de pillages et de surprises. Mais, après la trahison de cet officier[1], les ennemis s'emparèrent d'Agrigente et anéantirent les troupes puniques.

La guerre de Sicile se termina ainsi, avec le même insuccès que l'expédition de Sardaigne. Hannibal avait été favorable à une action en Sicile et il est à croire qu'une armée n'aurait pas été envoyée en Sardaigne contre son gré[2]. Il voulait épuiser et abattre les forces rivales, en dressant partout d'autres forces contre elles, et l'on ne peut douter qu'il n'ait souffert de voir les Romains occuper les deux îles où Carthage avait si long-

1. Voir t. II, p. 427.
2. Nous avons dit (t. II, p. 257) qu'un de ses proches parents participa à cette expédition.

temps dominé, qu'il ne se soit inquiété des facilités que la possession de Lilybée leur donnait pour passer en Afrique. Pourtant les armées qui se perdirent en Sardaigne et en Sicile auraient été mieux employées en Italie, où se jouait la partie décisive[1].

En 211, les Romains prirent Capoue. Depuis plusieurs années, ils avaient commencé l'attaque, s'appuyant sur les places de Campanie qu'ils avaient gardées ou reconquises, dévastant le territoire de la ville rebelle, la serrant enfin dans un cercle de lignes fortifiées. Hannibal n'avait pu la dégager. Quand elle fut près de succomber à la famine, il s'efforça de la sauver par un coup d'audace. A travers le Samnium, il se dirigea vers Rome à marches forcées. Il ne comptait sans doute pas l'emporter d'assaut. En la menaçant, il cherchait à attirer et à écraser l'armée qui cernait Capoue. Mais le siège de la cité campanienne ne fut pas levé et Rome était en état de défense; le Carthaginois se retira. Capoue dut se rendre et fut sévèrement châtiée : « preuve éclatante que les Romains étaient aussi forts pour punir les défections qu'Hannibal impuissant à soutenir ses alliés[2] ». Le prestige de ses victoires était effacé. Il restait maître de l'Italie méridionale, où il remporta encore plus d'un succès, mais où il perdit Tarente, livrée par des traîtres, en 209. Il attendit les Macédoniens et Asdrubal.

Les Macédoniens ne vinrent pas. Philippe avait à combattre, outre une flotte romaine, une grande partie des Grecs, le roi de Pergame, des barbares qui envahissaient ses frontières au Nord. Il faisait face à tous ces ennemis, mais il ne pouvait prêter main-forte à Carthage, qui s'affaiblit même à son profit en lui envoyant des vaisseaux de guerre. En 206, il traita avec les Étoliens et, quelques mois après, avec Rome.

Dans la péninsule ibérique, les armées commandées par

1. Conf. Kahrstedt, p. 571-2.
2. Tite Live, XXVI, 16, 13.

Asdrubal, son frère Magon et un autre Asdrubal, fils de Giscon, avaient gagné deux belles victoires en 211 : les Scipions, s'étant séparés pour les attaquer, avaient succombé, avec beaucoup des leurs. Les Romains se défendaient péniblement au Nord de l'Èbre. Du côté des Carthaginois, on se préparait de nouveau à une expédition en Italie.

L'arrivée, à la fin de l'année 210, d'un jeune chef, Publius Cornelius Scipio, fils de Publius, tué l'année précédente, rétablit une situation presque désespérée. Se fiant à son heureuse fortune, ou, comme il le laissait croire, à l'inspiration des dieux, aimé des soldats, pour lesquels il avait une indulgence parfois excessive, diplomate habile, général plein de hardiesse, mais capable d'une tactique savante, il débuta par une entreprise qui paraissait follement téméraire et que, pourtant, le succès justifia. Les deux Asdrubals et Magon, ne craignant plus les Romains, s'étaient dispersés et campaient loin de Carthagène, où ne restait qu'une garnison très faible. Scipion marcha précipitamment sur cette ville et s'en empara. Il y trouva un matériel de guerre fort important, des vaisseaux qu'il joignit à sa flotte, de grosses sommes d'argent, qu'il put accroître par le produit des mines du voisinage, des gens de mer qu'il embarqua comme rameurs, des artisans qu'il employa à compléter son armement, enfin de nombreux otages espagnols qu'il renvoya chez eux, à condition que leurs parents devinssent ses alliés. L'empire barcide d'Espagne était décapité.

Les Carthaginois n'avaient pas ménagé les indigènes, leur imposant de lourds tributs, leur réclamant sans cesse des soldats, régnant par la terreur et par le système des otages, traitant des hommes fiers avec une morgue humiliante [1]. Beaucoup de peuplades se soumirent aux Romains; d'autres, qui

1. Conf. t. II, p. 313-4.

ne pouvaient pas encore faire défection, ne servaient qu'à contre-cœur des maîtres détestés. Les frères d'Hannibal et le fils de Giscon ne s'entendaient pas[1]. Leur désaccord servit Scipion. En 208, il s'avança jusqu'à la vallée du Guadalquivir. Dans une bataille livrée à Bæcula, il vainquit le Barcide Asdrubal, que les deux autres généraux ne rejoignirent pas à temps.

Ce fut cependant après cette défaite qu'Asdrubal réalisa le plan différé depuis tant d'années. Échappant à Publius, dont la faute eût pu être fatale à Rome, il se dirigea vers le Nord et alla franchir les Pyrénées du côté de l'Océan, pour éviter les troupes ennemies qui occupaient le pays entre le cours inférieur de l'Èbre et ces montagnes. Il n'emmenait sans doute qu'une petite armée[2], mais il comptait entraîner beaucoup de Celtes, en Transalpine comme en Cisalpine. Il passa l'hiver de 208-207 dans le Sud de la Gaule. Au printemps, il traversa sans peine les Alpes, s'avança par la vallée du Pô et parvint au delà de Rimini. L'heure était grave pour les Romains. Si les deux frères unissaient leurs forces et remportaient une grande victoire, ils pouvaient espérer des alliances dans l'Italie centrale. On y était las de cette guerre qui durait depuis onze ans et des sacrifices qu'elle exigeait. Des colonies avaient, sinon refusé ouvertement leur concours[3], du moins manifesté leur mauvais vouloir; des troubles avaient éclaté en Étrurie. Mais le message par lequel Asdrubal donnait rendez-vous à Hannibal en Ombrie fut intercepté. Le consul C. Claudius Nero, qui devait retenir dans le Sud l'aîné des Barcides, exécuta un plan hardi. Il laissa une partie de ses troupes en face d'Hannibal et, avec le reste, il alla rejoindre son collègue M. Livius, chargé de barrer le passage à Asdrubal. La bataille s'engagea

1. T. II, p. 267.
2. Voir t. II, p. 341-2.
3. Comme l'indique Tite-Live, XXVII, 9-10.

sur le Métaure, entre Rimini et Ancône. Elle fut acharnée, mais Néron la gagna par une adroite manœuvre. Asdrubal se fit tuer. Néron retourna aussitôt à son camp; Hannibal, ignorant son absence, n'en avait pas profité pour prendre l'offensive. Quand il fut informé du désastre[1], il se retira à l'extrémité de la péninsule, dans le Bruttium.

L'année suivante, Scipion termina la guerre en Espagne. Les Carthaginois s'y étaient réorganisés après la bataille de Bæcula et le départ d'Asdrubal. Des renforts avaient été envoyés d'Afrique, sous les ordres d'un Hannon, qui, avec Magon, s'était rendu en Celtibérie pour lever des mercenaires. En Bétique, Asdrubal, fils de Giscon, avait mis des garnisons dans les places fortes. Des troupes romaines battirent, il est vrai, Magon et Hannon, — ce dernier fut pris, — et les gens qu'ils avaient rassemblés se dispersèrent. Pourtant, au début de l'année 206, Asdrubal et Magon commandaient une grande armée, peut-être plus de 50 000 hommes[2]. Scipion marcha contre eux et, près d'Ilipa, leur infligea une défaite irréparable. Les Espagnols de l'armée punique s'empressèrent de passer aux Romains. Les généraux vaincus s'enfuirent à Gadès, d'où Asdrubal retourna à Carthage. Le frère d'Hannibal s'efforça de continuer la lutte en appelant quelques troupes d'Afrique, probablement de Maurétanie[3], et en faisant recruter des indigènes dans la basse vallée du Guadalquivir; mais un lieutenant de Publius mit fin à ces essais d'enrôlement. A l'automne, Magon, qui avait une petite flotte, franchit le détroit, longea la côte ibérique et tenta sans succès de reprendre Carthagène. Il revint vers Gadès. Cette vieille colonie de Tyr, qui n'avait conservé qu'un semblant d'indépendance, nourrissait peut-être des jalousies et des rancunes

1. Que, selon la légende, le consul lui aurait appris en jetant dans ses avant-postes la tête d'Asdrubal.
2. Voir t. II, p. 342.
3. *Ibid.*, p. 358, n. 4; p. 366, n. 10.

contre sa sœur africaine. Ses marchands auraient été ruinés s'ils avaient dû renoncer à tout commerce avec l'Espagne, désormais perdue pour les Carthaginois[1]. Même avant le départ de Magon, des Gaditains avaient pensé que le moment était venu de s'entendre avec les vainqueurs; mais le général, instruit de leurs menées, les avait fait arrêter et conduire à Carthage. En son absence, la révolte éclata et, quand il reparut, on refusa de le laisser pénétrer dans la ville. Il se vengea en crucifiant les sufètes et le questeur, qu'il avait invités à une entrevue. Puis il se rendit à l'île d'Ibiça et, de là, aux Baléares. Il fut repoussé de Majorque par les indigènes, mais put prendre terre à Minorque, où il passa l'hiver[2]. Gadès avait ouvert ses portes aux Romains.

Rien ne restait des conquêtes des Barcides et des vastes projets d'Hannibal. Il demeura cependant jusqu'à l'année 203 dans le Bruttium, avec une armée de plus en plus diminuée, sur un espace de plus en plus restreint. A la fin, il était réduit à Crotone et au pays environnant. Tandis qu'il s'obstinait à occuper ce coin du Sud de l'Italie, son frère, parti de Minorque au printemps de l'année 205, débarquait à Gênes. Durant plus de deux ans, il se maintint en Ligurie et dans la Gaule Cisalpine. On prétend même qu'il eut des partisans en Étrurie. Nous n'avons malheureusement sur ses actions que des récits qui paraissent légendaires. Cette expédition, décidée par le gouvernement de Carthage, dut être approuvée par Hannibal. Comptait-il sur la réussite d'un plan analogue à celui qui avait échoué en 207, alors que lui-même et son autre frère disposaient de ressources plus grandes? Il est permis d'en douter. Hannibal et ses concitoyens croyaient peut-être que, tant qu'il y aurait des armées puniques en Italie, Rome n'oserait pas porter la guerre en Afrique, et que, pour se débarrasser de ces

1. Kahrstedt, p. 535.
2. Voir t. II, p. 375.

armées, elle consentirait à une paix qui ne serait pas trop défavorable à leur patrie. S'ils eurent cette pensée, ils se trompèrent. Les Romains étaient résolus à ne pas traiter avant la libération complète du territoire italique, et Scipion, élu consul à son retour d'Espagne, prépara l'expédition africaine. Quand ses victoires en Libye firent comprendre aux Carthaginois qu'ils avaient besoin de toutes leurs forces contre l'envahisseur, ils rappelèrent Hannibal et Magon, vers la fin de l'été de l'année 203. La douleur d'Hannibal fut grande assurément lorsqu'il quitta cette Italie où, quinze ans plus tôt, il était entré avec tant d'espérances. Mais que son rappel l'ait indigné, cela n'est nullement vraisemblable : il n'ignorait pas que le salut de Carthage exigeait ce sacrifice. Selon Tite-Live, Magon mourut en mer, d'une blessure qu'il avait reçue dans un combat[1]. Après son départ, un officier, nommé Amilcar, aurait réuni des Ligures et des Gaulois et tenu tête aux Romains pendant plusieurs années en Cisalpine; il est difficile de dire s'il y a quelque chose de vrai dans les récits qui le concernent[2].

1. Voir t. II, p. 270.
2. *Ibid.*, p. 381, n. 6.

CHAPITRE V

L'AFRIQUE DU NORD AU TEMPS DE LA GUERRE D'HANNIBAL

I

On a vu [1] qu'au début de la guerre, en 218, le gouvernement romain avait décidé d'envoyer une armée en Afrique. Ce projet fut abandonné à la nouvelle du passage des Alpes par Hannibal. Treize années s'écoulèrent avant qu'il ne fût repris. Dans l'intervalle, quelques flottes ennemies apparurent le long des côtes de la Libye : ce ne furent que de rapides expéditions de pillage.

En 217, le consul Cn. Servilius Geminus partit de l'embouchure du Tibre avec 120 quinquérèmes. Après avoir écarté de l'Italie une flotte carthaginoise qui s'était montrée devant Pise, il vint relâcher à Lilybée, d'où il se dirigea vers l'île de Méninx (Djerba). Il la ravagea [2]. Puis il aborda à l'île de Cercina (Kerkenna) et ne l'épargna que moyennant une rançon de dix talents d'argent. Il fit même descendre sur le continent des troupes qui, s'étant dispersées, furent surprises; le questeur Ti. Sempronius Blaesus et environ mille soldats périrent; le reste regagna précipitamment les vaisseaux. Avant de retourner

1. P. 140.
2. D'après Tite-Live. Polybe n'en dit rien. Il ne parle pas non plus de la descente sur le continent. Par contre, Tite-Live passe sous silence la prise de Cossura.

à Lilybée, Servilius prit Cossura (Pantelleria) et y laissa une garnison [1].

Quelques passages de Tite-Live, dont nous ignorons les sources [2], mentionnent des croisières plus récentes. Il est fort possible qu'ils contiennent des inexactitudes, des répétitions fautives, mais nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de les rejeter en bloc [3] : la flotte stationnée à Lilybée devait chercher des occasions d'exercer son activité et de faire du butin ; la décadence de la marine punique permettait d'exécuter ces entreprises sans trop de risques.

En 216, T. Otacilius Crassus, propréteur en Sicile, fut, dit-on, autorisé par le Sénat à se rendre en Afrique, s'il le jugeait bon [4]. D'autre part, Tite-Live fait une rapide allusion à une expédition africaine du préteur P. Furius Philus, qui, après le désastre de Cannes, avait été placé à la tête d'une flotte importante [5] ; il revint à Lilybée grièvement blessé [6].

De 215 à 211, le commandement de la flotte de Lilybée appartint à cet Otacilius Crassus [7]. Tite-Live indique deux croisières qu'il fit sur les côtes africaines. En 215, il ravagea « le territoire carthaginois [8] ». En 212, quelques jours avant la prise de Syracuse, il conduisit 80 quinquérèmes vers Utique, entra dans le port quand il faisait encore nuit et captura des

1. Polybe, III, 96, 11-13. Tite-Live, XXII, 31, 1-5. Voir aussi Zonaras, VIII, 26, p. 416, *b*.

2. M. Kahrstedt (p. 241, 269, 296, 305, 313) veut rattacher ces passages à Cœlius.

3. Opinion de M. Kahrstedt, p. 269, 484 (n. 1), 504 (n. 2), 516 (n. 1), 528 (n. 2).

4. Tite-Live, XXII, 37, 13. Le Sénat aurait suivi un conseil donné par le roi Hiéron : combattus dans leur propre pays, les ennemis auraient plus de peine à envoyer des renforts à Hannibal (*id.*, XXII, 37, 9).

5. *Id.*, XXII, 57, 8. Appien, *Hann.*, 27.

6. Tite-Live, XXIII, 21, 2.

7. M. Pichon (*Revue des Études anciennes*, X, 1908, p. 172) est disposé à croire qu'Otacilius songea « à une attaque définitive contre Carthage », et il fait de lui un précurseur de la politique africaine de Scipion. Il ne semble pas que les textes permettent de lui attribuer d'aussi vastes projets. D'ailleurs, il n'avait pas l'armée nécessaire pour les réaliser.

8. « Agrum Carthaginiensem » : Tite-Live, XXIII, 41, 8.

bâtiments remplis de blé; puis, étant descendu à terre, il pilla la campagne autour d'Utique [1] et rapporta sur ses vaisseaux toute sorte de butin. Il revint à Lilybée trois jours après en être parti, ramenant 130 navires de charge. Le blé dont il s'était emparé fut aussitôt envoyé par lui à Syracuse et arriva fort à propos pour sauver vainqueurs et vaincus de la famine [2].

Deux ans plus tard, en 210, M. Valerius Messalla, qui commandait la flotte de Sicile, fut chargé par le consul M. Valerius Laevinus d'aller en Afrique avec une partie de ses vaisseaux, d'y faire du dégât et aussi d'essayer de se renseigner sur les préparatifs des Carthaginois. Il emmena 50 navires et, débarquant à l'improviste avant le jour, il envahit le territoire d'Utique, qu'il ravagea sur une grande étendue. Ayant pris beaucoup de gens et recueilli un riche butin, il regagna Lilybée, treize jours après son départ de ce port [3]. On voit que la prouesse de Messalla ne différa guère de celle de son prédécesseur. Ce n'est peut-être pas une raison péremptoire pour affirmer qu'elle a été inventée par quelque chroniqueur.

Une nouvelle razzia sur le littoral africain fut projetée en 209, mais non exécutée [4]. L'année suivante, le proconsul M. Valerius Laevinus passa de Sicile en Libye avec 100 vaisseaux. Il débarqua près de Clupea, au Sud-Est du cap Bon, et dévasta au loin la campagne, ne rencontrant, pour ainsi dire, aucune résistance. Les pillards remontèrent en toute hâte sur leurs vaisseaux à l'approche d'une flotte carthaginoise. Celle-ci comptait 83 galères. Une bataille qui s'engagea dans les eaux de Clupea fut favorable aux Romains; ils capturèrent 18 bâtiments

1. Si vraiment toute l'expédition se fit en trois jours, Otacilius n'aurait disposé que de quelques heures pour accomplir ces exploits : entre Lilybée et Utique, il y a environ 200 kilomètres : la traversée, aller et retour, exigeait au moins deux jours et deux nuits, et il est à croire qu'au retour, les nombreux bâtiments de charge que ramenaient les Romains ralentirent leur marche.

2. Tite-Live, XXV, 31, 12-15.

3. *Id.*, XXVII, 5, 1 et 8-9.

4. *Id.*, XXVII, 7, 16.

ennemis et mirent en fuite les autres; puis ils retournèrent à Lilybée [1].

Nous trouvons dans Tite-Live [2] un récit à peu près semblable au sujet d'une croisière qui aurait eu lieu en 207. Valerius Laevinus repart de Lilybée avec sa flotte. Cette fois, les Romains portent leurs ravages sur les territoires d'Utique et de Carthage; ils s'avancent jusqu'au pied des murs d'Utique. Au retour, ils se heurtent à une flotte de 70 vaisseaux; ils en prennent 17, en coulent 4 et mettent le reste en fuite.

Ces diverses expéditions purent causer des dommages plus ou moins graves aux Carthaginois, mais elles ne menacèrent nullement leur domination en Afrique.

II

Ils avaient à craindre un danger plus grand : l'hostilité de certains souverains indigènes, qui pouvait les empêcher d'employer toutes leurs forces dans la lutte contre les Romains et donner à ceux-ci des points d'appui, lorsqu'ils se sentiraient capables de porter la guerre de l'autre côté de la Méditerranée.

Il est probable que des États se formèrent d'assez bonne heure en Berbérie, par la réunion de diverses tribus sous une autorité commune. Quand Hannon se révolta contre Carthage, vers le milieu du IVe siècle, il appela à son aide le roi des Maures [3]. A la fin du même siècle, est mentionné un Ailymas, roi des Libyens, qui fut successivement l'allié et l'ennemi d'Agathocle [4]. On ne sait rien de plus sur ces deux rois, ni

1. Tite-Live, XXVII, 29, 7-8; conf. XXVII, 22, 9, où Tite-Live dit que Valerius avait reçu du Sénat des instructions pour faire cette spèditn, s'il le jugeait bon.

2. XXVIII, 4, 5-7.

3. Justin, XXI, 4, 7 : « dum Afros regemque Maurorum concitat ». Conf. t. II, p. 247.

4. Diodore, XX, 17, 1, et 18, 3 : Αἰλύμαν τὸν βασιλέα τῶν Λιβύων. T. II, p. 301, n. 4; ici, p. 35 et 37.

sur leurs royaumes, qui n'eurent peut-être qu'une cohésion très imparfaite et une durée éphémère.

Dans la partie de l'Afrique du Nord qui n'était pas directement soumise à Carthage et qu'habitaient les indigènes appelés par les textes Νομάδες, *Numidae*, nous constatons, à l'époque de la seconde guerre punique, l'existence de trois grands royaumes [1] : ceux des Maures [2], des Masæsyles et des Massyles [3]. Peut-être s'étaient-ils constitués comme les États berbères du moyen âge. Par des guerres heureuses, une tribu aurait imposé à d'autres son hégémonie; elle aurait été le noyau et le soutien d'un État rudimentaire, auquel elle aurait donné son nom, Massyles, Masæsyles [4]. Le chef de la tribu serait devenu roi et, dans des circonstances favorables, fondateur d'une dynastie. Il suffira d'indiquer ici cette hypothèse, dont nous reparlerons lorsque nous étudierons spécialement les royaumes indigènes.

Le roi des Maures qui est mentionné à la fin du IIIe siècle [5] exerçait son autorité dans le Maroc septentrional, à proximité du détroit [6].

Strabon, copiant probablement un auteur de la fin du second siècle, écrit que le fleuve Molochath, aujourd'hui la Moulouia, formait limite à son embouchure entre le pays des Maures et celui des Masæsyles [7]. Mais ce dernier pays appartenait aux

1. Le royaume des Massyles aurait existé dès le milieu du IIIe siècle, d'après Hésianax : voir p. 83, n. 3. Le traité qui termina la seconde guerre punique autorisa, selon Polybe (XV, 18, 5), Masinissa, roi des Massyles, à réclamer les villes et les pays ayant appartenu à ses ancêtres (τῶν προγόνων). D'où l'on peut conclure que la famille de Masinissa régnait depuis plusieurs générations sur un territoire étendu. Voir aussi Tite-Live, XXIX, 29, 8 (*infra*, p. 190).

2. En grec Μαυρούσιοι, en latin *Mauri*.

3. Les textes donnent pour ces deux noms des formes diverses, que nous indiquerons plus tard.

4. Quant au nom transcrit Μαυρούσιοι, *Mauri*, c'était peut-être un terme phénicien, signifiant « les Occidentaux ». Pline (V, 17) dit cependant que ce fut le nom d'une grande tribu, réduite ensuite par les guerres à quelques familles.

5. Tite-Live, XXIX, 30, 1 : « Baga ea tempestate [en 206] rex Maurorum erat ».

6. Polybe, III, 33, 15. Cœlius, dans H. Peter, *Historicorum Romanorum fragmenta*, p. 107, n° 55. Tite-Live, XXIV, 49, 5 (voir aussi XXIX, 30, 1). Pour ces textes, v. *infra*, p. 180, n. 2.

7. XVII, 3, 6 et 9. Pline l'Ancien (V, 19) mentionne un fleuve Mulucha qui,

souverains massyles depuis Masinissa, qui mourut en 148[1] · il convient donc d'admettre que la frontière avait été fixée plus tôt, au temps où le royaume des Masæsyles existait encore[2]. On nous dit que les Masæsyles, voisins des Maures, faisaient face à la partie de l'Espagne où était située Carthagène[3] : ce qui répond à l'Oranie. En 206, leur roi, Syphax, résidait à Siga[4], près de l'embouchure de la Tafna, à une vingtaine de lieues à l'Est de la Moulouia. Par conséquent, il dominait sur l'Ouest de l'Algérie actuelle[5]. Mais il étendait son autorité bien plus à l'Est. Selon Strabon, la limite entre les Masæsyles et les Massyles était le cap Tréton[6], aujourd'hui le cap Bougaroun, au Nord de Constantine. A l'intérieur des terres, Syphax était maître de Cirta (Constantine), certainement en 203 et probablement à la fin de 206[7] : Tite-Live indique que ce lieu faisait partie de ses anciens États, et non de ses conquêtes récentes[8].

Le royaume des Massyles, beaucoup moins vaste, était bordé

dit-il, servit de limite entre Bocchus (roi de Maurétanie) et les Masæsyles. Mais, si les indications géographiques qu'il donne sont exactes, cette Mulucha ne peut pas être identifiée avec la Moulouia.

1. Micipsa, fils de Masinissa, est qualifié de roi des Massyles sur une inscription néopunique de Cherchel, lieu qui avait certainement fait partie du royaume des Masæsyles : Berger, *Revue d'assyriologie*, II, p. 36.

2. D'ailleurs, Strabon (XVII, 3, 9) paraît bien dire que le fleuve Molochath était la limite des Masæsyles au temps de leur roi Syphax.

3. Tite-Live, XXVIII, 17, 5 : « Masaesulii, gens adfinis Mauris, in regionem Hispaniae maxime qua sita Nova Carthago est spectant ».

4. Voir t. II, p. 164, n. 7; ici, p. 185, n. 1. — On a trouvé en ce lieu des monnaies de Syphax : Demaeght, *Catalogue du musée d'Oran*, Numismatique ancienne, p. 28-29.

5. Juba II, cité par Pline (V, 52), indiquait comme étant chez les Masæsyles (« gente Masaesylum ») un lac qu'il faut, semble-t-il, chercher dans le Sud oranais. Mais peut-être s'agit-il ici d'une tribu, occupant un territoire restreint, et non de l'ancien royaume auquel cette tribu aurait donné son nom.

6. XVII, 3, 9 (où le nom Τρητόν manque dans les manuscrits) et 13.

7. Voir t. II, p. 98.

8. XXX, 11, 2 : « Syphax vetere se continebat regno »; XXX, 12, 4 : « Cirta caput regni Syphacis erat »; XXX, 44, 12 : « Scipio ... Masinissam ad regnum paternum Cirta oppido et ceteris urbibus agrisque, quae ex regno Syphacis in populi Romani potestatem venissent, adiectis donavit ». Donc, si cela est exact, Cirta n'était pas comprise auparavant dans le *regnum paternum* de Masinissa, dans le royaume des Massyles.

à l'Est par les possessions de Carthage [1], qui comprenaient Sicca (Le Kef) en 241 et les Grandes Plaines (sur la Medjerda) lors de la seconde guerre punique [2]. Au reste, les frontières des Masæsyles et des Massyles furent plus d'une fois modifiées : nous citerons des textes, malheureusement trop vagues, qui l prouvent.

On n'a aucune raison de supposer que Carthage soit intervenue dans la formation de ces royaumes. Elle y trouva sans doute certains avantages. Quand elle avait besoin de soldats, il était plus commode de les demander à des princes disposant de forces nombreuses que de s'adresser à une foule de petits chefs. Ces princes, si elle savait se les attacher, pouvaient faire la police autour de ses colonies et de son territoire africain et faciliter la pénétration de son commerce dans leurs États. Mais ce n'étaient plus des vassaux humbles et dociles. C'étaient des alliés qu'il fallait ménager. C'étaient parfois des ennemis qui se taillaient une part dans l'empire punique. Nous avons vu [3] qu'ils s'emparèrent, on ne sait quand ni comment, de plusieurs ports de la côte algérienne.

Lors de la guerre d'Hannibal, le roi des Massyles était Gaïa [4],

1. Strabon, XVII, 3, 13.

2. Voir t. II, p. 96. — Apulée (*Apol.*, 24) nous apprend que Madauros dépendit de Syphax (conf. t. II, p. 98, n. 2). Mais peut-être fit-elle partie des conquêtes qu'il ajouta à son *vetus regnum*. Si celui-ci s'était étendu jusque-là, le royaume des Massyles aurait été bien restreint.

3. T. II, p. 180.

4. Tite-Live, XXIV, 48, 13 (conf. Appien, *Lib.*, 10). — Le nom est écrit געי et GYY (en lettres libyques) sur une inscription bilingue de Dougga : Lidzbarski, *Sitzungsberichte der preussischen Akademie*, 1913, p. 297 (conf. p. 299); Dussaud, *Bull. archéol. du Comité*, 1914, p. 39. Γαία (au génitif), sur des inscriptions de Délos (*Inscr. graecae*, XI, 1115, 1116; *Bull. de corresp. hellénique*, XXXIII, 1909, p. 484. *Gala, ae*, dans les manuscrits de Tite-Live, XXIV, 48, 13; 49, 1 et 3; XXVII, 5, 11; 19, 9; XXIX, 29, 6; 30, 7; 31, 2 et 5; XL, 17; conf. Silius Italicus, XV, 464. — Nous ignorons quand Gaïa commença à régner. Sur l'inscription bilingue de Dougga, son père, Zalalsan, est qualifié, non de roi, comme lui, mais de sufète. C'était peut-être une autre branche de la famille royale qui régnait avant Gaïa, la branche à laquelle appartenait Mazætulle (Tite-Live, XXIX, 29, 8, et *infra*, p. 190. On ne saurait affirmer que Naravas, le chef numide qui combattit sous les ordres d'Amilcar Barca (voir p. 113 et suiv.), ait été roi des Massyles; l'inscription de Dougga atteste qu'il n'était pas, comme on l'a cru, père de Gaïa.

père du célèbre Masinissa [1]. Il fut l'allié des Carthaginois dans les dernières années de sa vie (approximativement entre 213 et 208) [2]. Mais, auparavant, il les avait combattus et leur avait enlevé un territoire dont nous ignorons l'emplacement [3].

En 219-218, les Masæsyles fournirent quelques troupes à Hannibal [4]. Cependant, selon Tite-Live et Appien, une guerre aurait éclaté, peu d'années après, entre Carthage et Syphax [5], souverain de ces Numides [6].

1. מסנסן et MSNSN (en lettres libyques), sur l'inscription bilingue de Dougga : Lidzbarski et Dussaud, *ll. cc.* Même orthographe punique sur une inscription de Cherchel : Lidzbarski, *l. c.*, p. 298-9; sur une monnaie : Babelon, *Bull. archéol. du Comité*, 1891, p. 253; Doublet et Gauckler, *Musée de Constantine*, fig. à la p. 24. Le nom devait se prononcer en Afrique *Masinisane*. Μασαννάσας, sur des inscriptions grecques : *Inscr. graecae*, II, 968, l. 44; XI, 1115, 1116; *Bull. de corresp. hellénique*, VI, 1882, p. 10-15, l. 43, 67, 101, 103, 104, 106; *ibid.*, XXXIII, 1909, p. 484. Leçons diverses dans les manuscrits grecs : Μασσανάσσης, Μασσανάσης, etc. *Masinissa*, sur une inscription latine de l'époque d'Auguste : *C. I. L.*, II, 3417; même orthographe dans les meilleurs manuscrits de Tite-Live; *idem* dans Ovide, *Fastes*, VI, 769 (le premier *a* bref); dans Silius Italicus, XVI, 117, 158, et XVII, 413 (même observation). Il faut donc préférer cette orthographe à *Massinissa*, que l'on trouve dans des textes latins et dans l'inscription *C. I. L.*, I, n° 200, l. 81 (p. 84), qui date de la fin du II[e] siècle avant J.-C.

2. Voir ci-après. En 219-8, Hannibal disposait de cavaliers massyles (Polybe, III, 33, 15, d'après Hannibal lui-même; conf. t. II, p. 362), ce qui peut faire admettre que le roi des Massyles était alors en paix avec les Carthaginois. Il devait l'être aussi au temps où son fils Masinissa, né vers 238, fut élevé à Carthage, si cette indication, donnée par Appien (voir *ibid.*, p. 283, n. 3), est exacte.

3. Tite-Live, XL, 17. Voir t. II, p. 96.

4. Polybe, III, 33, 15 (d'après Hannibal). Dès l'année 220, il y aurait eu, selon Plutarque, des Masæsyles dans l'armée d'Hannibal en Espagne : t. II, p. 361, n. 6.

5. ספק, sur des monnaies à légende punique : L. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, III, p. 90-91, n[os] 2-4, et Supplément, p. 69; Babelon, *Bull. des antiquités africaines*, I, 1882-3, p. 129. Je doute fort que ce soit le même nom, orthographié différemment, qui se retrouve sur des inscriptions puniques : opinion de Ph. Berger, *Journal asiatique*, 1887, I, p. 462; *Revue d'assyriologie*, II, p. 41, n. 1. Σόφαξ : Polybe, XVI, 23, 6; Diodore, XXVII, 6; Polyen, VIII, 16, 7; etc. Σύφαξ : Appien, *Iber.*, 29; Dion, fragm. 56, 55, édit. Melber; etc. *Syphax* : Tite-Live, XXIV, 48, 2, etc. Ce nom (Σόφαξ) est attribué à un roi mythique de l'Afrique du Nord, issu, dit-on, d'Héraclès : Juba II, *apud* Plutarque, *Sertorius*, 9. On le retrouve (*Sefek*) dans un auteur arabe, Ibn Coteïba, qui appelle ainsi un prétendu ancêtre des Berbères : de Slane, traduction de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoun, IV, p. 572.

6. Syphax est qualifié à tort de roi des Massyles par Silius Italicus (XVI, 170, 234, 258; XVII, 110), de roi des Maures par l'auteur du *De viris illustribus*, 49 (voir aussi Joannes Lydus, *De mensibus*, IV, 63, 102). Polybe (XVI, 23, 6), Tite-Live (XXVIII, 17, 5; XXIX, 32, 14), Polyen (VIII, 16, 7) indiquent qu'il était roi des Masæsyles.

Asdrubal, frère d'Hannibal, luttait, dit Appien [1], contre les deux Scipions en Espagne, quand il fut rappelé, ainsi qu'une partie de son armée, pour combattre Syphax, qui avait attaqué les Carthaginois. Ceux-ci conclurent ensuite la paix avec le roi et renvoyèrent Asdrubal dans la péninsule. Ces événements, d'après le contexte, se seraient passés entre 217 et 212 [2].

Le récit de Tite-Live [3] est plus développé. En 213, les deux Scipions, apprenant que Syphax était devenu tout à coup l'ennemi de Carthage, résolurent de lui proposer une alliance. Ils envoyèrent d'Espagne trois centurions, pour lui promettre que, s'il continuait avec énergie les hostilités, le Sénat et le peuple romain sauraient lui témoigner leur vive reconnaissance. Le roi barbare, flatté de cette démarche, fit bon accueil aux députés. Les entretiens qu'il eut avec ces vieux soldats le convainquirent de l'insuffisance de sa science militaire et lui montrèrent la supériorité de la tactique romaine. Il leur demanda donc de lui prouver la sincérité de leur amitié en accédant à un désir qu'il leur exprima : l'un d'entre eux resterait avec lui, comme instructeur, tandis que les deux autres retourneraient auprès des Scipions. Les Numides, disait-il, étaient d'habiles cavaliers, mais ils ne savaient pas combattre à pied ; ses ennemis, au contraire, avaient confiance dans la valeur de leur infanterie. Les hommes ne lui manquaient pas, mais, de cette masse confuse, il fallait faire une véritable armée. Les Romains déférèrent à sa prière, sous la condition qu'il renverrait aussitôt le troisième centurion, si leurs généraux n'approuvaient pas leur conduite. Celui qui resta s'appelait Q. Statorius [4]. Les deux autres revinrent en

1. *Iber.*, 15-16.
2. Asdrubal était en Espagne en 216 : Tite-Live, XXIII, 26-29. Dans des récits qui sont suspects, Tite-Live dit qu'il s'y trouvait également en 215 et en 214 : XXIII, 49, et XXIV, 41.
3. XXIV, 48-49. Écho déformé de Tite-Live dans Silius Italicus, XVI, 192-207.
4. Conf. Tite-Live, XXX, 28, 3.

Espagne, avec des députés chargés de recevoir l'engagement des Scipions, et aussi de provoquer des désertions parmi les Numides qui servaient dans les troupes puniques.

Statorius réunit une infanterie nombreuse, qu'il exerça selon les méthodes romaines. Bientôt le roi osa livrer une bataille rangée aux Carthaginois et il les vainquit. Cependant ses députés avaient rempli leur mission. Informés de son accord avec les Romains, les Carthaginois envoyèrent une ambassade à Gaïa, pour lui représenter que cette alliance allait rendre Syphax plus puissant, plus redoutable aux princes et aux peuples africains; il était de leur intérêt commun de s'unir le plus tôt possible pour l'écraser, avant qu'il ne pût agir de concert avec ses nouveaux amis, soit en Libye, soit en Espagne. Gaïa se laissa facilement persuader, sur les instances de son fils, jeune encore, mais très ambitieux. Attaqué par des forces puniques et par Masinissa, Syphax perdit une bataille, où périrent, dit-on, 30 000 hommes. Il s'enfuit avec quelques cavaliers chez les Maures. Mais, bientôt, sa renommée attira tant d'indigènes qu'il put constituer une armée. Il s'apprêtait à passer en Espagne par le détroit, quand Masinissa survint, à la tête de ses soldats victorieux, et, sans l'appui des Carthaginois, remporta sur lui de grands succès.

Évidemment, Tite-Live et Appien ont eu ici des sources différentes [1], qui restent inconnues [2] et dont nous ignorons

1. Ailleurs (*Iber.*, 29), Appien fait allusion aux relations amicales que Syphax avait eues avec les Scipions : l'auteur qu'il copie dans ce passage connaissait donc le récit que nous lisons dans Tite-Live (voir aussi Appien, *Lib.*, 27).

2. L'emploi par Tite-Live (XXIV, 49, 5) du terme *Maurusii* (et non *Mauri*) peut faire admettre qu'il dépend d'un auteur écrivant en grec (Kahrstedt, p. 253). Cœlius a peut-être servi d'intermédiaire. Conf. (ainsi que l'indique Weissenborn, *ad locum*), Tite-Live, *l. c.* : « Maurusios... Numidas (extremi prope Oceanum adversus Gades colunt », et un fragment de Cœlius (Peter, *Histor. Roman. fragm.*, p. 107, n° 55) : « Maurusii, qui iuxta Oceanum colunt ». Cela n'est pas très péremptoire; à propos d'un fait qui se passa en 219-8, Polybe (III, 33, 15) dit de même, probablement d'après Hannibal : Μαυρουσίων τῶν παρὰ τὸν Ὠκεανόν.

la valeur [1]. Il convient de se méfier, car, là où l'on peut les contrôler, l'on constate que ces deux auteurs ont introduit dans l'histoire de la seconde guerre punique nombre de légendes et de mensonges [2]. Le récit de Tite-Live offre plus d'une invraisemblance. Si, en 213, Syphax avait reçu d'un centurion des leçons d'art militaire, il est à croire qu'il s'en serait souvenu une dizaine d'années plus tard : or rien n'indique [3] qu'en 203, il ait lutté contre Scipion l'Africain, Lælius et Masinissa avec une infanterie organisée sur le modèle des légions et combattant comme elles. On ne voit guère par quels moyens ses députés, se rendant auprès des Scipions en compagnie de deux Romains, auraient débauché des Numides qui se trouvaient dans des camps ennemis. La renommée de Syphax pouvait être grande, mais, lorsqu'il avait fui presque seul au delà des frontières de son royaume, il venait, nous dit-on, de subir un désastre : les volontaires qui seraient venus en foule se placer sous ses ordres auraient eu une foi robuste dans sa fortune. Pourquoi négligea-t-il alors de reconquérir ses États et préféra-t-il porter la guerre dans le Sud de l'Espagne, où les Carthaginois étaient capables de repousser une agression? Où comptait-il prendre les vaisseaux de transport nécessaires pour faire passer le détroit à toute son armée, les vaisseaux de guerre capables de protéger cette expédition contre une flotte punique?

Il n'est pas impossible, cependant, qu'Appien et Tite-Live nous aient conservé quelques parcelles de vérité. Une guerre a pu éclater vers 213 entre le roi des Masæsyles et Carthage. Celle-ci aurait alors rappelé en Afrique une partie de ses troupes d'Espagne et peut-être leur général Asdrubal. Les Scipions, heureux de cette diversion, seraient entrés en rapports avec Syphax; des députations auraient été échangées. Les

1. M. Kahrstedt (p. 254-5 et 513, n. 2) déclare qu'il faut rejeter absolument le récit de Tite-Live.
2. *Supra*, p. 150.
3. Quoi qu'en dise Tite-Live, XXX, 11, 4.

Massyles et les Masæsyles devaient avoir fréquemment des querelles de voisins. Tite-Live parle ailleurs d'une région, située à la lisière des deux royaumes, que Syphax et Gaïa s'étaient souvent disputée, soit par des réclamations, soit même par les armes[1]. Il dit aussi, sans indiquer de date, que Syphax prit à Gaïa un territoire enlevé par ce dernier à Carthage[2]. On peut admettre que le roi des Massyles saisit avec empressement l'occasion de s'unir aux Carthaginois contre les Masæsyles, et que Masinissa, alors âgé d'environ vingt-cinq ans[3] (et non de dix-sept, comme Tite-Live le prétend[4]), participa à cette guerre. Syphax eut peut-être des alternatives de succès et de revers, mais, à la fin des hostilités, il resta maître de son royaume, puisque, quelques années après, il possédait à la fois Siga et Cirta.

Selon Appien[5], la paix fut rétablie entre ce prince et Carthage vers 212, quelque temps avant la mort des deux Scipions[6]. Tite-Live[7] mentionne pourtant une ambassade que Syphax aurait envoyée à Rome en 210. Ses députés, dit-il,

1. XXIX, 31, 4-5 : « ad fines Maesuliorum,... in agro, de quo saepe cum Gaia nec verbis modo disceptatum, sed etiam armis certatum fuerat ».

2. XL, 17 : « Ceperat (agrum) ab Carthaginiensibus pater Masinissae Gaia; Gaiam Syphax inde expulerat ». Toutefois, il est permis de supposer que ce territoire, situé vraisemblablement entre le royaume massyle et la province punique, loin du royaume masæsyle, tomba au pouvoir de Syphax après qu'il eut conquis le royaume massyle, par conséquent après la mort de Gaïa.

3. Il naquit vers 238, puisque, lors de sa mort, survenue au début de l'année 148 (voir p. 363), il était âgé de 90 ans : Polybe, XXXVI, 16, 2, 5 et 11 (édit. Büttner-Wobst; *alias* XXXVII, 3); conf. Diodore, XXXII, 16; Appien, *Lib.*, 106; Pseudo-Lucien, *Macrobioi*, 17. Erreurs dans l'*Epitome* du livre XLVIII de Tite-Live; dans Valère-Maxime, V, 2, ext., 4; dans Eutrope, IV, 11. Cicéron (*De senectute*, 10, 34), qui donne 90 ans à Masinissa en 150, ne veut pas sans doute indiquer son âge avec précision.

4. XXIV, 49, 1.

5. *Iber.*, 16.

6. Appien (*Lib.*, 10) signale cependant une razzia que Syphax aurait faite plus tard sur le territoire carthaginois (approximativement entre 212 et 206). Cette agression aurait eu pour cause le dépit du roi en apprenant qu'Asdrubal, fils de Giscon, avait promis à Masinissa sa fille Sophonisbe, dont Syphax aurait été lui-même épris. Mais, comme nous le verrons (p. 187, n. 2, et p. 197, n. 5), Appien fait entrer Sophonisbe en scène trop tôt.

7. XXVII, 4, 5-9.

rappelèrent aux sénateurs ses relations avec les Scipions, exposèrent ses victoires sur les Carthaginois et affirmèrent que Carthage n'avait pas d'ennemi plus acharné, ni Rome d'allié plus sûr. Non content de les accueillir avec bienveillance, le Sénat désigna à son tour trois députés, L. Genucius, P. Poetelius et P. Popillius, pour porter des présents au roi des Masæsyles : une toge et une tunique de pourpre, un siège d'ivoire, une coupe d'or du poids de cinq livres. Il chargea aussi cette ambassade d'aller visiter d'autres princes africains et de leur offrir des coupes d'or, pesant trois livres, et des toges prétextes.

Malgré la précision des détails, le récit de l'historien latin ne mérite guère créance : la remise de pareils cadeaux ne valait pas les risques que les ambassadeurs auraient courus soit sur mer, soit dans leurs pérégrinations à travers l'Afrique[1]. En tout cas, quatre ans plus tard, Syphax entretenait des rapports amicaux avec les Carthaginois, — Tite-Live dit même qu'il était leur allié[2], — et il ne se regardait pas comme engagé envers les Romains, puisque Publius Scipion chercha alors à obtenir son alliance.

Gaïa demeura fidèle à Carthage et lui fournit des troupes qui furent conduites en Espagne. Masinissa, leur chef, y séjourna depuis 212 ou 211[3] jusqu'à l'automne de 206, non sans revenir plusieurs fois en Afrique, pour chercher de nouveaux contin-

1. Ajoutons que des toges eussent été des dons singuliers pour des barbares africains.

2. XXVIII, 17, 6 : « Foedus ea tempestate regi cum Carthaginiensibus erat ». Conf. Zonaras, IX, 10, p. 434, *a* : ἔνσπονδος γὰρ τοῖς Καρχηδονίοις ἐγένετο.

3. Appien (*Lib.*, 10) dit que Masinissa fut emmené en Espagne par Asdrubal, fils de Giscon. Asdrubal, selon le même auteur (*Iber.*, 16), y serait venu après la guerre des Carthaginois contre Syphax et un certain temps avant le désastre des Scipions, qui eut lieu probablement en 211 (et non en 212, comme Tite-Live l'indique). Tite-Live mentionne cet Asdrubal dans la péninsule dès 214 (XXIV, 41, 5), mais à tort, sans doute. Dans le récit d'événements qu'il place en 212 (et qui durent se passer en 211), il qualifie Masinissa de *novus hostis* (pour les Romains combattant en Espagne) : XXV, 34, 1. Conf. Kahrstedt, p. 493, n. 1 et 2.

gents[1], ou pour d'autres motifs. A la tête de ses cavaliers, il rendit de nombreux services aux armées puniques[2].

Un fragment de Diodore de Sicile[3] paraît indiquer qu'entre 212 et 207, les Carthaginois eurent à combattre les Micatanes : cette peuplade africaine gardait le souvenir des traitements cruels qu'elle avait subis une trentaine d'années auparavant[4]. Sa nouvelle prise d'armes dut être promptement châtiée.

Cependant la grande lutte tournait à l'avantage de Rome. Asdrubal avait succombé au Métaure en 207 et son frère Hannibal restait confiné dans le Bruttium. En Espagne, la victoire remportée par les Romains près d'Ilipa, en 206, n'avait laissé à Carthage que Gadès, qui devait bientôt se détacher d'elle. C'était maintenant en Afrique que Scipion voulait porter la guerre et la terminer. Il fallait s'y ménager des alliés. Secondée par les forces des royaumes massyle et masæsyle, l'armée qui débarquerait sur les côtes de la Libye vaincrait sans peine. Avant de quitter la péninsule ibérique pour retourner en Italie, Publius essaya de gagner Syphax et il s'assura le concours de Masinissa.

De Tarragone, où il se trouvait, il envoya au roi des Masæsyles son lieutenant Lælius. Syphax se montra bien disposé, mais il déclara qu'il désirait s'entretenir avec le général lui-même[5]. Scipion ne recula pas devant les dangers de la traversée[6]. Accompagné de Lælius, il se rendit à Carthagène

1. Tite-Live, XXVII, 5, 11 : en 210 (voir t. II, p. 341, n. 2). Pour un autre séjour qu'il fit en Afrique, quatre ans après, v. *infra*, p. 188.

2. T. II, p. 363, n. 1.

3. XXVI, 23.

4. Voir p. 124.

5. Tite-Live, XXVIII, 17, 7-8. Voir aussi Appien, *Iber.*, 29 (Lælius aurait fait la traversée avec cinq navires). Cet auteur prétend que Syphax promit à Lælius de se joindre aux Romains, si ceux-ci débarquaient en Afrique; il ne mentionne pas le désir exprimé par le roi.

6. Pour ce qui suit, voir surtout Tite-Live, XXVIII, 17 (12-16) et 18. Les courtes indications que Zonaras (IX, 10, p. 433, *d* — 434, *a*) a copiées dans Dion Cassius concordent avec le récit de Tite-Live. On peut supposer que Dion Cassius reproduisait ici Cœlius (conf. p. 150). Tite-Live se serait servi de Cœlius, ou, plus vrai-

(probablement dans le cours de l'été de 206) et, prenant deux quinquérèmes, il partit pour Siga, résidence de Syphax[1]. Le hasard fit qu'au moment où il arrivait en vue du port, sept trirèmes puniques y jetaient l'ancre. Peu après le désastre d'Ilipa, Asdrubal, fils de Giscon, était allé s'embarquer à Gadès[2], pour retourner à Carthage; en passant, il s'arrêtait à Siga[3]. Les équipages de ses galères, ne doutant pas que les deux vaisseaux qui s'approchaient ne fussent ennemis, se préparèrent à leur courir sus. Mais le vent, qui soufflait avec force de la haute mer, permit aux Romains de pénétrer dans le port avant que la flottille d'Asdrubal eût appareillé; ils étaient désormais sous la sauvegarde de Syphax et les Carthaginois n'osèrent pas les attaquer. Asdrubal, puis Scipion et Lælius débarquèrent et se présentèrent au roi.

Cette venue simultanée des généraux de deux grands États était un hommage dont Syphax se montra fier. Il leur donna l'hospitalité et chercha même à provoquer une conférence où ils auraient examiné ensemble les moyens de mettre fin au conflit. Mais Scipion déclina cette offre : il n'avait contre

semblablement, de Polybe, qui aurait été la source de Cœlius. Un fragment de Polybe (XI, 24 *a*, 4) se rapporte à cette visite de Scipion au roi Syphax; il attribue à Asdrubal un jugement sur Scipion que l'on retrouve dans Tite-Live (conf. Kahrstedt, p. 310). Le récit d'Appien (*Iber.*, 29-30; voir aussi *Lib.*, 10) est conforme à celui de Tite-Live, sauf quelques détails que nous mentionnerons ci-dessous. Silius Italicus (XVI, 170-276) s'inspire de Tite-Live, auquel est emprunté aussi un passage de Valère-Maxime (IX, 8, 1). — Je crois qu'Ihne (*Römische Geschichte*, II, 2e édit., p. 371) a tort de douter de l'entrevue de Scipion et de Syphax.

1. Tite-Live n'indique pas le nom de cette résidence. Mais on sait que Siga fut une des capitales de Syphax : Strabon, XVII, 3, 9; Pline, V, 19. Elle était située presque en face de Carthagène.

2. Conf. Tite-Live, XXVIII, 16, 8.

3. D'après Appien (*Iber.*, 29 et 30), les Carthaginois, ayant été informés de la visite de Lælius à Syphax, auraient envoyé à leur tour des députés au roi pour obtenir son alliance. A cette nouvelle, Scipion se serait rendu auprès de Syphax. Appien ajoute que les députés (parmi lesquels il nomme Asdrubal) tentèrent de l'attaquer lorsqu'il s'approcha du port. Il n'est pas impossible qu'Asdrubal ait connu la visite de Lælius et qu'une des causes de son arrêt à Siga ait été son désir d'empêcher Syphax de céder aux suggestions du Romain. Mais il n'y a pas de bonnes raisons pour préférer le récit d'Appien à celui de Tite-Live, qui dérive très probablement d'une meilleure source

Asdrubal aucune haine personnelle qui rendît une réconciliation nécessaire, et il ne pouvait, sans ordres du Sénat, entamer avec un ennemi une discussion sur les affaires publiques. Syphax, qui tenait à traiter ses deux visiteurs avec les mêmes égards, les invita ensemble à sa table et les pria de se placer sur le même lit. Par sa courtoisie, son tact, le charme de sa parole, Publius séduisit, dit-on, non seulement le roi barbare, mais aussi Asdrubal : le Carthaginois aurait confié à Syphax, peu de jours après, que cet homme lui avait paru encore plus à craindre dans la conversation qu'à la guerre[1]. Scipion revint à Carthagène après une traversée que des vents contraires rendirent pénible et qui dura quatre jours[2].

Selon Tite-Live, il aurait conclu une alliance avec Syphax[3]. On ne saurait naturellement deviner les propos qu'ils échangèrent et les engagements, sincères ou non, que le roi put prendre. Il devait être très perplexe. Il aurait commis une lourde faute en repoussant les avances des Romains, vainqueurs en Italie, en Sicile, en Espagne, et qui allaient peut-être vaincre en Afrique, même s'il leur refusait son concours. D'autre part, Carthage gardait un grand prestige aux yeux des indigènes. Incertain de l'issue de la guerre, Syphax souhaitait ne pas y participer. Bien plus, il espérait que, grâce à son entremise, elle s'achèverait avant d'avoir été transportée sur le continent africain. Pour jouer ce rôle d'arbitre, qu'en réalité, ni Rome, ni Carthage n'étaient disposées à lui attribuer, il fallait qu'il fût l'ami des deux Républiques. Quelles qu'aient été les promesses qu'il fit à Scipion, il ne rompit nullement avec les

1. Polybe, XI, 24 *a*, 4. Conf. Tite-Live, XXVIII, 18, 7; Appien, *Iber.*, 30.

2. On voit par le fragment de Polybe qu'Asdrubal quitta Siga après Publius. Appien prétend (*Iber.*, 30) que les Carthaginois avaient de nouveau projeté d'attaquer le général romain lors de son départ, mais que Syphax les retint le temps nécessaire pour permettre à Publius de leur échapper.

3. XXVIII, 18, 12 : « foedere icto cum Syphace »; conf. XXIX, 23, 6; 24, 3; XXX, 13, 8 et 9. Voir aussi Appien, *Iber.*, 30; *Lib.*, 10 et 27.

Carthaginois. Nous verrons que, quelques mois après, il reçut de nouveau la visite d'Asdrubal et se montra docile à ses conseils.

Quant à Masinissa, il avait appris à connaître en Espagne la valeur des troupes romaines et de leur général; sa cavalerie même, si redoutable, avait subi un grave échec dans un combat qui avait précédé la bataille d'Ilipa[1]. Il avait assisté à la ruine de la domination punique dans la péninsule et il prévoyait qu'en Libye, Rome aurait également le dessus. Peut-être était-il mécontent de Carthage, qui se servait de lui, mais se défiait de son ambition et de ses talents, et qui semblait ne pas vouloir que ce fils de roi devînt roi lui-même[2]. Il devait savoir que Scipion désirait s'entendre avec lui : Tite-Live raconte qu'un petit-fils de Gaïa[3], le jeune Massiva, qui avait accompagné son oncle en Europe, ayant été fait prisonnier, le général romain s'était empressé de le relâcher[4]. Après la bataille d'Ilipa, au printemps de l'année 206, Masinissa aurait eu une entrevue secrète avec Junius Silanus, auquel Publius, retournant à

1. Polybe, XI, 21, 1-5; conf. Tite-Live, XXVIII, 13, 6-9.

2. V. *infra*, p. 190. — Tite-Live (XXVIII, 16, 12) déclare qu'on ne connut pas très clairement les motifs qui déterminèrent Masinissa à changer tout à coup de parti. D'après une version recueillie par Appien (*Iber.*, 37; *Lib.*, 10) et par Dion Cassius (*apud* Zonaras, IX, 11, p. 436, *a*), Asdrubal, fils de Giscon, avait promis à Masinissa sa fille Sophonisbe. Elle fut cependant mariée à Syphax : par son père, selon Dion; par les Carthaginois, à l'insu d'Asdrubal, selon Appien. Cette union devait assurer à Carthage l'appui du roi masæsyle contre Rome. Par contre, c'était offenser gravement Masinissa, qui se vengea en s'alliant aux Romains. Mais cela est inexact, car le mariage de Syphax avec Sophonisbe eut lieu à une date plus récente, comme l'indique Tite-Live (v. *infra*, p. 198). Quand Asdrubal vint, en même temps que Scipion, visiter Syphax, il n'était certainement pas le beau-père du roi; or Masinissa avait déjà engagé des pourparlers avec Silanus (conf. ensemble Tite-Live, XXVIII, 16 et 17; Appien lui-même, *Lib.*, 10, place le mariage de Sophonisbe avec Syphax après la visite de Scipion à Siga). — Dion mentionne une autre prétendue cause de la défection de Masinissa. Après la mort du père de ce prince, Asdrubal aurait aidé Syphax à mettre la main sur le royaume massyle. Mais, selon le récit de Tite-Live, que nous reproduirons (p. 192), Syphax n'entreprit que plus tard la conquête des anciens États de Gaïa.

3. Il était, dit Tite-Live (XXVII, 19, 9), fils d'une fille de Gaïa. Ailleurs (XXVIII, 35, 8), le même historien affirme qu'il était fils d'un frère de Masinissa.

4. XXVII, 19, 8-12. Cela se serait passé après la bataille de Bæcula, en 208. Conf. Valère-Maxime, V, 1, 7.

Tarragone, avait laissé le commandement dans le Sud de l'Espagne[1].

Il repassa ensuite en Afrique et fit un court séjour dans sa patrie[2], puis il revint à Gadès. Les pourparlers engagés avec Silanus n'avaient pas eu le résultat souhaité. Masinissa voulut, comme Syphax, traiter l'affaire avec Scipion en personne; il le fit savoir à L. Marcius, officier qui se trouvait dans le voisinage. Publius était au Nord de l'Èbre. Il jugea sans doute qu'il ne devait pas faire moins pour Masinissa que pour Syphax, et il alla rejoindre Marcius. Le prince massyle, averti par ce dernier, prétexta que ses cavaliers restaient dans une inaction fâcheuse, que ses chevaux dépérissaient dans l'île de Gadès, dont ils épuisaient les maigres pâturages : il obtint du général carthaginois, Magon[3], l'autorisation de passer sur le continent et d'y faire des razzias. Il dépêcha alors trois chefs numides pour fixer le temps et le lieu de la rencontre, en invitant Scipion à en retenir deux comme otages et à renvoyer le troisième, avec lequel il se rendrait lui-même à l'endroit désigné. L'entrevue n'eut pour témoins que quelques hommes d'escorte. Masinissa déclara que, si les Romains passaient en Afrique, ils pourraient compter sur lui, et Scipion, qui savait quel parti l'ennemi avait tiré des cavaliers massyles, agréa l'offre avec plaisir. Des serments auraient été échangés. Publius reprit la route de Tarragone. De son côté, Masinissa ravagea, sans en être empêché, les campagnes environnantes, afin de justifier ainsi son expédi-

1. Tite-Live, XXVIII, 16, 11.

2. *Ibid.* : « ut ad nova consilia gentem quoque suam oboedientem haberet, cum paucis popularibus in Africam traiecit ». Le motif donné par Tite-Live est invraisemblable, car Masinissa dut cacher très profondément ses desseins. Peut-être fut-il chargé par les Carthaginois de chercher des renforts. Peut-être alla-t-il rendre hommage au nouveau roi des Massyles, successeur de son père. — Appien (*Iber.*, 37) indique aussi un séjour de Masinissa en Afrique avant son entrevue avec Scipion.

3. Ce nom (*Magonem*) manque dans les manuscrits, mais la restitution n'est pas douteuse.

tion sur le continent. Il revint ensuite à Gadès[1]. Des nouvelles qu'il reçut du pays des Massyles le décidèrent bientôt à quitter ce lieu[2].

III

Quelque temps auparavant, Gaïa était mort[3]. Mais Masinissa n'avait pas recueilli la succession de son père. Elle était échue, selon la règle établie chez les Numides, au membre le plus âgé de la famille régnante, au frère du défunt, Œzalcès[4], un vieil-

1. Tite-Live, XXVIII, 35 (d'après Polybe?); conf. Silius Italicus, XVI, 115-169. L'accord conclu entre Scipion et Masinissa en Espagne est aussi mentionné par Appien, *Iber.*, 37, et *Lib.*, 10. Ihne (*Röm. Gesch.*, II, 2e édit., p. 370, n. 2) et Matzat (*Römische Zeitrechnung für die Jahre 219 bis 1 v. Chr.*, p. 157, n. 6) ne veulent pas croire à cette entrevue.

2. Tite-Live, XXIX, 30, 1. Probablement sans y être autorisé par les Carthaginois, qui, comme on le verra, ne devaient pas souhaiter qu'il rentrât dans sa patrie. Il partit peut-être pendant que Magon était absent de Gadès et faisait une croisière sur la côte Sud-Est de l'Espagne (Tite-Live, XXVIII, 36 : automne de l'année 206). Appien (*Lib.*, 10 et 11) dit qu'Asdrubal, fils de Giscon, instruit de l'accord de Masinissa avec Scipion, le fit accompagner, pendant son retour au royaume de son père, par des cavaliers auxquels il donna secrètement l'ordre de l'assassiner; Masinissa aurait pressenti et évité le danger qui le menaçait. Ce récit doit être rejeté, car, quoi qu'en dise Appien, Asdrubal n'était plus en Espagne : on a vu que, peu après la bataille d'Ilipa, il s'était embarqué à Gadès pour revenir à Carthage (p. 185).

3. Tite-Live, XXIX, 29, 6 : « Militanti pro Carthaginiensibus in Hispania pater ei moritur » (il s'agit de Masinissa). — Ce fut vers l'automne de l'année 206 que Masinissa fut informé en Espagne de la mort de Capussa, second successeur de Gaïa (Tite-Live, XXIX, 30, 1). La nouvelle de la mort d'Œzalcès, successeur immédiat de Gaïa, lui parvint aussi en Espagne, peu de temps avant (*ibid.*). Le règne, très court, de Capussa commença, par conséquent, après le voyage que Masinissa fit en Afrique vers l'été de l'année 206. On sait, d'autre part, qu'Œzalcès ne régna pas longtemps (Tite-Live, XXIX, 29, 7). Gaïa put donc mourir soit au début de l'année 206, soit un peu plus tôt. Selon Polybe (XXXVI, 16, 2, édit. Büttner-Wobst; *alias* XXXVII, 3), Masinissa aurait régné plus de 60 ans (60 ans, disent Diodore, XXXII, 16, *in fine*; Valère-Maxime, VIII, 13, ext., 1; Pline l'Ancien, VII, 156). Comme il mourut en 148, il faudrait en conclure qu'il serait devenu roi en 208. Mais le récit de Tite-Live, très probablement emprunté à Polybe, atteste qu'il recueillit l'héritage paternel vers le début de l'année 205, après son retour définitif d'Espagne. Aurait-on compté ces 60 ans à partir de la mort de Gaïa? En dépit des faits, et aussi du droit, Masinissa aurait été regardé comme le successeur immédiat de son père. Hypothèse assurément fragile!

4. *Oezalces*, *Capussa*, *Lacumazes*, *Mazaetullus* sont des transcriptions plus ou moins exactes de noms africains. Pour *Lacumazes*, on peut penser à une terminaison berbère en *asen* (conf. t. I, p. 315). Il n'est pas impossible (comme l'in-

lard. Cet Œzalcès avait épousé une Carthaginoise, fille d'une sœur d'Hannibal[1]; il est donc probable qu'il fut reconnu très volontiers par le gouvernement punique, qui n'eût sans doute pas toléré un coup de force de Masinissa pour s'emparer de la dignité suprême. Le fils de Gaïa resta donc prince royal[2]. Œzalcès ne tarda pas à mourir (en 206). Il laissait deux fils : Capussa, qui lui succéda en vertu de la règle dynastique (il était par conséquent plus âgé que Masinissa), et un enfant, Lacumazès. Le nouveau souverain, homme sans prestige, vit se lever contre lui un certain Mazætulle. Celui-ci était de la même famille que tous ces princes, mais il appartenait à une branche qui avait toujours été l'ennemie de la branche régnante et qui lui avait disputé le pouvoir avec des succès divers. Une foule d'indigènes le rejoignirent. Capussa périt dans une bataille et son vainqueur devint maître de tout le pays massyle. Il ne prit cependant pas le titre de roi ; il le conféra au jeune Lacumazès, dont il se déclara le tuteur. Il avait besoin d'alliés contre Masinissa, qui, plus âgé que Lacumazès, était fondé à réclamer l'héritage de Capussa. Afin de se concilier les Carthaginois, Mazætulle épousa la nièce d'Hannibal, veuve d'Œzalcès. Il envoya des députés à Syphax, auquel l'unissaient des liens d'hospitalité[3].

dique Weissenborn) qu'*Oezalces* soit le nom qu'on trouve ailleurs sous la forme *Isalca* (Tite-Live, XXIII, 18, 1). *Mazaetullus* est évidemment le même nom que Μεσότυλος, mentionné par Appien, *Lib.*, 33. Conf. peut-être מסדל, MSDL, sur une inscription bilingue de Dougga : de Saulcy, *Journal asiatique*, 1843, I, p. 120.

1. On sait qu'Amilcar Barca promit une de ses filles au chef numide Naravas. Mais la « Carthaginiensis nobilis femina » (Tite-Live, XXIX, 29, 12) qu'Œzalcès épousa était sans doute fille d'un Carthaginois, non d'un indigène.

2. Conf. Tite-Live, XXVIII, 35, 10.

3. Tous ces faits sont racontés par Tite-Live (XXIX, 29, 6-13), ainsi que les événements qui suivirent, jusqu'au séjour de Masinissa au Sud des Syrtes (XXIX, 30-33). Ce long récit forme un hors-d'œuvre, inséré dans l'histoire de l'expédition romaine en Afrique, à propos de l'arrivée de Masinissa au camp de Scipion. Les formes *Oezalcen*, *Lacumazen* à l'accusatif dénotent l'emploi d'un texte écrit en grec. On admet en général, avec raison, croyons-nous, un emprunt à Polybe, source principale de Tite-Live pour la guerre d'Afrique (voir, entre autres, Zielinski, *Die letzten Jahre des zweiten punischen Krieges*, p. 104 ; Soltau, *Philologus*,

Masinissa, ayant appris en Espagne la mort de son oncle, puis celle de son cousin[1], partit de Gadès et passa en Maurétanie (vers l'automne de 206[2]). Pour retourner dans sa patrie, il devait traverser les États de Syphax, mal disposé pour lui. Il n'avait sans doute emmené que très peu de ses cavaliers numides. Il eut recours à Baga, roi des Maures, qui ne voulut pas s'engager dans une guerre, mais qui, cédant à ses prières pressantes, lui donna une escorte de 4 000 hommes. Il put ainsi atteindre la frontière du royaume massyle[3]. Ayant eu soin de prévenir ses amis et ceux de son père, il trouva en ce lieu environ 500 Numides et, selon sa promesse, il renvoya les Maures. Le nombre de ceux qui avaient répondu à son appel était bien au-dessous de ses espérances. Pourtant il se décida à un coup d'audace, persuadé que le succès lui procurerait des partisans. Lacumazès venait de quitter Thapsus (Philippeville, sur le littoral) pour aller visiter Syphax, qui était très probablement à Cirta[4]. Le fils de Gaïa se jeta soudain sur lui. Une partie des compagnons du roi rentrèrent précipitamment dans la ville, où Masinissa les suivit; ceux qui voulurent résister furent massacrés, le reste se rendit. Lacumazès et le gros de son escorte s'étaient échappés au milieu du tumulte; continuant leur route, ils arrivèrent auprès de Syphax.

Le bruit de cet exploit se répandit dans les bourgs et dans les campagnes. De tous côtés, d'anciens soldats de Gaïa vinrent offrir leurs services à Masinissa, l'exhortant à reprendre les États de son père. Mazætulle commandait, il est vrai, des

LIII, 1894, p. 589-596; Kahrstedt, p. 336). Polybe devait-il ses informations à Masinissa lui-même, qu'il connut personnellement (voir p. 200)? Cela n'est pas impossible, mais il ne faut pas l'affirmer. Nous pouvons aussi bien supposer que Masinissa raconta ces événements à Scipion l'Africain, à Scipion Émilien, à Lælius, ou à quelque autre Romain.

1. La mort de son père, dit inexactement Appien (*Lib.*, 10).

2. Voir p. 189, n. 3.

3. On a vu (p. 176) que, sur la mer, la frontière était au cap Bougaroun, à peu de distance au Nord-Ouest de Philippeville.

4. Voir t. II, p. 98, n. 4, et p. 152, n. 1.

forces bien supérieures : l'armée avec laquelle il avait triomphé de Capussa ; des troupes de ce Capussa, qui, après leur défaite, s'étaient mises sous ses ordres; enfin d'autres troupes, amenées par Lacumazès, qui les avait reçues de Syphax ; en tout 15 000 fantassins et 10 000 cavaliers. Masinissa osa cependant livrer bataille. Il fut vainqueur, grâce à la bravoure des hommes qu'il conduisait et à l'expérience qu'il avait acquise dans la guerre entre les Carthaginois et les Romains. Lacumazès, son tuteur et quelques Masæsyles s'enfuirent sur le territoire punique. Le fils de Gaïa devint ainsi roi des Massyles. Mais, prévoyant qu'il aurait à soutenir contre Syphax une lutte beaucoup plus dure, il jugea que le parti le plus sage était de se réconcilier avec son cousin. Il envoya donc à Lacumazès des émissaires, qui lui firent espérer, s'il se remettait à la bonne foi de Masinissa, les honneurs dont Œzalcès avait joui du vivant de Gaïa. A Mazætulle, il promit l'oubli du passé et la restitution de tous ses biens. L'un et l'autre, désireux de rentrer dans leur patrie, acceptèrent ces propositions, malgré tous les efforts des Carthaginois pour les en détourner.

Syphax, caractère indécis, paraissait se résigner au fait accompli ; au fond, pensait-il, il lui importait peu que le royaume voisin appartînt à Lacumazès ou à Masinissa. Asdrubal revint le voir et s'attacha à le détromper. Il lui représenta que Masinissa ne se contenterait pas de l'héritage de Gaïa et d'Œzalcès; Carthage et Syphax, également menacés par cet ambitieux, dont il avait lui-même apprécié le rare mérite en Espagne, devaient l'écarter, avant qu'il n'eût le temps d'accroître sa puissance. Le roi, se laissant convaincre, résolut d'occuper un territoire qu'il avait auparavant disputé à Gaïa[1] : si Masinissa s'y opposait, c'était la guerre immédiate ; s'il cédait par crainte, les Masæsyles pénétreraient au cœur même de ses

1. Voir p. 182.

États; alors, ses sujets se soumettraient sans résistance ou seraient vaincus. Masinissa ne se déroba pas. Mais son armée fut mise en déroute dès la première rencontre et Syphax s'empara de presque tout le pays massyle.

Masinissa s'était enfui du champ de bataille, avec une troupe de cavaliers, et avait pu se retirer sur le mont Bellus[1]. Nous ignorons l'emplacement de cette montagne, qui était à peu de distance du territoire carthaginois, non loin de la mer, et près de laquelle s'étendaient de vastes plaines, où coulait un grand fleuve[2]. Il semble bien qu'il s'agisse d'un lieu situé dans le Nord-Est de l'Algérie ou le Nord-Ouest de la Tunisie. Peut-être le fleuve était-il la Medjerda. On pourrait supposer que les plaines étaient celles de la Dakhla des Ouled Bou Salem (les Grandes Plaines des anciens)[3]. Le mont Bellus se serait élevé en Khoumirie[4]. Les pâturages et les sources y abondaient. Quelques familles vinrent rejoindre les fugitifs avec leurs

1. Tite-Live, XXIX, 31, 7 : « in montem, — Bellum incolae vocant, — perfugit ». *Bellum* dans le *codex Puteanus*, *Balbum* dans d'autres manuscrits.

2. D'après les indications que donne la suite du récit de Tite-Live.

3. Voir t. II, p. 98; ici, p. 230.

4. Il est impossible d'admettre, avec Tissot (*Géographie*, I, p. 28), que le *mons Bellus* ait été au Sud du golfe de Tunis. Comme le remarque Weissenborn (à Tite-Live, XXIX, 32, 6), la ville de Clupea, mentionnée par Tite-Live, ne doit pas être identifiée avec Clupea (Kelibia), située au Sud-Est du cap Bon (voir t. II, p. 141). Il n'y a pas dans cette région de grand fleuve (« amnis ingens »). Des familles massyles, emmenant avec elles des troupeaux et des roulottes, eussent difficilement suivi le roi jusque-là, à travers un pays ennemi. On ne voit pas pourquoi les fugitifs seraient allés faire des razzias, non seulement sur le riche territoire de Carthage, au milieu duquel ils se seraient trouvés, mais aussi chez des Numides lointains et assez pauvres; pourquoi les Carthaginois ne se seraient pas chargés eux-mêmes de déloger des brigands installés à peu de distance de leur ville; pourquoi, enfin, ils n'auraient appris que par Syphax, à la suite du retour de Bucar auprès de son maître, une nouvelle, ardemment souhaitée, qui, des environs de Kelibia, eût pu leur parvenir en un jour. Il faut donc chercher le *mons Bellus* vers les frontières de la province punique et du pays numide. Si l'on donne à quelques mots de Tite-Live une précision qu'ils ne comportent peut-être pas (XXIX, 32, 12 et 13 : « pergit ire ad regnum repetendum... in itinere equitibus collectis cum in Maesulios venisset), on en conclura que la caverne où Masinissa se réfugia, après avoir franchi le grand fleuve et avant de reconquérir son royaume, n'était pas sur le territoire des Massyles. Notons que les plaines de la Dakhla, traversées par la Medjerda, appartenaient aux Carthaginois à la fin de la seconde guerre punique (voir t. II, p. 98).

cabanes portatives et leurs troupeaux, qui étaient leur seule richesse, et dont le lait et la viande les nourrissaient. De là, les compagnons de Masinissa s'élançaient pour piller les pays environnants, d'abord par des coups de main exécutés la nuit, puis au grand jour. Ils dévastaient de préférence le territoire punique, où il y avait plus à prendre et moins à risquer que chez les Numides. Ils poussèrent l'audace jusqu'à aller vendre sur le littoral leur butin à des marchands qui l'emportaient par mer.

Les Carthaginois, auxquels ces incursions coûtaient presque plus de morts et de prisonniers qu'une guerre régulière, invitèrent Syphax à y mettre fin. Celui-ci, estimant qu'il n'était pas de sa dignité de pourchasser un bandit dans la montagne, chargea de ce soin Bucar[1], un de ses officiers. Il lui donna 4 000 fantassins et 2 000 cavaliers, lui promettant une magnifique récompense s'il lui rapportait la tête de Masinissa, ou, — ce qui l'eût réjoui davantage, — s'il le lui amenait vivant.

Par une attaque soudaine, Bucar fait main basse sur une multitude de troupeaux et de gens, dispersés hors de la protection des hommes armés. Il pousse Masinissa et un petit nombre des siens jusqu'au sommet du mont Bellus. Regardant alors l'expédition comme terminée, il renvoie à Syphax la plus grande partie de ses troupes et ne garde que 500 fantassins et 200 cavaliers. Il presse les Massyles, qui sont descendus des hauteurs, les enferme dans une gorge, dont il garde les deux issues, et les massacre. Pourtant le roi, avec une cinquantaine de cavaliers, peut s'évader par des passages difficiles, inconnus de l'ennemi. Bucar retrouve ses traces, l'atteint dans de vastes

1. Sans doute le même nom que *Boccar*, qui, d'après une mention de Juvénal (V, 90), devait être très répandu chez les indigènes africains. Faut-il le distinguer de *Boncar*, *Boncarth*, qui se lit sur des inscriptions latines (*C. I. L.*, VIII, 15 et 68; V, 4920) et qui est une déformation de Bodmelqart, nom punique?

plaines, près de la ville de Clupea, le cerne, lui tue tous ses compagnons, sauf quatre, qui réussissent à fuir, entourant Masinissa blessé. Poursuivis par des nombreux cavaliers, qui ne les perdent pas de vue, les cinq hommes arrivent à un grand fleuve; ils s'y précipitent sans hésiter. Le courant entraîne leurs montures. Deux d'entre eux sont engloutis sous les yeux des Masæsyles, qui croient que Masinissa s'est aussi noyé. Mais lui-même et les deux survivants ont pu gagner la rive opposée et se cacher dans des broussailles. Bucar s'arrête, n'osant franchir la rivière, persuadé d'ailleurs qu'il est inutile de courir ce danger. Il retourne auprès de Syphax et lui annonce la mort de Masinissa, fausse nouvelle que son maître fait parvenir à Carthage, où elle est accueillie avec beaucoup de joie, et qui se répand dans toute l'Afrique.

Masinissa resta pendant quelque temps au fond d'une caverne, soignant sa blessure avec des plantes, se nourrissant de ce que les deux autres Numides allaient voler[1]. Dès que sa plaie fut cicatrisée et qu'il crut pouvoir supporter le mouvement du cheval, il forma le projet de reconquérir ses États. Après avoir réuni en chemin 40 cavaliers au plus, il se présenta aux Massyles, en se faisant connaître. Ce fut pour ses sujets une heureuse surprise. En quelques jours, 6 000 fantassins et 4 000 cavaliers se rassemblèrent autour de lui : tant était grande l'affection qu'il avait su inspirer! Non seulement il rentra en possession de son royaume, mais il fit des razzias sur des terres appartenant à des alliés de Carthage et sur les frontières des Masæsyles. Ayant ainsi provoqué Syphax, il occupa, entre Cirta et Hippone, des hauteurs qui lui parurent offrir des positions de combat favorables.

Le roi des Masæsyles confia une partie de son armée à son jeune fils Vermina[2], auquel il ordonna de prendre à dos

1. Vague mention de cette aventure dans Appien, *Lib.*, 12.

2. ורמנד, sur des monnaies à legende punique : L. Muller, *Numismatique de*

Masinissa, tandis que lui-même l'aborderait de front. Vermina part dans la nuit, pour dissimuler sa marche. Syphax, au contraire, lève le camp en plein jour et s'avance à découvert, manifestant son intention de livrer bataille. Quand il pense que Vermina a eu le temps d'exécuter le mouvement prescrit, il conduit ses troupes vers les hauteurs où se tient l'ennemi Masinissa, que le terrain favorise, fait aussi avancer les siens. La lutte fut acharnée et longtemps douteuse, car, si les Masæsyles étaient plus nombreux, les autres étaient plus braves. Mais Syphax eut le dessus, grâce à sa double attaque. Les Massyles ne purent même pas s'enfuir; presque tous, cavaliers comme fantassins, furent tués ou faits prisonniers. Deux cents cavaliers environ restaient autour de Masinissa. Il les divise en trois pelotons et commande à chaque groupe de s'ouvrir un passage, en indiquant un lieu où tous se rallieront. Le peloton dont il prend la tête parvient à se dégager, malgré les traits qui l'accablent; le second perd courage et se rend; le troisième est écrasé après une vive résistance. Vermina serre de près Masinissa, qui lui échappe par de multiples détours. Le roi vaincu atteignit le littoral de la petite Syrte avec 60 cavaliers. Il s'établit entre les villes puniques de la côte et le pays des Garamantes, sans doute dans le Djebel tripolitain. Un an au moins s'était écoulé depuis qu'il avait quitté l'Espagne : la plupart des événements que nous venons de raconter durent se passer en 205 [1].

l'ancienne *Afrique*, III, p. 88, et Supplément, p. 69. *Vermina*, dans Tite-Live, XXIX, 33, 2; XXX, 36, 7; etc. Οὐερμινᾶς, dans Appien, *Lib.*, 33, 59; Dion Cassius, fragm. 57, 9. édit. Melber; Zonaras, IX, 13, p. 440, *c*.

1. Tite-Live est le seul auteur qui donne des renseignements utiles pour cette période de la vie de Masinissa. On trouve quelques indications sans valeur dans Appien (*Lib.*, 11-13). Masinissa, revenu d'Espagne, prend possession du royaume paternel. Il rassemble environ 20 000 cavaliers et les exerce en les occupant soit à des chasses, soit à des razzias chez des voisins. Les Carthaginois et Syphax, qu'il se prépare à attaquer, le devancent. Mais, quoique ses troupes soient moins nombreuses, il soutient cette guerre avec succès, grâce à son extrême mobilité. Appien ajoute que, quand les Romains entreprirent leur expédition africaine, ses ennemis jugèrent bon de lui faire des offres de réconciliation, dépourvues d'ail-

Comme les souverains berbères de tous les temps, Syphax eut probablement encore à combattre des sujets turbulents et des voisins pillards[1]. Mais, ayant joint le royaume des Massyles au sien, il pouvait se dire maître de la vaste contrée qui s'étendait depuis la Moulouia jusqu'aux frontières puniques. Il importait aux Carthaginois de conserver ce puissant allié. Bien que Syphax ne fût plus jeune[2], Asdrubal, fils de Giscon, lui donna en mariage sa fille, la belle Sophonisbe[3], qui, affirme-t-on[4], était fort instruite, excellente musicienne, d'un charme et d'un esprit auxquels yeux ni oreilles d'aucun homme, si rebelle fût-il à l'amour, n'eussent pu résister. Promise depuis quelque temps déjà au roi numide[5], elle

leurs de sincérité, et qu'il feignit de les accepter. Cet écrivain ignore que Masinissa était alors dépouillé de son royaume. — Selon Zonaras (IX, 11, p. 436, *a*), Syphax, aidé d'Asdrubal, s'empara, après la mort du père de Masinissa, du royaume qui eût dû revenir à ce dernier. Puis (IX, 12, p. 437, *c-d*) il le lui rendit, à la prière des Carthaginois, lorsque l'expédition romaine devint imminente : d'où (comme dans Appien) une feinte réconciliation.

1. En 205, il aurait été « impeditus finitumis bellis » : Tite-Live, XXIX, 4, 8. En 204, se trouvant près d'Utique, il aurait invoqué la nécessité de défendre son royaume contre des voisins pour retourner en Numidie : Appien, *Lib.*, 14 (dans un récit qui paraît être inexact : voir p. 216, n. 3).

2. Il avait un fils, Vermina, qui, en 205, pouvait commander des troupes (voir p. 195), et, si Appien dit vrai (*Lib.*, 17), trois filles qui étaient nubiles en 204.

3. Le nom punique, fréquent sur les inscriptions de Carthage (*C. I. S.*, I, 207, 371, 415, 582, 1267, 1283, etc.; *Répert. d'épigr. sémitique*, II, 553 et 554), s'écrit צפנבעל, Safanbaal (« Celle que Baal a protégée ») : voir Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, III, p. 114-6. Conf. *Saphambalis* (au génitif), sur une inscription latine : *Rec. de la société archéol. de Constantine*, XXXVII, 1903, p. 170. Σοφωνίς (ίδος), dans Dion Cassius, fragm. 56, 54, édit. Melber (conf. Zonaras, IX, 11 et 13, p. 436, *a*; 439, *d*; 440, *b*). Σοφόνβα, dans Diodore, XXVII, 7. Σοφωνίβα, dans Appien, *Lib.*, 27, 28. *Sophoniba*, dans les meilleurs manuscrits de Tite-Live, XXX, 12 et 15. Même nom, orthographié *Sofonniba*, sur une inscription latine (d'après ma lecture) : *C. I. L.*, VIII, 18928; conf. 18953, où l'on a lu *Soroniba*. La forme française Sophonisbe est tellement connue que je n'ai pas cru devoir la modifier.

4. Dion Cassius, fragm. 56, 54 (conf. Zonaras, IX, 11, p. 436, *b*). Voir aussi Diodore, XXVII, 7.

5. Tite-Live, XXIX, 23, 3. Il n'est pas impossible qu'avant de la promettre à Syphax, Asdrubal l'ait promise à Masinissa. Mais, comme nous l'avons déjà dit (p. 187, n. 2), la défection de Masinissa n'eut pas pour cause le mariage de Sophonisbe avec le roi des Masæsyles. Diodore (XXVII, 7) est seul à prétendre que Sophonisbe fut mariée à Masinissa avant de l'être à Syphax. Tite-Live (XXIX, 23, 4) indique, au contraire, qu'elle était vierge et depuis peu nubile lors de son union avec Syphax; il laisse entendre (XXX, 12, 11) qu'elle vit Masinissa pour la première fois à Cirta, en 203.

l'épousa, selon Tite-Live, vers la fin de l'année 205, alors que les préparatifs de Scipion en Sicile causaient à Carthage de très vives alarmes et faisaient plus que jamais sentir le prix de l'amitié de Syphax[1]. Celui-ci, pour être agréable à son beau-père, restitua aux Carthaginois un territoire que Gaïa leur avait jadis enlevé[2].

1. Tite-Live, XXIX, 23. Voir aussi Polyen, VIII, 16, 7. Sur ce mariage, conf. Polybe, XIV, 7, 6.
2. Tite-Live, XL, 17. Conf. p. 178 et p. 182, n. 2.

CHAPITRE VI

SCIPION ET HANNIBAL

I

Pour les événements qui se passèrent dans les trois dernières années de la guerre d'Hannibal, notre principale source[1] est Polybe. Nous n'avons malheureusement que des extraits de cette partie de son œuvre[2]. On ignore de quels auteurs il s'est servi. Il n'est pas prouvé que les historiographes grecs qui avaient accompagné le général carthaginois en Italie[3] aient assisté à sa campagne d'Afrique et l'aient racontée[4]. Du côté des vainqueurs, les récits de l'expédition de Publius Scipion ne durent pas manquer, mais nous ne pouvons désigner ceux dont Polybe a fait usage[5]. Il fut à même de les contrôler par des informations orales, pendant son long séjour à Rome[6], où il

1. Parmi les ouvrages qui étudient les sources de la guerre d'Afrique, nous citerons : Th. Zielinski, *Die letzten Jahre des zweiten punischen Krieges* (Leipzig, 1880); H. Hesselbarth, *Historisch-kritische Untersuchungen zur dritten Dekade des Livius* (Halle, 1889), p. 160-268; W. Soltau, *Livius' Quellen in der dritten Dekade* (Berlin, 1894), p. 38-58; Kahrstedt, p. 326-360.

2. Livre XIV, 1-10; l. XV, 1-19.

3. *Supra*, p. 147.

4. Cornélius Népos (*Hannibal*, XIII, 3) dit de Silénos et de Sosylos : « qui cum eo (il s'agit d'Hannibal) in castris fuerunt, simulque vixerunt, quamdiu fortuna passa est ». Ces derniers mots sont trop vagues pour nous apprendre quand les deux Grecs se séparèrent d'Hannibal.

5. Nous ne savons pas si l'ouvrage de Fabius Pictor allait jusque-là (conf. p. 147, n. 5). On peut supposer que Polybe a consulté des mémoires, des biographies, mais ce sont là des hypothèses en l'air. Il est à croire qu'il ne prit pas le poète Ennius pour un historien.

6. De 167 à 150 avant notre ère.

vécut dans la familiarité des Scipions; il recueillit en particulier les souvenirs de Lælius[1], lieutenant et confident de Publius. Il put aussi s'entretenir avec Masinissa[2], dont le concours avait été si utile aux Romains, et même avec des Carthaginois[3]. Capable d'apprécier la valeur des témoignages, fort expert dans les choses militaires[4], il mérite toute confiance[5]; l'admiration, d'ailleurs justifiée, qu'il ressentait pour Scipion l'Africain et les attaches qu'il avait avec les parents de ce grand homme ne lui ont pas fait altérer la vérité[6].

Tite-Live a consacré à la guerre d'Afrique une partie de son vingt-neuvième livre et le trentième tout entier[7]. Il fait parfois des allusions à des écrivains qu'il a consultés[8]; leur nombre

1. Polybe, X, 3, 2.

2. IX, 25, 4 (à propos d'Hannibal). Polybe connut probablement Masinissa en l'année 150 (voir p. 308, n. 3), par conséquent plus d'un demi-siècle après la bataille de Zama. Le roi était alors fort occupé d'une guerre contre les Carthaginois. Il ne trouva sans doute pas beaucoup de temps pour causer avec Polybe d'un passé déjà lointain.

3. IX, 25, 2. Des Carthaginois, prisonniers de guerre, otages, ambassadeurs, hôtes de nobles Romains, avaient pu donner à des informateurs de Polybe des renseignements sur ce qui se passa de leur côté.

4. Tite-Live (XXX, 35, 5) fait allusion à lui dans un passage où il mentionne des « periti militiae » (*infra*, n. 8). Voir aussi p. 345.

5. Pour des critiques injustifiées adressées à Polybe au sujet de la bataille de Zama, voir p. 272.

6. C'est par lui que nous connaissons la conduite assez louche de Scipion à l'égard de Syphax (voir p. 223-5). Les chroniqueurs romains, et même l'honnête Tite-Live n'ont pas dit la vérité sur cet épisode.

7. Il parle des préparatifs de l'expédition dès la fin du livre XXVIII.

8. XXIX, 25, 1-3 : « quantum militum in Africa transportatum sit, non parvo numero inter auctores discrepat... Quidam non adiecere numerum ». Tite-Live cite ici des chiffres empruntés à trois sources diverses (dont l'une peut être Polybe); il ajoute que Cœlius ne donnait aucun chiffre. Il a donc consulté quatre auteurs (à moins que ces chiffres différents n'aient été recueillis par un de ses devanciers, auquel il les aurait empruntés). Appien (*Lib.*, 13) dit que Scipion emmena 16 000 fantassins et 1 600 cavaliers. Un des trois auteurs auxquels Tite-Live fait allusion donnait les mêmes chiffres. Ce n'était probablement pas Valerius Antias, dont Appien ne paraît pas s'être servi (voir p. 202). Ce n'était pas non plus Polybe, dont on ne retrouve dans Appien aucune trace. — XXIX, 27, 13 : « permultis Graecis Latinisque auctoribus credidi ». — XXIX, 29, 4 : « ... quem quidam cum ducentis haud amplius equitibus, plerique cum duum milium equitatu tradunt venisse ». Il est probable que *quidam* désigne ici Polybe : voir p. 215, n. 3. — XXIX, 35, 2 : « duos ... duces ... interfectos non omnes auctores sunt ». Les auteurs qui s'écartent de la version que Tite-Live adopte et qu'il a sans doute empruntée à Polybe sont très vraisemblablement

paraît avoir été plus restreint que ces vagues mentions ne le feraient croire. Au dernier chapitre du livre XXX, il cite expressément Polybe, en le qualifiant d' « auteur qu'il ne faut nullement dédaigner[1] ». On peut regretter que l'éloge ne soit pas plus chaleureux, car l'historien latin doit beaucoup à son devancier. Sachons-lui gré, du moins, d'avoir suivi un excellent guide : il nous permet ainsi de combler, dans une certaine mesure, les lacunes du texte de Polybe. C'est d'après celui-ci qu'il raconte tous les événements militaires[2]. D'ordinaire, il le traduit[3], non sans quelques infidélités : inadvertances d'un lecteur pressé, ou menus contresens[4]. Çà et là, il insère de courtes additions, des variantes, prises dans des sources romaines, entre autres Cœlius et Valerius Antias, qu'il nomme[5]. C'est aussi à des chroniqueurs romains qu'il emprunte des développements sur les préparatifs de l'expédition et sur des faits qui, durant cette expédition, se passèrent en Italie. Son récit est alors plus ou moins apparenté à ceux d'Appien et de Dion Cassius.

Ces deux auteurs[6] sont tout à fait indépendants de Polybe[7].

Cœlius et Valerius Antias, mentionnés aussitôt après. — XXX, 3, 6 : « pars maior auctores sunt ». Il suit ici Polybe et signale une version différente, donnée par Valerius. — XXX, 16, 12 : indications empruntées à trois sources différentes, dont l'une est sans doute Polybe. — XXX, 35, 5 : « omnium peritorum militiae illam laudem adeptus ». Il semble bien que, derrière cet *omnes*, il n'y ait qu'un seul auteur, Polybe. — XXX, 43, 2 : « quidam tradunt ».

1. XXX, 45, 5 : « Polybius, haudquaquam spernendus auctor ».

2. Cela est unanimement admis : voir, par exemple, Zielinski, p. 88-101; Hesselbarth, p. 261 et suiv.; Kahrstedt, p. 329, 333, 341. — On ne voit pas que Tite-Live ait consulté d'autres auteurs grecs que Polybe.

3. Avec certaines modifications dans la manière de présenter les faits et dans la rédaction : Tite-Live prétendait garder son indépendance littéraire (Witte, dans *Rheinisches Museum*, LXV, 1910, p. 278-280, 301-3, 363-6).

4. Voir, pour le récit de la bataille de Zama, Hesselbarth, p. 229-233, 236; Kahrstedt, p. 353-4.

5. Cœlius : XXIX, 25, 3; 27, 14 (cité peut-être par erreur : *infra* p. 213); 35, 2. Valerius Antias : XXIX, 35, 2; XXX, 3, 6; 29, 7. Il est vraisemblable que deux passages du livre XXX (6, 8-9; 36, 7-8) sont empruntés à Valerius : *infra*, p. 227, n. 2, et p. 282, n. 6.

6. De Dion, il ne reste que des extraits (fragm. 56, 65-72, 75-78, 85-90, edit. Melber) et l'abrégé de Zonaras, IX, 11-14. — Appien, *Lib.*, 7-66.

7. Quelques ressemblances entre Polybe et Appien (voir en particulier Polybe,

Ils ont de nombreuses indications communes, intimement mêlées à d'autres qui ne concordent pas. Nous avons d'assez bonnes raisons de supposer que l'ouvrage de Cœlius fut la principale source de Dion pour la seconde guerre punique. Il est donc probable que Dion ne l'abandonna pas quand il parvint à l'expédition africaine[1], mais il nous semble impossible de l'affirmer[2]. Quant à Appien, il se rattache, sans doute par plusieurs intermédiaires, à une source directe ou indirecte de Diodore de Sicile, comme l'attestent des fragments de Diodore qui nous ont été conservés[3]. On s'est demandé si Appien n'a pas reproduit l'*Histoire romaine* du roi Juba[4] : hypothèse qui ne s'appuie sur aucun argument solide[5]. Il faut aussi rejeter celle qui désigne Valerius Antias comme la source d'Appien[6] :

XV, 5, 4-8, et Appien, *Lib.*, 39; Polybe, XV, 11, 1-3, et Appien, 40) peuvent faire croire qu'un des auteurs consultés par Polybe l'a été aussi par d'autres, dont Appien dépendrait.

1. Voir, après Zielinski et Hesselbarth, Kahrstedt, p. 334 et suiv., *passim*.

2. Un seul fait précis peut être allégué en faveur de cette hypothèse, et il n'est pas très probant. Tite-Live (XXIX, 35, 2) fait remarquer que, dans un combat de cavalerie, un certain Hannon fut fait prisonnier, selon Cœlius et Valerius Antias, et non pas tué, comme l'indiquait l'auteur qu'il a suivi (sans doute Polybe). Or la version attribuée aux deux chroniqueurs romains se retrouve dans Dion (et aussi dans Appien). — Puisque nous ne constatons dans Dion aucune trace de Polybe, celui-ci aurait été laissé de côté par Cœlius pour les dernières années de la guerre. Mais on ne voit pas pourquoi Cœlius se serait séparé d'un auteur dont, très vraisemblablement, il avait fait jusque-là grand usage.

3. XXVII, 6-18. Voir en particulier XXVII, 10, et Appien, *Lib.*, 33, où les termes sont presque les mêmes : la source commune était donc écrite en grec. Des variantes paraissent cependant prouver que Diodore et Appien ne se rattachent pas immédiatement à cette source.

4. L. Keller, *Der zweite punische Krieg und seine Quellen* (Marburg, 1875), p. 1-34 (après C. Peter et H. Nissen). Conf. A. von Gutschmid, *Kleine Schriften*, V, p. 347; Wittinghausen, dans *Wiener Studien*, XIX, 1897, p. 306; Veith, dans Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, III, 2, p. 581.

5. L'événement le plus récent que mentionne Diodore (XVI, 7, 1) se passa probablement en 36 avant J.-C. (Schwartz, dans *Real-Encyclopädie*, V, p. 663). Juba naquit environ quatorze ans plus tôt. Par conséquent, il ne débuta dans l'érudition qu'après l'achèvement de la Bibliothèque de Diodore, lequel ne peut dépendre de lui. Il serait donc nécessaire de supposer que Diodore et Juba avaient copié le même auteur, un Grec ou un Romain. Or, si l'on a désigné Juba comme la source d'Appien, c'est parce qu'on a cru (à tort, du reste) reconnaître une sorte d'accent africain dans l'auteur dont Appien s'est servi.

6. Opinion d'Hesselbarth. *Contra* : Schwartz, *Real-Encyclopädie*, II, p. 218; Kahrstedt, p. 339, 344, 346, 350, 358.

ce dernier ne donne pas certaines indications attribuées formellement à Valerius par Tite-Live[1]. Enfin, l'on n'a pas prouvé que l'auteur dont Appien dépend ait consulté celui qui fut mis à contribution par Dion Cassius[2] : les concordances peuvent s'expliquer par de communs échos d'un ou plusieurs ouvrages antérieurs[3]. Nous trouvons aussi dans le court résumé d'Eutrope[4] des échos de traditions apparentées à celles qu'Appien a recueillies, mais avec des variantes[5]. De l'annalistique romaine, dont les courants ont été nombreux et se sont mélangés, nous ne connaissons presque rien : quelques noms d'auteurs et de maigres citations. C'est peine perdue de chercher à remonter aux sources. La valeur historique de cette littérature était fort médiocre[6] : il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les deux récits de la bataille de Zama par Polybe et par Appien[7].

1. XXX, 3, 6; 29, 7. — XXX, 6, 8, qui paraît provenir de Valerius, ne concorde pas, pour le chiffre des pertes, avec Appien, *Lib.*, 23. Pour l'indemnité de guerre exigée par Scipion en 203, Appien (*Lib.*, 32) donne un chiffre différent de ceux que Tite-Live (XXX, 16, 12) dit avoir trouvés dans divers auteurs, parmi lesquels il faut sans doute compter Valerius, puisque l'on sait que Tite-Live l'a consulté.

2. Comme le pense M. Kahrstedt, p. 362.

3. Le récit de la bataille de Zama que nous trouvons dans Appien contient des épisodes qui pourraient, comme on l'a supposé, avoir été empruntés à Ennius (v. *infra*, p. 270). Cœlius aurait raconté un de ces épisodes, si l'on admet que le passage cité p. 237, n. 1, se rapporte à la même bataille. Cela ne prouve pas, cependant, qu'entre Ennius et Appien, il faille nécessairement intercaler Cœlius : voir p. 271, n. 2.

4. III, 20-23.

5. Frontin, *Strat.*, I, 1, 3 : I, 2, 1 ; I, 8, 10; III, 6, 1, se rattache aussi à un ou plusieurs annalistes qu'il est impossible de désigner.

6. Conf. p. 150.

7. Pour la guerre d'Afrique, voir en particulier : K. Lehmann, dans *Jahrbücher für klassische Philologie*, XXI[ter] Supplementband, 1894, p. 525-616 ; G. Veith, dans Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, III, 2, p. 573-702 ; Kahrstedt, p. 539-569.

II

Revenu à Rome vers la fin de l'année 206, Scipion fut élu consul; il entra en charge le 15 mars[1] de l'année suivante. On sait que, même avant de quitter l'Espagne, il avait pensé à porter la guerre en Afrique et cherché, dans ses entrevues avec Syphax et Masinissa, à se ménager des alliés parmi les indigènes[2]. Dès son retour, il fit connaître son projet. Selon quelques auteurs, il aurait rencontré une vive opposition dans le Sénat. Peut-être quelques hommes d'État estimaient-ils qu'il fallait avant tout débarrasser l'Italie d'Hannibal et ne croyaient-ils pas, comme Scipion, que le meilleur moyen de l'en arracher fût d'envahir sa patrie; peut-être de vieux généraux éprouvaient-ils peu de sympathie pour le jeune chef dont la gloire éclipsait la leur et qui paraissait trop peu soucieux de maintenir la rude discipline d'autrefois; peut-être enfin les souvenirs du désastre de Régulus inspiraient-ils des craintes. Cependant les récits de Tite-Live[3] et d'autres historiens[4] sont très suspects. Il est certain que le peuple était avec Publius et probable que la grande majorité du Sénat l'approuvait.

Il reçut pour province la Sicile, où allaient être réunies les forces nécessaires, et il lui fut permis de passer en Afrique, s'il le jugeait bon[5]. A l'expiration de son consulat, il fut prorogé dans son commandement pour un an[6], car le reste de l'année 205 et une partie de l'année 204 s'écoulèrent en prépa-

1. Date du calendrier officiel romain.

2. Voir p. 184 et suiv. Conf. Polybe, XI, 24 *a*, 2-3. D'après le même auteur (XV, 35, 6), Scipion avait une grande admiration pour Agathocle, qui allait lui servir de modèle.

3. XXVIII, 40-45; XXIX, 19-22. Conf. Plutarque, *Fabius*, 25; *Caton l'Ancien*, 3.

4. Diodore de Sicile, XXVII, 4, 5. Appien, *Lib.*, 7. Dion Cassius, fragm. 56, 65; Zonaras, IX, 11, p. 436, *d*.

5. Tite-Live, XXVIII, 38, 12; 45, 8.

6. *Id.*, XXIX, 13, 3.

ratifs[1]. On a peine à croire que, n'ayant pas reçu l'autorisation de procéder à des levées officielles, Scipion ait dû recruter des volontaires ; que, faute de subsides, il se soit adressé à la générosité de divers alliés italiens pour la fabrication et l'équipement des navires dont il avait besoin ; qu'il ait employé un subterfuge pour faire armer et instruire par de riches Siciliens un corps de cavalerie d'élite[2]. Puisque l'expédition était décidée, il importait qu'elle réussît : tout le monde sans doute sut le comprendre. Mais, après treize années d'une lutte qui avait épuisé le Trésor, il n'était pas facile de constituer la flotte, l'armée, les approvisionnements qu'exigeait cette grande entreprise.

Dans le courant de l'année 205, Scipion, dit Tite-Live, envoya C. Lælius[3] faire des dégâts en Afrique, avec une partie des vaisseaux de guerre. Les Romains arrivèrent de nuit près d'Hippo Regius et, au point du jour, débarquèrent pour piller les environs, ce qui leur fut aisé, car personne ne s'attendait à leur venue. La nouvelle, apportée en toute hâte à Carthage, y provoqua une très vive émotion. Comme les messagers ne pouvaient indiquer ni le nombre des navires, ni l'importance des troupes descendues à terre, on crut que Scipion envahissait le sol africain avec son armée. On décida de recruter des soldats partout où cela était possible, de mettre la ville en état de défense, d'équiper des galères et de les envoyer vers Hippone pour attaquer la flotte ennemie. Mais, bientôt, on apprit que c'était Lælius qui commandait cette flotte, et non le consul ; qu'il

1. Tite-Live, XXIX, 1, 13-14 ; 22, 2-3 et 12. En 205, Scipion se rendit deux fois dans l'Italie méridionale, à Locres, d'abord pour chasser de cette ville les Carthaginois, puis pour essayer de rétablir l'ordre parmi les troupes romaines qui la gardaient : Tite-Live, XXIX, 7-8 ; *ibid.*, 9, 8 ; conf. Appien, *Hann.*, 55 ; Zonaras, IX, 11, p. 437, *d*.

2. Indications de Tite-Live, XXVIII, 45, 13-21 ; XXIX, 1, 1-11 (conf. Valère-Maxime, VII, 3, 3 ; Plutarque, *Fabius*, 25 et 26) ; d'Appien, *Lib.*, 7 et 8 ; de Zonaras, IX, 11, p. 436, *d* — 437, *a*.

3. Il commandait la flotte (Tite-Live, XXIX, 25, 5 et 10), comme il l'avait déjà commandée en Espagne (Polybe, X, 9, 4 ; Tite-Live, XXVI, 48, 7).

avait amené des forces peu nombreuses, destinées seulement à ravager la campagne, et que le gros de l'armée se trouvait encore en Sicile. Ce fut un grand soulagement.

Informé de la venue d'une escadre romaine, Masinissa se rendit auprès de Lælius avec quelques cavaliers. Il se plaignit de la lenteur de Scipion à passer en Afrique. Syphax, disait-il, était occupé à combattre des voisins : il ne fallait pas lui laisser le temps de reprendre sa liberté et de s'en servir contre Rome. Quant à lui, bien qu'il fût chassé de son royaume, il viendrait avec beaucoup de cavaliers et de fantassins. Enfin, il engagea Lælius à ne pas rester plus longtemps, car il croyait savoir qu'une flotte était partie de Carthage. Le roi s'étant retiré, Lælius reprit la mer dès le lendemain, emportant un immense butin, et retourna auprès de Scipion [1].

Tite-Live indique ailleurs [2] que Masinissa se trouvait alors entre la côte des Syrtes et le pays des Garamantes, par conséquent à l'intérieur de la Tripolitaine [3], à environ 600-700 kilomètres d'Hippo Regius. Comment l'exilé connut-il l'arrivée des Romains? On ne nous le dit pas. Dans la longue chevauchée qu'il eût faite pour les rejoindre, il eût à tout instant couru le danger d'être pris. Il eût risqué aussi de ne plus trouver Lælius, qui n'avait certainement pas l'intention de s'attarder en Libye, ne disposant pas d'assez de soldats et de vaisseaux pour livrer bataille sur terre ou sur mer. L'expédition du lieutenant de Scipion eut lieu sans doute avant la mauvaise saison [4] : or il est difficile d'admettre que tous les événements racontés par Tite-Live, depuis le retour de Masinissa d'Espagne (vers l'automne

1. Tite-Live, XXIX, 1, 14; 3, 6-10; 4, 1-4 et 7-9; 5, 1. La source de Tite-Live est inconnue.
2. XXIX, 33, 9.
3. V. *supra*, p. 196.
4. Conf. Tite-Live, XXIX, 23, 1.

de 206) jusqu'à sa fuite en Tripolitaine, se soient succédé dans l'espace de dix mois à peine [1].

Pourtant il ne faut peut-être pas rejeter entièrement ce récit [2]. Des croisières rapides, exécutées le long des rivages africains par la flotte de Sicile, pouvaient, nous l'avons dit [3], rapporter beaucoup, sans être trop périlleuses. Nous ne croyons pas non plus que la ville d'Hippo Regius (Bône) ait été mentionnée ici par erreur, au lieu d'Hippo Diarrhytus (Bizerte) [4]. Hippo Regius, colonie phénicienne ou punique [5], était située en avant du pays des Massyles et à une faible distance du pays des Masæsyles. En frappant un coup de ce côté, les Romains voulaient apparemment convaincre les indigènes de la faiblesse de Carthage. Si, comme l'affirme Tite-Live, Masinissa était alors un roi sans royaume, on peut supposer qu'il occupait le mont Bellus, voisin du littoral et, semble-t-il, d'Hippone [6] : de là, il lui eût été facile de venir retrouver Lælius.

Les Carthaginois, fort inquiets de la menace d'une invasion, établirent des postes de surveillance sur tous les promontoires [7]. Ils s'adressèrent à divers princes africains, sollicitant leur concours [8]. Ils avaient surtout besoin du roi des Masæsyles. Sa jeune femme, Sophonisbe, et son beau-père surent vaincre ses dernières hésitations [9]. Vers le printemps de l'année 204,

1. Conf. Kahrstedt, p. 540, n. 3.
2. Comme M. Kahrstedt est disposé à le faire.
3. P. 172.
4. Opinion de Weissenborn, édition de Tite-Live, à XXIX, 3, 7, et de Meltzer, II, p. 489. Voir aussi Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, f° 9, Bône, p. 5, col. 2. — Si les Romains avaient débarqué près de Bizerte, la nouvelle en serait arrivée très vite aux Carthaginois, dont l'émotion aurait été justifiée, car un danger pressant les aurait menacés. Ce n'est cependant pas une raison suffisante pour admettre une erreur dans le texte de Tite-Live. M. Zielinski (p. 9-16) croit à tort qu'il s'agit d'une Hippone inconnue, qui aurait été située sur la côte du Byzacium, entre Leptis la Petite et l'île de Cercina.
5. Voir t. II, p. 149-151 ; ici, p. 51.
6. *Supra*, p. 193.
7. Tite-Live, XXIX, 23, 1.
8. *Id.*, XXIX, 4, 4.
9. Pour l'ascendant pris par Sophonisbe sur son mari, voir Polybe, XIV, 1, 4 ; 7, 6 ; conf. Tite-Live, XXX, 13, 13.

il envoya une ambassade à Scipion, alors à Syracuse, pour lui notifier son alliance avec Carthage et sa résolution de s'unir à elle contre les Romains, si ceux-ci débarquaient en Afrique [1]. Publius se serait empressé de congédier les députés, avant qu'ils n'eussent fait connaître à d'autres l'objet de leur mission, puis il aurait annoncé à son armée que ces hommes avaient été chargés par Syphax de lui reprocher son long retard et de l'inviter de la manière la plus pressante à traverser enfin la mer [2].

Des deux princes numides dont Scipion avait voulu se servir, l'un était dépossédé de ses États, l'autre, maître à la fois des royaumes masæsyle et massyle, se déclarait ouvertement pour les Carthaginois et prétendait faire avorter l'expédition décidée depuis plus d'un an. Malgré ces déceptions, Publius se fia à sa fortune. Ne tenant aucun compte de l'orgueilleux avertissement de Syphax, il se rendit à Lilybée, où il acheva ses préparatifs [3]. Bientôt après, au cours de l'été [4], il partit avec 40 galères et environ 400 transports [5]. Des auteurs consultés par Tite-Live indiquaient différents chiffres pour ses troupes de terre [6] : 10 000 fantassins et 2 200 cavaliers; 16 000 fantassins et 1 600 cavaliers; un total de 35 000 hommes d'infanterie et de cavalerie. Ce dernier chiffre n'est peut-être pas exagéré [7]; les autres semblent trop faibles pour une expédition

1. Tite-Live, XXIX, 23, 7-10; 24, 1.

2. *Id.*, XXIX, 24, 2-6. Conf. Frontin, *Strat.*, II, 7, 4; Polyen, VIII, 16, 7; Zonaras, IX, 12, p. 437, *d*—438, *a*. Reste à savoir comment Scipion se proposait d'expliquer plus tard ce mensonge, quand ses soldats, une fois débarqués en Afrique, trouveraient en face d'eux les troupes de Syphax.

3. Tite-Live, XXIX, 24, 7-14.

4. Voir Tite-Live, XXIX, 34, 7. Probablement vers la fin de cette saison, car on peut évaluer à trois mois, au maximum, la durée des opérations militaires exécutées en Afrique avant la fin de l'automne (conf. *id.*, XXIX, 35, 13 et 15).

5. Tite-Live, XXIX, 26, 3 (conf. XXIX, 25, 10, et aussi XXX, 41, 7). Selon Appien (*Lib.*, 13), 52 vaisseaux de guerre, 400 transports et beaucoup de petites embarcations.

6. XXIX, 25, 1-2. Pour ce passage, voir p. 200, n. 8.

7. Lehmann, p. 534-5. Veith, p. 671. Kahrstedt, p. 542, n. 1.

de cette importance. Parmi les compagnons de Scipion, on cite son frère Lucius, M. Porcius Cato, qui était alors questeur[1], Lælius[2].

Nous trouvons dans Tite-Live quelques détails sur la traversée[3]. Le général avait fait embarquer de l'eau et des vivres pour quarante-cinq jours, des provisions cuites pour quinze jours. L'immense convoi s'avança, protégé de chaque côté par vingt vaisseaux de guerre : à droite, se tenaient Publius et son frère ; à gauche, Lælius et Caton. Pendant la nuit, pour éviter des abordages et des écarts de route, ces galères devaient porter chacune un fanal, sauf celle de Scipion, qui en aurait trois; deux fanaux seraient allumés sur chacun des navires de charge. Les pilotes reçurent l'ordre de se diriger vers les Emporia, c'est-à-dire vers le littoral de la petite Syrte (golfe de Gabès)[4]. Cette région, très fertile et riche en ressources de toute sorte, était habitée par des gens fort peu belliqueux : il serait aisé de les soumettre avant que Carthage ne les secourût.

Par un vent assez vif, mais favorable, la flotte s'éloigna de la côte sicilienne, qu'elle perdit bientôt de vue. Vers midi, elle fut enveloppée d'un épais brouillard et les vaisseaux eurent peine à éviter des chocs. Cette brume persista pendant la nuit et ne se dissipa qu'au lever du soleil. Le vent, qui avait molli, se remit à souffler fortement. Déjà l'on voyait la terre. Peu après, le pilote annonça à Scipion qu'on n'était plus qu'à cinq milles[5] de l'Afrique et qu'il reconnaissait le promontoire de

1. Plutarque (*Caton l'Ancien*, 3) dit qu'il ne put s'entendre avec Scipion et qu'au temps où celui-ci était encore en Sicile, il le quitta pour retourner à Rome. Cornelius Nepos (*Caton*, I, 4) indique, comme Tite-Live, que Caton alla en Afrique pendant sa questure.

2. Tite-Live, XXIX, 25, 10.

3. XXIX, 25, 5-12; 27, 6-15. Il invoque le témoignage d'auteurs grecs et latins (XXIX, 27, 13 : « permultis Graecis Latinisque auctoribus »). En fait d'auteurs grecs, nous savons qu'il consulta Polybe pour le récit de l'expédition d'Afrique : peut-être fait-il allusion à cet historien : conf. Kahrstedt, p. 335; ici, p. 201, n. 2.

4. Voir t. II, p. 127.

5. Sept kilomètres et demi.

Mercure; s'il recevait l'ordre de se diriger de ce côté, toute la flotte serait bientôt dans le port. Mais Publius commanda de larguer les voiles et d'aller aborder plus bas. Le même vent poussait les navires. Cependant, à peu près à la même heure que le jour précédent, la mer se couvrit d'un brouillard qui cacha la vue du littoral et fit tomber le vent. Puis la nuit accrut encore l'incertitude; les ancres furent jetées pour que les vaisseaux ne fussent pas entraînés les uns contre les autres ou sur le rivage. Avec le jour, le vent reprit, la brume se dissipa et une longue étendue de côtes apparut. Scipion ayant demandé le nom du cap le plus voisin, on lui répondit que c'était le *Pulchri promunturium*. « Bon augure, s'écria-t-il : c'est là qu'il faut aller ! » La flotte se dirigea donc vers le cap et toutes les troupes descendirent à terre [1].

Le promontoire du Beau (dieu), ou d'Apollon, — Dion Cassius appelle ainsi le lieu où les vaisseaux abordèrent [2], — est le Ras Sidi Ali el Mekki, ou Ras et Terfa [3]; il limite au Nord-Ouest le golfe de Tunis, que le Ras Addar, ou cap Bon, le promontoire de Mercure, termine au Nord-Est [4].

« Je rapporte, ajoute Tite-Live [5], que la traversée s'accomplit heureusement, sans crainte, ni désordre, sur la foi d'un grand nombre d'auteurs grecs et latins. Seul, Cœlius raconte que, si la flotte ne perdit aucun navire, elle soutint pourtant une lutte terrible contre la mer et le ciel; que la tempête l'éloigna de la

1. M. Zielinski (*Rivista di storia antica*, III, n° 1, 1898, p. 68) note que, dans ce récit, deux séries de faits se renouvellent d'un jour à l'autre : brouillard et chute du vent dans l'après-midi et pendant toute la nuit, reprise du vent au lever du soleil, arrivée dans le voisinage d'un cap. Il croit à une répétition fautive, qui devrait s'expliquer par l'emploi de deux sources différentes. Mais cette opinion se fonde surtout sur l'identité, affirmée par M. Zielinski, du cap de Mercure et du *Pulchri promunturium*. Or il s'agit de deux caps bien distincts. Il n'est pas très extraordinaire que les conditions atmosphériques aient été les mêmes deux jours de suite.

2. *Apud* Zonaras, IX, 12, p. 438, *a* : τὸ ἀκρωτήριον τὸ καλούμενον Ἀπολλώνιον.

3. Voir t. I, p. 457, n. 5, et t. II, p. 142.

4. T. II, *ibid.*

5. XXIX, 27, 13-15.

côte africaine et la poussa vers l'île d'Ægimure [1], et qu'elle reprit sa route avec peine ; que les soldats, voyant les vaisseaux en péril, n'attendirent pas les ordres de leur général et se précipitèrent sans armes dans des barques, comme de véritables naufragés; qu'ils parvinrent au rivage en grand désordre ».

Scipion eut-il vraiment l'intention de se diriger vers les Emporia [2]? Il eût pu espérer qu'il occuperait et garderait assez facilement ces villes, éloignées de Carthage. Elles paraissent avoir fait un commerce actif, sur lequel l'État punique prélevait de fortes taxes, et leurs banlieues étaient bien cultivées : Publius aurait donc privé l'ennemi de ressources importantes [3]. Mais la côte du golfe de Gabès est très loin de la Sicile ; dans l'intervalle, la route la plus directe passait, durant plusieurs jours de navigation, le long d'un littoral appartenant aux Carthaginois et d'ailleurs dépourvu de bons ports, où, par conséquent, les Romains n'auraient pas trouvé d'abris contre les tempêtes, ni de refuges contre les flottes puniques. Scipion eût risqué d'être coupé de ses communications. D'autre part, les villes maritimes des Syrtes n'étaient guère que des oasis, derrière et même entre lesquelles s'étendaient des espaces presque déserts. Il eût fallu les conquérir une à une et perdre ainsi du temps, pour s'assurer une base d'opérations des plus médiocres. Cependant les Carthaginois se seraient préparés à recevoir l'armée d'invasion, quand elle aurait marché vers le Nord afin de leur porter les coups décisifs. Les indications mêmes de Tite-Live contredisent son assertion. Pourquoi le

1. Zembra, à l'Ouest du cap Bon.

2. Opinion de M. Lehmann, p. 538; *contra* : Kahrstedt, p. 331, n. 1. Il n'y a pas lieu de supposer (Weissenborn, édit. de Tite-Live, à XXIX, 33, 9) que Scipion ait voulu rejoindre Masinissa en Tripolitaine. Le roi déchu n'avait pas d'armée avec lui. Il est même difficile de croire qu'il fût encore de ce côté, si, comme le dit Tite-Live, son arrivée au camp des Romains suivit de très près leur débarquement dans le voisinage d'Utique.

3. Conf. t. II, p. 128; ici, p. 116.

pilote, auquel Scipion avait commandé, lors du départ, de se diriger vers la petite Syrte, lui proposa-t-il d'aborder dans le voisinage du cap Bon [1]? Et pourquoi reçut-il l'ordre d'aborder « plus bas » [2], c'est-à-dire à peu de distance, car, s'il s'était agi de quelque lieu situé sur le golfe de Gabès, à plusieurs centaines de kilomètres du cap, le général se serait apparemment borné à lui répondre qu'il devait poursuivre sa route? Pourquoi le projet primitif fut-il abandonné? Un retard d'un jour, une déviation de l'itinéraire prévu ne compromettaient rien, puisque les navires portaient, affirme-t-on, des vivres et de l'eau pour un mois et demi. Les récits reproduits par Tite-Live ne permettent pas de croire que Publius ait été empêché par une tempête furieuse de se rendre là où il voulait aller. Faut-il préférer à ces récits celui que notre auteur attribue à Cœlius [3]? Mais il se trouve qu'un hasard nous a conservé un fragment de cet historien, qui se rapporte presque certainement à l'arrivée de Scipion en Afrique : « Tous s'approchent de la terre en même temps que la flotte (de guerre), sortent des vaisseaux et des barques, tracent le camp et dressent les enseignes [4] ». Ainsi, les Romains auraient débarqué en fort bon ordre, sans

1. Selon Tite-Live (XXIX, 27, 8), le pilote aurait dit à Scipion : « Mercuri promunturium se cernere; si iubeat eo dirigi, iam in portu fore omnem classem ». Il n'y a pas de port au cap Bon même. A proximité, on ne trouve d'abris protégés contre le vent de Nord-Est (c'était ce vent qui soufflait) que si l'on passe à l'Ouest du cap, par conséquent en dehors de la route des Syrtes.

2. Tite-Live, XXIX, 27, 9 : « alium infra navibus accessum petere iubet », ce qui indique l'intention d'accoster, et non pas seulement de faire halte en cours de route.

3. Lequel, du reste, aurait dit que Scipion, détourné de sa route par le mauvais temps, put cependant la reprendre (XXIX, 27, 14) : « aegre correctum cursum exponit (Coelius) ».

4. Fragment 41, dans H. Peter, *Histor. Roman. fragm.*, p. 105 : « Coelius, Annal. libro VI : Omnes simul terram cum classi accedunt, navibus atque scaphis egrediuntur, castra metati signa statuunt ». Cette citation, faite par Nonius Marcellus, a été empruntée au sixième livre de l'ouvrage que Cœlius écrivit sur la seconde guerre punique. Au septième livre, était raconté un événement qui eut lieu en 203 ou en 202 (fragment 44) : le fait mentionné ici se passa donc un peu plus tôt. Il n'y eut pas alors d'autre débarquement de troupes romaines que celui auquel Scipion présida en Afrique.

doute par un beau temps, et Tite-Live aurait commis une erreur, difficile à expliquer [1], en faisant dire tout le contraire à Cœlius.

Il semble donc que Scipion ne se soit pas proposé de pousser jusqu'aux Emporia [2], mais qu'il ait voulu atterrir non loin de Carthage, comme jadis Agathocle et Régulus, puis s'établir solidement dans un lieu du littoral d'où les communications auraient été aisées avec la Sicile et qui lui aurait servi de base pour une campagne rapidement menée en pleine province punique, jusque sous les murs de la capitale. Il ne courait guère le risque d'avoir à livrer bataille immédiatement, dans des conditions désavantageuses, puisque les ennemis ignoraient où il débarquerait; peut-être même était-il informé qu'il n'y avait pas de forces importantes dans la région où il allait prendre pied.

Le Ras Addar est le point de l'Afrique le plus voisin de Lilybée. On a vu que la flotte romaine parvint sans encombre dans les parages de ce promontoire. Publius voulait-il aborder près de là, dans la péninsule du cap Bon, soit au Sud-Est, vers Kelibia, comme Régulus, soit au Sud-Ouest, comme Agathocle, et fut-il entraîné contre son gré jusqu'au Ras Sidi Ali el Mekki [3]? Nous croirions plus volontiers que, si la brume le retarda, il ne fut pas détourné de son but par le vent et que, désirant prendre Utique pour base d'opérations, il avait résolu, dès son départ, de débarquer à proximité de cette ville. Il est

1. Peut-être a-t-il écrit par inadvertance le nom de Cœlius, au lieu du nom d'un autre historien.

2. M. Zielinski (*Rivista di storia antica*, *l. c.*, p. 67 et 74) croit que Publius n'eut jamais cette intention, mais qu'il la proclama très haut, comptant bien que les Carthaginois seraient prévenus par des espions et qu'ainsi trompés, ils négligeraient de prendre des précautions pour l'empêcher de débarquer dans le voisinage d'Utique. Cette hypothèse ingénieuse serait peut-être vraisemblable si Tite-Live ne nous disait pas que Scipion attendit la veille de son départ pour révéler aux pilotes son projet de se diriger vers les Emporia.

3. Appien (*Lib.*, 13) dit que Scipion fut porté par les vents vers Utique (voisine de ce cap).

probable que les ancres furent jetées, non pas au cap même, mais à une dizaine de kilomètres à l'Ouest, vers Porto-Farina [1], dans un mouillage quelque peu protégé par la pointe du promontoire contre les vents de Nord-Est, dominants en été, qui avaient dû accompagner la flotte depuis Lilybée [2].

III

Ayant dressé son camp au-dessus du rivage, Scipion occupa les hauteurs voisines [3] et détacha des cavaliers, à la fois pour surveiller les environs et pour les piller [4]. Il s'empara d'un gros bourg, habité par des indigènes [5]; il y fit 8 000 prisonniers, hommes libres et esclaves, et beaucoup de butin, que des vaisseaux de charge transportèrent en Sicile [6]. Au bout de quelques jours, il se dirigea vers Utique et s'établit à environ 1 500 mètres des murs [7], certainement au Sud-Ouest, sur la

1. Conf. t. II, p. 146.

2. Le promontoire forme une pointe effilée et abrupte : ce n'était pas un lieu favorable pour y établir un grand camp et il était inutile d'infliger aux troupes une marche pénible le long de ce promontoire, lorsqu'elles se dirigeraient vers Utique (voir *Atlas archéologique de la Tunisie*, f[e] de Porto-Farina, avec le tracé approximatif du littoral antique). — Dans le golfe limité par les caps d'Apollon et de Mercure, Pomponius Méla (I, 34) indique « Castra Delia (*sic* sur le manuscrit du Vatican), Castra Cornelia, flumen Bagrada; Utica et Carthago ». D'après l'ordre suivi (les deux villes d'Utique et de Carthage sont mentionnées à part), les Castra Delia se seraient trouvés entre le cap d'Apollon et les Castra Cornelia (situés à l'Est d'Utique : voir p. 219). Tissot (*Géographie*, II, p. 88) les place à Porto-Farina. Si l'on admet la correction *Laelia* (Tissot, *l. c.*), on peut supposer que ce nom rappelait le camp établi au lieu de débarquement des Romains : Lælius, nous l'avons dit, commandait la flotte. Mais Pline l'Ancien (V, 24), dans un passage étroitement apparenté à celui de Méla, ne mentionne pas ces Castra Delia : M. Zielinski (*Die letzten Jahre*, p. 6, n. 1) se demande si, dans Méla, les mots *Castra Cornelia* n'ont pas été répétés par suite d'une erreur de scribe et si la première mention n'a pas été ensuite altérée.

3. Tite-Live, XXIX, 28, 1 et 11. Pour le camp, voir aussi Dion Cassius, fragm. 56, 66.

4. Tite-Live, XXIX, 28, 11.

5. *Id.*, XXIX, 29, 2. A El Alia, selon Tissot : voir t. II, p. 108, n. 9.

6. Conf. Dion, fragm. 56, 66 (= Zonaras, IX, 12, p. 438, *a*) : pillages dans la campagne et prise de quelques villes; Appien, *Lib.*, 14 : soumission de quelques villes.

7. Tite-Live, XXIX, 34, 3.

ligne de collines, dite djebel Menzel Ghoul, dont l'extrémité portait la ville [1]. Sa flotte l'avait précédé [2].

Presque aussitôt après le débarquement de Scipion, Masinissa réussit à le rejoindre, avec 200 cavaliers au plus, selon les uns, avec 2 000, selon d'autres [3]. Nous ignorons à quelle époque il avait quitté la Tripolitaine [4], de quelle manière il avait recruté ses compagnons et comment il put parvenir jusqu'aux Romains [5].

La nouvelle de la descente des ennemis se répandit naturellement très vite. Des fuyards, hommes, femmes, enfants, encombrèrent les routes, poussant devant eux leurs troupeaux, et allèrent semer l'épouvante dans les villes. A Carthage, on craignit une attaque immédiate et l'on courut aux armes ; les portes furent fermées et les remparts garnis de défenseurs [6]. Asdrubal, fils de Giscon, avait été chargé de constituer une armée, qui n'était sans doute pas prête [7] ; en tout cas, il voulait attendre, pour la conduire contre Scipion, que Syphax eût

1. Tissot, I, p. 551. Veith, p. 579.

2. Tite-Live, XXIX, 28, 11.

3. *Id.*, XXIX, 29, 4. Polybe (XXI, 21, 2, édit. Büttner-Wobst; *alias* XXII, 4) fait dire au roi Eumène que Masinissa rejoignit les Romains avec quelques cavaliers, μετὰ τινων ἱππέων (conf. Tite-Live, XXXVII, 53, 21). Il est donc probable que, des deux chiffres indiqués ici par Tite-Live, le moins élevé se trouvait dans Polybe : conf. Zielinski, *l. c.*, p. 104. D'après les récits de l'historien grec, Masinissa disposait évidemment de plus de 200 hommes en mars et en avril 203, lors de l'attaque du camp de Syphax et lors de la bataille des Grandes Plaines. Mais, pendant l'hiver, de nombreux Massyles avaient sans doute pu le rejoindre.

4. On a vu (p. 207) que, contrairement à ce que dit Tite-Live, il n'était peut-être pas encore dans cette région lors du débarquement de Lælius.

5. Appien (*Lib.*, 13-14) et Dion (*apud* Zonaras, IX, 12, p. 437, *d* ; p. 438, *a-b*) donnent au sujet de Masinissa des indications différentes de celles de Tite-Live. Réconcilié en apparence avec Syphax et les Carthaginois (*supra*, p. 196, n. 1), Masinissa aurait feint de s'unir à eux contre les Romains. Puis il aurait trahi, lors du combat de cavalerie livré près d'Utique (*infra*, p. 217, n. 3), et aurait alors rejoint Scipion. Mais pourquoi Carthage et le roi des Masæsyles auraient-ils jugé nécessaire de se réconcilier avec un ennemi vaincu, qui, quoi qu'en disent Appien et Dion, ne devait plus leur paraître redoutable, et dont le caractère leur était sans doute assez connu pour leur inspirer une juste défiance ?

6. Tite-Live, XXIX, 28, 2-4, 7, 9.

7. Conf. Dion, fragm. 56, 67.

amené la sienne[1]. Il campait à quelque distance de la capitale[2], probablement dans la vallée de la Medjerda[3]. Avant de prendre position tout près d'Utique, les Romains n'eurent qu'un petit combat à livrer. Le lendemain de leur débarquement, 500 cavaliers, que commandait un Hannon, s'étaient heurtés, dans une reconnaissance, à des cavaliers de Scipion. Ils avaient été mis en fuite; la plupart avaient péri et, parmi eux, leur chef[4].

En attendant qu'Asdrubal et Syphax, auxquels on adressa les appels les plus pressants[5], pussent commencer les hostilités, un nouveau corps de cavalerie fut levé et confié à Hannon, fils d'Amilcar[6]. Cet officier le renforça en réunissant surtout des Numides, si bien qu'il disposa d'environ 4 000 chevaux. Au lieu d'entrer tout de suite en campagne, il se tint dans un bourg appelé Salæca, à une quinzaine de milles (22 kilomètres) du camp romain[7] : ce qui inspira, dit-on, à

1. Tite-Live, XXIX, 35, 10.
2. *Id.*, XXIX, 34, 2.
3. Du côté de la Numidie, d'où Syphax devait venir le rejoindre. Appien (*Lib.*, 9) dit que le camp où Asdrubal exerçait ses recrues, pendant les préparatifs de Scipion en Sicile, était à 200 stades (35 kilomètres) de Carthage. Si cela est exact, il était peut-être dans la région de Tébourba. — Selon le même auteur, Asdrubal, Syphax et aussi Masinissa, qui aurait été alors leur allié, seraient venus, aussitôt après le débarquement des Romains, s'établir près de leur camp et d'Utique (*Lib.*, 13); puis, Syphax serait retourné pour quelque temps dans son royaume, afin, aurait-il dit, de combattre des voisins (*ibid.*, 14). Ce récit n'est pas admissible. Si Publius s'était trouvé en présence d'une grande armée ennemie, il n'aurait pas eu toute liberté de faire une expédition dans l'intérieur et d'assiéger Utique : faits attestés, non seulement par Tite-Live, mais encore par Appien.
4. Tite-Live, XXIX, 28, 10; 29, 1. Ni Appien, ni Zonaras ne parlent de cette escarmouche. Nous allons raconter un autre engagement dans lequel des cavaliers carthaginois furent aussi commandés par un Hannon. « Tous les auteurs, dit Tite-Live (XXIX, 35, 2), ne mentionnent pas ces deux chefs carthaginois de même nom, tués dans deux combats de cavalerie; ils ont craint, je crois, de se tromper en racontant deux fois le même fait ». Le nom d'Hannon était très répandu à Carthage et il n'est nullement invraisemblable que deux rencontres de cavalerie aient eu lieu à peu de jours d'intervalle. Nous croyons donc (contre Faltin, dans Neumann, *Das Zeitalter der punischen Kriege*, p. 522, n 4) que Tite-Live, c'est-à-dire probablement Polybe, a eu raison de ne pas les confondre (conf. Tissot, I, p. 551; Kahrstedt, p. 337-8, 545).
5. Tite-Live, XXIX, 34, 2.
6. Fils d'Asdrubal, le fils de Giscon, selon Dion (Zonaras, IX, 12, p. 438, *a*).
7. Peut être à Henchir el Bey (Dar Bobra *apud* Tissot, I, p. 552) : *Atlas archéol. de*

Scipion cette réflexion dédaigneuse : « De la cavalerie sous les toits en été! Qu'ils soient plus nombreux encore, pourvu qu'ils gardent un pareil chef! » Publius combina alors une opération qui eut un plein succès. Il ordonna à Masinissa d'aller se montrer, à la tête de ses cavaliers, sous les murs de Salæca et de provoquer ainsi les ennemis, mais de se replier peu à peu devant eux quand le combat serait engagé; lui-même interviendrait à temps. Il suivit, en effet, avec la cavalerie romaine et s'avança sans être vu, en passant derrière des collines que longeait la route. Le roi fit ce qui était convenu. Les gens d'Hannon, sortant du bourg les uns après les autres, vinrent l'attaquer. Il leur céda le terrain, tout en résistant, et les amena jusqu'aux collines qui cachaient la cavalerie de Scipion[1]. Celle-ci apparut et enveloppa les Africains, déjà fatigués du combat et de la poursuite. En ce moment, Masinissa se retourna et prit part à la lutte. Hannon et un millier des siens furent massacrés. Les autres s'enfuirent, pourchassés par les vainqueurs[2]; 2 000 environ furent faits prisonniers ou tués : parmi ces derniers, se trouvaient 200 Carthaginois, dont quelques-uns étaient des hommes riches et de noble naissance[3].

la Tunisie, f° de Mateur, n°s 21-23. Ce lieu, situé à l'Ouest-Sud-Ouest d'Utique, se trouve à la distance indiquée : Tissot, *l. c.*; Veith, p. 581.

1. Si le combat eut lieu véritablement, comme le dit Appien (voir p. 217, n. 3), à proximité d'une tour située à 30 stades environ d'Utique, il est permis de supposer, avec M. Veith (p. 580-2), que Scipion, se dirigeant vers le Sud-Ouest, longea le versant septentrional du djebel Menzel Ghoul et vint se mettre en embuscade au Nord d'un col qui s'ouvre entre cette ligne de collines et le djebel Douimis. Il aurait débouché au moment où Hannon passait à la hauteur de ce col, au Sud, poursuivant Masinissa, qui, par l'autre versant du djebel Menzel Ghoul, se repliait vers le camp romain voisin d'Utique : voir *Atlas archéol. de la Tunisie*, f° de Porto-Farina; Veith, carte 13 *a*; ici, carte à la p. 109.

2. Sur un espace de 30 milles (44 kilomètres), selon les manuscrits de Tite-Live, ce qui est inadmissible; le chiffre est sans doute altéré : Weissenborn, à Tite-Live, XXIX, 34, 16; Veith, p. 582.

3. Ce récit est celui de Tite-Live (XXIX, 34, 1, 4-17), qui l'a très probablement emprunté à Polybe. Les récits de Dion et d'Appien sont différents. Voici ce que raconte Dion (fragm. 56. 68-70, et *apud* Zonaras, IX, 12, p. 438, *a-b*). Masinissa, allié en apparence aux Carthaginois, se concerte avec Scipion. Sur le conseil du roi, Hannon court sus à des cavaliers romains qui pillent la campagne. Ceux-ci se replient, en l'attirant vers un lieu où leur général se tient en embuscade

Scipion alla avec son armée prendre Salæca, où une garnison fut laissée[1]. Ce bourg était peut-être celui qu'Appien appelle Locha[2] et dont la population fut, dit-il, égorgée par les soldats, malgré leur général[3]. Les Romains parcoururent ensuite le pays environnant et entrèrent dans quelques autres bourgs[4]. Ils revinrent à leur camp au bout d'une semaine, avec un riche butin, qui, comme le précédent, fut envoyé en Sicile, pour témoigner des succès remportés[5].

Dès lors, Publius employa toutes ses forces contre Utique,

Publius attaque les ennemis par devant, tandis que Masinissa se jette sur eux par derrière. Hannon et beaucoup de ses compagnons sont faits prisonniers; beaucoup d'autres sont tués. Asdrubal s'empare de la mère de Masinissa et l'échange contre Hannon. — Dans Appien (*Lib.*, 14), Masinissa a de nuit une entrevue secrète avec Scipion; il l'invite à placer le lendemain 5 000 hommes en embuscade, près d'une tour construite jadis par Agathocle à 30 stades d'Utique. D'autre part, il décide Asdrubal à détacher Hannon, pour faire une reconnaissance et pour s'assurer de la fidélité des gens d'Utique. Hannon prend avec lui 1 000 cavaliers carthaginois d'élite et des Africains; le roi, qui a proposé de l'accompagner, emmène ses Numides. Quand ils sont arrivés devant la tour, Hannon se dirige vers Utique avec un petit nombre des siens. Alors, quelques ennemis se montrent. Masinissa conseille à l'officier qui commande les forces puniques en l'absence d'Hannon d'aller les attaquer. Après que toutes les troupes romaines, sorties de leur embuscade, ont engagé le combat, le roi tombe sur les Carthaginois qui, pris de deux côtés, sont massacrés ou faits prisonniers. Puis il se porte à la rencontre d'Hannon qui revient et qui le laisse approcher sans défiance; il s'empare de lui et le conduit au camp de Scipion. Appien ajoute, comme Dion, qu'il l'échangea contre sa mère. Son récit contient peut-être une indication exacte, celle du lieu où le combat fut livré. Pour cette tour d'Agathocle, voir p. 47, n. 7. Pour ce que Cœlius et Valerius Antias disaient à propos d'Hannon, p. 202, n. 2. — Brève mention de ce combat dans Eutrope, III, 20, 3.

1. Tite-Live, XXIX, 35, 4.

2. *Lib.*, 15 (Λόχα). C'était, d'après cet auteur, une grande ville. Pour l'identification possible de Salæca et de Locha, conf. Meltzer, II, p. 489. Tissot (I, p. 555) distingue ces deux lieux.

3. On peut croire que le fait est vrai : un chroniqueur n'aurait pas inventé cet épisode, peu glorieux pour les Romains.

4. Tite-Live, XXIX, 35, 4. Selon Appien et Dion, ils retrouvèrent et délivrèrent des compatriotes, soldats faits prisonniers au cours de la guerre en Espagne, en Sicile, en Italie, et astreints à cultiver les champs : voir t. II, p. 300, n. 2. — Appien (*Lib.*, 15) mentionne une bataille qui aurait été livrée à cette époque. Asdrubal, dit-il, ordonna à Magon, commandant de la cavalerie, d'attaquer de front Scipion et Masinissa, tandis que lui-même les attaquait par derrière. Tous deux furent vaincus; ils perdirent dans le combat 6 800 hommes (5 000 morts et 1 800 prisonniers); le reste fut jeté dans des précipices. Mais Asdrubal n'était sans doute pas encore entré en campagne.

5. Tite-Live, XXIX, 35, 5.

où il voulait sans doute passer l'hiver. La ville fut assiégée par les équipages de la flotte, du côté de la mer, et par l'armée de terre, qui s'établit sur une hauteur très voisine de l'enceinte[1]. Des machines avaient été apportées de Sicile; d'autres furent construites. Mais de nombreuses attaques échouèrent et, après quarante jours, Scipion renonça à son entreprise[2].

Il se voyait menacé par Asdrubal et Syphax, qui s'étaient enfin approchés d'Utique avec deux grandes armées[3]. L'automne touchait à sa fin[4]. Il fallait faire choix, pour la mauvaise saison, d'un lieu situé sur la côte et facile à défendre, où l'on n'aurait pas à craindre d'être pris entre Utique et ces armées, où les troupes et la flotte pourraient être réunies. Publius alla occuper un dos de terrain, à l'extrémité duquel s'élève aujourd'hui le village de Galaat el Andeless[5]. Dans cette région, les alluvions de la Medjerda ont fait avancer le littoral. Aux temps de Scipion et de Jules César, il y avait là un promontoire, long d'environ trois kilomètres, mince et escarpé, se dirigeant du Sud-Ouest au Nord-Est, dont la base était à près de 3 000 mètres d'Utique[6], à l'Est de cette ville; dans l'intervalle, s'étendait, en arrière du rivage, une dépression marécageuse, aujourd'hui parcourue par le fleuve, qui a changé de lit[7]. Le

1. Tite-Live, XXIX, 35, 7 : « ab imminente prope ipsis moenibus tumulo » : conf. Polybe, XIV, 2, 3, et Tite-Live, XXX, 4, 11. Sur le mamelon où se voient les ruines de l'amphithéâtre, selon M. Veith (p. 580); peut-être sur un autre, situé un peu plus au Sud-Ouest : voir le plan dans l'atlas de la *Géographie* de Tissot, pl. II.

2. Tite-Live, XXIX, 35, 6-9, 12. Sur ce siège, voir des détails, probablement inventés, dans Appien, *Lib.*, 16. Mention dans Dion, fragm. 56, 71.

3. Tite-Live, XXIX, 35, 12. Dion, fragm. 56, 72. Tite Live dit que Syphax avait d'abord amené son armée à Carthage (« motis a Carthagine castris »), ce qui est sans doute inexact. Peut-être lui-même s'y était-il rendu, pour s'entendre avec les gouvernants.

4. Tite-Live, XXIX, 35, 13 et 15.

5. « Locus peridoneus castris », dit César.

6. On lit dans César : « Abest derecto itinere ab Utica paulo amplius passus mille ». Le texte est probablement altéré, car la distance qu'il marque est trop faible de moitié (conf. Veith, p. 583, n. 1).

7. Pour l'emplacement des Castra Cornelia, voir Polybe, XIV, 6, 7; Tite-Live, XXIX, 35, 13 (cité p. 220, n. 2); César, *Bell. civ.*, II, 24, 2-4; Ptolémée, IV, 3, 2

camp de l'infanterie fut placé, non pas à la pointe, fort étroite, mais à la base du promontoire. Au Nord, sur le côté occidental de la langue de terre (par conséquent en face d'Utique), là où la pente était moins raide qu'ailleurs[1], les vaisseaux furent mis à sec et gardés par les équipages; un retranchement fut élevé pour protéger à la fois ce camp naval et l'autre. Au Sud, et au-dessous de l'infanterie, campa la cavalerie[2].

Asdrubal et Syphax établirent leurs camps d'hiver à environ onze kilomètres de celui de Scipion[3] et à 1 800 mètres l'un de l'autre[4]. Il est très probable que ces camps étaient du côté de Carthage et de la vallée inférieure de la Medjerda, de manière

p. 618, édit. Müller; *Stadiasmus maris Magni*, 125, dans *Geogr. gr. min.*, édit. Müller, I, p. 472. Tissot, II, p. 83-84; Veith, p. 583-4 et carte 13, *a*.

1. César, *l. c.*, II, 24, 3 : « Id autem est iugum derectum, eminens in mare, utraque ex parte praeruptum atque asperum, sed tamen paulo leniore fastigio ab ea parte quae ad Uticam vergit ».

2. Tite-Live, XXIX, 35, 13-14 : « Castra hiberna in promunturio, quod tenui iugo continenti adhaerens in aliquantum maris spatium extenditur, communit; uno vallo et navalia castra amplectitur. Iugo medio legionum castris inpositis, latus ad septentrionem versum subductae naves navalesque socii tenebant, meridianam vallem ad alterum litus devexam equitatus ». Voir la feuille de Porto-Farina de l'*Atlas archéologique de la Tunisie*, où l'on a marqué le tracé approximatif de l'ancien littoral. — M. Veith (p. 585-6 et pl. 13, *a*) adopte une disposition différente. Il croit que la flotte fut placée au Nord-Est du camp, par conséquent sur le côté oriental du promontoire. A cet endroit, la pente est très raide. De plus, sur le littoral du golfe d'Utique, de dangereux vents d'Est soufflent même en hiver, quoique moins fréquemment qu'en été. Il eût donc été imprudent de constituer une sorte de port dans un lieu exposé en plein à ces vents. Au contraire, le camp naval, s'il se trouvait là où nous le plaçons, était abrité des vents d'Est par le promontoire. D'autre part, il était suffisamment protégé des vents d'Ouest et de Nord-Ouest par les hauteurs entourant le golfe. Tite-Live (XXX, 25, 6) parle d'un vaisseau qui, venant de Carthage, rentre au camp romain. Après avoir dépassé l'embouchure du Bagrada, il s'apprête à doubler un promontoire qui ne peut être que celui de Galaat el Andeless. Cette indication prouve que, selon l'historien latin, le lieu de débarquement était sur le côté occidental du promontoire. D'après M. Veith, la cavalerie était placée à l'Ouest du camp de l'infanterie, et non pas, comme le dit Tite-Live, au Sud, où elle aurait été trop exposée à des attaques. Mais Scipion établit sans doute le camp des cavaliers de manière à rendre une surprise difficile et, au cas où ce camp aurait été forcé, à permettre une retraite vers le grand camp. Il était naturel de placer en avant du reste des troupes les cavaliers, qui devaient sortir fréquemment, soit pour piller, soit pour savoir ce que faisaient les ennemis.

3. Polybe, XIV, 4, 1 : environ 60 stades (10^{kil}, 656). Tite-Live (qui se sert de Polybe) dit 7 milles (10^{kil}, 360) : XXX, 5, 3.

4. Polybe, XIV, 1, 14 : environ 10 stades.

à communiquer facilement avec la grande ville et avec les États du roi numide. Celui d'Asdrubal devait être plus rapproché de Carthage que l'autre, par conséquent à l'Est de ce dernier, dont l'accès, dit Polybe[1], était plus facile[2]. Par des levées faites avec une extrême rigueur[3], le fils de Giscon avait pu réunir à peu près 30 000 fantassins et 3 000 cavaliers[4]; il disposait en outre d'un certain nombre d'éléphants[5]. Syphax aurait amené 50 000 fantassins et 10 000 cavaliers[6].

Ainsi, de cette première campagne, Scipion n'avait guère tiré d'autre profit que l'occupation d'un promontoire rocheux, en face d'une ville qui l'avait repoussé[7]. Il était surveillé, presque assiégé par deux armées intactes, dont les forces réunies l'emportaient de beaucoup sur les siennes. Il avait à craindre une flotte qui s'équipait en toute sécurité à Carthage[8] et qui pourrait l'isoler du côté de la mer. Pour son ravitaillement, il était à peu près réduit aux vivres qu'il recevait de

1. Polybe, XIV, 1, 15.

2. M. Veith (p. 587 et carte 13, *a*) suppose que le camp punique se trouvait au lieu dit Douar Touba, sur une butte d'une altitude d'une trentaine de mètres, à dix kilomètres et demi au Sud-Sud-Ouest de l'emplacement du camp de Scipion. Le camp de Syphax aurait été au Koudiat el Mehtouh, butte de même altitude, située à trois kilomètres à l'Ouest de Douar Touba (*Atlas archéol. de la Tunisie*, f° d'El Ariana). On voit que la distance est supérieure à celle qu'indique Polybe.

3. Tite-Live, XXIX, 35, 10 : « intentissima conquisitione ».

4. Voir t. II, p. 342, n. 10. Appien (*Lib.*, 9) dit qu'au temps où Scipion faisait ses préparatifs en Sicile, Asdrubal leva 6 000 fantassins parmi les Carthaginois, autant parmi les Libyens, et 600 cavaliers; qu'il reçut 2 000 cavaliers numides et recruta des mercenaires étrangers. Quand il vint établir son camp près de celui de Scipion (c'est-à-dire, selon Appien, presque aussitôt après le débarquement des Romains), il aurait eu 20 000 fantassins et 7 000 cavaliers : *Lib.*, 13 (beaucoup de ces cavaliers auraient péri ou auraient été faits prisonniers dans le combat de la tour d'Agathocle et dans un autre combat). Plus tard, Asdrubal aurait encore reçu des mercenaires gaulois et ligures (*ibid.*, 17 et 18).

5. Voir t. II, p. 406-7.

6. Polybe, XIV, 1, 14 (conf. Tite-Live, XXIX, 35, 11). Ces troupes étaient formées à la fois d'anciens et de nouveaux sujets de Syphax, de Masæsyles et de Massyles (pour les Massyles, voir Appien, *Lib.*, 26).

7. Le blocus d'Utique fut certainement interrompu, quoi qu'en disent Polybe, XIV, 1, 2; Tite-Live, XXX, 3, 3; Appien, *Lib.*, 16. D'après Polybe (XIV, 2, 3), Scipion ne fit réoccuper qu'à l'approche du printemps le camp établi l'automne précédent tout près de la ville (conf. Tite-Live, XXX, 4, 11).

8. Voir t. II, p. 442, n. 10.

Sicile, de Sardaigne, et même d'Italie et d'Espagne[1], en une saison où le mauvais temps eût suffi, à défaut des ennemis, à rendre la navigation périlleuse. Peut-être le général, dont les pouvoirs expiraient au printemps, se demanda-t-il parfois avec angoisse ce qu'à Rome on déciderait de lui et de l'expédition qu'il avait voulu entreprendre. Son commandement fut pourtant prorogé[2].

IV

Pendant l'hiver, des pourparlers furent engagés entre Scipion et Syphax. Selon Polybe, ce fut Publius qui en prit l'initiative, désirant détacher des Carthaginois le roi des Masæsyles[3]. Mais celui-ci, dominé par Sophonisbe, n'avait

1. Tite-Live, XXIX, 36, 1; XXX, 3, 2. Dion, fragm. 56, 72. Scipion disposait en outre des vivres dont il avait pu s'emparer en pillant les campagnes voisines d'Utique : Tite-Live, XXIX, 36, 1; conf. Dion, *l. c.*, Appien (*Lib.*, 18) parle d'une ville de l'intérieur, Tholous, qui aurait servi de place d'armes et d'approvisionnements aux Romains et que Syphax aurait prise par trahison. Il est difficile de croire que Scipion ait maintenu des troupes en dehors de son camp : c'eût été les exposer à une perte certaine. On peut tout au plus admettre quelques rapides sorties de la cavalerie, qui ne devaient pas être d'une bien grande utilité pour le ravitaillement de l'armée.

2. Tite-Live, XXX, 1, 10 : « P. Scipioni, non temporis, sed rei gerendae fine, donec debellatum in Africa foret, prorogatum imperium est ». Cela ne semble pas être exact, puisque, en 202 et en 201, des décisions intervinrent, d'après Tite Live (XXX, 27, 3; XXX, 41, 1), pour conserver à Scipion son commandement. Donc, en 203, comme en 204 (v. *supra*, p. 204), ses pouvoirs furent prorogés pour un an seulement, et non pour toute la durée de la guerre. Cette mesure fut prise aussitôt après l'entrée en charge des consuls, c'est-à-dire après le 15 mars du calendrier officiel. Ce fut probablement au mois de mars julien que Scipion attaqua et incendia les deux camps ennemis (voir p. 224, n. 4). Il est impossible de savoir si la nouvelle de cette grande victoire parvint à Rome avant la prorogation, car nous ne saurions indiquer avec précision quel était alors l'écart du calendrier romain et de l'année astronomique (sur cette question, v. *infra*, p. 237, n. 3; p. 246, n. 1). Tite-Live raconte l'incendie après avoir mentionné l'entrée en charge des consuls et la prorogation de l'*imperium* de Scipion (XXX, 1, et XXX, 5). Mais il n'est pas certain qu'il suive rigoureusement l'ordre des temps. Zonaras (IX, 12, p. 438, *b-d*) place aussi l'incendie dans l'année des consuls de 203-2.

3. XIV, 1, 3; conf. Tite-Live, XXX, 3, 4. D'après Appien (*Lib.*, 17) et Dion (fragm. 56, 75; Zonaras, IX, 12, p. 438, *c*), les négociations auraient été, au contraire, engagées par Syphax.

nullement l'intention d'abandonner ses alliés[1]. Il souhaitait cependant reprendre le rôle de conciliateur qu'il avait déjà songé à jouer lors de l'entrevue de Siga[2], et éviter ainsi les risques d'une guerre. A son avis, les Carthaginois devaient évacuer l'Italie, les Romains l'Afrique, et les uns et les autres rester maîtres de ce qu'ils possédaient en dehors de ces deux contrées : telles étaient les conditions de paix qu'il ne cessait de proposer à Scipion[3]. Conditions acceptables pour Carthage, qui ne pouvait plus abattre sa rivale par des succès décisifs en Italie, qui, même après une victoire complète en Afrique, eût été incapable, dans son épuisement, de reconquérir aussitôt l'Espagne, la Sicile, la Sardaigne; acceptables pour Rome, également épuisée : car elle eût été délivrée d'Hannibal et de Magon et eût gardé, comme prix de la guerre, la péninsule ibérique. Cependant elles ne convenaient pas à Publius[4]. Peut-être, malgré sa situation critique, ne se résignait-il pas à quitter le continent africain avant d'y avoir accompli des faits d'armes glorieux; peut-être jugeait-il qu'il fallait imposer à Carthage un traité qui lui enlevât l'espoir d'une revanche.

Il n'en continua pas moins les négociations avec Syphax, en lui laissant entrevoir la possibilité d'une entente[5]. Mais il n'était pas sincère et ne pensait qu'à rendre plus facile l'exécution d'un projet qu'il avait conçu. Ses députés l'avaient informé que les Carthaginois s'étaient construit dans leur camp d'hiver des cabanes en bois et en feuillage; que les Numides avaient

1. C'est sans doute à tort qu'Appien (*Lib.*, 14 et 17) et Dion (fragm. 56, 67) nous montrent Syphax se livrant à un double jeu, même après le débarquement de Scipion. Selon Dion (56, 70), il ne se serait déclaré franchement pour les Carthaginois qu'à la suite de la prétendue trahison de Masinissa; selon Appien (*Lib.*, 18), que plus tard encore.

2. Voir p. 186.

3. Polybe, XIV, 1, 9; conf. Tite-Live, XXX, 3, 5. Voir aussi Appien, *Lib.*, 17; Dion, 56, 75 (et Zonaras, IX, 12, p. 438, *c*). Valerius Antias (cité par Tite-Live, XXX, 3, 6) prétendait que Syphax était venu lui-même conférer avec Scipion au camp romain. Tite-Live n'en croit rien et il a sans doute raison.

4. Polybe, XIV, 1, 10; conf. Tite-Live, XXX, 3, 7.

5. Polybe et Tite Live, *ll. cc.*

élevé, les uns, des abris en roseaux, les autres, arrivés plus tard, de simples huttes en feuillage, et que beaucoup d'entre eux, faute de place, s'étaient établis en dehors du fossé et du retranchement. Scipion résolut d'attaquer par surprise et d'incendier les deux camps[1]. Il fallait qu'il fût exactement renseigné sur la disposition des lieux. La confiance excessive de Syphax le servit. Voulant conclure un accord, le roi échangea avec Publius de nombreuses députations qui, parfois, restaient plusieurs jours chez l'ennemi, sans éveiller aucun soupçon. Le général eut soin de faire accompagner ses envoyés par des hommes intelligents, déguisés en esclaves, qui examinèrent à leur aise les accès des camps numide et punique[2].

A l'approche du printemps[3], il remit à flot ses navires et les garnit de machines; il posta 2000 fantassins et exécuta d'importants retranchements sur le mamelon, très voisin d'Utique, qu'il avait occupé avant l'hiver. Il cherchait ainsi à faire croire qu'il avait le dessein de reprendre le siège de la ville. En réalité, ces mesures étaient destinées à empêcher les défenseurs d'Utique de se jeter sur le camp romain, pendant l'absence des troupes qu'il emmènerait[4]. Au milieu de ces préparatifs, il envoya à Syphax une nouvelle députation, pour demander si, dans le cas où lui, Scipion, accepterait les conditions proposées, les Carthaginois feraient aussitôt de même, ou s'ils émettraient la prétention d'en délibérer à leur tour. Il avait prescrit à ses députés de ne pas revenir sans lui apporter une

1. Polybe, XIV, 1, 6-8 et 15; conf. Tite-Live, XXX, 3, 8-10.

2. Polybe, XIV, 1, 11-13; conf. Tite-Live, XXX, 4, 1-3. Voir aussi Frontin, *Strat.*, I, 1, 3, et I, 2, 1 (anecdotes sans valeur).

3. Polybe, XIV, 2, 1 : Ἐπειδὴ δὲ τὰ τῆς ἐαρινῆς ὥρας ὑπέφαινεν ἤδη... Par conséquent, vers le début du mois de mars. Il faut rejeter la chronologie proposée par Matzat (*Römische Zeitrechnung*, p. 162 et suiv.) pour les événements des années 203-2 en Afrique.

4. Polybe, XIV, 2, 2-4. Conf. Tite-Live, XXX, 4, 10, 12, qui a cru bon de placer ces préparatifs un peu plus tard, après la rupture des négociations. Mais cela n'est pas admissible, puisque, entre la rupture et la marche de Scipion contre les camps ennemis, il ne s'écoula que quelques heures.

réponse très nette. Syphax, quand il connut cet ordre, fut convaincu que Publius était véritablement fort désireux de traiter. Il s'empressa donc d'avertir Asdrubal, en l'invitant à faire en sorte que la guerre prît fin. Les Carthaginois donnèrent leur consentement. Le roi, tout joyeux, en informa les Romains, qui le quittèrent pour retourner auprès de leur général. Mais, quelques heures après, il vit arriver d'autres députés, chargés d'un fâcheux message : Scipion souhaitait toujours la paix, mais son conseil était d'un avis différent et rejetait le projet de traité. Publius voulut ainsi, nous dit Polybe, mettre sa conscience en repos : une trêve avait été conclue pour négocier l'accord; l'avis donné à Syphax devait lui faire comprendre qu'elle était désormais rompue[1].

Le roi des Masæsyles alla trouver Asdrubal et lui annonça cette nouvelle, qui l'affligeait beaucoup. Ils délibérèrent longuement; ne se doutant pas du péril qui les menaçait, ils pensaient à attirer les Romains en plaine et à les vaincre dans une bataille rangée. Quant à Scipion, ses préparatifs et ses instructions étaient de nature à persuader à ses soldats qu'il allait attaquer la ville voisine. Mais, vers le milieu du jour, il con-

1. Polybe, XIV, 2, 5-14. Ce récit est sans doute exact : Polybe n'aurait pas attribué faussement à son héros une conduite assez peu loyale. Le patriotisme des historiens romains jugea qu'il fallait atténuer ou même altérer la vérité. Tite-Live (XXX, 4, 8) fait une petite addition à Polybe, qu'il copie. Les Carthaginois, dit-il, persuadés que Scipion désirait la paix à tout prix, ajoutèrent certaines clauses défavorables aux Romains : Publius y trouva un bon prétexte de rupture. — On voit par l'abrégé de Zonaras (IX, 12, p. 438, *d*) que Dion Cassius mentionnait l'envoi d'espions dans les camps ennemis, sous couleur de négociations. Mais cet auteur indiquait que Scipion eut des motifs légitimes de rupture, en particulier un attentat machiné par Syphax contre Masinissa. — Dans le récit d'Appien (*Lib.*, 17-20), il n'est question ni des négociations simulées de Publius, ni de ses espions. Le fourbe est Syphax, qui engage des pourparlers avec le général romain afin que les Carthaginois aient le temps de terminer leurs préparatifs. Cependant, il fait des offres séduisantes à Masinissa, tout en ordonnant à son émissaire de payer un assassin pour tuer le Massyle, si ces offres sont rejetées. Puis Syphax et les Carthaginois décident une attaque générale sur terre et sur mer. Masinissa en est informé par des Numides, dans la nuit qui précède le jour fixé; il s'empresse d'avertir Scipion. Celui-ci prend aussitôt la résolution de devancer l'offensive ennemie; il se jette, cette nuit-là même, sur le camp d'Asdrubal.

voqua les tribuns qui lui inspiraient le plus de confiance et leur révéla son plan ; il leur ordonna de faire sortir les troupes après le repas du soir, à l'heure où, selon l'usage, toutes les trompettes sonneraient devant la tente du général. Puis il eut une conférence avec les espions envoyés dans les camps ennemis; en comparant leurs rapports et en s'aidant des avis de Masinissa, qui connaissait les lieux, il se rendit un compte exact des accès et des issues.

A la fin de la première veille (à neuf heures), il partit, laissant des hommes en nombre suffisant pour garder ses positions. Il fut vers minuit à proximité des Numides et des Carthaginois. Alors il remit la moitié de ses troupes et tous les Massyles à Lælius et à Masinissa, en leur prescrivant d'attaquer le camp de Syphax. Lui-même, avec ceux qui lui restaient, se dirigea vers le camp d'Asdrubal. Mais il marcha lentement[1], car il ne voulait rien entreprendre avant que le feu n'eût été mis aux cantonnements des indigènes. Ce fut une besogne aisée. L'incendie, allumé par des soldats qui avaient devancé les autres, se propagea avec une très grande rapidité, à travers les huttes entassées et faites en matériaux très inflammables. Lælius et Masinissa s'étaient partagé leurs forces : le premier avait fait halte, prêt à intervenir au moment opportun ; le roi était allé se poster là où il prévoyait que les fuyards passeraient. Aucun ennemi ne soupçonnait la vérité; tous croyaient que le feu avait pris par accident. Sortant de leurs cabanes à demi endormis ou ivres, ils périrent les uns au milieu des flammes, beaucoup d'autres en s'écrasant aux portes de l'enceinte; d'autres enfin, qui avaient pu s'éloigner, tombèrent sous les coups des Massyles, sans même savoir ce qui leur arrivait.

Les Carthaginois, quand ils virent un immense incendie

1. On a rapporté à cette marche de Scipion un fragment de Cœlius, cité par Nonius Marcellus (Peter, *Fragm.*, p. 107, n° 57) : « Coelius, Annali VI : Ipse cum cetera copia pedetentim sequitur ». Voir Sieglin, *Jahrbücher für classische Philologie*, XI[er] Supplementband, 1880, p. 8.

embraser le camp voisin, crurent, eux aussi, à un malheur fortuit. Quelques-uns coururent au secours de leurs alliés. Mais la plupart, sortis sans armes, demeuraient immobiles en avant du retranchement et regardaient ce spectacle avec stupeur. Scipion, se jetant sur eux, les massacra ou les poursuivit dans leur camp, auquel il mit le feu. Le désastre ne fut pas moins grand que chez les Numides. Asdrubal comprit alors que les deux incendies avaient été allumés par les Romains et il ne songea plus qu'à échapper à la mort. Il y réussit à grand'peine, de même que Syphax. Ils s'enfuirent, chacun de son côté, avec quelques cavaliers[1]. Mais les flammes ou le fer détruisirent la majeure partie de leurs armées : des milliers de soldats, de chevaux, de bêtes de somme[2]. Comme à Carthagène six ans plus tôt, la fortune avait favorisé l'audace de Publius. « De toutes ses belles actions, écrit Polybe[3], ce fut, à mon avis, la plus belle et la plus hardie ».

Asdrubal gagna la ville la plus proche, Anda[4], où accou-

1. Polybe, XIV, 3-5. Tite-Live (qui copie Polybe), XXX, 5-6; conf. Frontin, *Strat.*, II, 5, 29. — On trouve dans Appien (*Lib.*, 21-22) un récit différent. Scipion attaque le camp punique et y met le feu. A la vue de l'incendie, Syphax se contente d'envoyer au secours d'Asdrubal des cavaliers, qui sont massacrés en route par Masinissa. Le roi des Masæsyles apprend au point du jour le désastre de ses alliés. Il s'enfuit et Masinissa s'empare de son camp. Le récit de Dion, résumé par Zonaras (IX, 12, p. 438, *d* — 439, *a*) paraît avoir été à peu près semblable. L'incendie du camp d'Asdrubal y précède l'incendie du camp numide.

2. Selon Tite-Live (XXX, 6, 8-9, probablement d'après Valerius Antias), 40 000 ennemis furent tués, plus de 5 000 faits prisonniers (dont un grand nombre de nobles carthaginois et 11 sénateurs) ; 174 étendards et plus de 2 700 chevaux numides furent pris. Appien (*Lib.*, 23) indique environ 100 morts du côté des Romains, près de 30 000 chez les ennemis, 2 400 prisonniers, auxquels il ajoute 600 cavaliers qui se seraient rendus ensuite à Scipion. Ces chiffres ne méritent pas plus de confiance que ceux d'Eutrope (III, 20, 3) pour les pertes romaines ; 11 morts sur 4 500 soldats emmenés par Scipion. Si les pertes des Carthaginois et des Numides furent très grandes, il est à peu près certain que les deux armées ne furent pas anéanties, quoi qu'en dise Polybe (XIV, 5, 10) : v. *infra*, p. 230, n. 1. — Tite-Live et Appien mentionnent des éléphants tués ou pris : voir t. II, p. 407, n. 1.

3. XIV, 5, 15.

4. Polybe et Tite-Live ne la nomment pas. Appien (*Lib.*, 24) appelle Ἄνδα la ville où Asdrubal s'enfuit après l'incendie de son camp. Tissot (I, p. 556) est disposé à croire qu'Anda se trouvait au lieu qu'il appelle Merkeb en Nabi, sur la rive droite de la Medjerda et à l'Ouest du djebel Ahmar (conf. à la planche XVII de

rurent aussi des fuyards. C'était une place forte. Le général carthaginois crut d'abord pouvoir s'y maintenir. Mais Scipion, dès le point du jour, avait quitté les camps incendiés. Il s'approchait et la population d'Anda paraissait disposée à capituler. Asdrubal abandonna donc ce lieu, avec environ 500 cavaliers et 2 000 fantassins, débris de ses troupes, et il rentra à Carthage. La ville se rendit aux Romains. Scipion l'épargna, mais il laissa piller deux bourgs voisins[1]. Après être revenu à son camp, il alla s'établir devant Utique, dont il pressa le siège[2]. Les soldats, auxquels le butin des camps ennemis et des bourgs fut partagé, le vendirent à vil prix à des marchands, car ce succès leur faisait espérer pour l'avenir bien d'autres richesses[3]. Syphax s'était arrêté à Abba[4], lieu fortifié, situé à huit milles environ d'Anda[5], et y avait rallié

l'atlas joint par M. Reinach à la *Géographie* de Tissot : c'est, semble-t-il, le n° 49 de la feuille d'El Ariana, dans l'*Atlas archéol. de la Tunisie*). On pourrait penser à Henchir Bou Djaoua, situé un peu plus en amont (*Atlas archéol.*, *l. c.*, au Sud du n° 50; sur cette ruine, voir La Blanchère, *Bull. archéol. du Comité*, 1887, p. 444). Tout près de là, il y avait peut-être sur le fleuve un pont, portant une route qui allait à Carthage (voir p. 111, n. 2). Ce lieu eût été bien choisi pour communiquer avec la capitale et la vallée de la Medjerda : Polybe indique qu'Asdrubal eut d'abord l'intention de demeurer dans la ville où il s'était retiré. Henchir Bou Djaoua est à 11 kilomètres au Sud de Douar Touba, où l'on peut supposer qu'était le camp punique incendié par Scipion. Voir la petite carte à la p. 109.

1. Polybe, XIV, 6, 1-5; conf. Tite-Live, XXX, 7, 1-4.
2. Polybe, XIV, 7, 1; conf. Tite-Live, XXX, 8, 1.
3. Polybe, XIV, 7, 2-3.
4. Ἄϐϐα dans Polybe, XIV, 6, 12; *Obba* dans Tite-Live, XXX, 7, 10.
5. Tite-Live, XXX, 7, 3 : « Syphax octo milium ferme inde spatio loco munito consedit ». Il semble bien que cette distance ait été celle qui séparait les deux villes en question (cela n'est pas certain, car, dans une phrase insérée entre la mention de ces deux lieux, Tite-Live parle, d'après Polybe, de deux autres villes dont Scipion s'empara et qui, dit l'historien grec [XIV, 6, 5], étaient voisines de la place forte où Asdrubal s'était d'abord réfugié). Un centre nommé Thubba existait, à l'époque romaine, à Henchir Chouégui, ou Henchir Tobba, au Nord-Ouest de Tébourba (*Atlas archéol. de la Tunisie*, f° de Mateur, n° 293). Ce nom rappelle Abba ou Obba; *th* pourrait être le préfixe du féminin en berbère : conf. t. I, p. 317. Henchir Tobba est situé à environ 21 kilomètres au Sud-Ouest de l'emplacement présumé du camp numide. Ce fut de ce côté que Syphax dut s'enfuir. La distance entre Henchir Tobba et Henchir Bou Djaoua, où, par une hypothèse du reste très fragile, nous placerions volontiers Anda, est de 18 kilometres = 12 milles : cela ne cadre pas avec le chiffre qu'indique Tite-Live.

ceux des siens qui avaient échappé à la catastrophe[1]. Mais, bientôt, d'accord avec ses amis[2], il prit le parti de retourner dans son royaume[3].

Au milieu de la consternation des Carthaginois, le Sénat délibéra sur ce qu'il y avait à faire. Certains proposaient de demander à Scipion une trêve et d'engager avec lui des négociations pour la paix. D'autres voulaient qu'on rappelât Hannibal d'Italie et soutenaient que c'était la seule chance de salut qui restât. D'autres disaient qu'il fallait reprendre courage, réunir des soldats, envoyer des députés au roi des Masæsyles. Ce fut cet avis qui l'emporta[4]. Asdrubal fut donc chargé de procéder à de nouvelles levées. Une députation alla prier Syphax de persévérer dans ses bonnes dispositions et lui annoncer que, dans très peu de temps, son beau-père viendrait le rejoindre avec des troupes[5].

Le roi se laissa convaincre surtout par les supplications de Sophonisbe et par la rencontre qu'il fit, près d'Abba, d'un corps de plus de 4 000 Celtibères, qui, s'étant enrôlés au service de Carthage, venaient de l'Ouest[6]. Ces hommes, braves et bien armés, lui inspirèrent une grande confiance et il renonça à se retirer en Numidie[7]. Les Carthaginois, eux aussi, disaient merveilles des mercenaires espagnols, dont ils enflaient le nombre; l'espoir renaissait dans leurs cœurs. On se décida à recommencer la guerre[8]. Au bout de trente jours[9], une armée de

1. Polybe, XIV, 6, 12.
2. Probablement des chefs numides qui l'avaient accompagné à la guerre.
3. Polybe, XIV, 7, 4.
4. *Id.*, XIV, 6, 6-12; conf. Tite-Live, XXX, 7, 4-7.
5. Polybe, XIV, 6, 13; conf. Tite-Live, XXX, 7, 8 et 10.
6. Conf. t. II, p. 369, n. 4.
7. Polybe, XIV, 7, 5-6. Conf. Tite-Live, XXX, 7, 8-10 (selon Tite-Live, ce furent les députés carthaginois envoyés à Syphax qui rencontrèrent les Celtibères près d'Obba : cette variante est une invention de l'historien latin, qui, pour le reste, copie Polybe).
8. Polybe, XIV, 7, 7-8.
9. *Id.*, XIV, 7, 9. Sans doute à partir de l'incendie des camps, quoique Polybe ne l'indique pas d'une manière claire.

30 000 soldats puniques, numides et ibères[1] campa dans les Grandes Plaines[2], c'est-à-dire dans la Dakhla des Ouled Bou Salem (région de Souk el Arba et de Souk el Khemis)[3]. Ce lieu de concentration, distant de 35 lieues au moins de Carthage, avait été sans doute choisi pour permettre à Syphax de recevoir facilement des renforts et pour que les préparatifs pussent s'achever en sécurité, loin des Romains.

Scipion voulut écraser Asdrubal et Syphax avant d'être attaqué par eux. Il agit avec la hardiesse qui l'avait plus d'une fois servi. Après avoir donné les instructions nécessaires à la flotte et aux troupes de terre qu'il laissa devant Utique, il emmena le reste de ses forces, presque sans bagages[4]. Le cinquième jour, il arriva aux Grandes Plaines et dressa son camp sur une colline, à trente stades (un peu plus de cinq kilomètres) des ennemis. Le lendemain, étant descendu en rase campagne, il vint se placer à une distance de sept stades seulement du roi et d'Asdrubal. Pendant deux jours, il n'y eut que des escarmouches insignifiantes; les deux armées demeurèrent sur leurs positions. Enfin, de part et d'autre, on

1. Polybe, *l. c.*; conf. Tite-Live, XXX, 7, 13. Si un mois seulement s'était écoulé depuis la destruction des deux camps, il est peu probable que Syphax ait pu faire venir beaucoup de troupes de son royaume. Pour la même raison et parce que Carthage avait auparavant ordonné des levées très rigoureuses, Asdrubal n'avait guère dû accroître ses forces. Il faut donc admettre (à supposer que le chiffre de 30 000 hommes soit exact) que nombre de soldats des armées punique et numide réussirent à s'échapper lors de l'incendie des camps et se rallièrent ensuite. Conf. Kahrstedt, p. 549, n. 1; p. 550, n. 2.

2. Polybe, XIV, 7, 9, et 8, 2; conf. Tite-Live, XXX, 8, 3. Voir t. II, p. 96, n. 9.

3. Voir, entre autres, Tissot, I, p. 61-63, 556-7; II, p. 5 et 264; Veith, p. 590. On doit, en effet, chercher ces Grandes Plaines du côté de la Numidie (voir, outre le récit de cette campagne, Appien, *Lib.*, 68), par conséquent à l'Ouest de Carthage, et à cinq journées de marche d'Utique (Polybe, XIV, 8, 2). Il n'y a que les vastes plaines de la Dakhla qui répondent à ces données. L'extrémité orientale de la Dakhla se trouve à environ 125 kilomètres d'Utique.

4. Aux 4 000 mercenaires espagnols, Scipion opposa toute l'infanterie légionnaire qu'il avait avec lui. M. Veith (*l. c.*, p. 591, 592) en conclut que le général romain ne disposait que d'une petite armée, et aussi que ses ennemis ne devaient pas être 30 000. Cela est possible; cependant l'infanterie légionnaire était certainement beaucoup plus nombreuse que les Celtibères, qu'elle cerna et anéantit, malgré leur héroïque défense.

sortit du camp et l'on se rangea en bataille[1] (vers le milieu d'avril 203)[2].

Suivant l'ordre usité chez les Romains, Publius mit l'infanterie légionnaire sur trois lignes : d'abord les *hastati*, puis les *principes* et, en arrière, les *triarii*[3]. L'aile droite fut constituée par la cavalerie italienne, l'aile gauche par les cavaliers de Masinissa. Syphax et Asdrubal formèrent leur centre avec les Celtibères, leur aile gauche avec les Numides, leur aile droite avec les Carthaginois. Dès le premier choc, les Numides cédèrent devant les cavaliers italiens et les Carthaginois devant Masinissa. Quant aux Celtibères, ils se comportèrent très vaillamment. Ils savaient que la fuite ne les sauverait pas, dans ce pays qui leur était inconnu, et que, s'ils étaient faits prisonniers, ils ne seraient point épargnés : Scipion, qui, en Espagne, n'avait jamais été l'ennemi de leur peuple, ne leur pardonnerait pas d'être venus le combattre dans une armée punique. Mais la déroute des deux ailes ayant découvert leurs flancs, ils furent enveloppés par les princes et les triaires, que, par une habile manœuvre[4], Publius fit avancer à droite et à gauche de la ligne des hastats. Presque tous furent massacrés sur place. Leur résistance acharnée rendit un grand service aux Carthaginois et aux Numides, qui purent s'enfuir sans être

1. Polybe, XIV, 8, 1-4; conf. Tite-Live, XXX, 8, 1-4. Je ne pense pas qu'on puisse fixer exactement le lieu de la rencontre. Tite-Live écrit (XXX, 8, 4) « quarto die, in aciem utrimque descensum est ». Mais il n'en faut pas conclure que les deux camps aient été situés sur des hauteurs (Tissot, I, p. 557); car l'historien latin n'a pas ici d'autre source que Polybe, qui ne dit rien de tel (conf. Veith, p. 592). M. Veith (p. 591 et carte 13, *b*) veut placer le premier camp romain sur une colline située à gauche de l'oued Kasseb, le camp de Syphax et d'Asdrubal à gauche de l'oued Bou Heurtma (ces deux rivières sont des affluents de gauche de la Medjerda), le champ de bataille au Nord-Nord-Ouest de Souk el Khemis.

2. Entre la prise des camps, qui eut lieu vers le commencement de mars, et la bataille des Grandes Plaines, il s'écoula au moins 39 jours : Polybe, XIV, 7, 9; 8, 2-4.

3. On sait que les fantassins pesamment armés étaient répartis dans ces trois catégories, selon leur ancienneté de service, les *triarii* étant les plus anciens.

4. Analogue à celles que Scipion avait fait exécuter dans deux batailles livrées en Espagne, à Baecula et à Ilipa : Polybe, X, 39, 3 et suiv.; XI, 23.

inquiétés. Syphax rentra dans ses États avec sa cavalerie, tandis qu'Asdrubal conduisait à Carthage les soldats qui lui restaient[1].

Dans un conseil de guerre tenu par Scipion, les vainqueurs décidèrent de diviser leurs forces : Lælius et Masinissa emmèneraient les Numides avec une partie des Romains et suivraient Syphax, pour ne pas lui laisser le temps de reprendre haleine et de s'apprêter à une nouvelle lutte; le général parcourrait la région où la bataille avait été livrée et s'emparerait des « villes » (c'étaient sans doute pour la plupart des villages et des bourgs). Parmi ces villes, les unes se rendirent, leurs habitants n'ayant pas osé résister, les autres furent aisément emportées d'assaut. Les populations étaient d'ailleurs mal disposées à l'égard de Carthage, car, depuis tant d'années que durait la guerre, elles avaient été soumises à de lourds impôts et à toute sorte de vexations[2]. Scipion ramassa sans peine un immense butin, qu'il fit transporter dans son camp d'hiver, voisin d'Utique. Lui-même, comme autrefois Agathocle et Régulus, alla occuper Tunis, qui fut abandonnée par la garnison chargée de la défendre. Il voulait accroître le découragement et la terreur des Carthaginois en s'établissant tout près de leurs murs[3].

V

Le désastre des Grandes Plaines, survenu quelques semaines après l'incendie des camps, avait provoqué de nouvelles délibérations dans le Sénat de Carthage. Ceux qui n'étaient pas tout

1. Polybe, XIV, 8, 5-14; conf. Tite-Live, XXX, 8, 5-9. Nous avons dit (t. II, p. 268, n. 3) qu'Appien ne connaît pas la bataille des Grandes Plaines. Dans Zonaras (IX, 12, p. 439, *a*), nous ne trouvons qu'une courte indication, d'ailleurs très inexacte : dans la matinée qui suit la destruction des deux camps par Scipion, des Espagnols, venus pour combattre avec les Carthaginois, tombent à l'improviste sur les Romains et en tuent un grand nombre.
2. Polybe, XIV, 9, 1-5; conf. Tite-Live, XXX, 9, 1-2.
3. Polybe, XIV, 10, 2-4; conf. Tite-Live, XXX, 9, 10-11.

à fait découragés conseillèrent de rappeler sans retard Hannibal. Ils proposèrent aussi d'envoyer la flotte contre les Romains qui assiégeaient Utique, afin d'essayer de dégager cette ville et de vaincre des ennemis non préparés à un combat sur mer. Selon d'autres, la situation interdisait de songer à l'offensive : il fallait mettre Carthage en état de soutenir un siège et attendre quelque heureux retour de fortune. Ils demandaient encore qu'on examinât à quelles conditions la paix pourrait être conclue. Après de longues discussions, l'assemblée adopta ces divers avis[1]. Les députés qui devaient se rendre auprès d'Hannibal s'embarquèrent aussitôt; l'amiral acheva l'équipement de la flotte et des mesures furent prises pour la sécurité de la ville[2].

Bien que Polybe ne paraisse pas l'avoir dit[3], il n'est pas impossible qu'Asdrubal ait été, comme l'affirment Appien et Dion Cassius, remplacé par un homme de guerre expérimenté, Hannon, naguère encore lieutenant d'Hannibal[4]. On aurait chargé cet Hannon d'une sorte d'intérim, en attendant le retour du Barcide.

Scipion venait de prendre position à Tunis, lorsque la flotte carthaginoise sortit et s'avança vers Utique[5]. Fort inquiet pour sa propre flotte, il s'empressa de lever le camp et d'aller au secours des siens. Les vaisseaux de guerre romains étaient alors chargés de machines servant au siège de la ville et ne pouvaient nullement engager une bataille. Publius résolut donc de ne pas les aventurer en pleine mer. Il les rassembla et les

1. Polybe, XIV, 9, 6-11 ; conf. Tite-Live, XXX, 9, 3-8.
2. Polybe, XIV, 10, 1 ; conf. Tite-Live, XXX, 9, 9.
3. Tite-Live, qui se sert de Polybe, n'en dit rien.
4. Pour les indications d'Appien et de Dion Cassius au sujet d'Asdrubal, jusqu'à sa mort, voir t. II, p. 268-9. Nous n'y reviendrons pas. Il n'y a probablement rien de vrai dans les récits de ces auteurs relatifs au projet qu'Asdrubal aurait formé d'attaquer le camp romain : conf. Kahrstedt, p. 345.
5. Peut-être vers la fin de mai. Il eût assurément mieux valu que la flotte eût été prête plus tôt, avant le retour de Scipion à proximité d'Utique. Le temps n'avait pourtant pas manqué aux Carthaginois.

entoura de trois ou quatre rangs de bâtiments de charge, dont les mâts et les vergues furent enlevés, placés transversalement de navire en navire et attachés les uns aux autres par des câbles. Chaque rangée de transports constitua ainsi une sorte de rempart, difficile à disjoindre. Dans les intervalles de ces gros vaisseaux, des planches furent jetées, de manière à assurer les communications, et formèrent des ponts sous lesquels des embarcations légères pouvaient passer, soit pour se porter vers l'ennemi, soit pour revenir se mettre à l'abri[1]. Environ 1 000 soldats d'élite reçurent l'ordre de combattre sur les transports, où l'on entassa une énorme quantité de javelots, afin de n'en pas manquer, au cas où la lutte se prolongerait. Tout cela fut fait très vite. Pourtant, si les Carthaginois s'étaient hâtés, ils auraient pu tomber sur les Romains en plein désordre et les écraser[2]. Mais leurs défaites récentes les rendaient timorés. Ils naviguèrent très lentement, n'attaquèrent pas ce jour-là et, au coucher du soleil, allèrent mouiller dans le port de Rusucmon, vers Porto-Farina[3]. Le lendemain matin, ils gagnèrent la haute mer et rangèrent leurs vaisseaux en ordre de bataille. Ils croyaient que les ennemis viendraient à leur rencontre. Après les avoir attendus longtemps en vain, ils se décidèrent à prendre l'offensive. Ce fut un véritable siège, et non pas un combat naval. Les transports étant plus élevés que les galères puniques, les traits lancés par les Romains avaient plus de force. Mais les barques qui passaient sous les

1. Polybe, XIV, 10, 6-12 ; conf. Tite-Live, XXX, 10, 1-6. Polybe nous fait défaut pour la suite de cette affaire. Mais, comme nous constatons que, jusque-là, Tite-Live l'a copié, il n'est pas douteux qu'il n'ait raconté toute la bataille navale d'après le même auteur; l'accusatif *Rusucmona* (XXX, 10, 9) est une forme grecque : conf. t. II, p. 146, n. 3.

2. Du port militaire de Carthage à Utique, il n'y avait guère plus de 40 kilomètres par mer. Or Scipion en avait à peu près 30 à franchir par terre, avant de pouvoir ordonner des préparatifs qui, naturellement, exigèrent plusieurs heures. Les Carthaginois étaient libres de choisir leur jour : il n'y a donc pas lieu de supposer qu'ils soient sortis par un mauvais temps, qui les aurait retardés.

3. Voir t. II, p. 146.

ponts de planches étaient facilement coulées par les éperons des navires de guerre, ou bien, mêlées à ces navires, elles gênaient les défenseurs des transports, qui hésitaient à se servir de leurs javelots, de peur d'atteindre leurs compagnons d'armes. Enfin, les Carthaginois se mirent à lancer sur les bâtiments romains des grappins, munis de crocs en fer[1] et suspendus à des chaînes de même métal, qu'il était par conséquent impossible de couper. Quand une galère avait ainsi accroché un de ces bâtiments, elle reculait pour l'entraîner : ici, le rempart formé par les transports se désagrégeait; là, plusieurs d'entre eux étaient tirés ensemble avec le vaisseau harponné, dont ils ne pouvaient pas se dégager. Les combattants de la première ligne eurent beaucoup de peine à se réfugier sur la seconde. Environ 60[2] navires de charge furent ramenés à Carthage. C'était un succès assez mince, mais, après tant de malheurs, il causa une grande joie[3].

Scipion paraît être resté quelque temps devant Utique, sans pouvoir s'en emparer. Il fit peut-être une tentative infruc-

1. Conf. *ibid.*, p. 453.

2. Le chiffre varie dans les manuscrits de Tite-Live.

3. Tite-Live, XXX, 10, 7-21. — Dion Cassius racontait ce combat naval d'une manière un peu différente. Une flotte punique, dit Zonaras (IX, 12, p. 439, *b*), fut envoyée contre le camp d'hiver des Romains, soit pour essayer de le prendre, soit pour écarter Scipion du voisinage de Carthage. En effet, Publius retourna à son camp, afin de le défendre. Le premier jour, les Romains repoussèrent sans peine les ennemis. Le lendemain, ils eurent le dessous. Les Carthaginois capturèrent des vaisseaux en faisant usage de mains de fer. Mais ils n'osèrent pas débarquer. — Dans Appien, la flotte carthaginoise livre deux combats à des dates diverses. Au temps où Scipion est devant Carthage, avant la mauvaise saison, l'amiral Amilcar sort avec 100 vaisseaux et se dirige vers le camp naval romain, pour capturer 20 trirèmes qui s'y trouvent : il espère que Scipion n'aura pas le temps d'intervenir. Mais Publius envoie l'ordre de protéger les galères par un rempart de transports (Appien donne ici des détails analogues à ceux que nous lisons dans Polybe et dans Tite-Live); puis il vient lui-même présider à ce travail. La bataille s'engage et les Carthaginois sont repoussés. Voir Appien, *Lib.*, 24 et 25. Plus loin (*ibid.*, 30), cet auteur mentionne une attaque soudaine d'Amilcar contre des vaisseaux romains; les Carthaginois prennent une trirème et six transports. Ces deux récits font évidemment double emploi. Ils se rapportent au seul combat que raconte Tite-Live, d'après Polybe. Conf. Zielinski, *Die letzten Jahre*, p. 61.

tueuse contre Bizerte, dont la possession lui eût procuré un port très sûr pour sa flotte[1].

Cependant Lælius et Masinissa s'étaient dirigés vers l'Ouest. Ils renoncèrent, semble-t-il, à poursuivre Syphax, qu'ils n'auraient pas pu atteindre[2]. Au bout d'environ quinze jours, ils entrèrent en Numidie, dans le royaume des Massyles. Ceux-ci accueillirent avec bonheur le prince qui leur était cher; les gouverneurs et les garnisons installés par Syphax furent chassés[3]. Le roi des Masæsyles était réduit à ses anciens États. Il n'avait pas l'intention de s'y tenir en repos. Sa femme le poussait à prendre une revanche et il disposait d'assez d'hommes et de chevaux pour croire qu'il aurait le dessus. Il rassembla donc une armée aussi nombreuse que la précédente, mais qui n'était qu'une masse de nouvelles recrues, et il la conduisit à l'ennemi. Les deux camps furent établis très près l'un de l'autre, vraisemblablement à peu de distance à l'Est de Cirta[4]. Une escarmouche entre quelques éclaireurs attira les deux cavaleries. Les Masæsyles, bien supérieurs en nombre, allaient sans doute l'emporter, quand l'infanterie romaine, arrivant au pas de course, vint se placer entre les escadrons, les soutint et arrêta l'élan des barbares, qui chargeaient d'une manière désordonnée. Ces derniers, déconcertés, retiennent

1. Il n'était pas devant Tunis quand Syphax fut amené à son camp (vers le mois de juillet), ni quand Lælius et Masinissa retournèrent auprès de lui, quelque temps après. Voir Tite-Live, XXX, 16, 1. — Appien (*Lib.*, 30) dit qu'Hannon attaqua sans succès les Romains qui assiégeaient Utique; que Scipion, désespérant de prendre cette ville, alla assiéger Hippo, mais qu'il ne fut pas plus heureux; que, par dégoût, il brûla ses machines et se borna désormais à parcourir et à piller le territoire ennemi. Il ne faut pas oublier que les indications d'Appien sont très sujettes à caution.

2. Entre le lieu où la bataille dite des Grandes Plaines fut livrée et Cirta, capitale de Syphax, la distance était d'environ 70 lieues. Elle aurait pu être franchie en une dizaine de jours. Or le royaume des Massyles s'étendait dans l'intervalle et s'avançait probablement vers l'Est jusque dans le voisinage des Grandes Plaines. Pourtant, selon Tite-Live, les vainqueurs n'y pénétrèrent qu'après deux semaines.

3. Un passage de Polybe (XV, 4, 4) atteste cependant que Masinissa ne redevint pas aussitôt maître de tout son royaume.

4. Appien (*Lib.*, 26) dit que l'on se battit sur les bords d'une rivière.

d'abord leurs chevaux, puis ils plient devant les fantassins et se laissent enfoncer par les cavaliers, auxquels l'appui de l'infanterie rend courage. Syphax s'élance, espérant ramener les siens, mais il est jeté à terre par sa monture qui s'abat, grièvement blessée. On le prend et on le remet vivant aux mains de Lælius. Ce combat, où les Masæsyles n'engagèrent que leur cavalerie, ne fut pas très sanglant : il y eut seulement, dit Tite-Live, 5 000 hommes tués. Près de 2 500 Numides furent faits prisonniers dans le camp où ils s'étaient enfuis en apprenant qu'ils avaient perdu leur roi. Beaucoup d'autres se réfugièrent à Cirta, capitale de Syphax[1]. La bataille fut livrée, d'après une indication d'Ovide[2], le 24 juin du calendrier romain, qui, à cette époque, ne s'écartait peut-être pas beaucoup de l'année astronomique[3].

1. Tite-Live, XXX, 11 et 12, 1-5. Il y a tout lieu de croire qu'ici, comme pour le reste des événements militaires de la guerre d'Afrique, Tite-Live a copié Polybe (quoi qu'en pense M. Zielinski, p. 71 et 103). — Dans Appien (*Lib.*, 26), une lutte s'engage entre Masinissa et Syphax, dont les troupes sont mises en fuite; le cheval de Syphax, blessé par un combattant, renverse son maître; Masinissa accourt, s'empare du roi des Masæsyles, ainsi que d'un de ses fils, et, aussitôt, les envoie tous deux à Scipion. Selon Dion (*apud* Zonaras, IX, 13, p. 440, *c*), Vermina, le fils de Syphax dont nous avons parlé précédemment (p. 195), fut fait prisonnier avec son père. — On a rapporté à la prise de Syphax un passage de Cœlius (dans H. Peter, *Histor. Roman. fragm.*, p. 105, n° 44), cité par Nonius Marcellus : « Coelius Annali lib. VII : Ipse regis eminus equo ferit pectus adversum; congenuculat percussus, deicit dominum ». Le mot *ipse* pourrait désigner Masinissa. Dans ce cas, le récit d'Appien ne reproduirait pas celui de Cœlius, puisque, d'après Appien, ce ne fut pas Masinissa qui abattit le cheval de Syphax. Mais peut-être cette citation provient-elle d'un récit de la bataille de Zama : Cœlius y aurait raconté un prétendu duel de Masinissa et d'Hannibal, épisode qui se retrouve dans Appien (*Lib.*, 46 : un javelot, lancé par Hannibal, atteint le cheval de Masinissa; le roi est jeté à terre). — Légende dans Joannes Lydus, *De mensibus*, IV, 63, 102 : Syphax est juché sur un éléphant, qu'un Romain, C. Rutilius, prétendu ancêtre de Jules César, abat de son javelot. — Pour les morts, Appien (*Lib.*, 26) donne ces chiffres fantaisistes : 75 Romains, 300 Numides du côté de Masinissa, environ 10 000 du côté de Syphax. Les vainqueurs, ajoute-t-il, firent 4 000 prisonniers, dont 2 500 Massyles : c'étaient des sujets de Masinissa, qui pria Lælius de les lui livrer et les massacra.

2. *Fastes*, IV, 769 : « superat Masinissa Syphacem ».

3. La bataille des Grandes Plaines semble avoir été livrée vers le milieu d'avril (voir p. 231). Lælius et Masinissa ne pénétrèrent en Numidie que quinze jours environ après cette bataille (Tite-Live, XXX, 11, 1). Il est donc impossible de placer la prise de Syphax à la fin d'avril (comme le fait M. Kahrstedt, p. 560, n. 1). Le roi des Masæsyles n'aurait pas pu reconstituer en quelques jours une nouvelle

Masinissa obtint de Lælius l'autorisation de se rendre en toute hâte à Cirta avec la cavalerie, afin de profiter du désarroi des ennemis pour occuper la ville; Lælius et l'infanterie le suivraient sans se presser. Quand il fut devant les murs, il fit appeler les chefs de la cité, mais, comme ils ignoraient encore le malheur de leur souverain[1], ni le récit de ce qui s'était passé, ni les menaces, ni les conseils ne purent les décider à se soumettre. Il fallut leur montrer Syphax, chargé de chaînes; car Masinissa l'avait amené[2]. Alors on ouvrit les portes au vainqueur[3]. Il courut au palais. Sur le seuil, attendait Sophonisbe, qui, reconnaissant le roi à son extérieur et à ses armes, se jeta à ses pieds et le supplia de ne pas la laisser tomber au pouvoir d'un Romain. Cette jeune femme était si belle que Masinissa, fort ardent, comme tous les Numides, en devint subitement amoureux et lui fit la promesse qu'elle implorait. Pour tenir sa parole, il ne trouva pas de meilleur moyen que de l'épouser le jour même : ainsi, elle cesserait d'être une captive dont le sort dépendrait de Lælius ou de Scipion. La cérémonie nuptiale était célébrée quand Lælius entra dans Cirta. Il ne dissimula

armée; de leur côté, Lælius et Masinissa furent occupés dans le pays massyle. Un intervalle de deux mois entre les deux batailles paraît donc être un minimum. On ne peut accueillir une indication d'Appien (*Lib.*, 26), qui place la prise de Syphax en hiver, car il faudrait admettre un écart d'environ six mois entre le calendrier officiel et l'année astronomique : hypothèse invraisemblable. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la question fort embrouillée du calendrier romain à l'époque de la seconde guerre punique, question sur laquelle les avis des savants diffèrent beaucoup : ainsi, selon M. Varese (*Cronologia romana*, I, p. 307 et suiv.), ce calendrier aurait été en retard de trois à quatre mois; selon M. Kahrstedt (p. 370, n. 2; p. 448; p. 560, n. 1), en avance de deux mois, ou d'un peu plus; selon M. Pareti (*Atti dell'Accademia delle scienze di Torino*, XLIV, 1910-1, p. 320 et suiv.), il aurait été à peu près d'accord avec l'année astronomique. Nous croyons que cette dernière opinion est exacte pour la fin de la guerre (conf. p. 246, n. 1.

1. Il faut donc supposer que tous ceux qui, du champ de bataille, s'étaient enfuis à Cirta l'ignoraient aussi. Cela n'est pas très vraisemblable.

2. Si Masinissa avait montré tout de suite son prisonnier, il se serait épargné des discours bien inutiles.

3. Tite-Live, XXX, 12, 6-10. Syphax prisonnier montré aux gens de Cirta : Zonaras, IX, 13, p. 439, *d*. Dans Appien (*Lib.*, 27), les habitants de la ville envoient des députés pour se rendre.

pas son mécontentement ; il pensa même à faire saisir Sophonisbe et à l'envoyer au général, avec Syphax et les autres prisonniers. Mais, fléchi par les prières de Masinissa, il consentit à remettre à Publius le soin de décider quel serait celui des deux rois dont elle partagerait la fortune[1]. Avec l'aide de Masinissa, il reçut la soumission de quelques bourgs, où se trouvaient des garnisons[2].

L'arrivée de Syphax, ce prince dont on exaltait la puissance pour rehausser la victoire romaine, excita une vive curiosité dans le camp de Scipion. Publius fut ému à la vue de celui dont il avait été l'hôte et il le traita avec humanité. Syphax excusa, dit-on, sa conduite en alléguant que la Carthaginoise lui avait enlevé la raison; il ajouta qu'une consolation lui restait ; c'était de savoir que son plus grand ennemi avait accueilli cette femme fatale, qui le perdrait[3].

Quand Masinissa vint à son tour, accompagnant Lælius, le général le combla de louanges en public, mais ensuite, dans un entretien secret, il lui reprocha vivement ce mariage précipité avec une épouse, une fille d'ennemis de Rome, et la faute qu'il avait commise en distrayant Sophonisbe d'un butin qui était la propriété du peuple romain. Le Numide se retira dans sa tente et, seul, s'abandonna quelque temps à sa douleur. Puis il appela un esclave, auquel il ordonna de porter une coupe de poison à Sophonisbe[4]. Elle la prit et la but, sans manifester aucun effroi[5]. Il est difficile et il n'importe peut-être guère de

1. Tite-Live, XXX, 12, 10-22. Pour le mariage de Masinissa et de Sophonisbe, voir aussi Diodore, XXVII, 7; Appien et Zonaras, *ll. cc.*

2. Tite-Live, XXX, 12, 22 : « Ceteras urbes Numidiae, quae praesidiis regiis tenebantur, adiuvante Masinissa recepit ». Le mot *ceteras* est inexact, car la conquête du royaume de Syphax fut seulement commencée : voir Polybe, XV, 4, 4.

3. Tite-Live, XXX, 13. Voir aussi Diodore, XXVII, 6 et 7; Appien, *Lib.*, 27-28; Dion, fragm. 56, 76, et Zonaras, IX, 13, p. 440, *a*.

4. Elle aurait donc été amenée au camp romain. Tite-Live a pris soin de nous dire auparavant que Lælius et Masinissa étaient convenus de remettre à Scipion le sort de Sophonisbe. Dans Appien (*Lib.*, 27), Masinissa, revenant auprès de Scipion, laisse Sophonisbe à Cirta.

5. Tite-Live, XXX, 14-15. Pour la mort de Sophonisbe, voir aussi Zonaras, IX, 13,

faire exactement la part de la vérité et la part de la légende dans ce célèbre récit de Tite-Live, quoi qu'en pensent ceux qui s'appliquent à débarrasser l'histoire ancienne de tout épisode dramatique ou pittoresque.

Le lendemain, Scipion réunit ses troupes et, devant elles, fit l'éloge de Masinissa, auquel il donna pour la première fois le titre de roi[1].

Lælius alla conduire à Rome Syphax et des chefs numides qu'on avait aussi faits prisonniers[2]. En même temps partirent des députés de Masinissa, qui prièrent le Sénat de confirmer à leur maître la dignité royale et la possession des États de son père[3]. Syphax fut envoyé en captivité à Alba Fucens[4] et, plus tard, à Tibur[5], où il mourut[6].

p. 440, *b-c* (Masinissa lui-même offre le poison à la Carthaginoise); Diodore, XXVII, 7 (même version); Appien, *Lib.*, 28 (Masinissa retourne à Cirta, sous prétexte d'y chercher Sophonisbe et de la livrer à des Romains qui sont partis avec lui. Il la voit en secret et lui offre le poison. Il retourne ensuite auprès de Scipion, qui le félicite d'être délivré d'une méchante femme). — Une peinture de Pompéi (W. Helbig, *Wandgemälde der Städte Campaniens*, p. 313, n° 1385; J. J. Bernoulli, *Römische Ikonographie*, I, p. 56-59 et pl. IV) passe pour représenter la mort de Sophonisbe. On y voit une jeune femme, couchée sur un lit et tenant une coupe; derrière elle, un jeune homme, qui serait Masinissa; ils ont l'un et l'autre la tête ceinte d'une étoffe blanche, qui serait un diadème. Devant le lit, se tient un homme chauve, ressemblant à de prétendus portraits de Scipion (dont la plupart sont, en réalité, des prêtres d'Isis : voir, après Denison, Wolters, dans *Archäol. Anzeiger*, 1910, p. 470-2); il n'a pas le costume d'un général romain. Il est suivi d'un serviteur, portant un plateau. Dans le fond, deux femmes assistent à la scène. Il est fort douteux que l'explication proposée soit exacte. L'artiste aurait commis une véritable absurdité en faisant assister Scipion à la mort de Sophonisbe.

1. Tite-Live, XXX, 15, 11-14.

2. *Id.*, XXX, 16, 1; 17, 1. Conf. Zonaras, IX, 13, p. 440, *c*; il dit que Vermina fut emmené en Italie avec Syphax.

3. Tite-Live, XXX, 16, 1; 17, 7-14. Tite-Live (XXX, 17, 13) et Appien (*Lib.*, 32) énumèrent des dons que le Sénat aurait faits à Masinissa. Les deux listes ne concordent pas. Voir dans Tite-Live (XXX, 15, 11) une autre liste de dons que Scipion aurait remis à Masinissa au lendemain de la mort de Sophonisbe (conf. Appien, 28).

4. Tite-Live, XXX, 17, 2; 45, 4. Zonaras, IX, 13, p. 440, *c*.

5. Tite-Live, XXX, 45, 4; conf. Valère-Maxime, V, 1, 1 *b*.

6. Tite-Live, XXX, 45, 4-5; Appien, *Lib.*, 28; Zonaras, *l. c.* Tite-Live et Zonaras disent qu'il fut enterré aux frais de l'État. Selon Tite-Live (*l. c.*), sa mort survint avant le triomphe de Scipion; d'après Polybe (XVI, 23, 6, et *apud* Tite-Live, XXX, 45, 5), Syphax figura au contraire à ce triomphe (conf. Valère-Maxime, VI, 2, 3; Tacite, *Annales*, XII, 38; Silius Italicus, XVII, 629).

Après la défaite et la prise de leur allié, les Carthaginois se décidèrent à demander la paix[1]. Trente membres du Conseil vinrent en députation à Tunis, où Publius était retourné. Ils se prosternèrent devant lui et lui baisèrent les pieds, selon la coutume que leurs ancêtres avaient apportée d'Orient, mais qui déplaisait à la fierté romaine. En termes fort humbles, ils déclarèrent que leur patrie avait envers Rome des torts dont Hannibal surtout était responsable, et ils firent appel à la générosité des vainqueurs[2]. Scipion leur indiqua ce qu'il exigeait : ils devraient rendre les prisonniers, les déserteurs, les esclaves fugitifs ; retirer leurs armées de l'Italie méridionale et de la Gaule Cisalpine ; renoncer à l'Espagne et à toutes les îles situées entre l'Italie et l'Afrique ; livrer tous leurs vaisseaux de guerre, sauf vingt ; payer une indemnité de 5 000 talents. En outre, ils fourniraient à l'armée romaine 500 000 boisseaux de blé et 300 000 d'orge[3].

1. Tite-Live (XXX, 16, 2) semble dire qu'ils prirent cette résolution dès qu'ils connurent le désastre de Syphax. Cependant le roi, que Lælius avait envoyé au camp de Scipion, y resta quelque temps avant d'être emmené en Italie par le même Lælius : ce dernier, après sa victoire, n'était pas venu tout de suite rejoindre son général (Tite-Live, XXX, 12, 22). Or Lælius arriva à Rome avant les députés carthaginois, dont le départ d'Afrique dut suivre immédiatement les préliminaires de paix. « Multis ante diebus Laelius venit », lisons-nous dans Tite-Live (XXX, 17, 1). Il est vrai qu'il faut peut-être corriger : « *Haud* multis » (comme le propose Weissenborn). Autrement, Lælius aurait été sans doute de retour en Afrique avant que l'on connût à Rome l'arrivée prochaine des députés (Tite-Live, XXX, 17, 2 ; il dit dans ce passage que le Sénat retint alors Lælius ; ailleurs [XXX, 21, 11], que celui-ci avait déjà quitté Rome quand on y apprit le débarquement des députés à Pouzzoles, et qu'alors on le rappela).

2. Tite-Live, XXX, 16, 1-7, d'après Polybe ; conf. Polybe, XV, 1, 6-8.

3. Tite-Live, XXX, 16, 10-12, d'après Polybe ; conf. Polybe, XV, 7, 8, et 8, 7 (il dit que Scipion exigea aussi des otages). Pour l'indemnité, Tite-Live avait trouvé diverses indications dans les auteurs qu'il avait consultés : soit 5 000 talents (environ 130 000 kilogrammes), soit 5 000 livres d'argent (1 637 kilogrammes), soit une double paie pour les soldats romains. Polybe donnait le chiffre de 5 000 talents (XV, 8, 7) ; le même chiffre se retrouve dans Plutarque (*Reg. et imper. apophth.*, Scipio Maior, 5 : *Moralia*, Didot, I, p. 237), lequel, du reste, ne nous apprend rien d'utile. Au lieu de 5 000 livres d'argent, on a proposé de lire 500 000, chiffre que donne Eutrope (III, 21, 3, et 22, 2). Comme le fait remarquer Weissenborn (édit. de Tite-Live, *ad loc.*), le paiement d'une double solde était, sans aucun doute, distinct de l'indemnité et était exigé pour le temps qui s'écoulerait jusqu'au traité définitif. Le blé et l'orge devaient aussi servir à l'alimenta-

Ces conditions prouvent que Publius n'avait aucun espoir de s'emparer de Carthage et de la détruire[1]. Emporter cette ville d'assaut paraissait une tâche impossible au général qui n'avait pas même pris Utique. La réduire par la famine eût été très long : or tous les Romains désiraient la fin des hostilités. D'ailleurs, il eût fallu posséder la maîtrise incontestée de la mer, et un combat tout récent avait montré que la flotte punique n'était pas à dédaigner. Après des désastres dont le souvenir restait ineffaçable, Rome pouvait se contenter d'un traité qui libérerait l'Italie et réduirait Carthage à son territoire africain, bordé par les États d'un roi ennemi; qui la priverait de sa marine de guerre, c'est-à-dire de l'instrument nécessaire pour défendre ses lointaines colonies d'Afrique et pour essayer de reprendre pied dans d'autres pays méditerranéens; qui, enfin, lui interdirait de restaurer ses finances épuisées et privées désormais des ressources de l'Espagne.

Un délai de trois jours fut accordé aux Carthaginois pour rendre réponse. Ils acceptèrent tout : ceux mêmes qui ne se résignaient pas à un tel traité voulaient, par une soumission apparente, désarmer les Romains jusqu'au retour d'Hannibal. Des députés conclurent une trêve avec Scipion; d'autres s'embarquèrent, afin d'obtenir du Sénat et du peuple romain une paix définitive[2].

Masinissa quitta alors Publius, qui fit partir avec lui quelques

tion de l'armée; les Carthaginois commencèrent, dès la conclusion de la trêve, à livrer des céréales, comme à verser l'argent destiné à la double paie (Appien, *Lib.*, 31; Dion, fragm. 56, 77, et Zonaras, IX, 13, p. 440, *d*). Selon Eutrope (III, 21, 2), ils auraient versé tout de suite 30 000 livres d'argent.

1. On a prétendu que tel avait été son désir : Tite-Live, XXIX, 1, 13; XXX, 44, 3; Dion, fragm. 56, 86.

2. Tite-Live, XXX, 16, 13-15; pour l'envoi de députés à Rome, conf. Polybe, XV, 8, 8. Voir aussi Appien, *Lib.*, 31; Dion, fragm. 56, 77, et Zonaras, IX, 13, p. 440, *d*. Selon Eutrope (III, 21, 2), la trêve aurait été de 45 jours, de manière à donner aux députés carthaginois le temps d'aller en Italie et d'en revenir. Si cela est exact, elle fut renouvelée à plusieurs reprises. Tite-Live indique (XXX, 24, 11; 25, 1) qu'elle devait expirer à une date fixe : « necdum indutiarum dies exierat ».

officiers, dix compagnies d'infanterie et dix escadrons de cavalerie : ces forces l'aideraient à achever la reprise de son royaume et à occuper celui de Syphax[1]. Quant au général, nous ne savons pas s'il abandonna Tunis. Il n'est guère probable qu'il ait renoncé à cette position importante, mais nous constatons que, quelques mois après, il se trouvait lui-même au camp du promontoire[2], d'où l'on communiquait plus facilement avec la Sicile, la Sardaigne et l'Italie. Peut-être y passa-t-il l'hiver.

VI

Après la bataille des Grandes Plaines, Hannibal avait été invité à rentrer en Afrique[3]. Naturellement, il ne put s'embarquer aussitôt. De nombreux bâtiments de charge étaient nécessaires pour le transport de ses troupes[4], ainsi que des vaisseaux de guerre pour protéger le convoi. Une flotte, commandée par un Asdrubal, lui fut envoyée, vraisemblablement après le combat naval d'Utique[5]. Nous venons de voir qu'il était encore en Italie lors des préliminaires de paix et que le retour des deux Barcides fut une des conditions imposées par Scipion. Peut-être même leur départ immédiat fut-il exigé[6] : les Romains

1. Polybe, XV, 4, 4. Ce fut non seulement un secours donné à un allié, mais une manière d'affirmer que ces conquêtes (comme lors de la campagne précédente, où le roi avait été subordonné à Lælius) seraient celles du peuple romain, auquel Masinissa devrait être lié par la reconnaissance.

2. Voir Polybe, XV, 2, 5 et suiv.

3. Si rien ne contraria la traversée des députés qui partirent alors de Carthage (voir p. 233), ils durent rejoindre Hannibal vers le début de mai. Selon Tite-Live, (XXX, 19, 12), les envoyés chargés de le rappeler arrivèrent dans le Bruttium vers le temps où Magon reçut ceux qui avaient une mission semblable à remplir, c'est-à-dire en été (conf. le même, XXX, 18, 1).

4. Tite-Live (XXX, 20, 5) affirme, il est vrai, qu'Hannibal, dans sa prévoyance, avait préparé des navires même avant la venue des députés. Selon Appien (*Hann.*, 58), il les aurait fait construire quand il fut rappelé.

5. Car les Carthaginois employèrent sans doute dans ce combat toutes leurs galères disponibles.

6. Tite-Live (XXX, 23, 6) dit cependant que ce n'était point le désir de Scipion (voir aussi Plutarque, *Reg. et imper. apophth.*, Scipio Maior, 5) : il aurait prévu

auraient voulu maintenir le principe qu'ils ne traitaient pas avec des ennemis campés sur le sol italique[1]. La traversée d'Hannibal s'accomplit vers la fin de l'été ou le début de l'automne[2]. Il dut emmener tout ce qui lui restait de bons soldats[3]. Il prit terre à Leptis la Petite[4], à peu de distance d'Hadrumète (Sousse), où il se rendit avec son armée[5].

On comprend assez bien pourquoi il ne débarqua pas à Carthage[6]. Au cas où la guerre aurait recommencé, la présence de ses troupes aurait eu moins d'avantages que d'inconvénients dans une ville protégée par de très forts remparts, mais mal pourvue de vivres. Elles n'eussent pu en sortir, car Scipion eût aisément coupé les voies d'accès vers l'intérieur. A Hadrumète, Hannibal avait toute liberté de recevoir des renforts et des approvisionnements, de faire ses préparatifs loin de la surveillance de l'ennemi, loin aussi d'un gouvernement dont il n'était pas disposé à accepter les ordres, ni même le contrôle, enfin de se diriger où il voudrait quand il entrerait en cam-

que les Carthaginois recommenceraient les hostilités contre lui, quand les fils d'Amilcar et leurs troupes seraient revenus en Afrique.

1. Dion, fragm. 56, 77, et Zonaras, IX, 13, p. 440, *d*. Conf. *infra*, p. 245, n. 5.

2. Un certain temps avant la fin de l'année consulaire, si ce que dit Tite-Live, XXX, 21, 1, et XXX, 24, 1-4, est exact. Ailleurs (XXX, 25, 11), cet écrivain donne quelques indications sur le débarquement d'Hannibal, après avoir raconté l'attentat contre les députés envoyés par Scipion à Carthage (v. *infra*, p. 249). Mais, lors de cet attentat, Hannibal était certainement revenu : voir Polybe, XV, 1, 10, et 2, 3. Dans un autre passage, Tite-Live (XXX, 29, 1) prétend qu'Hannibal sortit d'Hadrumète avec son armée quelques jours (« paucis diebus ») après avoir débarqué en Afrique. Or l'entrée en campagne d'Hannibal n'eut probablement pas lieu avant le printemps de 202. Tite-Live a copié négligemment Polybe (XV, 5, 2), qui parle d'un intervalle de quelques jours (μετὰ δέ τινας ἡμέρας), non depuis le débarquement d'Hannibal, mais depuis l'envoi de députés du gouvernement punique à Hadrumète. — Nous lisons dans plusieurs auteurs (Polybe, XI, 19, 3; Tite-Live, XXX, 28, 1, et 32, 6; Appien, *Hann.*, 1 et 60) qu'Hannibal resta seize ans en Italie. Ce total comprend quatorze années pleines et deux fractions, comptées l'une et l'autre pour une année (année initiale et année finale).

3. Voir t. II, p. 339, n. 6.

4. Tite-Live, XXX, 25, 11.

5. Polybe, XV, 5, 3. Tite-Live, XXX, 29, 1. Appien, *Lib.*, 33.

6. Voir Mommsen, *Gesammelte Schriften*, IV, p. 46; Lehmann, *Jahrb. f. Phil.*, XXI Suppl., p. 544; Delbrück, *Gesch. der Kriegskunst*, I, 2e édit., p. 394; Kahrstedt, p. 557.

pagne. Aux Romains, qui croyaient que la trêve était le prélude de la paix, on pouvait donner de bonnes raisons de cette décision : l'envoi de l'armée d'Hannibal dans le Byzacium, à cinquante lieues de leur camp, attestait qu'on n'avait pas de mauvaises intentions contre eux et se justifiait par la difficulté de maintenir la discipline dans la grande ville de Carthage.

Les troupes qui combattaient sous Magon au Nord du golfe de Gênes revinrent aussi en Afrique[1] et rejoignirent celles d'Hannibal. Nous avons dit que leur général mourut probablement pendant la traversée[2]. Il va sans dire qu'Hannibal reçut le commandement suprême des forces puniques : Hannon s'effaça devant son ancien chef[3], s'il est vrai qu'il eût remplacé le fils de Giscon à la tête des débris de l'armée battue aux Grandes Plaines.

Les ambassadeurs carthaginois, accompagnés d'un lieutenant de Scipion, Q. Fulvius Gillo, avaient débarqué à Pouzzoles et s'étaient rendus à Rome[4]. On ignore quels motifs retardèrent la conclusion de la paix, les indications données à ce sujet par les auteurs ne méritant pas confiance[5]. Enfin, peut-être après

1. Tite-Live, XXX, 19, 2-5.

2. T. II, p. 270. D'après Appien (*Lib.*, 49, 54 et 59), Magon serait resté en Italie jusqu'à la fin de la guerre. D'après Dion (fragm. 56, 77; Zonaras, IX, 13, p. 440, *d*, et 441, *a*), il serait revenu en Afrique vers le même temps qu'Hannibal, puis aurait été renvoyé en Italie : erreur certaine.

3. Zonaras, IX, 13, p. 441, *b*.

4. Tite-Live, XXX, 21, 11-12.

5. Dans Tite-Live, XXX, 22-23 (source inconnue), les ambassadeurs déclarent au Sénat qu'ils sont chargés de demander le maintien du traité conclu à la fin de la première guerre punique. On leur pose des questions embarrassantes sur certains faits du passé; ils les éludent en prétextant qu'ils sont trop jeunes pour savoir de quoi il s'agit. On les fait sortir et l'assemblée délibère. Elle décide de renvoyer simplement ces députés. — Dans Dion (fragm. 56, 77, et *apud* Zonaras, IX, 13, p. 440, *d*), le Sénat refuse d'abord de donner audience aux députés, parce que ce n'est pas la coutume des Romains de traiter avec des ennemis qui ont des armées en Italie. Après l'embarquement d'Hannibal et de Magon, les conditions fixées par Scipion sont adoptées, non sans de longues discussions. Notons que ces discussions durent en effet être longues, car le départ des Barcides paraît avoir précédé de plusieurs mois la conclusion de la paix. — Selon Appien (*Lib.*, 31-32),

l'entrée en charge des consuls de l'année 202 (15 mars du calendrier officiel)[1], le Sénat et le peuple approuvèrent les conditions énoncées par Scipion dans l'entrevue de Tunis et acceptées par les Carthaginois[2]. Les députés, ainsi que Fulvius et Lælius[3], reprirent le chemin de l'Afrique.

Le traité venait d'être ratifié à Rome, quand des événements qui se passèrent à Carthage rallumèrent la guerre.

Deux grands convois avaient été formés pour ravitailler l'armée romaine. L'un, dirigé par le préteur P. Cornelius

le Sénat, après avoir entendu les ambassadeurs, discute et, ne sachant quel parti prendre, envoie à Scipion des commissaires qui fixent avec lui les clauses du traité. Elles ne concordent pas exactement avec celles que Tite-Live a énumérées d'après Polybe. Les Carthaginois pourront garder 30 vaisseaux de guerre (et non 20); ils devront payer une indemnité de 1 600 talents (et non de 5 000), renoncer désormais à recruter des mercenaires, se renfermer en Afrique à l'intérieur des fosses phéniciennes; Masinissa possédera le royaume des Massyles et tout ce qu'il pourra prendre des États de Syphax. — Dans Eutrope aussi (III, 21, 3), le Sénat remet à Scipion le soin de fixer les conditions. Cet auteur indique également le chiffre de 30 navires, mais il donne un autre chiffre qu'Appien pour l'indemnité (v. *supra*, p. 241, n. 3).

1. La ratification du traité eut lieu très peu de temps avant que Scipion ne commençât la campagne qui se termina par la bataille de Zama, livrée en 202. Publius avait déjà quitté son camp lorsque les ambassadeurs carthaginois revinrent en Afrique avec plusieurs Romains (Polybe, XV, 4, 5), entre autres Lælius (Tite-Live, XXX, 25, 9). Celui-ci était probablement encore à Rome quand il fut élu questeur (vers la fin de janvier du calendrier officiel) et quand, après son entrée en charge (le 15 mars du même calendrier), il fut désigné pour exercer cette magistrature auprès de Scipion : Tite-Live, XXX, 33, 2 (Publius, malgré la conclusion de la paix, ne pouvait pas évacuer immédiatement l'Afrique avec son armée; son *imperium* dut être de nouveau prorogé). Si, comme le dit Dion Cassius (*apud* Zonaras, IX, 14, p. 441, *c*), Publius entra en campagne au début du printemps (τοῦ ἔαρος ἐπιλάμψαντος), le traité fut ratifié vers le mois de mars du calendrier julien. Les deux calendriers auraient donc à peu près concordé. Il est vrai que, 12 ans après, en 190, l'année officielle était en avance de près de 4 mois sur l'année julienne (une éclipse, indiquée au 11 juillet, eut lieu en réalité le 14 mars). Je ne sais comment il faut expliquer cette avance, mais il n'est pas prouvé qu'elle ait existé, du moins aussi forte, en 202, ni même un peu plus tard. Polybe (XVI, 24, 1) dit de Sulpicius, consul en 200, qu'il entra en charge pendant l'hiver (χειμών). L'hiver, au sens précis du mot, ne prend fin qu'après le milieu de mars : l'expression serait donc exacte, même si, cette année-là, le 15 mars officiel était rigoureusement tombé au 15 mars julien. Du reste, dans ce passage comme ailleurs, le mot χειμών peut désigner la mauvaise saison, qui empiète sur le printemps.

2. Polybe, XV, 1, 3; 4, 8; 8, 8-9. Voir aussi Dion, fragm. 56, 77, et Zonaras, IX, 13, p. 440, *d*.

3. Tite-Live, XXX, 25, 9.

Lentulus et composé de 100 transports, qu'escortaient 20 vaisseaux de guerre, passa sans encombre de Sardaigne en Afrique. L'autre, parti de Sicile, comprenait 200 transports et 30 galères et était commandé par l'ancien préteur Cn. Octavius. La traversée fut bonne jusque dans le voisinage des côtes. Mais alors le vent tomba, puis une bourrasque du Sud-Ouest se déchaîna et dispersa la flotte. Cependant les navires de guerre luttèrent, à force de rames, contre la tempête et Octavius put les amener au cap d'Apollon (Ras Sidi Ali el Mekki). Quant aux transports, la plupart furent jetés sur l'îlot d'Ægimure (Zembra), à l'entrée du golfe de Carthage; les autres furent entraînés aux Eaux-Chaudes, sur la côte occidentale de la péninsule du cap Bon[1], en face de la ville, d'où l'on voyait ce double naufrage[2].

Le retour d'Hannibal avait réveillé bien des espérances. D'autre part, les récoltes avaient été peut-être peu abondantes, l'été précédent, sur le territoire punique, envahi et privé d'un grand nombre de travailleurs; malgré l'armistice, les communications de Carthage avec l'intérieur et les ports du littoral devaient être assez difficiles : le ravitaillement de la capitale se faisait mal. La population, probablement accrue de beaucoup de réfugiés, redoutait la famine[3].

Une foule bruyante remplit la place publique et exigea la capture du convoi. Le Sénat, convoqué par les sufètes, voulut délibérer. Quelques-uns de ses membres rappelèrent qu'on avait demandé la paix, que la trêve conclue avec Scipion n'était pas encore expirée. Ce fut en vain. Sous la pression du peuple, qui vociférait dans le vestibule de la curie, l'assemblée décida que l'amiral Asdrubal[4] irait, avec 50 galères, recueillir les transports échoués à Ægimure et sur la côte. Ces bâtiments,

1. Voir t. II, p. 143.
2. Tite-Live, XXX, 24, 5-9.
3. C'est ce qu'indiquait l'auteur dont des échos se retrouvent dans Diodore, XXVII, 11, et Appien, *Lib.*, 34. Voir Kahrstedt, p. 557.
4. Sans doute celui qui était allé chercher Hannibal en Italie.

que leurs équipages abandonnèrent, furent remorqués jusque dans le port de Carthage[1].

Scipion apprit presque en même temps que les Carthaginois avaient ainsi violé leurs engagements et, par des lettres reçues de Rome, que la paix était conclue[2]. Malgré son indignation, il ne se décida pas tout de suite à une rupture. Du camp du promontoire, il envoya trois députés à Carthage, pour annoncer la ratification du traité et demander réparation de ce qui venait de se passer[3]. Ils se présentèrent devant le Sénat, puis devant le peuple, et s'exprimèrent avec une grande franchise. Ils rappelèrent l'attitude et les discours des membres du Conseil à Tunis. Comment les Carthaginois, après avoir fait preuve de tant de bassesse, avaient-ils eu l'audace de manquer d'une manière si grave à leurs serments? S'ils comptaient sur Hannibal et sur son armée, ils se trompaient : Hannibal avait quitté l'Italie en vaincu et il trouvait maintenant devant lui des

1. Tite-Live, XXX, 24, 10-12 : ce récit du naufrage et du pillage des vaisseaux a peut-être été emprunté à Polybe. Courtes indications dans Diodore, XXVII, 11, et Appien, *Lib.*, 34. D'après ces auteurs, le Sénat se serait opposé aux exigences du peuple. — Tite-Live place l'affaire du convoi dans l'année consulaire qui prit fin le 14 mars 202. Mais Scipion fut informé aussitôt après cette affaire que le traité venait d'être ratifié à Rome. Or nous avons quelques raisons de croire que la ratification fut postérieure à l'entrée en charge des magistrats de l'année 202 (*supra*, p. 246, n. 1). Cn. Octavius et P. Lentulus, qui sont nommés dans le récit de Tite-Live, exercèrent les mêmes commandements en 203 et en 202 (voir Tite-Live, XXX, 1, 9; 2, 4; 27, 9; 41, 2) : leur mention ne peut donc pas donner un repère chronologique. Ailleurs (XXX, 38, 10), et parmi les événements de l'année consulaire mars 202-mars 201, le même auteur parle d'une inondation du Tibre qui aurait eu lieu à l'époque où l'on connut les événements de Carthage, lors des jeux Apollinaires, célébrés le 13 juillet du calendrier officiel. Cette assertion, qui se trouve mêlée à une liste de prodiges, a été empruntée à une source sans valeur historique.

2. Polybe, XV, 1, 3-4; voir aussi Zonaras, IX, 13, p. 441, *a*. Tite-Live (XXX, 25, 1) a cru devoir affirmer le contraire : « neque sciebatur quae senatus Romani de bello aut pace sententia esset ».

3. Même si Polybe ne le disait pas (XV, 1, 3 : παραυτίκα; conf. Tite-Live, XXX, 25, 2 : « extemplo »), il faudrait admettre que la demande de réparation suivit immédiatement le pillage du convoi. M. Kahrstedt (p. 560, n. 1) croit que la capture des transports eut lieu en janvier, et l'attentat contre les députés en février. Mais, s'il en avait été ainsi, la nouvelle du pillage, apportée à Rome, aurait empêché la conclusion de la paix, décidée très peu de temps avant l'attentat.

troupes déjà plusieurs fois victorieuses. Ils seraient écrasés de nouveau et n'auraient à espérer ni pitié, ni pardon.

Ces paroles hautaines déplurent fort. Très peu nombreux furent ceux qui conseillèrent de rendre les navires et les vivres. Le peuple ne l'eût pas souffert et la plupart des magistrats et sénateurs ne voulaient plus du traité, tant ils étaient sûrs qu'Hannibal serait vainqueur. L'assemblée des citoyens fut d'avis de laisser partir les députés sans réponse[1].

De leur côté, les gouvernants[2] machinèrent un guet-apens pour rendre la reprise de la guerre inévitable. Lorsque les envoyés de Publius retournèrent vers le promontoire sur la quinquérème qui les avait amenés, ils les firent accompagner par deux trirèmes, destinées, disaient-ils, à leur servir d'escorte et à les préserver de tout danger. En même temps, ils donnèrent des instructions à l'amiral Asdrubal, dont la flotte était mouillée près d'Utique, probablement à Rusucmon[3]. Ils l'invitèrent à poster non loin du camp de Scipion quelques navires, qui attaqueraient la quinquérème et la couleraient, après que les deux vaisseaux d'escorte se seraient séparés d'elle. Les commandants des trirèmes reçurent l'ordre de rebrousser chemin quand ils auraient dépassé l'embouchure du Bagrada[4], d'où l'on pouvait apercevoir le camp. Ainsi fut fait. En voyant qu'on leur faussait compagnie, les députés s'offensèrent d'un acte qui leur parut être un manque d'égards, mais ils n'eurent aucun soupçon. Tout à coup, trois trirèmes carthaginoises, qui

1. Polybe, XV, 1, et 2, 1-4. Voir aussi Tite-Live, XXX, 25, 2 (il ne donne pas de détails); Appien, *Lib.*, 34; Dion, fragm. 56, 78, et Zonaras, IX, 13, p. 441, *a*. — Selon Tite-Live (XXX, 25, 3), les magistrats eurent peine à préserver les députés des violences de la foule. Appien (*Lib.*, 34; conf. 50) prétend que le peuple voulut retenir les envoyés de Scipion jusqu'à ce que les ambassadeurs carthaginois fussent revenus de Rome; l'intervention d'Hannon le Grand et d'Asdrubal le Chevreau aurait sauvé les Romains (conf. t. II, p. 267). Diodore (XXVII, 12, 1) dit aussi que les députés furent menacés de mort et sauvés par des gens sages.

2. Polybe, XV, 2, 4 : τῶν πολιτευομένων. Diodore (*l. c.*) dit : οἱ δημοκρατοῦντες.

3. Au cap d'Apollon, dit Appien, *Lib.*, 34.

4. Pour le lieu où débouchait alors la Medjerda, voir t. II, p. 144.

s'étaient dissimulées, fondirent sur leur vaisseau. Les Romains surent éviter les chocs des éperons et, par une défense courageuse, ils empêchèrent l'ennemi d'envahir le pont; beaucoup d'entre eux furent cependant blessés ou tués. Enfin, à la vue de quelques soldats qui étaient allés fourrager hors du camp et qui accouraient pour leur venir en aide, ils se firent échouer sur la plage[1]. Les députés échappèrent à la mort par miracle[2].

Scipion n'hésita plus à regarder le traité comme rompu. Il prit aussitôt des mesures pour la sécurité de sa flotte, confia la garde du promontoire à un de ses lieutenants, Bæbius, et se remit en campagne[3].

Quelques jours plus tard, les ambassadeurs carthaginois revinrent d'Italie et abordèrent au promontoire avec les Romains qui les accompagnaient. Ceux-ci se hâtèrent de rejoindre le général, auquel ils apportèrent des nouvelles

1. Vraisemblablement entre l'embouchure du fleuve et le promontoire de Galaat el Andeless. De ce côté, il devait être facile de faire échouer un navire; la présence de fourrageurs, sortis du camp romain, s'expliquerait bien aussi. Tite-Live (XXX, 25, 6) dit, sans doute à tort, que l'attaque eut lieu au moment où la galère romaine doublait le promontoire.

2. D'après le récit de Polybe, XV, 2, 4-15. Voir aussi Tite-Live, XXX, 25, 3-9; Diodore, XXVII, 12, 1; Appien, *Lib.*, 34; Dion, fragm. 56, 78, et Zonaras, IX, 13, p. 441, *a*. Il y a des variantes chez ces divers auteurs. Ainsi, dans Tite-Live, ce sont les députés qui, craignant pour leur sécurité, demandent aux magistrats une escorte de navires. Asdrubal, dit-il, agit soit de sa propre initiative, soit sur un ordre secret venu de Carthage. Mais la première hypothèse est inadmissible, car l'abandon de la galère romaine par les trirèmes d'escorte prouve qu'il y avait entente entre les magistrats et l'amiral. Dans Appien, ce sont Hannon le Grand et Asdrubal le Chevreau, bien intentionnés, qui font accompagner les députés par deux trirèmes (indication analogue dans Diodore). Appien prétend que plusieurs députés furent tués dans le combat.

3. Polybe, XV, 4, 1. — Selon Dion (*apud* Zonaras, IX, 14, p. 441, *c*), Scipion aurait eu un autre motif de reprendre les hostilités. Il aurait craint que le consul Ti. Claudius Nero ne vînt lui ravir sa gloire. Mais il ne put recevoir en même temps de Rome la nouvelle de la ratification du traité de paix et celle que l'un des consuls allait bientôt débarquer en Afrique pour y faire la guerre. D'après Polybe (XV, 4, 8), ses envoyés, revenus peu après d'Italie, lui apprirent que le Sénat et le peuple s'étaient montrés favorables à toutes ses demandes : ce qui lui causa un grand plaisir. On n'avait donc pris aucune décision dont il eût pu s'alarmer. Les indications données par Tite-Live (XXX, 27, 2-5) au sujet du consul Claudius et de l'attribution qui lui aurait été faite d'un commandement ne Afribue sont sans doute inexactes.

détaillées de ce qui s'était fait à Rome. Quant aux Carthaginois, Bæbius les retint. Instruits de l'attentat commis par leurs concitoyens, ils eurent de vives inquiétudes, car ils s'attendaient à être victimes de représailles méritées. Mais Scipion ordonna à son lieutenant de les relâcher : il ne voulut pas que la déloyauté de l'ennemi servît d'exemple à sa patrie[1].

VII

Selon une tradition romaine, recueillie par Appien[2], Hannibal avait déjà commencé les hostilités. Tandis qu'il faisait ses préparatifs à Hadrumète, achetant des chevaux, rassemblant des approvisionnements de blé, il s'était, dit cet auteur[3], assuré l'alliance de plusieurs princes numides : du chef des Aréacides[4]; d'un Mésotyle[5], qui lui avait amené 1 000 cavaliers (il s'agit d'un personnage appelé par Tite-Live Mazaetullus[6]); enfin du fils de Syphax, Vermina, qui possédait encore la plus grande partie des États de son père et qui, lui aussi, vint à l'armée punique. Quatre mille cavaliers, après

1. Polybe, XV, 4, 5-12. Voir aussi Tite-Live, XXX, 25, 9-10; Diodore, XXVII, 12; Appien, *Lib.*, 35; Eutrope, III, 22, 2. Appien dit à tort que les ambassadeurs furent expulsés de Rome à la nouvelle de l'attentat commis contre les députés de Scipion. Le même auteur et Diodore affirment qu'ils furent jetés au camp romain par une tempête. Selon Tite-Live, Diodore et Appien, Scipion n'était pas encore entré en campagne : il aurait renvoyé lui-même les Carthaginois. — Dans une autre circonstance, Publius voulut, nous dit-on, prouver combien il respectait le droit des gens. Les Romains ayant capturé un navire punique, ceux qui le montaient prétendirent qu'ils étaient envoyés vers Scipion en ambassade; il les fit aussitôt relâcher : Valère-Maxime, VI, 6, 4; Dion, fragm. 56, 75, et Zonaras, IX, 12, p. 438, c. Le héros n'oublia sans doute ses rigoureux principes de loyauté que quand il fallut préparer l'attaque des camps d'Asdrubal et de Syphax

2. Une tradition semblable a dû être suivie par Dion Cassius : voir p. 252, n. 3.

3. *Lib.*, 33.

4. τὸν δυνάστην τῶν Νομάδων τῶν καλουμένων Ἀρεακιδῶν. Cette peuplade n'est pas mentionnée ailleurs.

5. Μεσότυλος.

6. On a vu (p. 192) que ce Mazætulle, après avoir combattu son parent Masinissa, s'était réconcilié avec lui. Il faudrait admettre une nouvelle brouille.

avoir servi sous Syphax, étaient passés aux ordres de Masinissa; ils le quittèrent alors pour se rendre au camp carthaginois. Mais Hannibal, se défiant de ces déserteurs, les fit massacrer à coups de javelots et donna leurs chevaux à ses soldats [1]. Puis il pénétra dans le royaume de Masinissa, reçut la soumission d'un certain nombre de villes, en emporta d'autres d'assaut; une autre, Narcé [2], fut prise par trahison [3].

Cette campagne aurait eu lieu avant la capture des vaisseaux de charge et l'attentat contre les députés de Publius. Il paraît pourtant impossible d'admettre que Masinissa ait été excepté de la trêve : non seulement il était l'allié de Rome, mais il avait avec lui des troupes romaines. L'attaquer, c'eût été provoquer Scipion. S'enfoncer dans le pays des Massyles, loin d'Hadrumète, c'eût été risquer de se faire prendre à revers par Publius, d'être coupé du littoral, base d'opérations nécessaire. Hannibal n'aurait pas commis cette imprudence : la preuve qu'il ne la commit pas, c'est que Scipion n'eut aucun grief contre les Carthaginois avant l'affaire du convoi. Le massacre des 4 000 déserteurs aurait été un crime insensé, par lequel le Barcide se serait aliéné les Numides, dont il avait grand besoin. Nous verrons [4] que les indications des textes anciens relatives à Vermina sont contradictoires; pour sa part, Appien ne dit plus rien sur le concours que le prince masæsyle aurait prêté à Hannibal : Vermina aurait dû cependant jouer un rôle important lors de la bataille de Zama. Il n'y a pas lieu de tenir compte de ce récit.

La suite [5] ne mérite pas plus de confiance. La trêve ayant été rompue, Hannibal, appelé par le peuple, vient à Carthage

1. Pour cette anecdote, conf. un fragment de Diodore (XXVII, 10), qui dépend certainement de la même source qu'Appien.

2. Νάρκη.

3. Dans Zonaras (IX, 14, p. 441, *b*), nous ne trouvons qu'une simple mention de l'invasion et du pillage des États de Masinissa par Hannibal.

4. P. 282 et suiv.

5. Appien, *Lib.*, 35-39.

avec son armée, qui s'accroît des troupes d'Asdrubal, fils de Giscon. Scipion, voulant affamer la ville, la fait bloquer par sa flotte. Sa cavalerie rencontre et bat celle d'Hannibal près de Zama[1]. Après quelques escarmouches, les Romains remportent de nouveau un grand succès : par ordre de Publius, le tribun militaire Thermus se place de nuit en embuscade sur le passage d'un convoi de vivres destiné aux ennemis; il tue 4 000 Africains, en prend autant et capture le convoi, qu'il amène à son chef. Découragé, Hannibal fait demander à Masinissa de lui servir d'intermédiaire pour obtenir la paix. Le roi y consent; Scipion indique ses conditions, qu'Hannibal accepte; une trêve est conclue. Mais, malgré le Sénat, le peuple de Carthage refuse d'entendre raison ; il ordonne au général de livrer bataille sans tarder, car la famine presse. L'armistice est dénoncé; Publius s'empare d'une grande ville, Parthos (ou Parthon), et établit son camp auprès d'Hannibal, qui se retire.

Nous avons déjà fait remarquer[2] qu'Hannibal ne retourna pas à Carthage avant la bataille dite de Zama[3], qu'il n'était pas homme à obéir aux sommations du peuple, que le rôle attribué à Masinissa est invraisemblable, puisque ce roi était alors loin de Scipion. Nous avons montré aussi[4] qu'Hannibal avait de bonnes raisons pour ne pas conduire son armée à Carthage. Appien néglige de dire comment elle y vint, comment elle en sortit, pourquoi les deux cavaleries se trouvèrent en présence dans la région de Zama, à plusieurs journées de la capitale africaine et du camp de Publius. Les combats dont il parle auraient été de véritables victoires pour les Romains. Cependant Polybe ne les mentionne même pas. Il est à croire que ce sont des inventions : à l'une des deux batailles, on

1. *Lib.*, 36 : ἱππομαχία γίγνεται περὶ Ζάμαν (correction assez probable pour Σάμον, qui se lit sur le manuscrit du Vatican).
2. T. II, p. 272.
3. Cela ressort nettement des récits de Polybe et de Tite-Live.
4. P. 244.

aurait rattaché le nom de Zama, qui faisait partie des souvenirs laissés à tous par cette guerre.

Nous écarterons donc le récit d'Appien [1], pour suivre celui de Polybe.

Scipion, sorti de son camp, s'avança à travers le territoire punique. Outré de la perfidie des Carthaginois, il n'acceptait plus de soumissions ; partout, il entrait de force dans les villes et réduisait les populations en esclavage. Il envoya à Masinissa message sur message, l'informant des événements récents et l'invitant à réunir le plus de troupes possible et à venir promptement [2] : preuve qu'il ne se jugeait pas capable de prendre l'offensive contre son redoutable adversaire avant d'avoir reçu des renforts.

Le gouvernement punique pria Hannibal de mettre fin à ces dévastations en marchant aussitôt à l'ennemi. Aux députés qui vinrent à Hadrumète, le général répondit qu'ils eussent à se mêler d'autres affaires et à lui laisser le soin de choisir son heure [3]. Il est probable que ses préparatifs n'étaient pas entièrement terminés : pendant l'armistice, il n'avait sans doute pas pu prendre en pleine liberté toutes les mesures nécessaires. Il

1. Ainsi que d'autres indications de source romaine qui se rapprochent plus ou moins de celles d'Appien. Valerius Antias, cité par Tite-Live (XXX, 29, 6), parlait d'une première bataille gagnée par Scipion : Hannibal y aurait perdu 12 000 soldats tués et 1 700 faits prisonniers. — Dans Zonaras (IX, 14, p. 441, *c-d*), Scipion marche contre Hannibal, dont il a appris les succès sur Masinissa. Hannibal va lui-même au-devant des Romains. Les deux armées restent pendant de nombreux jours l'une en face de l'autre. Puis Scipion feint de retourner vers Utique, pour attirer le général carthaginois. Celui-ci le suit en effet avec ses cavaliers, que Publius attaque tout à coup et qu'il bat; leurs bagages tombent en son pouvoir. — Frontin, *Strat.*, III, 6, 1 : Scipion veut s'emparer de certaines villes, occupées par de fortes garnisons. Il feint de s'enfuir. Hannibal le poursuit, en emmenant même les défenseurs de ces villes, que, sur l'ordre de Publius, Masinissa et les Numides prennent aisément. — Le même, I, 8, 10 : attaque par Minucius Thermus d'un convoi destiné à Hannibal. — Eutrope, III, 22, 2 : Hannibal, vaincu par Scipion dans de fréquents combats, lui demande la paix. Une conférence a lieu : Publius maintient les conditions antérieures, mais exige 100 000 livres d'argent de plus, pour punir la déloyauté des Carthaginois. Cela ne plaît pas à ces derniers, qui ordonnent à Hannibal de combattre.

2. Polybe, XV, 4, 1-3.

3. *Id.*, XV, 5, 1-2.

s'adressa à un parent ou vassal de Syphax[1], appelé par Polybe Τυχαῖος, qui avait les cavaliers les plus renommés de la Libye[2]. Ce chef ne se fit guère solliciter pour venir en aide aux Carthaginois, car il craignait d'être victime de l'ambition de Masinissa, si les Romains l'emportaient. Il amena 2 000 combattants à cheval[3].

Peu de jours après avoir signifié aux députés de Carthage son désir d'agir à sa guise, Hannibal quitta Hadrumète et alla camper près de Zama[4].

Des inscriptions de l'époque romaine nous ont fait connaître l'emplacement de deux villes de l'Afrique septentrionale qui portèrent ce nom. L'une était située à une cinquantaine de kilomètres à vol d'oiseau au Nord-Ouest de Kairouan, au lieu dit Sidi Amor el Djedidi[5], sur un plateau aux pentes plus ou moins fortes, à gauche de l'oued Marouf, rivière qui, prenant ensuite le nom d'oued Nebaane, va se perdre dans un lac voisin de Kairouan. L'autre se trouvait une quarantaine de kilomètres plus à l'Ouest, à Jama[6] (le nom antique s'est conservé); elle occupait un contrefort escarpé, au Nord-Est du djebel Massouge, à gauche de la Siliana, affluent de la Med-

1. Polybe, XV, 3, 5 : Τυχαῖον, ὃς ἦν οἰκεῖος Σόφακος.
2. On peut, si l'on veut, supposer qu'il était le chef des Aréacides, mentionnés par Appien (voir p. 251).
3. Polybe, XV, 3, 5-6.
4. *Id.*, XV, 5, 3. Conf. Tite-Live, XXX, 29, 1 (au texte de Polybe, qu'il copie, il ajoute qu'Hannibal gagna Zama *magnis itineribus*).
5. On y a trouvé l'inscription *C. I. L.*, VIII, 12018, nommant un magistrat de la *colonia Zamensis*. C'est aussi cette Zama, voisine d'Abthugni et de Furnis, que mentionne un document ecclésiastique du IVe siècle de notre ère : voir *C. I. L.*, VIII, p. 1240.
6. *Atlas archéol. de la Tunisie*, fe de Jama, n° 72. A Jama a été découvert le fragment d'inscription *C. I. L.*, VIII, 16442 : « ... Augusta Zama M... [d]evota, etc. » — Cette inscription, a-t-on dit, prouve seulement que le lieu où on l'a recueillie se trouvait sur le territoire d'une ville appelée Zama (Pareti, dans *Atti dell'Accademia delle scienze di Torino*, XLIV, 1910-1, p. 304). Mais le nom actuel, Jama, écarte toute incertitude. D'autre part, la Zama du document ecclésiastique cité à la note précédente n'était certainement pas à Jama, mais s'élevait dans la région de Sidi Amor el Djedidi : il est donc plus que probable qu'elle était située en ce lieu, où l'on a découvert une inscription mentionnant une *colonia Zamensis*.

jerda [1]. La seconde a laissé des ruines plus étendues que la première, ce qui, d'ailleurs, ne prouve pas qu'elle ait été plus importante à l'époque punique. Sur l'inscription découverte à Jama, le nom de Zama est suivi d'une épithète commençant par une M; le reste du mot manque. Le géographe Ptolémée indique en Afrique une Zama la Grande, Ζάμα Μείζων : une des villes appelées Zama devait donc être qualifiée par les Latins de *Maior*, une autre, sans doute, de *Minor*. Si l'un de ces deux mots figurait sur la pierre aujourd'hui mutilée [2], nous pouvons croire que c'était *M*[*aior*] : l'épithète, propre à flatter la vanité des habitants du lieu, eût été bien à sa place sur une dédicace faite par leurs soins, tandis qu'ils auraient vraisemblablement omis le qualificatif *Minor*, si on l'avait appliqué à leur patrie.

D'autre part, une ville nommée *Zama Regia* existait dans la région où se trouve Jama [3]. Il est naturel d'identifier Zama la Royale avec la Zama qui servit de capitale au roi Juba Ier, contemporain de Jules César [4], avec celle aussi qui, vers la fin du second siècle avant notre ère, était, au dire de Salluste, une grande ville, citadelle de la partie du royaume où elle

1. Pour cette question de Zama, voir la carte très claire dressée par Veith, *l. c.*, carte 11, *b* (avec les croquis topographiques en haut et à droite. Conf. notre petite carte à la p. 97 du t. II).

2. Cela ne me paraît pas aussi évident qu'à d'autres. On a cru lire sur l'inscription un O, qui aurait fait partie du mot commençant par M. La présence de cette lettre rendrait plus vraisemblable l'une des restitutions *M*[*ai*]o[*r*], ou *M*[*in*]o[*r*], mais elle est fort incertaine (voir l'annotation au *Corpus*).

3. Table de Peutinger : *Assures* (*sic*) — X — *Zamareigia* (*sic*) — XX — *Seggo* — X — *Avula* — VII — *Autipsidam* — VI — *Uzappa*. Jama est située à environ 26 kilomètres au Nord-Est des ruines d'Assuras et à 23 à vol d'oiseau (33 environ en tenant compte des difficultés du terrain) au Nord-Nord-Ouest de celles d'Uzappa. Si la Table atteste que Zama Regia était dans la même région que Jama, elle n'autorise cependant pas à affirmer qu'elle se soit élevée à Jama même, puisque, comme on le voit, les distances ne concordent pas. Zama Regia fit partie sous le Bas-Empire de la province de Byzacène (*C. I. L.*, VI, 1686), mais cela ne permet pas de l'identifier avec Jama. Nous ignorons en effet si ce lieu appartenait à la Byzacène ou à la Proconsulaire. La limite des deux provinces passait dans le voisinage, car Assuras était en Proconsulaire et Uzappa en Byzacène.

4. *Bell. Afric.*, XCI, 1. Vitruve, VIII, 3, 24. Strabon, XVII, 3, 9.

s'élevait [1]. Salluste affirme que Zama était située en plaine et mieux défendue par l'art que par la nature [2]. Cela ne convient pas aux escarpements de Jama, qu'entoure un pays très raviné, ni davantage au plateau de Sidi Amor el Djedidi, dont les environs immédiats sont assez accidentés [3]. Si l'on ne veut pas rejeter le témoignage d'un ancien gouverneur de l'*Africa nova*, province qui comprenait les deux Zamas actuellement connues, on doit admettre l'existence d'une troisième ville de ce nom [4], située dans quelque plaine de la Tunisie centrale, probablement non loin de Sicca (Le Kef), de Mactaris (Maktar), d'Assuras (Zanfour), d'Uzappa (Ksour Abd el Melek) et de la Zama de Jama [5].

Polybe ne donne qu'une seule indication au sujet de la Zama près de laquelle Hannibal établit son camp. Elle était, dit-il, à cinq journées de marche de Carthage, dans la direction de l'Ouest [6]. Or Sidi Amor el Djedidi se trouve à environ 115 kilomètres au Sud-Sud-Ouest, Jama à 140 kilomètres au Sud-Ouest

1. *Jugurtha*, LVI, 1 : « urbem magnam et in ea parte qua sita erat arcem regni, nomine Zamam ». Une indication de Salluste (*ibid.*, LVI, 3, et LVII, 1) montre que cette Zama n'était pas très éloignée de Sicca (Le Kef) : conf. Veith, p. 619.

2. *Ibid.*, LVII, 1 : « id oppidum in campo situm magis opere quam natura munitum ».

3. Voir Veith, p. 620-1, 628-630 (et les croquis à la carte 11).

4. Telle est l'opinion de M. Veith, p. 621 et suiv. M. Merlin (*Journal des Savants*, 1912, p. 513) est disposé à la partager.

5. Pour Sicca, voir *supra*, n. 1. Pour Mactaris, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1898, p. 276 : inscription mentionnant un curateur commun aux Mactaritani et aux Zamenses Regii. Pour les autres villes, Table de Peutinger, *l. c.* S'appuyant sur cette carte, Toussaint (*Bull. archéol. du Comité*, 1899, p. 187 et 188) suppose et M. Veith (p. 621-4) soutient que Zama Regia était au lieu appelé Henchir Seba Biar, à 13 kilomètres à l'Est de Zanfour, sur le bord d'une plaine, au pied du djebel Massouge (conf. Pareti, *l. c.*, p. 319). Mais, quel que soit le tracé que l'on adopte entre Assuras et Uzappa, on n'arrive pas à faire concorder les chiffres de la Table avec les données du terrain. Il est impossible de tirer une conclusion d'indications certainement inexactes. L'hypothèse la plus vraisemblable serait encore celle qui identifierait Zama Regia avec Jama, si le texte de Salluste ne s'y opposait pas. Contre l'hypothèse de M. Veith, voir Merlin, *l. c.*, p. 512-3.

6. XV, 5, 3 : πόλις ἀπέχουσα Καρχηδόνος ὡς πρὸς τὰς δύσεις ὁδὸν ἡμερῶν πέντε (noter ὡς, qui marque qu'il s'agit d'une indication approximative). Conf. Tite-Live, XXX, 29, 2.

de Carthage. S'il faut choisir entre ces deux lieux, l'orientation et la distance conviennent plutôt à Jama [1].

Dans l'incertitude où nous sommes, il est malaisé de deviner les motifs qui déterminèrent Hannibal à se rendre d'Hadrumète à Zama et à s'arrêter près de cette dernière ville. Polybe néglige de nous dire où était alors Scipion. Parcourait-il la vallée moyenne de la Medjerda? Hannibal, après un temps d'arrêt, pendant lequel il aurait recueilli des informations précises, se proposait-il de marcher contre lui, en longeant un des affluents de droite du fleuve, la Siliana, ou, plus à l'Ouest, l'oued Tessa? Espérait-il le battre avant que Masinissa ne l'eût rejoint? Ou bien Scipion, pillant le territoire punique, s'était-il porté plus loin vers l'Ouest ou le Sud-Ouest? Devant la menace d'Hannibal, résolut-il de hâter sa jonction avec Masinissa en se dirigeant vers la Numidie, à la rencontre du roi? Du massif central tunisien, Hannibal aurait pu l'atteindre soit par une marche vers l'Ouest, si Publius restait de ce côté, soit par une marche vers le Nord-Ouest ou le Nord, si l'ennemi, craignant d'être coupé de sa ligne de retraite, reprenait la direction d'Utique. Ces diverses hypothèses ont été énoncées avec assurance [2]; on pourrait en présenter d'autres, aussi fragiles.

De Zama, dit Polybe, Hannibal fit partir trois espions pour

1. Les avis diffèrent. Par exemple, Mommsen (*Gesammelte Schriften*, IV, p. 36-48 = *Hermes*, XX, 1885, p. 144-156) et Lehmann (*l. c.*, p. 557-8) tiennent pour Jama; Schmidt (*Rheinisches Museum*, XLIV, 1889, p. 397-405; *C. I. L.*, VIII, p. 1240), Filek von Wittinghausen (*Wiener Studien*, XIX, 1897, p. 295), Kahrstedt (p. 562, n. 3), pour Sidi Amor el Djedidi. Veith (p. 627) se décide pour la troisième Zama dont il admet l'existence. — Mentionnons une hypothèse présentée discrètement par le P. Mesnage (*L'Afrique chrétienne*, p. 167-8). Il signale, à quelques kilomètres au Sud-Ouest de Souk el Khemis, une terre appelée actuellement Zama. Elle se trouve dans une vaste plaine (les Grandes Plaines des anciens : v. *supra*, p. 230), à cinq journées à l'Ouest de Carthage. Malheureusement, il n'y a pas de ruines antiques en ce lieu et aucun texte ne permet de supposer qu'une ville de Zama, rendue célèbre par la campagne d'Hannibal, ait existé dans la région des Grandes Plaines. Le rapprochement des noms aurait peut-être quelque valeur s'il ne s'agissait pas d'un mot très court et de structure très simple.

2. Voir en particulier Lehmann, *l. c.*, p. 572-3; Delbrück, p. 396-7; Pareti, p. 312-4; Veith, p. 639-643.

savoir où se trouvait le camp romain et comment il était disposé. Ces hommes ayant été pris, Scipion, loin de les punir, leur permit de tout visiter, sous la conduite d'un tribun militaire; puis il les renvoya à leur général, en les invitant à lui rapporter exactement ce qu'ils avaient observé [1]. Il n'est pas très sûr que l'anecdote soit vraie [2] : elle ressemble d'une manière assez inquiétante à une histoire de trois espions, qui, d'après Hérodote [3], furent traités de même par Xerxès [4]. Polybe ajoute qu'Hannibal, admirant la magnanimité et la confiance dont Scipion venait de faire preuve, conçut le désir de s'entretenir avec lui et chargea un héraut d'aller lui demander s'il y consentirait. Publius donna une réponse favorable; il ajouta qu'il choisirait le lieu et le temps du rendez-vous et en informerait Hannibal [5]. Le lendemain, il fut rejoint par Masinissa, qui amena environ 10000 Numides [6]. Il leva le camp et vint s'établir près de la ville de Margaron [7], dans une bonne position, où il y avait de l'eau en deçà de la portée des traits. Il avertit alors le général carthaginois qu'il était prêt à une entrevue. Hannibal leva le camp à son tour. Il s'avança à une distance de trente stades (un peu plus de cinq kilomètres) des Romains et occupa une colline bien située, quoiqu'il fallût s'éloigner un peu trop pour se procurer de l'eau : inconvénient dont ses soldats souffrirent beaucoup [8]. Ce fut de ces deux camps que Scipion et Hannibal sortirent le lendemain pour conférer [9] et le surlendemain pour combattre.

1. Polybe, XV, 5, 4-7; conf. Tite-Live, XXX, 29, 2-3. Voir aussi Appien, *Lib.*, 39; Zonaras, IX, 14, p. 442, *a* (avec une variante : un seul des espions retourne auprès d'Hannibal; les autres préfèrent rester au camp romain); Valère-Maxime, III, 17, 1 *c*; Polyen, VIII, 16, 8; Eutrope, III, 22, 2.
2. Voir Lehmann, *l. c.*, p. 565-6, 569, et *Neue Jahrbücher*, CLIII, 1896, p. 574-6
3. VII, 146-7.
4. M. Lehmann suppose que cette anecdote fut empruntée par Ennius à Hérodot
5. Polybe, XV, 5, 8-10; conf. Tite-Live, XXX, 29, 5.
6. Polybe, XV, 5, 12; conf. Tite-Live, XXX, 29, 4.
7. Ou Margaros. Polybe, XV, 5, 14 : πρὸς πόλιν Μάργαρον.
8. Polybe, XV, 5, 14; 6, 1-3; conf. Tite-Live, XXX, 29, 9-10.
9. Polybe, XV, 6, 3.

Les modernes appellent cette bataille la bataille de Zama. Parmi les auteurs anciens, il n'en est qu'un qui la désigne ainsi : Cornélius Népos[1], dont l'autorité est médiocre. Cependant le récit de Polybe donne l'impression qu'il s'écoula fort peu de temps entre l'affaire des espions et le moment où Hannibal dressa son camp à proximité de celui de Scipion; que, par conséquent, le Carthaginois fit peu de chemin après son départ de Zama. Lorsque Publius eut été rejoint par Masinissa et eut ainsi accru ses forces de 10 000 hommes, il dut souhaiter un prompt dénouement et marcher sans retard à l'ennemi. Hannibal alla à sa rencontre. Il choisit pour camper, cela est évident, l'emplacement qu'il jugea le meilleur au point de vue stratégique ; quelles que fussent les espérances qu'il pût fonder sur l'entrevue acceptée par Scipion, il n'eût pas conduit ses troupes dans une position désavantageuse, à seule fin d'être exact au rendez-vous fixé.

La bataille fut livrée dans une vaste plaine[2], où se déployèrent deux grandes armées, dont l'une mit en ligne de nombreux éléphants, où les cavaliers purent aisément évoluer et poursuivre les fuyards. Si la Zama que Polybe mentionne est une des deux villes que nous connaissons, il faut chercher le lieu de la lutte à quelque distance de Sidi Amor el Djedidi ou de Jama, dont les alentours ne sont nullement des pays plats[3]. Mais on trouve des plaines à l'Ouest de la Zama orientale (dans la vallée supérieure de la Siliana[4]),

1. *Hannibal*, VI, 3 : « apud Zamam cum eodem [Scipione] conflixit [Hannibal] ». Le scoliaste de Cicéron dit scoliaste de Bobbio s'est servi de Cornélius Népos (édit. Hildebrandt, Leipzig, 1907, p. 112 : à *Pro Sestio*, § 142) : « Hannibal..., congressione aput Zamam facta, superatus a P. Scipione... » (pour l'emploi de Népos par cet auteur, voir Hildebrandt, notes aux pages 108 et suiv.).

2. Le récit de cette bataille par Polybe le prouverait, même s'il ne le disait pas expressément (XV, 14, 8) : τῶν τόπων ἐπιπέδων ὑπαρχόντων. Voir aussi Appien, *Lib.*, 40. Conf. Wittinghausen, p. 302-3; Pareti, p. 315-6; Veith, p. 605-6, 614-5.

3. Wittinghausen, p. 287-9.

4. Il faut ajouter qu'il n'est pas vraisemblable que Scipion ait remonté la vallée de la Siliana jusqu'à cette sorte de cul-de-sac. Toussaint (*Bull. archéol. du Comité*,

et surtout au Nord-Ouest et au Sud-Ouest de la Zama occidentale[1].

La ville près de laquelle Scipion campa est appelée Μάργαρον dans le texte de Polybe, tel qu'il nous est parvenu. Dans Tite-Live, qui a copié Polybe, les manuscrits donnent *Narcara* et le meilleur d'entre eux *Naraggara*[2]. Naraggara était bien un nom de lieu africain : ainsi s'appelait une ville dont les ruines se voient à Sidi Youssef, à la frontière algéro-tunisienne, entre la Medjerda et l'oued Mellègue[3]. Nous pouvons hésiter entre deux hypothèses : ou Tite-Live nous a conservé la vraie leçon de Polybe, qu'un copiste de l'historien grec aurait altérée[4]; ou Μάργαρον, qui était vraiment le nom indiqué par Polybe, a été remplacé arbitrairement par un autre nom[5]. C'est à tort, semble-t-il, qu'on a voulu imputer cette modification supposée à Cœlius, prédécesseur de Tite-Live[6]. D'abord, il n'est pas sûr que Cœlius ait eu recours à Polybe pour le récit de la campagne d'Afrique[7], et il est au contraire certain que Tite-Live s'est servi directement de Polybe dans ce passage[8]. En outre, Cœlius ne connaissait sans doute pas plus Naraggara que Μάργαρον. De même, Tite-Live, auquel on pourrait être tenté d'attribuer cette correction. La petite ville de Naraggara ne dut jamais être célèbre, même aux IIe-IIIe siècles de notre ère, époque de sa

1899, p. 197) a proposé de placer le théâtre de la bataille au Nord-Ouest de la Zama orientale et du djebel Bargou, vers la source de l'oued Miliane. M. Veith (p. 635-6) objecte que, de ce côté, le terrain est ondulé et coupé de ravins

1. Voir Veith, carte 11, *b*.

2. XXX, 29, 9 : « haud procul Naraggara urbe » : *sic* dans le *Puteanus*.

3. Gsell, *Atlas archéol. de l'Algérie*, f° 19 (El Kef), n° 73. Veith, p. 602.

4. Opinion de Lehmann, *Jahrbücher*, XXI Suppl., p. 548, n. 2, et p. 560; Pareti, p. 308-9; Veith, p. 600; etc.

5. Schmidt, *Rhein. Museum*, XLIV, p. 403; Wittinghausen, p. 290; Kahrstedt, p. 563, n. 1; E. Meyer, *Sitzungsberichte der preussischen Akademie*, 1913, p. 708, n. 4.

6. Kahrstedt, p. 171; p. 563, n. 1.

7. Voir p. 202, n. 2.

8. On suppose, il est vrai, qu'après avoir copié Polybe, il a consulté l'ouvrage de Cœlius et qu'il y a pris le nom de Naraggara. Mais il faudrait avoir une raison, si faible fût-elle, de croire que ce nom se lisait dans Cœlius et expliquer pourquoi Tite-Live l'aurait substitué au Margaron de Polybe.

prospérité : il est à croire qu'aux temps des Gracques et d'Auguste, on ignorait à Rome son existence, à supposer qu'elle existât déjà[1]. Il faudrait donc accuser quelque copiste ou lecteur de Tite-Live, un homme qui, soit par sa naissance, soit pour toute autre cause, aurait eu des raisons particulières de connaître Naraggara et aurait introduit ce nom dans un manuscrit.

Même si l'on adopte la première hypothèse, on ne doit pas se hâter de conclure que la bataille fut livrée près de Sidi Youssef[2]. Ce lieu est éloigné de près de 100 kilomètres de Jama, de 140 au moins de Sidi Amor el Djedidi ; à supposer que ni Jama, ni Sidi Amor ne répondent à la Zama de Polybe, il se trouvait certainement à plusieurs journées de marche de cette ville, puisque l'historien compte cinq journées entre Carthage et Zama et qu'il y en avait environ huit entre Carthage et Naraggara[3]. Il conviendrait donc de chercher notre Naraggara, non à Sidi Youssef, mais bien plus à l'Est[4]. L'exemple de Zama, pour n'en point citer d'autres, prouve qu'en Afrique, comme partout, il y avait des localités homonymes.

Nous rencontrons dans Appien une indication topographique qui a peut-être plus de valeur que le reste de son récit. Hannibal, dit-il[5], avait eu l'intention d'établir son camp sur une colline voisine de la ville de Κίλλα. Mais, Scipion l'ayant occupée avant lui, il dut passer la nuit qui précéda la bataille au milieu d'une plaine aride ; il y fit creuser des puits, d'où l'on

1. Comme le fait remarquer M. Veith, p. 600, n. 2.

2. Opinion de Tissot, II, p. 380-1 ; Lehmann, *l. c.*, p. 558-561, et *Neue Jahrbücher*, CLIII, 1896, p. 573-4, 576 ; Veith, p. 599 et suiv., carte 14 ; etc. M. Veith croit que la bataille fut livrée dans une vaste plaine parcourue par l'oued Mellègue, au Nord de cette rivière et au Sud de Sidi Youssef.

3. Distantes d'environ 220 kilomètres.

4. C'est dans le voisinage de la Zama mentionnée par Polybe que de nombreux savants placent Margaron ou Naraggara : Mommsen, *Gesammelte Schriften*, IV, p. 47 ; Schmidt, *Rhein. Museum*, XLIV, p. 403, et *C. I. L.*, p. 1599 ; Gsell, *Atlas*, *l. c.* ; Wittinghausen, p. 298 ; Kahrstedt, p. 563, n. 1 ; etc.

5. *Lib.*, 40.

ne tira qu'une eau trouble[1]. Nous ne savons malheureusement pas où était cette ville[2]. On a voulu l'identifier[3] avec un lieu dont les habitants s'appelaient à l'époque romaine *Chellenses Numidae*[4] et qui était sans doute situé dans la plaine des Zouarines[5], à une quarantaine de kilomètres au Sud-Ouest de Jama. Mais la ressemblance des noms n'est pas très frappante : *Chellenses* pourrait être une mauvaise orthographe, pour *Cellenses*[6], de *Cellae*[7] (greniers à blé), terme purement latin, qui a été naturellement introduit dans l'onomastique de l'Afrique septentrionale sous la domination romaine, longtemps après la bataille. De plus, contrairement à l'assertion d'Appien, la plaine des Zouarines abonde en sources[8].

Le même écrivain[9] et Cornélius Népos[10] mentionnent la distance qui aurait séparé le champ de bataille de la ville d'Hadrumète et qu'Hannibal, affirment-ils, parcourut, après sa défaite, à fond de train, en deux jours et en deux nuits. Mais ils ne s'accordent pas. Selon Appien, cette distance aurait été d'environ 3 000 stades (532 kilomètres) ; selon Népos, d'environ 300 milles (près de 450 kilomètres) : ce qui nous reporterait approximativement vers Sétif et Constantine. Les deux chiffres sont aussi faux l'un que l'autre. D'abord aucun homme, si robuste soit-il, ne peut en 48 heures faire à cheval de tels parcours[11], surtout après une journée de fatigues et d'émotions

1. Zonaras (IX, 14, p. 442, *b*) donne les mêmes détails, mais il ne mentionne pas la ville.
2. M. Pareti (p. 317) propose de corriger Κίλλα en Σίκκα (Sicca, aujourd'hui le Kef). Il n'y a aucune raison d'adopter cette conjecture.
3. Tissot, II, p. 583 ; Cagnat, *Archives des missions*, 3e série, XI, 1885, p. 150-1. *Contra* : Schmidt, au *C. I. L.*, VIII, p. 1561.
4. *C. I. L.*, VIII, 16352.
5. Où a été trouvée l'inscription mentionnant ces *Chellenses* : c'est une borne.
6. Conf., par exemple, *C. I. L.*, VIII, 4964 : *Marchella*, pour *Marcella*.
7. Conf. Schmidt, *l. c.*
8. Schmidt, *l. c.* Veith, p. 635.
9. *Lib.*, 47.
10. *Hannibal*, VI, 3.
11. Veith, p. 631.

intenses. Puis il est impossible d'admettre que la bataille ait été livrée si loin de Zama, située à cinq journées de Carthage, si loin des bases d'opérations de Scipion et d'Hannibal; d'expliquer pourquoi le Romain serait allé chercher au cœur de la Numidie Masinissa, que, selon Polybe, il avait appelé à lui et qui vint en effet le rejoindre. D'autre part, Sidi Amor el Djedidi est à 90 kilomètres et Jama à environ à 140 kilomètres de Sousse (Hadrumète). Franchir l'une ou l'autre distance en deux jours et deux nuits n'eût pas été un *raid* extraordinaire : sept ans plus tard, Hannibal aurait, d'après Tite-Live, qui copie sans doute Polybe, fait à cheval une cinquantaine de lieues en 13 ou 14 heures[1]. Ces textes de Népos et d'Appien ne peuvent rien nous apprendre sur le lieu de la bataille[2].

Du reste, cette bataille ayant eu pour théâtre une grande plaine, le manque de données topographiques précises ne nuit guère à l'intelligence des manœuvres exécutées par les deux armées.

La date est aussi incertaine que le lieu[3]. Dion Cassius[4] parlait d'une éclipse totale du soleil qui serait survenue avant le

1. Voir t. II, p. 278, n. 2.

2. M. Veith (p. 601-2) rejette les distances indiquées par Népos et Appien, mais il croit que la durée du parcours est exacte. En deux jours et en deux nuits, dit-il, un cavalier, accomplissant un raid dans les mêmes conditions qu'Hannibal, peut couvrir 200-240 kilomètres. Cela cadre avec l'hypothèse qui place la bataille dans la région de Sidi Youssef. Il n'est guère besoin d'ajouter que ce n'est pas une preuve à l'appui de cette hypothèse. — Si Hannibal s'enfuit à Hadrumète, et non à Carthage, il n'en faut pas conclure que la première de ces villes ait été plus rapprochée du champ de bataille (comme le veut M. Kahrstedt, p. 563, n. 1). Il s'en alla par où il était venu, par où il savait que la route était libre. D'ailleurs tenait-il à se faire auprès des Carthaginois le messager de sa défaite ?

3. Les opinions des savants sont très diverses. Vers le printemps de 202 : Mommsen, *Histoire romaine*, trad. Alexandre, III, p. 246, n. 1. En mai ou au début de juin : Kahrstedt, p. 569, n. 1. En juillet ou en août : Zielinski, p. 74. En été : Matzat, *Römische Zeitrechnung*, p. 170. A la fin de l'été : Lehmann, *Jahrbücher*, XXI Suppl., p. 561. En septembre : Faltin, dans Neumann, *Das Zeitalter der punischen Kriege*, p. 550, n. 5. En automne : Weissenborn, édit. de Tite-Live, note à XXX, 29, 1. En octobre : Pareti, p. 323-4; Cavaignac, dans *Klio*, XIV, 1914, p. 41. A la fin de novembre ou au début de décembre : Lenschau, dans *Real-Encyclopädie*, VII, p. 2344. Vers le mois de mars de l'année 201 : Varese, *Cronologia romana*, I, p. 54.

4. *Apud* Zonaras, IX, 14, p. 442, c : ὅτι ὁ ἥλιος σύμπας ἐξέλιπε.

combat et aurait beaucoup effrayé les Carthaginois. L'éclipse du 19 octobre 202, à laquelle on a voulu rapporter cette mention, fut insignifiante dans l'Afrique du Nord[1] : Dion ne nous a transmis qu'une légende. Le récit de Polybe permet de supposer que la campagne dura peu, quelques semaines à peine. Il nous apprend qu'au début de cette campagne, Scipion invita Masinissa à le rejoindre le plus rapidement possible et que la bataille fut livrée presque aussitôt après l'arrivée du roi. Publius avait, autant qu'il semble, quitté son camp du promontoire vers le début d'avril[2]; il aurait donc vaincu Hannibal vers la fin du printemps[3]. Pourtant, selon Tite-Live, l'année aurait été beaucoup plus avancée. Très peu de temps après la bataille de Zama, les Romains auraient mis en déroute le prince numide Vermina, lors des Saturnales, c'est-à-dire au mois de décembre du calendrier officiel romain. Il est vrai que les indications relatives à Vermina sont fort suspectes[4]. Mais il y a tout lieu d'admettre que la paix, demandée par les Carthaginois après leur défaite, ne fut conclue qu'en 201, lorsque les nouveaux consuls étaient déjà en charge. Cela ne s'explique guère si la victoire de Scipion avait été remportée en mai ou en juin de l'année précédente. Faut-il donc la reculer jusqu'à l'automne? Car il n'est guère vraisemblable[5] qu'Hannibal soit parti d'Hadrumète au plus fort des chaleurs. Plusieurs mois se seraient écoulés entre l'appel très pressant de Publius et la venue de Masinissa, entre le commencement des pillages de Scipion et la

1. Ginzel, *Spezieller Kanon der Sonnen- und Mondfinsternisse*, p. 189.

2. V. *supra*, p. 246, n. 1.

3. Le livre XV de Polybe comprenait les événements qui se passèrent dans la seconde année de la 144e Olympiade (été de 203-été de 202). Or c'était dans ce livre que l'historien racontait successivement l'attentat contre les députés romains, la reprise des hostilités, la bataille, les conditions imposées aux Carthaginois lors de la seconde entrevue de Tunis.

4. V. *infra*, p. 282-5. De même celles qui concernent la prétendue expédition du consul Claudius : si elles étaient exactes, elles nous forceraient à reculer la bataille assez tard dans l'année 202 : voir p. 280.

5. Malgré les observations présentées plus haut, p. 44, n. 3.

décision prise par Hannibal de marcher contre lui ; cependant le général carthaginois aurait dû profiter du long retard de Masinissa pour attaquer les Romains[1]. Il nous paraît impossible d'élucider cette question.

L'entrevue de Publius et d'Hannibal est-elle un fait historique[2]? On savait évidemment la vérité là-dessus dans la maison des Scipions, dont Polybe fut un des familiers. Or il n'émet aucun doute sur la réalité de cette célèbre rencontre, mentionnée aussi par d'autres historiens[3]. Quant aux véritables raisons de la démarche d'Hannibal, elles ne furent probablement pas celles que Polybe indique[4]. Une défaite pour les Carthaginois, incapables désormais de constituer de nouvelles armées, c'était l'obligation de se soumettre aux conditions qu'il plairait à Rome de leur imposer. Une victoire n'eût assuré que la libération de leur territoire africain. Ne pouvait-on pas essayer d'obtenir ce résultat sans risques, ni pertes, de conclure un traité qui ne détruisît pas la puissance militaire de Carthage et laissât l'espoir d'une revanche plus ou moins prochaine? Hannibal crut sans doute que sa renommée était assez grande pour inspirer à Scipion la crainte de se mesurer avec lui et de s'exposer à un désastre irrémédiable (car une retraite de l'armée romaine vers le littoral eût été bien difficile). Publius,

1. Notons aussi que le gouvernement punique ne dut pas attendre très longtemps pour demander à Hannibal de mettre un terme aux pillages de Scipion : or Polybe dit qu'Hannibal entra en campagne peu de jours après avoir reçu les députés chargés de lui exprimer ce désir.

2. Ce que contestent Ihne, *Römische Geschichte*, II, 2e édit., p. 413, n. 1 (il est disposé à croire que c'est une invention d'Ennius), Lehmann (*l. c.*, p. 561-5, et *Neue Jahrbücher*, CLIII, 1896, p. 574) et Delbrück (*l. c.*, p. 396).

3. Outre Tite-Live, qui dépend de Polybe, voir Cornélius Népos, *Hannibal*, VI, 2; Appien, *Lib.*, 39 (Scipion se montre fort peu accommodant et les interlocuteurs se quittent en se menaçant); Zonaras, IX, 14, p. 442, *a-b* (cet auteur mêle les négociations qui auraient été entamées par l'intermédiaire de Masinissa et l'entrevue d'Hannibal et de Scipion : choses distinctes selon Appien, *Lib.*, 37 et 39); Plutarque, *Flamininus*, 21.

4. Tite-Live (XXX, 29, 6) dit qu'il ignore si Hannibal demanda l'entrevue de sa propre initiative ou d'après les instructions du gouvernement de Carthage. Valerius Antias (XXX, 29, 7) prétendait qu'Hannibal était venu au camp de Scipion en qualité de député et accompagné de dix autres députés.

de son côté, n'était pas assez certain de vaincre pour refuser même d'entendre des propositions de paix.

Les généraux ne prirent avec eux que quelques cavaliers. Ceux-ci s'arrêtèrent bientôt et, seuls, deux interprètes assistèrent à la conférence[1]. Hannibal déclara que sa patrie était prête à abandonner définitivement à Rome l'Espagne, la Sicile, la Sardaigne et les autres îles situées entre l'Italie et l'Afrique. Ces conditions étaient moins défavorables aux Carthaginois que celles qu'ils avaient acceptées, qu'ils avaient même implorées du Sénat et du peuple romain, avant de rompre la trêve : ils n'étaient plus disposés à livrer leur flotte de guerre, ni à payer une lourde indemnité. Leur perfidie devait-elle donc être récompensée? Publius repoussa cette prétention; il exigea que Carthage se remît à la discrétion de Rome. L'entretien en resta là[2].

VIII

Dès l'aurore du jour suivant[3], les deux armées se rangèrent en ordre de bataille[4].

Il se peut qu'Hannibal ait eu à peu près 50 000 hommes, chiffre indiqué par Appien[5]. Dans ce nombre, il y avait, selon Polybe, environ 12 000 mercenaires[6] ligures, gaulois, baléares et maures[7], probablement tous recrutés par son frère Magon,

1. Polybe, XV, 6, 3; conf. Tite-Live, XXX, 30, 1. Pourquoi Hannibal et Scipion ne conversèrent-ils pas en grec? Le Carthaginois connaissait bien cette langue et il en était sans doute de même du Romain. On nous dit même qu'Hannibal savait le latin : Zonaras, VIII, 24, p. 411, *d*.

2. Polybe (XV, 6-8) a refait les discours d'Hannibal et de Scipion. Tite-Live a abondamment développé cette matière.

3. Polybe, XV, 9, 2. Quelques jours après, selon Cornélius Népos, *Hannibal*, VI, 2.

4. Sur la bataille de Zama, voir, entre autres, Lehmann, *Jahrbücher*, XXI Suppl-573.-601; Delbrück, *Gesch. der Kriegskunst*, I, 2e édit., p. 382-406; Veith, p. 615-664; Kahrstedt, p. 564-6.

5. *Lib.*, 40. Voir t. II, p. 339, n. 6; p. 343.

6. XV, 11, 1.

7. Polybe, *l. c.*; conf. Tite-Live, XXX, 33, 5. Appien, *l. c.*

de 206 à 203[1]. Son infanterie comprenait encore des Carthaginois et des Libyens, sujets de Carthage[2], — une bonne partie de ces deux contingents avait dû être enrôlée par Asdrubal, fils de Giscon; — enfin les troupes qu'il avait lui-même amenées d'Italie en Afrique[3] : des vétérans espagnols et africains, survivants de l'armée sortie de Carthagène seize ans plus tôt, des Gaulois, recrutés dans l'hiver de 218-217, et des Italiens[4]. On a vu[5] que, manquant de cavaliers, il en avait obtenu 2 000 d'un chef numide, qui les avait conduits à Hadrumète. Il disposait aussi d'un corps de cavaliers carthaginois[6] et peut-être d'autres Numides, fournis par des princes alliés[7]. Il avait plus de 80 éléphants[8].

Masinissa, dit Polybe[9], était venu au camp de Scipion avec environ 6 000 fantassins et 4 000 cavaliers. Appien[10] mentionne un autre chef numide, Dacamas, qui aurait mis au service des

1. Voir t. II, p. 366, n. 10; p. 375, n. 2; p. 377, n. 9; p. 381, n. 6.
2. Polybe, XV, 11, 2; conf. Tite-Live, *l. c.* Appien, *l. c.*
3. Polybe, *l. c.*; conf. Tite-Live, XXX, 33, 6 (pour ce passage, voir t. II, p. 387 n. 1). Appien, *l. c.*
4. Aux indications de Polybe, qu'il reproduit, Tite-Live (XXX, 33, 5) ajoute, d'après un autre auteur, la mention d'une légion de Macédoniens, *Macedonum legionem*. Il dit ailleurs (XXX, 26, 3; 42, 4 et 6) que Sopater avait été envoyé par le roi Philippe en Afrique, avec 4 000 hommes et de l'argent, pour aider les Carthaginois. Mais il n'y a aucune raison de croire que Philippe, ayant conclu la paix avec Rome en 205, ait soutenu Carthage dans les années qui suivirent. C'est là une invention, destinée à justifier la guerre que les Romains firent bientôt après au roi de Macédoine (conf. Tite-Live, XXXI, 1, 10). Frontin (*Strat.*, II, 3, 16) et Silius Italicus (XVII, 414 et suiv.), qui mentionnent aussi ces Macédoniens, dépendent de Tite-Live.
5. P. 255.
6. Polybe, XV, 11, 3; 12, 5; conf. Tite-Live, XXX, 33, 7 et 16.
7. Quoiqu'il ne faille pas se fier aux indications d'Appien. V. *supra*, p. 251, pour les princes indigènes qui seraient venus rejoindre Hannibal à Hadrumète et pour le corps de 4 000 cavaliers, formé avec les chevaux des déserteurs que le général aurait fait massacrer. Appien (*Lib.*, 44) mentionne, dans l'armée punique, un chef numide, appelé Massathès.
8. Polybe, XV, 11, 1; conf. Tite-Live, XXX, 33, 4. Ce chiffre, qui se retrouve dans Appien (*Lib.*, 40), a paru trop élevé : Lehmann, p. 574, n. 1, et p. 579; Delbrück, p. 392; Veith, p. 680-1. Il est pourtant certain que Scipion redoutait fort l'attaque des éléphants : l'ordre de bataille qu'il adopta le prouve. Ces animaux devaient donc être nombreux.
9. XV, 5, 12.
10. *Lib.*, 41.

Romains 600 cavaliers. Il affirme[1] que Publius avait à peu près 23 000 fantassins et 1 500 cavaliers romains et italiens. Ce dernier chiffre est bien faible[2] et d'ailleurs inconciliable avec une assertion du même écrivain : Appien prétend[3] que Scipion, ayant placé aux deux ailes la cavalerie numide et en arrière la cavalerie italienne, garda auprès de lui 2 300 cavaliers, dont 300 sont qualifiés expressément d'Italiens.

En somme, les textes nous renseignent mal sur les effectifs des deux armées. Cependant, d'après ce que nous savons de la bataille, il n'est pas douteux que Scipion n'ait eu plus de cavalerie qu'Hannibal. Au contraire, l'infanterie carthaginoise l'emportait en nombre[4], quoique sa supériorité à cet égard ait été peut-être exagérée par Appien[5].

Nous avons deux récits assez développés de la bataille de Zama : celui de Polybe[6], qui a été suivi par Tite-Live[7], et celui d'Appien[8]. Ils diffèrent beaucoup. Le récit d'Appien, emprunté à un chroniqueur romain dont le nom reste inconnu, est confus et plein d'invraisemblances[9]. Des combats singuliers entre

1. *Lib.*, 41.
2. Conf. Veith, p. 673.
3. *Ibid.*
4. Cela ressort d'une indication de Polybe : v. *infra*, p. 277.
5. Même si l'on savait avec combien d'hommes Scipion avait débarqué en 204 (conf. p. 208), cela ne permettrait guère de dire combien il en commandait à Zama, puisque l'on ignore les pertes qu'il avait subies dans l'intervalle, les renforts qu'il avait pu recevoir, l'importance des forces qu'il avait laissées près d'Utique.
6. XV, 9-16.
7. XXX, 32-35. Tite-Live a inséré plusieurs courtes additions d'après d'autres sources. — Frontin, *Strat.*, II, 3, 16, dépend de Tite-Live.
8. *Lib.*, 40-48.
9. En voici un résumé. Pour l'ordre de bataille d'Hannibal, Appien concorde avec Polybe, sauf un détail : le général, placé au centre de son armée, aurait eu avec lui 4 000 cavaliers, prêts à l'accompagner sur les points menacés. Scipion dispose son infanterie sur trois lignes, en mettant les compagnies les unes derrière les autres, de manière à ménager des couloirs. En avant du front, il place des gens munis d'épieux qui, pour la plupart, sont ferrés et qui doivent être lancés contre les éléphants. Ordre est donné d'esquiver ces animaux, de les attaquer de flanc en les couvrant de javelots et, s'il est possible, de leur couper les tendons des jambes. Les cavaliers numides, dont les montures sont habituées à la vue et à l'odeur des éléphants, forment les ailes, l'aile droite étant com-

Publius et Hannibal, Hannibal et Masinissa rappellent les luttes des héros de l'Iliade. On a supposé que ce sont là des inventions du poète Ennius, qui célébra la victoire de Scipion dans ses *Annales* et très probablement aussi dans un autre

mandée par Lælius (la suite du récit nous apprend que Masinissa s'y trouve aussi), l'aile gauche par Octavius. Au contraire, les cavaliers italiens sont placés à l'arrière de l'armée ; ils s'avanceront par les couloirs, après que l'infanterie aura soutenu le premier choc des éléphants. A chacun de ces cavaliers est adjoint un homme portant de nombreux javelots. Comme Hannibal, Scipion se met au centre, avec 2 300 cavaliers [Appien n'explique pas comment ces forces importantes de cavalerie se seraient insérées au milieu des trois lignes que formait chacune des deux armées]. — L'action commence par l'attaque des éléphants. La cavalerie numide entoure et accable de traits ceux qui sont aux extrémités; leurs cornacs, se voyant incapables de les maîtriser, les poussent hors du champ de bataille. Les autres causent de grosses pertes à l'infanterie romaine, que son armement rend peu agile. Alors Scipion fait avancer les cavaliers italiens, armés à la légère, leur ordonne de descendre de leurs chevaux effrayés et de lancer des javelots sur les éléphants. Lui-même pose pied à terre et blesse une de ces bêtes. Il rend ainsi courage à ses soldats; les éléphants, atteints de tous côtés, se retirent. Ainsi finit la première phase de la bataille. — L'aile droite des Romains met en fuite les Numides, dont le chef, Massathès, est tué par Masinissa. Hannibal accourt de ce côté et fait reprendre l'offensive. L'aile gauche se trouve engagée dans une lutte violente contre des Gaulois et des Ligures [qui, selon les indications données précédemment par Appien, constituent la première ligne de l'armée punique, mêlés à des Maures et à des Baléares]. Scipion envoie à la rescousse le tribun Thermus et des soldats d'élite. Hannibal se porte au secours des Gaulois et des Ligures, avec les Carthaginois et les Libyens de la seconde ligne. A cette vue, Publius amène, lui aussi, sa seconde ligne. Une bataille acharnée, longue, indécise, se livre sous les yeux des deux généraux. Pour en finir, ils se précipitent l'un vers l'autre : de leur sort dépendra le sort de tous. Ils lancent en même temps leurs javelots. Celui de Scipion atteint le bouclier d'Hannibal, celui d'Hannibal, le cheval de Scipion. Publius, renversé, monte aussitôt sur un autre cheval et lance un nouveau trait, qui manque son but. Masinissa vient le rejoindre. Les Romains, animés par l'exemple d'un chef qu'ils voient combattre comme un simple soldat, pressent plus vivement les ennemis et les mettent en fuite. Malgré ses objurgations, Hannibal ne peut arrêter la déroute. — Il fait alors avancer ses vétérans d'Italie, qui ne sont pas encore intervenus. Il espère profiter du désordre des troupes de Scipion, dispersées à la poursuite des fuyards. Mais les Romains comprennent son dessein et se rallient. N'ayant plus de javelots, les deux infanteries se frappent avec leurs glaives. C'est un affreux carnage. Enfin les vieux soldats d'Hannibal sont mis en déroute à leur tour. — Tandis qu'il s'enfuit, Hannibal aperçoit un gros de Numides. Il court à eux et les entraîne contre ceux qui poursuivent ses troupes vaincues. Il se heurte aux Massyles. Un combat singulier s'engage entre leur roi Masinissa et le général carthaginois. Ce dernier, comme dans le duel précédent, pare un javelot avec son bouclier et abat le cheval de son adversaire. Masinissa se relève et, à pied, s'élance vers Hannibal, à travers une grêle de traits, qu'il reçoit sur son bouclier en peau d'éléphant. Il arrache un de ces javelots et vise le Barcide, qu'il manque encore. Pendant qu'il en arrache un autre, il est blessé au bras et se retire un peu à l'écart. Scipion accourt, craignant pour le roi. Mais Masinissa a déjà bandé

ouvrage[1] : la légende épique forgée par un disciple d'Homère serait bientôt devenue de l'histoire[2]. Le récit de Polybe est le seul dont il faille tenir compte[3]. Si nous pouvons regretter

sa plaie et il est retourné dans la mêlée sur un autre cheval. La lutte reprend avec un nouvel acharnement, car les soldats sont excités par la présence de leurs chefs. En ce moment, Hannibal voit sur une colline des Espagnols et des Gaulois. Il se dirige vers eux, pour les ramener. Mais les siens croient qu'il prend la fuite; ils cessent de combattre et se sauvent éperdument dans toutes les directions. Les Romains, qui ne devinent pas non plus les intentions du général ennemi, les poursuivent en rompant les rangs. Hannibal revient de la colline avec ceux qu'il est allé chercher. Scipion, ralliant promptement ses soldats, lui oppose des forces supérieures et remporte sans peine la victoire. — Après l'échec de ce dernier effort, Hannibal désespère de tout et ne pense plus qu'à fuir. De nombreux cavaliers se lancent derrière lui. Masinissa surtout le presse, malgré la douleur que lui cause sa blessure, car il brûle de l'amener prisonnier à Scipion. Hannibal échappe à la faveur de la nuit. Avec vingt cavaliers, qui, grâce à la vitesse de leurs montures, ont pu galoper à ses côtés, il entre dans une ville appelée Thon. Mais il apprend que beaucoup de cavaliers bruttiens et espagnols s'y sont réfugiés. Il craint une trahison. Il repart donc en secret, accompagné d'un seul homme dont il est sûr, et gagne Hadrumète. — Scipion brûle une partie du butin et distribue le reste aux troupes, sauf 10 talents d'or, 2 500 talents d'argent et de l'ivoire travaillé, qu'il envoie à Rome avec les prisonniers de marque.

1. Le *Scipio*, dont Aulu-Gelle (IV, 7, 3-5 = Ennius, Vahlen, 2e édit., *Varia*, 13) cite ce vers :

Quaque propter Hannibalis copias considerat.

2. Cœlius avait beaucoup étudié Ennius (voir Fronton, *Lettres à Marc-Aurèle*, IV, 3, p. 62, édit. Naber). Nous avons dit (p. 237, n. 1) qu'un fragment de cet historien pourrait se rapporter à un combat entre Hannibal et Masinissa, raconté de la même manière que dans Appien. Cela ne prouverait pas, du reste, que le récit d'Appien ait été emprunté tout entier à Cœlius. Il n'était certainement pas identique à celui de Dion (voir note suivante) : or il est permis de supposer que Cœlius fut la source de Dion (conf. p. 202).

3. Zonaras (IX, 14, p. 442, *c-d*) paraît avoir tronqué le récit de Dion. Il donne de la première phase du combat, l'attaque des éléphants, une courte description qui se rapproche plus de celle de Polybe que de celle d'Appien. Puis, après s'être contenté de dire que les Carthaginois résistèrent pendant quelque temps, il ajoute qu'ayant été attaqués à revers par les cavaliers de Masinissa et de Lælius, ils s'enfuirent tous et périrent pour la plupart. Hannibal, poursuivi très vivement par Masinissa, qui allait l'atteindre, détourna un peu son cheval, de telle sorte que le roi, dans son élan, le dépassa; il le blessa alors dans le dos et put s'échapper avec quelques-uns des siens. — Eutrope (III, 23), très bref, ne donne aucune indication qui soit à retenir. Il s'en fallut de peu, dit-il, qu'Hannibal ne fût pris. On recueillit dans son camp 20 000 livres d'argent, 80 d'or et un grand nombre d'objets précieux. — Aucun détail sur la bataille dans Cornélius Népos (*Hannibal*, VI, 3). Il prétend (*ibid.*, 4) que, pendant sa fuite, Hannibal échappa à une embuscade, dressée par des Numides qui s'étaient enfuis avec lui. — C'est une bataille homérique que raconte Silius Italicus (XVII, 385-617), mais avec des épisodes différents de ceux que nous trouvons dans Appien.

qu'il ne nous donne pas tous les détails désirables, rien ne prouve qu'il contienne de graves erreurs[1].

Hannibal rangea sur le front de son armée les éléphants; par derrière, les mercenaires; au delà, sur une deuxième ligne, les Libyens et les Carthaginois; enfin, à un intervalle de plus d'un stade (à environ 200 mètres), les vétérans d'Italie, au milieu desquels il se plaça. La cavalerie forma les ailes : à gauche, les alliés numides; à droite, les Carthaginois[2].

Quel était le plan d'Hannibal? Nous ne pouvons naturellement présenter à ce sujet que des hypothèses[3]. L'infériorité numérique de sa cavalerie ne lui eût pas permis de s'en servir tenter d'envelopper l'armée romaine. Il ne lui attribua, semble-t-il, qu'un rôle secondaire : occuper les cavaliers ennemis et, si ceux-ci, comme il était à prévoir, avaient le dessus, se retirer devant eux, les entraîner loin de la bataille[4], pendant le temps qui paraissait nécessaire pour écraser l'infanterie de Scipion; après quoi, un retour offensif de ces cavaliers eût pu être repoussé sans peine. Il fallait donc vaincre vite les fantassins romains. Pourtant Hannibal, sachant que sa propre infanterie était composée d'éléments disparates et de valeur inégale, ne voulut pas la jeter d'un seul coup dans la mêlée. Puisqu'il avait l'avantage du nombre, il résolut de livrer plusieurs combats successifs, en n'engageant chaque fois qu'une partie de ses forces. Après avoir été rompue par une charge d'éléphants, l'infanterie ennemie devait être attaquée par les mercenaires, placés en première ligne; puis, déjà très éprouvée, elle aurait à lutter contre les Africains de la seconde ligne. Quant à la troisième ligne, formée de ses meilleurs

1. Comme l'ont soutenu Delbrück et Lehmann; réfutés par Veith, p. 657-660 (voir aussi Kahrstedt, p. 566, n. 1).

2. Polybe, XV, 11, 1-3 et 6.

3. Voir les réflexions de Polybe, XV, 16, 2-4. Conf. Veith, p. 648-651.

4. Polybe ne dit pas que la fuite de la cavalerie d'Hannibal ait été volontaire. Des auteurs modernes ont admis cette hypothèse : Lehmann, p. 592 et 614 Delbrück, p. 383; Veith, p. 649, 655, 656; Kahrstedt, p. 564.

soldats[1], Hannibal ne la ferait donner qu'à la fin de l'action, pour achever les Romains épuisés; jusque-là, il la maintiendrait à quelque distance en arrière, prête toutefois à intervenir si Publius essayait de jeter sa cavalerie ou une partie de son infanterie sur les flancs des troupes engagées dans la lutte[2], prête aussi à faire comprendre à ces troupes que, derrière elles, il y avait des pointes d'épées pour les recevoir, si elles lâchaient pied.

Scipion disposa sa grosse infanterie sur trois lignes[3] : *hastati, principes, triarii*, en mettant entre ces lignes et entre les compagnies (manipules) qui composaient chaque ligne les intervalles d'usage. Mais il renonça à l'ordonnance usuelle en quinconce : au lieu de placer les compagnies de la seconde ligne en arrière des intervalles de la première, il les rangea derrière celles des hastats. Il adopta certainement la même disposition pour les triaires, quoique Polybe ne le dise pas. Ainsi furent ménagés des couloirs perpendiculaires au front et aux deux espaces qui séparaient les trois lignes. Cet ordre de bataille était destiné à parer à l'attaque des éléphants[4]. Dans les intervalles de la première ligne furent placés des soldats armés à la légère (vélites). Ils devaient commencer le combat. S'ils étaient refoulés par les éléphants, les plus agiles, dans leur rapide retraite, suivraient les couloirs et passeraient à l'arrière; ceux que les animaux serreraient de près se réfugieraient à droite et à gauche des couloirs, dans les espaces ménagés entre les lignes[5]. A l'aile gauche, fut placé Lælius,

1. Tite-Live (XXX, 33, 6, et 35, 9) croit à tort qu'Hannibal les plaça en dernière ligne parce qu'il se méfiait d'eux. Il a mal lu Polybe (XV, 11, 2, et 16, 4).

2. Voir Lehmann, p. 589; Veith, p. 700.

3. C'est, croyons-nous, la seule explication plausible du texte de Polybe, XV, 9, 7 : ainsi l'a compris Tite-Live (XXX, 32, 11 ; conf. Frontin, *Strat.*, II, 3, 16 : « triplici acie »); voir aussi Appien, *Lib.*, 41 : ἐς τρεῖς τάξεις. MM. Lehmann et Delbruck soutiennent qu'il y avait seulement deux lignes, que les triaires faisaient partie de la seconde, comme les princes : opinion réfutée par M. Veith, p. 689.

4. Conf. t. II, p. 411.

5. Polybe, XV, 9, 7 et 9-10.

avec la cavalerie italienne; à l'aile droite, Masinissa, avec tous les Numides qu'il commandait[1] (par conséquent, si Polybe ne se trompe pas, avec ses fantassins, comme avec ses cavaliers[2]).

Le plan de Scipion assignait sans doute à la cavalerie la double tâche qu'elle sut remplir : dégarnir d'abord les ailes ennemies, soit en détruisant sur place les cavaliers qui les formaient, soit en les mettant en fuite et en les poursuivant au loin, de manière à les rendre incapables d'une intervention nouvelle; puis tomber sur les flancs et les derrières de l'infanterie d'Hannibal. Cependant, l'infanterie romaine devait tenir bon contre des forces supérieures. Nous sommes peu disposé à croire[3] que Scipion ait eu l'intention de renouveler le double mouvement tournant qui lui avait réussi aux Grandes Plaines[4], c'est-à-dire de faire passer les princes et les triaires à droite et à gauche des hastats et de les jeter sur les flancs de l'infanterie carthaginoise. Il n'avait pas trop de tous ses fantassins pour résister aux attaques de front qu'il allait subir.

Après les exhortations que les généraux adressèrent ou chargèrent leurs lieutenants d'adresser aux troupes, les cavaliers numides des deux armées préludèrent à la bataille par des escarmouches. Puis Hannibal donna l'ordre de faire avancer les éléphants. Effrayés par le bruit des trompettes qui sonnaient de toute part, quelques-uns d'entre eux reculèrent et se jetèrent sur les Numides formant l'aile gauche de l'armée punique. Masinissa profita aussitôt du désordre qu'ils causèrent pour mettre ces Numides en fuite. Le reste des éléphants, étant tombés sur les vélites, firent d'abord beaucoup de mal, non sans avoir

1. Polybe, XV, 9, 8 : μετὰ πάντων τῶν ὑφ' ἑαυτὸν ταττομένων Νομάδων.

2. On se demande cependant ce que les fantassins purent faire à l'aile droite, après que Masinissa eut mis en fuite les cavaliers de l'aile gauche carthaginoise. Il n'est guère vraisemblable qu'ils aient pris part à la poursuite de ces cavaliers. MM. Lehmann (p. 576 et 597) et Veith (p. 673) supposent qu'ils avaient été placés, non pas à l'aile droite, mais sur le front, avec les vélites.

3. Hypothèse de M. Veith, p. 649, 652.

4. Voir p. 231.

beaucoup à souffrir. Mais ils s'affolèrent à leur tour. Les uns se précipitèrent par les couloirs que Scipion avait ménagés et traversèrent inoffensifs les lignes romaines. Les autres s'enfuirent vers la droite; criblés de blessures par les traits des cavaliers [1], ils sortirent du champ de bataille [2]. Lælius, profitant, comme Masinissa, du trouble qu'ils avaient occasionné, se jeta sur la cavalerie carthaginoise, qui tourna bride. Lui-même et le roi s'élancèrent avec ardeur à la poursuite des fuyards [3].

Hannibal s'attendait très probablement à la défaite de ses ailes. Mais l'issue de l'attaque des éléphants était évidemment un échec pour lui : les rangs romains restaient intacts.

Les deux infanteries s'avancèrent au pas l'une vers l'autre, à l'exception des vétérans d'Italie, qu'Hannibal laissa sur leur position [4]. Les mercenaires et les hastats se trouvèrent donc aux prises. Les premiers, braves et agiles, portèrent de rudes coups à leurs adversaires [5]. Pourtant ces derniers progressaient, grâce à leur bon ordre et à la supériorité de leur armement; ils étaient excités par les encouragements de ceux qui venaient derrière eux. Au contraire, les Carthaginois et les Libyens, placés en seconde ligne, ne se rapprochaient pas des mercenaires et ne les secouraient pas [6] : par crainte, dit Polybe, ce qui n'est point vraisemblable, puisque, bientôt après, ils se conduisirent bravement [7]; par ordre, si l'on admet qu'Han-

1. S'agit-il des cavaliers carthaginois qui formaient l'aile droite de l'armée d'Hannibal, ou des cavaliers italiens qui étaient en face? Peut-être des premiers puisque les éléphants portèrent le trouble parmi eux.

2. Polybe n'indique pas ce que firent les vélites après que les éléphants eurent été mis hors de cause. Tite-Live (XXX, 35, 3) dit, d'après une autre source, que onze éléphants furent pris.

3. Polybe, XV, 12, 1-6.

4. *Id.*, XV, 12, 7.

5. Dans Polybe, le texte de la première phrase du chapitre 13 est sans doute altéré (il paraît l'avoir été déjà au temps de Tite-Live : conf. cet auteur, XXX, 34, 3). Pour les diverses corrections proposées, voir Lehmann, p. 582-3. En tout cas, il s'agit ici, selon Polybe (XV, 12, 8), d'un corps à corps, et non pas d'un combat à distance, comme on l'a conjecturé (Lehmann, *l. c.*). Conf. t. II, p. 398.

6. Polybe, XV, 13, 1-3.

7. Conf. Lehmann, p. 593; Veith, p. 651, n. 1.

nibal, voulant épuiser l'infanterie de Scipion en la forçant à une suite de luttes, avait résolu de sacrifier tout d'abord sa première ligne. Enfin les mercenaires cédèrent et, persuadés qu'ils étaient trahis, en vinrent aux mains avec les troupes de la seconde ligne[1]. Comme les Romains avançaient toujours, les Carthaginois et les Libyens durent aussi les combattre. Tenant tête à ces deux sortes d'ennemis, ils en tuèrent un grand nombre et ils mirent le désordre dans les rangs des hastats. Heureusement pour ceux-ci, les officiers des princes, voyant ce qui se passait, firent donner leurs hommes pour les soutenir[2]. Ainsi, la plupart des mercenaires et des Carthaginois périrent, soit en se frappant réciproquement, soit en tombant sous les coups des hastats[3]. Comme nous allons le montrer, Polybe paraît exagérer en disant « la plupart »; il n'en est pas moins vrai que les pertes des deux premières lignes furent très élevées. Hannibal ne permit pas à ceux qui échappèrent au massacre de s'introduire dans sa troisième ligne : il ordonna à ses vétérans de les écarter. Ils se retirèrent donc vers les espaces découverts qui s'étendaient à droite et à gauche de cette ligne[4].

La plaine était encombrée de morts et de blessés. Ces amas de corps, mêlés à des armes, les flaques de sang sur lesquelles les pieds glissaient empêchaient les troupes de s'avancer en gardant leurs rangs. Scipion, après avoir fait porter ses blessés en arrière, modifia son ordre de bataille. Il fit rappeler par les trompettes les hastats qui poursuivaient les fuyards et les plaça

1. Qui, probablement, avaient ordre de ne pas accueillir les fuyards.

2. Polybe, XV, 13, 7 : οἱ ... τῶν πριγκίπων ἡγεμόνες... ἐπέστησαν τὰς αὑτῶν τάξεις. Je ne crois pas que le mot ἐπέστησαν signifie ici « arrêtèrent ».

3. Polybe, XV, 13, 8 : Τῶν δὲ μισθοφόρων καὶ τῶν Καρχηδονίων τὸ πλεῖστον μέρος τὸ μὲν ὑφ'αὑτῶν, τὸ δ'ὑπὸ τῶν ἀστάτων αὐτοῦ κατεκόπη. M. Veith (p. 647, n. 1, et p. 654) veut supprimer καί et expliquer « les mercenaires des Carthaginois »; il croit en effet que la seconde ligne subit peu de pertes. Mais le membre de phrase τὸ μὲν ὑφ'αὑτῶν s'oppose à cette correction.

4. Polybe, XV, 13, 4-10.

devant l'espace où l'on avait combattu, en face du centre ennemi. Il commanda aux princes et aux triaires[1] d'aller, à travers les cadavres, occuper les deux ailes et d'y serrer les rangs, en se mettant à la hauteur des hastats[2]. L'infanterie romaine forma ainsi une seule ligne, compacte[3].

Il y eut donc alors une pause. Publius n'était pas pressé de vaincre; il avait tout intérêt à attendre le retour de sa cavalerie, qui prendrait l'armée punique à revers. Au contraire, la crainte de cette cavalerie devait donner à Hannibal le désir d'obtenir le plus promptement possible un succès décisif. S'il interrompit, lui aussi, l'attaque pendant quelque temps, ce fut apparemment parce qu'il jugea nécessaire, après la défaite de ses deux premières lignes, de remettre son armée en ordre[4]. Nous ne trouvons aucune indication à ce sujet dans Polybe. Mais il dit que, dans la dernière phase de la bataille, les deux généraux disposaient d'un nombre à peu près égal de soldats[5]. Quelle que fût au début de l'action la supériorité numérique de l'infanterie d'Hannibal, on a peine à croire que sa troisième ligne, à elle seule, ait été aussi nombreuse que toute l'infanterie légionnaire de Scipion. Par conséquent, il lui restait d'autres combattants. Il est permis de supposer qu'il put arrêter dans leur fuite les survivants des deux premières lignes, qui, nous l'avons vu, s'étaient retirés à droite et à gauche des troupes d'Italie, et les ranger à la hauteur de ces troupes[6]. Peut-être fut-ce pour répondre à l'ordonnance nouvelle de son adversaire que Publius réorganisa son front. Ainsi les deux armées auraient été réduites à deux lignes de même étendue.

1. Les triaires n'avaient pas encore donné. Quant aux princes, qui, croyons-nous, avaient soutenu les hastats en danger, ils avaient laissé ces derniers poursuivre les ennemis.
2. Polybe, XV, 14, 1-5.
3. Les hastats durent, en effet, serrer aussi les rangs. Conf. Veith, p. 648, 654, 701.
4. Veith, p. 647, n. 1.
5. XV, 14, 6.
6. Conf. Kahrstedt, p. 566.

Le plan d'Hannibal[1] avait échoué : l'infanterie romaine avait résisté victorieusement aux attaques qui devaient la briser avant qu'elle ne fût achevée par les vétérans du Barcide; elle avait subi peu de pertes; les triaires n'avaient même pas eu à intervenir. Dans cette bataille front contre front qui allait commencer, la seule chance de salut pour Hannibal était d'enfoncer vite la ligne ennemie avec ses vieux soldats, braves et bien armés, qui n'avaient pas encore été engagés dans la mêlée[2].

Des deux côtés, le courage fut égal. Les combattants tombaient sans reculer; l'issue restait douteuse[3]. Tout à coup, Lælius et Masinissa revinrent de leur poursuite et se jetèrent sur les derrières de l'armée punique. Ce fut le dénouement du grand drame. La plupart des soldats d'Hannibal se firent massacrer sur place; parmi ceux qui s'enfuirent à travers la plaine, peu échappèrent à la cavalerie[4]. Les Romains, selon Polybe[5], n'auraient perdu que 1 500 hommes. Appien[6], contre son habitude, donne un chiffre probablement moins éloigné de la vérité : 2 500; il ajoute que Masinissa en perdit davantage.

Après avoir pillé le camp carthaginois, Publius revint à son propre camp. Hannibal, accompagné de quelques cavaliers, ne s'arrêta dans sa course que quand il eut atteint Hadrumète[7].

Polybe[8] lui rend le témoignage qu'il avait fait tout ce qu'il pouvait faire avec les moyens dont il disposait. « Mais, ajoute

1. Le plan que nous lui attribuons : il ne faut pas être trop affirmatif.
2. Si l'on admet l'ordre de bataille que nous venons d'indiquer, ces vétérans auraient été opposés aux hastats, troupes fatiguées. Il est vrai que, d'autre part, les survivants des deux premières lignes, vaincus et las, auraient dû combattre les triaires et les princes, troupes fraîches ou presque fraîches et de bonne qualité. Hannibal eût donc pu craindre de voir ses ailes enfoncées.
3. Polybe, XV, 14, 5-6.
4. *Id.*, XV, 14, 7-8. Pour les pertes carthaginoises, conf. t. II, p. 343, n. 4
5. XV, 14, 9.
6. *Lib.*, 48.
7. Polybe, XV, 15, 2-3.
8. XV, 15, 3 et 6; 16, 1.

l'historien[1], il est des jours où le hasard se plaît à contrarier les desseins des gens habiles ; il en est aussi où, selon le proverbe, un homme de valeur en rencontre un autre qui vaut mieux que lui. Hannibal en fit alors l'épreuve ». L'ordre qu'il avait adopté était ingénieux : d'une armée non homogène, il avait résolument fait trois armées, assignant à chacune la tâche à laquelle elle paraissait propre, les échelonnant de telle sorte que les troupes engagées fussent contraintes à faire leur devoir par la menace de celles qui les suivaient. Mais la victoire justifia le plan de Scipion. Il sut éluder adroitement l'attaque des éléphants et garder intactes ses deuxième et troisième lignes jusqu'au moment où leur intervention devint nécessaire ; il comprit que le succès dépendait surtout de sa cavalerie et, pour livrer bataille, il choisit le terrain le plus avantageux pour elle, une vaste plaine. Les légionnaires romains soutinrent une lutte très dure, grâce à leur forte cohésion, qui n'excluait pas la souplesse des mouvements, à leur courage et à l'excellence de leurs armes. Sûrs de leurs compagnons et de leur chef, ils avaient ce qui manquait à leurs adversaires : la volonté de faire triompher une cause également chère à tous. Les vétérans ramenés d'Italie par Hannibal n'éprouvaient sans doute que du dédain pour les jeunes soldats dont ils étaient chargés d'empêcher la fuite. Les mercenaires se crurent trahis par les Carthaginois et tournèrent leurs épées contre eux; ils ne se résignèrent pas au rôle de victimes que le général leur avait, semble-t-il, froidement réservé. Hannibal avait cru que la crainte pouvait remplacer la confiance mutuelle. L'événement prouva qu'il s'était trompé. Son plan s'effondra. N'ayant pu vaincre à temps l'infanterie de ses ennemis, il devait être vaincu par leur cavalerie. Masinissa, dont les Numides étaient probablement bien plus nombreux que les cavaliers italiens,

1. XV, 16, 6.

prit une part décisive à sa défaite : ce jour-là, il paya largement à Rome la dette qu'il avait contractée envers elle. Plus heureux que le Barcide ne le fut en Italie, Scipion avait trouvé en Afrique un allié capable de lui prêter un concours vraiment efficace.

IX

Publius se hâta de retourner au camp voisin d'Utique[1] et il fit partir pour Rome Lælius, messager de sa victoire[2].

A la nouvelle de la reprise des hostilités, le Sénat avait peut-être décidé d'envoyer des renforts en Afrique[3]. Selon Tite-Live[4], le consul Ti. Claudius Nero reçut alors la mission d'y conduire 50 quinquérèmes. Ses préparatifs furent très longs[5]. Une fois embarqué, il eut à lutter, sur le littoral de l'Étrurie[6], contre une violente tempête. Quand l'état de la mer le lui permit, il passa successivement par les îles d'Elbe, de Corse et de Sardaigne. Une autre tempête ayant fort endommagé ses vaisseaux, il dut s'arrêter, pour les réparer, dans le port de Caralis (Cagliari), où il fut retenu par l'hiver. Il parvint ainsi au terme de sa magistrature et, ses pouvoirs n'ayant pas été prorogés, il ramena la flotte en Italie[7]. Zonaras[8] donne sur cette expédition avortée des indications qui ne concordent pas exactement avec celles de Tite-Live[9]. Il est impossible de dire

1. Tite-Live, XXX, 36, 1 (Polybe nous manque ici). Appien (*Lib.*, 48) dit que Scipion continua sa campagne, « soumettant les villes ».
2. Tite-Live, XXX, 36, 3. Voir aussi Appien, *l. c.*
3. Indication vague dans Appien, *Lib.*, 49.
4. XXX, 27, 5; 38, 6.
5. Tite-Live, XXX, 38, 7.
6. On ne nous dit pas pourquoi Claudius, qui devait se rendre en Sicile pour passer de là en Afrique (Tite-Live, XXX, 38, 6), commença par longer les côtes de l'Étrurie.
7. Tite-Live, XXX, 39, 1-3.
8. IX, 14, p. 441, *c*.
9. Claudius, retenu d'abord par le mauvais temps en Italie, se rend en Sicile où il apprend la victoire de Scipion.

ce qu'il y a de vrai dans ces récits. Une autre flotte de 50 galères, sous les ordres de l'ancien préteur P. Lentulus, arriva au camp du promontoire très peu de temps avant le retour de Scipion; elle convoyait 100 transports, chargés d'approvisionnements[1].

Avec ces 50 vaisseaux de guerre, les 30 que Cn. Octavius lui avait amenés vers le début du printemps[2], enfin les 40 qu'il avait depuis son départ de Sicile[3], Publius disposa de forces navales importantes. Il s'en servit pour faire une démonstration propre à accroître la terreur des Carthaginois, abattus par le désastre de Zama. Tandis que les légions, commandées par Octavius, marchaient sur Carthage, il se mit à la tête de toute sa flotte et se dirigea vers cette ville[4].

Hannibal s'y trouvait : il n'avait fait que passer par Hadrumète[5]. Il conseilla de demander la paix[6]. Un vaisseau, couvert de bandelettes[7] et de branches d'olivier, s'avança à la rencontre des navires romains. Il portait dix députés, choisis parmi les premiers citoyens, qui faisaient des gestes de supplication et imploraient la pitié du vainqueur. Pour toute réponse, ils reçurent l'ordre de se rendre à Tunis, où Publius irait camper. Après s'être arrêté devant Carthage, moins pour voir lui-même que pour se faire voir, Scipion revint au promontoire, où il rappela aussi Octavius[8]. Il alla ensuite occuper

1. Tite-Live, XXX, 36, 2. Pour ce Lentulus, voir p. 246-7.
2. *Supra*, p. 247.
3. P. 208.
4. Tite-Live, XXX, 36, 3. Appien, *Lib.*, 49.
5. Cornélius Népos (*Hannibal*, VI, 4; VII, 1) et Appien (*Lib.*, 47) prétendent qu'il y réunit des troupes, formées de ceux qui avaient pu s'enfuir après la bataille et de recrues nouvelles. Appien (*Lib.*, 55) donne même des détails précis : Hannibal aurait établi son camp dans la ville de Marthama (sans doute voisine d'Hadrumète), avec 6 000 fantassins et 500 cavaliers. Mais il est certain que le vaincu de Zama considérait la partie comme définitivement perdue et qu'il revint presque aussitôt à Carthage.
6. Tite-Live, XXX, 35, 10-11.
7. Comme les suppliants. Appien (*Lib.*, 49) ajoute qu'un grand caducée était dressé sur la proue.
8. Tite-Live, XXX, 36, 4-7. Voir aussi Appien (*l. c.*) : il mentionne parmi les

à Tunis la position sur laquelle il s'était déjà établi auparavant[1].

Tite-Live seul raconte que, pendant sa marche vers Tunis[2], il reçut la nouvelle d'un grand succès remporté par ses troupes. Le fils de Syphax, Vermina, qui arrivait au secours des Carthaginois avec plus de cavaliers que de fantassins, avait été attaqué, le premier jour des Saturnales, par toute la cavalerie romaine et une partie de l'infanterie. Les Numides, vaincus sans peine et cernés, n'avaient, pour la plupart, pas pu s'enfuir. Quinze mille d'entre eux avaient été tués, 1 200 pris, ainsi que 1 500 chevaux numides et 72 étendards. Le roi avait réussi à s'échapper, accompagné d'un petit nombre des siens[3].

La mention de la fête des Saturnales, qui tombait au 17 décembre du calendrier officiel, atteste un emprunt de Tite-Live à un chroniqueur romain[4], et non pas à Polybe[5]; le chiffre énorme des morts, les étendards enlevés aux ennemis sont des détails qui conviennent à Valerius Antias[6], écrivain très peu digne de foi. Peut-être cet épisode n'a-t-il rien d'historique.

D'après Zonaras[7], Vermina, fait prisonnier en 203[8], avait été

députés Hannon le Grand et Asdrubal le Chevreau. — Zonaras (IX, 14, p. 443, *a*) prétend que Scipion, après sa victoire, alla assiéger Carthage par terre et par mer; que les Carthaginois se préparèrent d'abord à lui résister, mais qu'ensuite, découragés, ils lui envoyèrent des députés. Cela est inexact : Publius se borna à une démonstration, dont l'effet ne se fit pas attendre.

1. Tite-Live, XXX, 36, 9.

2. Entre le camp du promontoire et Tunis, il y avait une trentaine de kilomètres, qui pouvaient être parcourus en un seul jour.

3. Tite-Live, XXX, 36, 7-8.

4. Il n'est pas certain qu'à la fin du IIIe siècle, la fête des Saturnales ait duré plus d'un jour : Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*, III, 2e édit., p. 586-7.

5. Le passage en question a tout l'air d'un hors-d'œuvre, inséré tant bien que mal au milieu du récit que Tite-Live a trouvé dans l'historien grec.

6. Conf., par exemple, Tite-Live, XXXIII, 10, 8-9; XXXVI, 36, 8. L'épisode de Vermina a été attribué à Valerius par divers savants : Weissenborn, édit. de Tite-Live, *ad loc.*; Zielinski, p. 134-5; Matzat, *Römische Zeitrechnung*, p. 171, n. 2; Hesselbarth, p. 244; etc.

7. IX, 13, p. 440, *c*.

8. Conf. *supra*, p. 237, n. 1.

amené en Italie avec Syphax et quelques chefs indigènes ; puis les Romains lui auraient attribué le royaume de son père et remis les Numides qu'ils tenaient en captivité. De son côté, Appien affirme qu'un des deux fils de Syphax fut pris en même temps que ce roi et envoyé à Scipion[1], mais il ne paraît pas faire allusion à Vermina ; il dit ailleurs[2] que celui-ci possédait, vers le début de l'année 202, la majeure partie des États paternels. Nous avons vu[3] que, selon le même auteur, Vermina serait venu rejoindre Hannibal à Hadrumète : ce qui, du reste, n'est pas vraisemblable. Appien le mentionne de nouveau, après la bataille de Zama, comme un prince dont l'aide aurait pu permettre aux Carthaginois de continuer la guerre[4]. Il est encore question de Vermina dans Tite-Live, en l'année 200. Il envoya alors des ambassadeurs au Sénat, pour s'excuser de sa faute, imputable à sa jeunesse, et pour solliciter les titres de roi, d'allié et d'ami du peuple romain. On lui répondit qu'il aurait bien fait de demander la paix avant de prétendre à des honneurs qui récompensaient des services rendus à la République ; qu'au surplus, des députés du Sénat viendraient bientôt en Afrique et lui dicteraient les conditions de cette paix[5]. Tite-Live ajoute que, quand les députés arrivèrent, Vermina alla les recevoir à la frontière de ses États, qu'il se soumit docilement à leurs exigences et qu'il envoya une nouvelle ambassade à Rome pour la ratification du traité[6].

Vermina régna certainement en Afrique, comme le prouvent des monnaies sur lesquelles se lit, en langue punique, la légende : « Verminad roi », et qui ressemblent à celles de Syphax[7].

1. *Lib.*, 26. *Supra*, *ibid.*
2. *Lib.*, 33. *Supra*, p. 251.
3. P. 251.
4. *Lib.*, 59.
5. Tite-Live, XXXI, 11, 13-17.
6. XXXI, 19, 5-6. On voit, par un passage mutilé de Dion Cassius (fragm. 57, 9, édit. Melber), que cet auteur mentionnait Vermina en l'année 200.
7. L. Muller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, III, p. 88 ; Supplement,

On a supposé [1] qu'elles furent frappées avant la chute de Syphax, qui se serait associé son fils, fort jeune encore. Cette hypothèse n'est pas inadmissible, mais elle ne nous paraît pas nécessaire. Quoi qu'en dise Polybe [2], il est douteux que Masinissa ait pu, dans les quelques mois qui s'écoulèrent entre la prise de Syphax et la bataille de Zama, se rendre maître de tout le royaume des Masæsyles [3]. Peut-être Vermina, échappé au désastre de son père, en conserva-t-il une partie : l'Algérie occidentale [4]. Il faudrait rejeter les assertions de Zonaras; d'ailleurs, on ne comprend pas pourquoi les Romains auraient traité Vermina d'une manière très favorable et lui auraient permis d'aller régner en Numidie, alors qu'ils autorisaient, aidaient même Masinissa à conquérir les États de Syphax [5]. Le récit inexact que nous trouvons dans l'abréviateur de Dion s'expliquerait par la capture d'un fils de Syphax : un auteur, ayant cru à tort qu'il s'agissait de Vermina et sachant que ce dernier avait été plus tard roi des Masæsyles, aurait inventé la fable de son renvoi par les Romains [6]. D'autre part, si vraiment Vermina succéda à son

p. 69. Head, *Historia numorum*, 2ᵉ édit., fig. 398, à la p. 887. M. Babelon (*Mélanges numismatiques*, I, 1892, p. 129-131 = *Revue numismatique*, 1889, p. 403-6) a montré que ces monnaies appartiennent bien à Vermina, fils de Syphax.

1. Kahrstedt, p. 578, n. 1.
2. XV, 5, 13; conf. XV, 4, 4.
3. Tite-Live dit le contraire : XXX, 44, 12; conf. XXXI, 11, 8; XXXVII, 53, 22 (ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il croit que Vermina a succédé à Syphax). D'autre part, nous trouvons dans Appien (*Num.*, 3, p. 163, Didot) une indication qui concorde avec celle de Polybe. Il parle d'un territoire que Bocchus, roi des Maures, avait pris à Jugurtha et qui était certainement à proximité de la Maurétanie, par conséquent dans l'Ouest de l'Algérie. Comme Bocchus se plaignait que Marius s'en fût emparé, un envoyé du général lui aurait répondu que les Romains l'avaient jadis enlevé à Syphax par le droit de la guerre et l'avaient donné à Masinissa. Il y a là une allusion aux événements qui se passèrent en 203-2. On devrait donc en conclure que, dès cette époque, la partie du royaume des Masæsyles qui confinait à la Maurétanie était tombée au pouvoir de Masinissa.
4. Plus tard, les États de Masinissa et de ses fils s'étendirent jusqu'à la Mouloula, par conséquent sur la totalité de l'ancien royaume des Masæsyles : voir Strabon, XVII, 3, 9; Salluste, *Jugurtha*, cx, 8; conf. Appien, *Lib.*, 106.
5. Polybe, XV, 4, 4 (voir p. 243). Conf. Appien, *Lib.*, 32.
6. Une autre hypothèse est possible : Zonaras (ou Dion, ou bien encore la

père, il est assez difficile de croire qu'il ait traversé deux fois impunément le pays soumis à Masinissa, d'abord pour venir au secours des Carthaginois avec une armée, puis pour s'en retourner comme un fugitif [1]; il est encore bien plus difficile d'admettre que les Romains lui aient pardonné sa conduite et que, par un traité formel, ils lui aient garanti contre les convoitises de Masinissa ce qui restait du royaume des Masæsyles [2]. On voit combien les renseignements relatifs à Vermina sont peu sûrs. Tite-Live n'indique pas où la bataille aurait été livrée, pourquoi Scipion serait revenu vers Carthage, malgré l'approche de Vermina, et se serait contenté de détacher contre lui une partie de ses forces. Il ne dit pas que Masinissa soit intervenu dans ce combat : il eût été pourtant tout naturel d'opposer aux troupes de Vermina celles du roi des Massyles.

Quand Publius fut à Tunis, trente députés carthaginois se présentèrent. Leur attitude et leur langage furent encore plus humbles que lors de l'entrevue de l'année précédente, mais, loin d'exciter la compassion, n'éveillèrent chez les Romains que des sentiments de colère et de mépris [3]. Pourtant, dans un conseil que tint le général, tous furent d'avis de traiter [4]. On prétendit, selon Tite-Live, qu'une des raisons qui déterminèrent Scipion fut la crainte d'être remplacé à la tête de

source de Dion) aurait, par suite d'une confusion, appliqué à Vermina des indications qui, en réalité, concernaient Masinissa. Tite-Live (XXX, 16, 1; 17, 7-14; v. *supra*, p. 240) dit que, lorsque Lælius emmena à Rome Syphax et d'autres prisonniers de marque, des députés de Masinissa l'accompagnèrent; ils obtinrent du Sénat qu'il confirmât à leur maître la possession du royaume des Massyles, et aussi qu'il relâchât des Numides, retenus captifs à Rome. Cela cadre exactement avec la phrase de Zonaras, si l'on y remplace Οὐερμίνᾳ par Μασινίσσᾳ : τῷ δὲ [Μασινίσσᾳ] τὴν βασιλείαν τοῦ πατρὸς ἐπεκύρωσαν καὶ τοὺς ζωγρηθέντας Νομάδας ἐχαρίσαντο. Conf. Zielinski p. 117, n. 1.

1. On pourrait cependant faire observer que Masinissa avait alors amené à Scipion ses troupes disponibles, que le passage était donc libre pour Vermina

2. Valère-Maxime (VII, 2, 6) dit, au contraire, qu'après la seconde guerre punique, le Sénat romain autorisa Masinissa à prendre tout ce qu'il voudrait en pays indigène.

3. Tite-Live, XXX, 36, 9; voir aussi Polybe, XV, 17, 2. Appien, *Lib.*, 49-52 (il place ici un discours d'Asdrubal le Chevreau).

4. Tite-Live, XXX, 36, 10. Appien, *Lib.*, 53.

l'armée et de perdre ainsi l'honneur d'avoir mis fin à cette guerre [1]. Mais il n'ignorait pas qu'à Rome, le peuple et la grande majorité du Sénat lui étaient tout dévoués; la victoire décisive qu'il venait de remporter l'aurait rassuré, s'il avait pu concevoir auparavant quelques inquiétudes. La vérité, Tite-Live la connaissait [2] : c'était que Publius et son entourage savaient combien serait difficile et long le siège d'une ville très forte par sa position et par ses remparts. Plus que jamais, les Romains voulaient la paix. Puisque les conditions qu'ils pouvaient imposer à Carthage la désarmeraient, à quoi leur eût servi de la détruire? Pour empêcher d'autres de s'emparer de ce lieu privilégié, il leur eût fallu s'établir en Afrique, se créer ainsi des charges nouvelles : ils ne s'en souciaient pas alors.

Dans un bref discours, Scipion déclara aux députés que leur patrie déloyale ne méritait aucune miséricorde; que, tombée maintenant à la discrétion de ses ennemis, elle devait s'attendre au traitement le plus rigoureux; que, cependant, Rome se montrerait clémente et magnanime [3]. Après ce préambule, il énuméra ses conditions : concessions accordées aux vaincus, sacrifices exigés d'eux. Polybe les résume ainsi [4] : « Les Carthaginois auront en Libye les villes qu'ils avaient avant qu'ils ne déclarassent aux Romains la dernière guerre, le territoire qu'ils possédaient autrefois, leurs bestiaux, leurs esclaves et leurs autres biens. A partir de ce jour, il ne leur sera fait aucun mal; ils vivront selon leurs lois et coutumes; ils n'auront à subir aucune garnison... Mais ils restitueront aux Romains

1. Tite-Live, *l. c.*; voir aussi Appien, 56. Scipion lui-même l'aurait laissé entendre plus tard (Tite-Live, XXX, 44, 3), ce qui est peu vraisemblable.
2. XXX, 36, 10.
3. Polybe, XV, 17, 3-6; conf. Tite-Live, XXX, 37, 1 (Scipion, dit-il, donna réponse aux députés dans une deuxième entrevue, au lendemain de la première). Voir aussi Appien, *Lib.*, 53.
4. XV, 18. — Sur les conditions de la paix accordée aux Carthaginois à la fin de la seconde guerre punique, voir E. Täubler, *Imperium Romanum*, I, p. 190-220.

tout ce qu'ils leur ont enlevé injustement pendant l'armistice[1]. Ils rendront les prisonniers et les esclaves fugitifs, sans prescription de temps. Ils livreront tous leurs vaisseaux de guerre, à l'exception de dix trirèmes, et tous leurs éléphants. Ils ne feront la guerre à aucun peuple en dehors de la Libye; en Libye même, ils ne la feront pas sans y être autorisés par les Romains. Ils remettront à Masinissa les habitations, les terres, les villes et tout ce qui a appartenu à ce roi ou à ses ascendants, à l'intérieur des limites qui leur seront indiquées. Ils fourniront à l'armée du blé pour trois mois; ils lui fourniront aussi la solde, jusqu'à ce que la réponse concernant ce traité ait été apportée de Rome. Ils verseront 10 000 talents euboïques d'argent en cinquante ans, à raison de 200 talents par an. Ils livreront en garantie cent otages, que le général romain choisira parmi des jeunes gens qui n'auront pas moins de quatorze ans, ni plus de trente[2] ».

1. Comme nous le verrons, cette restitution était exigée immédiatement, et non lors de la conclusion du traité définitif (conf. Tite-Live, XXX, 37, 6).

2. Tite-Live (XXX, 37, 2-6) reproduit Polybe, avec quelques inexactitudes, et aussi plusieurs petites additions : aux esclaves fugitifs, il ajoute les déserteurs; les Carthaginois ne devront plus désormais dompter d'éléphants; ils concluront un traité d'alliance avec Masinissa. Il mentionne ainsi l'interdiction de faire la guerre : « bellum neve in Africa, neve extra Africam iniussu populi Romani gererent ». On voit que, dans ce passage, il altère Polybe, tout en le copiant. Ailleurs (XLII, 23), il indique, sans doute d'après une autre source, une clause qui aurait interdit formellement aux Carthaginois de faire la guerre à des alliés du peuple romain : « illo haud ambiguo capite foederis..., quo diserte vetentur cum sociis populi Romani bellum gerere ». En même temps, il affirme que ce traité leur défendait toute action militaire hors de leurs frontières : « Carthaginienses foedere illigatos silere : prohiberi enim extra fines efferre arma » (conf. *Epit. l.* XLIX : Rome, quand elle déclare la guerre aux Carthaginois, en 149, leur reproche, entre autres griefs, « quod exercitus extra fines duxissent, quod socio populi Romani et amico Masinissae arma intulissent »). Par conséquent, le traité aurait permis, explicitement ou implicitement, aux Carthaginois de résister à des agresseurs qui n'auraient pas été des alliés de Rome. — Un certain nombre de clauses sont aussi énumérées dans un fragment de Dion Cassius (56, 85, édit. Melber; conf. Zonaras, IX, 14, p. 443, *a*). Elles concordent avec celles qu'indique Polybe (en outre, mention des déserteurs, défense d'avoir désormais des éléphants, défense de faire des levées de troupes et d'embaucher des mercenaires). Pour Appien, voir ci-après. — L'indemnité de guerre est mentionnée dans un fragment d'Ennius (*Annales*, Vahlen, 2e édit., v. 265 : « Poeni stipendia pendunt » et par Pline l'Ancien, XXXIII, 51 (Rome a exigé de Carthage en argent « octingenta milia XVI pondo annua, in quinquaginta annos »). Voir aussi Aulu-Gelle, VII (VI), 5

Scipion aggravait certaines exigences du traité conclu avant la rupture de l'armistice : l'indemnité était doublée ; le nombre des galères laissées aux Carthaginois, réduit de moitié. L'interdiction de toute guerre sans une autorisation préalable de Rome était peut-être une clause nouvelle.

Appien [1] indique aussi les conditions imposées par Scipion. Les stipulations relatives aux vaisseaux, aux éléphants, à la réparation des dommages commis pendant la trêve [2], aux prisonniers [3], à l'indemnité, aux otages [4], au blé et à la solde qui seront fournis à l'armée [5] sont à peu près les mêmes que dans Polybe. Une clause se rapporte aux obligations que les Carthaginois, devenus les alliés de Rome, auront à remplir envers elle [6] ; on peut croire qu'elle figurait en effet dans le traité [7], quoique Polybe ne la mentionne pas [8]. Au contraire, il est probable qu'une autre clause est une invention : « Dans les soixante jours qui suivront la conclusion de la paix, Magon devra évacuer la Ligurie [9] ». On a

1. *Lib.*, 54 (conf. *ibid.*, 59).

2. Dans Appien, Scipion exige que les Carthaginois restituent ce dont ils se sont emparés, ou qu'ils paient la valeur de ce qui aura disparu, lui-même devant être juge des contestations.

3. Aux prisonniers qui doivent être rendus Appien ajoute les déserteurs et tous ceux qu'Hannibal a amenés d'Italie (naturellement, il ne s'agit que des Italiens qui avaient servi dans l'armée d'Hannibal).

4. Au nombre de 150, selon Appien. La remise immédiate de ces otages est une des conditions de l'armistice qui interviendra en attendant la conclusion de la paix définitive.

5. C'est aussi une des conditions de l'armistice. Scipion aurait exigé 1 000 talents pour la solde, ce qui est une somme beaucoup trop forte. M. Täubler (*l. c.*, p. 70) se demande si cette somme ne devait pas comprendre à la fois la solde et le premier terme de l'indemnité, terme qui aurait été payable aussitôt après la conclusion du traité.

6. En l'assistant, en cas de guerre, sur terre et sur mer.

7. Conf. Tite-Live, XXXVI, 4, 9 (en 191) : « de classe Carthaginiensibus remissum, praeterquam si quid navium ex foedere debebant ».

8. Appien indique en ces termes la clause relative à l'interdiction de faire la guerre : « Vous ne ferez pas la guerre à Masinissa, ni à d'autres amis des Romains [cela est conforme à ce que dit Tite-Live, XLII, 23 : v. *supra*, p. 287, n. 2], et aucun Carthaginois ne les combattra avec l'aveu de l'État punique ».

9. Une clause interdit à Carthage de lever désormais des mercenaires chez les Ligures et les Gaulois. C'était ce qu'avait fait Magon, comme Appien le dit ailleurs (voir t. II, p. 353, n. 2).

vu[1] que, d'après un renseignement sans doute plus exact, le frère d'Hannibal avait été rappelé d'Italie en 203 et était mort en mer.

Au sujet du territoire africain de Carthage, Scipion se serait, selon Appien, exprimé ainsi : « Dans les soixante jours qui suivront la conclusion de la paix,... vous devrez retirer vos garnisons de toutes les villes qui sont en dehors des fosses phéniciennes et rendre tous les otages, originaires de ces villes, que vous détenez... Vous garderez votre ville et la contrée que vous possédiez à l'intérieur des fosses phéniciennes, lors de mon débarquement en Libye[2]. » Appien ne donne aucune indication explicite sur les restitutions qui devaient être faites à Masinissa.

Comme nous l'avons montré[3], il n'y a aucune bonne raison de prétendre que les « fosses phéniciennes » soient identiques au fossé creusé en 146 avant J.-C. pour limiter la province romaine d'Afrique; que, par conséquent, les clauses qui les concernent soient imputables à un faussaire : on a la preuve de l'existence de ces fosses à l'époque de la domination carthaginoise, probablement au temps d'Hannibal. Il n'en reste pas moins difficile de dire pourquoi les stipulations relatives à l'Afrique sont énoncées en termes très différents dans Polybe et dans Appien[4]; pourquoi, si nous admettons que les formules

1. T. II, p. 270; ici, p. 245.
2. Ce qui signifie sans doute que les Romains restitueront à Carthage les territoires pris par eux en deçà des fosses, au cours de l'expédition de Scipion.
3. T. II, p. 101-3.
4. M. Täubler (*l. c.*, p. 190, 195, 198-9, 201) croit que le chapitre 54 d'Appien nous offre une combinaison des stipulations des préliminaires et de celles du traité définitif, lesquelles n'auraient pas été entièrement conformes aux premières, énumérées par Polybe. Ce serait au traité qu'appartiendrait la mention des fosses phéniciennes. Mais Appien dit de la manière la plus nette (*Lib.*, 53, *in fine*) qu'il s'agit des conditions énoncées par Scipion après sa victoire, sous réserve de la décision du Sénat romain. On pourrait admettre à la rigueur qu'un annaliste ait, par erreur, substitué à ces conditions celles du traité, mais on ne s'explique pas bien pourquoi il aurait pris la peine d'amalgamer les unes et les autres. D'ailleurs, nous savons par Tite-Live (XXX, 43, 10) que le traité ne modifia pas les clauses des préliminaires.

exactes nous ont été conservées par Polybe, Appien (c'est-à-dire l'auteur romain dont il dépend) a introduit ici la mention des fosses phéniciennes [1]. Peut-être donne-t-il, non pas une citation, comme il l'affirme, mais une interprétation, d'ailleurs incomplète, du texte véritable du traité. Les vaincus devaient, selon Polybe, garder ce qu'ils avaient en Afrique au début de la guerre. On pourrait supposer qu'en 218, les fosses, creusées peu de temps auparavant [2], formaient la frontière officielle d'un vaste territoire appartenant à Carthage : cette frontière aurait couru d'un point inconnu de la côte septentrionale de la Berbérie (soit dans le Nord-Est de l'Algérie, soit dans le Nord-Ouest de la Tunisie) jusqu'à un point situé sur la côte orientale de la Tunisie (vers le Nord de la petite Syrte?). Mais en dehors de la contrée bordée par les fosses, Carthage avait d'autres possessions en Afrique au commencement de la guerre d'Hannibal : des colonies semées sur les rivages de l'Algérie et du Maroc, et aussi la région syrtique dite des Emporia. Pour ces possessions, dont les limites n'étaient pas nettement tracées sur le sol [3], Scipion aurait décidé de faire une enquête avant la conclusion du traité définitif. Ainsi s'expliqueraient les mots que nous lisons dans Polybe : « à l'intérieur des limites qui leur seront indiquées ». Des conséquences de l'enquête, nous avons, semble-t-il, un témoignage dans Tite-Live. Quand, quelques années plus tard, Masinissa s'empara de la région des Emporia, les Carthaginois, d'après l'historien latin, affirmèrent qu'elle avait été comprise dans les limites assignées par Scipion à leur domination territoriale [4]. L'étendue des

1. Ces fosses sont déjà mentionnées dans les conditions de paix imposées par Scipion en 203 : Appien, *Lib.*, 32 (voir p. 245, n. 5).

2. Voir t. II, p. 102.

3. Cette distinction qu'il convient de faire entre le territoire limité par les fosses et les possessions ouvertes de Carthage est indiquée par M. Täubler (*l. c.*, p. 74, 199, 201). Mais je ne crois pas devoir adopter les conclusions qu'il en tire.

4. XXXIV, 62, 9-10 : « Carthaginienses iure finium causam tutabantur, quod intra eos terminos esset (ager), quibus P. Scipio victor agrum, qui iuris esset

possessions puniques de l'année 218 aurait donc été déterminée soit par la preuve matérielle des fosses phéniciennes, soit par le jugement de Publius. Carthage dut renoncer à toutes les villes, à tous les pays situés au delà, et le roi numide put aussitôt les occuper. Mais le traité autorisa en outre Masinissa à revendiquer, à l'intérieur de ces possessions, ce qui avait appartenu à ses ancêtres avant 218, peut-être aussi ce qui, depuis cette époque, avait été enlevé à la République par Gaïa ou par Masinissa lui-même, et recouvré ensuite par elle.

De Tunis, les députés revinrent à Carthage, où le Sénat tint séance. On sait avec quelle énergie Hannibal fit taire un homme, qui, dans cette assemblée, avait commencé à parler contre le traité [1]. Les conditions de Scipion furent donc acceptées sans discussion et une nouvelle députation se rendit aussitôt à Tunis pour l'en informer [2].

Les Carthaginois restituèrent les vaisseaux de transport dont ils s'étaient emparés ; pour la cargaison de ces bâtiments, ils payèrent des indemnités, fixées d'après l'estimation des questeurs [3]. On conclut une trêve de trois mois. Il fut décidé que, pendant ce temps, Carthage n'enverrait pas de députés ailleurs qu'à Rome, et que, si elle en recevait elle-même, elle ferait connaître à Scipion qui les lui avait adressés et l'objet de leur mission. Ses ambassadeurs, pris parmi les personnages les plus importants de la cité [4], partirent, accompagnés du frère et de deux autres lieutenants de Publius [5].

Carthaginiensium, finisset ». Les Numides soutinrent, il est vrai, que leurs adversaires mentaient (*ibid.*, 11 : « Numidae de terminatione Scipionis mentiri eos arguebant »); ils ne paraissent pas cependant avoir dit que Scipion n'eût pris aucune décision au sujet de la région des Emporia.

1. Voir t. II, p. 273.

2. Polybe, XV, 19; conf. Tite-Live, XXX, 37, 7-10; 38, 1. D'après Appien, le peuple aurait d'abord refusé d'accepter les conditions du général romain : pour ce récit inexact, voir t. II, p. 271-2.

3. Tite-Live, XXX, 37, 11-12; 38, 1-2. Le total se serait elevé à 25 000 livres d'argent (8 186 kilogrammes).

4. *Id.*, XXX, 42, 11.

5. *Id.*, XXX, 38, 2-4. Voir aussi Appien, *Lib.*, 56; Zonaras, IX, 14, p. 443, *a-b*.

A leur arrivée, ils demandèrent une audience au Sénat, qui leur fit répondre qu'elle leur serait accordée par les nouveaux consuls [1]. Diverses circonstances avaient retardé les élections, si bien qu'au milieu du mois de mars, date à laquelle les pouvoirs des magistrats expiraient, leurs remplaçants n'étaient pas encore désignés [2]. On tint enfin les comices. L'un des consuls élus fut Cn. Cornelius Lentulus [3]. Très désireux, si l'on en croit Tite-Live et Appien, d'être envoyé en Afrique pour avoir la gloire de terminer la guerre, il aurait obtenu du Sénat des décisions qui lui auraient donné l'espoir de parvenir à ses fins [4]. Il convient de se défier de ces assertions, comme de toutes celles qui se rapportent à de prétendues manœuvres politiques contre Scipion [5]. En tout cas, le commandement de celui-ci fut prorogé [6].

Les ambassadeurs, admis devant le Sénat, parlèrent avec une grande humilité. Le discours d'Asdrubal, surnommé le Chevreau, frappa surtout l'assemblée. Ce personnage était, avec Hannon, le chef du parti hostile aux Barcides [7]. Il avait donc quelque autorité pour rejeter les fautes qu'il ne contestait pas sur ceux qu'il avait toujours combattus et pour supplier les vainqueurs d'épargner sa patrie [8].

Tous les esprits, dit Tite-Live [9], penchaient pour la paix, lorsque le consul Cn. Lentulus s'opposa au vote du sénatus-

1. Tite-Live, XXX, 40, 1 et 4.
2. *Id.*, XXX, 39, 5.
3. *Id.*, XXX, 40, 5.
4. *Id.*, XXX, 40, 7-16. Appien, *Lib.*, 56 et 62.
5. Des manœuvres analogues à celles de Lentulus auraient eu lieu l'année précédente : Tite-Live, XXX, 27, 2-5.
6. *Id.*, XXX, 41, 1.
7. Voir t. II, p. 266.
8. Tite-Live, XXX, 42, 11-21, où la légende se mêle à l'histoire. Un sénateur demande à Asdrubal par quels dieux les Carthaginois jureront d'être fidèles au traité, après avoir trompé ceux au nom desquels ils ont conclu le traité précédent. « Par les mêmes dieux, répond Asdrubal, puisqu'ils châtient si durement les parjures ».
9. XXX, 43, 1.

consulte. Mais le peuple, saisi de l'affaire par deux tribuns, décida unanimement que le Sénat devait accorder cette paix et que Scipion serait chargé de la conclure, puis de ramener en Italie l'armée d'Afrique[1]. Il est certain, d'ailleurs, que le Sénat voulait en finir, autant que le peuple. Les hommes politiques prévoyaient que, dans un avenir très prochain, Rome, malgré sa lassitude, aurait à soutenir une nouvelle guerre, contre Philippe de Macédoine; il fallait qu'elle eût les mains libres.

Le Sénat désigna donc dix commissaires pour assister Scipion[2]; les ambassadeurs retournèrent en Afrique[3]. Le traité fut conclu aux conditions stipulées dans l'entrevue de Tunis[4].

Carthage livra ses vaisseaux de guerre, ses éléphants, les déserteurs[5], les esclaves fugitifs, les prisonniers. Ces derniers étaient au nombre de 4 000; parmi eux, se trouvait un sénateur, Q. Terentius Culleo, qui témoigna plus tard sa reconnaissance à son libérateur en suivant le char triomphal de Publius, la tête couverte d'un bonnet d'affranchi[6]. Les navires

1. Tite-Live, XXX, 43, 2-3. Appien (*Lib.*, 57-65) raconte une discussion qui aurait eu lieu dans le Sénat : un ami de Scipion prononce un discours en faveur de la paix; puis un parent du consul Lentulus expose la nécessité d'anéantir Carthage; la majorité de l'assemblée approuve Scipion. Il n'est pas question de l'intervention du peuple. Des extraits de Diodore (XXVII, 13-17 et 18) ont été tirés de deux discours semblables à ceux que nous trouvons dans Appien. C'est donc à la source commune des deux auteurs qu'il faut imputer ces discours (Schwartz, dans *Real-Encyclopädie*, s. v. *Diodoros*, t. V, p. 689). L'ami de Scipion était peut-être Q. Caecilius Metellus : conf. Tite-Live, XXX, 23, 3-4. — D'après Dion Cassius (*apud* Zonaras, IX, 14, p. 443, *b*; conf. Dion, fragm. 56, 87), il y eut de vives discussions dans le Sénat, mais le peuple se prononça unanimement pour la paix.

2. Tite-Live, XXX, 43, 4. Zonaras, *l. c.*

3. Tite-Live, XXX, 43, 10. Avant leur départ, ils furent, dit Tite-Live (XXX, 43, 5-8), autorisés à visiter leurs concitoyens prisonniers à Rome et à choisir 200 d'entre eux, qui, sur l'ordre du Sénat, furent ramenés en Afrique par les commissaires et rendus sans rançon par Scipion, lors de la conclusion de la paix. Conf. Dion, fragm. 56, 89.

4. Tite-Live, XXX, 43, 10.

5. Le petit nombre de ceux qui avaient échappé au désastre de Zama

6. Tite-Live, XXX, 43, 11. Conf. Valère-Maxime, V, 2, 5; Plutarque, *Reg. et imper. apophth.*, Scipio Maior, 6 (*Moralia*, Didot, I, p. 237); Dion, fragm. 56, 90.

furent conduits en pleine mer et incendiés, sous les yeux des Carthaginois[1]. Masinissa reçut en présent une partie des éléphants; les autres furent envoyés à Rome[2]. Un châtiment impitoyable frappa les déserteurs : les Latins périrent sous la hache, les Romains sur la croix[3]. Carthage dut payer tout de suite le premier terme de l'indemnité de guerre[4]. Comme les sénateurs se désolaient en constatant la détresse financière de l'État, Hannibal, — d'après la légende, — répondit par un éclat de rire aux lamentations de ces hommes, incapables de comprendre que, de tous les maux qui accablaient leur patrie, c'était là le plus léger[5].

Devant toute l'armée, Scipion fit don à Masinissa de Cirta et des autres villes et territoires du royaume de Syphax qui étaient tombés au pouvoir du peuple romain et que le prince massyle joignit désormais au royaume de son père[6].

Les ambassadeurs carthaginois furent renvoyés à Rome, où le Sénat et le peuple ratifièrent le traité conclu par Scipion avec l'approbation des commissaires[7]. Les troupes victorieuses

1. Tite-Live, XXX, 43, 12; pour le chiffre de 500 vaisseaux, indiqué par Tite-Live, voir t. II, p. 443. Zonaras, IX, 14, p. 443, *b*.

2. Dion, fragm. 56, 88, et Zonaras, *l. c.* Les Romains se servirent bientôt, dans la guerre contre Philippe de Macédoine, des éléphants qu'ils s'étaient réservés : Tite-Live, XXXI, 36, 4.

3. Tite-Live, XXX, 43, 13; conf. Valère-Maxime, II, 7, 12.

4. Ailleurs (XXXII, 2, 1), Tite-Live dit, au contraire, que le premier terme ne fut payé qu'en 199 (conf. t. II, p. 330, n. 2).

5. Tite-Live, XXX, 44, 4-11.

6. *Id.*, XXX, 44, 12.

7. *Id.*, XXX, 44, 13. — D'après Appien (*Lib.*, 54), Scipion aurait promis aux Carthaginois que leurs otages, au nombre de 150 (Polybe, XV, 18, 8, dit 100), leur seraient rendus lors de la conclusion de la paix. Si cela est exact, Rome en exigea de nouveaux, évidemment pour s'assurer le paiement régulier de l'indemnité. Ces otages sont mentionnés en Italie à diverses dates, en 200, 199, 198, 181, 168 : Cornélius Népos, *Hannibal*, VII, 2; Tite-Live, XXXII, 2, 3-4; XXXII, 26, 5; XL, 34 ; XLV, 14; Zonaras, IX, 16, p. 446, *a*. De temps en temps, une partie d'entre eux étaient renvoyés et remplacés par d'autres (conf., pour les otages fournis à Rome par Antiochus, Polybe, XXI, 43, 22 [édit. Büttner-Wobst; *alias*, XXII, 26]; Tite-Live, XXXVIII, 38, 15). Tite-Live (XXXII, 2, 3) affirme qu'en 199, Rome en rendit 100 sur ceux qu'elle détenait : « centum redditi obsides; de ceteris, etc. » (il donne le même chiffre pour l'année 181 : XL, 34). Leur nombre aurait donc été supérieur à la centaine, contrairement à ce que dit Polybe

quittèrent enfin l'Afrique, dans l'été ou l'automne de l'année 201 [1], et Publius, après avoir traversé une partie de l'Italie au milieu des acclamations, célébra, quelques mois plus tard, un éclatant triomphe [2]. On l'appela désormais l'Africain [3].

Il avait obtenu tout ce qu'il avait souhaité : arracher Hannibal de l'Italie, imposer aux Carthaginois la fin de cette longue guerre, en prenant les mesures nécessaires pour les empêcher d'en recommencer une autre [4].

Quant à Carthage, le manque d'une forte marine ne lui avait pas permis d'écarter les Romains de l'Afrique, puis de couper leurs communications avec la Sicile. Depuis quatorze ans, elle avait levé, sur le domaine trop peu étendu qu'elle possédait en Berbérie, presque tous les hommes propres au service militaire, et ce ne fut pas sans peine qu'elle réunit des troupes pour faire face à l'invasion. Son allié Syphax ne lui amena que des masses non exercées et mal commandées. Lorsque les premières victoires romaines eurent détruit ces trop faibles

(Täubler, *l. c.*, p. 196). Ajoutons que les indications relatives aux otages carthaginois proviennent de chroniqueurs qui ne méritent pas grande confiance. De même, le prétendu refus des Romains, en l'année 200, de rendre les prisonniers carthaginois : Népos, *Hannibal* VII, 2-3.

1. On voit par ce qui précède qu'il dut s'écouler un certain temps entre la décision prise à Rome de faire la paix (après le 15 mars du calendrier officiel, qui ne s'écartait probablement pas beaucoup de l'année astronomique : v. *supra*, p. 246, n. 1) et le traité définitif. Selon Appien (*Lib.*, 54), Publius avait stipulé que les Romains évacueraient l'Afrique dans les 150 jours qui suivraient la conclusion de ce traité. — Valerius Antias prétendait que des soldats romains, ayant appartenu à l'armée de Scipion, étaient restés çà et là en Afrique jusqu'à l'année 193 : Tite-Live, XXXV, 2, 8. Il n'y a sans doute aucun compte à tenir de cette assertion.

2. Polybe, XVI, 23. Tite-Live, XXX, 45, 1-5. Appien, *Lib.*, 65-66. — D'après Tite-Live (XXX, 45, 3), Scipion aurait versé sur son butin 133 000 livres d'argent au Trésor (43 616 kilogrammes) : indication empruntée à un chroniqueur et sujette à caution.

3. Tite-Live, XXX, 45, 6 ; Eutrope, III, 23, 3 ; Zonaras, IX, 14, p. 443, *c*, et 20, p. 454, *a* ; etc. Ce surnom ne lui fut point donné en vertu d'une décision officielle (voir Tite-Live, *l. c.*), pas plus que l'épithète de « Grand » qu'on lui décerna aussi : Polybe, XVIII, 35, 9 (B.-W. : *alias* XVIII, 18) ; XXXI, 26, 1 (B.-W. : *alias* XXXII, 12, 6) ; Diodore, XXXI, 27, 3 et 4 ; Plutarque, *Caton l'Ancien*, 3 ; Zonaras, IX, 14, p. 443, *c*.

4. Conf. Tite-Live, XXIX, 26, 6 : « ad Hannibalem detrahendum ex Italia transferendumque et finiendum in Africa bellum se transire vulgaverat ».

obstacles, elle mit sur pied, par un suprême effort, une armée sans cohésion et pauvre en cavalerie. Le génie d'Hannibal ne put compenser cette double infériorité. L'absence de bonnes forteresses à l'intérieur du territoire punique, l'indifférence ou l'aversion des sujets indigènes, l'impossibilité de tirer de nouvelles recrues d'un pays épuisé et déjà en partie occupé par l'ennemi interdirent aux vaincus toute tentative pour continuer la lutte. Après Cannes, Rome fut sauvée grâce à la solidité de sa domination dans l'Italie centrale et aux réserves d'hommes qui ne lui firent pas défaut. Après Zama, les Carthaginois n'eurent plus à opposer à Scipion que les remparts de leur ville et de quelques colonies du littoral.

CHAPITRE VII

CARTHAGE, ROME ET MASINISSA

I

Rome, victorieuse de Carthage, se tourna contre les anciens alliés d'Hannibal, les Gaulois de la Cisalpine, qu'elle soumit définitivement, Philippe, qu'elle réduisit à son royaume de Macédoine. En Espagne, elle garda ses conquêtes, — les conquêtes des Barcides, — et les étendit, malgré la résistance vigoureuse et tenace des indigènes.

Après l'année 201, un Amilcar était resté dans la Haute Italie, où il guerroyait contre les Romains[1] : le gouvernement punique le désavoua, le condamna à l'exil et confisqua ses biens[2]. En 195, sur l'ordre de Rome, il frappa de même le grand Hannibal, qui, en fuyant, épargna à sa patrie la honte d'une sentence plus sévère. Puis, en 193, il envoya une ambassade en Italie, pour dénoncer les menées d'un émissaire d'Hannibal[3]. Seul de tous les Carthaginois, celui-ci demeura l'ennemi déclaré des Romains. Pour les vaincre, il comptait sur Antiochus, qui l'avait accueilli. Mais le roi de Syrie n'était pas disposé au duel implacable auquel son hôte le conviait. S'il ne voulait pas tolérer que Rome s'ingérât dans les affaires

1. T. II, p. 381, n. 6; ici, p. 170.
2. Tite-Live, XXXI, 11, 4-6; 19, 1 (sur une invitation du Sénat romain).
3. Tite-Live, XXXIV, 61, 16; 62, 6. Conf. t. II, p. 281.

orientales, il ne s'inquiétait guère qu'elle dominât en Occident[1]. Il soutint la lutte avec mollesse, il ne sut même pas tirer parti des talents militaires d'Hannibal. Ainsi s'évanouit le dernier espoir du Barcide. Il n'était plus qu'un condottière au service du roi de Bithynie quand Rome le réclama, par basse vengeance ou par crainte injustifiée, car il ne la menaçait pas. Il comprit qu'il ne lui restait qu'à mourir (en 183 ou 182).

Cependant Carthage, résignée à sa déchéance, payait régulièrement les termes de l'indemnité que lui avait imposée le traité de 201. Devenue l'alliée officielle de Rome, elle lui prêtait son concours, quand sa rivale d'autrefois en avait besoin[2]. Lors de guerres contre Philippe, contre Antiochus, contre Persée, elle fournit avec empressement des quantités importantes de blé et d'orge, destinées à l'alimentation des armées en campagne ou de la capitale italienne[3]. Elle affecta même de regretter qu'on les lui payât. Contre Antiochus, elle mit à la disposition des Romains six des galères qu'ils lui avaient laissées[4]; l'une d'elles fut prise dans une bataille livrée sur les côtes de l'Asie Mineure[5].

1. Voir, à ce sujet, Kromayer, dans *Jahrbücher für das klassische Altertum*, X, 1907, p. 681 et suiv.

2. Appien (*Lib.*, 83) fait dire au député Banno, parlant en 149 aux consuls : « Nous avons combattu avec vous contre trois rois ».

3. Tite-Live, XXXI, 19, 2 (en 200) : 200 000 boisseaux de blé envoyés à Rome (conf. XXXI, 50, 1), autant à l'armée de Macédoine. — *Id.*, XXXVI, 3, 1 (en 191) : des députés romains demandent aux Carthaginois des céréales, destinées à être envoyées en Grèce, et annoncent qu'on les paiera. *Id.*, XXXVI, 4, 5-6 et 9 : des députés carthaginois, venus en Italie, promettent ...000 (le chiffre est mutilé) boisseaux de blé et 500 000 d'orge pour l'armée romaine, et la moitié de ces quantités pour Rome; ils prient le Sénat de les accepter gratuitement, offre qui est déclinée. — En 171, envoi de députés romains à Carthage : Tite-Live (XLII, 35) n'indique pas d'une manière précise l'objet de leur mission. Ils demandèrent probablement des céréales. Quelque temps après, des députés carthaginois vinrent à Rome annoncer qu'un million de boisseaux de blé et 500 000 boisseaux d'orge étaient prêts à être expédiés; on les invita à les faire transporter en Macédoine (*id.*, XLIII, 6).

4. Tite-Live, XXXVI, 42, 2; Appien, *Syr.*, 22 (en 191). Selon Tite-Live (XXXVI, 4, 7 et 9), les Carthaginois auraient offert de former une flotte. On leur aurait répondu qu'on leur demandait seulement les vaisseaux qu'ils devaient en vertu du traité (pour cette obligation, voir p. 288, n. 7).

5. Tite-Live, XXXVI, 44, 5-7; Appien, *l. c.* (avec des variantes).

Que tous les Carthaginois eussent oublié les haines du passé, c'est ce qu'il est impossible de croire. Le parti démocratique, héritier du parti barcide, devait être animé de sentiments très hostiles envers Rome[1]. Mais il semble bien qu'il n'ait pas été maître du pouvoir dans les années qui suivirent la fuite d'Hannibal. D'ailleurs, qui ne voyait qu'une attitude provocante, ou même équivoque, eût entraîné la patrie dans l'abîme? Selon Tite-Live, Masinissa accusa, en 174, les autorités de Carthage d'avoir reçu secrètement une députation macédonienne et d'avoir, à leur tour, envoyé des émissaires au roi Persée[2]. Ce dernier se préparait à une guerre contre les Romains et cherchait des alliés. Il est cependant fort douteux que les Carthaginois aient commis l'imprudence de prendre des engagements envers lui : leur faiblesse exigeait qu'ils attendissent, pour participer à la lutte, que la fortune se fût prononcée contre Rome. C'était donc probablement une calomnie du Numide, alors en conflit aigu avec ses voisins et très désireux de les rendre suspects. Trois ans plus tard, quand la guerre contre Persée était déjà commencée, un fils de Masinissa, Gulussa, serait venu dire au Sénat que les Carthaginois avaient décidé de préparer une grande flotte, sous prétexte de l'offrir aux Romains : quand elle serait équipée, ils choisiraient leurs ennemis et leurs amis[3]. Mais on sait que Carthage n'avait pas le droit de posséder plus de dix galères : elle n'aurait pu accroître sa marine, même d'une trirème, sans s'exposer à des rigueurs immédiates. Par conséquent, il n'y a pas lieu d'admettre qu'elle ait songé au double jeu dénoncé, dit-on, par Gulussa.

1. Conf. t. II, p. 283.

2. Tite-Live, XLI, 22 : dénonciation de Masinissa à des députés romains qui étaient venus en Afrique. Les envoyés de Persée auraient été reçus de nuit, dans le temple d'Esculape, par le « Sénat » de Carthage (peut-être s'agit-il du Conseil, moins nombreux que le Sénat et plus capable de garder un secret : conf. t. II, p. 221). A l'accusation d'avoir envoyé des émissaires à Persée, les Carthaginois n'auraient opposé qu'un démenti assez faible.

3. Tite-Live, XLIII, 3.

La vérité, c'est que, pendant une cinquantaine d'années, les rapports des deux Républiques furent corrects. A cette époque, le gouvernement romain n'était point partisan d'une politique de conquêtes et d'annexions : il le prouva après les victoires remportées sur Philippe, Antiochus et Persée. Il ne voulait ni créer l'administration, ni entretenir les armées nécessaires à de nouvelles provinces. Il trouvait plus commode de laisser subsister des États qui, sous le nom d'alliés, devenaient ses clients, ses vassaux dociles. Telle était Carthage. Désireux qu'elle ne se relevât pas de sa chute, il ne semblait pas souhaiter qu'elle disparût. Il lui imposait ses volontés, mais il respectait les formes diplomatiques. En 188, deux jeunes gens se permirent de malmener des députés carthaginois qui se trouvaient à Rome; le préteur urbain ordonna qu'ils fussent envoyés en Afrique, où l'on statuerait sur leur sort : du reste, ceux qu'ils avaient offensés renoncèrent généreusement à la satisfaction qui leur était offerte[1].

Les échanges d'ambassadeurs paraissent avoir été assez fréquents et avoir contribué à nouer des relations entre les personnages les plus importants des deux États[2]. Le commerce créait d'autres liens. Des Italiens venaient ou résidaient à Carthage[3]. Les Romains avaient souvent l'occasion de coudoyer dans leurs rues et d'entendre des Carthaginois : Hannon, le marchand africain, vêtu d'une longue tunique et exhalant une forte odeur d'ail, que Plaute mettait en scène dans son *Poenulus*[4], auquel il faisait même débiter quelques

1. Tite-Live, XXXVIII, 42, 7, et, d'après lui, Valère-Maxime, VI, 6, 3 (il dit par erreur que ce fait se passa en 187). Dion Cassius, fragm. 63, édit. Melber.

2. Conf. t. II, p. 282.

3. Appien, *Lib.*, 92; Zonaras, IX, 26, p. 463, *c* (en 149).

4. Vers 975, 1121, 1298 et suiv., 1313-4. Le *Poenulus* fut représenté vers 190 avant J.-C. Cette comédie était imitée d'une pièce grecque, intitulée *Le Carthaginois*, mais il y a tout lieu de croire que les passages auxquels nous faisons allusion n'avaient pas été empruntés par Plaute à son modèle.

propos en vraie langue phénicienne[1], n'était certainement pas un inconnu pour eux. Des navires puniques relâchaient à Ostie et y prenaient des cargaisons ou des voyageurs[2]. Les deux peuples ne s'aimaient pas : les quolibets de Plaute suffiraient à le prouver. Mais ils se supportaient.

II

A la fin de la guerre d'Hannibal, Masinissa était âgé de 37 ans [3]. Sa jeunesse avait été bien remplie : du vivant de son père, de belles chevauchées en Afrique et en Espagne ; puis le royaume des Massyles deux fois conquis, deux fois perdu ; les aventures d'un chef de bande, d'un fugitif aux abois; les victoires romaines auxquelles le prince numide avait pris une si large part; son autorité rétablie sur les Massyles, étendue sur les États de Syphax et solennellement reconnue par Rome. Il vécut encore plus d'un demi-siècle, jusqu'au début de l'année 148[4].

Les monnaies frappées par lui-même ou par ses fils et petits-fils[5] le représentent âgé de quarante à cinquante ans, avec des traits réguliers, un œil largement ouvert sous un sourcil assez épais, des cheveux abondants et bouclés, une barbe s'allongeant en pointe; ces images sont d'ailleurs fort

1. Vers 930 et suiv.

2. Polybe, XXXI, 12, 11-12 (édit. Büttner-Wobst; *alias* XXXI, 20) : en 162, mention d'une galère sacrée, de celles qui transportaient les dons offerts par les Carthaginois aux dieux de Tyr. Mais elle servait à d'autres usages. Elle se trouvait alors à Ostie, où un ambassadeur du roi Ptolémée Philométor la loua, sous prétexte de se faire ramener en Égypte.

3. Il était né vers 238 : voir p. 182, n. 3.

4. Pour cette date, voir p. 363, n. 7.

5. Babelon, *Mélanges numismatiques*, I, p. 123 (= *Revue numismatique*, 1889, p. 398); le même, *Bull. archéol. du Comité*, 1891, p. 253 (conf. Doublet et Gauckler, *Musée de Constantine*, fig. à la p. 24). Ces exemplaires prouvent que les monnaies publiées par L. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, III, p. 17-19, nos 19-35, et p. 32, nos 38-42, représentent Masinissa : voir Babelon, *Comité*, *l. c.*, p. 254.

médiocres et ne nous font connaître que d'une manière imparfaite la figure de Masinissa[1].

On nous dit qu'il était beau dans sa jeunesse[2] et de taille élevée[3]. Il garda jusqu'à l'âge le plus avancé une étonnante vigueur. Il pouvait rester une journée entière debout ou à cheval; octogénaire, il sautait sur sa monture sans aucune aide et, comme les autres Numides, il dédaignait l'usage de la selle. Il bravait tête nue le froid et la pluie[4]. A 88 ans, il commanda son armée dans une grande bataille contre les Carthaginois[5]; le lendemain, Scipion Émilien le trouva sur pied devant sa tente, tenant un morceau de pain sec, qui constituait tout son repas[6]. Deux ans auparavant, une de ses femmes avait donné le jour à un fils, qu'il ne songea nullement à désavouer[7]. Il avait eu 43 autres enfants mâles[8]. Beaucoup

1. Sur un bas-relief de l'époque romaine, trouvé en Kabylie, on voit un personnage barbu qui est peut-être Masinissa : *C. I. L.*, VIII, 9007 = 20731 ; Doublet, *Musée d'Alger*, pl. V, fig. 1. L'image est grossière et très endommagée. — Il n'y a pas lieu de reconnaître le roi numide dans une petite tête en bronze du Louvre, comme l'avait supposé A. de Longpérier : voir A. de Ridder, *Les Bronzes antiques du Louvre*, I (1913), p. 101, n° 733, et pl. 51.

2. Appien, *Lib.*, 10.

3. *Ibid.*, 106.

4. Polybe, XXXVI, 16, 3-4 (B.-W.; *alias* XXXVII, 3). Diodore, XXXII, 16. Appien, *Lib.*, 71 et 106. Tite-Live, *Epit. l.* L. Cicéron, *De senectute*, 10, 34 (conf. Valère-Maxime, VIII, 13, ext., 1).

5. Appien, *Lib.*, 71. V. *infra*, p. 324.

6. Polybe, XXXVI, 16, 12. Tite-Live, *Epit. l.* XLVIII. Frontin, *Strat.*, IV, 3, 11.

7. Polybe, XXXVI, 16, 5. Diodore, *l. c.* Appien, *Lib.*, 106. Tite-Live, *Epit. l.* L. Valère-Maxime, *l. c.* Pline l'Ancien, VII, 61. Ce fils est appelé Σθέμβανος (ou Σθεμβάς) par Polybe, Methymnus par Valère-Maxime, Metymannus par Pline.

8. Il aurait laissé en mourant 44 fils, selon Eutrope (IV, 11), 54, selon Valère-Maxime (V, 2, ext., 4) : l'un des deux chiffres est altéré. L'*Epitome* de Tite-Live trouvé à Oxyrhynque indiquait aussi un chiffre, aujourd'hui mutilé, se terminant par quatre (*T. Livi Periochae*, édit. Rossbach, p. 135) : « liberos IIII [et... virile]s reliquit decedens ». Il est du reste inexact que ces 44 ou 54 fils aient été vivants lors de la mort de leur père. Outre le dernier-né, on connaît les noms de cinq fils de Masinissa : 1° Micipsa, מכוסן sur des inscriptions puniques de Cherchel et de Dougga (Lidzbarski, *Sitzungsberichte der Berliner Akademie der Wissenschaften*, 1913, p. 297 et 299; Dussaud, *Bull. archéol. du Comité*, 1914, p. 39); mêmes lettres (MKWSN) dans la partie libyque de l'inscription de Dougga; en grec Μικίψας, ou Μικίψης; en latin *Micipsa*; — 2° Gulussa, dont le véritable nom se terminait sans doute en *an* : voir des monnaies portant les lettres puniques גן, probablement les lettres initiale et finale de ce nom (Berger, *Rev. archéol.*, 1889, I, p. 214-5; Babelon

disparurent avant lui; cependant, lors de sa mort, il lui en restait encore dix[1].

C'était un homme sans peur et sans scrupules, une nature pleine de contrastes. Ses vastes ambitions ne l'empêchaient pas de risquer sa vie avec la bravoure la plus téméraire. Elles cédaient parfois à 'ardeur de ses sens. Mais elles reprenaient vite le dessus et triomphaient des obstacles à force d'audace, de ténacité et de souplesse. Mêmes contrastes dans les mœurs de ce Numide, en partie dégagé de la barbarie native. A le voir en campagne, supportant, comme le dernier de ses cavaliers, toutes les privations et toutes les fatigues, entouré de chiens féroces, auxquels il confiait sa garde[2], on l'eût pris pour quelque chef de clan. Mais il avait un palais à Cirta[3]; il y donnait des banquets où les tables étaient couvertes de vaisselle d'argent et de corbeilles en or, des concerts où se faisaient entendre des musiciens venus des pays helléniques[4]. Sa mère était une de ces prophétesses populaires qui

Revue numismatique, 1889, p. 399); en grec Γολόσσας (inscription de Délos : *Journal of hellenic Studies*, XI, p. 258), ou Γολόσσης (Polybe, etc.); en latin *Gulussa*, ou *Gulusa* (Pline l'Ancien, VIII, 31; *C. I. L.*, VIII, 18752, où il faut lire *Gulu[s]ae*); — 3° *Mastanabal* (*sic* en latin), Μαστανάβας (*Inscr. Graecae*, II, 968, l. 44; Appien, *Lib.*, 106; Zonaras, IX, 27, p. 465, *a*); — 4° *Masgaba* (Tite-Live, XLV, 13 et 14): — 5° *Misagenes* : Tite-Live, XLII, 29; 62; etc., d'après Polybe. Valère-Maxime (V, 1, 1 *d*) l'appelle *Musochanes*, forme vraisemblablement plus voisine du nom libyque. Le même nom paraît se retrouver sous la forme *Masucan* : *C. I. L.*, VIII, 9613; Gsell, dans *Rec. de la société archéol. de Constantine*, XXXVI, 1902, p. 23, n. 2 (conf. Ammien Marcellin, XXIX, 5, 40 : *Mazuca*). — Une inscription punique de Cherchel mentionne un Bogut, fils d'un Masinisan, mais il n'est pas certain que celui-ci ait été le roi numide (Berger, *Revue d'assyriologie*, II, p. 36, l. 4; Lidzbarski, *l. c.*, p. 298-9). — Masinissa eut aussi des filles (conf. Ptolémée Évergète II, dans *Fragm. hist. graec.*, édit. Müller, III, p. 188, n° 8). L'une d'elles épousa un Carthaginois : voir t. II, p. 283, n. 6.

1. Diodore, XXXII, 16. Appien (*Lib.*, 106) dit que Masinissa n'eut jamais moins de dix fils en vie. On lit dans un extrait de Polybe (XXXVI, 16, 5, B.-W.; *alias*, XXXVII, 3) qu'à sa mort, il laissa quatre fils, outre son dernier-né. Ce chiffre doit être altéré, car c'est de Polybe que provient le chiffre dix, donné par Diodore et Appien.

2. Valère-Maxime, IX, 13, ext., 2.

3. Appien, *Lib.*, 106. Comme d'ailleurs Syphax : Tite-Live, XXX, 12, 10; Appien, *Lib.*, 27.

4. Ptolémée Évergète, dans *Fragm. hist. graec.*, III, p. 187, n° 7.

apparaissent de temps en temps dans les tribus de la Berbérie[1]. Mais lui-même connaissait la civilisation raffinée de Carthage, où il avait peut être passé quelques années de sa jeunesse[2]; il s'éprit de la fille de l'aristocrate Asdrubal, aussi instruite que belle; il donna à son fils Mastanabal une éducation grecque[3]. Il n'hésita pas longtemps à envoyer à Sophonisbe la coupe fatale, il sacrifia à la réussite de ses desseins bien des milliers de vies humaines. Pourtant le cœur du lion était capable de s'attendrir. Masinissa adorait les enfants. Il avait coutume de garder auprès de lui, pendant plusieurs années, ceux de ses fils et de ses filles. Il dit un jour à des gens qui venaient acheter en Numidie des singes, destinés à distraire de riches oisifs : « Mais les femmes de chez vous ne vous donnent donc pas d'enfants[4]? »

Au temps de la guerre d'Hannibal, il y avait, nous l'avons dit, trois grands États indigènes dans l'Afrique septentrionale, les royaumes des Massyles, des Masæsyles et des Maures[5]. On mentionne aussi à cette époque des princes, des chefs[6], dont les uns pouvaient être vassaux des rois, dont les autres avaient, semble-t-il, gardé leur indépendance. Un demi-siècle plus tard, Masinissa étendait sa domination depuis la frontière de la Cyrénaïque, au fond de la grande Syrte, jusqu'à celle de la Maurétanie, aux rives de la Moulouia[7]. En 203-202, il s'était emparé, selon Polybe, de tout le royaume de Syphax, dont les deux capitales étaient Cirta, aujourd'hui Constantine, et

1. Zonaras, IX, 12, p. 439, *c*. Silius Italicus, XVI, 124.
2. D'après Appien : voir t. II, p. 283.
3. Tite-Live, *Epit. l.* L.
4. Ptolémée Évergète, *l. c.*, p. 188, n° 8.
5. Voir p. 175 et suiv.
6. Δυνάσται, *reguli*. Voir Polybe, XV, 3, 5; Tite-Live, XXVII, 4, 8; XXIX, 4, 4; Appien, *Lib.*, 10, 33, 41, 44.
7. Appien, *Lib.*, 106. Le fleuve Molochath, c'est-à-dire la Moulouia, formait limite, comme l'indique Strabon (XVII, 3, 6 et 9), entre le pays des Maures et celui des Masæsyles, possédé successivement par Syphax, Masinissa et Micipsa. V. *supra* ,p. 175-6.

Siga, non loin des Maures[1]. D'après Tite-Live, il n'en aurait conquis qu'une partie, la plus riche[2]. Vermina, fils de Syphax, aurait pu conserver le reste[3]. Un petit-fils du même Syphax, nommé Arcobarzane, aurait régné en Berbérie, au milieu du second siècle, et aurait disposé d'une forte armée[4]. Si l'on veut accepter ces indications, il faut admettre que Vermina, ou son successeur, fut dépouillé, on ne sait quand, de l'Algérie occidentale, et chercher le royaume d'Arcobarzane à l'intérieur des terres, entre le Tell et le désert, dans les steppes parcourues par les Gétules nomades, qui paraissent n'avoir pas tous été soumis par Masinissa[5]. Il est à croire que celui-ci supprima les autres princes indépendants, ou les força à reconnaître sa suprématie. Rome lui laissa toute liberté de faire des conquêtes dans l'Afrique indigène[6].

Maître d'une vaste contrée, il s'efforça de constituer un véritable État[7]. Avant lui, Syphax l'avait essayé, mais il avait disparu, laissant à son heureux rival quelques exemples que celui-ci s'empressa d'imiter. Comme Syphax, Masinissa ceignit sa tête du diadème[8], à la façon des rois helléniques, et il battit

1. Voir p. 284.
2. XXXI, 11, 8; XXXVII, 53, 22. Parmi les villes qui avaient appartenu à Syphax et qui tombèrent au pouvoir de Masinissa, on mentionne Cirta (Tite-Live, XXX, 44, 12; etc.) et Madauros, entre Souk Arrhas et Tébessa (Apulée, *Apol.*, 24). Il se peut cependant que Madauros n'ait pas fait partie du royaume masæsyle : *v. supra*, p. 177, n. 2.
3. Voir p. 282 et suiv.
4. Tite-Live, *Epit. l.* XLVIII (en 152) : « Cum in finibus Carthaginiensium ingens Numidarum exercitus, duce Arcobarzane, Syphacis nepote, diceretur esse... »
5. Une grande partie — et non pas la totalité — des Gétules dépendaient de Jugurtha, une quarantaine d'années après la mort de son grand-père Masinissa : Salluste, *Jug.*, XIX, 7. Si, comme le disait Tite-Live (ci-dessus, n. 4), le bruit courut qu'Arcobarzane s'était rendu avec une armée sur le territoire punique, il est invraisemblable qu'il ait régné dans l'Algérie occidentale, à 200 lieues de ce territoire, dont les États de Masinissa l'auraient séparé.
6. Valère-Maxime, VII, 2, 6.
7. Voir à ce sujet Kahrstedt, p. 578-581, qui me paraît exagérer l'originalité et l'importance des résultats obtenus par Masinissa.
8. Müller, *Numismatique*, III, p. 32, n[os] 38 et suiv. — Pour Syphax, *ibid.*, p. 90, n° 2, et fig. à la p. 91 (= *Instructions pour la recherche des antiquités dans le Nord de l'Afrique*, p. 200, n° 65). Vermina fit de même : Müller, III, p. 88, n° 1 (= *Instructions*, *l. c.*, n° 67).

monnaie à son effigie. Il amassa de grosses sommes d'argent[1]. Il réunit, quand il en eut besoin, un grand nombre de soldats, capables de combattre d'une manière régulière, et non pas seulement de piller[2]. En 202, il n'avait amené à Scipion que 6 000 fantassins et 4 000 cavaliers[3]. En 150, il opposa plus de 50 000 hommes aux Carthaginois[4]. Il eut des éléphants : une partie de ceux que Carthage avait dû livrer à Rome[5] et sans doute d'autres, qu'il fit dompter[6]. Il eut même une flotte, qui s'adonnait à la piraterie, lorsqu'elle n'avait pas d'occupations plus honnêtes[7].

Rien ne prouve, du reste, qu'il ait créé une administration assez forte pour maintenir après lui la cohésion qu'assurait son autorité personnelle. Cette autorité même ne fut pas toujours respectée. Indisciplinés et turbulents[8], les Numides se pliaient avec peine à l'obéissance. Des chefs de tribus et de peuplades regrettaient le temps où ils étaient libres d'agir chez eux à leur guise et de se quereller avec leurs voisins. On nous parle d'un certain Aphther, qui se révolta et alla se réfugier en Cyrénaïque, où le roi eut l'intention de le poursuivre[9]. Plus tard, lors de la guerre contre Carthage, deux officiers[10], qui étaient peut-être des vassaux mécontents, passèrent à l'ennemi avec 6 000 cavaliers[11]. Pourtant Masinissa semble avoir pu, en général, imposer la paix à ses sujets, anciens et nouveaux. Il développa parmi eux l'agriculture, qui les attacha au sol et

1. Appien, *Lib.*, 106. Valère-Maxime, V, 2, ext., 4.
2. Strabon, XVII, 3, 15. Appien, *l. c.*
3. Polybe, XV, 5, 12.
4. Conf. ensemble Appien, *Lib.*, 71 (*in fine*) et 73 (*in fine*).
5. V. *supra*, p. 294.
6. Voir les textes cités plus loin, p. 309-311. Éléphant sur une monnaie de Masinissa : *Bull. archéol. du Comité*, 1891, p. 253.
7. Cicéron, *Verrines*, Act. II, l. IV, 46, 103. Valère-Maxime, I, 1, ext., 2.
8. Conf. Salluste, *Jug.*, XLVI, 3; LVI, 5; LXVI, 2; Tite-Live, XXIX, 3, 13.
9. V. *infra*, p. 314 et 315. Ἄφθηρα, à l'accusatif, dans Polybe; *Aphthirem* dans Tite-Live.
10. Ταξίαρχοι : Appien, *Lib.*, 70.
11. Voir p. 323-4.

accrut leur bien-être. Sur les côtes, les colonies phéniciennes, tombées entre ses mains, furent les portes et les marchés de son royaume; à l'intérieur, une sécurité inconnue jusqu'alors favorisa les relations commerciales [1].

Par ces villes maritimes, sans doute aussi par la province punique, la civilisation carthaginoise pénétra chez les Numides et Masinissa l'aida à se propager. L'usage du parler phénicien paraît avoir été fort répandu à Cirta, sa capitale; lui-même, comme Syphax, en avait fait sa langue officielle [2].

Le petit prince massyle était devenu un souverain très puissant, célèbre dans tous les pays de la Méditerranée, depuis l'Espagne, qui se souvenait des exploits de sa jeunesse, jusqu'à l'Orient lointain, où il se ménagea des amitiés : Nicomède, qui devint roi de Bithynie très peu de temps avant la mort de Masinissa, proclamait que celui-ci lui avait témoigné une affection et une bienveillance paternelles [3]. Cet Africain fut attentif à plaire aux Grecs, dispensateurs de renommée et commerçants avisés, avec lesquels on pouvait traiter de grosses affaires. Il offrit à Rhodes du bois de thuya et de l'ivoire [4], à Délos, du blé, dont la vente rapporta quelques milliers de drachmes au temple d'Apollon [5]. Trois statues au moins lui furent élevées dans l'île sainte : une par un marchand athénien qui se disait

1. Nous renvoyons au tome IV pour plus de détails.

2. Légendes des monnaies royales : pour Syphax, voir Müller, III, p. 90-91, n°s 2-4; pour son fils Vermina, *ibid.*, III, p. 88, n° 1; pour Masinissa, Babelon, dans *Bull. archéol. du Comité*, 1891, p. 253.

3. Dédicace d'une statue érigée par Nicomède à Masinissa, dans l'île de Délos : Roussel et Hatzfeld, *Bull. de corresp. hellénique*, XXXIII, 1909, p. 484. Ptolémée Évergète II s'intéressa aux faits et gestes de Masinissa : voir *Fragm. hist. graec.*, III, p. 187-8, n°s 7 et 8.

4. Suidas, s. v. θύον.

5. En 179 avant J.-C. : inscription publiée par Homolle, *Bull. de corr. hell.*, VI, 1882, p. 14-15, lignes 101 et suiv.; conf. Corsetti, dans *Studi di storia antica*, II, 1893, p. 75-76. En tout, 2796 médimnes et demi (près de 1 500 hectolitres), qui se vendirent près de 10 000 drachmes. Masinissa n'avait pas fait preuve d'une bien grande munificence. Il suivait l'exemple des rois de son temps, auxquels Polybe (V, 90, 5) reproche leur lésinerie dans leurs dons aux peuples et aux villes. — Couronnes décernées au roi numide : inscription citée, p. 10, l. 13; p. 11, l. 67.

son ami [1], une autre par un Rhodien, qui était probablement aussi un riche marchand [2], une troisième par ce Nicomède que nous venons de mentionner. Il eut des égards pour l'historien Polybe, quand celui-ci vint lui rendre visite, en compagnie de Scipion Émilien [3]. Son fils Mastanabal flatta l'amour-propre des Athéniens en envoyant des chevaux aux courses des Panathénées [4].

Vis-à-vis de Rome, Masinissa garda l'attitude d'un vassal reconnaissant et fidèle. Il est fort probable que, sans lui, Scipion n'aurait pas triomphé d'Hannibal, mais il est certain que la venue des Romains en Afrique permit au fils de Gaïa de recouvrer son royaume. Ce fut en compagnie de troupes romaines qu'il y rentra, qu'il défit Syphax près de Cirta et qu'il occupa les États de ce prince. Rome s'attribua cette victoire et ces conquêtes [5]. Elle voulut affirmer que Masinissa lui devait tout. Elle le proclama roi, comme s'il ne l'avait pas été auparavant [6]; elle lui concéda le royaume de Syphax, comme si elle avait seule le droit d'en disposer [7]. Le Numide

1. *Inscr. graecae*, XI, 1115.

2. *Ibid.*, 1116.

3. Polybe (IX, 25, 4 et suiv.) relate une conversation qu'il eut avec Masinissa, vraisemblablement en 150 (conf. Nissen *Rheinisches Museum*, XXVI, 1871, p. 271). Il avait dû accompagner Scipion en Espagne en 151 (ce fut sans doute alors qu'il visita Carthagène : X, 11, 4) et, l'année suivante, passer avec lui en Afrique, où son ami alla demander des éléphants au roi numide : *infra*, p. 311 (une indication de Pline l'Ancien, VIII, 47, se rapporte à ce voyage). Il n'est pas impossible que Scipion ait revu Masinissa en 149, quand il était tribun à l'armée envoyée contre Carthage (comme le dit Cicéron, *République*, VI, 9, à supposer que ce développement ait quelque valeur historique). Mais rien ne prouve que Polybe fût à cette date en Afrique (opinion de Cuntz, *Polybius und sein Werk*, Leipzig, 1902, p. 51). Sa présence n'y est certaine qu'en 147-146, après la mort du roi.

4. *Inscr. graecae*, II, 968, l. 41-44. Mastanabal fut vainqueur à ces courses, du vivant de Masinissa.

5. Conf. p. 243, n. 1.

6. Tite-Live, XXX, 15, 11 : Scipion décerne le titre de roi à Masinissa. Celui-ci envoie des ambassadeurs à Rome pour obtenir la confirmation du Sénat : *id.*, XXX, 17, 8-12. V. *supra*, p. 240.

7. Tite-Live, XXX, 44, 12 (*supra*, p. 294). Divers textes rappellent le *don* fait à Masinissa par le peuple romain : Polybe, XXI, 21, 2 (B.-W.; *alias* XXII, 4); Tite-Live, XXXVII, 25, 9; 53, 22; Salluste, *Jug.*, V, 4; XIV, 8; Valère-Maxime, V, 2, ext., 4; Appien, *Num.*, 3 (Didot, p. 163); Apulée, *Apol.*, 24.

jugea habile de paraître oublier les services qu'il avait pu rendre et de dire bien haut ceux qu'il avait reçus. Selon Tite-Live [1], il aurait même humblement déclaré qu'il n'avait que la jouissance d'une contrée dont Rome restait la véritable propriétaire.

Il remplit tous ses devoirs d'allié, non seulement avec ponctualité, mais avec le plus grand zèle. Pendant les guerres contre Philippe, Antiochus et Persée, il fournit aux Romains, comme Carthage, du blé et de l'orge [2]. Il mit aussi à leur disposition, lors de ces guerres, des cavaliers et des éléphants [3]. Il envoya Misagène, un de ses fils, prendre part à la guerre contre Persée [4]. Après la défaite du roi de Macédoine, il

1. XLV, 13 (en 168).

2. En l'année 200, 200 000 boisseaux de blé et autant d'orge envoyés en Macédoine : Tite-Live, XXXI, 19, 4. Même quantité de blé, envoyée en 198 à l'armée qui combat en Grèce : *id.*, XXXII, 27, 2. — En 191, des députés romains viennent demander à Masinissa, comme à Carthage, du blé qui sera transporté en Grèce et qui sera payé : XXXVI, 3, 1. Des députés du roi promettent au Sénat l'envoi en Grèce de 500 000 boisseaux de blé et de 300 000 d'orge, l'envoi à Rome de 300 000 boisseaux de blé et de 250 000 d'orge : XXXVI, 4, 8. — Blé fourni par Masinissa en 171, au début de la guerre contre Persée : XLII, 29. En 170, offre, pour l'armée de Macédoine, d'un million de boisseaux de blé, que Rome accepte : XLIII, 6. Le roi regrette qu'on lui ait payé ces céréales : XLV, 13.

3. Lors de la guerre contre Philippe, en 200, des députés romains viennent lui demander des cavaliers : Tite-Live, XXXI, 11, 10. Masinissa leur en offre 2 000; ils en acceptent 1 000; le roi préside à l'embarquement de ces Numides : XXXI, 19, 4. En 198, envoi en Grèce de 200 cavaliers et de 10 éléphants : XXXII, 27, 2. — Lors de la guerre contre Antiochus, en 191, Masinissa propose d'envoyer à l'armée de Grèce 500 cavaliers et 20 éléphants : XXXVI, 4, 8. Tite-Live (XXXVIII, 41, 12-14) raconte, d'après Claudius Quadrigarius, un combat heureux livré à des Thraces, en 190, par Muttine, l'ancien officier carthaginois passé au service des Romains (t. II, p. 427-8). Muttine commandait alors 400 Numides et disposait de quelques éléphants. Il est possible qu'on lui ait confié des cavaliers et des éléphants de Masinissa, mais on peut supposer aussi que ces Numides étaient de ceux qui, vingt ans plus tôt, avaient participé à la trahison de leur chef (Tite-Live, XXVI, 40, 8 et suiv.); que, d'autre part, les éléphants appartenaient aux Romains (*supra*, p. 294). — En 171, des députés du Sénat demandent au roi son concours contre Persée : XLII, 35 (conf. Appien, *Maced.*, IX, 2). Il envoie son fils Misagène, 1 000 cavaliers, autant de fantassins, 22 éléphants : XLII, 62; voir aussi XLII, 29; 52 et 67; XLIV, 4. Gulussa, autre fils de Masinissa, vient à Rome faire de la part de son père de nouvelles offres de services : XLIII, 3. En 170, des députés du roi proposent 1 200 cavaliers, 12 éléphants et tout ce que le Sénat voudra ordonner : XLIII, 6.

4. La guerre terminée, Misagène, revenant de Macédoine, fut jeté par une tempête à Brindes, où il tomba malade. On envoya auprès de lui un questeur,

adressa ses félicitations aux vainqueurs, par l'intermédiaire d'un autre de ses fils, Masgaba, et il le chargea d'exprimer son désir de venir lui-même offrir un sacrifice d'action de grâces à Jupiter Capitolin[1]. Soit pour lui épargner le voyage (il avait dépassé soixante-dix ans), soit pour quelque autre raison[2], le Sénat lui fit répondre qu'il pouvait remercier les dieux chez lui et laisser à Masgaba le soin de ce sacrifice[3]. Des cavaliers numides sont aussi mentionnés dans une campagne contre les Ligures en 193[4] : peut-être ces auxiliaires avaient-ils été envoyés par Masinissa[5]. Il aida les Romains dans leurs guerres d'Espagne. Appien indique[6] d'une manière trop brève que, tandis qu'ils étaient occupés contre les Celtibères, d'autres Espagnols tinrent assiégé un des fils du roi et que celui-ci se porta à son secours. On peut supposer que ces événements se passèrent en 153[7]. D'après le même auteur, des Lusitaniens auraient alors traversé l'Océan près du détroit et envahi l'Afrique[8] : il ne serait donc pas nécessaire d'admettre que Masinissa fût allé dans la péninsule. Au cours de cette

qui fit en sorte qu'il ne manquât de rien et prit les mesures nécessaires pour son retour en Afrique : Tite-Live, XLV, 14; Valère-Maxime, V, 1, 1 *d*.

1. Tite-Live, XLV, 13.

2. Dans l'hiver de 167-166, le Sénat, ne voulant pas recevoir Eumène II, roi de Pergame, décréta qu'à l'avenir nul roi ne pourrait venir à Rome. Mais la visite de Masgaba fut antérieure à celle du roi Prusias, qui précéda cette décision : voir Tite-Live, XLV, 13 et 44; Polybe, XXX, 19, 6 (B.-W.; *alias* XXX, 17).

3. Tite-Live, XLV, 14.

4. *Id.*, XXXV, 11, 4-11 : au nombre d'environ 800.

5. Tite-Live ne le dit pas. Ils avaient pu s'engager au service de Rome : voir p. 309, n. 3, pour les compagnons de Muttine.

6. *Lib.*, 68.

7. Les Romains n'eurent pas de guerres à soutenir en Espagne de 179 à 154. En 154, éclata une grande révolte des Lusitaniens; en 153, les Celtibères se soulevèrent à leur tour.

8. *Iber.*, 57. Il mentionne une ville d'Ὀκίλη, que les Lusitaniens auraient assiégée et que, d'après le contexte, il place en Afrique. Le général romain Mummius, qui commandait dans le Sud de l'Espagne, serait venu dégager cette ville et aurait exterminé les ennemis. Appien est si négligent qu'il est permis de se demander s'il n'a pas commis des confusions; il faudrait en outre savoir quelle est la valeur de sa source. Cette ville serait-elle Zili (Oshilît en punique), aujourd'hui Azila, sur la côte marocaine, à peu de distance au Sud du détroit (voir t. II, p. 170)?

année 153, le consul Fulvius Nobilior, qui faisait campagne contre les Celtibères, reçut de lui des cavaliers et des éléphants [1]. Trois ans plus tard, Scipion Émilien, lieutenant de Licinius Lucullus en Espagne, fut chargé par ce général de lui demander de nouveau des éléphants. Bien qu'il fût engagé dans une guerre contre les Carthaginois, Masinissa s'empressa de déférer au désir que lui exprimait le petit-fils adoptif du vainqueur de Zama [2].

La famille de Scipion n'était certainement pas la seule de l'aristocratie romaine qui eût de vieux liens d'amitié avec le grand roi numide [3]. On recevait fort bien ses fils quand il les envoyait en ambassade [4]; de son côté, il faisait le meilleur accueil aux députés du Sénat qui venaient le visiter à Cirta. Quoique les textes ne le disent pas, ce fut probablement par ses soins que furent chassés et expédiés en Italie les panthères,

1. Appien, *Iber.*, 46 : 300 cavaliers et 10 éléphants.

2. Appien, *Lib.*, 71 et 72. Voir aussi Valère-Maxime, II, 10, 4, et V, 2, ext., 4 : il prétend que Masinissa remit à Scipion une grande partie de son armée, assertion certainement inexacte. — La mission de Scipion eut lieu sans doute en 150, non en 151, comme le croit M. Schulten (*Numantia*, I, p. 351, n. 4). Les grandes chaleurs de l'été sévissaient quelque temps après sa visite (Appien, *l. c.*, 73). Or il était arrivé en Espagne avec le consul Lucullus au printemps de l'année 151. Il paraît difficile d'admettre que les opérations militaires auxquelles il participa avant son voyage en Afrique se soient accomplies en quelques semaines (sur ces opérations, voir Schulten, *l. c.*, p. 349-351). Lucullus était encore en 150 dans la péninsule, où il faisait la guerre aux Lusitaniens. Il est vrai qu'au temps où il envoya son lieutenant au roi numide, il aurait combattu les Celtibères, selon Appien (*l. c.*, 71), et aurait été consul, selon Valère-Maxime (*ll. cc.*) : indications qui conviennent à l'année 151, et non à l'année suivante; ce seraient là des inexactitudes sans grande importance. Masinissa avait alors 88 ans (Appien, *l. c.*) : c'était son âge en 150, puisqu'il mourut au début de 148, à 90 ans. Enfin, il semble bien que les événements se soient précipités entre la défaite des Carthaginois, dont Scipion fut témoin, et le départ des consuls de 149 pour l'Afrique. Si cette défaite avait eu lieu dans l'été de 151, Rome aurait tardé une vingtaine de mois à prendre la résolution suprême dont le prétexte fut la guerre engagée par Carthage contre Masinissa.

3. Plutarque (*Paul-Émile*, 15) mentionne une lettre écrite à un roi (πρός τινα τῶν βασιλέων) par P. Cornelius Scipio Nasica, gendre de Scipion l'Africain, au sujet de la part que ce Romain prit à la guerre contre Persée. M. Soltau (dans *Hermes*, XXXI, 1896, p. 155-160) suppose que ce roi était Masinissa, mais les arguments qu'il invoque me semblent très faibles. D'autres ont pensé à Eumène II roi de Pergame.

4. Pour Masgaba, voir Tite-Live, XLV, 13 et 14.

les lions, les éléphants, les autruches qui figurèrent dans les spectacles du cirque durant la première moitié du second siècle [1] : excellent moyen de se concilier la sympathie du peuple de Rome.

III

Si nous interprétons exactement des indications obscures, le traité de 201 garantit aux Carthaginois leurs possessions africaines de l'année 218, dont Scipion détermina les limites là où elles n'étaient pas marquées par les fosses phéniciennes. Mais, à l'intérieur de ces limites, Masinissa fut autorisé à revendiquer ce qui avait appartenu à lui-même ou à ses ancêtres [2]. Des contestations étaient inévitables. Rome ne se soucia pas d'y mettre fin par un règlement immédiat, après lequel les réclamations du roi n'auraient plus été admises. Elle jugea sans doute qu'elle avait intérêt à laisser subsister entre les deux États africains des causes permanentes d'inimitié. Ce fut seulement un tiers de siècle plus tard, après la chute de Persée, qu'elle acquit dans le monde méditerranéen une suprématie incontestée. Auparavant, elle put craindre que les Carthaginois ne fussent tentés de se joindre à une coalition qui se formerait contre elle. Elle souhaita que Masinissa se chargeât de les affaiblir en réduisant leur territoire. Pendant longtemps, elle ne paraît pas avoir redouté que le souverain massyle, son client dévoué, ne devînt à son tour trop puissant.

Celui-ci était fort désireux de s'agrandir aux dépens de ses voisins. Dans les plaines du cours moyen de la Medjerda, sur le plateau central tunisien, ailleurs encore, il y avait des

1. Tite-Live, XXXIX, 22; XLIV, 18 (jeux donnés en 169 par des édiles curules dont l'un était le gendre de Scipion l'Africain : Masinissa devait être désireux de lui rendre service). Plaute, *Persa*, 199; *Poenulus*, 1011-2.
2. V. *supra*, p. 291.

campagnes fertiles et bien exploitées, très dignes des convoitises d'un prince qui avait résolu de répandre l'agriculture dans son royaume [1]. Les indigènes qui les peuplaient n'avaient guère de raisons, semble-t-il, de préférer la domination punique à la sienne [2]. D'autre part, il prétendait tirer ses sujets de la barbarie et c'était la civilisation la plus proche, celle de Carthage, qu'il voulait leur imposer. Cette tâche devait être facilitée par l'annexion de villes maritimes phéniciennes, de régions où la langue et les mœurs carthaginoises avaient commencé à s'implanter.

A l'appui de ses revendications, il lui fut facile d'invoquer des arguments qui n'avaient pas besoin d'être justifiés : par exemple, des souvenirs de razzias plus ou moins lointaines, des généalogies attribuant à de prétendus ancêtres les pays que les Tyriens avaient jadis enlevés aux autochtones. Il ne se contenta pas de réclamer; il mit hardiment la main sur ce qu'il trouva à sa convenance. Carthage n'avait pas le droit de lui résister par les armes. Il est certain que le traité de 201, par une clause dont nous ne connaissons pas avec précision les termes [3], interdisait à la République d'engager contre Masinissa une guerre même défensive : ce fut un conflit de cette nature que le Sénat romain regarda, en l'année 150, comme une violation du traité. Dépouillés, les Carthaginois ne pouvaient que se plaindre à Rome et solliciter d'elle un arbitrage. Or le roi savait bien que son alliée déciderait en sa faveur ou, tout au moins, le laisserait en possession de ce qu'il avait pris.

Ses empiétements successifs l'amèneraient un jour jusqu'aux portes de Carthage. C'était la capitale qu'il rêvait de donner à un vaste État libyco-punique, couvrant presque toute l'Afrique

1. Conf. Kahrstedt, p. 594.
2. Appien (*Lib.*, 68) dit pourtant que Carthage réussit à fomenter des troubles parmi les Libyens habitant une région que Masinissa lui avait enlevée.
3. Voir p. 287, n. 2.

du Nord [1]. Peut-être espérait-il qu'il n'aurait pas à la conquérir, que la glorieuse cité assurerait sa durée en se livrant à lui. On sait qu'un parti disposé à s'entendre avec Masinissa se forma à Carthage quelque temps avant le milieu du second siècle [2].

Nous ignorons comment les Carthaginois perdirent leurs colonies des côtes de l'Algérie. Pour d'autres usurpations du roi, quelques textes nous donnent des renseignements fort insuffisants et qu'il est difficile de mettre d'accord.

De Polybe, il nous reste un extrait [3], inséré dans un recueil byzantin; d'après la place qu'il occupe. il se rapporte à la troisième année de la 154e Olympiade (162-161 avant J.-C.). « Masinissa, dit l'historien, jetait depuis longtemps un œil d'envie sur les nombreuses villes du littoral de la petite Syrte, sur les gros revenus que rapportait cette belle contrée, appelée le pays des Emporia. Peu avant l'époque dont nous parlons, il avait commencé à mettre les Carthaginois à l'épreuve. Il était devenu rapidement maître des campagnes ouvertes..., car les Carthaginois étaient amollis par une longue paix. Mais il n'avait pas pu prendre les villes, bien gardées. Les adversaires portèrent leur différend devant le Sénat, auquel ils envoyèrent souvent des députés. Toujours les Romains donnèrent tort à Carthage, parce qu'ils estimaient que cela était conforme à leur intérêt, et non point par esprit de justice. En effet, peu de temps auparavant, Masinissa, poursuivant avec son armée un rebelle, nommé Aphther, avait lui-même prié les Carthaginois de lui permettre de traverser la contrée des Emporia : autorisation qu'ils lui avaient refusée, lui déniant tout droit sur ce pays. Ils n'en furent pas moins contraints par les décisions du Sénat, à

1. Ce qui le prouve, c'est le mécontentement profond que lui causa la décision des Romains de détruire Carthage : v. *infra*, p. 353; conf. Mommsen, *Histoire romaine*, trad. Alexandre, III, p. 272; Kahrstedt, p. 610-1. Je ne prétends pas, du reste, que Masinissa ait eu cette ambition dès le lendemain de la guerre d'Hannibal.
2. T. II, p. 283.
3. XXXI, 21 (B.-W.; *alias* XXXII, 2).

l'époque dont nous parlons, de renoncer aux villes et aux campagnes, et même de payer 500 talents, représentant les revenus qu'ils avaient perçus depuis le commencement du différend ».

Pour la période que nous étudions, l'histoire de Tite-Live nous est parvenue jusqu'à l'année 167. Nous y trouvons, en 195, une première mention des contestations qui s'élevèrent entre les Carthaginois et Masinissa. Une ambassade romaine fut alors envoyée à Carthage, sous prétexte de les régler[1]; en réalité, elle venait pour accuser Hannibal, qui s'enfuit à son arrivée[2].

Deux ans plus tard, Masinissa ravagea, selon Tite-Live[3], la région côtière des Emporia, sur la petite Syrte[4]; il força quelques villes à lui payer le tribut qu'elles devaient verser à Carthage. Celle-ci envoya des députés à Rome pour se plaindre[5]; le roi, l'ayant su, en envoya aussi pour prouver qu'il avait le droit de lever ces impôts. Une discussion s'engagea devant le Sénat. Les Carthaginois soutinrent que la région des Emporia était comprise dans les limites fixées à leurs possessions par Scipion. Ils alléguèrent aussi l'aveu du roi : poursuivant un certain Aphthir, qui s'était enfui en Cyrénaïque avec des Numides, il avait sollicité de Carthage l'autorisation de traverser ce pays et reconnu ainsi le droit de propriété de la République. Les députés de Masinissa les accusèrent de mentir au sujet de la délimitation de Scipion. D'ailleurs, leurs adversaires ne pouvaient pas prouver qu'ils eussent toujours possédé le territoire en litige, depuis qu'ils s'en étaient emparés, ni même qu'ils l'eussent possédé longtemps. Il avait appartenu tantôt aux Carthaginois, tantôt aux rois numides, selon que les

1. XXXIII, 47, 8.
2. Voir t. II, p. 277-8.
3. Le récit qui suit se trouve au livre XXXIV, chapitre 62.
4. Et aussi entre les deux Syrtes : Tite-Live dit que Leptis en faisait partie. Voir t. II, p. 127.
5. Et pour donner des explications au sujet d'Ariston, émissaire d'Hannibal : t. II, p. 281.

uns ou les autres étaient les plus forts. Le Sénat décida d'envoyer en Afrique trois commissaires, dont l'un fut Scipion. Après une enquète, ils laissèrent l'affaire en suspens. « On ne sait, ajoute Tite-Live, si c'étaient là les instructions qu'ils avaient reçues. En tout cas, il parut opportun de ne pas mettre fin au conflit; autrement, Scipion, à lui seul, aurait pu le trancher, soit par sa connaissance des faits, soit par l'autorité dont il jouissait auprès des deux parties ».

Ce récit en suit un autre qui se rapporte aux intrigues d'Ariston à Carthage et qui a été probablement tiré de Polybe[1]. Mais il est fort douteux qu'il ait la même origine[2]. On ne peut croire à un emprunt de Tite-Live au texte concernant l'affaire des Emporia que nous avons cité, car les deux auteurs n'ont que quelques indications communes. Il faudrait donc admettre deux récits de Polybe, l'un reproduit par Tite-Live, l'autre conservé dans l'extrait et répétant partiellement le premier. Il semble bien cependant, à en juger par la manière dont Polybe s'exprime, qu'il n'ait pas parlé précédemment de cette affaire : il l'expose tout entière, du début à la fin. Un détail donné par Tite-Live ne concorde pas avec ce que nous lisons dans le fragment de Polybe : selon l'historien grec, Masinissa n'aurait pas pu s'emparer des villes; selon Tite-Live, il aurait imposé à certaines d'entre elles l'obligation de lui payer tribut. Il serait étonnant qu'après avoir raconté en 193 le commencement du conflit, Polybe ait dit en 162-161 que ce conflit avait éclaté peu de temps auparavant, qu'il ait dit la même chose de l'incident d'Aphther, antérieur à 193 d'après le texte latin. La somme de 500 talents qu'il mentionne aurait été bien faible pour une période d'un tiers de siècle.

On s'est demandé si l'extrait de Polybe n'a pas été inséré

1. Conf. t. II, p. 281, n. 1.
2. Comme le pense, entre autres, Nissen, *Kritische Untersuchungen über die Quellen der 4. und 5. Dekade des Livius*, p. 165. *Contra* : Kahrstedt, p. 593.

par le compilateur byzantin à une place inexacte; s'il ne convient pas de l'attribuer à une date plus reculée, assez voisine de 193[1]. Nous connaîtrions ainsi par Tite-Live le début, par Polybe la conclusion d'un différend qui n'aurait duré que quelques années[2]. Mais Polybe affirme que les Carthaginois étaient amollis par une longue paix, ce qui peut nous engager à accepter la date de 162-161 : la guerre d'Hannibal avait pris fin quarante ans plus tôt. D'autre part, si Tite-Live avait trouvé dans l'ouvrage de Polybe, aux environs de l'année 190, le récit qui figure dans le recueil byzantin, il est probable qu'il en aurait tenu compte[3]. Or, de 193 à 167, il ne dit rien des Emporia. Est-ce donc la date de l'historien latin qu'il faut rejeter, pour en adopter une plus récente, antérieure de quelques années seulement à 162-161[4]? Nous n'avons pas lès moyens de résoudre ce petit problème. Il n'y a aucune raison de douter que Scipion ait été chargé de faire une enquête en Afrique à la date indiquée par Tite-Live, et aussi par Dion Cassius[5]. Si la contestation qui motiva sa venue ne se rapportait point aux Emporia, nous ne voyons guère comment aurait pu se produire la confusion qu'on devrait imputer à la source de Tite-Live.

Cet auteur[6] raconte un nouvel empiétement de Masinissa en l'année 182. Un territoire[7] avait été enlevé jadis par Gaïa aux Carthaginois et leur avait été rendu par Syphax[8]. Le fils de Gaïa

1. Perroud, *De Syrticis emporiis*, p. 191-3.
2. Cette affaire, dit Polybe, fut souvent discutée devant le Sénat par les députés des deux parties. Elle resta donc en suspens pendant un certain temps.
3. C'est là une objection que se pose M. Perroud (*l. c.*, p. 193) et qu'il écarte.
4. Opinion de M. Kahrstedt, p. 592-3 et 613. Naturellement Scipion, qui mourut en 183, aurait été introduit à tort dans ce récit.
5. *Apud* Zonaras, IX, 18, p. 450, *a* : Scipion, envoyé comme arbitre entre Carthage et Masinissa au sujet d'une contestation territoriale, laisse subsister le conflit. Zonaras ajoute qu'il se rendit ensuite en Asie, ce qui est fort possible : voir Holleaux, dans *Hermes*, XLVIII, 1913, p. 90 et suiv.
6. XL, 17 (source inconnue).
7. On peut supposer qu'il se trouvait dans l'Ouest de la Tunisie, à l'intérieur des fosses phéniciennes.
8. Conf. t. II, p. 96; ici, p. 182 (n. 2) et p. 198.

les en chassa. Ils se plaignirent à Rome, qui envoya des commissaires. Ceux-ci ne prirent aucune décision et réservèrent le jugement de l'affaire au Sénat. L'année suivante, dit Tite-Live[1], le peuple romain garantit à Carthage la paix, non seulement de sa part, mais aussi de la part de Masinissa. C'était une belle promesse pour l'avenir. Quant au territoire contesté, le roi le garda. On ne sait si des députés romains qui se rendirent auprès de lui, puis à Carthage, en 174, eurent à s'occuper du conflit[2]. Mais il est certain que les rapports étaient alors très tendus entre Masinissa et la république africaine[3].

En 172, des ambassadeurs carthaginois se trouvèrent à Rome en même temps que Gulussa, fils du roi. Ils accusèrent ce dernier d'avoir occupé, au cours des deux années précédentes, plus de 70 villes et lieux fortifiés dans la contrée qui appartenait à leur patrie (Tite-Live ne dit pas où étaient ces villes). Le prince, invité à donner des explications, déclara qu'on le prenait au dépourvu : il n'avait pas eu connaissance des griefs que les Carthaginois avaient été chargés d'exposer au Sénat et il n'avait pas reçu d'instructions de son père à ce sujet. On le pria de retourner en Numidie; il avertirait Masinissa d'envoyer le plus tôt possible des députés pour répondre aux plaintes de Carthage; celle-ci en enverrait aussi pour défendre sa cause. Le Sénat aurait ajouté qu'il ne souffrirait pas que Carthage fût injustement dépossédée[4]. Les Romains, qui allaient commencer les hostilités contre Persée, voulaient la ménager, car ils redoutaient qu'elle ne s'entendît avec le roi de Macédoine. Gulussa et une ambassade punique vinrent à Rome en 171, mais une lacune du manuscrit de Tite-Live[5] nous empêche de

1. XL, 34.
2. Tite-Live, XLI, 22. Ce passage mentionne leur retour en Italie. Leur envoi en Afrique et sans doute l'objet de leur mission étaient racontés dans un passage qui manque aujourd'hui.
3. Pour les dénonciations du roi, v. *supra*, p. 299.
4. Tite-Live, XLII, 23-24.
5. XLIII, 3.

connaître la suite de cette affaire. Les intentions manifestées par le Sénat durent causer quelque dépit à Masinissa, s'il les crut sincères[1]. Mais il n'en fit rien voir : jamais il ne montra plus de zèle dans les bons offices qu'il rendit à ses alliés. Ceux-ci, après leur victoire, se soucièrent sans doute beaucoup moins de savoir si les doléances de Carthage étaient légitimes.

A défaut du texte même de Tite-Live, les sommaires de son histoire nous apprennent qu'il mentionnait encore des contestations entre Masinissa et les Carthaginois dans ses livres XLVII et XLVIII. Il indiquait, en 157, l'envoi de députés romains qui devaient servir d'arbitres; puis, vers le début de 153 (autant qu'il semble), le retour d'une commission à laquelle la même tâche avait été confiée[2]. L'année suivante, d'autres commissaires, désignés sur la demande de P. Cornelius Scipio Nasica, auraient obtenu du roi sa renonciation à un territoire qui était alors en litige[3]. D'ailleurs, comme nous le verrons[4], les renseignements que Tite-Live donnait à propos de cette députation étaient sans doute en bonne partie inexacts.

Reste un troisième auteur : Appien. Il dit[5] qu'après la guerre d'Hannibal, Masinissa, comptant sur les Romains, occupa un vaste territoire appartenant à Carthage, sous prétexte qu'il en avait été jadis le maître. Le gouvernement punique s'adressa à Rome, qui envoya des commissaires, leur donnant mandat de favoriser le roi le plus qu'ils pourraient. Masinissa garda donc ce qu'il avait pris; entre lui et les Carthaginois fut conclu un traité, qui dura environ cinquante ans[6]. Appien paraît croire

1. Tite-Live (XLII, 29) prétend que Masinissa se serait fort bien accommodé de la défaite des Romains par Persée : nul n'eût pu désormais l'empêcher de mettre la main sur toute l'Afrique.

2. *Epit. l.* XLVII.

3. *Epit. l.* XLVIII. Voir aussi Zonaras, IX, 26, p. 462, *d*, qui indique que Scipion Nasica fit partie de la députation.

4. P. 332 et suiv.

5. *Lib.*, 67.

6. Tite-Live (XXX, 37, 4) mentionne une prétendue clause du traité imposé par Scipion aux Carthaginois : ils devaient faire alliance avec Masinissa (Polybe, que

que, pendant une période d'un demi-siècle, il n'y eut aucun conflit entre les deux États africains. En réalité, Carthage ne se décida à une lutte ouverte que cinquante et un ans après la guerre d'Hannibal, mais, auparavant, son voisin l'avait plus d'une fois provoquée et dépouillée.

Appien raconte ensuite[1] qu'à l'instigation du parti démocratique, le boétharque[2] Carthalon envahit le territoire usurpé par le roi, fit du butin sur les sujets de Masinissa qui y campaient, en tua quelques-uns et excita les cultivateurs libyens contre les Numides. Cela se serait passé à une époque où les Romains étaient en guerre avec les Celtibères, et aussi avec d'autres Espagnols que Masinissa serait allé combattre : probablement en 153[3]. Mais il est bien difficile de resserrer dans un espace de trois ans à peine (153 — printemps de 150) tous les événements qui suivirent, jusqu'au début des hostilités entre Masinissa et Carthage. L'incursion de Carthalon eut lieu sans doute quelques années plus tôt[4]; Appien l'aurait placée à une date inexacte, par une erreur dont la cause nous échappe. Après cette razzia, il y en eut beaucoup d'autres, commises soit par les Numides, soit par les Carthaginois. Puis vinrent des députés romains, qui, comme les précédents, avaient reçu pour instructions de favoriser Masinissa. Ils ne décidèrent rien et le roi resta en possession du pays contesté[5].

Peu de temps après, il revendiqua « la région dite des Grandes

l'historien latin copie dans ce passage, ne dit rien de tel : conf. *supra*, p. 287, n. 2). Malgré les assertions d'Appien et de Tite-Live, on peut douter qu'un accord particulier ait été conclu entre le roi et Carthage après la paix de 201. Leurs rapports étaient réglés, d'une manière générale, par le traité punico-romain, et Masinissa n'avait aucun intérêt à écarter les contestations que ce traité rendait possibles.

1. *Lib.*, 68.
2. Commandant militaire de la province punique : voir t. II, p. 302-3.
3. V. *supra*, p. 310.
4. Conf. Kahrstedt, p. 614, n. 2. — Carthalon semble avoir encore été boétharque à la fin de 151 ou au début de 150 (voir p. 323, n. 3), soit qu'il ait conservé ce commandement pendant assez longtemps, soit qu'il l'ait exercé à plusieurs reprises.
5. Appien, *l. c.*

Plaines et le territoire, comprenant cinquante villes, qu'on appelle Tusca[1] ». Les Grandes Plaines étaient celles de Souk el Arba et de Souk el Khemis, que traverse la Medjerda[2]. Quant au territoire appelé « Tusca », il faut, à notre avis, l'identifier avec la région de Thugga, aujourd'hui Dougga[3]. Une fois de plus, les Carthaginois implorèrent le Sénat romain, qui ne se hâta pas de répondre. Enfin, il envoya des députés, parmi lesquels était le vieux Caton. Arrivés dans le pays en litige, ces arbitres demandèrent aux deux parties d'accepter par avance leur décision. Masinissa y consentit, car il avait confiance dans ses alliés. Mais les Carthaginois se souvenaient de la conduite des autres commissaires. Ils firent observer que des enquêtes et sentences nouvelles étaient inutiles, qu'il convenait simplement de constater la violation du traité de Scipion. Sur quoi, les Romains se retirèrent[4]. Cette députation semble avoir precédé de peu la guerre qui, en 150, éclata entre Carthage et le roi[5]. Elle ne doit cependant pas être confondue avec celle qui, selon Tite-Live, fut envoyée en 152, sur la proposition de l'adversaire politique de Caton, Scipion Nasica[6]; qui eut ce Nasica pour chef[7]; qui, dit-on, obtint la renonciation de Masinissa. Peut-être fut-ce celle de l'année 153[8]. Avant la mission de Nasica, Caton demanda, si nous en croyons Tite-Live[9], que l'on déclarât la guerre à Carthage : or il se convainquit de la

1. Appien, *l. c.*
2. Voir p. 230.
3. Voir t. II, p. 110. Après la mort de Masinissa, on lui éleva un temple dans cette ville de Thugga qu'il avait conquise : Lidzbarski, *Sitzungsberichte der Berliner Akademie*, 1913, p. 296 et suiv.; Dussaud, *Bull. archéol. du Comité*, 1913, p. 38 et suiv.
4. Appien, *l. c.*, 69. La mission de Caton en Afrique est aussi mentionnée par Plutarque, *Caton l'Ancien*, 26.
5. Appien ne parle d'aucune autre députation romaine jusqu'à cette guerre.
6. Voir p. 319.
7. Voir p. 319, n. 3. Nasica, ancien censeur, deux fois consul, était sans doute à la tête de la députation dont il fit partie.
8. Caton avait alors 81 ans. On sait combien sa vieillesse fut robuste.
9. *Epit. l.* XLVIII.

nécessité d'anéantir l'ancienne rivale de Rome au cours de son voyage en Afrique[1].

Appien ne donne pas de détails précis sur les conquêtes du souverain numide dans la région des Syrtes. Cependant il fait dire à un Carthaginois, en 149[2] : « Masinissa nous a arraché la contrée qui entoure l'Emporion, puis il en a envahi une autre ». Il indique qu'en 150, Carthage consentit à abandonner au roi « la contrée qui entoure l'Emporion[3] ». Si cela est exact, il faut en conclure que jusqu'alors, elle ne l'avait pas regardée comme définitivement perdue, malgré la sentence du Sénat romain qui, d'après Polybe, avait attribué ce pays, villes et campagnes, à Masinissa. Pourquoi Appien se sert-il du singulier Ἐμπόριον, au lieu du pluriel Ἐμπόρια, *Emporia*, que l'on trouve dans Polybe et dans Tite-Live? C'est peut-être simplement une expression impropre, à moins qu'il ne s'agisse du principal de ces Emporia, du chef-lieu de la contrée, Leptis la Grande[4].

Les textes que nous venons d'étudier ne permettent pas, en somme, de reconstituer l'histoire des rapports de Masinissa et des Carthaginois dans la première moitié du second siècle. Ils nous apprennent seulement qu'à plusieurs reprises pendant cette longue période, le roi émit des revendications très contestables, ou tout à fait injustifiées, et enleva à ses voisins des territoires étendus, sur le littoral des Syrtes, dans l'Ouest et dans le centre de la Tunisie; que Carthage, ne pouvant repousser ses empiétements par la force, invoqua souvent l'arbitrage de Rome; que celle-ci lui donna tort, ou évita de lui donner raison.

1. Appien, *Lib.*, 69. Plutarque, *l. c.*
2. *Lib.*, 79.
3. *Ibid.*, 72.
4. Leptis n'était pas au milieu de la région des Emporia, si celle-ci répondait au littoral de la petite Syrte. On devrait admettre que la contrée dont elle aurait été le chef-lieu, qui l'aurait « entourée », comme le dit Appien, se serait étendue depuis l'ouverture de la petite Syrte au Nord jusqu'à la frontière de la Cyrénaïque (conf. t. II, p. 128, n. 6). Le royaume de Masinissa atteignit cette frontière : voir ici, p. 304.

IV

Les Carthaginois qui ne se résignaient pas à tout subir de la part de Masinissa étaient à bout de patience. Dans l'hiver de 151-150[1], les démocrates, maîtres du pouvoir, firent condamner à l'exil les meneurs de la faction qui conseillait une entente avec le roi[2]. Les bannis se rendirent auprès de Masinissa. Il envoya à Carthage ses fils Micipsa et Gulussa, pour demander le rappel de ses partisans. Mais le boétharque Carthalon[3] empêcha les princes d'entrer dans la ville; Amilcar le Samnite, un autre chef du parti démocratique, tomba sur Gulussa, qui retournait auprès de son père, et tua quelques gens de son escorte.

Alors Masinissa vint assiéger Oroscopa[4], qu'il convoitait, bien qu'il n'y eût aucun droit. Ceux qui gouvernaient Carthage se décidèrent à la guerre[5]. Une armée, comptant 25 000 fantassins, fut confiée à un boétharque récemment élu, Asdrubal. Malgré le portrait peu flatteur que Polybe a fait de lui[6], ce n'était pas un homme dénué de talents militaires : il le prouva plus tard, lors de la troisième guerre punique. Il s'avança contre Masinissa. A son approche, deux chefs numides, Agasis et

1. Nous calculons cette date d'après la durée probable des événements qui suivirent. La guerre prit fin dans l'été de 150 (pour l'année, voir p. 311, n. 2).
2. Conf. t. II, p. 284.
3. Appien ne le nomme pas. Mais il dit plus loin (chap. 74) que « le boétharque Carthalon », Asdrubal et quelques autres furent condamnés à mort, comme étant responsables de la guerre contre Masinissa. Il paraît bien distinguer (chap. 70) le boétharque qui interdit aux princes l'entrée de Carthage du boétharque Asdrubal, qui, peu après, commanda l'armée punique. Le second avait, par conséquent, succédé au premier dans l'intervalle.
4. Appien, 70. Pour ce nom grec, voir t. II, p. 109.
5. Ils prévoyaient sans doute depuis un certain temps qu'ils auraient à la faire, car les arsenaux étaient fort bien garnis. Non seulement, on put équiper 58,000 hommes (selon Appien) en l'année 150, mais, l'année suivante, il restait encore beaucoup d'armes à Carthage.
6. XXXVIII, 7, 1 (B.-W.; *alias* XXXIX, 1) : « vaniteux, vantard, étranger à la pratique du commandement ».

Soubas, mécontents des fils du roi, désertèrent avec 6 000 cavaliers : renfort très opportun pour Asdrubal, car il n'avait auparavant que 400 cavaliers, recrutés parmi les citoyens. Quelques succès dans des escarmouches l'encouragèrent. Il suivit l'ennemi qui, se retirant lentement devant lui, l'amena dans une grande plaine déserte, entourée partout de hauteurs escarpées. Là, Masinissa et les siens campèrent sur un terrain plat. Asdrubal s'établit sur une colline, dans une position qu'il jugea plus forte. Son armée s'accrut encore d'une foule de gens venus du territoire de Carthage; elle finit par s'élever à 58 000 hommes[1]. Le roi en commandait presque autant[2]. Un matin, il rangea ses troupes en bataille et Asdrubal fit de même. La lutte dura jusqu'à la nuit. Des deux côtés, les pertes furent très lourdes, mais, à la fin de la journée, l'avantage semblait rester aux Numides.

La veille, était arrivé Scipion Émilien, envoyé d'Espagne pour demander des éléphants à Masinissa[3]. Celui-ci, tout entier à ses préparatifs, ordonna à plusieurs de ses fils de le recevoir. Placé sur une hauteur, le Romain assista à la bataille; plus tard, rappelant ce spectacle, il aimait à le comparer à ceux qu'avaient eus Zeus, du mont Ida, et Poseidon, du sommet de Samothrace, au temps de la guerre de Troie[4]. En revenant de la mêlée, le vieux souverain se rencontra avec son hôte, qu'il accueillit de la manière la plus affectueuse.

Les Carthaginois, informés de la présence de Scipion, le firent prier de les réconcilier avec Masinissa. Dans les pourparlers qui s'engagèrent, ils se déclarèrent prêts à renoncer pour toujours au pays des Emporia[5] et à payer 1000 talents

1. Voir t. II, p. 343 et 359 (n. 1).
2. Cent dix mille hommes, dit Appien (*Lib.*, 71), furent aux prises dans la bataille qui suivit.
3. Conf. p. 311.
4. *Iliade*, VIII, 51-52; XIII, 10 et suiv.
5. Voir p. 322.

d'argent, dont ils verseraient 200 tout de suite. Mais ils refusèrent de livrer les déserteurs et l'on ne put aboutir à une entente. Scipion, ayant reçu les éléphants, retourna en Espagne.

Les deux armées demeurèrent l'une en face de l'autre, dans une région sans ressources. Renonçant à une bataille rangée, le roi entoura d'un fossé la colline qui portait le camp des Carthaginois et les empêcha ainsi de recevoir des vivres. Mais il n'était lui-même ravitaillé que très difficilement. Asdrubal, qui avait plus de provisions, espérait que son adversaire, réduit à la famine, prendrait enfin l'offensive; il comptait le vaincre et rompre le blocus. Il attendit. Il savait d'ailleurs que des députés romains arrivaient : pour conclure un accord, disait-on. Ces députés vinrent en effet. Ils avaient, selon Appien, reçu l'ordre de mettre un terme à la guerre, si Masinissa avait le dessous, de le stimuler au contraire, s'il était victorieux[1].

Cependant les Carthaginois avaient épuisé leurs vivres. Ils mangèrent successivement les bêtes de somme, les chevaux, puis des cuirs, qu'ils faisaient bouillir en entretenant du feu avec les débris de leurs armes. Des épidémies ravagèrent cette multitude affaiblie par la faim, accablée par les chaleurs de l'été, entassée dans un étroit espace, au milieu d'une grande quantité de corps en putréfaction. Il n'était possible ni d'emporter les morts, car les ennemis ne laissaient passer personne, ni de les brûler, car le bois manquait[2]. La majeure partie de l'armée avait déjà succombé et il ne restait plus aux survivants aucun espoir de salut quand ils se résignèrent à traiter avec Masinissa. Le roi exigea que Carthage lui remît les déserteurs, qu'elle rappelât les exilés et qu'elle payât une

1. Détail qui me semble douteux. Pendant longtemps, les Romains avaient pu souhaiter que Masinissa affaiblît Carthage; mais beaucoup d'entre eux s'inquiétaient maintenant de la trop grande puissance du roi numide. Les députés furent peut-être envoyés pour constater officiellement la violation du traité de 201 par les Carthaginois.

2. Ni sans doute de les enterrer dans un sol rocheux (Kahrstedt, p. 640).

indemnité de 5000 talents dans un délai de cinquante ans. Les soldats d'Asdrubal durent sortir de leur camp par une seule porte, en ne gardant qu'une tunique. Ils traversèrent ainsi l'armée numide. Mais Gulussa n'avait pas oublié l'agression dont il avait failli être victime. Sur ces malheureux, désarmés et trop épuisés pour fuir, il lança des cavaliers qui les massacrèrent[1]. Très peu d'hommes, dit Appien, échappèrent à la mort[2] et rentrèrent à Carthage avec Asdrubal et quelques autres nobles[3].

Masinissa exigea sans doute la ville d'Oroscopa, qu'il avait assiégée au commencement de la campagne, peut-être aussi d'autres cessions territoriales. Nous savons assez exactement ce qu'en fin de compte, il laissa à ses voisins, après un demi-siècle d'usurpations. La province romaine d'*Africa*, créée en l'année 146, eut en effet les mêmes limites que la contrée possédée par Carthage au début de la troisième guerre punique[4]. Pour marquer ces limites, Scipion Émilien fit creuser, entre la nouvelle province et le royaume de Numidie,

1. On ne sut pas si son père fut complice de ce crime.

2. Cela est peut-être exagéré : conf. t. II, p. 343.

3. Pour tous ces événements, depuis l'exil des partisans de Masinissa, notre seule source est Appien, *Lib.*, 70-73. Il semble bien s'être servi de Polybe, comme pour l'histoire de la troisième guerre punique. Nous avons dit (p. 308, n. 3) que Polybe vint probablement en Afrique avec Scipion en 150. Il aurait donc assisté à la grande bataille livrée entre Masinissa et Asdrubal. — Simples mentions de cette guerre ou de la victoire de Masinissa : Polybe, XXXVI, 16, 12 (B.-W.; *alias* XXXVII, 3); Diodore, XXXII, 1; Tite-Live, *Epit. l.* XLVIII; Zonaras, IX, 26, p. 462, *d*. Scipion « pris pour arbitre » : Valère-Maxime, II, 10, 4. — Le sommaire de Tite-Live nous apprend que celui-ci racontait, à propos de la bataille, une anecdote rapportée aussi par Polybe (repas frugal de Masinissa : *supra*, p. 302, n. 6). Mais nous lisons dans le sommaire que le roi avait alors 92 ans : or, son âge était de 88 ans, selon Polybe, puisque cet auteur dit qu'à sa mort, en 148, Masinissa en avait 90 (voir p. 182, n. 3). D'où l'on a conclu (Kahrstedt, p. 635, n. 4) que Polybe n'a pas été la source de Tite-Live. Il n'y a peut-être eu, en réalité, qu'une erreur de transcription. L'original grec aurait parlé de 90 moins 2 ans, ce dont Tite-Live aurait fait par distraction 90 plus 2 ans. — Zonaras (*l. c.*) prétend que les Carthaginois furent aussi attaqués par d'autres voisins. Si cela est vrai, c'étaient vraisemblablement des vassaux de Masinissa.

4. Salluste, *Jug.*, XIX, 7 : « fines Carthaginiensium, quos novissume habuerant, populus Romanus per magistratus administrabat ». Strabon, XVII, 3, 15. Voir aussi Appien, *Bell. civ.*, IV, 53.

un fossé[1], la *fossa regia*[2], dont l'emplacement, 220 ans plus tard, au temps de l'empereur Vespasien, fut jalonné par des bornes[3]. Quelques textes anciens et la découverte de plusieurs bornes nous permettent de reconstituer, au moins en partie, la frontière romaine de 146, par conséquent la frontière carthaginoise de 150-149[4].

Elle commençait à l'embouchure de la Tusca (Oued el Kébir), tout près de Tabarca[5], et prenait probablement presque aussitôt la direction du Sud-Est. Elle passait en deçà, non seulement des Grandes Plaines, conquête récente de Masinissa, mais aussi de la ville de Vaga, aujourd'hui Béja, au Nord-Est de ces plaines et à moins de trente lieues de Carthage[6]. Puis elle coupait la Medjerda et suivait un tracé assez capricieux entre la Siliana et l'oued Khalled, affluents de droite du fleuve. Des bornes, dressées autrefois sur l'emplacement de la *fossa regia*, ont été trouvées à 18[7] et 13 kilomètres[8] au Nord-Est de Téboursouk, à 12 kilomètres à l'Est-Sud-Est du même lieu[9].

1. Pline l'Ancien, V, 25.
2. Pour ce nom, voir t. II, p. 101, n. 6.
3. Références données ci-après.
4. Voir la carte au t. II, p. 97.
5. Pline l'Ancien, V, 22 et 23. Voir aussi Ptolémée, IV, 3, 6, p. 637, édit. Müller.
6. Salluste, passages cités t. II, p. 109, n. 8. Voir Tissot, *Géographie*, II, p. 6; Gsell, dans *Recueil des mémoires* (publié par l'École des Lettres d'Alger en 1905), p. 350, n. 5. — La conquête de Vaga par Masinissa fut naturellement postérieure à celle des Grandes Plaines. Elle eut donc lieu fort peu de temps avant la troisième guerre punique. La région environnante, très fertile, devait tenter le roi numide. Elle est accidentée et, de Béja, située sur une colline de 300 mètres d'altitude, on a des vues étendues (Diehl, *Nouvelles Archives des missions*, IV, 1893, p. 419-420). On peut être tenté de se demander si la ville d'Oroscopa, mentionnée par Appien, n'était pas en ce lieu.
7. *C. I. L.*, VIII, 14882 : à Henchir Barhala (*Atlas archéologique de la Tunisie*, f° de Téboursouk, n° 98).
8. De Pachtere, *C. r. Acad. Inscr.*, 1910, p. 315-7; *Bull. archéol. du Comité*, 1911, p. 402-4, n°s 36-39 : trois bornes employées comme matériaux au marabout de Sidi Abdallah Bou el Behaim (*Atlas*, *l. c.*, n° 81) : une autre, gisant à un kilomètre environ au Sud du marabout.
9. Gauckler, *Bull. du Comité*, 1901, p. 414 : près de Chetlou, au n° 229 de l'*Atlas*, carte citée. — Deux des bornes de la région de Téboursouk ont été recueillies auprès des vestiges d'un épi pierreux artificiel, dont on a constaté l'existence sur une longueur de plusieurs lieues : Poinssot, *C. r. Acad. Inscr.*, 1907, p. 469 et suiv.; de Pachtere, *ibid.*, 1910, p. 316. Au Sud-Ouest de Chetlou, cette sorte de mur

La frontière tournait ensuite vers l'Est, comme l'atteste une autre borne, recueillie près des ruines d'Abthugni (Henchir es Souar)[1], au Sud du djebel Zaghouane, à une dizaine de lieues à l'Ouest du golfe d'Hammamet. Se dirigeant vers le Sud-Sud-Est et se tenant à peu de distance du littoral, elle allait tomber dans la mer à Thænæ (Henchir Tina)[2], non loin de Sfax. Le tracé de cette dernière section du fossé n'est pas connu d'une manière précise; cependant on sait que Thysdrus (El Djem), au Sud-Est de la Sebkha de Sidi el Hani, était dans la province romaine[3]; par contre, la rive occidentale de ce vaste lac semble avoir appartenu au royaume de Numidie[4]. Au milieu du second siècle, Carthage, jadis maîtresse de Sicca et de Theveste (Le Kef et Tébessa), ne détenait plus que l'angle Nord-Est de la Tunisie et une bande assez étroite le long de la côte, entre les golfes d'Hammamet et de Gabès.

V

En faisant la guerre à Masinissa, les Carthaginois avaient violé l'une des clauses du traité de Scipion. Ils donnèrent ainsi à Rome un prétexte, sinon un motif de rupture. Or beaucoup

marquait les limites respectives du territoire de la cité de Thugga et d'un domaine impérial. Il est fort possible, comme le croit M. Poinssot et quoi qu'en pense M. Kahrstedt (p. 591, n. 2), qu'il ait marqué aussi la limite de la province primitive d'*Africa*. Il aurait remplacé le fossé, qui n'existait plus au temps de Vespasien, ainsi qu'en témoigne l'indication donnée par les bornes : « fines... derecti qua fossa regia *fuit* ».

1. Cagnat, *C. r. Acad. Inscr.*, 1894, p. 46 : à deux kilomètres et demi au Sud d'Henchir es Souar, dont l'emplacement répond au n° 52 de la feuille Djebel Fkirine de l'*Atlas archéologique* (voir Poinssot, *C. r. Acad. Inscr.*, 1907, p. 480).

2. Pline l'Ancien, V, 25.

3. *Bell. Afric.*, XCIII.

4. *Ibid.*, XLIII (Considius, qui assiégeait Acholla, se rend à Hadrumète en passant par le royaume de Juba) : passage interprété par Tissot, II, p. 14-15. — Tissot (*ibid.*, p. 18-19) croit qu'il existe des traces d'un fossé antique, qui serait la *fossa regia*, entre l'extrémité méridionale de la Sebkha de Sidi el Hani et Henchir Tina.

de Romains pensaient déjà à détruire Carthage : ils n'attendaient plus qu'une occasion propice[1].

Appien[2] et Plutarque[3] racontent que, lors de leur mission, Caton et ses compagnons virent l'état florissant de la grande cité africaine et des campagnes environnantes, et qu'ils s'en montrèrent fort inquiets. La patrie d'Hannibal s'était relevée. On pouvait même constater qu'elle s'armait[4]. Il fallait délivrer Rome de cette menace. Il fallait aussi, a-t-on ajouté de nos jours[5], débarrasser les commerçants et les banquiers italiens de concurrents habiles et actifs. Rien ne prouve cependant que Caton ait eu ce désir. D'autre part, il s'était jadis montré hostile à une politique de conquêtes et il ne croyait sans doute pas que Carthage, dépourvue d'une marine de guerre, réduite par Masinissa à un territoire exigu, fût désormais capable d'ébranler la puissance romaine.

La véritable raison de l'attitude de Caton et de ceux qui se rangèrent à son avis est indiquée par Appien, dans un discours qu'aurait prononcé un ami de Scipion l'Africain, à la fin de la deuxième guerre punique[6]. Il ne fallait pas que Masinissa devînt maître de Carthage[7]. Le roi avait rendu service à ses alliés en affaiblissant encore les vaincus de Zama. Mais l'intérêt des Romains semblait exiger que la Numidie restât un État secondaire. Ils ne voulaient pas qu'elle eût pour capitale une ville très peuplée, très riche, foyer de civilisation, gardienne du passage entre les deux bassins de la Méditerranée. Caton et

1. Appien, *Lib.*, 69 et 74
2. *Ibid.*, 69.
3. *Caton l'Ancien*, 26.
4. Plutarque, *l. c.* : Caton trouve Carthage pleine de toute sorte d'armes et de préparatifs guerriers.
5. Mommsen, *Histoire romaine*, trad. Alexandre, III, p. 268; IV, p. 314.
6. *Lib.*, 61. Ce discours n'a pas été composé par Appien, puisqu'on le retrouve dans Diodore de Sicile (*supra*, p. 293, n. 1). Il n'est pas impossible que la source commune des deux auteurs remonte à une époque voisine de la troisième guerre. On pouvait prêter à un mort une pensée qu'un vivant n'aurait pas jugé à propos d'exprimer pour son propre compte.
7. M. Kahrstedt (p. 615-7 et 642) a eu le mérite d'insister sur cette considération

d'autres hommes clairvoyants jugèrent que l'heure était proche où Masinissa tenterait de réaliser sa suprême ambition : les Carthaginois n'étaient plus assez forts pour lui opposer une longue résistance; peut-être même consentiraient-ils à accepter sa domination, tout au moins sa tutelle. Cependant on eût difficilement fait comprendre au peuple de Rome qu'il importait de défendre contre un vieil allié des ennemis héréditaires. Le moyen le plus simple, comme aussi le plus sûr, d'arracher Carthage aux convoitises de Masinissa et de ses successeurs était de la détruire. Il y avait là, d'ailleurs, un beau butin à faire. Naturellement, le motif de l'arrêt de mort ne pouvait pas être avoué. On devait feindre de redouter les Carthaginois, alors qu'on redoutait le roi numide.

Ce fut avec un véritable acharnement que Caton, après son retour d'Afrique, réclama la décision qui lui paraissait urgente. Au Sénat, chaque fois que le président lui demandait son avis sur une affaire, il usait d'un droit qu'avaient les membres de l'assemblée[1]; à la proposition que l'on discutait, il en joignait une autre : « Je suis aussi d'avis que Carthage doit cesser d'exister[2] ». On connaît la légende d'après laquelle il aurait apporté une figue fraîche dans la salle des séances. La montrant à ses collègues, il aurait déclaré qu'elle avait été cueillie à Carthage trois jours auparavant : « Oui, aurait-il ajouté, nous avons un ennemi si près de nos murs[3] ! »

Il trouva pourtant un contradicteur obstiné, P. Cornelius Scipio Nasica, gendre de l'Africain. Ce personnage, qui avait

1. Voir Chabert, dans *Annales de l'Université de Grenoble*, XV, 1913, p. 49-61.

2. Appien, *Lib.*, 69. Diodore, XXXIV-V, 33, 3. Plutarque, *l. c.*, 27. Velleius Paterculus, I, 13, 1. Pline l'Ancien, XV, 74. Florus, I, 31, 4. *De viris illustribus*, 47. Saint Augustin, *Civ. Dei*, I, 30. Allusions dans Cicéron, *De senectute*, 6, 18, et *De officiis*, I, 23, 79; dans Valère-Maxime, VIII, 15, 2. — Καρχηδόνα μὴ εἶναι, disent des auteurs grecs : Appien, Diodore, Plutarque, peut-être d'après Polybe; « Carthaginem delendam », dans des auteurs latins : Pline, Florus, *De viris*.

3. Pline l'Ancien, XV, 74-75. Cela se serait passé dans l'année qui précéda celle où Caton mourut, par conséquent en 150. Voir aussi Plutarque, *l. c.*; Tertullien, *Ad nationes*, II, 16.

exercé les plus hautes magistratures[1], jouissait d'une grande autorité dans le Sénat. Après Caton, il disait à son tour : « Je suis d'avis que Carthage doit subsister[2] ». Il estimait, assure-t-on[3], qu'il était bon que Rome ne fût pas affranchie de toute crainte. Elle éviterait ainsi de dégénérer dans la mollesse et de s'affaiblir par des querelles intestines; elle aurait plus de souci d'être juste et modérée envers ses sujets et les autres peuples. Ces pensées semblent assez puériles[4] : ce qui ne prouve pas qu'on ait commis une erreur en les attribuant à Nasica. Q. Caecilius Metellus, ami de Scipion l'Africain[5], Scipion l'Africain lui-même[6] les avaient déjà exprimées. et Caton, dans un discours prononcé en 167, avait rappelé l'opinion du vainqueur d'Hannibal[7]. Il est permis de supposer aussi que Nasica ne se résignait pas aisément au grand crime dont Caton voulait charger leur patrie : il avait le cœur moins dur. Peut-être croyait-il que le gouvernement de Rome arrêterait Masinissa en s'acquittant loyalement de son rôle d'arbitre : en 152, la mission qu'il fit désigner et dont il fut le chef aurait demandé au roi de restituer un territoire enlevé aux Carthaginois[8].

Nasica faisait à cette époque échec à Caton, dont la proposition, sans cesse renouvelée, était écartée par les sénateurs,

1. Conf. p. 321, n. 7.
2. Appien, Diodore, Plutarque, *ll. cc.* Florus, I, 31, 5. Ampelius, XIX, 11. Saint Augustin, *l. c.*
3. Appien, *l. c.* Diodore, XXXIV-V, 33, 4-5. Plutarque, Florus, saint Augustin, *ll. cc.* Zonaras, IX, 30, p. 469, *c* (avec une date inexacte). Voir aussi Orose, IV, 23, 9.
4. D'autant plus qu'en fait, depuis l'écrasement de la Macédoine, il ne restait dans le monde méditerranéen aucun État vraiment capable d'empêcher les Romains d'abuser de leur puissance. Nasica, qui voulait un épouvantail pour ses concitoyens, aurait dû souhaiter que le roi des Numides devînt maître de Carthage.
5. Valère-Maxime, VIII, 2, 3.
6. Appien, *Lib.*, 65.
7. Dans le discours qu'il prononça en faveur des Rhodiens : Appien, *l. c.* Un fragment de ce discours, cité par Aulu-Gelle (VI [VII], 3, 16), nous apprend que l'orateur attribuait la même opinion à « beaucoup de peuples ».
8. Voir p. 319.

même par ceux qui, au fond, l'approuvaient : pour détruire Carthage, il fallait avoir des griefs contre elle[1]. Jusqu'à l'année 150, Rome n'en eut point. Le traité de Scipion avait été respecté pendant un demi-siècle[2]; le dernier terme de l'indemnité de guerre venait d'être payé.

Ces griefs, des chroniqueurs, désireux de noircir la conduite de Carthage, les inventèrent plus tard. On les trouve exposés brièvement dans les sommaires de Tite-Live, dont nous allons reproduire quelques passages.

Vers le commencement de l'année 153, des députés romains, revenant d'Afrique, annoncèrent que des matériaux étaient réunis à Carthage pour la construction d'une flotte : eux-mêmes avaient constaté le fait[3]. Quelque temps après, le bruit se répandit qu'Arcobarzane, petit-fils de Syphax, se trouvait sur le territoire punique avec une grande armée, rassemblée en apparence pour combattre Masinissa, en réalité pour combattre Rome. Caton demanda qu'on déclarât la guerre aux Carthaginois. Nasica s'y opposa. Ce fut alors qu'il fit nommer la commission dont nous avons parlé. Elle devait, non seulement régler une contestation territoriale entre le roi et ses voisins, mais aussi faire une enquête au sujet de ces préparatifs, contraires au traité. Elle les reprocha au Sénat de Carthage, qui se montra très déférent. Mais un magistrat, Giscon, fils d'Amilcar, prêcha la guerre contre Rome et souleva de telles passions que les députés durent s'enfuir pour échapper à des violences[4].

Puis Gulussa se rendit à Rome, — vers la fin de 152, d'après

1. Conf. Polybe, XXXVI, 2 (B.-W.; *alias* XXXVI, 1 *b*).
2. Selon Appien, des razzias avaient été opérées contre des Numides établis sur un territoire que Carthage regardait comme sa propriété : v. *supra*, p. 320. Mais il eût fallu que Rome eût un bien grand désir de lui chercher querelle pour l'accuser d'avoir ainsi engagé une guerre interdite par le traité de 201.
3. *Epit. l.* XLVII. Cette mission fut peut-être celle dont Caton fit partie : voir p. 321.
4. *Epit. l.* XLVIII.

le contexte, — pour dénoncer les Carthaginois, qui faisaient, disait-il, des levées de troupes et constituaient une flotte. Caton proposa de nouveau qu'on leur déclarât la guerre. Nasica ayant insisté pour qu'on ne se hâtât pas de prendre une résolution aussi grave, le Sénat chargea dix députés d'aller procéder à une enquête. Ils revinrent (en l'année 151), accompagnés de députés de Carthage et aussi de Gulussa, qui s'était vu interdire l'entrée de la ville, bien qu'il se fût présenté avec les Romains[1]. Ceux-ci confirmèrent l'existence d'une armée et d'une flotte. Caton et d'autres personnages importants réclamèrent l'envoi immédiat de troupes en Afrique. Nasica, au contraire, fut d'avis que Rome n'avait pas encore une juste cause de guerre. Le Sénat décida qu'on s'abstiendrait de rompre avec les Carthaginois s'ils brûlaient leur flotte et licenciaient leur armée ; autrement, les prochains consuls mettraient la question de la guerre en délibération[2]. Tite-Live racontait ensuite les hostilités que Carthage engagea contre Masinissa.

Ainsi, d'après une tradition recueillie par l'historien latin, les Carthaginois auraient commencé les préparatifs d'une guerre contre Rome dès l'année 154 ; ils ne les auraient pas interrompus, malgré plusieurs avertissements. De son côté, le Sénat romain, rejetant les avis de Caton pour adopter constamment ceux de Nasica, aurait fait preuve d'une étonnante patience. Il aurait même laissé impuni un attentat commis à l'instigation d'un magistrat, contre des députés qui avaient obtenu de Masinissa une concession très grande.

Quelques mots de Zonaras se rattachent à la même tradition[3]. Mais les indications de Tite-Live ne se rencontrent pas

1. Ce détail est donné dans le sommaire du livre XLIX.

2. *Epit. l.* XLVIII.

3. IX, 26, p. 462, c. Les Carthaginois, résolus à faire la guerre aux Numides, réunissent des troupes alliées (allusion probable à Arcobarzane) et des vaisseaux, contrairement au traité. Les Romains leur envoient Scipion Nasica pour leur reprocher ces préparatifs et leur ordonner de les cesser. — Florus (I, 31, 3), qui dépend de Tite-Live, dit que la cause de la troisième guerre (quinque fut la for-

dans Appien, qui s'est sans doute servi de Polybe. Elles n'ont, semble-t-il, aucune valeur historique[1].

Le gouvernement carthaginois fit certainement des préparatifs militaires dans les années qui précédèrent la guerre contre Masinissa, puisqu'il put, sans vider ses arsenaux, armer un grand nombre d'hommes[2]. Cette guerre, il avait prévu qu'il ne l'éviterait pas, s'il voulait maintenir l'indépendance de la République. Mais prétendre qu'il ait songé à attaquer Rome, c'est admettre qu'il ait été pris de vertige. Il est inexact qu'il ait mis des galères sur chantier. En 149, les consuls exigèrent qu'on leur livrât les armes et les machines : si Carthage avait eu une flotte de combat, ils l'auraient réclamée[3]. Nous ignorons si Arcobarzane a vraiment existé, s'il a régné quelque part en Afrique[4]. Mais nous pouvons affirmer qu'en 150 il ne prêta pas aux Carthaginois son concours. Il aurait dû leur amener surtout des cavaliers : or, avant d'accueillir 6 000 déserteurs numides, Asdrubal n'en avait presque pas. Enfin, comment croire que Rome ait, sur l'avis de Nasica, continué à entretenir des relations diplomatiques avec un gou-

mation d'une armée et d'une flotte par les Carthaginois, contre les Numides, en violation du traité conclu avec Rome. — Velleius Paterculus (I, 12, 2) fait allusion à ces prétendus griefs : « Le Sénat décida de détruire Carthage, plus parce que les Romains voulaient croire tout ce qu'on leur disait des Carthaginois, que parce qu'on leur disait des choses dignes de foi ».

1. Voir, à ce sujet, Kahrstedt, p. 621-4. — La prétendue défense faite à Gulussa d'entrer dans Carthage est peut-être une confusion avec ce qui se passa lorsque ce prince alla, de la part de son père, réclamer le rappel des exilés (*supra*, p. 323). Selon M. Kahrstedt (p. 622), la mission romaine que Gulussa aurait accompagnée doit être identifiée avec celle de Nasica : Tite-Live aurait fait usage de deux sources qui racontaient d'une manière différente le même événement et il aurait cru qu'il s'agissait de deux événements distincts. Je ne vois aucune nécessité d'adopter cette hypothèse.

2. Voir p. 323, n. 5.

3. Quelques auteurs disent, il est vrai, que des vaisseaux furent alors livrés : Appien, *Lib.*, 92 et 134; Zonaras, IX, 26, p. 463, *b*; Florus, I, 31, 7; Orose, IV, 22, 2. Mais il résulte des indications d'Appien (*l. c.*, 76 et 79) qu'en 149, les Carthaginois n'avaient pas de flotte. Ils ne possédaient sans doute que les dix galères autorisées par le traité. Les Romains durent les réclamer en même temps que les armes et les machines. Ce détail avait si peu d'importance que Polybe (XXXVI, 6, 5, B.-W.; *alias* XXXVI, 4) et Appien (*l. c.*, 80) ne le mentionnent pas.

4. Voir p. 305.

vernement responsable d'un attentat contre une ambassade qui avait Nasica à sa tête ?

Appien ne connaît qu'une cause de la troisième guerre punique : la guerre faite à Masinissa, au mépris du traité de 201 [1]. Telle devait être la vérité [2]. Les Romains qui hésitaient encore à suivre le conseil impitoyable de Caton n'avaient plus à s'embarrasser de scrupules : la faute de Carthage venait à point pour justifier le sort qu'on lui destinait. Elle était épuisée par son récent désastre : on pouvait espérer que, condamnée, elle se résignerait au suicide; si la victime voulait résister, le bourreau aurait vite raison d'elle. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le roi numide n'avait pas licencié son armée, quoiqu'il eût conclu la paix. Il se tenait à peu de distance de la grande ville [3], tandis que ses partisans y rentraient. Il fallait se hâter de punir Carthage d'avoir attaqué Masinissa, avant qu'elle ne fût défendue par Masinissa, devenu son maître.

1. *Lib.*, 74. Voir aussi Diodore, XXXII, 1. On lit dans le sommaire du livre XLVIII de Tite-Live : « Carthaginienses, cum adversus foedus bellum Masinissae intulissent, victi ab eo... insuper Romanum bellum meruerunt ». Tite-Live aurait pu s'en tenir là et s'abstenir d'indiquer ailleurs (*Epit. l.* XLIX), parmi les causes de la rupture, la constitution d'une flotte de guerre par les Carthaginois et leur refus de laisser Gulussa entrer dans leur ville.

2. Conf. Kahrstedt, p. 624.

3. Appien, *Lib.*, 74.

CHAPITRE VIII

LA FIN DE CARTHAGE

I

Des Romains contemporains de la troisième guerre punique en racontèrent l'histoire [1]; de l'un d'eux, Fannius [2], nous savons qu'il monta à l'assaut de Carthage [3]. Mais il ne nous est rien resté de leurs écrits.

Polybe arriva, semble-t-il, en Afrique dans la troisième année des hostilités, avec son ami Scipion Émilien, devenu consul [4]. Il assista à une partie du siège et à la prise de la ville. Pour les événements dont il ne fut pas témoin, il put recueillir des informations soit de Scipion lui-même, soit d'autres Romains, mêlés aux opérations militaires. Nous n'avons malheureusement conservé que quelques extraits de son récit [5]. Ils nous permettent de constater que Diodore de Sicile et Appien

1. Parmi ces chroniqueurs, on connaît L. Calpurnius Piso Frugi, consul en 133, et Cn. Gellius. Tous deux mentionnaient un fait qui se passa en 146, année de la prise de Carthage (Censorinus, *De die natali*, XVII, 11); ils durent donc raconter les événements militaires de 149-146. Le même fait aurait été aussi, d'après Censorinus, mentionné par Cassius Hemina, mais on a des raisons de croire que l'ouvrage historique de ce dernier s'arrêtait à une date antérieure.

2. Consul en 122.

3. Plutarque, *Ti. Gracchus*, 4 : Fannius dit que Tiberius Gracchus et lui-même montèrent les premiers sur le rempart ennemi. Ce n'est pas, il est vrai, une preuve irréfutable que Fannius ait fait un récit complet de la prise de Carthage. Peut-être a-t-il mentionné cet exploit en parlant de Tiberius Gracchus.

4. Conf. p. 308, n. 3.

5. Fragments des livres XXXVI et XXXVIII de l'édition Büttner-Wobst (*alias* livres XXXVI-XXXVII, livre XXXIX).

dépendent de Polybe; Appien le cite expressément [1]. Si Diodore n'est plus représenté que par de maigres extraits [2], l'exposé d'Appien subsiste tout entier [3] et nous fait connaître assez bien la fin de Carthage.

Ces deux auteurs ont-ils copié directement et uniquement Polybe? Cela n'est guère douteux pour Diodore [4] : tout en abrégeant, il se sert parfois des termes mêmes de son devancier [5] et il ne donne aucune indication qui oblige à admettre l'emploi d'une autre source. Pour Appien, on a supposé un intermédiaire, un chroniqueur romain, qui aurait fait quelques additions, du reste sans valeur, à Polybe [6]. Nous ne croyons pas que cette hypothèse soit nécessaire. L'absence de concordances littérales atteste simplement qu'Appien avait, comme écrivain, des prétentions à l'originalité. Il ne faut pas non plus s'étonner de rencontrer dans son récit de longs discours [7], d'amples descriptions de scènes dramatiques [8], qui ne sont pas des emprunts à Polybe : c'étaient là des exercices de style auxquels il se plaisait. Par contre, il a jugé bon de sacrifier quelques épisodes, entre autres les entrevues du général carthaginois Asdrubal et du roi Gulussa [9]. Il convient de laisser

1. *Lib.*, 132.
2. Fragments du livre XXXII.
3. *Lib.*, 74-135.
4. Conf. Schwartz, dans *Real-Encyclopädie* de Wissowa, s. v. *Diodoros*, t. V, p. 689; Kahrstedt, p. 629, 637.
5. Diodore, XXXII, 6, 1; conf. Polybe, XXXVI, 4, 4-6 (Büttner-Wobst). Diod., XXXII, 16, et Pol., XXXVI, 16, 3 et 5. Diod., XXXII, 22, et Pol., XXXVIII, 8, 8 et 11. Diod., XXXII, 23, et Pol., XXXVIII, 20, 2.
6. Schwartz, dans *Real-Encycl.*, s. v. *Appianus*, t. II, p. 220-1. Kahrstedt, p. 620, 624-8.
7. Discours d'un député carthaginois : *Lib.*, 78-79 (Polybe, XXXVI, 6, 3-4, ne donne pas ce discours); du consul Censorinus : 86-89. Pour le discours de Banno (83-85), Appien en a trouvé au moins le canevas dans Polybe : voir p. 350.
8. Scènes de douleur, lors du départ des otages : 77. Comparution des députés devant les consuls, à Utique : 78. Cortège des Carthaginois, suivant leurs armes : 80. Leur attitude en apprenant la décision du Sénat romain au sujet de leur ville : 81. Désespoir et violences à Carthage : 92.
9. On constate aussi l'omission du discours de Magon le Bruttien (Polybe, XXXVI, 5, 1-5); de l'éloge de Scipion par Caton (Pol., XXXVI, 8, 7); d'une conversation entre Scipion et Polybe (Pol., XXXVIII, 19).

à sa charge diverses erreurs[1] : l'exactitude n'était pas sa qualité maîtresse. Peut-être a-t-il parfois mal compris un texte qu'il lisait trop vite et qu'il ne voulait pas reproduire sans en modifier la forme. Il a pu transposer certains détails, il a pu même en ajouter quelques-uns, de bonne foi, convaincu que les choses s'étaient passées comme il les racontait et que son exposé serait plus clair si ces détails y prenaient place[2]. Mais, à notre avis, on ne trouve nulle part dans Appien la preuve évidente d'un mélange de Polybe avec des indications qui proviendraient d'ailleurs : il paraît bien s'être servi de l'historien grec sans intermédiaire et de lui seul.

Plutarque avait écrit une biographie de Scipion Émilien[3], aujourd'hui perdue. Il est vraisemblable que, pour la troisième guerre punique, il avait fait usage de Polybe. Nous avons quelques extraits de Plutarque relatifs à cette guerre, et peut-être tirés de la Vie de Scipion : c'est à Polybe que l'un d'eux a été certainement emprunté[4] et rien n'empêche de supposer que les autres aient la même origine[5].

La dernière lutte de Rome et de Carthage était racontée par Tite-Live dans ses livres XLIX, L et LI, qui ne nous sont point parvenus. Il nous reste des sommaires[6], rédigés probablement d'après un abrégé composé au premier siècle de notre ère[7].

1. Le prétendu triple mur : 95; l'indication inexacte relative à la position d'Hippou Acra, dont le nom est estropié : 110; etc. — Menues omissions, par exemple celle du nom de Néapolis : 110.

2. Conf. Kahrstedt, p. 626, n. 1.

3. Plutarque, *Ti. Gracchus*, 21; *C. Gracchus*, 10.

4. Plutarque, *Reg. et imper. apophth.*, Scipio Minor, 5 (*Moralia*, Didot, I, p. 242) : conversation entre Scipion et Polybe [= Polybe, XXXVIII, 19].

5. *Apophth.*, *l. c.*, 3, 4, 6 et 7. Voir aussi Plutarque, *De vitando aere alieno* (Didot, II, p. 1009); *Praecepta ger. reipublicae*, X, 8 (Didot, II, p. 982-3); *An seni respubl. gerenda sit*, 15 (Didot, II, p. 967), où Polybe est cité à propos de Masinissa. — Nous trouvons dans Strabon (XVII, 3, 14 et 15) quelques indications paraissant provenir (peut-être indirectement) de Polybe, mêlées à d'autres qui ont été prises ailleurs.

6. *T. Livi Periochae*, édit. Rossbach, Leipzig, 1910.

7. Un papyrus, trouvé il y a quelques années en Égypte, à Oxyrhynque, nous a fait connaître des sommaires de rédaction différente, se rapportant aux livres

Il faut y joindre de courts passages de Florus, du livre *De viris illustribus*, d'Eutrope, de Paul Orose, qui, par des intermédiaires, dépendent aussi de Tite-Live. Autant qu'on en peut juger, l'historien latin a suivi Polybe, tout en insérant çà et là des variantes, des détails pris à des chroniqueurs [1], non pas sans doute à des contemporains de la chute de Carthage, mais à des auteurs de seconde main, Valerius Antias, Claudius Quadrigarius, ou d'autres. Telle avait été déjà sa méthode dans le récit des événements militaires dont l'Afrique fut le théâtre à la fin de la guerre d'Hannibal.

Un exposé rapide de la troisième guerre punique se trouve dans Zonaras, abréviateur de Dion Cassius [2]. D'ordinaire, il concorde à peu près avec celui de Polybe, qu'Appien et Diodore ont reproduit. On y rencontre cependant des indications dont l'origine est différente [3]. Dion paraît avoir attribué moins d'importance que Polybe au rôle joué par Scipion dans la première année de la guerre [4]. Il a raconté autrement qu'Appien les deux attaques faites par les Romains dans le quartier de Mégara, au printemps de 147 [5]. Il est certain qu'il n'a pas copié directement Polybe. L'auteur dont il s'est servi, très vraisemblablement un chroniqueur romain [6], avait-il fait un mélange du récit de Polybe et de renseignements puisés à une

XXXVII-XL, XLVIII-LV : E. Kornemann, *Die neue Livius Epitome aus Oxyrhynchus*, Leipzig, 1904; reproduit aussi dans l'édition de Rossbach, p. 122-148.

1. Kahrstedt, p. 636.

2. IX, 26-27 et 29-30. — Du texte de Dion Cassius, il ne reste presque rien (fragm. 70, édit. Melber).

3. Par contre, certains détails que nous trouvons dans Zonaras ont pu figurer dans Polybe et être omis par Appien, entre autres le nom de Néapolis (Zonaras, IX, 29, p. 467, *a*) : Kahrstedt, p. 634-5.

4. Il le comble cependant d'éloges dans un portrait qui nous est parvenu : fragm. 69 (conf. Zonaras, IX, 27, p. 464, *d*).

5. Voir p. 373, 376 (n. 5).

6. Dion a fait usage, semble-t-il, d'indications de même origine que certaines de celles qui ont été insérées par Tite-Live dans son récit. V. *infra* p. 359, n. 3, pour l'attaque du camp de Manilius; p. 374, n. 2, pour le séjour de Mancinus dans Mégara; p. 400, n. 5, pour la femme d'Asdrubal.

ou plusieurs autres sources [1]? Ou était-il [2] un témoin qui, le plus souvent, avait pu connaître la vérité et s'était soucié de la dire; qui, pour ces deux raisons, s'accordait en général avec le grand historien? La brièveté de Zonaras ne permet guère, croyons-nous, de choisir entre ces deux hypothèses [3].

II

Dès que les Romains furent informés de ce qui s'était passé entre Masinissa et Carthage, ils firent des levées dans toute l'Italie, sans révéler leurs intentions [4]. Les Carthaginois n'ignorèrent pas que cette menace les visait. Ils savaient d'ailleurs fort bien qu'ils avaient violé le traité de Scipion l'Africain. Leur faute avait été commise dans des circonstances qui la rendaient excusable. Cependant Rome s'apprêtait à les châtier. Pouvaient-ils lui résister, au lendemain du désastre qui avait anéanti leur armée? Ils essayèrent de la fléchir.

Ils condamnèrent à mort le boétharque Asdrubal, son prédécesseur Carthalon et plusieurs autres qui avaient pris une part importante aux récents événements, afin de faire retomber sur eux la responsabilité de la guerre contre Masinissa [5]. Asdrubal s'échappa : il est probable qu'on l'y aida. Quelque temps après, il était à la tête de 20 000 soldats, à peu de distance de la ville [6].

Des députés furent envoyés à Rome, pour accuser à la fois

1. Opinion de M. Kahrstedt, p. 634-5, 637; conf. Schwartz, *Real-Encycl.*, s. v. *Cassius*, t. III, p. 1696.

2. Lui-même, ou, si l'on veut, un auteur qu'il aurait copié.

3. Je ne suis pas frappé de « la caractéristique entièrement polybienne de Scipion » (Kahrstedt, p. 635), dans le portrait de ce personnage par Dion. — Parmi les récits modernes de la troisième guerre punique, il suffira de mentionner celui de M. Kahrstedt (p. 620-663; examen des sources aux pages 620-637).

4. Appien, *Lib.*, 74.

5. Appien, *l. c.*

6. Appien, 80 et 93.

Masinissa et ces hommes qui l'avaient combattu avec une hâte téméraire et avaient ainsi compromis leur patrie. « Pourquoi, leur dit un sénateur, les avez-vous condamnés après votre défaite, et non pas dès le début des hostilités? » Il n'obtint pas de réponse. Le Sénat déclara que les explications qui lui étaient apportées ne satisfaisaient point les Romains. Troublés, les ambassadeurs posèrent cette question : « Si vous nous croyez coupables, comment obtiendrons-nous notre pardon? » — « En donnant satisfaction aux Romains », leur fut-il répondu [1].

Leurs concitoyens se demandèrent quelle pouvait être la satisfaction réclamée en termes si vagues. S'agissait-il d'ajouter de nouvelles sommes à l'indemnité imposée par le traité de 201 et entièrement payée? d'abandonner définitivement à Masinissa toutes ses conquêtes? D'autres députés allèrent en Italie pour prier le Sénat d'indiquer clairement ce qu'il exigeait. On leur dit que les Carthaginois le savaient bien et on les congédia [2].

Rome ne voulait faire connaître sa résolution de détruire Carthage que quand les Carthaginois seraient tout à fait inca-

1. Appien, 74 : εἰ τὸ ἱκανὸν ποιήσετε Ῥωμαίοις. Nous lisons dans un extrait de Diodore (XXXII, 3), auteur qui, comme Appien, s'est servi de Polybe : « Le Sénat, donnant aux députés une réponse ambiguë et obscure, déclara que les Romains savaient bien ce que les Carthaginois devaient faire » (ἐδογμάτισε γινώσκειν τοὺς Ῥωμαίους ὃ δεῖ πράττειν αὐτούς). Le sens est le même : les Romains exigèrent une satisfaction qu'ils n'indiquèrent pas On pourrait supposer qu'il y avait dans Polybe quelque chose comme ceci : « En donnant satisfaction aux Romains, qui savent bien ce que vous devez faire ». Cet extrait de Diodore mentionne la question du sénateur aux députés : il est donc certain qu'il se rapporte à la première des deux ambassades dont parle Appien.

2. Appien, *l. c.* Un extrait de Diodore (XXXII, 1) se trouve dans le même recueil que l'extrait XXXII, 3 (ci-dessus, n. 1) et le précède de quelques lignes. Il concerne une députation carthaginoise envoyée à cette époque; les Romains lui auraient répondu qu'ils savaient ce qui arriverait (ἀπόκρισιν ἔδωκαν εἰδέναι ὃ δεῖ γενέσθαι). Ou l'extrait XXXII, 1 se rapporte à la première ambassade, comme l'extrait XXXII, 3 : dans ce cas, il ne reproduirait pas exactement le texte de Diodore, car il se concilie plus difficilement que l'autre extrait avec Appien : or il est à croire que Diodore et Appien, ayant la même source, exprimaient la même pensée. Ou il se rapporte à la deuxième ambassade : il ne serait pas à sa place dans le recueil et il altérerait la réponse romaine, qui paraît bien avoir été telle qu'Appien la donne (εἰδέναι Καρχηδονίους καλῶς). La seconde hypothèse est, à notre avis, la plus vraisemblable.

pables de s'y opposer. Si elle réunissait une grande armée, si elle avait l'intention de la transporter en Afrique, elle ne désirait pas s'en servir pour combattre. C'était un procédé d'intimidation, comme ces réponses obscures, destinées à accroître l'anxiété de ceux qui venaient les chercher. Pour apaiser la colère romaine, Carthage consentirait à des sacrifices qui la priveraient de ses moyens de défense. Alors l'arrêt fatal lui serait révélé; elle s'y soumettrait sans doute et les légions n'auraient plus qu'à raser une ville évacuée par ses habitants. Les Carthaginois avaient évidemment entendu parler de la proposition renouvelée par Caton à toutes les séances du Sénat, et les levées des troupes faites en Italie auraient pu les convaincre que l'avis de cet homme d'État triomphait : ils n'en tombèrent pas moins dans le piège qu'on leur tendait.

Tandis qu'ils délibéraient sur la conduite à suivre, Utique, la seconde cité de l'Afrique du Nord, envoya aux Romains une députation pour leur déclarer qu'elle se donnait à eux[1]. Elle jalousait et haïssait depuis longtemps sa voisine; la jugeant perdue, elle se détachait d'elle. Rome l'avait probablement incitée à cette défection : il lui était utile de s'assurer, à proximité de Carthage, un lieu de débarquement et un point d'appui pour son armée[2].

Les préparatifs militaires étaient achevés. Le Sénat se réunit au Capitole, décréta la guerre contre les Carthaginois et invita les deux consuls à partir, ce qu'ils firent aussitôt[3]. Ils passèrent

1. Polybe, XXXVI, 3, 1 (B.-W.; *alias* XXXVI, 1). Appien, 75. Tite-Live, *Epit. l.* XLIX. Cela se passa après l'entrée en charge des consuls de l'année 149 (*Epitome* d'Oxyrhynque, Rossbach, p. 131).

2. Appien, *l. c.*

3. Appien, *ibid.* Selon Tite-Live (*Epit. l.* XLIX), le décret relatif à la guerre, rendu après une nouvelle discussion entre Caton et Nasica, aurait précédé la venue des députés d'Utique. Polybe disait le contraire, ainsi que le prouve un extrait de cet auteur : après avoir été informés de la trahison d'Utique, les Carthaginois envoyèrent à Rome une députation; celle-ci apprit seulement à son arrivée que la guerre avait été décidée : XXXVI, 3, 1, 7 et 9.

en Sicile : de Lilybée, ils devaient se rendre à Utique[1]. On était au début du printemps de l'année 149[2].

L'armée comptait 80 000 fantassins[3] et environ 4 000 cavaliers. Tandis que, deux ans auparavant, Rome avait trouvé à grand'peine des gens disposés à aller affronter les rudes Espagnols, une foule de volontaires étaient venus s'enrôler, pour participer à une expédition dont l'issue ne semblait pas douteuse et qui promettait plus de profits que de dangers. La flotte se composait de cinquante quinquérèmes, de cent navires de guerre plus petits et d'un grand nombre d'autres vaisseaux non armés, transports et bâtiments légers[4].

Des deux consuls, l'un, M'. Manilius, fut chargé du commandement des troupes de terre, l'autre, L. Marcius Censorinus, du commandement de la flotte[5]. Le premier était un bon orateur[6]; le second avait du goût pour la philosophie[7]; on verra bientôt ce qu'ils valaient comme généraux.

Parmi les tribuns militaires qu'ils emmenaient se trouvait Publius Cornelius Scipio Aemilianus[8], qui, trois ans plus tard, détruisit Carthage. Fils de L. Aemilius Paullus, le vainqueur des Lusitaniens, des Ligures et du roi Persée, il avait été

1. Appien, 75.

2. Polybe, qui était en Grèce, s'embarqua au début de la belle saison (θερείας ἀρχομένης) pour aller à Lilybée, où le consul Manilius lui avait donné rendez-vous : XXXVI, 11, 2 (B.-W.; *alias* XXXVII, 1 *e*). A Corcyre, on l'avisa que les Carthaginois avaient livré les otages, lesquels furent remis aux consuls à Lilybee. Ceux-ci se trouvaient donc en ce lieu vers le mois d'avril. Ils étaient entrés en charge au premier janvier de l'année officielle, qui, à l'époque de la troisième guerre punique, concordait à peu près avec l'année véritable : voir W. Soltau, *Römische Chronologie*, p. 57-58; H. Matzat, *Römische Zeitrechnung für die Jahre 219 bis 1 v. Chr.*, p. 66; F. K. Ginzel, *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie*, II, p. 270.

3. Peut-être ce chiffre est-il exagéré. Le nombre minimum des légions était de quatre : conf. Cicéron, *République*, VI, 9.

4. Appien, 75.

5. *Ibid.*

6. Voir M. Schanz, *Geschichte der römischen Litteratur*, I, 1 (3e édit.), p. 341.

7. Cicéron, *Acad.*, II, 32, 102. V. *infra*, p. 405.

8. Appien, 98. Diodore, XXXII, 7. Plutarque, *Caton l'Ancien*, 27; *Praec. ger. reip.*, X, 8 (*Moralia*, Didot, II, p. 983). Zonaras, IX, 27, p. 464, d. *De viris illustribus*, 58. Eutrope, IV, 10, 3. Orose, IV, 22, 1. Cicéron, *Rép.*, VI, 9.

adopté par le fils aîné de Scipion l'Africain. Il s'était distingué en 151, dans une campagne contre des Espagnols, et nous avons dit[1] que, l'année suivante, son chef l'avait chargé d'une mission auprès de Masinissa. En 149, il était âgé de 35 ou 36 ans. Doué d'une santé robuste, il aimait la vie en plein air, les exercices physiques, et se gardait des excès qui eussent pu affaiblir son corps. Comme l'Africain, il était à la fois audacieux et réfléchi. Dans sa vie privée, il se montrait affable, simple, désintéressé, très attaché à ses amis. Il eut, tout jeune, le goût des études sérieuses; Polybe, qu'il fréquenta assidûment, l'instruisit dans les lettres grecques. Sans perdre les fortes qualités romaines, il prit à la civilisation hellénique ce qu'elle avait de bon[2].

Son maître allait devenir son historien. Dès la première année de la guerre, les exploits de Scipion remplissent le récit d'Appien, emprunté à Polybe. Celui-ci eut soin de prévenir ses lecteurs qu'il n'avait pas fait une trop large place aux actions et aux paroles de Publius[3]. Il est certain qu'il devait être très disposé à vanter un homme qui lui témoignait une vive affection et dont il avait formé l'intelligence. Mais il n'exagérait pas trop[4] : la conduite de Scipion, au temps où il était tribun, mérita un bel éloge de Caton, vieillard peu complimenteur; elle lui valut, quelques mois plus tard, les suffrages de tout le peuple romain.

Après avoir probablement accompagné son ami en Espagne et en Afrique[5], Polybe avait obtenu, vers la fin de 150, l'autorisation de rentrer en Grèce, avec quelques centaines de ses

1. Voir p. 311 et 324.
2. Sur le caractère de Scipion Émilien, voir Polybe, XXXI, 25 et 29 (B.-W.; *alias* XXXII, 11 et 15); Dion Cassius, fragm. 69, édit. Melber.
3. XXXVI, 8, 6 (B.-W.; *alias* XXXVI, 6, 5). Voir aussi XXXI, 30, 2 (B.-W.; *alias* XXXII, 16).
4. Tite-Live attribuait aussi un rôle important à Scipion dans la première campagne contre Carthage : voir *Epit. l.* XLIX; conf. Eutrope, IV, 10, 3.
5. Voir p. 308, n. 3.

compatriotes, internés depuis 17 ans en Italie. L'année suivante, au commencement du printemps, il fut réclamé par Manilius, qui écrivit aux Achéens pour les prier de l'envoyer tout de suite à Lilybée, car il pourrait rendre des services : Scipion avait sans doute fait remarquer à son général que les conseils d'un homme expert dans la science militaire[1] seraient précieux, s'il fallait combattre. Le Grec s'embarqua sans retard. Mais, quand il aborda à Corcyre, il y trouva une lettre que les consuls avaient adressée aux magistrats de ce lieu : les Carthaginois, disaient-ils, leur avaient livré des otages et étaient prêts à obéir à tous leurs ordres. Estimant que la guerre était écartée et qu'on n'avait plus besoin de lui, Polybe retourna dans le Péloponnèse[2]. Il paraît bien y être resté jusqu'au consulat de Scipion.

Les Carthaginois ne se croyaient point en état de soutenir une lutte, ni même un siège, car ils n'avaient pas réuni les vivres nécessaires à l'approvisionnement de leur ville[3]. La trahison de leurs voisins acheva de les convaincre que leur unique chance de salut était de désarmer les Romains par une entière soumission. Mais Utique leur avait enlevé le mérite de leur sacrifice, puisqu'ils ne feraient plus qu'imiter son exemple. Après de longues discussions, ils nommèrent cinq députés[4], munis de pleins pouvoirs : ces ambassadeurs se régleraient sur les circonstances pour prendre les mesures propres à préserver la République d'une catastrophe. Quand ils arrivèrent à Rome, ils apprirent que la guerre était décrétée et que les consuls étaient déjà partis avec l'armée et la flotte[5]. Il n'y avait plus

1. Conf. *supra*, p. 200.
2. Polybe, XXXVI, 11 (B.-W.; *alias* XXXVII, 1 *e*).
3. Appien, 76.
4. Polybe (XXXVI, 3, 8) donne leurs noms. Selon l'*Epitome* de Tite-Live (*l.* XLIX), cette ambassade aurait compté trente députés. On peut croire à une confusion avec une des deux ambassades précédentes (Meltzer, II, p. 42).
5. D'après Polybe, XXXVI, 3, 9. Appien (*Lib.*, 76) affirme au contraire que les Carthaginois envoyèrent l'ambassade après avoir reçu cette double nou-

à tergiverser. Ils remirent donc leur patrie à la discrétion des Romains[1].

Ayant fait cette déclaration, ils furent bientôt invités à se présenter devant le Sénat[2]. Le président, — c'était le préteur urbain[3], les deux consuls étant absents, — leur annonça les décisions de l'assemblée. Tenant compte de la sage résolution qu'ils avaient prise, elle laissait aux Carthaginois leur liberté, leurs lois, leur territoire, la possession de tous leurs autres biens, publics et privés. Mais le préteur ajouta que ces faveurs leur étaient accordées sous conditions : ils enverraient à Lilybée, avant trente jours, trois cents otages, choisis parmi les fils des membres du Sénat et du Conseil, et ils obéiraient aux ordres que les consuls leur donneraient. Les députés, que les premières paroles avaient réjouis, se demandèrent avec inquiétude quels seraient ces ordres[4].

Ils repartirent pour Carthage, où l'on approuva leur conduite, non sans partager leurs craintes. Pourquoi, disait-on, le

velle. Peut-être a-t-il été induit en erreur par quelque indication peu claire de Polybe (dans un passage qui serait perdu). Diodore (XXXII, 6, 1) dit en effet, lui aussi, que les Carthaginois envoyèrent des députés après avoir été informés du débarquement à Lilybée des forces romaines. D'après l'*Epitome* de Tite-Live (*l.* XLIX), l'arrivée de l'ambassade carthaginoise aurait été antérieure au départ des consuls.

1. Polybe, XXXVI, 3 (B.-W.; *alias* XXXVI, 1); conf. Diodore, XXXII, 6, 1; Appien, 76. Tite-Live, *Epit. l.* XLIX, et papyrus d'Oxyrhynque (Rossbach, p. 131).

2. Polybe XXXVI, 4, 4 (B.-W.; *alias* XXXVI, 2). — Zonaras (IX, 26, p. 463, *a*) parle d'une discussion qui aurait mis aux prises dans le Sénat Nasica et Caton. Le premier aurait été d'avis de recevoir les députés, le second de ne pas s'entendre avec eux et de ne pas abroger le décret relatif à la guerre. Mais il s'agissait seulement de notifier aux députés les décisions du Sénat. Caton n'avait, semble-t-il, aucune raison de s'y opposer. — On lit dans le sommaire du livre XLIX de Tite-Live qu'après la déclaration des députés, Caton fit prévaloir son avis, qui était de maintenir le décret et d'inviter les consuls à partir aussitôt. Mais les consuls étaient déjà partis et le Sénat n'avait nullement l'intention de modifier les instructions qu'il leur avait données avant leur départ; Appien (*Lib.*, 76) dit qu'il les leur confirma en secret.

3. Ὁ στρατηγός : Polybe, XXXVI, 4, 4. Il appelle στρατηγοί les préteurs, et aussi les consuls, quand ces derniers sont en campagne; à la ville, les consuls sont des ὕπατοι.

4. Polybe, XXXVI, 4, 4-7; conf. Diodore, XXXII, 6, 1; Appien, 76. Voir aussi Zonaras, IX, 26, p. 463, *a*.

Sénat n'avait-il pas mentionné la ville[1]? Un certain Magon, surnommé le Bruttien[2], eut le courage de faire entendre la voix du bon sens. On s'était livré à la discrétion de Rome. On pouvait encore revenir sur cette détermination et accepter la guerre, avec tous ses maux. Sinon, il était vain de chercher pour quelle raison le Sénat avait passé la ville sous silence et quelles seraient les exigences des consuls; il ne restait plus qu'à obéir à tous les ordres que l'on recevrait, à moins qu'ils ne fussent d'une rigueur dépassant toute attente[3]. Ajoutons que cette restriction même était de trop : il n'y avait plus d'autre alternative pour Carthage que la soumission jusqu'au suicide, ou l'héroïsme d'une résistance désespérée.

Tous, redoutant les conséquences d'une guerre, se résignèrent à l'obéissance. Trois cents jeunes gens furent choisis et conduits au port par leurs parents, par leurs amis en pleurs; la douleur des femmes qui s'étaient jointes au cortège rendait la scène encore plus pénible. Quand ces otages eurent débarqué à Lilybée, Manilius et Censorinus les confièrent au préteur de Sicile, par les soins duquel ils furent transportés à Rome[4].

La docilité des Carthaginois donna aux consuls l'espoir qu'ils n'auraient pas besoin d'imposer par la force les ordres dont ils étaient chargés[5]. Mais c'était en Afrique et à la tête de leurs troupes qu'ils devaient les révéler, afin de faire comprendre que toute velléité de résistance serait aussitôt brisée[6].

1. Polybe, XXXVI, 4, 7-9; conf. Appien, 77.

2. Μάγωνα τὸν Βρέττιον : Polybe, XXXVI, 5, 1. Nous avons déjà rencontré un Amilcar surnommé le Samnite (t. II, p. 282, n. 6) et conjecturé une déformation d'un nom phénicien par calembour.

3. Polybe, XXXVI, 5, 1-5.

4. *Id.*, XXXVI, 5, 6-9; conf. Diodore, XXXII, 6, 2; Appien, 77 (avec des développements de rhéteur). Zonaras, *l. c.* Le sommaire de Tite-Live (*l.* XLIX) indique à tort que les otages furent remis aux consuls en Afrique.

5. V. *supra*, p. 345 (avis donné à Polybe).

6. Selon Appien (77, *in fine*), les consuls, ayant reçu les otages en Sicile, dirent aux Carthaginois qu'ils les informeraient à Utique des autres ordres du Sénat ; indication peut-être empruntée à Polybe, quoiqu'elle ne se trouve pas dans l'extrait de cet auteur qui nous est parvenu (voir XXXVI, 5, 9, et la note de

Ils passèrent le détroit, abordèrent à Utique et s'établirent avec l'armée dans le camp du promontoire, occupé un demi-siècle plus tôt par Scipion[1].

Les Carthaginois, consternés, leur envoyèrent des députés pour savoir enfin quel sort on leur destinait et pour annoncer qu'ils étaient prêts à obéir[2]. Le plus âgé des consuls[3] les félicita de leurs bonnes dispositions et leur enjoignit de livrer toutes leurs armes, toutes leurs machines de guerre[4]. Ils déclarèrent que cet ordre serait exécuté; mais comment la ville pourrait-elle se défendre contre Asdrubal, qui, condamné à mort, la menaçait avec 20 000 hommes? On leur répondit que les Romains y pourvoiraient[5]. P. Cornelius Scipio Nasica, le fils

Büttner-Wobst). Il se peut cependant que Manilius et Censorinus aient cru bon de ne rien dire.

1. Polybe, XXXVI, 6, 1. Diodore, *l. c.* Appien, 78. Orose (d'après Tite-Live), IV, 22, 1. Zonaras, IX, 26, p. 463, *b*.

2. Polybe, XXXVI, 6, 2-4; conf. Diodore, *l. c.*; Appien, *l. c.* (avec des additions destinées à rehausser la majesté de la scène : toutes les troupes romaines sont sous les armes; une corde, tendue devant l'estrade où se tiennent les consuls, empêche les députés de trop s'approcher; etc.; — aux chapitres 78-79, discours d'un des députés).

3. L'extrait de Polybe (XXXVI, 6, 5) le désigne ainsi, sans le nommer. Diodore (XXXII, 6, 3) affirme que le plus âgé des deux consuls était Manilius et qu'il parla dans la seconde entrevue d'Utique (il ne dit pas qui prit la parole dans la première). Au contraire, d'après Appien (*Lib.*, 80 et 86), ce fut Censorinus, plus habile à s'exprimer que son collègue, qui parla dans les deux entrevues. M. Kahrstedt (p. 629) croit que, Polybe n'ayant pas nommé l'orateur, ceux qui le copièrent voulurent suppléer à son silence et choisirent au hasard soit Manilius, soit Censorinus. Mais peut-être l'historien, dans un passage perdu, indiquait-il que Manilius était le plus âgé : remarque que Diodore aurait reproduite exactement. Manilius aurait donc été l'orateur des deux entrevues. Cicéron vante son éloquence (*Brutus*, 28, 108) : « paulo etiam copiosius nec multo minus prudenter M'. Manilius ». Appien aurait attribué par erreur à Censorinus ce que Polybe disait de Manilius, y compris l'éloge de son talent de parole.

4. Polybe, XXXVI, 6, 5; conf. Diodore, XXXII, 6, 2; Appien, 80 (avec un discours de Censorinus). — Selon Zonaras (IX, 26, p. 463, *b*), les consuls ayant appelé les magistrats de Carthage, auraient d'abord demandé et reçu du blé, puis, successivement, les vaisseaux de guerre, les machines, les armes; mais les Carthaginois auraient gardé secrètement beaucoup de moyens de combattre. Il faut s'en tenir au récit de Polybe : il n'y eut que deux entrevues d'Utique et, dans la première, les consuls exigèrent les armes et les machines.

5. Diodore, XXXII, 6, 2. Appien, 80. Le passage conservé de Polybe (XXXVI, 6, 6) ne fait qu'une allusion à Asdrubal, mais la suite le mentionnait sans doute expressément, comme le font Diodore et Appien.

de l'adversaire de Caton, et Cn. Cornelius Scipio Hispanus accompagnèrent l'ambassade, retournant à Carthage[1]; on leur remit 200000 armes et environ 2000 machines, qui furent transportées au camp d'Utique[2]. Cela fait, les consuls demandèrent qu'on leur envoyât quelques sénateurs, auxquels ils notifieraient ce que le Sénat romain ordonnait encore. La députation fut formée de trente des personnages les plus importants de la cité[3]. Quand ils eurent comparu, l'un des consuls fit connaître la décision tenue jusqu'alors secrète : les Carthaginois devaient évacuer leur ville, que Rome avait résolu de détruire; ils iraient s'établir où il leur plairait, pourvu que ce fût à 80 stades (14200 mètres) au moins de la mer[4].

Dans leur désespoir, les députés se roulèrent à terre et poussèrent de longs gémissements[5]. Puis l'un d'eux, Banno[6],

1. Appien, 80.

2. Polybe, XXXVI, 6, 7; Diodore, XXXII, 6, 2; Appien, 80; Strabon, XVII, 3, 15; pour ces textes, conf. t. II, p. 350 (n. 5) et 416 (n. 4). Voir aussi Tite-Live, *Epit. l.* XLIX.

3. Diodore, XXXII, 6, 2-3. D'après Appien (80), les chariots portant au camp romain les armes et les machines furent suivis par les députés présents à la première entrevue et par un grand nombre de Carthaginois, sénateurs, nobles, prêtres, qui se rendirent auprès des consuls pour essayer de les toucher. Ce long cortège, marchant derrière des centaines de chariots, depuis Carthage jusqu'à Utique (distantes de près de dix lieues), est une invention d'Appien, désireux de composer une scène. Il ne dit pas que les consuls aient demandé l'envoi d'une nouvelle députation. Il devait omettre cette indication de Polybe, reproduite par Diodore, puisqu'il faisait venir les Carthaginois d'eux-mêmes, en compagnie de leurs armes.

4. Appien, 81. Diodore, XXXII, 6, 3. Tite-Live, *Epit. l.* XLIX et papyrus d'Oxyrhynque (Rossbach, p. 131). Orose, IV, 22, 3. Zonaras, IX, 26, p. 463, b (Rome aurait exigé que la ville nouvelle ne fût pas fortifiée). Allusion dans Polybe, III, 5, 5. — Selon Florus (I, 31, 4), la décision de déplacer Carthage aurait été un compromis entre l'avis de Caton, qui voulait la détruire, et celui de Nasica, qui voulait la conserver. Cela n'est probablement pas exact, car la solution adoptée donnait, en somme, toute satisfaction à Caton. — Meltzer (*Neue Jahrbücher für Philologie*, CXLIII, 1891, p. 685) a fait remarquer que Platon, dans les *Lois*, exprime cette pensée qu'une ville, pour échapper aux influences corruptrices, doit être située à 80 stades environ de la mer (livre IV, début, p. 704, *b* et *d*). Il se peut, comme Meltzer le suppose, que le chiffre indiqué par le Sénat ait été emprunté au philosophe. Mais je crois qu'il est vain de rechercher de quelle manière il serait passé du traité de Platon au décret de l'assemblée romaine.

5. Diodore, XXXII, 6, 3. Appien, 81-82 (il a copieusement développé cette scène de désespoir).

6. Bannon (Βάννων), surnommé Tigillas : Appien, 82. Ce nom se retrouve dans

demanda à parler. Peut-être Polybe n'avait-il pas entièrement inventé le discours qu'il lui prêtait[1] et qu'Appien paraît avoir reproduit d'une manière assez fidèle[2]. Il n'était plus temps, aurait-il dit, de discuter la question de droit; à cette heure, les Carthaginois ne s'adressaient qu'à la pitié des Romains. Ils n'en étaient pas indignes, car ils avaient, pendant de longues années, observé le traité de Scipion et ils venaient de se soumettre à tout ce qu'on avait exigé d'eux. De son côté, le Sénat romain s'était engagé à leur laisser leurs lois. Comment leur tiendrait-il cette promesse, si Carthage était détruite? Quels hommages recevraient désormais leurs dieux et leurs morts, pourtant innocents? Quels moyens d'existence eux-mêmes trouveraient-ils loin de la mer, dont ils vivaient pour la plupart? Rome ne voudrait pas ternir sa gloire par une action aussi injuste. Et l'orateur suppliait les consuls de consentir au moins à un sursis, afin que sa patrie pût envoyer des députés en Italie, au Sénat.

Censorinus, ou Manilius[3], aurait répondu à Banno en s'évertuant à lui prouver que la mer avait été cause des malheurs de ses concitoyens, qu'il valait mieux pour eux s'éloigner des lieux dont la vue leur rappellerait leur grandeur passée et aviverait leurs regrets[4]. On peut croire que le discours du consul ne fut pas très long. Il lui suffisait d'affirmer que l'ordre du Sénat était irrévocable et qu'avant de quitter Rome, son collègue et lui avaient été chargés de l'exécuter, quoi qu'il advînt[5].

Les députés furent invités à se retirer et à annoncer cet ordre aux Carthaginois[6]. Mais, prévoyant ce qui allait se passer :

des inscriptions puniques sous la forme בנא (Bano) : voir, par exemple, *C. I. S.*, I, n° 2681. La forme Βλάννων, que nous trouvons dans Diodore (*l. c.*), est incorrecte.

1. Mention de ce discours par Diodore (*l. c.*), dont, comme on le sait, la source est Polybe.
2. *Lib.*, 83-85. M. Kahrstedt (p. 644, n. 1) croit le discours de Banno authentique.
3. Appien (86) dit Censorinus, mais il se trompe peut-être : voir p. 348, n. 3.
4. Appien, 86-89.
5. Ce que dit Appien, *Lib.*, 75.
6. Diodore, XXXII, 6, 4.

« On nous massacrera, dirent-ils, avant même que nous ayons achevé de parler. Nous vous adressons une prière, non pas pour nous, qui sommes prêts à tout souffrir, mais pour Carthage : il faut que la crainte la décide à accepter son destin. Envoyez donc vos vaisseaux vers la ville, tandis que nous y retournerons. En les voyant, en nous entendant, tous comprendront la nécessité de se soumettre ». Ils partirent là-dessus et Censorinus alla mouiller devant Carthage avec vingt quinquérèmes[1].

Pendant le trajet, une partie des députés s'enfuirent[2]; les autres, silencieux, regagnèrent la cité. Une multitude impatiente les attendait sur les remparts et sur la route d'Utique. Ils s'avançaient sans répondre aux questions, mais la tristesse de leur visage était de si mauvais augure qu'on pleurait et gémissait autour d'eux. A la porte de l'enceinte, la foule qui les entourait faillit les écraser. Ils déclarèrent qu'ils ne parleraient que devant le Sénat : on leur ouvrit alors un passage pour connaître plus vite ce qu'ils avaient à dire[3]. Quand ils eurent fait leur rapport à l'assemblée, des lamentations éclatèrent. De la place, le peuple les entendit et il envahit la salle[4]. Ce fut comme un accès de folie furieuse. Des sénateurs accusés de trahison, ceux aussi qui apportaient la sinistre nouvelle furent saisis, déchirés, lapidés, et leurs corps traînés à travers les rues. On se jeta sur les Italiens qui se trouvaient encore à Carthage et on les massacra. On courut aux portes, que l'on ferma, comme si l'armée romaine allait aussitôt venir; sur les remparts, on entassa des pierres pour servir de projectiles[5].

1. Appien, 90.
2. Diodore et Appien, *ll. cc.* Selon Zonaras (IX, 26, p. 463, *c*), un certain nombre de Carthaginois seraient restés auprès des Romains, qu'ils regardaient déjà comme vainqueurs.
3. Polybe, XXXVI, 7, 1-2 (B.-W.; *alias* XXXVI, 5). Diodore, *l. c.* Appien, 91.
4. Diodore et Appien, *ll. cc.*
5. Polybe, XXXVI, 7, 3-5. Appien, 92 (avec des amplifications). Zonaras, IX, 26 p. 463, *c*.

Ce jour-là même, le Sénat carthaginois décréta la guerre et proclama la liberté des esclaves[1]. Deux généraux furent élus : cet Asdrubal qui avait été condamné à mort et un autre Asdrubal, fils d'une fille de Masinissa. On supplia le premier d'oublier une sentence injuste, dictée par la crainte des Romains, et de sauver sa patrie. Disposant déjà d'une petite armée, il fut chargé de diriger les opérations militaires hors de la ville. Au second, l'on confia la défense de Carthage[2]. Dans l'espoir de gagner du temps, une trêve de trente jours fut demandée aux consuls, pour envoyer une députation à Rome; mais cette requête fut repoussée [3]. On se prépara à la guerre avec une ardeur fiévreuse. Les aires sacrées, les temples, tous les locaux spacieux furent transformés en ateliers, où hommes et femmes travaillèrent jour et nuit. Quotidiennement, on fabriquait 100 boucliers, 300 épées, 500 javelots et lances, 1000 traits pour les catapultes et autant de catapultes que l'on pouvait[4]. Les cordes manquant pour ces engins, les femmes donnèrent leurs cheveux[5]. Elles offrirent aussi leurs bijoux en or[6], afin d'accroître les ressources financières de la République. L'enceinte fut naturellement mise en état de défense. Comme on craignait que les Romains ne s'emparassent de la vaste plate-forme qui, près de l'entrée des ports, servait de débarcadère, on y éleva un rempart[7]. Asdrubal, maître du territoire punique, envoyait des vivres[8]. Les sujets libyens restaient, autant qu'il semble, fidèles. Mais des colonies maritimes importantes suivirent

1. Appien, 93. Zonaras, *l. c.*
2. Appien, *l. c.* Orose, IV, 22, 3. Zonaras, *l. c.*
3. Appien, *l. c.*
4. Appien, *l. c.* Strabon, XVII, 3, 15 (140 boucliers, etc.).
5. Appien, *l. c.* Plutarque, *De vitando aere alieno*, 3 (*Moralia*, Didot, II, p. 1009). Strabon, *l. c.* (les servantes, dit-il). Florus, I, 31, 10. Zonaras, IX, 26, p. 463, *d.*
6. Diodore, XXXII, 9. — Selon Zonaras (*l. c.*), on fondit des statues pour avoir du bronze. Florus (*l. c.*) et Orose (IV, 22, 4), dont la source commune doit être Tite-Live, prétendent même que, par pénurie de bronze et de fer, on fabriqua des armes avec de l'or et de l'argent.
7. Appien, 123. Voir t. II, p. 44.
8. Appien, 94.

l'exemple d'Utique : Hadrumète, Leptis, Thapsus, Acholla et peut-être Usilla[1]; une autre ville, qui se donna aussi aux Romains, Theudalis, était située à quelque distance du littoral, dans la région de Bizerte.

Les consuls ne se hâtèrent pas de commencer les hostilités. Ils étaient persuadés qu'ils entreraient quand ils le voudraient dans une ville désarmée. Mais ils préféraient éviter la lutte coûteuse qu'exigeraient la prise d'assaut de Carthage et la destruction de l'armée qui tenait la campagne. Ils espéraient qu'avec le temps et la réflexion, les Carthaginois se décideraient à obéir[2]. La demande d'un armistice était déjà un bon signe. Pour entretenir cette illusion, des gens, venus de la ville, s'aventuraient parfois dans le camp romain, sous un prétexte quelconque; ils jouaient la terreur et allaient répétant que, puisque l'on était sans armes, l'on devait, de tous les maux, choisir les moindres[3].

Il fallait assurer le ravitaillement d'une armée nombreuse, ce qui n'était pas facile, car, en Afrique, des vivres ne pouvaient être tirés que des villes maritimes ralliées à Rome[4]. L'attitude de Masinissa causait aussi quelque malaise. Ce roi, qui avait abattu la puissance de Carthage, voyait que d'autres s'apprêtaient à recueillir le fruit de ses longs efforts et de sa récente victoire; il en voulait aux Romains de ne l'avoir pas même informé de leurs projets, contrairement à ce qu'ils avaient fait dans les guerres précédentes. Les consuls lui ayant réclamé des troupes auxiliaires, il répondit : « J'en enverrai lorsque je

1. Les quatre premières sont mentionnées par Appien (94). La loi agraire de l'année 111 indique sept « peuples » qui furent les amis du peuple romain lors de la dernière guerre punique (*C. I. L.*, I, n° 200, l. 79, à la p. 84) : « Uticensium, H[adrumetinorum, Th]ampsitanorum, Leptitanorum, Aquillitanorum, Usalitanorum, Teudalensium ». Pour l'hypothèse qui identifie les Usalitani avec les habitants d'Usilla, voir t. II, p. 129; pour l'emplacement de Theudalis, *ibid.*, p. 108.
2. Appien, 94.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*

jugerai que vous en avez besoin ». Peu de temps après, il leur fit demander s'ils en désiraient. Mécontents de son arrogance et commençant à douter de lui, ils répondirent à leur tour : « Quand nous en aurons besoin, nous vous le ferons savoir[1] ». Ils ne pouvaient pas ignorer qu'un petit-fils de Masinissa avait assumé la défense de Carthage.

Enfin[2], probablement peu de temps avant le début de l'été, Manilius et Censorinus parurent devant la ville, avec leur armée et leur flotte.

Dans tout le monde méditerranéen, on parlait du grand événement qui se préparait. En Grèce, dit Polybe[3], les opinions sur la conduite de Rome étaient fort diverses. Les uns l'approuvaient : elle faisait bien, disaient-ils, de détruire une cité qui lui avait souvent disputé la suprématie et qui, à l'occasion, pourrait la lui disputer encore. Ces gens-là se laissaient tromper par la comédie de Caton et se figuraient que Rome avait encore peur des compatriotes d'Hannibal. D'autres critiquaient son ambition excessive, sa sévérité envers Carthage, qui pourtant n'avait pas commis d'actes impardonnables et qui avait consenti à obéir à toutes ses exigences. On soutenait aussi que les Romains avaient agi d'une façon peu loyale en ne manifestant pas clairement leurs intentions. Ils n'avaient, répondaient d'autres, fait aux Carthaginois aucune promesse qu'ils n'eussent pas tenue.

1. Appien, 94. Conf. Zonaras, IX, 26, p. 464, *b*. Selon cet auteur, le roi aurait proposé de se charger des opérations contre Asdrubal, le général qu'il avait vaincu l'année précédente, mais les Romains auraient décliné son offre.

2. Peut-être au bout de quelques semaines. Appien (94), après avoir indiqué les retards des consuls, dit qu'ils marchèrent sur Carthage « au bout de quelques jours ».

3. XXXVI, 9 (B.-W. ; *alias* XXXVII, 1, *a-c*).

III

Les consuls se partagèrent la tâche. Manilius devait, du côté de l'isthme, combler le fossé et franchir la triple ligne de fortifications[1]; Censorinus, forcer la partie de l'enceinte qui reliait cette ligne à l'entrée des ports et qui passait vers la naissance du cordon séparant le lac de Tunis de la haute mer; là, le mur était plus bas et plus faible qu'ailleurs[2].

Les Romains s'imaginaient qu'il leur suffirait presque de dresser des échelles, soit sur le sol, soit sur leurs vaisseaux, et de les appliquer contre les remparts : quelle résistance pouvaient leur opposer des hommes qu'ils croyaient dépourvus d'armes? Les Carthaginois les détrompèrent et les contraignirent à battre en retraite. Une seconde tentative d'assaut n'eut pas plus de succès[3]. Asdrubal campait à peu de distance en arrière des assiégeants, au delà du lac[4] : c'était une menace contre laquelle il fallait prendre des précautions. Les consuls établirent donc deux camps retranchés : Censorinus, sur le bord du lac, au-dessous des murs de la ville; Manilius, sur l'isthme. Puis Censorinus, traversant le lac, alla chercher des matériaux pour construire des machines. Mais, tout à coup, Himilcon, surnommé Phamaias[5], commandant de la cavalerie punique, tomba sur les Romains, tandis qu'ils coupaient des arbres, et

1. Appien (97) ne parle que de la seconde et de la troisième ligne (petit mur, ou avant-mur; haute muraille), négligeant le retranchement qui se dressait immédiatement en arrière du fossé. Voir t. II, p. 28-29.

2. Appien, 95. Voir t. II, p. 25-27, 31.

3. Pour ces premières attaques, voir Appien, 97, et aussi Zonaras, IX, 26, p. 463, *d*.

4. Peut-être vers Tunis.

5. Appelé Amilcar (Ἀμίλκας) dans un extrait de Polybe (XXXVI, 8, 1, B.-W.), Ἰμίλκων, *Himilco* par Appien (97), Zonaras (IX, 27, p. 464, *b*), Tite-Live (*Epit. l.* L). Φαμαίας dans Appien; Φαμέας dans Diodore (XXXII, 17; voir aussi l'extrait de Polybe), dans Dion Cassius (frag. 70, edit. Melber; *idem* dans Zonaras); *Phamaeas* dans le sommaire de Tite-Live; *Famea* dans Eutrope (IV, 10, 2 et 3).

en tua environ cinq cents. Leur général put cependant ramener une certaine quantité de bois et fabriquer des machines et des échelles. Son collègue et lui renouvelèrent leurs attaques, qui échouèrent comme les précédentes. Après de nouveaux efforts, Manilius réussit à grand'peine à atteindre l'avant-mur. Il lui fut impossible de pousser plus loin et il abandonna cette entreprise [1].

De son côté, Censorinus remblaya le lac le long du cordon, pour disposer de plus d'espace. Il fit avancer deux grandes tours, qui contenaient des béliers [2]. L'une était mise en mouvement, dit Appien, par 6 000 fantassins [3], sous les ordres des tribuns, l'autre par les rameurs, sous les ordres des commandants des navires. Une partie de la muraille fut abattue. Mais, pendant la nuit, les Carthaginois réparèrent les dégâts ; ils osèrent même faire une sortie et ils incendièrent les machines. Pourtant, le jour suivant, les Romains pénétrèrent par une brèche qui n'avait pas encore été complètement bouchée. Ils trouvèrent devant eux un large espace découvert, où les ennemis étaient rangés en bataille : des gens armés formaient le front; d'autres se tenaient par derrière, avec des bâtons et des pierres; d'autres encore, très nombreux, garnissaient les toits des maisons qui entouraient la place. Les troupes de Censorinus attaquèrent hardiment, mais, assaillies de tous côtés, elles furent repoussées. Scipion Émilien avait eu la prudence de retenir ceux qu'il commandait et de les disposer sur le rempart, de manière à pouvoir couvrir la retraite [4].

1. Appien, 97. Voir aussi Zonaras, IX, 26, p. 464, *a*, et peut-être Florus, I, 31, 10-11, qui aurait confondu Manilius et Mancinus.

2. M. Kahrstedt (p. 646) suppose que les machines de Censorinus se trouvaient vers le Fondouk des Juifs, c'est-à-dire sur la mer, au bord de la baie du Kram. Mais Appien (98) indique expressément que Censorinus les fit avancer sur un remblai établi dans les eaux du lac.

3. Cela me semble beaucoup.

4. Appien, 98. Voir aussi Zonaras, IX, 26, p. 464, *a*; Tite-Live, *Epit. l.* XLIX (où nous lisons que l'assaut fut dirigé par deux tribuns); Orose, IV, 22, 7.

Les consuls renoncèrent à des assauts infructueux et se résignèrent à un blocus long et pénible. Asdrubal et Phamaias surveillaient les environs, où il était dangereux de s'aventurer[1]. Dans le camp de Censorinus, on souffrait beaucoup des chaleurs de l'été. Des odeurs fétides se dégageaient des eaux stagnantes du lac; la hauteur des murs de la ville empêchait la brise de mer de parvenir jusqu'aux Romains[2]. Les malades étaient fort nombreux[3]. Aussi le général se décida-t-il à transporter son camp sur le bord de la mer, c'est-à-dire sur le cordon, au Sud-Ouest de la baie du Kram. Les vaisseaux stationnèrent sans doute le long du cordon, à l'Est[4]. Les Carthaginois essayèrent de les détruire. Quand un vent favorable soufflait, ils lançaient, voiles déployées, des barques pleines de bois sec et d'étoupe, qu'ils enflammaient avec du soufre et de la poix. Ces brûlots causèrent des grands dommages à la flotte ennemie[5].

Quelque temps après, Censorinus retourna en Italie, pour présider aux élections[6]. Il occupa en passant l'île d'Ægi-

1. Zonaras, *l. c.*
2. Conf. t. II, p. 26, n. 3.
3. Appien, 99. Zonaras, IX, 27, p. 464, *b*.
4. Il n'est pas possible d'admettre un autre emplacement pour le camp, transféré, dit Appien (99), du lac sur la mer. Pour la station navale, voir la note suivante.
5. Appien, 99. — Le vent favorable était sans doute le vent de Nord-Est, qui domine en été. Les Carthaginois, dit Appien, traînaient d'abord les barques sous les murs avec des cordes, sans que l'ennemi pût les voir; puis, quand ils les avaient amenées en un lieu où elles devaient tourner et apparaître aux Romains, ils déployaient les voiles et mettaient le feu aux esquifs. On peut supposer que ces barques étaient mises en mer sur la côte orientale; les assiégés les auraient traînées le long du débarcadère qui précédait le rempart, puis lâchées à la pointe Sud-Est de ce débarcadère. De là à la station navale des Romains (située approximativement entre le Kram et Khérédine), il y avait environ 800 mètres.
6. Appien, *l. c.*; Tite-Live, *Epit. l.* XLIX; Orose, IV, 22, 7; Zonaras, IX, 27, p. 464, *b*. Les comices où l'on élisait les magistrats qui devaient entrer en charge au 1[er] janvier étaient probablement tenus vers le mois de novembre (Mommsen, *Römisches Staatsrecht*, I, 3[e] édit., p. 583). La première expédition de Néphéris, postérieure d'au moins plusieurs semaines au départ de Censorinus, eut lieu quelque temps avant la fin de l'année officielle : en effet, Caton, qui mourut sous le consulat de Censorinus et de Manilius (Cicéron, *Brutus*, 15, 61; Velleius Paterculus, I, 13, 1 ; voir aussi Pline, XXIX, 15), paraît bien avoir connu la con-

mure[1] (Zembra), rocher situé à l'entrée du golfe de Carthage : ce n'était pas un grand exploit.

A leur tour, les assiégés prirent l'offensive. Une nuit, ils s'avancèrent, les uns armés, les autres portant des planches, franchirent le fossé du camp de Manilius et commencèrent à arracher les palissades. Les Romains, surpris, se trouvèrent dans une situation critique. Mais Scipion sortit avec des cavaliers par une porte s'ouvrant du côté opposé à celui qui était envahi et chargea les Carthaginois; ceux-ci prirent peur et rentrèrent dans leur ville[2].

Cette alerte servit de leçon au consul : il renforça son camp, dont les palissades furent remplacées par des murs. Sur la mer[3], il éleva un fortin, destiné à protéger le débarquement des vivres que des vaisseaux lui apportaient[4].

Il entreprit ensuite, avec 10 000 fantassins et 2 000 cavaliers, une expédition à l'intérieur des terres, afin de se procurer du bois, du fourrage et des vivres[5]. Les tribuns conduisaient à tour de rôle les troupes détachées du gros de l'armée pour recueillir ce butin. Ils avaient à compter avec Phamaias, le jeune et audacieux chef de la cavalerie carthaginoise. Se mettant en embuscade dans les fourrés, dans les ravins, il attaquait soudain ceux qui ne se tenaient pas sur leurs gardes, leur faisait le plus de mal possible, puis disparaissait. Cependant on ne

duite de Scipion Émilien dans cette affaire (v. *infra*, p. 363, n. 4). On peut donc admettre que Censorinus quitta l'Afrique vers la fin de septembre ou le début d'octobre du calendrier d'alors. D'après l'ensemble du récit d'Appien, ce dut être vers le commencement de l'automne : le calendrier concordait avec l'année astronomique (conf. p. 343, n. 2).

1. Zonaras, *l. c.*

2. Appien, 99. Pour les passages de l'*Epitome* de Tite-Live et de Zonaras relatifs à cette attaque, v. *infra*, p. 359, n. 3.

3. C'est-à-dire sur la Sebkha er Riana, qui était alors un golfe : voir t. II, p. 4, n. 1.

4. Appien, 100.

5. Sur cette expédition, voir Appien, 100-1, et, pour quelques détails, de extraits de Polybe, XXXVI, 8, 1-3 (édit. Büttner-Wobst); à en juger par le § 3, le récit de Polybe était un peu plus développé que celui d'Appien. Courte mention dans Zonaras, IX, 27, p. 464, *b*. Indications vagues dans Eutrope, IV ,10, 3.

le voyait pas quand c'était Scipion qui commandait. Les autres tribuns, jaloux de leur collègue, laissaient entendre que cette conduite de Phamaias pouvait s'expliquer par des liens d'hospitalité entre sa famille et celle de Scipion. La vérité était plus simple. Publius évitait les surprises en empêchant ses soldats de se disperser au cours des marches, en couvrant par des postes et par des patrouilles les hommes qui travaillaient aux champs[1]. Il devenait ainsi de plus en plus populaire dans l'armée. Il inspirait même confiance aux indigènes, envers lesquels il respectait scrupuleusement la parole donnée: ses collègues ne se faisaient pas faute de tomber sur des gens qui, après s'être enfermés dans des refuges, avaient capitulé et reçu la permission de retourner chez eux[2].

L'expédition était terminée quand les assiégés tentèrent d'enlever de nuit le fortin voisin de la mer. Aux clameurs des assaillants répondaient celles des Carthaginois qui garnissaient les murs de la ville : par tout ce tumulte, on voulait jeter la panique parmi les Romains. Manilius, ne pouvant distinguer où était le danger, retint ses troupes dans le camp. Scipion prit alors dix escadrons, avec des torches allumées, et recommanda à ces cavaliers de ne pas attaquer, mais de courir çà et là : les ennemis croiraient qu'ils allaient avoir affaire à des forces nombreuses et, par crainte d'être enveloppés, battraient en retraite. Ce fut ce qui arriva[3].

1. Appien, 100 : τὸ πεδίον δ' ἔμελλε θεριεῖν; ...τῶν θεριζόντων. Il ne peut s'agir de moisson, puisqu'on était en automne. Si ce que dit Appien est exact, il faut supposer que les hommes de corvée coupaient des herbes vertes, pour constituer des provisions de fourrage. Mais ces herbes devaient à peine sortir de terre.

2. Appien, 101 ; Diodore, XXII, 7, avec quelques variantes; la source commune est certainement Polybe. Voir aussi le papyrus d'Oxyrhynque (Rossbach, p. 133).

3. Appien, *l. c.* Le sommaire de Tite-Live (l. XLIX) raconte brièvement cet épisode et, aussitôt après, l'attaque du camp romain, qui, selon Appien, eut lieu, au contraire, quelque temps auparavant. Zonaras (IX, 27, p. 464, *c*) mentionne l'attaque du camp (sans nommer Scipion) après l'expédition à l'intérieur des terres; il ne parle pas de l'attaque du fortin. Selon M. Kahrstedt (p. 631), Dion Cassius, ayant cru que le même événement était raconté deux fois dans sa source, aurait supprimé l'un des récits, celui qui se rapportait à l'attaque du

Asdrubal avait son camp près de Néphéris. Tel était le nom d'un bourg situé à une trentaine de kilomètres au Sud-Est de Tunis, sur une colline escarpée[1], dominant à l'Ouest le Khangat el Hedjaj, longue et profonde vallée de forme elliptique. Par là passait le chemin le plus direct pour aller de Carthage au golfe d'Hammamet[2]. Asdrubal commandait ainsi les communications par terre avec la côte orientale, où Néapolis était restée fidèle. Établi dans une position bien défendue par la nature[3] et qu'il fortifia[4], il pouvait, à l'abri des Romains, les surveiller d'assez près et, si une occasion favorable se présentait, tenter de les prendre à revers. Manilius résolut d'aller l'attaquer[5].

Quand l'armée se fut engagée dans le Khangat[6], Scipion s'inquiéta en voyant les difficultés du terrain ; escarpements, ravins, lieux boisés; de plus, les hauteurs étaient occupées par les Carthaginois. On était parvenu à trois stades seulement d'Asdrubal, mais, pour l'atteindre, il fallait descendre dans le lit d'un cours d'eau, puis remonter de l'autre côté[7]. Publius

fortin, mais il aurait conservé l'indication chronologique relative à cette attaque et l'aurait appliquée à l'attaque du camp. Il me paraît plus simple d'admettre que la source de Dion, comme celle de Tite-Live, plaçait l'attaque du fortin avant celle du camp et que Dion, ou, plus probablement, son abréviateur Zonaras s'est contenté d'omettre le premier épisode.

1. Voir t. II, p. 109.

2. Delattre, *Bull. archéol. du Comité*, 1889, p. 270. Pour l'emplacement de Néphéris, voir *Atlas archéol. de la Tunisie*, f^e de Grombalia, n° 39; Veith, *apud* Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, III, 2, carte 15.

3. Tite-Live, *Epit. l.* LI : « Asdrubalis... castra ad Nepherim oppidum loco difficili sita ». M. Veith (*l. c.*, p. 710 et carte citée) place ce camp à deux kilomètres à vol d'oiseau au Sud-Est de Néphéris, sur une hauteur (cote 215 de la carte de l'*Atlas archéologique*).

4. Ce camp est qualifié de φρούριον : Appien, 102; Zonaras, IX, 27, p. 464, *c*, et p. 465, *c*. Pour les fortifications qui l'entouraient, voir Appien, 126 (conf. t. II, p. 419).

5. Récit de cette expédition dans Appien, 102-4. Un fragment de Polybe s'y rapporte : XXXVI, 8, 4-5 (édit. Büttner-Wobst). Voir aussi Zonaras, IX, 27, p. 464, *c-d*; Tite-Live, *Epit. l.* XLIX, et papyrus d'Oxyrhynque (Rossbach, p. 133); Orose, IV, 22, 7.

6. Elle avait dû contourner à l'Ouest le lac de Tunis, puis marcher vers le Sud-Est, en traversant l'oued Miliane et la plaine de Mornak (voir la carte à la p. 109).

7. Cette rivière ne peut être que l'oued Bou Abid, qui suit le fond de la vallée,

jugea l'entreprise dangereuse et conseilla vivement de rétrograder. Les autres tribuns s'écrièrent que la retraite serait une lâcheté, et aussi une faute, car les ennemis, enhardis par cette fuite, tomberaient sur les Romains. Alors Scipion donna un nouvel avis. Il convenait de dresser le camp en deçà du cours d'eau : au cas où l'on aurait le dessous, on trouverait au moins un refuge. Mais ses collègues se moquèrent de lui; l'un d'eux menaça même de jeter son épée si c'était Scipion qui commandait toujours, et non Manilius. Le consul, homme inexpérimenté dans les choses de la guerre, fit passer la rivière à ses troupes. Un combat s'engagea et, de part et d'autre, on perdit beaucoup de monde. Asdrubal se retira dans son camp retranché, où il n'avait rien à craindre, prêt à assaillir les Romains s'ils retournaient en arrière. Ils prirent en effet ce parti. Mais quand ils durent repasser le ravin, dont les accès étaient rares et peu praticables, leur ordre fut rompu. Profitant de cette confusion, Asdrubal se précipita sur eux et tua un grand nombre d'hommes, qui, affolés, ne se défendaient même pas. Parmi les morts, il y eut trois des tribuns qui avaient conseillé l'offensive. Scipion garda son sang-froid dans cette circonstance critique. Se mettant à la tête de plusieurs centaines de cavaliers, il les divisa en deux pelotons, auxquels il ordonna de charger alternativement. Dès que l'un des pelotons tournait bride, après avoir lancé ses javelots, l'autre s'avançait, et ces manœuvres, ne laissant aux Carthaginois aucun répit, les contraignaient à négliger les autres troupes. Celles-ci purent traverser le ravin. Les cavaliers de Scipion le franchirent à leur tour, non sans peine.

Cependant, au début de ce combat, quatre manipules[1]

en se dirigeant vers l'Est. Elle passe à près de deux kilomètres à l'Est de l'emplacement de Néphéris. Comme les Romains venaient du Nord-Ouest, Asdrubal avait dû se poster à l'Est de cette ville, sur la rive droite. Voir Veith, *l. c.*, p. 709 et carte 15. L'oued Bou Abid a des berges élevées et abruptes (Veith, fig. 50).

1. C'est le chiffre donné par Appien (103); selon l'*Epitome* de Tite-Live (l. XLIX),

(environ 600 hommes), coupés de la rivière, s'étaient réfugiés sur une colline[1]. Asdrubal vint les envelopper. Quand les Romains s'aperçurent de leur absence, certains furent d'avis de les abandonner à leur sort et de ne pas risquer la perte de tous pour le salut de quelques-uns. Scipion déclara qu'il les délivrerait ou périrait avec eux. Il emmena plusieurs escadrons de cavalerie, portant des vivres pour deux jours. I parvint à une colline voisine de celle qu'occupaient les assiégés et exécuta une habile manœuvre, qui provoqua la fuite des ennemis, menacés d'être cernés. Son entreprise audacieuse eut donc un plein succès. Ayant rejoint l'armée, il reçut un grand honneur : la couronne d'herbe que les troupes romaines décernaient au héros qui les avait sauvées contre tout espoir[2]. La joie que causait cet événement était pourtant troublée par une pensée : les morts et, parmi eux, plusieurs tribuns restaient sans sépulture. Scipion, relâchant des prisonniers, les envoya à Asdrubal, pour le prier de faire enterrer les trois officiers. Asdrubal y consentit : on les reconnut à la bague d'or qu'ils portaient (les soldats n'avaient que des anneaux de fer)[3].

Manilius retourna à son camp de l'isthme, non sans avoir à subir en route des attaques de Phamaias et même, à son arrivée, une sortie des Carthaginois, qui ne purent tuer que quelques valets[4].

deux « cohortes »; selon l'auteur du *De viris illustribus* (58), huit cohortes; selon Pline l'Ancien (XXII, 13), trois. Pline cite à ce sujet Varron et l'inscription de la statue de Scipion, dressée dans le forum d'Auguste. Il dit que Scipion, pour dégager ces trois cohortes, en prit autant avec lui; Appien ne parle que d'escadrons de cavalerie.

1. Pour la position de cette colline et la manœuvre de Scipion, voir Veith, p. 710, 711, et carte 15; il me paraît bien affirmatif.

2. *Corona obsidionalis*. Velleius Paterculus, I, 12, 4; Pline, *l. c.*; *De vir. ill.*, *l. c.* (l'auteur dit à tort que cette couronne était en or).

3. Appien, 104. Diodore (XXXII, 8) offre de légères variantes, qui ne me semblent pas nécessiter l'hypothèse de l'emploi d'une autre source que celle d'Appien : Scipion, autorisé par le consul, écrit à Asdrubal, qui accueille sa demande et renvoie les ossements des trois Romains.

4. Appien, 104.

Des commissaires chargés d'une enquête vinrent alors : évidemment, on jugeait à Rome que tout n'allait pas pour le mieux en Afrique. Ils recueillirent des témoignages unanimes de l'admiration que suscitait la conduite de Scipion ; ses collègues mêmes avaient fini par reconnaître son rare mérite. Les députés informèrent le Sénat de ce concert d'éloges [1]; d'ailleurs, les lettres reçues par les parents, les amis de ceux qui étaient à l'armée avaient déjà répandu la renommée du tribun [2]. Peu de temps avant de mourir, Caton disait de lui, en citant un vers d'Homère [3] : « Seul, il est sage ; les autres s'agitent comme des ombres [4] ».

Le Sénat n'en fut pas moins ému des échecs répétés subis dans cette campagne. Il décida d'inviter Masinissa à soutenir vigoureusement les armes romaines [5]. Mais les ambassadeurs envoyés en Numidie partirent trop tard [6]. Vers le début de l'année 148 [7], Masinissa, se sentant malade, avait fait appeler Scipion à Cirta, pour le consulter sur la manière dont il régle-

1. Appien, 105.
2. *Id.*, 109, 112.
3. *Odyssée*, X, 495.
4. Polybe, XXXVI, 8, 7 (édit. Büttner-Wobst). Diodore, XXXII, 9 *a*. Plutarque, *Caton l'Ancien*, 27; *Reg. et imper. apophth.*, Scipio Minor, 3 (*Moralia*, Didot, I, p. 242); *Praec. ger. reipubl.*, X, 8 (*ibid.*, II, p. 983). Tite-Live, *Epit. l.* XLIX. Tite-Live rapportait le mot de Caton après avoir raconté l'expédition de Néphéris. C'était surtout dans cette circonstance que Scipion s'était mis hors de pair; auparavant, l'éloge de Caton aurait été quelque peu outré. — L'*Epitome* ajoute qu'aux comices de la fin de l'année 149, un grand nombre de « tribus » voulurent élire Scipion consul, quoiqu'il n'eût pas l'âge légal. Cela n'est probablement pas exact (sans parler de la mention erronée de « tribus », alors qu'il aurait fallu dire « centuries »).
5. Selon Zonaras (IX, 27, p. 464, *d*), Manilius aurait signalé à Rome le mauvais vouloir de Masinissa.
6. Appien, 105. — L'un des députés, M. Claudius Marcellus, qui avait été trois fois consul, se noya en mer : Tite-Live, *Epit. l.* L, et papyrus d'Oxyrhynque (Rossbach, p. 135); Cicéron, *In Pisonem*, 19, 44; *De divinat.*, II, 5, 14; *De fato*, 14, 33.
7. Le papyrus d'Oxyrhynque (Rossbach, p. 135) place la mort de Masinissa sous le consulat d'Albinus et de Pison, qui entrèrent en charge le 1er janvier 148, date du calendrier officiel. Lors de cette mort, Manilius, l'un des consuls de l'année 149, était proconsul, selon Valère-Maxime (V, 2, ext., 4); conf. Münzer, dans *Real-Encyclopädie*, IV, p. 1445. D'après l'ensemble du récit d'Appien, il est certain que le roi mourut pendant l'hiver; c'est encore en cette saison qu'Appien place un événement postérieur (*Lib.*, 107) : v. *infra*, p. 366, n. 2.

rait sa succession [1]. Il regardait comme un ami sûr le petit-fils adoptif de celui qui l'avait investi de son royaume. On sait que, deux ans auparavant, il avait reçu sa visite; peut-être même l'avait-il revu depuis cette époque [2]. Tout irrité qu'il fût contre Rome, il devait sentir quelle imprudence il aurait commise en se dégageant de sa tutelle. Sans la faire intervenir officiellement, il l'associerait aux mesures qu'il allait prendre, en demandant l'avis d'un homme qui appartenait à la plus illustre des familles romaines et dont la haute destinée n'était pas douteuse.

Quand Publius arriva à Cirta, le roi était mort depuis deux jours [3]. Avant d'expirer, il avait recommandé à ses enfants de se conformer aux décisions de Scipion [4]. Celui-ci, appelé comme conseiller, devenait un arbitre, en vertu de la dernière volonté du défunt [5]. Il écarta du pouvoir les fils nés de concubines, non sans accroître les dotations que leur père leur avait faites. Les fils légitimes, dont l'aîné ne devait pas avoir moins de cinquante ans [6], étaient au nombre de trois : Micipsa, Gulussa et Mastanabal [7]. Publius décida que tous trois hériteraient du titre de roi et des trésors laissés par Masinissa, qu'ils se partageraient les revenus publics. Il leur assigna des attributions différentes selon leurs aptitudes. Micipsa reçut la capitale et l'administration du royaume [8], Gulussa, le commandement des armées, enfin Mastanabal, la juridiction.

1. Appien, 105. Zonaras, IX, 27, p. 465, *a*. Valère-Maxime, *l. c.* (Masinissa écrit à Manilius pour le prier de lui envoyer Scipion).

2. Voir p. 308, n. 3.

3. Polybe, XXXVI, 16, 10 (B.-W.; *alias* XXXVII, 3); conf. Appien, 105.

4. Appien, Zonaras, Valère-Maxime, *ll. cc.* Voir aussi Eutrope, IV, 11.

5. Sur les décisions de Scipion, voir Appien, 106; Zonaras, *l. c.*; Tite-Live, *Epit. l.* L, et papyrus d'Oxyrhynque; Orose, IV, 22, 8.

6. Gulussa, plus jeune que Micipsa, fut envoyé comme ambassadeur à Rome en 172 (voir p. 318). A cette date, il avait sans doute dépassé vingt ans.

7. Tel était l'ordre de naissance : Appien, 106; Tite-Live, *Epit. l.* L. Zonaras (IX, 27, p. 465, *a*) intervertit Gulussa et Mastanabal; Jean d'Antioche (*Fragm. hist. graec.*, IV, p. 560, n° 64), Micipsa et Mastanabal.

8. Nous avons dit (p. 306) que cette administration était sans doute peu compliquée.

On ne saurait dire si ces dispositions furent conformes aux désirs de Masinissa. Selon la règle dynastique [1], Micipsa, l'aîné de ses fils, aurait dû lui succéder. Mais c'était un personnage pacifique [2] et, semble-t-il, dépourvu d'énergie : il le prouva plus tard par sa conduite à l'égard de Jugurtha. Son cadet Gulussa avait des talents militaires. Il ne se serait pas contenté d'un rang subalterne. Il était donc prudent de lui donner une part de l'autorité royale et Masinissa y avait probablement pensé [3]. Que d'ailleurs Rome ait eu intérêt au morcellement du pouvoir entre plusieurs princes, cela n'est point contestable, et Scipion, évidemment, le comprit.

Aussitôt après avoir réglé cette importante affaire, il revint avec Gulussa et des renforts numides [4]. Le nouveau roi sut se rendre utile : il avait l'expérience de la guerre d'escarmouches que faisait Phamaias [5]. Des indigènes, jusqu'alors fidèles à Carthage, se soumirent aux Romains, soit volontairement, soit par nécessité [6]. Manilius prit et pilla Tezaga, ville dont l'emplacement est inconnu [7].

Un jour, Scipion et Phamaias se rencontrèrent par hasard, sur les rives d'un ravin profond qui les séparait et rendait tout combat impossible. Le tribun s'était avancé à cheval, escorté de trois hommes, pour reconnaître les lieux. Phamaias se détacha des siens et s'approcha, avec un seul compagnon. Publius fit de même, supposant que le Carthaginois désirait entrer en conversation. Lorsqu'ils furent à portée de la voix,

1. Voir p. 189.
2. Appien, 106.
3. Si, avant de mourir, il remit son anneau à Micipsa, comme l'indique Zonaras (*l. c.*), cela prouve qu'il ne songea pas à déshériter son fils aîné. Mais le souci qu'il eut de régler sa succession paraît attester son intention de faire un partage.
4. Appien, 107. Zonaras, IX, 27, p. 463, *b*. Gulussa mit aussi des éléphants au service des Romains, mais peut-être seulement plus tard : Appien, 126.
5. Appien, 107.
6. Zonaras, *l. c.*
7. Orose, IV, 22, 8. Douze mille Africains auraient été tués et six mille faits prisonniers; ces chiffres sont invraisemblables.

il prit le premier la parole : « Puisque tu ne peux pas sauver ta patrie, pourquoi ne songes-tu pas à ton propre salut ? — Où peut être mon salut, répondit Phamaias, dans l'état présent des Carthaginois et après tout le mal que j'ai fait aux Romains ? — Eh bien ! si tu veux avoir confiance en moi, je te promets la vie sauve, le pardon et même la reconnaissance des Romains ». Phamaias répliqua qu'il se fiait à Scipion plus qu'à tout autre ; il réfléchirait et l'informerait de ce qu'il croirait pouvoir faire. Là-dessus, ils se séparèrent [1].

Au cours du printemps [2], Manilius, voulant prendre sa revanche, marcha de nouveau contre Asdrubal, qui était toujours près de Néphéris [3]. Arrivé à proximité de l'ennemi, il établit un camp retranché, comme Scipion le lui avait conseillé lors de l'expédition précédente. Mais il ne remporta aucun succès et dut penser à une retraite qu'il redoutait pourtant, car il s'attendait à être suivi et attaqué. Il était dans cette perplexité quand un des Numides de Gulussa apporta une lettre à Publius, qui l'ouvrit devant son général. Ils y lurent ces mots : « Je serai tel jour à tel endroit. Viens avec le nombre d'hommes que tu voudras et avertis les sentinelles de laisser passer celui qui se présentera dans la nuit ». Aucun nom ; mais Scipion comprit aussitôt que cette lettre était de Phamaias. Manilius, bien qu'il craignît quelque perfidie, laissa partir le tribun, en lui recommandant de ne faire à Phamaias qu'une seule promesse ferme : celle qu'il aurait la vie sauve. Le Carthaginois se trouva au rendez-vous et l'on s'entendit sans peine, car il déclara que, pour sa vie, il se fiait à la parole de Scipion ;

1. Appien, 107. Mention dans Zonaras, IX, 27, p. 465, *b*.

2. L'entretien de Scipion et de Phamaias, qui précéda la seconde expédition de Néphéris, eut lieu, selon Appien (107), en hiver ; selon Zonaras (*l. c.*), vers le début du printemps. Au retour de cette expédition, dont la durée fut de vingt jours, Manilius apprit l'arrivée prochaine de son successeur (Appien, 109). Celui-ci vint « avec le printemps » (*id.*, 110), probablement quand le printemps était déjà avancé.

3. Pour ce qui suit, voir Appien, 108-9, et aussi Zonaras, IX, 27, p. 465, *b-c*.

quant à la récompense qu'il recevrait, il laissait aux Romains le soin de la fixer. Ce traître faisait montre de sentiments délicats. Le lendemain, il rangea ses cavaliers en ordre de bataille. Puis, s'avançant sur le front, avec les autres officiers, il tint ce discours : « S'il était encore possible de sauver la patrie, je serais prêt à le tenter avec vous. Mais, dans la situation présente, je crois devoir penser à mon salut. J'ai reçu des garanties pour moi-même et aussi pour tous ceux qui voudront me suivre. Le moment est donc venu pour vous de choisir le parti qui vous semblera le meilleur ». Environ 2 200 hommes, officiers et soldats [1], passèrent avec lui du côté des Romains; le reste en fut empêché par Hannon, surnommé le Blanc.

Quand l'armée vit revenir Scipion, accompagné de Phamaias, elle alla au-devant de lui et l'accueillit comme un triomphateur. Manilius, ravi et rassuré, — car il pensait bien qu'Asdrubal n'oserait pas prendre l'offensive après la désertion de son lieutenant, — battit aussitôt en retraite. Il manquait de vivres, car il n'en avait emporté que pour quinze jours : or il y avait déjà dix-sept jours qu'il s'était mis en campagne et il lui en fallait trois pour effectuer son retour. Scipion prit avec lui Phamaias, Gulussa et leurs cavaliers, ainsi qu'une partie des cavaliers italiens, et se porta vivement vers une plaine appelée le Grand Gouffre [2]; il y ramassa beaucoup de butin et de vivres, qu'il rapporta à l'armée vers la tombée de la nuit.

Bientôt après, Manilius reçut la nouvelle de l'arrivée prochaine du consul Calpurnius Pison, qui devait le remplacer [3].

1. A ce chiffre, donné par Appien (108), il faut peut-être préférer celui de 1 200, indiqué dans un fragment de Diodore (XXXII, 17). Selon Zonaras (IX, 27, p. 465, c), Phamaias aurait déserté avec quelques cavaliers. « Cum equitatu suo » : Tite-Live, *Epit. l.* L.

2. Μέγα Βάραθρον (Appien, 109); emplacement inconnu.

3. Appien, 109. Zonaras (*l. c.*) dit que Manilius, après sa seconde expédition contre Asdrubal, se rendit à Utique, où il resta inactif. M. Kahrstedt (p. 651, n. 1) fait observer que cela cadre avec le passage d'Appien indiquant que trois jours étaient nécessaires à Manilius pour revenir de la région de Néphéris; il aurait eu besoin de moins de temps pour retourner devant Carthage.

Il se fit précéder à Rome par Scipion, qui emmena Phamaias [1]. Lorsque le tribun partit, tous les soldats l'acclamèrent en souhaitant qu'il revînt avec le titre de consul, car les dieux, croyaient-ils, avaient décidé que lui seul pourrait prendre Carthage. Le Sénat décerna des éloges à Publius. Quant à Phamaias, il reçut de riches présents [2] et on lui en fit espérer de plus grands encore, s'il rendait de bons services dans la suite de la guerre. Il le promit et retourna en Afrique, au camp romain.

L'année était déjà avancée quand L. Calpurnius Piso Caesoninus vint prendre le commandement de l'armée [3]. Il avait avec lui L. Hostilius Mancinus [4], auquel la flotte fut confiée. Général fort médiocre, Pison, six ans plus tôt, s'était fait battre en Espagne par les Lusitaniens [5]. S'abstenant de renouveler les tentatives malheureuses de Censorinus et de Manilius contre Carthage et contre Asdrubal, il résolut d'attaquer les colonies maritimes et les Africains qui ne s'étaient pas détachés de Carthage. Il comptait ainsi priver la capitale et l'armée punique de leurs ressources en vivres et en hommes [6]. Mais l'exécution de ce plan exigeait beaucoup de temps et n'était qu'une préparation aux résultats décisifs qu'il fallait atteindre.

Pison et Mancinus se dirigèrent d'abord vers Clupea, dans la péninsule du cap Bon. Ils donnèrent l'assaut à cette place par terre et par mer, mais ils ne réussirent pas à la prendre.

1. Appien et Zonaras, *ll. cc.*

2. Appien, *l. c.* : une robe de pourpre avec une agrafe en or, un cheval caparaçonné d'or, une panoplie, 10 000 drachmes d'argent, 100 mines d'argenterie (plus de 43 kilogrammes), une tente avec tout son mobilier. Selon Zonaras (*l. c.*), Phamaias fut admis à prendre séance parmi les sénateurs (ce qui, naturellement, ne veut pas dire qu'il soit devenu sénateur romain : conf., par exemple, Tite-Live, XXVII, 5, 6).

3. Voir p. 366, n. 2.

4. Pour les noms de ce personnage, voir Pline l'Ancien, XXXV, 23. Il était légat du consul (Tite-Live, *Epit. l.* LI). Florus (I, 31, 10) le qualifie de consul, mais il paraît l'avoir confondu avec Manilius.

5. Appien, *Iber.*, 56.

6. Kahrstedt, p. 651.

Néapolis se rendit à Pison et fut mise à sac, malgré les promesses faites aux habitants [1]. Le consul se tourna ensuite contre Bizerte, d'où partaient des pirates qui tombaient sur les convois de vivres envoyés aux Romains [2]. Pendant tout l'été, il l'assiégea sans succès ; deux fois, les ennemis firent des sorties et mirent le feu à ses machines. Renonçant à son entreprise, il revint à Utique, où il passa l'hiver [3].

Les Carthaginois, dont la ville n'était plus bloquée [4], reprenaient courage. Ils avaient pu prêter main-forte aux défenseurs de Bizerte [5] et ils restaient en possession de la majeure partie de leur territoire. Ils faisaient sonner bien haut les échecs répétés de leurs adversaires et les indigènes commençaient à douter de la puissance de Rome. Un chef numide, Bithyas, abandonna Gulussa et passa au service de Carthage avec 800 cavaliers. Les frères de Gulussa, Micipsa et Mastanabal, qui avaient promis aux Romains de l'argent et des armes, attendaient les événements. Le gouvernement punique leur envoyait des émissaires, ainsi qu'aux Maures [6], pour essayer de les convaincre que Rome, si elle était victorieuse, les soumettrait à leur tour [7]. Des députés allèrent aussi s'aboucher avec Andriscos ; cet aventurier, qui se prétendait fils de Persée, s'était rendu maître de la Macédoine, avait battu les Romains et envahi la Thessalie [8].

1. Appien, *Lib.*, 110 (il mentionne la reddition de Néapolis sans nommer la ville). Zonaras, IX, 29, p. 467, *a*. Voir aussi Diodore, XXXII, 18. Néapolis aurait été pillée, selon Appien ; détruite, selon Zonaras et Diodore.

2. De Sicile à Utique. Appien croit à tort qu'Hippagreta, comme il appelle Bizerte, se trouvait entre Utique et Carthage (voir t. II, p. 147, n. 7).

3. Appien, 110. Zonaras, *l. c.*

4. Par mer, ils avaient envoyé des renforts à Bizerte. Le camp que Manilius avait établi sur l'isthme, très près des remparts de la ville (voir t. II, p. 22, n. 3), était sans doute abandonné. Ce ne fut certainement pas dans ce camp que Scipion s'installa quelques mois plus tard (*infra*, p. 373, n. 2).

5. Appien, *l. c.*

6. Les Maures indépendants, dit Appien, 111.

7. Appien, *l. c.* Voir aussi Zonaras, IX, 29, p. 467, *a*.

8. Peu après, dans cette même année 148, il fut vaincu par Cæcilius Métellus, auquel on le livra.

Malheureusement, la concorde ne se maintint pas entre les partis politiques. Sur une dénonciation d'Asdrubal, chef de l'armée de Néphéris, l'autre Asdrubal, son collègue, fut assommé en plein Sénat [1]. C'était un neveu de Gulussa, avec lequel on l'accusait de s'entendre, et aussi de Micipsa et de Mastanabal, que l'on voulait gagner.

Au retour de la belle saison, Calpurnius alla assiéger des bourgs de l'intérieur [2]. Cependant Mancinus, croisant devant Carthage, remarqua que, dans la région de Mégara, le rempart était mal gardé en un lieu où la mer est bordée d'une suite de rochers escarpés, d'accès difficile : probablement autour de Sidi bou Saïd [3]. Les ennemis pensaient n'avoir rien à craindre de ce côté. L'idée vint à Mancinus d'escalader la falaise par surprise. Comme quelques-uns des siens, ayant dressé des échelles, tentaient l'aventure, ils furent vus par des Carthaginois. Ces derniers ouvrirent une porte qui donnait sur les rochers et s'élancèrent vers les agresseurs, dont ils méprisaient le petit nombre. Mais les Romains les mirent en fuite, les poursuivirent, franchirent la porte derrière eux et entrèrent dans la ville, en criant victoire. Aussitôt Mancinus et ceux qui l'accompagnaient sortirent des vaisseaux et accoururent, la plupart sans armes. Comme la nuit tombait, ils ne poussèrent pas plus avant et occupèrent une forte position auprès de

1. Voir t. II, p. 285.

2. Appien, 113 ; Zonaras, IX, 29, p. 467, *c*. A une distance assez courte de Carthage, car Mancinus, entré dans cette ville et ayant un besoin urgent de secours et de vivres, envoya prévenir Pison (Appien, *l. c.*). — On lit dans l'*Epitome* de Tite-Live (livre L), après la mention de l'élection de Scipion au consulat (vers novembre 148) : « M. Aemilius aliquot urbes circumpositas Carthagini expugnavit ». Le papyrus d'Oxyrhynque, dans un passage mutilé (Rossbach, p. 135), mentionne aussi, après cette élection, des succès militaires en Afrique. On n'a aucune raison d'admettre qu'un M. Aemilius y ait alors exercé un commandement : il est donc probable que ce nom est indiqué par erreur. Faut-il penser à Pison? Sigonius a proposé la correction M'. Manilius. Il s'agirait de la campagne du début de l'année 148 : Orose, qui dépend de Tite-Live, dit que Manilius prit alors Tezaga (v. *supra*, p. 365). Dans ce passage, comme du reste dans d'autres, l'*Epitome* ne suivrait pas l'ordre chronologique.

3. Voir t. II, p. 16 et 18.

l'enceinte. Ils manquaient de vivres. Leur chef fit demander aux magistrats d'Utique et à Pison de lui en procurer le plus vite possible et de venir à son secours. Sa témérité l'avait mis dans une situation périlleuse, car il risquait, le lendemain, d'être expulsé et rejeté sur les rochers [1]. En effet, dès l'aurore, il fut attaqué de tous côtés. Il n'avait que 500 hommes armés; il les disposa autour des 3 000 autres qui se trouvaient là. Couverts de blessures, refoulés contre le rempart, les Romains allaient être écrasés [2]. Une intervention inattendue les sauva.

IV

Les échecs de Pison, venant après ceux de Censorinus et de Manilius, avaient causé à Rome un profond mécontentement. A l'incapacité de ces généraux, on opposait les exploits récents de Scipion et l'on désirait qu'il allât commander en Afrique. Quand arriva l'époque des comices, Publius se porta candidat à l'édilité curule. Il n'avait pas l'âge requis pour le consulat [3]. Le peuple l'élut tout de même à cette magistrature. Mais le consul en charge [4] se refusa à proclamer un vote illégal. Les choses auraient mal tourné, si le Sénat, sur la proposition des tribuns, n'avait pas abrogé la loi, tout en décidant qu'elle serait remise en vigueur l'année suivante [5].

C. Livius Drusus, élu en même temps que Scipion, exigeait que le sort désignât, selon l'usage, celui qui irait en Afrique. Un tribun demanda alors que le choix fût laissé au peuple;

1. Appien, 113. Zonaras, IX, 29, p. 467, *b*.
2. Appien, 114.
3. Quarante-trois ans.
4. Appien (112) dit à tort : les consuls. L'un d'eux, Pison, était en Afrique.
5. Appien, *Lib.*, 112; *Iber.*, 84. Diodore, XXXII, 9 *a*. Plutarque, *Praec. ger. reipubl.*, X, 8 (*Moralia*, Didot, II, p. 982). Dion Cassius, fragm. 71, édit. Melber (fragment d'un discours en faveur de l'abrogation de la limite d'âge); Zonaras, IX, 29, p. 467, *a*. *Auctor ad Herennium*, III, 2. Tite-Live, *Epit. l*. L. Velleius Paterculus, I, 12, 3. Valère-Maxime, VIII, 15, 4. *De viris illustribus*, 58.

celui-ci donna naturellement ses suffrages à Scipion[1]. On l'autorisa à faire des levées pour compléter les effectifs des légions, à enrôler chez les alliés italiens autant de volontaires qu'il lui semblerait bon, à réclamer, au nom du peuple romain, des secours aux rois et aux villes qu'il croirait devoir mettre à contribution[2]. Il eut parmi ses lieutenants son ami le plus cher, C. Lælius[3], fils du Lælius qui avait été uni d'une amitié si étroite avec Scipion l'Africain[4]. Il se fit aussi accompagner par deux Grecs éminents, Polybe[5] et Panætius de Rhodes, qui devait être une des gloires de l'école stoïcienne[6].

Lorsqu'il eut terminé ses préparatifs, il se rendit en Sicile et, de là, à Utique[7]. Il y débarqua à l'heure même où les Romains pénétraient dans Carthage. Au milieu de la nuit, on lui communiqua les lettres écrites par Mancinus. Il ordonna aussitôt le rassemblement de ceux qu'il avait amenés d'Italie et des gens d'Utique en âge de combattre; aux autres habitants il prescrivit de porter des vivres sur les navires. Il relâcha quelques prisonniers, afin que sa venue fût annoncée par eux. Il envoya cavaliers sur cavaliers à Pison, l'invitant à venir sans retard. Vers la fin de la nuit, il fit lever les ancres et

1. Appien, *Lib.*, 112. Tite-Live, *Epit. l.* LI. Valère-Maxime, *l. c.* Cicéron, *Philipp.*, XI, 17.

2. Appien, *l. c.*

3. Appien, 126, 127. Zonaras, IX, 30, p. 468, *d.*

4. Plus âgé que Scipion Émilien, Lælius avait été tribun en 151.

5. Polybe paraît avoir assisté à l'assaut de Mégara, au printemps de 147 : Ammien Marcellin, XXIV, 2, 16; v. *infra*, p. 376, n. 1). Il assista certainement à la prise de Carthage, au printemps de l'année suivante : Polybe, XXXVIII, 19 (B.-W.; *alias* XXXIX, 2, 17); XXXVIII, 21, 1 (B.-W.; *alias* XXXIX, 3 *a.* 6); Appien, 132; Diodore, XXXII, 24. Pour son voyage sur l'Océan, *infra*, p. 389. Voir aussi Arrien, *Tact.*, I, 1; Orose, V, 3, 3. Pline l'Ancien (VIII, 31) mentionne un renseignement donné par Gulussa à Polybe : soit en 150, soit en 147-146.

6. Velleius Paterculus, I, 13, 3 : « ... ut Polybium Panaetiumque, praecellentes ingenio viros, domi militiaeque secum habuerit ». Un texte cité plus bas (p. 390) précise cette indication. Il semble prouver que Panætius, comme Polybe, participa à un voyage sur les côtes africaines, organisé par Scipion au temps de la troisième guerre punique. Voir Cichorius, dans *Rheinisches Museum*, LXIII, 1908, p. 221-3.

7. Appien, 113.

recommanda aux soldats, quand on approcherait de Carthage, de se tenir debout, pour paraître plus nombreux. La flotte, s'avançant à toute vitesse, arriva auprès du lieu où Mancinus luttait désespérément. En la voyant, les Carthaginois, déjà alarmés par les rapports des prisonniers, commencèrent à se replier, et Scipion put recueillir sur ses vaisseaux les troupes engagées dans cette folle aventure. Il se hâta de faire partir pour Rome Mancinus, auquel Serranus[1] succéda. Puis il alla camper à peu de distance de Carthage[2]. Les ennemis lui opposèrent un autre camp, qu'ils établirent à cinq stades (900 mètres) de la ville et qu'Asdrubal occupa avec des troupes aguerries : 6000 fantassins et environ 1000 cavaliers; ceux-ci devaient être pour la plupart des Numides, comme Bithyas, leur chef.

Tel est le récit d'Appien[3]. L'abréviateur de Dion Cassius[4] raconte d'une manière assez différente les événements qui suivirent la venue de Publius en Afrique. Les Carthaginois qui pressaient Mancinus s'inquiétèrent, dit-il, à la vue d'une flotte romaine; ils n'en continuèrent pas moins leur attaque. Mais, quand des prisonniers, relâchés par Scipion, leur eurent appris qu'il était là, ils perdirent courage et se retirèrent. Asdrubal fut appelé et l'on renforça par des fossés et des palissades la ligne de défense que formait le mur transversal dressé en avant de la Cité[5]. Le consul remit à Mancinus la garde de Mégara; lui-même alla rejoindre Pison, son prédécesseur, pour prendre le commandement de l'armée. Cependant Asdrubal était rentré dans Carthage et avait très vivement pressé Mancinus, qui fut

1. Atilius Serranus?
2. En tout cas, à plus de cinq stades, distance indiquée pour l'emplacement du camp carthaginois qui fut opposé au camp romain.
3. *Lib.*, 114.
4. Zonaras, IX, 29, p. 467, *c-d*.
5. Voir t. II, p. 20. Il ne me paraît pas possible de supposer que Zonaras parle ici du camp retranché qui, selon Appien, fut établi à cinq stades en avant de la ville.

dégagé par Scipion, accouru avec des troupes légères[1]. On voit que, d'après l'auteur copié par Dion Cassius, Mancinus se serait maintenu pendant quelque temps dans Mégara[2]. Au contraire, selon Appien, c'est-à-dire selon Polybe, ami de Publius, il n'y serait resté qu'une nuit et il aurait joué dans cette affaire un rôle fort peu glorieux. En tout cas, il ne laissa pas oublier qu'il avait été le premier à pénétrer de vive force dans Carthage[3]. Après que Scipion l'eut prise, l'ancien légat de Pison exposa au forum un tableau qui représentait le plan de la ville et les attaques des Romains; il se tenait auprès et donnait des explications à la foule. Scipion s'offensa de cette sorte d'usurpation[4]. Mais le peuple, dit Pline, récompensa Mancinus de sa complaisance en l'élisant consul aux comices qui suivirent[5].

La discipline s'était beaucoup relâchée dans l'armée romaine, qui, sous le commandement de Pison, n'avait guère combattu. Les soldats sortaient à leur guise pour aller ramasser du butin; ils le vendaient aux nombreux marchands qui vivaient au milieu d'eux et qui leur procuraient tout ce qu'ils pouvaient souhaiter. Des rixes, souvent sanglantes, éclataient quand il

1. Si l'on veut croire à l'exactitude de ce récit, l'on doit admettre que Scipion, pour secourir Manilius, fit une partie du trajet par mer, puisque l'isthme était barré par le triple rempart de Carthage.

2. A en juger par une indication de l'*Epitome* du livre LI, Tite-Live aurait, lui aussi, attribué plus d'importance que Polybe à l'attaque de Mancinus : « Carthago... per partes capta est, primum a Mancino legato, deinde a Scipione consule ». — Pline l'Ancien, VII, 47 : « Manilius [*corr.* Mancinus], qui Carthaginem cum exercitu intravit ».

3. Pline, XXXV, 23 : « L. Hostilius Mancinus, qui primus Carthaginem inruperat ». Cette affirmation n'est pas tout à fait exacte : en 149, des soldats de Censorinus étaient entrés par une brèche (voir p. 356).

4. Il était, prétendait-on, très jaloux de sa gloire. Plutarque (*Reg. et imper. apophth.*, Scipio Minor, 11 : *Moralia*, Didot, I, p. 243) rapporte une anecdote qui est évidemment une légende. Au temps du siège de Carthage, un chevalier, dans un dîner somptueux, fit servir un gâteau qui imitait la forme de la ville ennemie et invita les convives à le mettre en pièces. Scipion, devenu censeur (en 142), dégrada ce personnage. Et, comme l'autre lui demandait le motif de sa sévérité : « Parce que tu as, dit-il, mis Carthage à sac avant moi ».

5. *L. c.* Hostilius Mancinus fut en effet consul en l'année 145.

s'agissait de partager le produit des rapines. Scipion eut à rétablir l'ordre, comme l'avait fait son père Paul-Émile lors de la guerre contre Persée, comme il le fit lui-même plus tard devant Numance. Il chassa du camp les intrus et n'admit qu'à certaines heures et sous une étroite surveillance les marchands autorisés à vendre les denrées qu'il ne crut pas devoir interdire. Il menaça de punir sévèrement les actes d'indiscipline[1].

Sûr désormais de ses troupes, il les mena à l'ennemi. Une nuit, il attaqua de deux côtés le quartier de Mégara, sans que les Carthaginois s'y attendissent. Tandis qu'une des deux colonnes se rendait au lieu qu'il lui avait désigné, l'autre, dont il avait pris le commandement, exécuta dans le plus profond silence une marche de vingt stades[2]; elle portait des haches, des échelles et des leviers. Les hommes qui gardaient le rempart ne la virent que quand elle était déjà tout près. Ils jetèrent des cris d'alarme, auxquels répondirent de grandes clameurs poussées par les compagnons de Publius et aussi par ceux qui formaient la première colonne. Assaillis subitement dans les ténèbres et sur deux points par des forces nombreuses, les Carthaginois furent d'abord très effrayés. Cependant les tentatives d'escalade de Scipion échouèrent. Par bonheur pour les Romains, une tour appartenant à un particulier s'élevait à cet endroit, en dehors du mur, qu'elle égalait en hauteur. Elle était déserte. Sur l'ordre du général, de courageux jeunes gens y montèrent. Ils écartèrent, par une grêle de traits, les défenseurs du rempart qui leur faisaient face, formèrent un pont avec des poutres et des planches et purent ainsi passer sur la courtine; de là, ils coururent à une petite porte, qu'ils brisèrent et par laquelle ils introduisirent

1. Appien, 115-117.
2. Nous avons indiqué (t. II, p. 32, n. 2) les graves difficultés qu'offre ce passage d'Appien, si l'on admet, d'une part, que l'isthme était entièrement barré par une triple ligne de défense, d'autre part, que les deux attaques des Romains furent dirigées contre un mur simple.

Scipion[1]. Celui-ci s'avança avec 4 000 hommes dans Mégara. Pris de panique, les Carthaginois s'enfuirent vers la citadelle, comme si l'ennemi était déjà maître du reste de la ville. Averties de ce qui se passait[2], les troupes d'Asdrubal, qui campaient hors de l'enceinte, s'empressèrent, elles aussi, de se réfugier dans Byrsa.

Quant au consul, il n'osa pas poursuivre son succès. Le quartier de Mégara était, nous l'avons dit[3], plein de jardins, que séparaient des murs et des haies épineuses, que coupaient une multitude de canaux profonds et tortueux. Publius jugea qu'il serait fort imprudent de s'engager de nuit dans cette région difficile, dont les Romains ne connaissaient pas les voies et où ils avaient à craindre des embuscades. Il ramena ses soldats[4] et ce hardi coup de main eut un seul résultat : l'abandon par les Carthaginois de leur camp extérieur[5].

1. L'empereur Julien, écrit Ammien Marcellin (XXIV, 2, 16-17), avait lu que Scipion Émilien, accompagné de l'historien Polybe et de trente soldats, s'était élancé vers une porte de Carthage et l'avait sapée; il était ainsi entré dans la ville. La porte, ajoute Ammien, était précédée d'une voûte en pierre, qui protégea Scipion, tandis que les ennemis déchaussaient des blocs [du haut du rempart, sans doute pour les précipiter sur les assaillants; à moins que ces blocs n'aient formé le dessus de la voûte, que les défenseurs se seraient mis à démolir pour atteindre Scipion]. Cet épisode se rapporte, autant qu'il semble, à l'attaque de Mégara, et non pas à la prise des ports, au printemps de l'année 146 (comme le croient E. Lincke, *P. Cornelius Scipio Aemilianus*, Dresde, 1898, p. 19, n. 53, et Münzer, dans *Real-Encyclopädie*, IV, p. 1449). Ammien, il est vrai, ne s'accorde pas entièrement avec Appien. Mais reproduit-il Polybe d'une manière très exacte? Il parle d'un souvenir que Julien avait gardé d'une lecture. Ce souvenir pouvait être assez vague et Ammien n'a probablement pas pris la peine de faire une vérification.

2. Soit par des avis, soit par les clameurs qui se seraient répandues jusqu'aux remparts de l'Ouest et que, dit Appien, les troupes du camp entendirent.

3. T. II, p. 15.

4. Appien, 117.

5. Le récit de Zonaras (IX, 29, p. 467, *d*—468, *a*) diffère beaucoup de celui d'Appien. L'attaque de Scipion y suit immédiatement l'affaire de Mancinus. On a vu que, selon Zonaras, le consul s'était porté en toute hâte au secours de Mancinus et qu'il l'avait dégagé. Lorsque Pison, marchant derrière lui, est arrivé sous les murs de Carthage, Scipion l'invite à se tenir auprès d'une des portes. Il fait faire le tour à d'autres soldats, jusqu'à une poterne très éloignée. Lui-même, avec les meilleures troupes, pénètre à l'intérieur de l'enceinte, guidé par des transfuges. Il court à la poterne, dont il brise la fermeture, et il introduit ceux qui l'attendent au dehors. Puis, mettant en fuite sur son passage les rares senti-

Lorsque le jour parut, Asdrubal, furieux, traîna sur le rempart tous les prisonniers romains, bien en vue de l'armée de Scipion[1]. Il les fit mutiler de diverses manières ou écorcher, puis jeter, encore vivants, du haut de la muraille[2]. Il voulait ainsi enlever à ses concitoyens tout espoir d'une réconciliation avec Rome et accroître leur ardeur de combattre, qui, seule, pourrait désormais les sauver. Beaucoup désapprouvèrent ce forfait; ceux qui parlèrent le plus haut furent mis à mort et les autres se turent[3].

Scipion incendia le camp que les ennemis venaient d'évacuer. Ayant, en somme, échoué dans sa tentative d'assaut, il se décida à un blocus. Maître de l'isthme, il le coupa par un fossé, à une portée de trait de l'enceinte punique. Cet ouvrage, long de vingt-cinq stades (près de quatre kilomètres et demi), fut exécuté malgré des attaques incessantes. Le consul fit ensuite creuser un fossé semblable, à peu de distance du premier, du côté du continent, et deux autres, transversaux, en bordure de la mer et du lac. L'ensemble présenta l'aspect d'une immense fosse rectangulaire, qui fut garnie de pieux pointus. En arrière, Scipion dressa des palissades sur trois des faces. Sur la quatrième, celle qui regardait Carthage, il construisit un mur, large de six pieds et dont la hauteur était de douze pieds, non compris les créneaux. Des tours s'élevaient de distance en distance; celle du milieu dépassait de beaucoup les autres et était surmontée d'un bâti en bois formant quatre étages, obser-

nelles qu'il rencontre, il se dirige vers la porte près de laquelle se trouve Pison. Presque toutes les forces romaines sont à l'intérieur des murs, quand Asdrubal se rend compte de la situation, à la fois par les avis qu'il reçoit et par ce qu'il voit de ses propres yeux. Après une courte résistance, les Carthaginois se réfugient dans le Cothon et dans Byrsa, abandonnant le reste de la ville.

1. Par conséquent, sur la haute muraille de l'isthme. Les fortifications plus basses qui la précédaient ne pouvaient empêcher les Romains de voir le sommet de cette muraille.

2. Appien, 118. Allusion dans Polybe, XXXVIII, 8, 1 (B.-W.; *alias* XXXIX, 2). Voir aussi Zonaras, IX, 29, p. 468, *a*; papyrus d'Oxyrhynque (Rossbach, p. 137).

3. Voir t. II, p. 285.

vatoire d'où l'on voyait ce qui se passait dans la ville. Vingt jours et vingt nuits suffirent, dit Appien, pour achever le tout; chacun, à tour de rôle, travaillait, combattait, mangeait et dormait. L'armée s'installa dans cette forteresse, qui interdisait aux assiégés toute communication par terre avec le continent : Publius voulait les affamer[1].

Ils ne pouvaient se ravitailler qu'en Afrique, la guerre empêchant le trafic des marchands étrangers. Le commandant de la cavalerie, Bithyas, s'efforçait de leur faire parvenir des vivres[2]. Comme l'isthme était désormais infranchissable, il amenait, par des voies détournées, les convois sur le littoral[3], où on les embarquait. La flotte romaine surveillait les abords de Carthage. Mais il était dangereux pour elle d'y stationner quand la mer s'agitait : les galères risquaient d'être jetées à la côte et, là, les ennemis, postés sur leurs remparts, les attendaient. Elles devaient alors s'éloigner. Les marins chargés de transporter les vivres recueillis par Bithyas, et aussi quelques marchands, avides de gros bénéfices, profitaient, au contraire, des vents qui venaient du large avec force : ils déployaient leurs voiles et se dirigeaient à toute vitesse vers le port, sans que les vaisseaux romains pussent les rejoindre. Mais ces vents favorables ne soufflaient pas toujours[4] et les provisions introduites dans la ville étaient insuffisantes; d'ailleurs, Asdrubal les réservait aux 30 000 hommes qu'il avait armés; il ne se souciait pas des souffrances du reste de la population[5].

1. Appien, 119-120.
2. Il n'était pas rentré dans Carthage avec Asdrubal.
3. Vers le Sud du golfe de Tunis.
4. « Rarement », dit Appien (120). On était alors dans la belle saison, pendant laquelle soufflent très souvent des vents de Nord-Est, peu propices à ces traversées. Mais les vents d'Est et de Sud-Est, que souhaitaient les marins carthaginois, sont assez fréquents aussi, en été, dans le golfe de Tunis.
5. Appien, 120. Pour les envois de vivres de Bithyas, voir encore Zonaras, IX, 29, .p 468, *b*.

Scipion résolut pourtant d'enlever aux Carthaginois leur dernière ressource, en fermant, dans la baie du Kram, l'entrée du double port. A partir du cordon, sur lequel il établit un camp[1], il construisit une digue s'avançant « vers cette entrée », c'est-à-dire, comme la suite du récit d'Appien paraît l'attester, vers l'extrémité Sud-Sud-Est du grand débarcadère que les navires longeaient quand ils pénétraient dans les ports intérieurs[2]. L'ouvrage fut formé de pierres énormes, capables par leur nombre et leur masse de résister, du moins pendant quelque temps, aux assauts de la mer. La largeur était de 24 pieds (7 m. 10) au sommet, — c'était sans doute la largeur de la chaussée, — et quadruple à la base[3]. Il fallut certainement plusieurs mois pour achever ce travail, qui occupa jour et nuit des milliers de bras[4].

La digue de Scipion dut être fort ébranlée, sinon bouleversée par les flots[5], pendant le siècle qui s'écoula entre la ruine de Carthage et la résurrection de cette ville. L'entrée des bassins intérieurs fut naturellement dégagée quand ils servirent à nouveau de ports. Il est permis, néanmoins, de supposer que les restes de la jetée ne furent pas enlevés partout. Pour les

1. V. *infra*, p. 385, n. 5.

2. D'après les indications données par Appien au chapitre 124, les Romains, installés sur ce débarcadère, n'avaient pas besoin de vaisseaux pour y accéder (conf. t. II, p. 75). Ils devaient donc passer par la digue. Cette communication existait avant la prise du rempart punique qui coupait le débarcadère dans le sens de la longueur. Par conséquent, c'était en dehors de ce rempart que la digue aboutissait, vers l'angle Sud-Sud-Est du débarcadère. Appien dit (121) : « vers l'entrée du port, ... laquelle n'était pas très éloignée de la terre », ce qui, comme on l'a vu (t. II, p. 67), peut désigner l'angle dont nous parlons.

3. La digue, qui traversait des eaux peu profondes (v. *infra*, p. 381) et qu'il n'avait pas été nécessaire de faire émerger beaucoup, ne devait guère dépasser 3-4 mètres de hauteur. La largeur indiquée pour la crête est bien faible par rapport à la largeur de la base. Nous croyons donc que les 24 pieds d'Appien représentent seulement la largeur de la chaussée; celle-ci aurait été flanquée de blocs amoncelés.

4. Construction de la digue : Appien, 121; voir aussi Zonaras, IX, 29, p. 468, *b-c*; Tite-Live, *Epit. l.* LI; Florus, I, 31, 14.

5. Elle n'était évidemment pas maçonnée : Carton, *Documents pour servir à l'étude des ports de Carthage*, p. 71.

besoins de la navigation, il suffisait de ménager une passe du côté du débarcadère, vers l'Est de la baie du Kram; ailleurs, l'ouvrage construit en l'année 147 pouvait, après avoir été réparé, devenir un môle, opposant un obstacle aux vagues et aux sables[1], ou bien formant l'un des côtés d'un bassin extérieur, établi le long du cordon. Des archéologues se sont donc demandé si des vestiges que l'on a constatés, ou cru constater, au fond de la mer, soit dans la baie, soit plus au Sud, n'avaient pas appartenu primitivement à cette digue. Plusieurs hypothèses ont été émises[2]. Selon M. Hantz[3], la jetée se serait détachée du cordon au Sud de Khérédine. Selon M. Oehler[4], elle aurait été utilisée, à l'époque romaine, pour constituer, sur une longueur d'environ 950 mètres, les côtés Sud et Est d'un grand port, aménagé en avant du cordon, au Nord-Est du même lieu[5]. M. Courtet[6] a voulu la retrouver plus au Nord, là où, d'après M. Hantz, aurait couru un môle qui aurait formé le côté septentrional de ce port. Enfin MM. Schulten[7] et Kahrstedt[8] identifient la digue avec le double dos d'âne qui s'allonge

1. Se souvenir pourtant que la mer est peu profonde dans le Nord et le Nord-Ouest de la baie (voir t. II, p. 68, n. 6). Des navires d'un faible tirant d'eau auraient seuls pu mouiller en arrière de ce môle, à moins qu'on ne se fût décidé à exécuter des travaux d'approfondissement. D'autre part, la digue s'élargissait de haut en bas et il est à croire que de nombreux blocs avaient roulé ou glissé en avant des talus, soit au moment où on les jetait à la mer, soit lors des fortes tempêtes. Cet ouvrage aurait donc été peu propre à constituer un débarcadère.

2. Il n'y a aucun compte à tenir de ce que Tissot dit à ce sujet (*Géographie*, I, p. 611). Comprenant mal une indication de la carte de Falbe, il attribue à la digue de Scipion des mesures qui ne correspondent à rien de réel : voir Meltzer, *Neue Jahrbücher für Philologie*, CXLIX, 1894, p. 134-5; de Roquefeuil, *C. r. Acad. Inscriptions*, 1898, p. 36, 664-6. — M. Carton (*Rev. archéol.*, 1911, II, p. 246; *Documents*, p. 71) s'était montré disposé à retrouver des vestiges de la digue de Scipion près du rivage, en face du Fondouk des Juifs. Mais il a renoncé ensuite à cette opinion (*Documents*, p. 123).

3. *C. r Acad. Inscriptions*, 1900, p. 56 et 77 (la jetée serait encore représentée par quelques blocages).

4. *Archäologischer Anzeiger*, 1904, p. 177 et 184. *Contra* : Schulten, *ibid.*, 1905, p. 75.

5. Sur ce port, dont l'existence est fort douteuse, voir t. II, p. 77.

6. *C. r. Acad. Inscriptions*, 1897, p. 131.

7. *Arch. Anzeiger*, 1905, p. 74-75.

8. *Geschichte*, p. 20.

presque parallèlement au rivage, dans le fond de la baie de Kram[1]. N'oublions pas qu'on n'a nullement prouvé l'existence de jetées en ces divers lieux[2]. Par conséquent, aucune des hypothèses qui viennent d'être mentionnées n'est solide. Nous allons voir que la plupart sont invraisemblables.

Quand Scipion entreprit ce grand ouvrage, il chercha, cela va sans dire, à le terminer vite, à ne pas gaspiller les matériaux qu'on devait péniblement extraire et transporter avant de les jeter à la mer. Il s'agissait de faire la digue aussi courte et aussi peu profonde que possible, tout en la tenant assez éloignée du rempart ennemi pour que les travailleurs ne fussent pas trop exposés. Nous ne connaissons pas exactement le tracé du mur de la ville[3], mais il est certain que le cordon tout entier se trouvait en dehors de l'enceinte. La digue pouvait donc s'amorcer vers la naissance de ce cordon, entre Khérédine et le Kram, plus près du Kram que de Khérédine. Pour rejoindre l'extrémité du débarcadère, elle devait s'orienter vers le Nord-Est. S'avançait-elle en ligne droite? Il faut le croire, si l'on attribue un sens rigoureux aux termes dont Appien se sert[4] : εὐθύνων ἐπὶ τὸν ἔσπλουν. Mais le verbe εὐθύνω n'a peut-être pas une signification plus précise que le mot français *diriger*. En se rapprochant de la courbe formée par le rivage entre les points de départ et d'arrivée, la digue eût été plus longue, mais eût rencontré de moindres profondeurs. Il se peut donc que Scipion ait jugé avantageux de la faire dévier de la ligne droite.

Ces observations permettent d'écarter les tracés proposés par MM. Hantz, Oehler et Courtet. Les deux premiers, s'amorçant fort au Sud de la naissance du cordon, auraient été très longs[5]

1. Pour ces dos d'âne, voir t. II, p. 67-68.
2. Conf. *ibid.*, p. 68, n. 5; p. 77, n. 2.
3. Voir t. II, p. 26.
4. *Lib.*, 121.
5. Le tracé Oehler aurait eu environ 1 600 mètres, le tracé Hantz aurait été plus long encore.

et auraient dû franchir des fonds de plus de quatre mètres. Le tracé de M. Oehler aurait, en partant du cordon, pris une direction Sud-Est qui n'était point celle du but à atteindre[1]. Le tracé de M. Courtet aurait été également trop long et se serait avancé par des eaux trop profondes; d'ailleurs M. Hantz nie l'exactitude des constatations sur lesquelles s'appuie l'hypothèse de son prédécesseur[2]. Resterait le double dos d'âne, qui passe par des fonds actuellement inférieurs à 1 m. 50[3]. Ce serait un tracé plausible, s'il était démontré que cette saillie représente la ruine d'une jetée[4]. Celle-ci aurait eu environ 850 mètres de longueur.

Il ne semble pas que, pendant la construction de la digue, Scipion ait essayé le moindre assaut. Ce n'était point pour attaquer qu'il avait occupé l'isthme. Les échecs de Manilius l'avaient sans doute convaincu que le triple rempart résisterait à toutes les tentatives. S'il ne renonçait pas à forcer l'enceinte sur un autre point, il voulait attendre que la faim eût épuisé les Carthaginois.

1. Quoi qu'en dise M. Oehler (*l. c.*, p. 184), il est évident qu'Appien ne mentionne pas deux directions successives de la digue, l'une vers le large, l'autre vers l'entrée du port, dans ce membre de phrase (*Lib.*, 121) : Χῶμα οὖν ἐς τὴν θάλασσαν ἔχου μακρόν, ἀρχόμενος μὲν ἀπὸ τῆς ταινίας..., προϊὼν δ'ἐς τὸ πέλαγος, καὶ εὐθύνων ἐπὶ τὸν ἔσπλουν.

2. Voir en particulier *C. r. Acad. Inscriptions*, 1900, p. 67. La jetée qui, selon M. Hantz, aurait existé de ce côté se serait dirigée de l'Ouest-Nord-Ouest à l'Est-Sud-Est, par conséquent dans un sens opposé au but de Scipion; elle se serait soudée vers le Sud-Sud-Ouest à environ 300 mètres à l'Est du cordon.

3. L'ensablement a pu les diminuer depuis l'antiquité : Schulten, *l. c.*, p. 75.

4. On ne voit pas comment les vestiges de la digue de Scipion auraient pu prendre la forme d'un double dos d'âne. Cette digue, qui, haute d'environ 3-4 mètres, mesurait en bas 28 m. 40 de largeur et portait une chaussée large de 7 m. 10, ne pouvait être qu'un amas de blocs; il n'y a pas lieu d'admettre l'hypothèse d'un ouvrage à deux parements verticaux, reliés par des matériaux de remplissage.

V

Quand les assiégés avaient vu leurs ennemis commencer à jeter des blocs dans la mer, en avant du cordon, ils ne s'en étaient guère émus, persuadés que l'entreprise ne serait pas menée à bonne fin[1]. Les progrès réguliers de la digue leur prouvèrent qu'ils se trompaient. Ils se décidèrent alors à creuser une nouvelle entrée des ports, sur la côte orientale, en un lieu où Scipion ne pourrait pas établir une digue semblable[2]. Hommes, femmes, enfants y travaillèrent de jour et de nuit, en commençant par la partie la plus éloignée de la mer, afin que les Romains ne s'aperçussent pas de ce qu'ils faisaient[3]. En même temps, des vaisseaux de guerre étaient construits avec de vieux matériaux[4]. Tous rivalisaient d'ardeur. Lorsque la flotte et le canal furent achevés[5], on perça une issue à travers la muraille qui bordait le rivage. Par là, sortirent cinquante trirèmes et quinquérèmes[6] et quantité d'autres navires plus petits[7].

Les Romains avaient tout ignoré jusqu'à l'ouverture de la brèche. A la vue de cette flotte nombreuse et bien équipée, ils furent consternés. Leurs vaisseaux étaient presque vides, car les équipages avaient été débarqués pour coopérer aux travaux

1. Nous lisons, au contraire, dans Zonaras (IX, 29, p. 468, *b*) qu'ils essayèrent, par des attaques fréquentes, mais vaines, d'empêcher la construction de la digue. Ils firent sans doute tout ce qu'ils purent pour s'opposer au raccordement de la digue et du débarcadère.
2. Pour cette nouvelle entrée, voir t. II, p. 43.
3. Appien, 121. Voir aussi Strabon, XVII, 3, 15; Tite-Live, *Epit. l.* LI; Florus, I, 31, 14.
4. Auteurs cités à la note précédente.
5. La flotte fut construite en deux mois, selon Strabon, *l. c.*
6. Appien (121) ne mentionne ici que des trirèmes, mais, quelques lignes plus haut, il dit que les Carthaginois fabriquèrent à la fois des trirèmes et des quinquérèmes (conf. t. II, p. 445, n. 2, *in fine*).
7. Strabon donne le chiffre de 120 vaisseaux. Voir t. II, p. 443, n. 7.

de l'armée assiégeante. Par une attaque immédiate, les Carthaginois auraient pu se rendre maîtres de toutes les forces navales de Scipion. Ils se contentèrent d'une parade orgueilleuse et rentrèrent. Trois jours après, ils reparurent, cette fois pour combattre. Les Romains, qui avaient eu le temps de se préparer, allèrent à leur rencontre. La lutte fut longue et acharnée. Les petits vaisseaux puniques firent beaucoup de mal aux galères ennemies, sous lesquelles ils se glissaient, perçant les proues, arrachant les gouvernails et les rames, se retirant et revenant avec une égale promptitude. Quand le soir tomba, les Carthaginois prirent le parti d'interrompre cette bataille, qui restait indécise, pour la recommencer le lendemain.

Les petits bâtiments regagnèrent les premiers la nouvelle entrée des ports et, se pressant les uns contre les autres, ils eurent vite fait de l'encombrer. Lorsque les grands navires se présentèrent à leur tour, ils ne trouvèrent pas de place pour passer. Ils se réfugièrent à peu de distance au Sud, le long du débarcadère[1]; là, ils s'alignèrent, les proues en dehors, faisant face à la flotte romaine, qui vint les attaquer. Dans cette position, les combattants des vaisseaux puniques furent soutenus par des soldats accourus sur le quai qui s'étendait en arrière, et même par les défenseurs du bas rempart établi à travers la plate-forme, parallèlement au quai[2]. La tâche des Romains était aisée chaque fois qu'ils fondaient sur ces navires, incapables de les éviter; mais, quand ils se retiraient pour reprendre de l'élan, ils se trouvaient dans une situation très défavorable, car leur longues galères, en tournant, s'offraient de flanc aux éperons. Un heureux stratagème fut alors imaginé par des marins de Sidé (cette ville de Pamphylie, alliée de Rome, avait envoyé cinq vaisseaux). Ils allèrent jeter assez loin leurs ancres, attachées à des cordes très longues; puis ils

1. Conf. t. II, p. 74, n. 2.
2. Ces derniers durent faire usage de machines : voir *ibid.*, p. 44, n. 6.

s'avancèrent à la rame et, leurs coups portés, reculèrent sans avoir besoin de virer de bord, en ramenant les cordes et en les repliant sur les poupes. Cette manœuvre fut imitée par la flotte entière, qui infligea de très lourdes pertes à ses adversaires. La nuit mit fin à la lutte; les navires carthaginois qui n'avaient pas été coulés réussirent à rentrer[1].

Le lendemain matin, Scipion commença l'attaque du débarcadère, dont il voulait faire une base d'opérations contre les ports. Il fallait chasser les assiégés du rempart qu'ils y avaient construit. Les Romains pouvaient parvenir à cette plate-forme en suivant la chaussée de la digue, alors terminée[2]. De nombreuses machines furent amenées par eux et les béliers ouvrirent des brèches à travers le mur. Mais, dans la nuit[3], une foule de gens entièrement nus sortirent de la ville, se jetèrent à la mer et, marchant ou nageant par des eaux peu profondes, envahirent la partie du débarcadère occupée par les ennemis, qui ne les virent pas venir[4]. Ils avaient apporté des torches, qu'ils allumèrent alors et avec lesquelles ils mirent le feu aux machines de Scipion. Ces hommes, qu'exaspéraient la faim et la souffrance, s'élançaient, semblables à des fauves, plus acharnés encore quand des traits blessaient leur corps sans défense. Les Romains, épouvantés, ne résistèrent pas longtemps. Par la digue, ils s'enfuirent vers le camp, où ils semèrent la panique[5]. Publius dut sortir avec des cavaliers et

1. Combat naval : Appien, 123. Mention dans Tite-Live, *Epit. l.* LI.

2. Voir t. II, p. 74-75.

3. Une citation, faite par Suidas (s. v. ἔπαυλις) et empruntée sans doute à Polybe (fragment 145 de l'édition Büttner-Wobst; *alias* XXXIX, 2, 18), indique que les Romains et les Carthaginois passèrent les uns et les autres la nuit ἐπὶ τοῦ χώματος. Il s'agit, semble-t-il, de cette nuit-là : les Carthaginois auraient été les défenseurs du bas rempart, les Romains, les hommes laissés à la garde des machines.

4. Pour les questions topographiques se rattachant à cet épisode, voir t. II, p. 73-75.

5. Ce camp, où Scipion avait son quartier général, n'était certainement pas situé sur le débarcadère, en arrière des machines romaines, dans l'espace, large d'environ 30 mètres, compris entre le rempart carthaginois et la haute mer. Il devait se trouver sur le cordon, près de la naissance de la digue. Il n'y avait

courir çà et là pour arrêter ceux qui se précipitaient dehors; il fit tuer quelques-uns de ces affolés et les autres rentrèrent. Les troupes passèrent la nuit sous les armes, craignant une attaque désespérée des Carthaginois. Mais ceux-ci, après avoir brûlé les machines, retournèrent par où ils étaient venus[1].

Lorsque le jour reparut, les assiégés bouchèrent, sur la plate-forme, les brèches du bas rempart, le long duquel ils dressèrent, de distance en distance, de nombreuses tours[2]. De leur côté, les Romains fabriquèrent de nouvelles machines. En face des tours, ils établirent des tertres, d'où ils jetèrent des vases pleins de soufre, de poix et de morceaux de bois enflammés. Ils incendièrent ainsi plusieurs de ces ouvrages et, s'avançant à l'assaut, mirent en fuite les défenseurs du rempart. Scipion était maître de tout le débarcadère[3]. A peu de distance de l'enceinte de la ville, il fit creuser un fossé et construire une muraille en briques, qu'il éleva à la hauteur de cette enceinte, de telle sorte que les traits lancés par ses soldats pussent atteindre les ennemis postés en face[4]. Il laissa là 4 000 hommes[5]. La belle saison se passa ainsi[6].

Ce fut, autant qu'il semble, pendant l'automne qu'Asdrubal

sans doute, cette nuit-là, sur le débarcadère qu'un nombre assez restreint de soldats, chargés de garder les machines. La seule voie qu'ils pussent suivre dans leur fuite était la chaussée de la digue, et il est à croire que ce furent eux qui répandirent la panique dans le camp, quoique Appien ne donne pas ces détails.

1. Appien, 124. Allusions vagues à cette affaire dans Florus, I, 31, 15, et probablement aussi dans Zonaras, IX, 30, p. 468, *d*.

2. C'étaient des tours en bois, comme le montre la suite du récit.

3. Appien (124-5) semble dire que, depuis le commencement de l'attaque jusqu'à la prise du débarcadère, il ne s'écoula que deux journées (avec la sortie nocturne des Carthaginois dans l'intervalle). Il me paraît cependant peu probable que les travaux importants exécutés par les assiégeants et par les assiégés aient pu l'être dans un laps de temps aussi court.

4. Fossé et muraille étaient évidemment parallèles à l'enceinte et traversaient par conséquent la plate-forme dans le sens de la longueur.

5. Appien, 125. Pour ce chiffre de 4 000, voir t. II, p. 71-72.

6. Appien, 125-6 : Τὸ θέρος ἐς ταῦτα ἀνηλώθη. Χειμῶνος δ'ἀρχομένου, etc. Il ne s'agit pas de l'été et de l'hiver dans le sens rigoureux de ces mots. La belle saison comprenait une partie de l'automne; la mauvaise commençait à peu près vers la fin d'octobre.

essaya d'obtenir la paix[1]. Polybe[2] a raconté sans bienveillance deux entrevues que le général carthaginois eut avec Gulussa, roi des Numides et allié des Romains.

Asdrubal, dit-il, était un homme naturellement gros, mais il avait encore pris de l'embonpoint depuis le commencement du siège et son visage était congestionné. Car, tandis que ses concitoyens mouraient de faim, il se livrait à la boisson et faisait des repas somptueux. Il ressemblait à un de ces bœufs gras qu'on amène à la foire. Au rendez-vous qu'il avait demandé à Gulussa, il se présenta armé de pied en cap, couvert d'un manteau de pourpre et accompagné de dix gardes : dans son sot orgueil, il paraissait vouloir surpasser les tyrans de tragédie. Laissant son escorte vingt pieds derrière lui, il s'avança jusqu'à la palissade et au fossé [c'était la ligne de défense extérieure, du côté de l'isthme[3]]. Sans souci des égards qu'il devait au roi, il lui fit signe de s'approcher. Gulussa était venu seul, vêtu avec la simplicité des Numides. Quand il fut près d'Asdrubal, il lui demanda de qui il avait peur pour s'être ainsi armé. — « Je crains les Romains. — Je m'en doutais bien ; autrement, tu ne te serais pas enfermé sans nécessité dans Carthage. Mais que veux-tu donc de moi ? — Je veux te prier d'être notre intercesseur auprès de Scipion et de lui promettre de notre part que nous obéirons à tous ses ordres. Épargnez seulement cette malheureuse ville ! — Quelle naïveté ! Les Romains te tiennent assiégé par terre et par mer ; ils t'ont

1. Les entrevues d'Asdrubal et de Gulussa précédèrent de peu les élections romaines, auxquelles on procéda vers le mois de novembre (voir p. 357, n. 6). Il s'agit du calendrier officiel, mais, comme nous l'avons dit, il ne devait pas s'écarter beaucoup de l'année astronomique. Pendant l'hiver, Gulussa fit campagne à une certaine distance de Carthage (Appien, 126). Zonaras (IX, 30, p. 468, *c*) mentionne la tentative d'Asdrubal après la construction et l'achèvement de la digue (été de 147, selon le récit d'Appien), et avant des opérations militaires conduites sur le territoire punique (hiver de 147-6, selon Appien).

2. XXXVIII, 7-8 (B.-W. ; *alias* XXXIX, 1-2). Conf. un extrait de Diodore, XXXII, 22. Appien a omis cet épisode.

3. Voir t. II, p. 28, n. 4.

réduit à une situation presque désespérée, et tu t'imagines que tu obtiendras d'eux ce qu'ils ont refusé à votre ambassade, alors qu'ils étaient encore à Utique et que vos forces restaient intactes! » L'autre lui répondit que c'était mal juger de l'état des Carthaginois : ils comptaient beaucoup sur leurs alliés (Asdrubal ignorait en effet ce qui s'était passé chez les Maures[1]); leurs troupes du dehors n'étaient pas entamées; surtout, ils avaient confiance dans les dieux; ils étaient d'ailleurs bien résolus à périr, plutôt que de livrer leur ville.

Quand ils se séparèrent, Asdrubal et Gulussa convinrent de se revoir trois jours plus tard. Scipion, à qui le roi raconta cet entretien, se mit à rire : « Quoi? voilà ce que réclame l'homme qui a infligé à nos prisonniers un traitement si indigne! Et, après ce crime, il espère que les dieux l'assisteront! » Mais Gulussa, s'il faut en croire Polybe, invita Publius, d'une manière très pressante, à terminer cette guerre[2] : sans parler des événements imprévus, il devait se souvenir que les élections consulaires étaient proches et craindre qu'à la fin de l'hiver, quelqu'un ne vînt lui ravir sa gloire. Scipion le chargea alors d'annoncer à Asdrubal qu'il lui accordait la vie, ainsi qu'à sa femme, à ses enfants, à dix familles de ses parents et amis; qu'en outre, il lui permettait d'emporter dix talents, prélevés sur sa fortune personnelle, et d'emmener cent esclaves[3], à son choix[4]. Gulussa transmit ces propositions dans la seconde entrevue qu'il eut avec le général ennemi. Celui-ci

1. Pour ce membre de phrase, v. *infra*, p. 389.

2. Le fils de Masinissa n'espérait sans doute pas que les Romains consentiraient à laisser Carthage debout. Mais il croyait peut-être que ses alliés ne s'établiraient pas définitivement en Afrique et il souhaitait les voir partir le plus tôt possible.

3. Ce chiffre de cent se trouve dans Diodore. Il devait figurer dans le texte original de Polybe.

4. Était-ce par bienveillance, comme le dit Polybe, que Scipion faisait ces offres au bourreau des prisonniers romains? On peut supposer qu'il jugeait bon de priver les Carthaginois d'un chef qui, malgré l'assertion contraire de l'historien, ne manquait pas d'habileté (conf. Kahrstedt, p. 659). Quelques mois après, il lui laissa la vie, alors qu'il n'avait plus le même motif de l'épargner, mais il pensait peut-être alors à son futur triomphe, où il voulait faire figurer Asdrubal.

se frappa la cuisse à plusieurs reprises et prit à témoins les dieux et la fortune : « Jamais, s'écria-t-il, le jour ne viendra où Asdrubal verra à la fois la lumière du soleil et l'incendie de Carthage. Un homme de cœur trouve un noble tombeau dans les ruines de sa patrie[1] ! »

On a vu[2] que les Carthaginois avaient, l'année précédente envoyé des députés aux Maures. Une courte phrase de Polybe, dans son récit de la première entrevue de Gulussa et d'Asdrubal, indique qu'une alliance avait été conclue avec ces indigènes, mais qu'à l'époque où l'entrevue eut lieu, les Maures ne pouvaient plus rendre à Carthage aucun service. Qu'avait-elle attendu d'eux? Une attaque contre le royaume numide? Mais, dans le même temps, elle essaya de détacher des Romains Micipsa et Mastanabal : ce n'était pas le moment de leur susciter des embarras. Une invasion en Espagne, qui aurait provoqué dans la péninsule de nouvelles prises d'armes contre Rome[3]? Nous l'ignorons. Nous ignorons aussi à quels événements Polybe fait allusion. Rien ne prouve qu'ils aient été en relation avec l'envoi par Scipion de quelques vaisseaux sur les côtes des Maures.

« A l'époque, dit Pline l'Ancien dans sa description de la Maurétanie, où Scipion Émilien commandait en Afrique, l'historien Polybe reçut de lui une flotte, afin d'explorer cette partie du monde[4] ». Et Pline reproduit des renseignements donnés par le Grec sur le mont Atlas. Polybe lui-même mentionne dans son troisième livre[5] un voyage que, pour son

1. Zonaras (IX, 30, p. 468, *c-d*) ne parle pas du rôle joué par Gulussa dans cette affaire. Il dit inexactement qu'Asdrubal envoya des députés à Scipion pour essayer de traiter. N'ayant pu obtenir ce qu'il espérait le général carthaginois aurait enfermé sa femme dans la citadelle, parce qu'elle avait dépêché vers le consul un émissaire, pour implorer son salut et celui de ses enfants.

2. P. 369.

3. En 147, les Lusitaniens, après trois ans de répit, recommencèrent la guerre.

4. *Hist. nat.*, V, 9 : « Scipione Aemiliano res in Africa gerente, Polybius, annalium conditor, ab eo accepta classe scrutandi illius orbis gratia circumvectus... »

5. Chap. 59, 7.

instruction et celle de ses lecteurs, il avait accompli sur l'Océan, le long de la Libye. Un papyrus mutilé nous apprend que Panætius, envoyé par un général avec sept vaisseaux, entreprit un voyage scientifique[1]. Comme nous savons que ce personnage était l'ami de Scipion et qu'il l'accompagna à la guerre[2], nous ne risquons pas de nous tromper en admettant qu'il s'agit de la même expédition. On a supposé[3] que Publius désirait des informations précises sur les colonies puniques du littoral de l'Océan. Les études de ses savants amis pouvaient assurément se concilier avec une telle enquête, comme aussi avec une mission diplomatique; mais soutenir que « cette expédition n'était pas un voyage de découvertes[4] », c'est dire le contraire des textes qui nous indiquent ce qu'elle fut. Se souvenant peut-être d'Alexandre et d'Aristote, Scipion tint à honneur de favoriser les recherches de son maître Polybe.

L'expédition, qui dura probablement plusieurs mois, eut lieu dans la belle saison de l'année 147[5] ou de 146[6], car les termes dont Pline se sert attestent que Publius était alors général en chef de l'armée d'Afrique, et non point tribun militaire sous les ordres de Manilius; du reste, un simple officier n'aurait pas eu le droit de détacher de la flotte un certain nombre de vaisseaux[7]. Nous croyons qu'il faut choisir l'année 147.

1. Papyrus d'Herculanum, index des stoïciens (Crönert, dans *Sitzungsberichte der preussischen Akademie*, 1904, p. 476) : ... στρατευσάμενος... αὐτὸν (Panætius) ἐν ναυσὶν ἑπτὰ πρὸς φιλομάθησιν. Pour l'interprétation de ce texte, voir Cichorius, *Rheinisches Museum*, LXIII, 1908, p. 221.

2. *Supra*, p. 372, n. 6.

3. Vivien de Saint Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité*, p. 339. Conf. Oehmichen, *Plinianische Studien* (Erlangen, 1880), p. 18.

4. Vivien, *l. c.*

5. Comme le croit, entre autres, C. Th. Fischer, *De Hannonis Carthaginiensis Periplo*, p. 107.

6. Voir, entre autres, Münzer, dans *Real-Encyclopädie*, IV, p. 1450.

7. Le voyage ne saurait donc être placé en 148, date proposée par Cuntz, *Polybius und sein Werk*, p. 54. Il n'est pas possible d'affirmer que, pendant la troisième guerre punique, Polybe soit venu en Afrique avant 147 (voir p. 308, n. 3; p. 345. Quant à Scipion, il quitta cette contrée au printemps de 148, pour y retourner au printemps de l'année suivante.

L'année suivante, Carthage ayant été prise au début du printemps, Polybe paraît être retourné aussitôt en Grèce, où il se trouvait peu après, lors de la destruction de Corinthe[1]. En 147, Scipion employa l'été à construire la digue, sans faire d'attaques. Il n'avait donc pas besoin des conseils militaires de Polybe et pouvait mettre à sa disposition quelques-uns de ses navires, qui ne lui étaient guère utiles.

On ne sait rien de précis sur cette exploration. Les renseignements géographiques recueillis par Polybe avaient sans doute pris place dans son XXXIVe livre, aujourd'hui perdu[2]. Un passage assez étendu de Pline[3], qui donne une série d'indications sur la côte occidentale du continent africain, débute par une citation de Polybe, suivie d'une citation d'Agrippa. Le reste est-il de Polybe ou d'Agrippa? Les avis sont partagés[4]. L'attribution à Agrippa est la plus vraisemblable[5] : elle se justifie par l'enchaînement des phrases[6]; de plus, le passage en question contient, relativement à l'Atlas, une affirmation contraire à ce que Polybe avait écrit sur cette montagne[7]. Ce n'est

1. Voir Polybe, XXXIX, 2 et suiv. (B.-W.; *alias*, XL, 7 et suiv.).

2. Ce livre était consacré à la géographie.

3. V, 9-10.

4. Pour Polybe : Klotz, *Quaestiones Plinianae geographicae* (*Quellen und Forschungen* de Sieglin, XI, 1906), p. 14-15; Detlefsen, *Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius* (même recueil, XVIII, 1909), p. 166. Ces savants admettent un intermédiaire latin entre Polybe et Pline. — Pour Agrippa : Riese, *Geographi latini minores*, n. à la p. 5; Strenger, *Strabos Erdkunde von Libyen* (*Quellen* de Sieglin, XXVIII, 1913), p. 28-29. Si l'on se décide pour Agrippa, il n'y a pas de bonnes raisons de croire que sa source ait été Polybe (comme le veut C. Th. Fischer, *l. c.*, p. 118).

5. Au tome I, p. 66, n. 5, j'avais laissé la solution indécise.

6. La citation de Polybe prendrait fin après les mots « ab eo Lixum $\overline{CCV}$ » (conf. Oehmichen, *l. c.*, p. 17; Strenger, *l. c.*). Il faudrait mettre là un point. A partir du mot suivant, « Agrippa », commencerait la citation de l'auteur latin; elle s'étendrait jusqu'à la fin du § 10 : « ... Mauretaniae proditum ». L'attribution à Polybe exige l'hypothèse d'une parenthèse ou d'une interpolation : au milieu du texte de l'historien grec, aurait été insérée une courte citation d'Agrippa.

7. D'une part, Pline, V, 10 : « In medio eo spatio Atlantem locavit (l'auteur auquel le passage est emprunté), a ceteris omnibus in extremis Mauretaniae proditum »; d'autre part, Pline, VI, 199 : « Polybius in extrema Mauretania, contra montem Atlantem, a terra stadia VIII abesse prodidit Cernen ».

pas un document propre à nous éclairer sur l'expédition des amis de Scipion.

Polybe, d'après le témoignage de Pline[1], mentionnait l'île de Cerné et disait qu'elle était située à huit stades du continent, en face du mont Atlas, à l'extrémité de la Maurétanie. Si cette île était bien la Cerné d'Hannon[2], il conviendrait, à notre avis, de la chercher sur la côte du Sahara, entre les caps Juby et Bojador[3]. Mais Polybe étendait-il la Maurétanie jusque-là? et plaçait-il le mont Atlas dans ces parages? On peut en douter. Dans l'autre citation de Polybe que nous rencontrons dans Pline[4], nous lisons qu'à l'Occident de l'Atlas, il y a des forêts pleines de bêtes féroces et que cette montagne est distante de 496 milles (environ 735 kilomètres) du fleuve Anatis, distant lui-même de 205 milles (un peu plus de 300 kilomètres) du Lixus[5]. Le Lixus est sans doute, comme dans d'autres textes, l'oued Lekkous, et l'Anatis paraît bien être le fleuve appelé ailleurs Asana, ou Anides, c'est-à-dire l'oued Oum er Rbia, dont l'embouchure se trouve en effet à 300 kilomètres de celle du Lekkous[6]. Nous devrions donc chercher l'Atlas à plus de 700 kilomètres de l'oued Oum er Rbia, ce qui nous amènerait au delà du Maroc, à peu de distance au Sud de l'oued Draa, ou bien, en admettant une exagération d'environ 100 milles, ou 150 kilomètres, à la région montagneuse appelée aujourd'hui l'Anti-Atlas[7]. La Cerné de Polybe aurait donc été de ce

1. VI, 199 (voir note précédente).
2. Une raison de le croire est indiquée t. I, p. 486, n. 1.
3. Voir t. I, p. 488.
4. V, 9 : « Polybius... prodidit a monte eo ad occasum versus saltus plenos feris quas generat Africa, ad flumen Anatim CCCCLXXXXVI, ab eo Lixum CCV ».
5. Naturellement les mesures latines en milles remplacent les stades du texte grec. Pline a dû compter un mille pour huit stades, par conséquent 185 mètres au stade, tandis que le stade indiqué par Polybe ne mesurait probablement que 177 m. 60. Il faudrait donc réduire les deux chiffres de kilomètres, le premier d'un peu plus de 29 kilomètres, le second d'un peu plus de 12.
6. Voir t. II, p. 177.
7. Que divers savants ont, en effet, identifié avec l'Atlas de Polybe : voir t. I, p. 486, n. 1. — On pourrait croire, d'après le texte de Pline, que Polybe plaçait

côté et il faudrait la distinguer de celle d'Hannon; il ne resterait pas plus de traces de l'une que de l'autre. Mais le chiffre de 496 milles est-il sûr[1]? En somme, nous ne pouvons pas dire où étaient cet Atlas et cette Cerné dont Polybe a parlé et que lui et ses compagnons ont dû voir au cours de leur voyage.

Hors de leur ville, les Carthaginois avaient encore des troupes nombreuses, qui demeuraient maîtresses de presque tout le territoire punique, continuaient à envoyer quelques vivres aux assiégés[2] et pouvaient un jour se hasarder à attaquer le camp de l'isthme. Scipion voulut en finir avec elles[3]. Au début de l'hiver, des détachements parcoururent le pays en différents sens. Le consul entreprit lui-même une expédition contre le camp de Néphéris, où était le gros des ennemis, commandés, depuis le retour d'Asdrubal à Carthage, par un chef qu'Appien appelle Diogène[4]. Soucieux probablement de ne pas perdre de temps, il s'y rendit en traversant le lac de Tunis, que Lælius contourna avec la majeure partie des forces romaines. Le camp fut établi à deux stades (355 mètres) de celui des Carthaginois[5]. Lælius et Gulussa[6] reçurent l'ordre de conduire vigoureusement les opérations; quant à Scipion, qui

l'Anatis au couchant [c'est-à-dire au Sud-Ouest] de l'Atlas, et c'est ainsi que Solin (XXIV, 12) l'a compris. Si cette interprétation est exacte, il faut chercher l'Anatis et le Lixus à plus de 700 et de 1 000 kilomètres au delà de l'extrémité de la Maurétanie, fort loin dans le Sud. L'oued Draa s'appelait Lixus, comme l'oued Lekkous, mais si on l'identifiait avec le Lixus mentionné par Polybe, on devrait placer l'Atlas et l'extrémité de la Maurétanie à une vingtaine de lieues seulement au Sud de Tanger.

1. Toute correction serait d'ailleurs arbitraire. Le chiffre de 496 milles a été trouvé dans Pline par Solin (*l. c.*).

2. Si la digue romaine interdisait l'accès des ports du côté de la baie du Kram, on pouvait y pénétrer par l'entrée récemment ouverte.

3. Pour cette campagne, voir Appien, 126. Brèves indications dans Zonaras, IX, 30, p. 468, *d*, et Tite-Live, *Epit* *l.* LI.

4. *Lib.*, 126 : Διογένης (nom punique déformé?). Zonaras (*l. c.*) dit que ce camp fortifié était occupé par Bithyas.

5. M. Veith (*Antike Schlachtfelder*, p. 711-2 et carte 15) veut placer le camp romain entre le camp carthaginois et Néphéris, au Sud-Est de cette ville.

6. Dans Appien (126), il faut probablement suppléer, avec Schweighäuser : καὶ [Λαίλιον καὶ] Γολόσσην καταλιπών. Conf. Zonaras, *l. c.*

désirait tout diriger, il faisait la navette entre Néphéris et Carthage.

Deux larges brèches ayant été ouvertes entre des tours, sur le front du camp punique, il décida de donner l'assaut. Il choisit 4 000 bons soldats, plaça 1 000 d'entre eux en embuscade derrière la position ennemie et ordonna aux 3 000 autres de s'avancer vers les brèches, non pas en une seule masse compacte, mais en échelons, afin que, si les premiers étaient refoulés, ils n'eussent pas la possibilité de fuir. Un violent combat s'engagea. Pendant que toute l'attention des Africains se portait de ce côté, le corps de 1 000 hommes, exécutant les instructions du général, se jeta sur la face opposée de l'enceinte, arracha les palissades et fit irruption. Les troupes de Diogène crurent ces assaillants beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étaient en réalité et lâchèrent pied. Gulussa les poursuivit avec ses cavaliers et ses éléphants[1]. Ce fut un grand carnage[2].

Publius s'empara ensuite de la ville de Néphéris, après un siège qui dura 22 jours et qui fut très pénible : outre que le lieu était d'accès difficile, les Romains, dans cette région montagneuse, souffrirent du froid, car on était en plein hiver.

Le succès de cette expédition contribua beaucoup à la chute de Carthage. Les Libyens qui ne s'étaient pas encore détournés d'elle perdirent courage en apprenant la destruction de sa dernière armée; ils se soumirent aux officiers de Scipion, ou leur opposèrent une molle résistance, qui fut brisée sans peine. Les assiégés ne reçurent plus aucun convoi de vivres : il n'y avait personne en Afrique qui voulût ou pût désormais leur en

1. Le terrain, très accidenté, n'était pourtant guère favorable aux évolutions de ces animaux.

2. Il y aurait eu 70 000 morts, soldats et non-combattants. Nous avons fait observer (t. II, p. 343) que ce chiffre est inadmissible; peut-être est-il altéré. A moins que les Romains n'aient eu connaissance d'un recensement fait par leurs ennemis avant la bataille, on ne voit pas trop comment ils purent savoir que 4 000 hommes leur échappèrent, comme le dit Appien.

envoyer[1]. Leur détresse croissait de jour en jour; les affamés qui succombaient ou allaient se livrer aux ennemis étaient innombrables[2].

VI

Au terme de son consulat, Scipion garda son commandement. Quand le printemps revint, il jugea que l'heure propice était enfin arrivée pour l'exécution de la sentence rendue, trois ans plus tôt, contre Carthage. Il avait toute son armée sous la main, les troupes envoyées çà et là pendant l'hiver ayant rempli leur tâche[3].

Dans les guerres des Romains, les prises de villes étaient précédées d'actes religieux. Un auteur du ɪᴠᵉ siècle de notre ère, Macrobe[4], nous a conservé deux formules que prononçaient les généraux. L'une invitait les dieux protecteurs de la cité ennemie à l'abandonner et à se transporter à Rome, où ils trouveraient une demeure et seraient honorés d'un culte. L'autre s'adressait aux dieux infernaux : « Veuillez tous répandre la fuite, la frayeur, la terreur dans cette ville de...[5] et dans l'armée que j'ai conscience de nommer. Ceux qui porteront les armes et lanceront des traits contre nos légions et notre armée, veuillez les faire disparaître et priver de la lumière des cieux cette armée, ces ennemis, ces hommes, et leurs villes, et leurs champs, et les habitants de ces lieux, régions, champs, villes. Considérez l'armée de ces ennemis, les villes et champs de ceux que j'ai conscience de nommer, les villes, champs, personnes

1. Appien, 126. — Bithyas fut fait prisonnier (Zonaras, IX, 30, p. 469, *d*), on ignore dans quelles circonstances.
2. Polybe, XXXVIII, 8, 12 (B.-W. ; *alias* XXXIX, 2). Voir aussi Zonaras, IX, 30, p. 468, *c*, qui prétend que des Carthaginois se nourrirent de chair humaine.
3. Zonaras, IX, 30, p. 469, *a*.
4. *Sat.*, III, 9, 7-11 (formules d'*evocatio* et de *devotio*).
5. Le texte reproduit par Macrobe indique ici Carthage : « urbem Carthaginem ».

et générations d'iceux comme dévoués et consacrés aux conditions auxquelles les ennemis ont été déjà le plus efficacement dévoués, etc.[1]. »

Ces formules, Macrobe les a empruntées à un livre de Sammonicus Serenus, qui les avait lui-même prises dans un ouvrage très ancien, rédigé par Furius[2], probablement L. Furius Philus, consul en 136 avant J.-C. et ami de Scipion Émilien[3]. Elles paraissent bien être authentiques. Mais est-ce avec raison que les deux textes transcrits par Macrobe nomment expressément Carthage[4]? On en a douté. Les exemples connus d'évocations de divinités, a-t-on dit[5], ne concernent que des villes du voisinage de Rome; d'autre part, avant le règne de Septime Sévère, nous n'avons aucun témoignage d'un culte officiel célébré dans Rome en l'honneur de la déesse Céleste, la grande protectrice des Carthaginois. Sammonicus Serenus, contemporain de ce prince, aurait appliqué faussement à Carthage la formule d'évocation, pour faire croire que le culte de *Caelestis* était vieux de trois siècles et demi dans la capitale du monde et n'y avait pas été introduit tout récemment par l'empereur africain. Cette hypothèse est assez plausible; en tout cas, elle s'appuie sur des constatations exactes. On a également soutenu que la seconde formule ne fut pas prononcée contre Carthage[6]. Les cités qu'elle vouait aux dieux infernaux étaient détruites, mais, après cette exécution, la vie pouvait renaître sur les ruines; or des imprécations solennelles

1. Cette traduction est presque entièrement celle de M. Bouché-Leclercq, dans le *Dictionnaire des antiquités*, s. v. *Devotio*, p. 117.
2. Macrobe, III, 9, 6.
3. Sur ce personnage, voir Schanz, *Geschichte der römischen Litteratur*, I, 1, 3e édit., p. 335; Münzer, dans *Real-Encyclopädie*, VII, p. 360.
4. Conf. Servius, *In Aeneid.*, XII, 841 : « Constat bello Punico secundo exoratam Iunonem, tertio vero bello a Scipione sacris quibusdam etiam Romam esse translatam ». Il s'agit de la Junon de Carthage, de la déesse Céleste.
5. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, 2e édit., p. 374; le même, *Real-Encyclopädie*, s. v. *Evocatio*, t. VI, p. 1153.
6. Mommsen, au *C. I. L.*, I, p. 100.

interdirent d'habiter le sol de Carthage[1]. L'argument ne nous semble pas péremptoire. Ces imprécations, prononcées après la prise de la ville, n'étaient pas, croyons-nous, incompatibles avec la formule que Scipion aurait récitée avant d'y entrer; elles en auraient seulement aggravé les effets.

Un jour de mars ou d'avril[2], Publius ordonna l'assaut. Un de ses beaux-frères, Tiberius Sempronius Gracchus, âgé de seize ans à peine, était venu le rejoindre. L'aîné des Gracques et Fannius, plus tard consul, furent les premiers Romains qui escaladèrent le rempart[3]. L'attaque visait le Cothon, c'est-à-dire le double port intérieur[4]; elle partit certainement de la plate-forme sur laquelle un long mur en briques avait été construit par les assiégeants, devant l'enceinte de Carthage. En arrière de cette partie de l'enceinte, s'étendait le bassin rectangulaire du port marchand. Asdrubal crut que l'effort des ennemis allait se porter de ce côté, et, dans la nuit, il fit mettre le feu aux bâtiments, sans doute des hangars en bois, qui s'élevaient sur les quais[5].

Tandis que les Carthaginois étaient ainsi occupés, Lælius, à leur insu, se dirigea vers le bassin circulaire qui constituait le

1. V. *infra*, p. 403.
2. Appien, 127 : Ἀρχομένου δ' ἔαρος.
3. Plutarque, *Ti. Gracchus*, 4 (v. *supra*, p. 336, n. 3). Ce Fannius épousa une fille de Lælius, le légat de Scipion.
4. Appien, *l. c.* : ὁ Σκιπίων ἐπεχείρει τῇ τε Βύρσῃ καὶ τῶν λιμένων τῷ καλουμένῳ Κώθωνι. Pour les mots καὶ — Κώθωνι, voir t. II, p. 41. Βύρσα pourrait désigner l'ensemble de la vieille ville, par opposition au quartier extérieur, Mégara : Appien aurait voulu dire que Scipion attaqua la Cité du côté du Cothon. Mais, comme, dans le chapitre suivant, il emploie le mot Βύρσα pour désigner la citadelle (colline de Saint-Louis), il est permis de supposer qu'il ne lui donne pas ici un sens différent et qu'il s'est mal exprimé : en réalité, Scipion attaqua d'abord le Cothon, puis, maître du double port, il entreprit l'attaque de Byrsa, la citadelle.
5. Appien, *l. c.* Mention vague de l'incendie du port dans Zonaras, IX, 30, p. 469, *a*. — Asdrubal, voyant que le rempart était forcé au-dessus de la plate-forme, ne se crut sans doute pas capable de tenir dans le port marchand. Il se décida donc à allumer un vaste incendie, afin d'arrêter la marche de Scipion. Il se ménageait ainsi quelques heures de répit, dont il pouvait profiter pour organiser la défense plus loin.

port de guerre[1], et qui était, selon Appien, entouré de deux murs. Sur des ponts improvisés, les soldats qu'il conduisait franchirent hardiment ces obstacles[2]. Les gens qui se trouvaient là ne leur résistèrent pas : ils étaient exténués par la faim et démoralisés[3].

Le port militaire était au pouvoir des Romains[4]. Auprès, s'étendait la grande place : Scipion en prit possession. Il y fit passer la nuit à ses troupes, les tenant sous les armes, car l'obscurité empêchait d'aller plus avant[5]. Au point du jour, il appela 4 000 autres soldats, tout frais. Ces hommes envahirent le temple d'Apollon, dont la statue dorée se dressait dans un tabernacle du poids de mille talents, recouvert de plaques d'or. Ils détachèrent les plaques avec leurs glaives et se les partagèrent, sans souci des ordres de leurs chefs[6].

Tous les Carthaginois qui l'avaient pu s'étaient réfugiés

1. Comment l'atteignit-il? On ne nous dit pas qu'il ait amené ses troupes sur des vaisseaux jusqu'à la hauteur du port militaire et que, de ces vaisseaux, il ait appliqué des échelles contre le rempart. Il est plus probable qu'il fit le trajet à pied, en venant du débarcadère. La distance était au minimum de 400 mètres. Je ne crois pas que les Romains l'aient parcourue en passant entre la mer et le rempart, comme le pense Meltzer (*Neue Jahrbücher*, CXLIX, 1894, p. 130). Il faudrait admettre que le bas du rempart était précédé extérieurement d'une sorte de trottoir ou de quai : une telle disposition aurait été trop favorable aux surprises pour qu'on l'eût adoptée; la muraille devait tomber à pic sur les flots. Il semble donc que Lælius se soit dirigé vers le port militaire en suivant la courtine du rempart, sur laquelle les Romains auraient pris pied après un assaut venant du débarcadère. — C'est peut-être à ce moment qu'il faut placer la conversation entre Scipion et Polybe dont nous avons parlé précédemment (t. II, p. 75, n. 4).

2. Voir t. II, p. 66, n. 1.

3. Appien, 127.

4. Appien, *l. c.* : Ληφθέντος τοῦ περὶ τὸν Κώθωνα τείχους... Il s'agit peut-être du double mur qui entourait, non pas tout le Cothon, mais seulement le port de guerre : voir t. II, p. 65-66. Pendant ce temps, le port marchand continuait à brûler et restait inaccessible aux Romains. — Orose, IV, 23, 1 : mention de la prise du Cothon par Scipion.

5. Selon Appien (127), Asdrubal incendia pendant la nuit (νυκτός; conf. Zonaras, IX, 30, p. 469, *a*) le port rectangulaire, et, dans le même temps, Lælius alla s'emparer du port circulaire. D'autre part, le soir était venu (ἐν ἑσπέρᾳ) quand Scipion occupa la place, auprès du Cothon. Il n'est pas vraisemblable que toute une journée se soit écoulée dans l'intervalle. Ces événements durent se passer rapidement, au début d'une seule nuit.

6. Appien, 127.

dans Byrsa, la citadelle. Scipion se prépara à l'attaquer. De la place, trois rues y montaient; elles étaient bordées de maisons à six étages, d'où les Romains furent accablés d'une grêle de projectiles. Ils se rendirent maîtres des maisons voisines de la place et s'avancèrent par les terrasses et les toits, refoulant ceux qu'ils rencontraient. Ils traversaient les vides des ruelles sur des planches. Et, tandis qu'on se battait en haut, d'autres luttes s'engageaient dans les rues. Partout des gémissements, des lamentations, des cris, toutes les images de la souffrance et de la mort. Les uns succombaient dans la mêlée; d'autres, précipités encore vivants des toits, se brisaient sur le sol, ou étaient reçus sur les pointes des lances, des javelots et des épées[1].

Publius fit mettre le feu à ce quartier, quand les assaillants furent parvenus devant Byrsa, et il ordonna de niveler les ruines, pour faciliter le passage des troupes, qui devaient combattre à tour de rôle. Ce fut alors un nouveau spectacle, non moins effroyable. L'incendie se propageait, dévastait tout; puis les Romains sapaient et renversaient les murs, qui s'écroulaient avec fracas. Des cadavres, très nombreux, tombaient en même temps que les pierres. On entendait les cris déchirants d'une multitude de malheureux, couverts de blessures, à demi brûlés : vieillards, femmes, enfants, qui s'étaient blottis dans les recoins des maisons. Un autre martyre attendait ceux qui ne périssaient pas dans leur chute. Les hommes chargés par Scipion de faire place nette survenaient, munis de haches et de crocs. Ils traînaient les morts et les vivants à des trous qu'ils comblaient en y entassant pêle-mêle pierres et poutres. Ici, l'on voyait sortir des jambes, qui, pendant quelque temps, s'agitaient encore; là, des têtes émergeaient. Les chevaux qui galopaient écrasaient les visages et faisaient jaillir les cervelles.

1. Appien, 128. Voir aussi Zonaras, IX, 30, p. 469, *a*.

Ce n'était pas à dessein que les Romains commettaient ces cruautés : ils n'y prenaient même pas garde. La fièvre du combat, l'espoir de la victoire prochaine, les allées et venues des soldats, sous la conduite des tribuns et des centurions, les appels de ceux qui donnaient et répétaient les ordres, les sonneries des trompettes, tout cela les plongeait dans une sorte d'ivresse et les rendait indifférents à ce qu'ils voyaient. Polybe, lui, regardait, et c'est certainement à son récit qu'Appien a emprunté ces détails horribles[1].

Six jours et six nuits s'écoulèrent[2]. Les troupes se relayaient pour ne pas succomber à l'insomnie et à la fatigue. Mais Scipion surveillait tout, courait partout sans répit, ne dormant pas, ne s'interrompant même pas quand il prenait un peu de nourriture. Enfin, épuisé, il alla s'asseoir sur une hauteur[3], d'où ses yeux suivirent l'œuvre de dévastation.

Le septième jour, quelques hommes sortirent de Byrsa, portant les insignes des suppliants. Ils vinrent trouver le général et le conjurèrent d'accorder la vie, la vie seule, à ceux qui se rendraient. Scipion y consentit, mais en exceptant les transfuges. Aussitôt commença le long défilé, par une porte étroite de la citadelle, de 50 000 hommes et femmes, qui furent remis à des gardes[4]. Quant aux transfuges de l'armée romaine, dont le nombre était d'environ neuf cents, ils se retirèrent dans l'aire du temple d'Esculape, avec Asdrubal, sa femme et ses deux fils[5]. De ce lieu élevé et escarpé, ils pouvaient repousser les

1. *Lib.*, 128-9.
2. Appien, 130. Orose, IV, 23, 2.
3. Peut-être la colline de Junon.
4. Appien, 130. Voir aussi Zonaras, IX, 30, p. 469, *b*; Florus, I, 31, 16; Orose, IV, 23, 2-3. Je donne le chiffre d'Appien, probablement pris dans Polybe; Florus et Orose en indiquent d'autres : voir t. II, p. 85, n. 2.
5. Dans le sommaire du livre LI de Tite-Live, nous lisons que, peu de jours avant de se rendre à Scipion, Asdrubal repoussa une prière de sa femme : celle-ci voulait qu'il s'enfuît avec elle auprès du vainqueur. Je ne sais si cela est vrai. Remarquer que, selon Zonaras, la femme d'Asdrubal avait, quelques mois plus tôt, fait une démarche auprès de Scipion et que son mari l'avait empêchée d'y

attaques. Mais, accablés de fatigue, torturés par la faim et l'angoisse, ils ne tardèrent pas à comprendre que le moment suprême était venu. Ils entrèrent dans le temple, sur le toit duquel ils montèrent.

Asdrubal s'était dérobé. Tenant un rameau de suppliant, il alla rejoindre Scipion. Il embrassa ses genoux et implora sa pitié. Publius le fit asseoir à ses pieds, exposé aux regards des transfuges. Ceux-ci demandèrent aux soldats qui se trouvaient en face d'eux d'interrompre un peu l'assaut; Scipion l'ayant permis, ils se tournèrent vers le chef carthaginois et lui lancèrent toute sorte d'outrages. Ensuite, ils incendièrent le temple et périrent dans les flammes. Parée comme en un jour de fête, la femme d'Asdrubal se dressa avec ses fils devant Publius et devant son mari. Elle appela le misérable. Comme il se taisait, les yeux fixés à terre, elle invoqua les dieux, remercia Scipion de lui avoir promis la vie, ainsi qu'à ses enfants [1]; puis, après un court silence, elle s'adressa à Asdrubal et lui reprocha sa lâcheté et sa trahison. Lorsqu'elle eut fini de parler, elle jeta les deux enfants dans le brasier et s'y précipita elle-même [2].

C'en était fait des Carthaginois. Carthage brûla pendant dix jours encore [3].

donner suite (voir p. 389, n. 1). Peut-être l'indication de Tite-Live se rapportait-elle au même fait ou à la même légende. En tout cas, cette défaillance aurait été effacée par une noble fin. Asdrubal, lorsqu'il se décida, malgré ses serments, à préférer le déshonneur à la mort, ne se soucia pas de sauver avec lui sa femme et ses enfants.

1. Il y a là une allusion soit à la promesse faite à Asdrubal par l'intermédiaire de Gulussa (voir p. 388), soit peut-être à une autre promesse que la femme d'Asdrubal aurait elle-même sollicitée et obtenue de Scipion (voir p. 389, n. 1).

2. Appien, 130-131; fragment de Polybe, XXXVIII, 20 (B.-W.; *alias* XXXIX, 3 *a*). Voir aussi Diodore, XXXII, 23; Strabon, XVII, 3, 14; Zonaras, IX, 30, p. 469, *b-c*; Tite-Live, *Epit. l.* LI [la femme d'Asdrubal « in medium se flagrantis urbis incendium cum duobus liberis ex arce praecipitavit ». C'eût été un saut prodigieux : Tite-Live n'est sans doute pas responsable de cette bévue]; Valère-Maxime, III, 2, ext., 8; Florus, I, 31, 17; Orose, IV, 23, 4.

3. L'incendie dura 17 jours, selon Florus (I, 31, 18) et Orose (IV, 23, 5), sans doute d'après Tite-Live. — Zonaras (IX, 30, p. 469, *c*) prétend que, la ville prise,

La tâche avait été longue et rude pour ces Romains, débarqués en Afrique moins pour combattre que pour piller et détruire. Des chefs incapables et présomptueux, des soldats peu disciplinés et, semble-t-il, d'un courage médiocre s'étaient heurtés à des hommes prêts à tout oser avant de mourir, qui, privés de leurs armes par des procédés déloyaux, en avaient forgé d'autres et avaient soutenu, non sans habileté, une lutte héroïque. Scipion lui-même n'avait pu accomplir sa mission qu'au bout d'une année, et c'était surtout la famine qui lui avait livré Carthage.

Il accorda à ses troupes plusieurs jours de pillage, en faisant toutefois mettre de côté l'or, l'argent et les objets consacrés dans les sanctuaires [1]. Du butin, il ne garda rien pour lui [2]. Il distribua des récompenses à tous, à l'exception de ceux qui avaient dépouillé le temple d'Apollon. Les armes, les machines, les vaisseaux des vaincus furent offerts à Mars et à Minerve; selon le rite romain, le général alluma le feu qui les détruisit [3]. Les Siciliens furent invités à venir reconnaître et reprendre les objets précieux que les Carthaginois leur avaient jadis enlevés : des peintures d'artistes illustres, des statues d'un beau travail, des ex-voto en or et en argent, le fameux taureau de bronze que Périlaos avait fabriqué pour Phalaris d'Agrigente et dans les flancs duquel le tyran faisait brûler ses victimes [4].

Scipion écrivit au Sénat pour savoir ce qu'il devait en faire. Cela est invraisemblable : le général avait depuis longtemps l'ordre de la détruire. Suit une discussion dans le Sénat : Caton (mort depuis plus de deux ans) y intervient.

1. Appien, 133.

2. Polybe, XVIII, 35, 9 (B.-W.; *alias* XVIII, 18, 9-11). Cicéron, *De officiis*, II, 22, 76. Valère-Maxime, IV, 3, 13. Plutarque, *Reg. et imper. apophth.*, Scipio Minor, 1 et 7 (*Moralia*, Didot, I, p. 242).

3. Appien, *l. c.*

4. Appien, *l. c.* Diodore, XIII, 90, 5; XXXII, 25. Plutarque, *l. c.*, 6. Tite-Live, *Epit. l.* LI. Valère-Maxime, V, 1, 6. Eutrope, IV, 12, 2. *Inscr. graecae*, XIV, 315. Divers passages des Verrines de Cicéron rappellent les restitutions ou les dons faits par Scipion aux Siciliens (car, autant qu'il semble, il ne s'agit pas toujours de restitutions) : Act. II, l. II, 2, 3; 35, 86-87; l. IV, 33, 72 et 73; 34, 74; 39, 84; 43, 93; 44, 97.

Le contenu des bibliothèques fut abandonné aux rois numides[1].

Dès qu'on apprit à Rome l'heureuse nouvelle, le peuple décida l'envoi d'une commission qui prendrait avec Scipion les mesures nécessaires; le Sénat nomma, pour en faire partie, dix de ses principaux membres[2]. Arrivée en Afrique, elle invita Scipion à détruire entièrement ce qui restait encore de Carthage[3]. Sur son avis, Publius prononça des imprécations qui consacraient le sol de la ville[4] et en interdisaient l'usage aux hommes[5]; l'accès n'en fut pas défendu, mais personne ne devait désormais y établir sa demeure[6].

Toutes les villes qui étaient restées obstinément fidèles aux Carthaginois furent condamnées à disparaître[7]. Celles qui

1. Pline l'Ancien, XVIII, 22 : « Senatus noster... Carthagine capta..., cum regulis Africae bibliothecas donaret... »

2. Que le peuple soit intervenu, c'est ce que prouve la loi agraire de l'année 111 (*C. I. L.*, I, n° 200, l. 77 et 81, à la p. 84) : elle mentionne les « Xvirei quei ex lege Livia factei createive fuerunt ». Mais Appien (135) indique avec raison que ces dix commissaires furent désignés par le Sénat. Voir Mommsen, au *C. I. L.*, I, p. 99.

3. Appien, *l. c.*

4. Cicéron, *De lege agraria*, II, 19, 51 : « Karthaginem..., quam P. Africanus... de consilii sententia consecravit »; conf. *ibid.*, I, 2, 5. Appien, *Lib.*, 135 (sur ce texte, voir t. II, p. 10, n. 1); conf. *ibid.*, 2, et *Bell. civ.*, I, 24.

5. Appien (*Bell. civ.*, *l. c.*) dit qu'on put y faire paître des troupeaux. Mommsen (au *C. I. L.*, I, p. 100) doute que cela soit exact; il fait remarquer que, dans la loi de l'année 111, le sol de Carthage n'est pas compris parmi les terres de pâture mises en location par les censeurs : ni l'Etat, ni les particuliers n'en tiraient profit.

6. Appien, 135. Zonaras, IX, 30, p. 469, *d*.

7. Appien, *l. c.* : Ὅσαι πόλεις συμμεμαχήκεσαν τοῖς πολεμίοις ἐπιμόνως, ἔδοξε καθελεῖν ἁπάσας. Le terme καθελεῖν indique, croyons-nous, une destruction matérielle, et non pas seulement l'abolition du régime municipal. Après avoir mentionné successivement Néphéris, Tunis, Neapolis, Aspis (Clupea), Strabon ajoute (XVII, 3, 16) : « Ces villes furent détruites par les Romains en même temps que Carthage ». Cela s'applique soit aux deux dernières, soit à toutes les quatre. On a vu que Scipion s'empara de Néphéris quelques semaines avant de prendre Carthage. Néapolis fut prise en 148 et, à cette époque, pillée ou détruite, malgré la capitulation accordée par Pison (voir p. 369, n. 1). Clupea résista alors avec succès; il se peut qu'elle ait fait cause commune avec Carthage pendant deux ans encore. Il me paraît probable que Tunis tomba d'assez bonne heure au pouvoir des Romains, qui ne pouvaient assiéger Carthage avec cette menace derrière eux, ni entreprendre leurs expéditions contre Néphéris avec cet obstacle sur leur route. Lors de la troisième expédition, en 147, Lælius contourna le lac : il dut donc passer sous Tunis.

s'étaient, de leur plein gré, associées aux Romains furent déclarées libres[1] et reçurent une part des terres conquises; surtout Utique, qui avait donné l'exemple de la défection : ses possessions s'étendirent désormais jusqu'à Hippo (Bizerte) vers le Nord, jusqu'à Carthage vers le Sud[2]. Des terres furent aussi attribuées à des transfuges[3]. Rome s'annexa la région dont les Carthaginois étaient encore maîtres au début de la guerre, bien moins pour accroître sa puissance et ses ressources que pour écarter de l'emplacement de la cité morte les convoitises des rois numides[4]. Ainsi fut constituée la province d'*Africa*.

Leur tâche remplie, les commissaires retournèrent en Italie. Scipion demeura en Afrique, pour exécuter les décisions qui avaient été prises[5], en particulier la destruction totale de Carthage[6] et l'établissement d'un vaste fossé, destiné à marquer les limites de la nouvelle province[7]. Il revint ensuite à Rome. Il y célébra un triomphe où figurèrent une foule de statues et d'objets précieux[8]. Comme l'homme illustre dont il

1. « Peuples libres » (*populi liberi*), dit la loi de l'année 111, qui les énumère, au nombre de sept : *C. I. L.*, I, n° 200, l. 79 (p. 84); voir aussi l. 75 (*ibid.*), l. 85 (p. 85); conf. *supra*, p. 353, n. 1.

2. Appien, *Lib.*, 135. *C. I. L.*, *l. c.*, l. 81. Ces terres ne furent pas incorporées aux territoires propres des villes libres. Le peuple romain, qui les concéda, continua à s'en considérer comme propriétaire. Il en fut de même des terres concédées aux transfuges. Mommsen, au *C. I. L.*, I, p. 98.

3. Loi de l'année 111 : l. 76 et 85. Ces transfuges étaient sans doute les compagnons de Phamaias, peut-être d'autres encore. Mommsen, *l. c.*

4. A l'intérieur des limites de la province, certaines terres furent concédées aux fils de Masinissa; mais, comme celles qu'avaient reçues les cités libres, elles n'en faisaient pas moins partie du domaine public de Rome. Voir *C. I. L.*, I, n° 200, l. 81; Cicéron, *Leg. agr.*, I, 4, 10, et II, 22, 58.

5. Appien, 135.

6. Cicéron, *Leg. agr.*, II, 19, 51; 32, 87. Orose, IV, 23, 6 (pour ce passage, conf. t. II, p. 33, n. 5).

7. Pline l'Ancien, V, 25 : « ... fossa inter Africanum sequentem et reges Thenas usque perducta ». V. *supra*, p. 326-7.

8. Appien, 135; Tite-Live, *Epit. l.* LII; Cicéron, *République*, VI, 11; etc. Pline l'Ancien (XXXIII, 141) dit cependant que 4 370 livres d'argent seulement furent montrées à ce triomphe, parmi le butin. Mention de deux statues apportées de Carthage à Rome : un grand Apollon, dressé en face du Cirque (Plutarque, *Flamininus*, 1); un Hercule, auquel, affirmait-on, les Carthaginois sacrifiaient tous les ans une victime humaine; au temps de Pline (XXXVI, 39) il gisait devant le portique des Nations.

était le petit-fils par adoption, il avait mérité le surnom d'*Africanus*[1].

Ce qui restait de la population de Carthage fut vendu sur les marchés d'esclaves[2], sauf un petit nombre de nobles, jeunes gens livrés comme otages au printemps de 149, ou prisonniers que l'on consentit à épargner; ils menèrent une vie obscure dans divers lieux de l'Italie qu'on leur assigna pour résidences[3].

Il y avait alors à Athènes un philosophe d'origine carthaginoise[4], dont le nom punique était Asdrubal, mais qui se faisait appeler Kleitomachos[5]. Disciple du néo-académicien Carnéade, il devint chef de l'École après son maître[6]. Il fut célèbre et honoré : il publia des traités que, plus tard, Cicéron mit largement à contribution[7]; il eut à Rome de puissants amis, entre autres L. Marcius Censorinus[8], l'un des consuls qui, dans le camp d'Utique, avaient repoussé les supplications

1. Cicéron, *l. c.* Velleius Paterculus, I, 13, 2. Zonaras, IX, 30, p. 470, *a*. Dessau, *Inscriptiones latinae selectae*, I, n° 43. Etc.

2. Orose, IV, 23, 7 : « Multitudo omnis captivorum, exceptis paucis principibus, venundata est ». Cicéron, *Tusculanes*, III, 22, 53 : « Karthaginienses multi Romae servierunt ». Selon Zonaras (IX, 30, p. 469, *d*), la plupart de ceux qui tombèrent au pouvoir des Romains furent jetés en prison et y moururent; quelques-uns seulement auraient été vendus. Mais il est invraisemblable que l'État ait gardé en captivité environ 50 000 personnes.

3. Zonaras, *l. c.* Il mentionne, outre les otages, Asdrubal et Bithyas, le Numide qui avait commandé la cavalerie punique. Une citation faite par Suidas (s. v. Φιλανθρωπηθείς) est peut-être empruntée à Polybe : « Asdrubal, ayant eu un entretien avec lui (l'interlocuteur n'est pas nommé) et ayant reçu un accueil bienveillant, voulut se rendre dans un pays étranger ». S'agit-il de notre Asdrubal et de Scipion? Il est certain que Scipion fit paraître le général carthaginois à son triomphe : Tite-Live, *Epit. l.* LII; Eutrope, IV, 14, 2 (« Africani..., ante cuius currum ductus est Asdrubal »).

4. Son père était peut-être un Grec établi à Carthage : voir t. II, p. 228, n. 7.

5. Plutarque, *De Alexandri fortuna*, 5 (*Moralia*, Didot, I, p. 403). Diogène Laërce, IV, 67. Étienne de Byzance, s. v. Καρχηδών. Papyrus d'Herculanum : S. Mekler, *Academicorum philosophorum index Herculanensis* (Berlin, 1902), p. 88.

6. En 129-8, à l'âge de 57 ans. Il ne fut pas le successeur immédiat de Carnéade. Sur sa carrière, voir Mekler, *l. c.*, p. 118-120.

7. Dans le *De natura deorum* et le *De divinatione*, probablement aussi dans les *Academica* et peut-être dans le *De fato*. Voir Schanz, *Geschichte der römischen Litteratur*, I, 2, 3° édit., p. 352, 360, 361, 362, 366, 370.

8. Cicéron, *Acad.*, II, 32, 102.

de Banno, demandant grâce pour Carthage. Clitomaque se souvint de sa ville natale quand il apprit qu'elle était tombée. Il prit sa part du malheur de ses compatriotes en rédigeant un écrit destiné à les consoler [1]. Peut-être ne s'inquiéta-t-il guère de savoir si beaucoup parmi eux pourraient encore le lire et en tirer profit, mais les Romains, qui appréciaient ce sage, approuvèrent sans doute sa généreuse pensée.

Le vainqueur en eut une autre. Après la prise de Byrsa, tandis que ses soldats achevaient de brûler Carthage, Scipion versa des larmes. Il resta quelque temps plongé dans ses réflexions. Puis il récita à haute voix ces vers du grand poète [2] : « Un jour viendra où périra Ilion, la ville sainte, où périront Priam et le peuple de Priam, habile à manier la lance ». Polybe, qui était là, l'entendit. Il l'interrogea sur le sens des paroles qu'il avait prononcées. Son ami lui prit la main : « Je ne sais pourquoi, dit-il, j'ai peur qu'un autre ne les répète un jour, à propos de ma patrie [3] ». Il songeait à l'inconstance de la fortune [4] : vague crainte, mêlée peut-être d'un léger remords. Plus tard, des Romains, témoins des hontes et des désordres qui remplirent le dernier siècle de la République, se demandèrent s'il n'eût pas mieux valu laisser la vieille ennemie debout. Persuadés que Rome se permettait tout

1. Cicéron, *Tusculanes*, III, 22, 54 : « Legimus librum Clitomachi, quem ille eversa Karthagine misit consolandi causa ad captivos cives suos ». Deux extraits de Stobée (*Flor.*, XXXIV, 67, et XLI, 29, édit. Wachsmuth et Henze, V, p. 845 et 937) ont peut-être été tirés de cet écrit : voir Susemihl, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, I (1891), p. 130, n. 641 *b* (d'après Buresch).

2. *Iliade*, IV, 164-5; VI, 448-9.

3. Polybe, XXXVIII, 21 (B.-W.; *alias* XXXIX, 3, *a*) : extrait mutilé. Appien, 132 (citant Polybe). Diodore, XXXII, 24, qui a certainement aussi pour source Polybe. Les deux récits ne sont pourtant pas tout à fait semblables. Dans Diodore, Polybe, voyant son ami pleurer, lui demande la cause de ses larmes. C'est alors que Scipion avoue sa crainte et cite les vers d'Homère.

4. Son père, Paul-Émile, y avait songé aussi, quand on avait amené au camp romain Persée prisonnier : Polybe, XXIX, 20 (B.-W ; *alias* XXIX, 6 *b*). Pensée analogue dans Polybe, XXXIX, 8, 2 (B.-W.; *alias* XL, 13, 3).

parce qu'elle n'avait plus rien à redouter [1], ils déclarèrent que la décadence avait commencé pour elle lors de la chute de Carthage [2]. Leur morale n'avait, semble-t-il, d'autre horizon que l'intérêt de l'État. C'était une erreur, non un crime, qu'ils reprochaient à leurs pères.

1. C'était, selon la tradition, ce qu'avait craint Scipion Nasica, lorsqu'il s'était opposé à la destruction de Carthage : conf. p. 331. Voir aussi dans Plutarque, *De inimic. utilit.*, 3 (*Moralia*, Didot, I, p. 105), un prétendu propos du même Nasica après la ruine de la ville africaine.

2. Pour cette opinion, voir Salluste, *Jug.*, XLI, et *Catil.*, X; Velleius Paterculus, II, 1, 1; Pline l'Ancien, XXXIII, 150; Florus, I, 47, 2; saint Augustin, *Civ. Dei*, I, 30; d'autres textes cités par Schulten, *Numantia*, I, p. 265 (retrancher Valère-Maxime, VII, 2, 3, qui se rapporte à la fin de la seconde guerre punique).

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

B

C

I

J

K

L

M

T

U

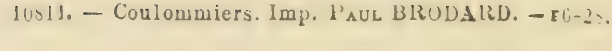
V

X

Z

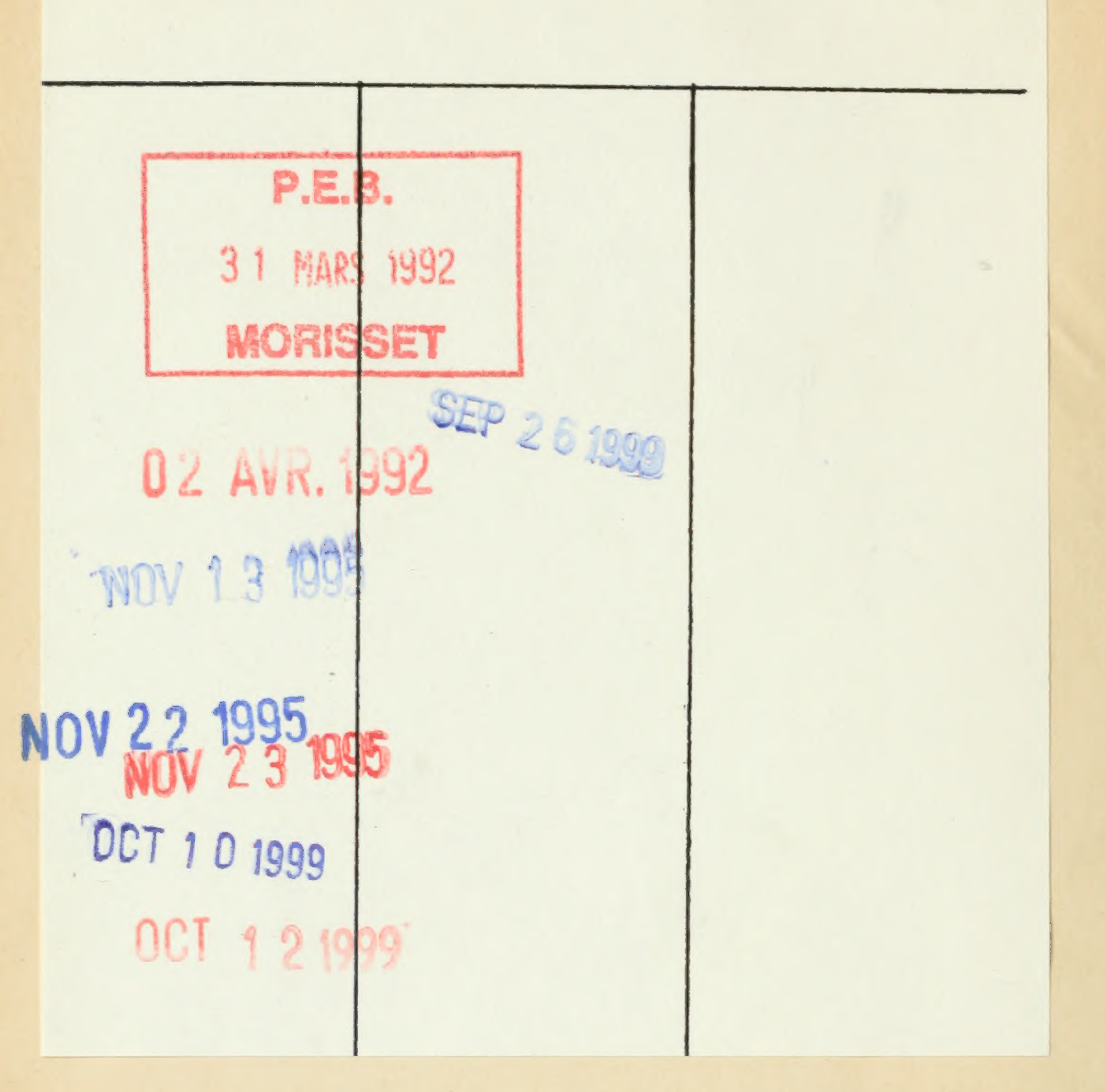
TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE MILITAIRE DE CARTHAGE

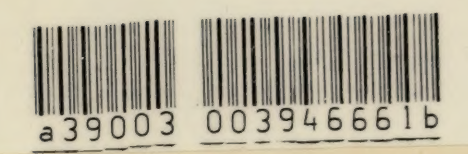


10811. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 6-2?.





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
P.E.B.
31 MARS 1992
MORISSET
SEP 26 1999
02 AVR. 1992
NOV 13 1995
NOV 22 1995
NOV 23 1995
OCT 10 1999
OCT 12 1999


a39003 003946661b